

Division

I

Section

7









671

JOURNAL  
DES  
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. NOBLET  
13, RUE CUJAS.



JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

---

TROISIÈME SÉRIE — CINQUIÈME ANNÉE

---

CINQUANTE-CINQUIÈME ANNÉE



PARIS

J. BONHOURE ET C<sup>ie</sup>, LIBRAIRES ÉDITEURS

48, RUE DE LILLE, 48

—  
1880



# JOURNAL

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

---

SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

---

Paris, le 31 décembre 1879.

Le Journal des Missions a l'habitude de souhaiter à ses lecteurs la bonne année. Nous ne manquerons pas à cette tradition, et cette fois encore nous demanderons à nos amis de penser à notre œuvre au moment où elle entre dans une nouvelle année de son existence, leur promettant, de notre côté, de ne pas les oublier dans nos prières.

L'année 1879 marquera dans l'histoire de nos Missions françaises. Un lourd déficit pesait sur nos finances, entravant notre marche, nous interdisant toute extension nouvelle. Un ami de notre cause a, par une offre généreuse, donné le

Janvier 1880.

1

signal d'une souscription dont le résultat vivra longtemps dans nos souvenirs. Les dons reçus pour l'extinction de notre dette ont dépassé celle-ci de 25,000 fr. environ. Cet élan de charité nous a fait du bien, en nous prouvant une fois de plus que notre œuvre a des racines profondes dans les cœurs des chrétiens français.

Nous terminons cette année avec un autre sujet de reconnaissance. A l'heure qu'il est, nous comptons un chiffre d'élèves plus considérable que notre Société n'en avait eu depuis longtemps. Outre nos six élèves habitant la Maison des Missions, quatre jeunes gens suivent les cours de l'école préparatoire des Batignolles, en qualité de futurs missionnaires.

Notre situation intérieure est donc encourageante. Est-ce à dire qu'en regardant à l'horizon nous n'apercevons aucun point sombre, aucun obstacle à surmonter? Nos amis savent que non. Dieu laisse sur l'avenir qu'il nous réserve assez de lumière pour que nous puissions discerner notre route, et assez d'obscurité pour que notre foi s'exerce, pour que nos prières, notre libéralité et notre activité ne se relâchent point.

Que nous apportera 1880? Cette question, que tout cœur d'homme agite en ce moment, nous nous la posons aussi pour notre œuvre. Cette année verra-t-elle s'accroître notre tâche et en même temps nos moyens d'action? Un réveil de l'esprit missionnaire se produira-t-il parmi nous? Au moment où d'autres Eglises rivalisent d'ardeur pour l'évangélisation du continent noir, notre projet de Mission à l'intérieur de l'Afrique, que tant de raisons semblaient nous indiquer comme approuvé de Dieu, ce projet fera-t-il un pas dans la voie de l'exécution? Question grave qui sera bientôt nettement posée à la conscience de nos Eglises. Aujourd'hui, nous ne pouvons que la rappeler, en en remettant la solution à Celui qui tient dans sa main les cœurs des hommes et qui règle souverainement les temps et les

moments. L'heure des décisions n'est pas venue ; l'essentiel est qu'elle nous trouve prêts quand elle sonnera.

En ce jour, nous ne pouvons que répéter à nos amis et à nous-mêmes ces paroles qui sont la devise de quiconque prend à cœur l'œuvre de Christ pour le salut du monde : Prions, travaillons.

Prions, car rien dans le royaume de Dieu ne se fait sans la prière. Prions pour l'œuvre missionnaire dans nos assemblées, dans nos Eglises, dans nos familles. Prions aussi, prions surtout dans la solitude, et remportons, sur ce champ de bataille, des victoires qui nous encouragent à des conquêtes nouvelles.

Travaillons, car si les serviteurs de Christ doivent prier comme si le succès venait de Dieu seul, ils doivent agir comme si la réussite ne dépendait que de leurs efforts. Travaillons, car s'il est dans l'œuvre de Dieu un champ d'action où tout triomphe soit au prix d'un martyre ou tout au moins d'un sacrifice, c'est bien certainement la Mission. Ne donnons pas au monde le honteux spectacle d'une activité moindre pour le service de Dieu que ce que lui-même apporte de zèle et d'intelligence à ses affaires terrestres. Un grand missionnaire reprochait aux Eglises de *jouer* à la Mission sous prétexte d'y travailler. Ne méritons pas qu'on nous adresse cette critique. Sachons l'écarter, en ce qui nous concerne, en montrant que nous prenons au sérieux pour l'accomplir l'ordre donné par Christ à tous ses disciples de travailler à la conversion du monde. Soyons pratiques, ingénieux, persévérants dans notre activité pour l'œuvre des Missions. Faisons-nous ses défenseurs et ses agents, soyons diligents surtout à la faire connaître ; c'est le plus sûr moyen de la faire prospérer ; une fois connue, elle fait d'elle-même son chemin dans les cœurs.

Le meilleur moyen pour nos amis de faire cette propagande que nous leur demandons, c'est de répandre nos pu-

blications, le *Journal des Missions* et le *Petit Messager*. Notre ambition pour ces feuilles est bien modeste. Nous désirons seulement qu'elles puissent faire leurs frais et qu'elles cessent de peser sur notre budget. Pour cela, il y a un moyen facile, c'est que nos amis s'efforcent, chacun pour sa part, de restreindre le nombre des abonnements gratuits et d'augmenter celui des abonnements payants. Abonnez-vous donc, chers amis, à nos journaux ; ou, si vous les recevez déjà, faites une œuvre doublement bonne en y abonnant un ami, une famille pauvre, votre groupe à l'école du dimanche, la bibliothèque de votre Eglise, l'Union chrétienne dont vous faites partie. Quel bien n'aurez-vous pas fait à notre cause en la faisant connaître et aimer par ces cœurs qui, sans vous, lui fussent restés étrangers ? Quel bien ne leur aurez-vous pas fait à eux-mêmes en leur assurant à des intervalles réguliers une lecture qui, plus que toute autre, les fera pénétrer dans le secret des voies divines, les intéressera à ce qu'il y a de plus grand et de plus beau, l'œuvre de Dieu pour le salut des nations !

L'occasion est bonne pour répondre à notre appel. Voici le nouvel an : c'est le moment des étrennes. Un abonnement à nos feuilles missionnaires, n'est-ce pas là un joli cadeau à faire ? sans compter que vous devez bien cet effort à nos journaux, ces vieux amis de votre foyer, qui vous ont valu, convenez-en, plus d'une heure bénie, plus d'une sainte résolution, et peut-être plus d'un progrès dans la foi et la charité.

Dieu veuille mettre, pendant cette année nouvelle, sa bénédiction sur notre commun travail au service de sa cause.



UNR SÉRIEUSE FIN D'ANNÉE POUR LES MISSIONS DU SUD  
DE L'AFRIQUE

Le mois d'octobre de cette année restera longtemps gravé dans le souvenir des Bassoutos. Du 13 au 16, les Eglises ont tenu leur Synode, et les citoyens du pays, chrétiens et autres, un grand *Pitso* ou assemblée nationale, où ils ont eu à décider s'ils devaient consentir à rendre leurs armes, comme le demandait le gouvernement du Cap. Synode et *pitso* nous paraissent avoir été conduits avec beaucoup de sagesse et promettre d'heureux résultats.

Aux réunions religieuses, la Mission était presque au complet. Sauf MM. Christmann et Ellenberger, qui ont été empêchés par la continuation des hostilités chez Morosi, et M. Maeder, qui était indisposé, tous les ouvriers de la Société étaient présents, même ceux que la distance aurait pu arrêter : M. Lautré, de Smithfield, et l'excellente madame Pellissier, de Béthulie. L'accord a été parfait ; les exercices d'édification ont été bénis ; il y a eu beaucoup d'entrain et de sérieux dans les délibérations du Synode et le tout a été clos par la sainte Cène.

On s'est fort occupé des moyens d'accroître la vie et la spiritualité des troupeaux que des préoccupations terrestres troublent et affaiblissent, surtout depuis que le sud de l'Afrique est un peu partout le théâtre d'agitations politiques et de guerres.

La question de la Mission à fonder chez les Barotsis a été l'objet d'un long examen. Après un rapport présenté par M. Coillard, l'avis de la Commission synodale, dont une lettre de M. Dieterlen nous avait donné connaissance, a été adopté. Si le Comité de Paris consent à prendre la direction et la charge principale de cette œuvre, les Eglises du Lesouto feront tout ce qu'elles pourront pour l'aider. Ce n'est pas le dévouement qui fera défaut. Pendant la session du

Synode, deux catéchistes et un ancien se sont présentés disant catégoriquement que ni la fièvre, ni les distances, ni d'autres difficultés de ce genre ne pourraient les arrêter. C'est avec le consentement de leurs femmes qu'ils s'offraient. On a été unanimement d'avis que M. Coillard vint en France consulter le Comité et lui fournir tous les renseignements dont il peut avoir besoin. En attendant que la question se décide, les catéchistes que notre frère a laissés au nord du Transvaal travaillent chez Séléka et à Tsalibé, et on s'attend à ce qu'ils annoncent bientôt des conversions. Le Synode a chargé trois de ses membres indigènes de faire connaître ses sentiments au Comité. Nous avons reçu leur lettre ; on la trouvera dans ce numéro.

On sera heureux d'apprendre que nos jeunes amis, MM. Marzoff et Dormoy, ont gagné assez promptement la confiance de leurs frères, pour que le premier ait été invité à prendre charge de la station de Matatiélé, dans le Nomansland, tandis que M. Dormoy ira remplacer M. Coillard à Lérivé.

L'assemblée nationale avait été convoquée pour entendre le premier ministre de la colonie du Cap, M. Sprigg, qui était venu annoncer aux Bassoutos que son gouvernement avait l'intention de les désarmer, et leur fournir l'occasion de se prononcer sur cette question. « Ils ont été admirables de courtoisie et de dignité, » nous écrit un de nos missionnaires. « Quel spectacle pour le premier ministre que ces milliers de noirs, tous habillés à l'européenne, et donnant des preuves irrécusables de leurs progrès dans la civilisation. M. Sprigg aurait même dit qu'il ne se serait jamais douté que les Bassoutos fussent tellement supérieurs aux autres tribus cafres. L'impression générale est que nos indigènes ont gagné une grande victoire morale, — victoire telle que l'on peut espérer que la mesure projetée sera abandonnée.

On lira un peu plus loin le compte rendu détaillé de ce



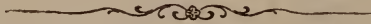
qui s'est fait et dit dans cette mémorable assemblée. De part et d'autre, la franchise a été parfaite. M. Sprigg a reconnu sans détour que sa proposition n'avait rien d'agréable, et les Bassoutos ont dit avec tout autant de clarté qu'ils ne se sentaient nullement portés à y souscrire. Jamais la diplomatie sud-africaine ne s'était exprimée aussi nettement. C'est un progrès. Puisse le Parlement du Cap reconnaître qu'il serait injuste d'enlever aux Bassoutos leurs armes, aussi longtemps qu'ils ne les conservent que pour sauvegarder leur dignité et pour servir, sous leurs protecteurs, la cause de l'ordre et de la paix. Que les Bassoutos de leur côté en viennent bientôt à comprendre qu'en embrassant tous l'Évangile, ils contribueront pour leur part à hâter l'ère bienheureuse où, selon la promesse de Dieu, les épées seront changées en hoyaux et les halberdes en serpes.

Après la clôture du pitso, M. Sprigg est allé conférer avec Morosi pour tâcher de l'amener à se rendre *sans conditions*, à quoi le chef a répondu qu'il préférerait mourir sur sa montagne. On vient d'apprendre que, quelques jours après cette entrevue, il a été tué avec une soixantaine de ses guerriers.

Dans le reste du sud de l'Afrique règnent encore beaucoup d'inquiétude et d'agitation. On assure que Lo-Bengula, roi des Matébélés, le même qui a repoussé M. Coillard; se prépare à attaquer notre ami Khama, l'excellent chef de Schoschong. Cette agression pourrait avoir pour effet d'intercepter toute communication avec le pays des Barotsis. Les Boers du Transvaal protestent contre l'annexion qui les a replacés sous la domination anglaise; des symptômes de révolte se sont manifestés et il est assez difficile de prévoir quelles en seront les conséquences. Dans la même région, le général sir Garnet Wolseley faisait marcher des troupes contre Sékoukouni, le chef des Bapélis. Les colons de Natal doutent qu'ils aient beaucoup gagné à avoir dans leur voisinage, au lieu d'un seul Kethoayo, les treize chefs zoulous auxquels le gouvernement anglais a distribué son pays. Les mission-

naires norwégiens et ceux d'Hermannsburg pleurent sur leurs stations ruinées pendant la guerre, et se demandent si les treize nouveaux chefs leur permettront de les relever, ce qui paraît assez douteux en ce qui concerne quelques-uns d'entre eux.

On le voit, les Missions du sud de l'Afrique ont grand besoin que l'on se souvienne d'elles dans les prières œcuméniques des premiers jours de 1880.



TRADUCTION DE LA LETTRE DU SYNODE DES ÉGLISES DU  
LESSOUTO, ADRESSÉE AU COMITÉ DES MISSIONS ÉVANGÉ-  
LIQUES DE PARIS

Thaba-Bossiou, le 15 octobre 1879.

Pères,

Nous, les évangélistes et les anciens des Eglises du Lessouto, sommes très heureux d'avoir l'occasion de vous écrire cette lettre. Nous pensons au long espace de temps qui s'est écoulé depuis que l'Évangile est arrivé dans ce pays, aux jours de la jeunesse de nos pères. Bien que vous ayez trouvé au Lessouto une nation dure et païenne, vous n'avez pas perdu courage, vous avez supporté ce peuple avec patience, vous avez travaillé dans son sein avec une persévérance unie à l'amour. Vous avez pu de la sorte arracher une partie de ses membres au paganisme, à l'ignorance où ils étaient du vrai Dieu, et aux coutumes du monde. Vous vous êtes faits les pères de cette nation et ses serviteurs, c'est pourquoi nous demandons au Seigneur que, bien que l'ennemi désire éteindre le feu que vous avez allumé, l'Esprit saint continue à l'entretenir jusqu'à ce qu'il ait embrasé le Lessouto tout entier, et nous espérons qu'il en sera ainsi.

Pères, nous vous écrivons cette lettre pour vous entretenir

de choses qui concernent ce feu dont nous venons de parler. Quand nous remarquons comment nos yeux ont été ouverts par votre moyen, nous nous disons que cela est arrivé, afin que, nous aussi, prenant les enseignements de cet Evangile que vous nous avez apporté et qui nous a fait voir nos erreurs par la force des vérités qui y sont contenues, nous les portions à notre tour aux peuples qui sont encore dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. Nous avons reconnu que ce n'était pas assez que de travailler dans notre propre pays, et c'est pour cela que nous avons songé à chercher un champ de travail pour les Eglises du Lessouto parmi les païens. Nous avons envoyé quelques-uns d'entre nous chercher ce champ. Nos délégués chargés d'épier la contrée à laquelle nous avions d'abord pensé partirent avec notre père, M. Mabile, qui conduisit jusqu'à la frontière deux des nôtres : Eliakim et Asser. Asser alla en avant pour voir la tribu des Banyais et revint en disant qu'il avait trouvé là pour la Parole de Dieu un endroit où elle pourrait se poser. Nous envoyâmes alors des évangélistes occuper ce poste et inviter les habitants à sortir du paganisme pour être gouvernés par Jésus.

Nos frères partirent du milieu de nous, le visage resplendissant de joie, s'étant entièrement consacrés à l'œuvre du Seigneur, et nous crûmes qu'une porte était réellement ouverte devant les Eglises du Lessouto. Nos conducteurs, nos pères en Jésus-Christ, leur donnèrent M. Coillard pour aller avec eux, nous nous sentimes réconfortés en attendant de leurs nouvelles. Un jour, nous apprîmes que chez les Banyais la porte était fermée. Nos messagers partirent alors pour le pays de Mossélékatsi et n'y trouvèrent point de travail pour eux ; ils se tournèrent du côté des Bamangouatos, et de là passèrent chez les Barotsis où ils ne virent que quelque chose de vague. Ils revinrent alors sur leurs pas et nous renvoyèrent M. Coillard pour nous apporter de leurs nouvelles.

Pères, nous venons de passer des jours agréables au

Synode, à Thaba-Bossiou. Nous avons tenu conseil au sujet de l'œuvre projetée. On nous en a dit les difficultés, les maladies qui sévissent chez les Barotsis, leur grand éloignement, les accidents de voyage auxquels on est exposé. Nous aimons cette œuvre; c'est notre œuvre; néanmoins, nous devons dire que nous la trouvons bien grande et que notre force est petite. En conséquence, nous avons décidé de vous la remettre, afin que vous marchiez devant nous et que nous ne soyons que vos aides. Quelques-uns d'entre nous ont déjà fait espérer que, malgré la fièvre dont on parle et les distances, ils iront.

Pères, que nous respectons avec amour, permettez-nous d'ajouter que dans notre patrie elle-même il y a encore beaucoup de ténèbres, qu'il y a encore des endroits où l'on demande des missionnaires, surtout parmi les gens du chef Molapo et à Matatiélé, et que pour cela aussi nous continuons à compter encore sur vous qui êtes les pères du Lessouto.

Nous déposons ici l'expression de notre reconnaissance; nous vivons au milieu de pères et de frères, de gens de notre race qui sont encore aveugles, mais nous avons vu le salut pour nous-mêmes, et nous disons merci à Celui qui nous a appelés à ce salut par votre moyen, merci à Celui qui est plein d'amour et de miséricorde, merci!

Nous demeurons vos enfants dans le Seigneur, nous les délégués des Eglises, évangélistes et anciens des troupeaux du Lessouto.

Portez-vous bien, pères! Nous vous saluons au nom du Synode.

Ceux qui ont écrit	}	NATHANAËLE MAKOTOKO.
		JÉRÉMIA MOTLABI.
		LEFI ESAÏA.



## LE PITSO

ou

GRANDE ASSEMBLÉE NATIONALE DES BASSOUTOS,  
TENUE LE 16 OCTOBRE*Compte rendu publié par le journal Lésélinyane (Petite  
Lumière du Lessouto).*

« Cette assemblée s'est tenue à Masérou (1), le 16 octobre. Il y avait 7,000 à 8,000 assistants. Les grands chefs présents étaient Letsié, Molapo, Moletsané et d'autres. Il s'y trouvait aussi plusieurs missionnaires et leurs femmes, qui revenaient du Synode. On s'était réuni pour entendre d'importantes paroles apportées par M. Sprigg, premier ministre de la Colonie du Cap.

On commence par la prière. Le Résident ou premier magistrat, M. Griffith, prononce après cela quelques paroles, pour faire comprendre qu'il ne s'agit pas cette fois d'affaires ordinaires, qu'on va entendre le premier ministre de la Colonie, qui a à faire d'importantes communications sur lesquelles il désire avoir le sentiment du peuple et de ses chefs. M. Griffith présente M. Sprigg au grand chef de la nation, Letsié, qui fait lire une adresse exprimant le plaisir et le respect avec lesquels il reçoit M. Sprigg.

Celui-ci prend alors la parole. Voici le résumé de ce qu'il a dit :

« Il y a onze ans que la nation des Bassoutos a été adoptée par l'Angleterre ; elle le fut dans un moment de grande perplexité. Il est venu, au nom de son gouvernement, chercher et faire ce qui peut contribuer au bien de cette nation. Il voit de ses propres yeux qu'elle a fait de grands progrès ; il

---

(1) Localité située sur le Calédon, près de notre station de Bérée, où le Résident a sa demeure et ses bureaux.

faut qu'elle en fasse encore davantage. Le gouvernement remercie les Bassoutos de ne s'être pas joints à Morosi dans sa révolte ; ils ont de la sorte donné un bon exemple à toutes les autres tribus. Le gouvernement est aussi très satisfait de voir que les Bassoutos ont bonne confiance dans l'homme qui le représente (M. Griffith). Il importe de bien écouter cet homme en toute circonstance, parce que c'est par lui que le gouvernement parle. Quant aux paroles que lui (M. Sprigg) apporte, il y en a qui sont agréables, il y en a d'autres qui feront de la peine, mais toutes ont pour but le bien de la nation.

« Le gouvernement désire le progrès de l'instruction, il a l'intention de fonder une école industrielle et une ferme modèle, qui apprendra aux Bassoutos les diverses manières de cultiver le sol et de le bonifier. Il se propose de faire des ponts, d'améliorer les routes qui existent déjà et d'en préparer de nouvelles. Il veut aussi augmenter le nombre des hommes chargés de la police, pour saisir les voleurs et pour apprendre à tout le monde à vivre dans la tranquillité. Ce n'est pas que les Bassoutos commettent des vols au détriment des Boers ; M. Brand, président de l'Etat-Libre, leur rend ce témoignage ; mais c'est entre eux que les Bassoutos commettent parfois des larcins. Il se produit aussi quelques autres méfaits pour lesquels il importe d'appréhender et de juger les coupables. Tout cela occasionnera beaucoup de travail et exige que le gouvernement reçoive une somme assez considérable. Jusqu'ici l'impôt a été de 10 schellings par hutte (ou maison) ; cela ne suffit plus, il faut qu'il soit porté à une livre sterling. On espère que tous ceux qui désirent le progrès consentiront sans peine à donner désormais cette somme. Ces fonds ne sortiront point du Lessouto, ils seront tous employés au bien du pays.

« L'autre parole concerne les armes. Il en avait été question il y a déjà un an. Le Résident avait annoncé qu'on proposerait de désarmer le peuple, mais sans dire quand cela se

ferait. Maintenant, le gouvernement confirme ce qu'avait dit M. Griffith, parce qu'il croit qu'il est de l'avantage des Bassoutos qu'ils lui remettent leurs armes. Cela a déjà été fait dans la Colonie, tant pour les tribus qui avaient attaqué le gouvernement, telles que les Galékas et les Gaïkas, que pour celles qui l'avaient, au contraire, aidé, telles que les Fingous et les Temboukis. Il y a une loi qui autorise le gouverneur à ordonner que, dans chaque district, on cherche toutes les armes et on les fasse rendre, soit qu'il s'agisse d'un blanc, soit qu'il s'agisse d'un noir ; il n'y a d'exception que pour ceux qui obtiennent une autorisation spéciale, pour les agents de la police et pour les soldats. Quand la paix est bien établie, les armes ne servent à rien, si ce n'est à se faire mutuellement du mal. Si Morosi n'avait pas eu des armes, la guerre n'aurait pas éclaté chez lui. Il y aura un grand avantage à ce que les Bassoutos n'aient plus d'armes. Ce n'est pas que le gouvernement croie que les Bassoutos aient l'intention de se révolter contre lui ; il n'a pas le moins du monde cette pensée, mais il a été instruit par ce qu'ont fait d'autres tribus, qui, après s'être soumises à lui, se sont insurgées. Vous ressemblez encore aux autres tribus, vous êtes comme des enfants. Le gouvernement sait que des enfants ne peuvent se guider tout seuls ; il craint que, si le désir de se battre se répandait dans le pays comme une maladie contagieuse, vous ne fussiez peut-être, vous aussi, entraînés. Il y a des gens qui vous diront : lorsque le gouvernement vous aura désarmés, il vous enlèvera vos bestiaux, votre pays et même votre vie ; ne croyez pas ces gens-là. Dites en quoi le gouvernement vous a lésés depuis onze ans ; s'il l'a fait en quoi que ce soit, il ne refusera pas de reconnaître sa faute.

« Si vous lui remettez vos armes, il enrôlera des centaines d'hommes parmi vous, il en fera des soldats du Lessouto ; des blancs leur apprendront l'exercice. Si une guerre éclate, ces soldats seuls marcheront et toute la nation ne sera pas obligée d'aller à la guerre. Devenez des blancs ; en Angleterre

chacun n'est pas armé. Il y a des gens qui disent que les Bassoutos combattront plutôt que de se laisser enlever leurs armes, lui (M. Sprigg) ne le croit pas ; il croit, il voit, au contraire, que les Bassoutos ont de la soumission et qu'ils aiment le gouvernement. Enfin le gouvernement dit que, si vous l'attaquez, vous périrez, comme ont péri les Galékas, les Zoulous et plusieurs autres tribus. Obéissez au gouvernement.

« Pour ce qui tient aux liqueurs enivrantes, fuyez-les ; elles ont tué les Gaïkas. Ces boissons produisent la paresse et tous les péchés possibles. Le gouvernement continuera à s'opposer à ce qu'elles soient importées dans le Lessouto.

« M. Sprigg termine en disant qu'il n'a plus rien à dire, que c'est maintenant à chacun d'exprimer son sentiment. « Que ceux qui consentent, consentent. Que ceux qui refusent, refusent. Le gouvernement ne désire pas agir sans la nation. »

Voici maintenant quelques-unes des principales réponses qui furent faites :

*Mabousetsa*, fils de Lenkuana : « L'impôt d'une livre sterling est pesant ; il sera au-dessus de nos forces. »

*Le chef Letsié* : « Parmi les choses qui nous ont été dites, quelques-unes sont agréables, d'autres sont douloureuses, elles ont toutes du poids ; que le peuple parle. »

*Mphoma* : « Nous n'avons plus assez de terres à cultiver, les pâturages font également défaut ; nous aurons de la peine à trouver la livre sterling. Ce n'est pas que nous refusions de payer tribut, nous l'avons payé à d'autres seigneurs des temps passés, à Chaka, à Pakalita, à Matoane (anciens chefs zoulous) ; nous savons ce qu'est un impôt, mais celui qu'on nous propose aujourd'hui est pesant. »

Ici M. Griffith, voyant qu'on n'était guère disposé à parler, soit parce qu'il faisait très chaud, soit parce qu'on craignait d'exprimer librement sa pensée, congédia l'assistance, disant qu'on se réunirait plus tard.



Lorsqu'on fut de nouveau rassemblé, les discours recommencèrent.

Le chef *Molapo* : « L'impôt ne sera pas au-dessus des forces du peuple. Ce qu'il ne faut pas augmenter, ce sont les gens de la police ; il y en a déjà bien assez. Quant à la question des armes, on ne peut pas beaucoup parler là dessus, vu que chacun des chefs a des subordonnés, des sous-chefs, et qu'il est naturel qu'ils désirent s'entretenir ensemble d'un tel sujet avant de répondre. Pour ce qui me regarde, je ne parlerai que de mon propre fusil ; je ne puis pas répondre pour les autres. »

Un fils du chef *Pouchouli* : « Les fusils sont à Letsié, je n'en puis rien dire. »

*Matlélébé* : « Nous ne voulûmes pas dans le temps nous placer sous la protection de Natal, parce qu'on nous avait appris que le gouvernement de ce pays-là enlevait aux noirs leurs fusils ; nous préférâmes nous donner à la Colonie du Cap ; nous avons vu qu'elle avait de bonnes lois pour les hommes noirs. Cette proposition concernant les armes nous fit beaucoup de peine l'année dernière. M. Griffith nous en parla au moment où nous eûmes à marcher contre Morosi, mais il nous fit espérer qu'on nous les laisserait. Aujourd'hui le gouvernement nous afflige. »

*Nathanaële Makotoko* : « On a déjà dit tout ce qu'il y a à dire sur l'impôt, mais pas sur la question des armes. Nous avons aimé le gouvernement anglais en toute sincérité pendant onze ans. Puisqu'il n'y a chez nous ni perfidie, ni dessein caché et malicieux, pourquoi nous enlève-t-on nos armes ? Que le serviteur de la reine recueille nos paroles et aille les porter au Parlement. Qu'on nous montre la faute que nous avons commise. Que nos pleurs arrivent jusqu'au gouvernement. Pourquoi nous fait-on porter la faute d'autres peuples ? Nos fusils appartiennent à la reine. »

*Tsita Mofoka* : « O Griffith, nous t'avons déjà suivi deux fois les armes à la main, à ton commandement. D'abord,

lorsqu'il s'agit de repousser Langalébalélé (un chef insurgé de Natal), nous n'avons pas regardé à sa couleur. Puis nous avons marché contre Morosi, alors aussi nous nous sommes bien montrés. Nous sommes revenus chez nous couverts de deuil avec Lenkuana et Mabousetsa. Nous avons fait tout ce que tu nous as commandé; nos armes sont celles de la reine, nous nous en servons pour elle. Moi je pleure à cause de notre couleur; il paraît que la couleur noire est mauvaise. Les Boers sont une autre espèce de gens que vous. Nous avons refusé de nous soumettre à eux, préférant être adoptés par la reine, parce qu'elle nous faisait du bien. Nous sommes les soldats de la reine et ses serviteurs. »

*Le chef Letsié :* « Pour ce qui tient aux impôts, j'ai le même sentiment que mon frère cadet (Molapo), quoique nous manquions de force. Quant au désarmement, je dis que le gouvernement doit nous montrer le mal que nous avons fait; s'il a quelque chose à nous reprocher, qu'il le dise, nous ne nous y opposons pas. Le Résident peut toujours juger du bien et du mal qui se fait sous ses yeux. Aujourd'hui, je vois que le gouvernement veut nous couper les ongles. Nos femmes les coupent à leurs enfants, lorsqu'ils égratignent les gens. Qui avons-nous égratigné? Nous sommes-nous égratignés les uns les autres, ou bien avons-nous égratigné le gouvernement? Chez nous, lorsque quelqu'un s'est démis la jambe, on la lui étire pour la lui remettre en place, Si nous nous sommes démis la jambe, nous ne refusons pas qu'on nous l'étire; mais si nous ne l'avons pas fait, pourquoi nous l'étirer? Nous ne refusons pas qu'on nous montre notre faute; seulement qu'on nous la montre, c'est là ce que je demande. »

*Tsékelo Moshesh :* « Je désire savoir si cet ordre de désarmer les Bassoutos provient des deux chambres du Parlement. Nous, nous n'avons pas de Parlement. Si nous en avons un, ou si nous pouvions envoyer des députés à celui du Cap, nous saurions ce que nous avons à faire. Lorsque nous nous sommes unis à la Colonie, c'était pour chercher la liberté

et non pour la perdre. Ce n'est pas seulement à cause de nos embarras que nous avons demandé d'être recueillis par la reine. C'était déjà la requête de Moshesh au temps où il était dans la prospérité. Notre crime est-il donc d'être des hommes noirs ? Moshesh est mort plein de confiance dans la reine. On peut, si l'on veut, accroître le nombre des agents de police. O Griffith, nous sommes dans les larmes, pourquoi n'as-tu pas dit à ton gouvernement que cette loi nouvelle nous briserait le cœur ? Ton gouvernement t'a-t-il demandé ce que tu en pensais ? C'est une honte qu'on agisse ainsi à notre égard. Pourquoi nous mettre sur la même ligne que les peuples qui se sont mal conduits ? Est-il vrai qu'un homme considérable dans le gouvernement ait dit que les noirs sont les ennemis naturels des blancs ? Je demande que ces questions soient portées devant le conseil de la reine elle-même. »

*Le chef Moletsané* : « Je suis venu ici, quoique malade. Je me réjouis quand on me parle d'écoles et de progrès. Quant aux armes, il m'est impossible d'en parler ; il faut que Letsié envoie demander au gouvernement qu'on ne nous les enlève pas. Letsié est le grand homme de la police et on vient de nous dire que les hommes de la police garderont leurs fusils. »

Ici, M. Griffith annonce que la séance va être levée, mais qu'on se réunira encore le jour suivant, après quoi il ajoute : « Le premier ministre a entendu tout ce que vous avez dit. Il n'y a rien à reprocher aux Bassoutos ; on ne les soupçonne pas le moins du monde ; moi-même je n'ai jamais porté de plainte contre eux ; seulement il s'agit d'une mesure générale dans laquelle il est impossible au gouvernement de faire des exceptions. Quant au nouvel impôt, on commencera à le percevoir au mois de juillet 1880. »

Le lendemain, la discussion recommença, plusieurs discours semblables aux précédents furent prononcés. *Tlali*, un des fils de Moshesh, dit entre autres choses : « Moshesh

nous a remis au gouvernement pour qu'il conservât nos personnes et nos armes. Il peut arriver qu'un père n'aime pas voir un couteau dans la main de son enfant ; si celui-ci refuse de le lui remettre, le père le lui arrachera-t-il avec violence, au risque de le blesser ? Non, il attendra plutôt que son fils voie lui-même qu'il y a de l'avantage pour lui à se défaire du couteau. »

A l'issue de ces deux assemblées, M. Sprigg a dit qu'il ferait passer au Cap et en Angleterre toutes ces paroles des chefs et de leurs gens. Puis il a ajouté : « Si vous avez de l'intelligence, vous comprendrez que votre devoir est de remettre les armes, mais le gouvernement ne veut pas vous les enlever de force en répandant le sang. Elles resteront dans vos mains jusqu'à ce que vous ayez compris que votre devoir est d'y renoncer. » — A l'ouïe de ces paroles, de grands remerciements se sont fait entendre.

---

#### UNE TOURNÉE DE VISITES AU LESSOUTO

*Récit de M. Dieterlen.*

Morija, septembre 1879.

Lundi dernier, j'ai fait avec M. Casalis une petite course bien intéressante. Il s'agissait d'aller voir à une heure d'ici une petite malade qui souffrait depuis longtemps d'une sorte de carie du fémur.

Nous montons à cheval et nous nous dirigeons du côté du village de Letsié, c'est-à-dire vers les montagnes garnies de rochers par lesquelles finissent les Maloutis. Tout est d'un vert magnifique, grâce aux pluies extraordinaires que nous venons d'avoir la semaine dernière et qui sont probablement le contre-coup de celles qui ont fait tant de dégâts en Angleterre et ailleurs. Nous rencontrons de temps en temps des gens qui nous saluent avec cette familiarité qui règne dans

le pays entre missionnaires et Bassoutos et qui constitue un trait de caractère des indigènes. Voici un grand païen, gros et gras, très légèrement vêtu, qui crie à M. Casalis : « Est-ce qu'un tel t'a remis la petite bouteille de médecine de ma part? — Oui! — Tant mieux, merci... » Plus loin, six gros bœufs noirs à tête blanche traînent la charrue à travers un terrain en friche : « Eh! bonjour, criions-nous, à qui sont ces beaux bœufs-là? — A Letsié. — Oh! cela se comprend, alors. » Car Letsié est propriétaire d'un grand nombre d'attelages de bœufs et met son amour-propre à ce que chaque attelage se compose de bœufs de la même couleur. Voici une femme qui va aux champs, un pot sur la tête, un enfant sur le dos, pendant que sa fillette trotte devant elle, portant sa petite part du diner destiné à son père qui travaille plus bas.

Mais nous approchons de l'endroit où doit se trouver la malade. « C'est là-haut », nous dit la femme, « au pied de ces grands précipices, là où paraît un peu de fumée. » Nous arrivons. Une hutte blottie près de deux gros rochers amenés là par un éboulement ancien, voilà de quoi se compose ce village. C'est là qu'on a transporté la pauvre fille aussi loin que possible de toute habitation ; il fallait sans doute l'isoler ainsi dans la pensée de ces malheureux païens, pour la soustraire aux influences malfaisantes que ceux qui lui veulent du mal pourraient essayer d'exercer sur elle. Ses parents ont donc bâti la cabane sur un petit gradin de la montagne ; ils y ont transporté leur avoir, et y ont languï, eux et l'enfant, pendant des années, car il y a trois ans que M. Casalis a vu l'enfant ; il lui a donné un coup de bistouri à cette époque, mais, depuis lors, et grâce à l'insouciance incurable des natifs, personne n'a plus parlé de la malade au médecin qui a eu le temps d'aller en France, d'en revenir et de rester un an et demi à Morija entre sa première visite et la seconde.

Quelques dindons, des poules, un cochon et deux chiens, voilà les premières rencontres que nous faisons en appro-

chant de la maison ; puis, ce sont deux enfants tout nus qui s'enfuient à notre approche. Enfin, un vieux Mossouto édenté, sur le dos duquel pendent toutes sortes de peaux brunies par l'usage, en guise de vêtements, et qui nous fait les honneurs de sa maison. La fillette est à moitié couchée, à moitié accroupie sur un tas de chiffons ; ses traits amaigris lui donnent un air doux et pensif qui parle au cœur ; elle nous regarde avec de grands yeux brillants et nous tend la main en souriant de plaisir. Elle n'a oublié ni le docteur, ni le bistouri, ni l'endroit où, trois ans auparavant, on lui avait fait une incision ; elle est très malade, et toute la cuisse est en mauvais état, mais qui sait ? Il ne faut jamais désespérer de la nature quand elle est remise en bonne voie par la médecine et par Dieu.

Nous prenons congé de ces pauvres gens, et nous voilà longeant la montagne, qui est plus belle que jamais avec ses cascades, sa verdure et ses fleurs, et nous nous arrêtons devant un groupe de trois personnes assises à la porte d'une hutte. Le personnage intéressant de la bande est un païen nommé *Swartboy* (ce qui veut dire le garçon noir), aujourd'hui gros et gras, mais qui, il y a quelque temps, était maigre et impotent. Il avait été blessé d'une balle pendant la guerre de 1865 ; cette balle lui était restée dans la cuisse jusqu'en 1876 ; à cette époque, un docteur l'avait extraite, mais le malheureux *Swartboy* n'avait pas moins continué à traîner, avec une suppuration obstinée qui le clouait par terre et l'épuisait. Il fut amené chez M. Casalis, qui eut le bonheur de le guérir. Il paraît que M. Vernet s'était attaché à *Swartboy* et l'avait entrepris au point de vue religieux, lui et sa femme qui le soignait. Le fait est que ce *Swartboy* parle avec beaucoup d'affection de « Moneri Béréne », comme il dit pour M. Vernet, et qu'il a pris une tournure tout à fait civilisée. On se demande ce qui retient un homme pareil et l'empêche de se donner à Dieu ; car, à vues humaines, l'Évangile semble s'être infiltré dans cette personnalité et y avoir tra-

vaillé. Mais qu'il est long et pénible le chemin qui doit conduire la vérité de la tête dans le cœur d'un païen !

Un autre obstacle à la conversion de Swartboy, c'est peut-être le voisinage du village de Letsié. Nous le dominons ; descendons-y. Voilà donc ce village de Letsié, sa maison que l'on rebâtit, entourée des huttes de ses nombreuses femmes. Letsié a des mœurs tout à fait païennes : il semble qu'il ait parfois des velléités de changer ; parfois son cœur est touché. Mais la polygamie est une chaîne dure à rompre.

Nous allons présenter nos respects à Letsié ; il est assis à l'ombre d'un rocher, entouré de Bassoutos venus là sans doute pour régler un différend. Letsié nous regarde de son œil borgne, et nous tend les trois doigts de sa main droite mutilée par suite d'un accident de fusil. Devinez quelle fut sa première question ? La voici : De MM. Arbousset et Casalis, lequel était le plus âgé ? demande-t-il au docteur. — C'était M. Arbousset. — Letsié pousse une exclamation de triomphe avec un gros rire, et, se tournant vers un homme assis devant lui : « Je prends ton cheval Sélébalo ! Comment, toi, un enfant, tu veux faire des paris avec moi ? » Et de rire de plus belle. Ne trouvez-vous pas curieux ce pari fait au sujet de l'âge des vieux missionnaires ? Quelle place ils occupent encore dans les pensées de la tribu !

Nous remontons à cheval et rentrons à Moriija, après une jolie course, comme vous voyez. J'ai pensé que vous aimeriez à en avoir le récit, quelque rapide qu'il soit.

H. DIETERLIN.



## TAÏTI

*Lettre de M. Viénot.*

Papéété, le 13 octobre 1879.

Mon dernier courrier vous annonçait pour celui-ci un compte rendu de mes travaux. Etant très pressé, je serai forcément concis dans les détails que je vous donnerai sur chacune des branches de mon œuvre. Je procéderai par ordre d'importance. Je commence donc par les

## ÉCOLES D'ENFANTS.

Nous avons eu, pendant cet exercice, 262 élèves à instruire, dont 138 garçons et 124 filles. Les trois quarts de ces enfants sont Taïtiens. Plusieurs sont fils de chefs importants. Nous tenons beaucoup à notre noyau d'Européens et principalement pour deux motifs : le premier, c'est que l'élément européen constitue le grand mérite de l'école aux yeux des indigènes ; le second, c'est qu'il nous sert à enseigner le français, qui s'apprendra encore mieux aux récréations qu'en classe, lorsque nous pourrons bannir le taïtien de nos conversations. L'esprit général est bon ; quand nous trouvons nos élèves trop indisciplinés, nous songeons aux écoles que nous avons connues en France, en Amérique, en Australie : la comparaison est en faveur de nos petits sauvages. Les plus farouches ne sont pas longs à s'appivoiser. Que vous dirai-je de leurs progrès dans la piété ? J'éprouve une grande répugnance à constater officiellement le peu de bien qui se trouve dans ces jeunes cœurs. J'ai la confiance que les précieuses leçons d'instruction religieuse de mes collègues, MM. Vernier et Green, ne seront pas perdues, pas plus que nos prières à tous et les bons exemples de nos instituteurs. M. Vernier constate que l'école du dimanche est de mieux



en mieux suivie. Les progrès dans l'ordre purement intellectuel sont sensibles ; ils ont été constatés par le conseil de l'instruction publique dans

#### L'EXAMEN DE FIN D'ANNÉE.

J'avais demandé au conseil de vouloir bien jeter un coup d'œil sur quelques-unes de nos compositions générales. L'ordonnateur prit la chose plus au sérieux que je n'avais osé l'espérer. Il pria le conseil, qui s'y prêta de la façon la plus gracieuse, de corriger et de classer les quelques centaines de compositions que je lui avais adressées. En sorte que voilà des magistrats, des officiers de marine, déjà fatigués d'une longue tournée dans les districts, obligés de consacrer leurs nuits à ce travail fastidieux pour quiconque n'est pas foncièrement dévoué à l'enfance ; de corriger et de classer des séries monotones de compositions souvent très mauvaises. Non seulement elles me revinrent corrigées et classées, mais encore annotées avec un soin qui me toucha profondément. Vous partageriez mon sentiment, chers directeurs, en songeant dans quel climat nos officiers de l'instruction publique avaient accepté ce surcroît de travail. Ils ont compris mon but et se sont montrés sévères. Ils ont, par exemple, reproché aux compositions de nos filles de nombreuses fautes d'orthographe, la plupart d'inattention. Aussi ai-je supprimé dans cette classe le prix d'orthographe et ai-je fait figurer parmi les récompenses de tristes dictionnaires au lieu de livres dorés. Le conseil a eu l'air charmé de ce procédé. L'examen oral a duré huit grandes heures, et quelques élèves s'en sont tirées tout à fait à leur honneur. Les interprètes-examineurs ont paru fort satisfaits et l'ont dit aux parents qui étaient parvenus à se glisser dans la salle. La distribution des prix a eu lieu le 30 juillet, en présence du roi, de la reine et du commandant, au milieu d'un immense concours d'habitants européens et taïtiens. Je ne m'étendrai pas sur cette cérémonie qui doit être racontée ailleurs avec

détails. Je dirai seulement que le succès a été immense et a fait assez de bruit dans tout Taïti pour nous promettre une jolie

#### RENTRÉE.

Elle a eu lieu pour les garçons, le 1<sup>er</sup> octobre, avec 115 élèves inscrits; pour les filles, le 6, avec 87 inscriptions. Ces chiffres sont énormes pour Taïti. Ils nous assurent 300 élèves pour l'année courante, si nous trouvons un plan qui nous permette de les recevoir. J'ai prié Mademoiselle Teuira Henry de bien vouloir nous prêter son concours jusqu'à l'ouverture de son école. Le directeur des affaires indigènes vient d'ailleurs d'écrire au chef de son district d'avoir à nommer un instituteur provisoire. C'est du provisoire qui durera. J'attends aussi une institutrice de San-Francisco, dont la présence me permettra de consacrer une partie de mon temps à l'école des interprètes que le gouvernement me propose de fonder, et sur laquelle je reviendrai dans une autre lettre. Tous les services manquent d'interprètes, malgré les sommes immenses qu'on a déjà dépensées à Taïti pour les écoles catholiques dites *françaises*. Mentionnons que, parmi nos élèves indigènes, il s'en trouve de la plupart des groupes voisins : de l'archipel de Tuamotu, des Iles sous le Vent, des Tubuaï, même de l'archipel éloigné des Gilberts.

#### ÉCOLE NORMALE.

L'école normale nous a donné tour à tour des sujets de tristesse et des sujets de joie. Sept de nos élèves tiennent des écoles publiques dans les districts ; deux autres occupent des places de pasteurs. Nous avons dû renvoyer toute une volée d'élèves pour désordres graves ; l'honneur de l'école l'exigeait. Ils ont trouvé cependant à se placer : l'un comme instituteur, d'autres comme secrétaires ou élèves-interprètes ; j'en ai gardé un, dont le repentir m'a semblé sincère, comme ou-

vrier à tout faire. Il est tour à tour imprimeur, relieur, charpentier, tourneur, etc. Tous ces métiers, il les a appris ici. Il gagne 100 francs par mois; on lui en a déjà offert 300 ailleurs, aussi me quittera-t-il sans doute bientôt.

Quant à mes travaux parmi la population française protestante, ils se bornent à une prédication mensuelle et quelques baptêmes, mariages et enterrements. Nous avons eu pendant cette année d'intéressantes réunions de chant variées par des récitations. Ces soirées qui pouvaient faire du bien à la jeunesse ont le grand inconvénient que, dans ce climat, on ne saurait se passer de rafraîchissements, ce qui, à la longue, devient onéreux. Je ne pense donc pas pouvoir les reprendre.

Ch. VIÉNOT.

---

LE DIACRE RIRÔÉ

*Lettre de M. P. Brun.*

Ile Mooréa, près Taïti.

Un diacre de l'Eglise de Papétoāï vient d'être rappelé auprès de son Maître après l'avoir longtemps servi ici-bas. Sa vie et sa mort ont été assez remarquables pour que je vous envoie quelques lignes à son sujet. Il naquit à la veille du jour où le soleil de justice perça pour la première fois les épaisses ténèbres qui couvraient depuis des siècles les belles îles de Taïti et de Mooréa. Il entra de bonne heure dans l'Eglise du Seigneur et fut consacré diacre dans la force de l'âge. Cette charge ici est très importante. Ceux qui'en sont revêtus prêchent de temps en temps le dimanche et les autres jours où les fidèles s'assemblent dans la maison de prière, c'est-à-dire le mercredi, à sept heures du matin, et le vendredi, vers les

trois heures du soir. Outre cela, ils s'occupent avec le pasteur de tout ce qui concerne la direction de l'Eglise ; les malades comptent particulièrement sur eux pour être visités et consolés. Riroé — tel est le nom du frère qui vient de nous quitter — a exercé une bonne influence sur tout le monde, sur les inconvertis et sur les convertis, par le zèle, l'intelligence et la joie avec lesquels il a rempli ces devoirs. Il a fait briller la lumière de l'Evangile par sa prédication et par sa conduite chrétienne. L'année dernière, les infirmités de la vieillesse et la maladie l'avertirent que le temps d'agir au dehors était passé pour lui et que désormais il devait se contenter de glorifier Dieu chez lui, dans les souffrances et dans la mort. Il comprit cela et dit avec le psalmiste : « L'Eternel est mon Berger, je n'aurai point de disette ; quand je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal, car tu es avec moi ; c'est ton bâton et ta houlette qui me consolent. »

Depuis quelques mois, la faiblesse de notre frère augmentait rapidement et les ombres de la mort devenaient de plus en plus intenses, mais sa foi grandissait toujours et son espérance en Christ resplendissait davantage à mesure que la nuit s'avavançait ; les frères et les sœurs qui le visitaient ne sortaient jamais d'auprès de lui sans bénir le Seigneur, sans se sentir plus près de Jésus et plus forts pour la lutte contre le péché. Il parlait avec simplicité de sa joie, de son espérance et de l'amour de Dieu envers lui.

Il s'était retiré, depuis un mois environ, dans un lieu solitaire, à quelque distance du village ; on le visitait dans cette retraite ; mais lorsqu'il sentit que sa dernière heure était venue, il voulut mourir là où il avait si longtemps vécu, au milieu de l'Eglise du Seigneur. Il rentra à Papétoaï un mercredi, le 1<sup>er</sup> octobre, et le dimanche suivant, le 5, il expira. Mais quelle œuvre importante il accomplit dans ce court espace de temps ! Que d'âmes il a édifiées ! Toutes les fois que je l'ai vu, ce cher Riroé, pendant ces jours-là, je n'ai

pu m'empêcher de m'écrier intérieurement : « O Dieu ! fais que ma mort soit semblable à celle de ce juste ! »

Le vendredi qui précéda le dimanche où Dieu prit son âme à lui, l'Eglise devait s'occuper, dans sa réunion de préparation à la sainte Cène, de l'admission de nouveaux convertis et de cas méritant la répréhension pastorale. Lorsque Riroé vit auprès de lui quelques fidèles revenant du temple, il leur demanda : « Que s'est-il passé ? » On lui répondit qu'une sœur avait mérité d'être placée sous la discipline et qu'un nouveau membre venait d'être ajouté à l'Eglise. La première nouvelle lui causa d'autant plus de peine que la personne qui devait être pendant trois mois privée de la Cène était une de ses parentes ; l'autre, naturellement, lui fit éprouver une vive joie ; mais sa figure s'illumina quand il apprit que le pasteur avait obtenu de l'Eglise que, désormais, chaque premier dimanche du mois, jour de communion, on s'occuperait tout particulièrement de l'œuvre des Missions et on ferait une collecte pour la Société de Paris. Riroé dit à plusieurs reprises à ceux qui étaient auprès de lui : « C'est une œuvre excellente ; je me réjouis de ce qu'elle se fait avant ma mort ; donnez, donnez pour les païens, ils sont si dignes de pitié ! » C'est le dimanche suivant, après la distribution de la Cène, que les dons devaient être offerts. Il espérait avoir la joie de recevoir chez lui la communion, immédiatement après les membres de l'Eglise, et donner alors, lui aussi, quelque chose pour l'œuvre missionnaire. Il plut au Seigneur de le retirer de ce monde quelques instants avant cette heure si ardemment attendue. Riroé, au lieu de boire la coupe du Seigneur ici-bas avec le pasteur et quelques diacres et de contribuer à l'évangélisation des païens, but ce jour-là au calice céleste avec Jésus-Christ lui-même et ses rachetés, et vit avec ravissement la multitude des élus glorifiés récemment arrachés au paganisme.

Il était bien prêt pour le départ et demandait souvent : « Pourquoi ce retard ? pourquoi le Seigneur ne vient-il pas me

prendre ? » — « Ce n'est pas encore l'heure, » lui répondait-on ; « patience, Jésus va venir. » — « Oui, vous avez raison, mon œuvre n'est pas achevée, il faut que je glorifie encore mon Sauveur. » Il ne s'entretenait plus avec les siens que des choses qui concernent la vie éternelle. A sa femme, qui l'avait délaissé pendant quelque temps et qui, pour ce motif, venait d'être exclue de l'Eglise, il dit : « Tu connais le bon chemin ; conduis-toi de manière à rentrer dans le bercail du Seigneur ; vis là jusqu'à ta mort, afin d'avoir une place dans le royaume des cieux » ; à son fils qui, quoique inconverti, avait pris un tendre soin de lui, il dit : « Mon cher fils, que la bénédiction de Dieu repose sur toi ; fuis la voie de la perdition ; ne méprise pas le chemin dont Jésus lui-même a dit : Je suis le chemin, la vérité et la vie ; oui, mon fils, c'est dans ce chemin que se trouve la vie éternelle » ; s'adressant enfin à sa fille, membre de l'Eglise : « Ma fille », dit-il, « persévère dans la bonne voie où le Seigneur t'a fait entrer ; restes-y jusqu'à la fin et tu obtiendras la couronne de justice. »

La dernière fois que j'eus le privilège de le voir, il me dit : « Adieu, Brun ; adieu, mon cher pasteur ; merci pour tout ce que tu m'as enseigné, adieu. »

Au moment où il expirait et où sa foi se changeait en vue, on l'entendit s'écrier : « Seigneur Jésus, viens ; tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix, car mes yeux ont vu ton salut ! »

Notre collecte pour les Missions, la première qui se soit faite à Mooréa depuis bien des années, m'a extrêmement réjoui, non pas tant par le résultat qu'elle a eu que par ceux qu'elle produira dans la suite, et surtout par la manière dont elle s'est faite. C'est, comme je l'ai dit, dans le temple, avant la distribution de la Cène, que les auditeurs de bonne volonté sont venus apporter leurs offrandes que j'avais appelées mensuelles et qui n'avaient pu être préparées que la veille. Je ne m'attendais pas à ce qui se passa. Quel ne fut pas mon étonnement de voir cinquante enfants de l'école du

dimanche venir déposer l'un cinquante centimes, l'autre un franc : en tout trente francs. Les membres de l'Eglise donnèrent aussi avec entrain, les uns cinquante centimes, d'autres un franc, quelques-uns deux, le chef et sa femme cinq chacun, en tout quatre-vingts francs. Ma surprise et ma joie furent plus grandes encore, quand je vis les inconvertis eux-mêmes, des gens qui ne sont pas encore entrés dans le troupeau du Seigneur, apporter avec plaisir une trentaine de francs pour le salut des païens. Tout cela est peu, mais Papétoāï est un petit village et n'a guère plus de 300 habitants. Près de la moitié ont donné. Dieu veuille que les autres Eglises de Mooréa soient disposées à suivre l'exemple de celle de Papétoāï. Le jour où toutes les Eglises de Taïti et de Mooréa considéreront comme un grand privilège et une source de bonheur de contribuer par leurs dons à l'évangélisation des peuples privés de la connaissance du vrai Dieu, sera le jour de leur propre relèvement et le commencement d'une ère de grandes bénédictions spirituelles pour elles-mêmes.

Après les vacances, les enfants de Papétoāï, au nombre de cinquante-cinq, sont venus avec empressement s'asseoir de nouveau sur les bancs de leur chère école. Le gouverneur, lors de son passage à Mooréa, a été très content de l'examen en français qu'il leur a fait passer ; il les a félicités et encouragés à profiter toujours des enseignements de leurs maîtres. Comme témoignage de satisfaction, il leur a donné vingt-cinq francs, et pour récompenser le zèle d'Atamu, l'instituteur indigène, il lui a remis la même somme.

Veillez agréer, etc.

P. BRUN.



## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

---

### LE DOCTEUR MULLENS

Les pertes réitérées qu'a faites, sur la terre africaine, l'œuvre des Missions, et, en particulier, la mort récente du Dr Mullens, nous font souvenir d'une parole du jeune prédicateur Cox, envoyé, en 1833, sur les côtes de l'Afrique, par la Société des Missions épiscopales d'Amérique. Peu avant son départ, il disait à un de ses condisciples, encore étudiant : « Si je meurs, tu feras mon inscription funéraire. — « Et comment devra-t-elle être ? — *Périssent mille missionnaires, plutôt que d'abandonner l'Afrique !* »

Cette parole courageuse semble trouver, aujourd'hui encore, son application. Quand, le 7 mai 1877, mourut à Livingstonia le jeune médecin, Dr Black, on releva dans sa dernière lettre une parole confirmant celle de Cox : « L'Afrique ne « doit pas être abandonnée, » écrivait-il, « dût-elle nous « coûter encore des milliers de vies humaines ! »

Parmi les derniers martyrs sacrifiés à cette noble cause, le Dr Mullens est une des figures les plus intéressantes.

Né à Londres le 2 septembre 1820, au sein d'une famille pieuse, il éprouva de bonne heure pour l'œuvre des Missions un intérêt qui alla grandissant avec les années. Ses impressions d'enfance et l'enseignement chrétien du Dr Tidman développèrent cette inclination naturelle de son cœur. Il eut souvent l'occasion de rencontrer quelqu'un de ces hardis pionniers envoyés aux extrémités du monde pour y annoncer l'Évangile éternel, et d'entendre ainsi le récit animé de leurs efforts, de leurs succès, des difficultés entravant leurs travaux, etc.



« Je ne saurais, » nous dit-il, « préciser l'époque exacte de mon réveil spirituel. La piété de mes parents, les instructions de l'école du dimanche, et surtout l'exemple béni de ma pieuse sœur, actuellement à la Jamaïque, m'amènèrent insensiblement aux choses de Dieu. Mais je me souviens exactement de l'heure et du lieu où, lors de mon quinzième anniversaire, je me donnai sans réserve au Seigneur. »

En 1837, il entra au collège Coward, où il s'occupa spécialement d'études théologiques, sous la direction du Rév. Th. Morell et du Rév. Dr Jenkyn, et développa ses connaissances générales en suivant les cours des professeurs de l'Université. En 1841, il prit le degré de bachelier, et, en juin 1842, il s'offrit comme candidat à la Société des Missions de Londres. Il fut aussitôt accepté et destiné à l'évangélisation des Indes, conformément au désir qu'il avait toujours eu de consacrer ses forces à ce pays.

Après une dernière année de philosophie et de logique à l'Université d'Edimbourg, il reçut l'ordination à la chapelle anglicane, et, le 9 septembre, fit voile pour les Indes, en compagnie du Rév. Lacroix.

Arrivé à Calcutta, il se mit immédiatement à l'œuvre, dans l'institution de Bhowanipare, tout en continuant à s'appliquer à l'étude du bengali.

En 1845, il épousa la fille de M. Lacroix, qui fut pour lui une aide inappréciable, et qui se voua tout entière à l'œuvre du relèvement intellectuel et moral des femmes dans les écoles et dans les *zénanas*, qu'elle fut une des premières à visiter.

Une connaissance suffisante du pays et de la langue permit à M. Mullens de succéder, en 1846, à M. Campbell, dans l'administration de l'Église de Bhowanipare, qu'il desservit jusqu'en 1866, époque à laquelle il quitta définitivement Calcutta.

Tout en saisissant chaque occasion d'annoncer l'Évangile, le Dr Mullens recueillait activement des notes et des infor-

mations de tout genre pour la Mission. Sa plume infatigable fournit ainsi une série d'articles et d'ouvrages remarquables. Ses actives recherches dans les Indes et à Ceylan, en 1852 et 1863, le mirent en rapport avec un grand nombre de ses confrères, et contribuèrent puissamment au développement de ses connaissances déjà si vastes.

En 1858, il revint en Angleterre, où ses études approfondies sur l'Indoustan et sa façon éloquente de présenter les faits éveillèrent un intérêt puissant. Une Conférence missionnaire, qui eut lieu, en 1860, à Liverpool, le désigna comme l'homme le plus capable de représenter l'œuvre générale des Missions et d'en être la lumière et le guide, et prépara ainsi les voies à sa future nomination de secrétaire. Il retourna à Calcutta, laissant derrière lui une impression extrêmement favorable. En 1861, il reçut le titre de docteur au collège William du Massachussets; mais, la même année, une terrible épreuve vint fondre sur lui : il eut la douleur de perdre sa fidèle et courageuse compagne.

Parmi ceux qui avaient, pendant le séjour en Angleterre du Dr Mullens, tout particulièrement remarqué ses aptitudes, sa science, son éloquence, ses qualités sympathiques et sa riche organisation, se trouvait l'ami et le maître de sa jeunesse, le Dr Tidman, qui avait été lui-même, pendant un quart de siècle, secrétaire de la Société de Londres. Après avoir si longtemps occupé ce poste difficile, le vieillard aspirait au repos, et devina qu'aucun aide ne pourrait être mieux qualifié pour le seconder et lui succéder plus tard que l'actif et savant Joseph Mullens, alors dans la force de l'âge et du talent. Il fut donc décidé qu'il remplirait, à titre d'auxiliaire, les fonctions de secrétaire de la Mission étrangère.

Après avoir, selon le vœu de ses supérieurs, parcouru encore l'Inde et la Chine, il revêtit sa charge officielle en avril 1866, et n'eut que bien peu de temps pour collaborateur le Dr Tidman, que ses infirmités contraignirent à la retraite.

La situation financière de la Société étant mauvaise à cette époque, on avait jugé nécessaire de nommer une commission d'enquête dont le Dr Mullens fit partie. Il montra, dans ce travail, son esprit d'ordre et d'organisation, et arriva, en cinq ans, à un résultat inespéré. Sur ces entrefaites, il reçut le grade de docteur à l'Université d'Edimbourg, et, par suite de la mort du Dr Tidman, devint seul secrétaire en 1868.

En 1870, il fit une tournée dans les Eglises du Canada. Rentré en Angleterre, il y resta jusqu'en 1873, époque à laquelle il fut chargé d'aller à Madagascar étudier l'intéressant champ de travail qui s'y développe de plus en plus. Après quinze mois d'absence, il revint à Londres et publia ses recherches et ses expériences sous le titre de : *Douze mois à Madagascar*.

Lorsque, après les découvertes de Stanley, l'attention de l'Europe chrétienne fut attirée sur l'Afrique centrale, et qu'en 1878 M. Arthington fit à la Société l'offre généreuse d'établir une station missionnaire sur le lac Tanganyika, Mullens prit une part très active aux travaux préparatoires qui furent faits. Les difficultés insurmontables en apparence qui se présentaient ne l'effrayaient pas, et même, au moment de la mort de M. Thomson, il parla dans un meeting avec chaleur et enthousiasme de *la victoire par la mort*, pensant peu que, six mois plus tard, son propre décès serait un pas de plus vers le succès final.

De même, dans une Conférence missionnaire tenue, en 1878, à Mildmay-Park, il dit éloquemment quel « *soupir de sympathie et de douleur* » avaient produit la mort du Dr Black à Livingstonia, et l'assassinat du lieutenant Smith à Nyanza.

La perte de M. Thomson, le besoin de renforcer la Mission et d'y adjoindre un homme de poids et d'expérience, déterminèrent M. Mullens à accompagner les nouveaux envoyés jusqu'à Ujiji, afin d'établir là un centre d'activité missionnaire. Les directeurs, toutefois, hésitèrent à accepter cette offre. Ils redoutaient, — et les événements ont justifié ces

crainces, — que la santé de M. Mullens ne fût pas en mesure de supporter les fatigues du voyage. Ils consentirent toutefois à le laisser aller jusqu'à Zanzibar, espérant que l'invitation faite au Dr Pickersgill, de Madagascar, de se joindre à MM. Griffith et Southon, ferait revenir M. Mullens de son projet d'aller plus loin. Mais les choses se passèrent différemment. Lorsque les voyageurs arrivèrent, le 27 mai, à Zanzibar, ils apprirent que M. Pickersgill refusait de prendre part à l'expédition. Ils se concertèrent alors entre eux et le Dr Mullens crut voir dans ce fait une indication d'en haut et un encouragement à poursuivre sa route.

« J'ai pris cette décision, » dit-il, « calmement et avec le sentiment profond de mon manque de jeunesse et de vigueur, et des graves périls qui nous entourent, mais avec la pleine certitude que l'appel vient d'en haut, et que Dieu m'a fait la grâce de l'entendre et d'y répondre. »

Ainsi fut fait, et l'on se mit aussitôt aux préparatifs. Les palanquins que devait amener M. Pickersgill ayant fait défaut, le Dr Mullens dut se servir d'une chaise en fer, portée par quatre hommes alternativement. Mais les sentiers étant partout très étroits, les porteurs étaient obligés de marcher constamment dans les hautes herbes, ce qui accroissait les difficultés du voyage. On imagina alors de rattacher les deux axes en bambou, soutenant le siège, à un seul axe principal permettant aux porteurs de marcher un à un. Le reste du voyage s'effectua désormais dans d'excellentes conditions. M. Southon nous relate les derniers jours de M. Mullens et nous parle de son activité, de son esprit de sacrifice et de son habitude constante de porter toute chose au pied du trône de grâce. Il supportait fort bien les fatigues, et faisait même à pied une grande partie du chemin, s'arrêtant pour prendre des notes, relever des points trigonométriques et des méridiens, s'entretenir avec les naturels et leur demander le nom des collines avoisinantes.

« C'est, » nous dit M. Southon, « le samedi 5 juillet, à Kitange, à 150 milles de Saadani ; que M. Mullens prit froid en redescendant d'une haute colline sur laquelle il avait fait des observations. Nous espérions qu'il se déciderait à prolonger la halte, mais l'arrivée de Mpwapwa de M. Baxter, de la Société des Missions épiscopales, l'encouragea à faire encore les 6 milles qui nous séparaient de Rubeho, où nous devions passer le dimanche. M. Mullens, en arrivant, se sentait surexcité et n'avait pas d'appétit... Je craignais une fièvre paludéenne et priai M. Baxter, que le Docteur avait invité à partager sa tente, de prendre soin de lui et de m'appeler au premier symptôme alarmant. M. Mullens resta au lit le dimanche, se soignant lui-même et espérant jusqu'au lendemain voir disparaître la fièvre ; mais le jour suivant, il était décidément plus mal... Le soir, il fut pris de vomissements réitérés, après quoi il nous fit appeler, M. Baxter et moi, et remit son cas entre nos mains. Nous jugeâmes prudent de poursuivre notre route, Rubeho nous paraissant trop exposé au froid. »

Le mardi 8, le Docteur était mieux et put marcher un peu. Il arriva fatigué à Chakombe et prit avec plaisir un potage d'arrow-root ; mais il eut l'imprudence de boire de l'eau très froide ; cela ramena les vomissements, qui cédèrent enfin à l'emploi des remèdes... Pendant la nuit, le malade m'appela et me parla de douleurs d'entrailles dont il avait longtemps souffert et dont il sentait le retour. Plus tard, il eut un peu de repos, mais le mercredi le mal s'était aggravé et le Docteur souffrait beaucoup. M. Baxter et moi nous ne le quittâmes plus désormais. Une inflammation d'intestins s'était déclarée, M. Mullens délirait, et il s'éteignit à 5 heures 20 du matin, le jeudi 10 juillet 1879, nous quittant pour un pays meilleur, au moment même où nous recommandions son âme au Tout-Puissant. Après avoir demandé ardemment le secours d'en haut, nous ensevelîmes le corps dans des draps, l'enveloppâmes de couvertures et le plaçâmes sur un hamac. Nous partîmes alors pour Mpwapwa, situé à 29 milles de distance, et que nous atteignîmes le lendemain. M. Baxter et M. Last s'occupèrent de l'inhumation, et, ne pouvant trouver des planches, on se servit, pour faire le cercueil, d'un des wagons laissés par M. Thomson. Le corps, enveloppé de linceuls, fut placé dans cette bière, et attendit dans une tente le moment fixé

pour les funérailles. La pente d'un coteau regardant la plaine avait été choisie pour y creuser la tombe. M. Last fit pratiquer également un bon chemin pour y arriver. Le matin du samedi 12 juillet 1879, le cortège funèbre sortit de la maison de M. Last, pour se rendre au cimetière de la Société épiscopale de Mpwapwa, descendant religieusement et silencieusement la colline, traversant des gorges profondes. De chaque côté du chemin, la forêt vierge s'étendait, dans sa beauté grandiose, le feuillage clair des mimosas tranchant sur le vert plus sombre des « ricins. »

« Le brillant soleil du matin inondait de ses rayons les cimes environnantes et la plaine. On ne percevait pas un son, si ce n'est quelque vague bruissement et le pas des porteurs de la bière. Au moment d'atteindre la tombe, nous entendîmes résonner à notre oreille les paroles de l'Écriture sainte : « Les jours de nos années reviennent à soixante-dix ans, etc. » Avant que le cercueil fût descendu dans la fosse, M. Griffith dit une prière et fit le service funèbre ordinaire. Je terminai la cérémonie par une courte requête. Un dernier regard à la bière, et nous confiâmes à la terre les restes de notre ami. C'est sur le chemin du retour surtout que nous sentîmes toute l'étendue de notre perte ; mais le bras du Tout-Puissant nous entourait. »

Voici comment M. Griffith complète ces détails :

« M. Last a placé sur la tombe un bloc de bois très dur, — sorte d'acajou, — devant durer un certain temps et attendre la pose d'une pierre tumulaire définitive. L'inscription suivante s'y trouve gravée : « Le Rév. Joseph Mullens, D. D. F. R. G. S., décédé à Chakombe, le 10 juillet 1879. »

Nous n'ajouterons rien à ces détails si éloquents dans leur simplicité même, et qui, bien loin de décourager les amis de la Mission africaine, nous semblent être de nature à éveiller en sa faveur de plus vives sympathies, et un intérêt plus réel et plus actif. Puisse cette tombe lointaine, exposée à l'ardeur du soleil d'Afrique, exercer en Europe une céleste et irrésistible attraction !

## VARIÉTÉS

## LA PRESSE EN CHINE

Les lecteurs de ces antiques et solennelles publications périodiques, la *Gazette de France*, le *Journal des savants*, le *Gentleman's Magazine*, ne se doutent pas, en général, de l'existence en Chine d'un journal dix ou douze fois séculaire : c'est la gazette officielle du gouvernement, à laquelle il est fait allusion dès l'époque de la dynastie *Tung* qui régna sur le Céleste-Empire du VII<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle de notre ère. Dire, toutefois, que ce journal, connu des étrangers sous le nom de *Gazette de Peking*, mais que les Chinois appellent ordinairement *King Pao* (Nouvelles de la capitale), n'a pas subi de modifications ; dire qu'il est resté immuable, comme on se l'imagine, à tort, de toutes les institutions de ce vaste pays, serait non seulement téméraire, mais encore parfaitement faux.

Toujours est-il que le caractère officiel de cette publication, imprimée et éditée par des gens au service du gouvernement, responsables d'ailleurs de leurs faits et gestes devant la police de la capitale, est parfaitement reconnu dans le *Ta-tsing Hœi-tien*, Recueil des lois générales de la dynastie actuelle qui remonte au XVII<sup>e</sup> siècle.

Feu W. J. Mayers, l'un des sinologues les plus distingués de notre époque, indique la manière dont se recueillent les renseignements destinés à composer ce bulletin officiel dans un article fort intéressant inséré dans le volume III de la *China Review* : Un officier du *Nui ko*, ou cabinet, se trouve tous les jours au palais pour recevoir les rapports, les édits, les décrets, l'ordre des nominations et des promotions, etc., etc., que le (grand) conseil croit devoir publier. Il les apporte

au *Nui ko* dont le devoir, comme grand bureau impérial des archives ou chancellerie de l'Etat, est de les envoyer à destination. Toutefois, afin de ne pas perdre de temps, des personnes appartenant au ministère et aux différents bureaux du gouvernement à Pékin vont au *Nui ko* pour prendre des copies non officielles de ces documents qui sont ainsi connus avant que la notification officielle en soit publiée ; et, parmi ces copistes, les *reporters* de la *Gazette* sont toujours des premiers. C'est ainsi que l'on se procure la substance de la *Gazette de Peking*. Les employés officiels (*ti tang*) reçoivent en même temps du *Nui ko* des dépêches contenant des copies authentiques des édits et des décrets qui doivent être expédiés dans les provinces.

La vraie Gazette officielle est donc celle qui est publiée par ces derniers employés. Imaginez un cahier d'une douzaine de feuilles d'un gris sale, recouvert de deux autres feuilles d'un papier jaune plus épais, au coin gauche supérieur desquelles on lit comme titre les deux caractères *King Pao*, le tout attaché à l'aide de deux morceaux de papier roulés en ficelle, formant une brochure d'environ 18 centimètres de long sur 7 de large, et vous aurez une idée exacte de l'apparence de la Gazette.

Deux autres éditions sont publiées en dehors du gouvernement, mais avec sa permission ou tout au moins sa tolérance ; l'une manuscrite, *Sieh pen*, paraît plusieurs jours avant la *ti Tang*, gazette. L'autre, longue et étroite, est connue sous le nom de *Tchang* (longue) *pen* ; elle se vend également un peu plus tôt que l'édition officielle.

On trouve dans la Gazette les nominations des fonctionnaires, des notes biographiques, la chronique de la cour, des mémoires sur l'administration civile et militaire, les rapports des censeurs, l'annonce de prières publiques, l'exécution des criminels, des nouvelles des provinces, etc., etc. Celui qui possède le *King Pao* et le *Fa tsing kiu shin* (Annuaire de



l'empire, publié tous les trimestres) est parfaitement au courant du monde officiel dans toute l'étendue de l'empire.

Des traductions ont pu nous donner en Europe une idée de la rédaction de ce journal : le Père Contancin en a fait des extraits en français dans les *Lettres édifiantes*, XXI, pp. 95/182, 295/384. Des journaux anglais comme le *Canton Register*, le *Chinese Repository*, le *North China Herald*, imprimés en Chine, en ont publié des fragments étendus. Ce dernier journal a même eu l'heureuse idée de réunir ces traductions en volumes annuels depuis 1872. Enfin des renseignements historiques du plus haut intérêt sont renfermés dans l'article de M. Mayers, cité plus haut.

Quelques traductions d'après le *N. C. Herald* font voir que la *Gazette de Peking* est, aussi bien pour le fond que pour la forme, moins un journal, dans le sens européen de ce mot, qu'une gazette officielle de la cour.

De là la nécessité de publier en Chine de véritables journaux, nécessité que comprirent fort bien les éditeurs anglais du *Daily Press* à Hong-Kong et du *North China Herald* à Shang-haï qui, de bonne heure, imprimèrent des feuilles chinoises sur leurs presses et tracèrent ainsi une route heureusement suivie depuis plusieurs années par le *Shun Pao* dont nous allons parler.

Le *Shun Pao*, édité à Shang-haï par un Anglais, M. Ernest Major, se compose d'une feuille de papier mince d'environ 96 centimètres de long sur 60 de large, imprimée d'un seul côté et formant, lorsqu'elle est pliée en deux dans le sens de la longueur, deux rubans divisés chacun par des lignes verticales en quatre pages numérotées. Chaque page comprend 39 colonnes de 52 caractères, ce qui fait, en tenant compte de la place occupée par le titre et la date, des espaces vides, etc., un total de 14,000 caractères environ pour le journal entier. Il traite des matières les plus variées; dans le numéro que nous avons sous les yeux on donne un article de fond, un *leading* article, un premier Shang-haï consacré à un

examen de l'état des armées de la France, de l'Allemagne et de la Russie ; puis deux pages et demie de nouvelles des provinces, et enfin les décrets de la *Gazette de Peking*. Les annonces commencent à la sixième page ; quelques négociants étrangers rendent leurs réclames plus intelligibles aux Chinois à l'aide de vignettes représentant, celle-ci un fusil, celle-là un piano, cette troisième un bidon d'huile de pétrole. On comprendra sans peine l'importance de ce journal quotidien dont nous ignorons le tirage actuel, mais dont la circulation, qui a dû augmenter depuis lors, n'était pas moindre de 8,000 exemplaires par jour en 1877.

Le succès de ce journal, ses tendances progressistes et favorables aux étrangers, sa direction européenne ne pouvaient manquer de lui susciter des rivaux, et les Chinois publièrent le *Wei Pao* et l'*I Pao*, d'apparence semblable, mais d'idées opposées au *Shun Pao*. Lorsque le jeune empereur Toung-tchi mourut en janvier 1875, l'éditeur du *Shun Pao*, en signe de deuil, imprima à l'encre bleue le numéro qui contenait la nouvelle de ce fatal événement ; plus tard, à l'avènement de Kouang-su, en signe de réjouissance, le papier du journal fut changé et devint vermillon, l'encre restant noire ; le *Wei Pao*, suivant l'exemple de son confrère, tout en gardant son papier ordinaire, employa de l'encre rouge pour imprimer ce numéro exceptionnel. Nous possédons des exemplaires de ces tirages spéciaux devenus aujourd'hui des raretés bibliographiques.

Mais ni le *Wei Pao* ni l'*I Pao* ne devaient avoir une longue durée ; ils disparurent bientôt. Le seul concurrent du *Shun Pao* à Shang-haï est maintenant le *Sin Pao*, également quotidien.

(A suivre.)

---

Le Gérant : EUGÈNE CASALIS.

## SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

## MISSION DU LESSOUTO

## LE SYNODE DE THABA-BOSSIOU

Nous avons déjà dit en substance ce qui s'est fait dans ce Synode. Le rédacteur de l'*Ami chrétien des Familles*, M. Banzet, veut bien nous permettre de reproduire une lettre sur le même sujet qui lui a été adressée par M. Dieterlen. Ce n'est plus seulement un rapport comme ceux que l'on destine à un Comité, mais un tableau plein de vie, qui transporte sur les lieux, et où l'on croit voir les assistants, entendre leurs paroles. Nous sommes heureux qu'il ait été tracé tout spécialement en vue de nos frères du Doubs, cela leur était dû. Dans le ressort de Montbéliard, on a fait de notre œuvre un intérêt de famille et un élément de vie pour les troupeaux. On ne se contente pas des réunions mensuelles, mais, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, on a des fêtes de Missions où l'on consacre des journées entières à des exhortations, à des récits entremêlés de chants et de prières. Evidemment, c'est en pensant à ces fêtes que M. Dieterlen a écrit.

Hermon, le 12 novembre 1879.

Cher monsieur Banzet,

Un mois déjà s'est écoulé depuis la réunion du Synode du Lessouto, et vous trouverez peut-être qu'il est trop tard pour en donner un compte rendu aux lecteurs de votre journal. Je vais cependant risquer la chose et, pour ne pas perdre plus de temps en excuses et en préambules, je vous amène immédiatement à Thaba-Bossiou, le samedi 11 octobre 1879, pour que vous puissiez assister au Synode, depuis le commencement jusqu'à la fin.

Vous chevauchez donc à côté de moi, nous longeons la fameuse montagne de la Nuit (c'est là le sens du nom de Thaba-Bossiou), rendue célèbre dans tout le sud de l'Afrique par le chef des Bassoutos, Moshesh, qui y fixa sa résidence, et connue de tous les amis des Missions à cause des travaux d'évangélisation auxquels se sont livrés à son ombre MM. Casalis, Lautré et Jousse. Ah ! si nous en avions le temps, quelle jolie promenade nous ferions sur le plateau qui la couronne ! Nous monterions par l'étroite ravine où plusieurs Boers perdirent la vie en essayant de prendre la forteresse d'assaut ; je vous montrerais la maison de Moshesh, son tombeau..., mais je m'arrête : c'est au Synode que nous sommes venus, et du Synode que nous devons parler. Nous entrons dans la cour de la station missionnaire, où règne une animation extraordinaire. Les missionnaires et leurs familles ont profité de l'occasion du Synode pour passer quelques jours ensemble, délivrés du fardeau quotidien de la vie ordinaire et heureux de se retrouver avec des amis que l'on ne doit plus revoir avant longtemps. Les wagons, avec leurs bâches blanches, les tentes, les feux de campement, tout cela forme un tableau pittoresque et charmant. Installer une quarantaine de personnes dans une station faite pour une famille n'est pas chose facile. Mais on a mis à profit les

bâtiments de l'Ecole des jeunes filles pour y loger la compagnie. Des matelas disposés sur le carreau forment les dortoirs, la salle de classe devient un réfectoire, et la gaieté qui règne dans tous les cœurs vous fait accepter avec un vrai plaisir les petits désagréments inséparables de ces arrangements.

Mais voici les délégués des Eglises qui arrivent, une longue cavalcade qui se déploie sur le chemin pierreux et vient aboutir à la porte de la maison de M. Jousse. On descend de cheval, on échange les salutations et les inévitables poignées de mains, on prend ses billets de logement et la dispersion commence. Les uns trouveront l'hospitalité dans le village même de la station, qui n'est pas grand ; d'autres grimperont sur la montagne, d'autres auront à faire un ou deux kilomètres pour arriver à leurs quartiers. Mais tout le monde est content et les gens de Thaba-Bossiou font à leurs visiteurs l'accueil le plus chaleureux.

Nous voici à dimanche ; la cloche sonne ; aux quatre coins de l'horizon, les chemins et les sentiers s'animent ; on arrive à la station par groupes de dix, de vingt personnes, et la foule s'installe sur une pelouse en pente qui nous servira de temple pour la circonstance. Vous parcourez du regard ces centaines de Bassoutos que l'Évangile a transformés et sauvés, et qui ont cru en Jésus leur Sauveur ; vous remarquez au milieu des costumes des chrétiens des taches brunes et sombres formées dans le tableau par une bande de païennes vêtues du costume national, des peaux de bœuf assouplies et brunies par l'usage et l'ocre dont elles les enduisent. Tout ce monde chante nos beaux cantiques avec entrain et écoute les prédications solides et persuasives de MM. Henry Dyke et Duvoisin qui parlent sur ce texte : « Ma coupe est remplie. » (Psaume 23, 5.)

À l'issue du service, chacun vient déposer sur la table son offrande pour l'avancement du règne de Dieu ; des femmes, des enfants et même des païens apportent leur obole — et

voilà près de 500 francs de plus qui ne seront pas dépensés pour la satisfaction d'un caprice, mais qui serviront à procurer à quelques pécheurs la piété qui est le bien-être de l'âme. L'après-midi, tous les membres de l'Eglise prennent part à la Cène qui leur est distribuée dans le vaste temple de Thaba-Bossiou, pendant que tous ceux qui n'ont pu s'y caser ont un service spécial organisé pour eux en plein air. A propos de la Cène, c'est pour les missionnaires, quand ils sont réunis, un des moments les plus bienfaisants que leur carrière leur procure. Nous nous approchons ensemble de la sainte Table, les paroles de consécration sont prononcées en français, et, pendant que le pain et la coupe circulent, le pasteur dit quelques versets de la Parole de Dieu ; puis avant de nous disperser, nous chantons en français le beau verset de cantique : « Gloire soit au Saint-Esprit, gloire soit à Dieu le Père. » Comment se fait-il que ce chant soit si émouvant qu'on ne puisse l'achever sans avoir le cœur tout remué et des larmes dans les yeux ! Ah ! la France, la patrie ! Par quelles puissantes attaches elle conserve son autorité sur ses enfants ! Et comme il faut peu de chose pour nous faire sentir qu'en un sens nous sommes des exilés et qu'en tout cas la distance et les années ne peuvent arracher de nos cœurs l'amour du pays natal.

Nous voici au lundi. L'Eglise se remplit, les délégués des communautés du Lessouto, évangélistes et anciens occupent les places qui leur ont été réservées, et le président du Synode, M. A. Mabile, ouvre la séance par la prière. Les délégués présentent ensuite leurs lettres de créance et se lèvent à l'appel de leurs noms pour être comptés et vus de tous.

Après une prédication de celui qui vous écrit, ayant pour but de rappeler aux délégués qu'ils étaient des chercheurs d'âmes réunis pour s'entretenir des meilleurs moyens d'accomplir leur mission, il fut procédé à la présentation de rapports sur nos différentes Eglises, les uns rédigés et lus

par les missionnaires, d'autres faits de vive voix par les délégués des Eglises. On y mentionnait les progrès de l'œuvre, ses retards, ses difficultés, les chutes qui l'avaient compromise, et ce ne fut pas sans étonnement que nous constatâmes combien ces rapports étaient unanimes pour déplorer la tiédeur qui envahit nos Eglises et les conséquences affligeantes qui l'accompagnent.

Cela nous valut une de ces réunions d'exhortation mutuelle qui donnent aux Bassoutos l'occasion de se montrer sous leur plus beau jour et tout à leur avantage, réunion dont il serait, je crois, difficile de trouver le pendant en France. Le sujet mis sur le tapis était la tiédeur des chrétiens, ses causes et ses remèdes ; l'un des missionnaires l'introduisit en quelques mots et la parole fut laissée aux indigènes. Les premiers orateurs se levèrent avec hésitation et pour ne pas dire grand'chose : les cœurs n'étaient pas encore chauds, les idées étaient encore confuses. Mais les suivants avaient eu le temps de réfléchir, et se succédaient rapidement, chacun donnant son opinion avec beaucoup de justesse et de chaleur. Nous ne nous intéressons pas assez à l'avancement du règne de Dieu, dit l'un, — nous ne lisons pas la Bible, dit un autre, nous ne savons pas prier, nous ne profitons pas des moments que nous passons ensemble pour nous faire du bien en causant de nos âmes et de l'œuvre de Dieu. Cela était dit si simplement et avec tant d'entrain que tout le monde en reçut du bien. Et je ne doute pas que les quelques heures que dura cet entretien n'aient laissé de profondes et salutaires impressions dans plusieurs de ceux qui avaient apporté là leurs cœurs pour que l'Esprit de Dieu y imprimât la vérité et la vie.

La seconde question qui nous fut soumise fut celle de l'évangélisation du Lessouto et en particulier celle des districts du pays qui sont encore plongés dans le paganisme. Le Lessouto est loin d'être complètement évangélisé ; il y a des coins où l'Évangile n'arrive jamais, et d'autres où les

messagers du salut arrivent peut-être une ou deux fois par an. L'influence de la Parole de Dieu se fait sentir un peu partout, mais que sont nos 5 à 6,000 chrétiens comparés avec les 140,000 païens qui les entourent ? Ne vous trompez pas sur le sens du mot végéter que notre collègue M. Coillard employait un jour en parlant du Lessouto et qui n'a peut-être pas été compris de tout le monde ; et soyez sûr qu'au Lessouto même cinq ou six missionnaires trouveraient encore facilement du travail en abondance sans courir le risque de végéter et de rester les bras croisés. Le Synode s'en aperçut bien en entendant les rapports des Eglises de Lérivé, Cana, Matatiélé et Paballong qui sont trop petites pour pouvoir se procurer les fonds nécessaires à l'entretien des catéchistes qu'elles devraient mettre au travail parmi les populations païennes au sein desquelles elles sont en quelque sorte noyées. Séance tenante, Eglises et missionnaires se déclarèrent prêts à donner un coup d'épaule aux Eglises que l'œuvre écrase, et on souscrivit des fonds pour l'entretien d'environ douze évangélistes. Le salaire d'un évangéliste est d'environ 250 francs par an.

Restait la grande question de la mission chez les Barotsis, question difficile qui doit être envisagée avec prudence et avec foi, sans lâcheté et sans témérité. L'opinion des missionnaires du Lessouto est que le pays des Barotsis est, de toutes manières, en dehors de la portée des Eglises de ce pays qui, désormais, devront se contenter de prêter leur concours aux Eglises de France si celles-ci se chargent d'entreprendre cette mission. Nous avons, en conférence, exposé la situation au Comité de Paris pour bien lui montrer que l'initiative, la direction et la responsabilité de l'entreprise devaient reposer sur lui. Et c'est à ce point de vue que nous nous sommes placés en présence des représentants des Eglises de ce pays. Je ne vous cacherai pas que nos braves compagnons d'œuvre n'ont pas accepté ce point de vue aussi aisément que nous : « La mission chez les Banyais était le premier-né des Eglises



du Lessouto ; pourquoi nous le reprendre ? Pourquoi dire que ce serait l'œuvre des Eglises de France et que celles du Lessouto viendraient en seconde ligne et à titre d'auxiliaires ? » Telles furent les réflexions qui furent faites, et les seules objections émises au sujet de l'attitude que la Conférence a cru devoir prendre au sujet des tribus visitées par M. Coillard. En tout cas, le concours des Eglises du Lessouto est assuré à celles de France, si elles prennent de nos mains trop faibles la charge qui y est déposée et ne nous demandent que de les aider dans la mesure de nos forces. Et le Synode put se disperser après avoir une fois de plus affirmé son désir de voir le règne de Dieu progresser et l'Afrique s'ouvrir de jour en jour davantage aux messagers de l'Evangile.

Ce fut à la fin de cette discussion que nous dûmes prendre congé les uns des autres, ne regrettant qu'une chose, c'est que le temps ne nous ait pas permis d'aborder d'autres sujets importants qui étaient sur notre programme, mais qui durent être remis à une autre époque.

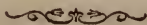
Voilà, cher monsieur Banzet, un court exposé des travaux du Synode des Eglises du Lessouto. Je ne doute pas que vous ne vous réjouissiez avec nous de voir ces Bassoutos faire chaque année de nouveaux progrès et s'acheminer, quoique lentement, vers une complète maturité qui, une fois qu'ils l'auront atteinte, nous rendra la tâche beaucoup plus facile et nous permettra d'étendre le cercle de notre activité.

Je dois m'arrêter ici, en vous priant d'excuser ma hâte ; j'ai à lutter, en vous écrivant, contre un fort mal de tête ; j'eusse mieux fait de renvoyer ma correspondance à huitaine, mais il y a si longtemps que je remets cette lettre que je tiens à vous l'expédier par la poste de demain.

Croyez-moi toujours

Votre dévoué,

H. DIETERLEN.



## LETTRE DE M. F. COILLARD

Léribé, le 12 novembre 1879.

Messieurs du Comité et Amis des Missions,

Que n'ai-je pu sténographier mes pensées et vous communiquer les transports de ma joie, quand j'ai appris que le déficit était enfin comblé ! Quel soulagement ! quel repos d'esprit ! Dieu soit loué ! Sachez-le, bien-aimés en Christ, les efforts que vous avez faits, les sacrifices que vous vous êtes imposés pour remettre à flot la barque de la Mission française, nous ont fait du bien et ont relevé notre courage. C'est avec un intérêt tout particulier que nous parcourions la liste des dons qui paraît mensuellement sur la couverture du « Journal. » Oui, croyons-le, le Seigneur a encore en réserve des bénédictions pour nos chères Eglises, et du travail pour nous. Se pourrait-il que ce bel élan se ralentit ? Se pourrait-il que ce ne fût qu'une étincelle, et une étincelle qui n'aurait lui dans l'obscurité de notre découragement et de notre manque de foi que pour nous confondre en nous montrant ce que nous pourrions faire si nous avions plus de vie ! Non, mille fois non. Il faut que, nourrie de l'esprit même de notre divin Maître, cette flamme nous embrase, consume en nous tout ce qu'il y a encore de mondanité, d'égoïsme et d'idolâtrie, et nous pousse à faire plus, toujours plus, toujours et beaucoup mieux.

L'esprit de conquête, c'est le principe vital de l'œuvre des Missions. L'Eglise de nos jours l'a bien compris, et aucune partie du monde n'offre un spectacle plus saisissant d'émulation, d'initiative et de zèle que notre « ténébreux Continent. » Sans doute, la science, par l'intrépidité de ses explorateurs, donne une forte impulsion à ce mouvement. Mais, disons-le à la gloire de Dieu, les chrétiens d'Angleterre et d'Amérique ne se montrent ni moins intrépides, ni moins dévoués que les géographes et les commerçants. Les grandes

entreprises missionnaires de la région des lacs et du Congo en sont des preuves éclatantes. Nos amis de la Mission américaine de Natal se préparent à commencer quelque part dans l'intérieur une mission comme la nôtre, c'est-à-dire avec une forte proportion de l'élément indigène. Et pour cette entreprise, m'écrivent-ils, ils ont à leur disposition un legs de près d'un million de dollars ! Près de 5,000,000 de francs !... Et nous, serions-nous des contemplateurs oisifs de tout ce qui se fait de grand et de noble de nos jours ? N'aurons-nous pas une part, quelque humble qu'elle soit, dans l'évangélisation de l'Afrique centrale ? Ne pourrions-nous pas dès maintenant créer un fonds spécial pour cette Mission nouvelle ?... Commençons par là. Ne demandons pas à de jeunes serviteurs de Dieu de se dévouer à une œuvre pour laquelle nous n'avons à offrir que de bonnes intentions et un stérile enthousiasme. S'ils donnent leurs vies, qu'ils trouvent que vous les avez déjà devancés en donnant de votre aisance ou de votre pauvreté, non par acquit de conscience ou des motifs purement humains, mais par un amour profond pour le Sauveur « qui étant riche s'est fait pauvre pour nous, afin que par sa pauvreté nous fussions rendus riches. »

Vous aurez appris, par la voie officielle, la décision de notre Synode au sujet de la Mission nouvelle qui nous préoccupe. L'urgence de cette œuvre semble s'imposer à tout le monde. On se le dit, on se le répète, il faut aller de l'avant. Tout nous y pousse. Mais on sent en même temps qu'une telle œuvre ne doit pas être entreprise à la légère. La question demande à être sérieusement étudiée sous toutes ses faces et nos plans bien mûris. Il faut qu'il y ait entre nous tous une entente parfaite pour éviter les entraves et les désappointements. Aussi a-t-on pensé qu'au lieu de repartir de suite pour les régions du Zambèze, comme j'en sollicitais l'autorisation, il valait mieux que je visitasse d'abord la France. Cette décision nous eût fait, à ma femme et à moi, une vive peine, si nous n'avions été témoins du bon

esprit et de la parfaite harmonie qui ont régné dans toutes les discussions du Synode. La perspective de nouveaux délais et la pensée que les Jésuites peuvent nous prévenir dans ces régions nous attristent et nous inquiètent. D'un autre côté, nous craignons de devancer « l'heure du Seigneur, et de courir avant d'être envoyés. » Nous allons donc en France, comme nous serions allés au Zambèze, sous l'empire d'un sentiment de devoir, et dans un esprit d'obéissance.

Le Seigneur nous montre si clairement le chemin, qu'il ne nous est pas permis d'hésiter. Nos amis Dormoy sont déjà ici pour prendre notre place ; nos gens leur ont fait un accueil cordial et feront de leur mieux pour leur rendre la tâche facile. Il y a un excellent esprit depuis quelque temps dans le troupeau et, si je ne me trompe, des symptômes de réveil. Les visites de plusieurs amis, particulièrement celles de mesdemoiselles Miriam et Louise Cochet et de mademoiselle Malan, ont fait beaucoup de bien ; pour nous ç'a été un rayon de soleil.

Nous sommes donc de nouveau absorbés par des préparatifs de départ, et dans quelques jours nous serons en wagon, tournant nos visages vers la colonie du Cap. Une épizootie nous barre le chemin de Natal ; cause de regrets pour les amis qui nous y attendaient et pour nous-mêmes. Des raisons de santé nous obligent à partir sans plus de délai ; j'aurais voulu visiter tout mon district et nos annexes ; j'ai dû par prudence y renoncer. C'est un grand chagrin pour moi. Je redoute le voyage qui est devant nous ; je redoute non moins notre retour en Europe. Après vingt-deux ans de vie missionnaire, mes goûts me pousseraient plutôt vers les déserts et parmi les sauvages. Mais voilà, en Europe comme en Afrique, nous serons au service de notre Roi, ce qui nous importe avant tout, c'est l'obéissance, et pour le reste, il l'a dit lui-même, *sa grâce nous suffit !*

Votre bien dévoué,

F. COILLARD.

## NOUVELLES DE MASSITISSI

*Lettre du missionnaire Ellenberger.*

Quand un réveil se déclare dans une Eglise, le pasteur se réjouit, mais avec tremblement. Il se demande, avec tous les chrétiens expérimentés : les nouveaux convertis resteront-ils fidèles à leur profession de foi ? Aussi sa joie est-elle grande, quand il constate que ses néophytes s'affermissent, et que la semence est tombée non pas sur le rocher, mais dans une bonne terre où elle peut prendre racine et porter des fruits.

Le réveil de Massitissi semble être de ceux qui donnent des résultats durables. Voici ce qu'en dit M. Ellenberger, dans sa dernière lettre, qui contient aussi sur la fin de la guerre contre Morosi des détails précieux :

Massitissi, le 20 novembre 1879.

« Bénissons Dieu de ce que les soixante-quatre personnes qui se sont converties en septembre dernier continuent à me donner de la satisfaction. Tout semble me prouver jusqu'à présent qu'elles se sont sérieusement données au Seigneur. Une des dernières conversions fut celle d'un polygame. *Abraham* avait deux femmes ; la légitime est membre de l'Eglise ; la femme de second ordre s'est convertie dernièrement ; puis, le mari auquel nous annoncions fréquemment l'Évangile s'est tout à fait donné à Dieu. Il a renoncé devant le magistrat à la femme illégitime, qui s'est séparée de lui non sans émotion, mais aussi avec joie à cause du Seigneur. Cet homme est influent ; il lit la Bible, et est intelligent et respecté.

Un grand changement s'est déjà opéré dans la conduite des jeunes bergers convertis ; lors de leur conversion, ils

couraient tous en costume national, c'est-à-dire à peu près sans vêtements. Tous ont été néanmoins admis tels quels dans la classe d'instruction ; et je me suis appliqué à leur expliquer tout simplement les enseignements de Jésus-Christ sans leur faire de remarques sur leur accoutrement, laissant à l'Esprit du Seigneur le soin d'agir et de leur faire sentir que l'extérieur de l'homme doit répondre à l'intérieur sanctifié par la grâce divine. Or, aujourd'hui je suis heureux de voir presque tous mes bergers ayant un extérieur convenable, portant pantalons, chapeaux, couvertures ou jaquettes, qu'ils se sont procurés non sans difficulté, pour quelques-uns au moins ; mais tous ont compris qu'ils doivent se respecter. C'est un bon signe. En outre de cela, ils viennent souvent, entre neuf et dix heures du soir, s'entretenir avec moi ; à la classe, ils écoutent avec attention la belle et grande histoire du Sauveur.

Je viens de vous parler des bergers ; mais que ne pourrais-je vous dire de la classe des jeunes filles de dix à seize ans ? Toutes savent lire, et toutes me récitent des versets comme les jeunes bergers. Elles viennent me voir moins souvent que ceux-ci, parce qu'elles suivent l'école et que je ne leur permets pas de venir me voir après le coucher du soleil. Mais leurs parents leur rendent un bon témoignage, le maître d'école également.

Après une épreuve de deux mois, les jeunes gens et les jeunes femmes de la troisième classe ont été sur leurs instances définitivement admis dans la classe du lundi, celle des catéchumènes. Jusqu'ici tous m'ont paru s'être réellement donnés à Dieu. Le temps nous permettra de voir s'il y a eu entraînement de la part de quelques-uns d'entre eux, ou si toutes ces conversions sont de bon aloi. En tout cas, je ne puis que bénir Dieu de ce beau coup de filet. Je ne cesse de lui demander qu'aucun de ceux qui ont fait profession de se convertir à lui ne soit trouvé méprisable au dernier jour, et digne d'être rejeté.

Vous apprendrez avec reconnaissance envers Dieu que, lors de notre dernière sainte Cène, le 9 novembre, dix-neuf personnes ont été reçues dans l'Eglise par le baptême, et une vingtaine réadmisées dans la communion des fidèles. La fête a été belle et a laissé de douces impressions dans les cœurs. Nous avons fait à cette occasion un grand effort pour achever le temple intérieurement. Pendant quinze jours, nous avons été occupés à maçonner, à menuiser, à blanchir et à peindre. Nous avons été heureux de pouvoir nous mettre à tout, d'endosser la blouse blanche du peintre, broyer les couleurs et manier la truelle et le rabot.

Aussi notre Eglise offre-t-elle maintenant un coup d'œil qui plaît beaucoup à nos Bassoutos, et qui les porte à montrer, par la manière dont ils s'habillent, qu'ils respectent la maison de Dieu, et veulent sanctifier le jour du Seigneur. On ne s'assied plus maintenant sur le sol ; des bancs en bois placés sur des piliers de briques montrent que nous aspirons au progrès en toute chose. Les dépenses faites pour le bois, la peinture, etc., ont été couvertes par quelques dons venant d'amis généreux.

Quelques mots, avant de terminer, sur les événements politiques du pays. Le 28 octobre, pendant la nuit, les Bapoutis ont fait une sortie, enlevé 57 têtes de bétail, et ont ainsi réussi à ravitailler la forteresse de Morosi, au grand désespoir des assiégeants. M. Sprigg, premier ministre de la Colonie, était justement au camp, et deux jours auparavant il avait eu une longue conférence avec le chef. Celui-ci avait refusé de capituler sans conditions, comme on le lui demandait, et, dès le lendemain, le bombardement recommença plus fort que jamais. Cette fois, les Anglais étaient en possession d'un mortier et de plusieurs pièces de canon. Mais rien ne semblait intimider les Bapoutis.

Cependant il y a une fin à tout. Le commandement a passé aux mains du colonel Bayley, qui, la nuit dernière, malgré les échecs de ses prédécesseurs, a tenté un quatrième assaut.

Je viens d'en apprendre l'issue : un sergent et un caporal, porteurs d'une importante dépêche, m'ont dit en passant, à midi, que ce matin, à cinq heures, la forteresse a été prise. Il paraît que, tandis qu'on se livrait à une attaque simulée des grands retranchements, d'autres troupes grimpaient le long des rochers et les ont escaladés, suspendus au-dessus des précipices, au moyen d'échelles à rallonges. Les deux hommes de qui je tiens ces nouvelles avaient quitté le camp pendant qu'on se battait encore, pour annoncer que la montagne était prise. Telle devait être la fin de ce pauvre Morosi, de ses fils et de ses gens. Pas d'autres détails. Lorsque nous en aurons, nous ne manquerons pas de vous les communiquer.

F. ELLENBERGER.

Dans le numéro de décembre du journal du Lessouto, *la Petite Lumière*, que nous venons de recevoir, on lit ce qui suit :

« On a trouvé sur la montagne les cadavres de plus de 50 Bapoutis. Dans le nombre étaient ceux de Létuka, de Motsapi et de Tlali, fils de Morosi. Quant à lui, on a ramassé son corps dans une petite grotte. Quelques femmes, leurs enfants et quatre vieillards ont échappé à la mort. On ne sait ce qu'est devenu Doda, qui a été le premier auteur de tout le mal et par là le meurtrier de son père Morosi, de ses frères et de sa tribu. Peut-être découvrira-t-on son cadavre au fond de quelque précipice, car bien des gens se sont jetés du haut des rochers.

« Ainsi cette guerre est finie ! En soi, c'est heureux, car Morosi ; en s'attaquant à la puissance qui a pris les Bassoutos sous sa direction, a failli troubler la paix de la nation tout entière. Mais nous regrettons vivement qu'il ait péri de la sorte. »

*Les Rédacteurs.*



---

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

---

### LES STATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE BERLIN PENDANT LA GUERRE DES ZOULOUS

Pendant la terrible guerre qui, dans les premiers mois de l'année dernière, a ensanglanté le sud de l'Afrique, nous nous sommes demandé plus d'une fois : que deviennent les missionnaires? que devient leur œuvre? L'ouragan qui dévaste le pays des Zoulous laissera-t-il subsister quelque chose de ces Eglises naissantes, fruit d'un long et patient travail?

En attendant que nous racontions à nos lecteurs la destinée des stations situées sur le théâtre même de la guerre, voici quelques détails qui leur montreront que le contre-coup de ces terribles événements s'est fait sentir bien au delà des lieux qui en ont été les témoins. Nous les empruntons au rapport annuel de la Société des Missions de Berlin.

Cette Société n'a pas de stations dans le pays même des Zoulous ; mais elle en compte un certain nombre dans la colonie de Natal, et surtout dans cette partie septentrionale qui s'étend en bande étroite entre les Drakensbergen et le territoire des Zoulous. C'est là qu'ont été fondées, parmi des tribus indigènes qui, toutes, à une époque plus ou moins reculée, ont été attaquées et décimées par les Zoulous, les Eglises de Newcastle, Königsberg, Stendal, Weenen, Emmaüs, etc.

La station de Christianenburg, établie dans le pays de Natal proprement dit, était par là même moins exposée à une attaque ; néanmoins, après le massacre d'Isanduloana, l'impression produite par ce coup inattendu fut si puissante que,

dans toute la contrée, on prit des mesures pour échapper aux Zoulous ou pour se défendre contre eux, au cas où, passant la Tugela, ils se répandraient comme un torrent dévastateur sur le pays. Le missionnaire Posselt, un vieillard éprouvé au service de Dieu, prit d'énergiques mesures pour mettre la station à l'abri d'un coup de main. Une petite forêt, propriété de la Mission, fut abattue, et des retranchements s'élevèrent autour de l'Eglise, qui devint ainsi le centre d'un camp retranché ; pauvre forteresse, mais sur laquelle on invoqua néanmoins la protection de ce Dieu qui a dit : « Je camperai moi-même autour de ma maison, pour la défendre contre une armée, contre les allants et les venants. » Le missionnaire rappela ces paroles à la communauté rassemblée, le jour où furent achevés les travaux.


Les stations du Nord, plus exposées au danger, furent aussi plus atteintes par la panique, ce précurseur des invasions et des désastres. Les tribus indigènes habitant les contrées où s'élèvent Stendal et Weenen avaient dû fournir à l'armée anglaise des contingents, allant de 300 à 600 hommes, et formant un total de 4,800 soldats. Tous ces hommes étaient partis gaiement ; leur vieux sang guerrier se réveillait en eux, et l'idée de venger d'anciennes offenses redoublait leur ardeur. On était sans nouvelles depuis quelque temps, lorsque soudain on vit arriver un fuyard : il revenait d'Isanduloana ; l'épouvante le rendait muet, incapable de décrire les scènes effroyables dont il avait été témoin. D'autres lui succédèrent, rapportant ces terribles nouvelles : « Toute l'armée est détruite, lord Chelmsford est mort, le pays est abandonné aux Zoulous. » Quelques jours se passent, de nouveaux fuyards arrivent, annonçant que Ketchoayo victorieux va diriger une expédition contre un des chefs de la contrée, son propre beau-frère, contre lequel il entretient d'anciens griefs. Cette fois, la panique devient complète ; c'est un sauve-qui-peut général ; trois blancs seulement restent sur la station : un marchand, un constable anglais et le missionnaire.

Les mêmes scènes se reproduisirent à Emmaüs, station située plus à l'ouest, parmi les Amangouanas, eux aussi anciens vaincus des Zoulous. De là aussi, les troupes indigènes, fortes de 400 hommes, étaient parties pleines d'ardeur guerrière. Mais voici que deux jours après le désastre d'Isanduloana, un soldat échappé vient jeter la terreur dans tous les esprits en racontant que toutes les troupes indigènes et anglaises avaient péri ; que les Zoulous avaient noyé dans un fleuve ceux qu'ils n'avaient pu massacrer. Ces nouvelles étaient exagérées ; on le comprit quelques jours après, en voyant revenir une forte partie du contingent ; mais la terreur fut loin de se calmer, lorsqu'on entendit ces hommes raconter la bataille et déclarer que jamais ils ne se battraient plus contre ces bêtes féroces, dussent les Anglais les fusiller sur place. Les Zoulous, en les voyant fuir, leur avaient jeté ce cri d'adieu : « Vous autres, Amangouanas, attendez un peu, nous viendrons aussi chez vous ! » Trois semaines plus tard, l'autorité fait prévenir qu'une attaque est à craindre et invite tout le monde à se mettre en sûreté. L'Eglise tout entière, missionnaire en tête, se dirige vers la petite ville d'Estcourt, qui est fortifiée ; heureusement que celui-ci peut, au bout de quinze jours, reprendre possession de sa station.

C'est à Kœnigsberg, la plus septentrionale de toutes les stations, que le péril fut le plus sérieux. Elle est voisine, en effet, du district d'Utrecht, si éprouvé par les incursions des Zoulous, que tentaient les riches troupeaux des Boers qui l'habitent. Aussi la plupart de ces derniers, dès le début de la guerre, franchirent-ils le Drakensberg pour chercher un asile dans l'Etat-Libre. Le missionnaire Proceszky résolut d'abord de ne pas quitter son poste, mais la nouvelle de la défaite d'Isanduloana lui fit un devoir de mettre en sûreté les siens ; les femmes, les vieillards et les enfants indigènes de la communauté s'étaient depuis longtemps cachés dans les gorges de la montagne. Les hommes, comme partout, étaient

à l'armée. On se mit en route le 27 janvier au matin ; un autre missionnaire qui venait d'arriver du Cap faisait partie de l'expédition. Le temps était affreux ; avant de lancer aux bœufs le *trek* qui les met en branle, on fit la prière, et l'on chanta le canti que connu : « *Jesu, geh voran !* Jésus, marche devant nous ! » Le premier wagon contenait la famille du missionnaire ; dans le second se trouvaient une femme accouchée de la veille, une autre attendant sa délivrance d'un moment à l'autre, et un homme qui s'était récemment cassé le bras. On fit halte sur la crête de la montagne, à un endroit où l'œil découvre une vue magnifique sur l'Etat-Libre, le Transvaal, la Natalie et le pays des Zoulous. Au pied de la montagne, les fugitifs contemplaient avec émotion les bâtiments de la station. On s'installa tant bien que mal sur les hauteurs ; mais bientôt, grâce à la pluie, au vent, au froid, des maladies se déclarèrent dans le petit camp et l'on résolut, à la garde de Dieu, de redescendre à Kœnigsberg. On n'y fut plus inquiété.

Au travers de toutes ces agitations, le travail missionnaire s'est poursuivi, souvent paralysé par les bruits de guerre, parfois cependant couronné de succès. Quand la paix fut rétablie, les missionnaires purent constater avec joie et reconnaissance envers Dieu que pas un des membres de leurs Eglises n'avait péri, et que leurs stations étaient restées intactes. Il n'en a pas été de même des missionnaires d'autres Sociétés, en particulier de ceux de Hermansbourg, de la Société norvégienne et de la Société américaine. Nous raconterons un jour à nos lecteurs ce qu'il est advenu de leurs Eglises et ce qu'elles ont à attendre de l'avenir.



## AFRIQUE

## LA SITUATION DANS L'OUGANDA

Nous extrayons les lignes suivantes d'un intéressant journal, *l'Afrique explorée* (1), qui se publie à Genève dans un esprit très sympathique aux Missions et que nous recommandons vivement à nos lecteurs :

« Tout le monde se rappelle l'enthousiasme avec lequel Stanley fut reçu dans l'Ouganda, lorsque, en mars 1875, il y arriva pour continuer l'exploration du Victoria Nyanza commencée par Speke, le bon accueil qu'il reçut du roi, et l'espoir qu'il conçut de le voir bientôt, lui et son peuple, embrasser le christianisme. Sur les recommandations instantes de l'explorateur, pour qu'une mission à la fois religieuse et commerciale fût fondée dans l'Ouganda, la « Church missionary society » y envoya en 1877 le Rév. Wilson, auquel elle adjoignit bientôt M. Mackay. Ayant l'intention de faire apprendre des métiers aux indigènes, elle expédia en même temps dans l'Ouganda le matériel nécessaire pour établir des forges, des scieries, etc. Les espérances étaient si belles qu'un renfort de trois missionnaires fut envoyé à MM. Wilson et Mackay, dont l'influence sur Mtésa permettait de croire le pays ouvert à la civilisation et au christianisme, puisque le roi défendait aux habitants de l'Ouganda de faire du commerce avec les Arabes trafiquants d'esclaves, imposait le repos du dimanche, discutait même avec ses dignitaires et M. Mackay la question de la polygamie.

Les perspectives ouvertes par ces bonnes dispositions du roi stimulèrent le zèle de l'Eglise romaine. A la fin de l'année dernière, Mgr Lavigerie, archevêque d'Alger, envoyait à son

---

(1) *L'Afrique explorée et civilisée*, journal mensuel, publié par M. G. Moynier, et rédigé par M. Ch. Faure. Genève, J. Sandoz.

tour dans l'Ouganda cinq missionnaires français. Les *Missions catholiques* nous apprennent qu'arrivés en février à Kadouma, sur la rive méridionale du lac Victoria, ils doivent députer à Mtésa deux des leurs, le P. Lourdel et le Fr. Amance, pour s'assurer de l'accueil que la mission recevra de lui. Le projet de ces délégués est agréé par le roi, qui promet de leur fournir des pirogues pour aller chercher les missionnaires restés au sud du lac et les ramener à Roubaga avec leurs bagages.

Malgré les divergences religieuses qui séparent les représentants des deux confessions, leurs rapports sont empreints de courtoisie. Au passage des prêtres romains dans l'Ouyouy, où le chef ne veut pas leur donner l'hospitalité dans le lieu où il réside, deux Anglais, membres des Missions protestantes, les tirent d'embarras en leur indiquant un village qui les recevra ; l'on fait échange de visites et de cadeaux ; les catholiques font passer leurs lettres à la côte par les protestants qui, de leur côté, prient les partants de se charger d'une lettre pour M. Mackay. Dans l'Ouganda, les relations entre ces chrétiens de dénominations différentes paraissent également avoir été bonnes.

Ce n'est donc pas aux missionnaires qu'il faut attribuer la cause du changement qui s'est produit dans ce royaume, changement tel que M. de Hanzal, agent consulaire à Khar-toum, écrit au commencement de novembre à Mgr Comboni, vicaire apostolique de l'Afrique centrale, une lettre où se trouve le passage suivant : « S. E. Emin bey, gouverneur du fleuve Blanc et de l'Equateur, me charge de vous annoncer que les missionnaires français de l'Algérie sont depuis deux semaines à Roubaga. Il pense que ces missionnaires ne pourront pas y rester longtemps, Mtésa n'aimant point les étrangers. Les missionnaires anglais ont dû quitter l'Ouganda, et ils sont attendus depuis une vingtaine de jours à Lado. » D'autre part, le *Church missionary intelligencer and record*, tout en exposant les difficultés de la situation, ne la présente

pas sous un jour aussi défavorable. Tout n'est pas parfaitement clair dans les causes qui l'ont produite ; essayons cependant d'exposer les faits.

Le 14 février, MM. Lichtfield, Felkin et Pearson arrivaient à Roubaga, porteurs d'une lettre de lord Salisbury ; le lendemain ils étaient admis auprès du roi ; Mtésa, impatient de les voir, les recevait avec de grands honneurs, se disait très heureux de leur arrivée, agréait leurs présents, et faisait la remarque que les Arabes ne lui en donnaient jamais de pareils ; il témoignait également sa satisfaction des lettres de lord Salisbury et de la « Church missionary society » et pourvoyait du nécessaire les nouveaux arrivés. Mais les missionnaires trouvent le roi malade depuis de longs mois, et entouré de dignitaires avec lesquels il commente à voix basse les documents présentés. M. Felkin étant médecin, Mtésa le fait appeler l'après-midi du même jour, le consulte, lui promet de suivre ses ordonnances, tout en lui demandant, à cause des grands et du peuple, d'apporter lui-même les remèdes ; ce à quoi M. Felkin consent. En effet, le lendemain, il se rend au palais avec le nécessaire, accompagné de MM. Mackay et Wilson, et, pour écarter tout soupçon de poison, il fait prendre d'abord les remèdes à M. Mackay. C'était un dimanche ; le service religieux se fait devant le roi, M. Wilson lisant les prières auxquelles Mtésa et l'assistance répondent *Amen*. Après une lecture de la Bible et une courte explication, les missionnaires se retirent pour ne pas causer au roi une trop grande fatigue. M. Felkin est présenté à quelques-uns des fonctionnaires et au premier ministre qu'il trouve charmant. Les enfants se pressent autour de M. Mackay, qui s'est voué à leur instruction et a gagné leurs cœurs.

Tout semble aller au mieux ; toutefois les Anglais ont déjà l'impression qu'ils rencontreront une forte opposition auprès de ceux qu'ils nomment les Arabes, et qui ne sont pas des Arabes pur sang, mais, comme le dit M. Mackay, une bande

de trafiquants de demi-caste. Le P. Lourdel, avant d'arriver, avait le même pressentiment. Il écrit à l'archevêque d'Alger qu'il a évité tout rapport avec eux, parce que « les Arabes n'aiment pas les Européens, redoutant, avec l'abolition de l'esclavage, la perte de leurs profits. »

Quoi qu'il en soit, l'opposition soupçonnée demeure à l'état latent. Elle se contient encore à l'arrivée des Français et lors de la rencontre, chez le roi, des missionnaires des deux confessions ; mais le soir même elle se manifeste d'une manière violente. Le P. Lourdel ayant témoigné le désir d'avoir un entretien avec les Anglais, ceux-ci l'invitèrent à dîner, et, pour qu'il ne fût pas embarrassé à trouver le chemin de leur demeure, ils le firent chercher par deux garçons porteurs d'une lettre ; mais ni M. Lourdel, ni ceux qui devaient le ramener ne parurent ce soir-là ; ces derniers avaient été saisis par des esclaves de Mtésa, dépouillés d'une partie de leurs vêtements, liés malgré les efforts du P. Lourdel pour empêcher ces mauvais traitements, et jetés pour la nuit dans des huttes séparées. L'un d'eux, ayant coupé ses liens avec les dents, s'échappa et vint annoncer l'événement aux Anglais, qui firent les démarches nécessaires pour obtenir que l'autre fût relâché.

Quelques jours plus tard, apprenant que les Français sont malades, MM. Mackay et Lichtfield vont les voir et leur offrir des soins médicaux, mais ils trouvent leur demeure entourée de 30 à 40 Wagandas, armés de lances et de haches, qui menacent de les tuer s'ils avancent, et cela par ordre du roi, disent-ils. Et quand les missionnaires se rendent auprès de Mtésa et demandent des explications au sujet de cette attaque, le roi ne répond pas directement à la question : il ne désire pas que les hommes blancs soient tués, mais ne dit pas si c'est par son ordre qu'ils ont été empêchés d'entrer chez les Français. Le P. Lourdel, de son côté, enfermé dans sa hutte, a reçu du roi l'ordre de ne pas se rendre chez les Anglais et de ne pas quitter sa demeure. Enfin, le 6 mars,



quand les Anglais reviennent au palais pour recevoir une réponse au sujet de griefs exposés dans une lettre au roi, ils y trouvent deux nègres de Zanzibar, porteurs de lettres et de livres pour M. Wilson, de la part de M. A. Smith et du Dr Kirk, qui écrivait aussi à Mtésa une lettre en arabe. Les Arabes qui étaient présents la traduisent ; elle porte qu'aucun Anglais n'est allé dans l'Ouganda de la part de la reine, ni muni de lettres du gouvernement anglais. Il n'en faut pas davantage pour que l'on injurie les Anglais, et que l'on conteste l'authenticité de la lettre de lord Salisbury. Mtésa, dont les missionnaires réclament l'intervention, abonde dans le sens de son entourage et des Arabes, qui reprochent aux Anglais de n'être venus que pour causer des troubles et du désordre, après avoir bouleversé toute la côte. MM. Pearson et Felkin ont beau rappeler qu'ils ne sont venus qu'à la demande du roi, non pour gagner de l'argent, mais pour lui faire du bien à lui et à son peuple, Mtésa ne se rend pas ; et quand les dignitaires et les Arabes lui proposent de tuer les missionnaires, en disant qu'il n'en résultera rien, Mtésa se borne à dire : « Attendez un peu. »

La situation des Anglais devient réellement périlleuse ; ils apprennent que les soldats veulent les tuer et n'attendent pour cela que l'ordre du roi. Bientôt ils arrivent à la conviction que le bien de la Mission exige qu'ils s'éloignent du pays pour quelque temps. Ils en demandent l'autorisation à Mtésa qui ne l'accorde qu'à deux d'entre eux, chargés par lui de porter à la reine une lettre en réponse à celle de lord Salisbury. Mais, à peine a-t-il donné cette permission, qu'il change d'idée et se répand en reproches sur ce qu'emportent les missionnaires, sur le peu qu'ils ont fait ; il réclame de nouveaux présents et finit par leur refuser les porteurs nécessaires pour leurs bagages. Les prêtres français ont également à souffrir de ces irrésolutions du monarque : un jour le P. Lourdel croit pouvoir aller à Kaghéhyi pour y chercher ses compatriotes ; à quelques jours de là, il ne sait plus s'il

pourra partir. Cependant, le 20 avril, le Fr. Amance part de Roubaga sur le bateau des Anglais, dont les gens du roi se sont violemment emparés, et le 14 juin l'on apprend que les prêtres romains sont arrivés à Mtebbi, après que le bateau qui les portait a fait naufrage sur la côte de l'Ouzongora.

On s'expliquerait peu un tel changement chez un roi naguère si favorable à la mission, sans les éclaircissements fournis par M. Felkin avec lequel il avait des moments d'épanchement et qui, dans son journal, absout les prêtres romains de toute animosité et de toute injustice à l'égard de la personne des missionnaires protestants. Il en ressort que, malade comme il l'est, Mtésa se laisse conduire par ses vassaux. Fatigués de lui, ceux-ci ne seraient pas fâchés qu'il mourût. Leurs dispositions à l'égard des missionnaires ne sont pas meilleures. « Jamais, » leur disent-ils, « nous n'avons approuvé la venue des hommes blancs, et si nous avions pu faire ce que nous voulions, ni Speke, ni Grant, ni Stanley, ni vous, n'auriez obtenu l'autorisation de venir dans l'Ouganda. » M. Mackay surtout est l'objet de la haine des Arabes. Le sang n'a pas été versé, mais défense a été faite au peuple, sous peine de mort, de visiter les missionnaires anglais.

Dans ces circonstances, on comprend que ceux-ci aient cru de leur devoir de quitter momentanément le pays ; toutefois leur départ aurait été impossible, sans un faux bruit qui se répandit dans l'Ouganda au commencement de mai, et d'après lequel les Egyptiens auraient construit une station entre Mruli et Roubaga. On se rappelle la crainte qu'éprouve Mtésa à la vue des tendances envahissantes de l'Égypte. Les missionnaires profitèrent des appréhensions qu'il ressentit, pour lui proposer d'envoyer deux ambassadeurs en Angleterre et une députation à Gordon pacha ; M. Felkin accompagnerait cette dernière, tandis que M. Wilson se rendrait à Londres avec les représentants du roi. Cette idée fut accueillie avec empressement par Mtésa et bientôt mise à exécution.

En effet, M. Felkin a déjà pu partir le 7 mai ; le 1<sup>er</sup> juin, il atteignait Mruli et s'avancait ensuite jusqu'à Foweira, où il se proposait d'attendre M. Wilson ; mais Emin bey l'ayant appelé à Fatiko, il s'y est rendu et y est arrivé le 7 juillet. M. Wilson n'a pu se mettre en route que le 14 juin, et le 26 il était à Mruli, d'où est datée sa dernière lettre.

Quoique la situation ne soit pas demeurée sans danger pour MM. Pearson, Mackay et Lichtfield, restés dans l'Ouganda après le départ de leurs collègues, on peut espérer qu'elle est moins critique qu'elle ne le paraissait en avril et qu'ils n'ont point été obligés de quitter le pays.

Quoi qu'il en soit, le comité de la « Church missionary society » a écrit à lord Salisbury pour l'informer des faits et réclamer l'appui du gouvernement, afin de dissiper le malentendu auquel a donné lieu la lettre du Dr Kirk. Il a été fait droit à cette requête. Le Dr Kirk a reçu, par télégramme, l'ordre d'écrire au roi Mtésa que le gouvernement de S. M. avait réellement remis des lettres aux missionnaires qui se sont rendus dans l'Ouganda. En outre, le consul général d'Angleterre en Egypte doit demander au gouvernement égyptien que toutes facilités soient accordées, à leur passage, aux envoyés du roi Mtésa, que l'on annonce être en route pour l'Europe.

Si la situation est moins périlleuse qu'en avril, il ne faut pas se dissimuler que la mission a maintenant à compter avec une opposition qui, pour être désarmée momentanément, n'en cherchera pas moins de nouvelles occasions de ressaisir son influence. Toutefois, n'oublions pas que pendant deux ans l'Évangile a été fidèlement et assidûment prêché dans l'Ouganda ; que les missionnaires ont appris à connaître le peuple et la langue du pays ; qu'un nombre considérable de jeunes élèves savent lire en souhaéli, et que plusieurs personnages influents y ont fait des progrès ; que des vocabulaires ont été recueillis par les soins de MM. Wilson et Felkin, qui ont traduit en luganda la prière dominicale et

l'ont fait imprimer. Aussi, alors même que le travail devrait être suspendu pendant quelque temps, ne doit-on pas douter que l'Ouganda ne devienne un jour le champ d'une mission prospère. »



## LE PRÊTRE-ROI KINTOU, PREMIER COLONISATEUR D'UGANDA

*Tradition recueillie par Stanley.*

L'Ouganda, empire situé sur les rives septentrionales et occidentales du lac Victoria-Nyanza, fut habité primitivement, et peut-être avant le treizième ou le quatorzième siècle déjà, par des colons venus du nord. La tradition a conservé avec une pieuse fidélité ce lointain souvenir et l'a enveloppé d'un caractère surnaturel.

« Kintou descendait de quelque famille arabe ou éthiopienne; c'était un homme doux, aimant et intègre, qui remplissait les fonctions de prêtre d'un culte oublié. Il amena avec lui une femme, une vache, une chèvre, un mouton, une poule, une racine de bananier et une igname, chercha un lieu favorable à la colonisation et s'installa définitivement sur la rive occidentale du fleuve Mouerango, à Magonga, près de la frontière actuelle d'Unyoro.

Le pays était complètement inhabité, mais Kintou ne demeura pas longtemps solitaire. Sa femme mit au monde chaque année quatre enfants à la fois, et ces extraordinaires rejets étaient, au bout de deux ans, en état de fonder eux-mêmes une famille.

C'est ainsi qu'en un court laps de temps la contrée fut peuplée, les forêts coupées, le sol défriché et couvert d'ignames et de bananiers,

Cet accroissement miraculeux ne s'opéra, en effet, pas uniquement dans la famille de Kintou et au sein de son bétail, mais la racine de bananier elle-même, aussitôt qu'elle

fut sortie des mains du patriarche, produisit instantanément un tronc énorme, portant des fruits comme on n'en voit plus aujourd'hui, et s'étendit sur une vaste surface, d'où s'élevèrent des centaines de tiges nouvelles. L'igname se développa dans les mêmes proportions.

Quand Magonga fut peuplé, Kintou engagea ses descendants à s'établir dans les pays environnants. Il donna aux uns un fragment de la racine de bananier primitive, aux autres un morceau de l'igname. Les premiers se fixèrent au sud de Magonga, dans l'Ouganda proprement dit, les autres se tournèrent vers le nord et occupèrent les vallées de l'Unyoro. Et dans chacun des deux pays la banane et l'igname sont restées dès lors l'aliment favori des naturels.

Le pieux Kintou éprouvait une répulsion instinctive à verser le sang ; il ne tuait ni homme, ni bête, ne fût-ce qu'un oiseau ou qu'un chétif insecte. Il n'interdisait cependant pas à ses descendants de se nourrir de la chair des animaux, mais aucune pièce de bétail ne devait être abattue dans le voisinage de sa maison, et quand un homme avait mérité la peine de mort, il ne pouvait être pendu que dans un lieu fort éloigné de la résidence du patriarche. Un bourreau n'osait l'approcher, mais tout malfaiteur qui pouvait rencontrer le regard de Kintou, ou toucher ses pieds ou ses vêtements, échappait ainsi au bras vengeur de la justice.

Malheureusement, quand le roi-pasteur fut devenu vieux, ses enfants oublièrent ses pieux enseignements. Ils avaient découvert le secret de fabriquer du vin et des liqueurs fortes avec le fruit du bananier. Sans cesse en état d'ivresse, ils perdirent leur honnêteté, leur langage devint plus rude, leur impiété plus grande, ils se laissèrent entraîner à la débauche et au crime, et allèrent jusqu'à se révolter contre Kintou lui-même, à vouloir le déposer et le mettre à mort.

Le vieillard supporta d'abord tout avec douceur, avertissant sérieusement ses fils, mais sans réussir à se faire écouter.

Voyant qu'il n'avait plus aucune influence sur ceux qu'a-

vaient surexcités les fumées du vin, le patriarche dit à sa femme : « Vois, nos fils se sont endurcis et livrés à l'im-  
« piété ; ils menacent leur père de le chasser et de le faire  
« mourir. Je suis trop vieux, on ne me croit plus bon à  
« rien, et je vis comme un étranger au milieu de mes en-  
« fants. C'en est trop déjà de les voir s'entretuer ; viens, il  
« est temps pour nous de fuir ; dirigeons-nous vers d'autres  
« contrées. »

La même nuit, Kintou et sa femme disparurent, emmenant avec eux la vache, la chèvre, le mouton, la poule, la racine de bananier et l'igname qu'ils avaient apportés avec eux à Magonga dans l'origine. Le lendemain, on constata leur absence, et chacun aussitôt de se désoler et de se mettre à leur poursuite. Mais tout fut inutile. Alors l'irritation fut grande et l'on entendit des pleurs et des plaintes dans le pays entier.

Au bout de trois jours, Tschoua, le fils aîné de Kintou, prit son épée et son bouclier et dit : « Je suis le premier-né, à  
« moi le droit de remplacer mon père. Tâchez, vous, mes  
« frères, de marcher droit et de vous mettre en garde contre  
« les coups de ma lance. » La crainte s'empara d'eux, car Tschoua était fort. Aussi le reconnurent-ils tous comme leur roi.

On n'en continua pas moins pour cela à rechercher activement Kintou.

Vingt-six rois se succédèrent ainsi, qui tous s'efforcèrent, mais en vain, de retrouver les traces du patriarche disparu ! Ma'anda, le vingt-septième de la dynastie, faillit y réussir, mais sa colère et sa violence le rendirent impropre à l'accomplissement de sa noble tâche.

Ma'anda avait traversé des plaines, des vallées, des forêts profondes, soi-disant sous un prétexte de chasse, mais, en réalité, pour se mettre en quête du vieux roi.

Il arriva qu'un paysan, alors occupé à couper du bois dans la forêt, se sentit fatigué, s'endormit et reçut en rêve l'ordre

trois fois répété de se rendre à un emplacement déterminé, au sein des bois. Obéissant, quoique avec crainte, il atteignit enfin, à travers les taillis, une clairière où s'offrit à lui un spectacle qui le frappa de saisissement. Aux côtés d'un digne vieillard, assis sur un trône, étaient groupés deux rangs de guerriers, portant des boucliers et des lances, et rappelant par leur couleur le visage des Européens. Ils étaient vêtus de vêtements éblouissants de blancheur.

Après un silence, durant lequel tous les yeux étaient dirigés sur le bûcheron, celui-ci crut reconnaître la voix qu'il avait entendue en rêve.

— Paysan, lui disait le vieillard, quel pays est celui-ci ?

— Hé ! vous n'ignorez point que c'est l'Ouganda ! répondit le bûcheron.

— Qui donc en fut le premier roi ? Dis-moi son nom.

— Kintou.

— C'est cela. Quel est le nom du roi actuel ?

— Ma'anda.

— Bien ! mets-toi maintenant en route sans retard, va vers le roi Ma'anda et dis-lui de venir chez Kintou, car Ma'anda a cherché longtemps Kintou, et Kintou a quelque chose à lui dire. Recommande-lui toutefois de ne se faire accompagner que par sa mère et par toi, personne autre ne doit le suivre, fût-ce même son chien. Va et répète à Ma'anda ce que tu as vu et entendu, tu ne perdras point ta récompense.

Plus prompt qu'une gazelle, le paysan se remit en route et atteignit la capitale dès le lendemain. Il se rendit aussitôt auprès du premier ministre, Katekiro, et lui dit : « J'ai à transmettre au roi une nouvelle importante que nul autre ne saurait entendre que lui, introduis-moi donc chez lui. »

Ma'anda, qui était justement en train de raconter à sa mère un rêve étrange qu'il venait de faire, s'écria en voyant le bûcheron : « Mère, c'est l'homme que j'ai vu en songe et

qui m'apportait un si surprenant message. Paysan, dis-moi ce que tu as à m'apprendre. »

— O roi, je ne puis parler qu'en ta présence seule et celle de ta mère, répondit le paysan.

Le palais se vida aussitôt, et quand le roi eut entendu le message, il voulut aussitôt rejoindre Kintou. Il sortit avec sa mère et le bûcheron par une porte dérobée menant dans les champs, et sans que personne fût avisé de leur soudain départ.

Quelqu'un, cependant, les vit se diriger vers la forêt, et en informa le ministre. Ce dernier, craignant une trahison, crut devoir suivre son maître à distance.

Les voyageurs trouvèrent, le lendemain, le vieillard et ses guerriers dans la position où le bûcheron les avait laissés la veille.

— Qui es-tu ? demanda Kintou au roi qui s'approchait de lui.

— Je suis Ma'anda.

— Et cette femme ?

— C'est ma mère.

— Bien, mais pourquoi n'as-tu pas observé mes ordres ? pourquoi n'êtes-vous pas seuls ici ?

— Nous avons fait comme tu as dit. Il n'y a ici que ma mère, moi et le paysan, car nul ne savait où nous allions.

— J'ai vu cependant un autre homme derrière toi, reprit Kintou ; peux-tu me dire qui c'est ?

— Sois sûr, riposta Ma'anda, qu'il n'y a personne autre avec nous que ce paysan, car, depuis hier, je me suis retourné sans cesse pour m'assurer que nous n'étions pas suivis.

— Quel fut le premier roi d'Uganda ? demanda alors le vieillard.

— Kintou.

— Tu dis la vérité, ajouta le patriarche en appuyant sur chaque mot. Kintou était bon, il n'aurait pu faire de mal à



homme ni bête, personne n'a eu à se plaindre de lui, et il ne s'est même jamais servi de son bâton pour châtier quelqu'un, car il aimait ses enfants comme un tendre père. Mais ses fils devinrent entêtés, désobéissants, impies, blasphémateurs ; il ne fut plus possible de les tenir en bride et de les gouverner. Ils prirent plaisir à répandre le sang, et à force de le voir couler, ils en vinrent à souhaiter la mort de leur père. Alors Kintou vit bien qu'il ne pouvait plus habiter ce pays, ce pays si beau, si parfait, si ravissant cependant quand il y était venu, mais qui était maintenant souillé de tant de sang. Kintou le prit en haine et voulut le fuir. Tous les rois succédant à Kintou ont cherché vainement à le retrouver depuis ; toi qui y as mis le plus de persévérance, Ma'anda, tu verras Kintou face à face et tu l'entendras parler, mais, auparavant, j'ai quelque chose à te dire de lui. Écoute bien, et souviens-toi de ce qu'il te dira. Mais, s'écria-t-il soudain, en s'interrompant, quel est donc l'homme qui t'a suivi jusqu'ici ?

Quand, en dépit des protestations du roi et de ses compagnons, le ministre fut trouvé caché derrière un arbre, Ma'anda entra dans un accès de fureur tel, qu'oubliant tous les enseignements qu'il avait reçus, il saisit sa lance et en transperça le cœur de son fidèle serviteur.

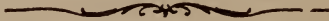
Celui-ci poussa un cri perçant et tomba mort aux pieds de son maître.

Quand Ma'anda se retourna, le vieillard et ses guerriers avaient disparu et, depuis, Kintou n'a plus été aperçu dans le territoire d'Ouganda. »

Ce mythe remarquable ne nous montre-t-il pas que les fils de Cham, tout dégénérés qu'ils sont, ont encore la conscience du péché, et particulièrement de tout le sang répandu qui étend sa malédiction sur l'Afrique entière ? Aussi n'est-il pas étonnant que Mtésa, l'empereur actuel d'Ouganda, amené au christianisme par Stanley, ait voulu, dans la personne de Kintou, reconnaître le fils de Noé.

Et, maintenant, on prêche dans le pays ce Christ qui est plus que Kintou, le roi si longtemps cherché sans succès ; ce Christ qui n'est pas seulement saint, innocent, sans tache, mais encore plus élevé que le ciel, et qui a versé son sang précieux pour ceux qui ont souillé leur main de celui de leurs frères ; ce Christ qui a réconcilié avec Dieu le monde perdu et maudit.

Puissent la grâce et la vérité divine pénétrer, là aussi, dans plus d'une conscience troublée, sanctifier plus d'un cœur agité, afin que ce sol africain devienne enfin un séjour de paix !



#### LES MISSIONS PROTESTANTES EN CHINE

Nos lecteurs se souviennent sans doute de la conférence générale des missionnaires protestants de la Chine, qui se tint à Shanghai en 1877. Deux des membres de cette conférence s'étant généreusement chargés de publier à leurs frais le compte rendu de ses travaux, l'imprimerie de la mission de Shanghai a fait paraître ce compte rendu en un beau volume in-octavo d'environ 500 pages. Nous trouvons dans une revue américaine (*The Methodist Quaterly Review* — juillet 1879) un résumé de cet intéressant ouvrage que nous voudrions reproduire ici en entier, mais auquel nous ne pouvons que faire quelques courts emprunts, en suivant toutefois le plan adopté par l'auteur de l'article dont nous parlons.

Ce qu'il se préoccupe d'établir tout d'abord, c'est *l'importance du champ missionnaire*. — Au premier rang des motifs qui rendent cette importance manifeste se présente l'immense étendue du pays, dix-huit fois plus vaste que le territoire de la Grande-Bretagne et d'une population telle que, si elle était disséminée également sur la surface de notre globe, il y aurait un Chinois sur quatre personnes que nous rencon-

trerions. A cela s'ajoutent la richesse et la variété des productions du pays et surtout de ses ressources minérales. Ce dernier point en particulier paraît à l'écrivain américain d'une importance capitale. « Ces immenses dépôts de richesses minérales, dit-il, n'ont pas été réservés intacts jusqu'à ce jour, sans un dessein spécial de la Providence. Sous ce rapport, il n'est pas au monde, à l'exception de la partie occidentale des Etats-Unis, une contrée qui puisse être comparée à la Chine. » De ce fait notre auteur croit pouvoir conclure que la Chine et les Etats-Unis sont les deux grands pays de l'avenir. Sans vouloir discuter la valeur de cette conclusion, nous passons à un autre fait bien propre à montrer l'importance de la Chine comme champ missionnaire. — Les Chinois sont un peuple éminemment colonisateur; on peut les appeler avec raison les colons de l'Orient. Dans toutes les îles de l'Océanie, pour ne rien dire de l'Asie ni de l'Amérique, partout où il y a une terre à défricher, on y trouve des Chinois; là où l'apathie ou la dégradation des races indigènes les rend incapables de travailler à la colonisation de leur pays, là où le climat est meurtrier aux Européens, ce sont les Chinois qui suppléent à l'insuffisance des uns et des autres. Ainsi chaque année s'accroît le nombre de leurs émigrants, et dès maintenant on peut prévoir le moment où la culture chinoise aura envahi l'extrême Orient tout entier. Evangéliser la Chine, c'est donc travailler dans un champ d'une étendue beaucoup plus considérable que ne l'est celle du pays lui-même. Les lumières que répandra en Chine la prédication du Christianisme ne pourront faire autrement que pénétrer, à la suite des émigrants de ce pays, au sein de ces obscures régions où les conduit leur instinct colonisateur.

Les *facilités extérieures* offertes à l'œuvre missionnaire dans ce pays, sans être encore ce que l'on pourrait souhaiter, sont cependant déjà considérables; les progrès faits à cet égard depuis quelques années sont véritablement merveilleux. Dans ce pays naguère absolument fermé à l'étran-

ger, non seulement la Bible et toutes sortes de livres chrétiens circulent librement, mais les missionnaires, étrangers ou non, peuvent s'aventurer et prêcher dans toutes les localités. Sans doute ils ne sont pas individuellement à l'abri d'actes d'intolérance ou même d'hostilité; la plupart sont exposés bien souvent à de sérieux dangers, par suite des mauvaises dispositions des populations. Toutefois rien de semblable à une persécution générale ne paraît plus à craindre désormais, et les missionnaires rendent un témoignage unanime au libéralisme et même à la bienveillance des autorités sur presque tous les points de l'empire.

Il reste cependant des *obstacles formidables* qui s'opposent au progrès du Christianisme en Chine. Laissant de côté les difficultés qui sont communes à toutes les œuvres missionnaires, nous pouvons mentionner comme spécial à la Chine l'obstacle que rencontre l'Évangile dans le triple système religieux de ce pays : le Confucianisme, le Bouddhisme et la religion du Tao. « Ce sont là, dit le Dr Edkins, dans un rapport présenté à la conférence générale, les trois puissantes forteresses élevées ici par Satan pour empêcher les progrès du Christianisme. Le Confucianisme est comme la citadelle qui élève ses défenses jusqu'aux nues et que garde une troupe aguerrie et confiante dans sa force invincible; les deux autres forteresses sont moins bien gardées, moins habilement défendues, mais pensez à l'armée innombrable qui en garnit les remparts ! Quand ces trois forteresses seront renversées et que la Chine sera annexée à l'empire du Prince de la paix, le Christianisme aura remporté la plus grande de ses victoires. »

Parmi les obstacles que rencontre la propagation du Christianisme dans le système religieux de la Chine, il faut faire une place à part au culte des ancêtres. Ici quelques remarques spéciales sont nécessaires. Le culte des ancêtres n'est pas, comme on pourrait être tenté de le supposer, synonyme de piété filiale. « De tous les pays connus, dit le doc-

teur Yates dans une étude sur ce sujet, il n'en est pas où les enfants soient moins respectueux envers leurs parents, plus désobéissants, plus insoumis qu'en Chine. La piété filiale d'un Chinois ne commence à se manifester qu'après la mort de ses parents et ne consiste qu'en certaines pratiques superstitieuses, destinées à protéger les membres vivants d'une famille contre les malheurs que pourrait attirer sur eux le mauvais vouloir des défunts. Elle a pour mobile, non le respect ou la reconnaissance, mais la crainte et l'égoïsme. »

Ce culte des morts est, on peut le dire, la vraie religion des Chinois, car il est commun à tous, sans distinction de classes ou de systèmes. « Aussi ce culte, affirme le missionnaire que nous venons déjà de citer, est-il dix fois plus puissant pour maintenir le peuple dans les ténèbres que toutes les idoles du pays. » — Outre l'influence directe qu'il exerce sur la masse de la nation pour l'éloigner de toute idée ou de toute pratique nouvelle qui provoquerait le mécontentement des ancêtres, il entraîne une infinité de conséquences funestes que nous ne pouvons énumérer, mais dont nous voulons au moins donner quelques exemples. C'est à la crainte de voir les familles s'éteindre et par conséquent les ancêtres privés de culte qu'il faut attribuer les mariages d'enfants en bas âge et la polygamie, d'où proviennent tant d'existences malheureuses et tant de suicides. — Le respect superstitieux des tombes enlève à la culture une étendue considérable du sol, déjà insuffisant pour nourrir l'immense population qui l'habite ; il est le principal empêchement aux progrès de la civilisation, en ce qu'il rend impossible la création de lignes de chemins de fer ou même la pose de fils télégraphiques dans l'intérieur du pays. Pour une tombe profanée, on verrait échouer, comme cela est déjà arrivé plusieurs fois, toute entreprise de ce genre. — Enfin, les taxes réellement ruineuses prélevées par les prêtres sur le peuple, en vue des honneurs à rendre aux morts (et l'on pourrait en dire autant du grand nombre de bras que la fabrication des articles se

rapportant à ce culte enlève à l'agriculture et à l'industrie), sont pour beaucoup dans l'état de misère habituel du pays. Le docteur Yates estime que, d'après les statistiques très authentiques qu'il a pu se procurer, le peuple chinois dépense annuellement environ 800 millions de francs pour la célébration des rites religieux par lesquels il croit honorer ses ancêtres. Sauf peut-être l'invention du purgatoire, l'histoire ne nous fournit pas d'exemple d'une si gigantesque et si fructueuse exploitation de la superstition populaire par les prêtres.

En parlant des difficultés spéciales contre lesquelles la prédication de l'Évangile vient se heurter en Chine, il est impossible de ne pas mentionner le trafic et l'usage de l'opium. Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet, qui a occupé longtemps l'attention de la conférence générale de Shanghai. Pour ne pas prolonger démesurément cet article, nous nous contenterons de rappeler ce redoutable obstacle au progrès du christianisme, dont nous avons, du reste, souvent entretenu nos lecteurs.

Il nous reste à dire quelque chose maintenant des *résultats déjà obtenus* en Chine par les efforts des diverses missions protestantes.

Ces résultats sont résumés dans les tableaux de statistique qui terminent le volume dont nous parlions en commençant. Voici quelques chiffres qui nous permettront de nous faire une idée de la marche générale de l'œuvre missionnaire dans ce pays. En 1840, on ne comptait dans toute la Chine que trois chrétiens indigènes se rattachant à une Mission protestante ; en 1877, il y avait 318 Eglises, comprenant 13,515 communicants ; 264 de ces Eglises subviennent en partie à leurs besoins et 18 se suffisent entièrement. Pendant l'année précédente, les membres indigènes de ces Eglises avaient contribué pour une somme d'environ 50,000 fr. à l'entretien des différentes œuvres chrétiennes entreprises parmi eux. C'est en 1842 seulement que furent ouverts aux étrangers les

cinq ports de Canton, d'Amoy, de Fou-Tcheou, de Ningpo et de Shanghai ; en 1877, les missionnaires protestants occupaient 92 stations avec 432 annexes, et possédaient 702 églises, chapelles ou autres lieux de culte. En rapport avec ces diverses stations il y avait 31 pensionnats de garçons, 39 de filles et 259 écoles de semaine, renfermant ensemble 5,739 élèves ; 21 écoles théologiques avec 236 étudiants, et 115 écoles du dimanche avec 2,605 élèves. De plus, dans toutes ces Missions, étaient employés 73 prédicateurs indigènes consacrés, 519 prédicateurs laïques, 77 colporteurs et 92 *femmes de la Bible*, outre un total de 473 missionnaires étrangers, hommes ou femmes. Enfin, étaient rattachés aux stations 18 hôpitaux et 24 dispensaires, dans lesquels avaient déjà été reçus 135,381 malades.


Une œuvre des plus importantes, dont la statistique ne peut guère rendre compte, est celle qui a été accomplie en vue de créer en Chine une littérature chrétienne. Le docteur Baldwin, chargé de présenter à la conférence un rapport sur cette question, a déclaré que les exemplaires de l'Écriture ou des livres et traités religieux répandus en Chine, ne représentent pas moins d'un milliard de pages mises en circulation par les missionnaires protestants.

« Ce sont nos livres, ajoute-t-il, qui attirent à nous la plus grande partie de nos auditeurs ; ce sont eux qui fournissent à nos chrétiens indigènes leur principale nourriture spirituelle ; ce sont eux qui rendent possibles nos écoles. »

Un! des chiffres les plus remarquables de la statistique dont nous venons de donner quelques extraits, nous semble être ce total de 761 aides indigènes employés plus ou moins directement à l'œuvre de la diffusion de la Parole de Dieu. Une Mission qui compte déjà plusieurs Eglises qui se soutiennent et se gouvernent elles-mêmes, et un grand nombre d'autres qui marchent à grands pas vers cette double indépendance, une Mission qui a su faire non seulement des convertis, mais des apôtres, une Mission qui en est déjà

arrivée à trouver sa principale force dans les conquêtes qu'elle a faites, une telle Mission est assurée de son avenir. Aussi croyons-nous exempte de toute présomption, ou même de confiance exagérée, cette parole inspirée à l'un des membres de la conférence de Shanghai, par le fait que nous relevons : « Il est prouvé maintenant que le christianisme a pris racine en Chine. » *Bulletin des Missions de l'Évangéliste.*

Il vient de paraître en Chine, sous les auspices de la Mission bâloise, un journal religieux, très intéressant à plusieurs égards. Il est essentiellement destiné à servir de lien entre les chrétiens chinois dispersés, comme on sait, par suite de la grande émigration, dans le nord et le sud de l'Amérique, aux îles Sandwich et en Australie. Les deux premiers numéros qui sont arrivés en Europe renferment des détails sur les Missions, un article sur la propagation du christianisme à Madagascar, des faits divers, parmi lesquels le récit d'un baptême de trente-sept personnes amenées au christianisme par la Mission chinoise, dans l'espace d'un seul mois, des gravures, etc. Ce journal est un spécimen de l'essai très remarquable fait pour introduire en Chine l'alphabet dit de Lepsius (transcription du chinois en caractères latins), qui, s'il réussissait, aurait probablement un grand avenir. Ces premiers numéros ont été, paraît-il, reçus avec des transports de joie dans l'établissement destiné aux jeunes filles relevant de la Mission bâloise. Quinze d'entre elles recueillirent immédiatement ce qui était nécessaire pour se procurer les exemplaires qu'on venait de leur montrer. Une petite fille annamite, qui avait reçu peu auparavant dix centimes, un grand trésor pour elle, les apporta aussitôt en vue de s'abonner pour toute une année.





---

## NOUVELLES ET VARIÉTÉS

---

TRADUCTIONS DE LA BIBLE. — Au commencement du siècle, on ne connaissait encore qu'une cinquantaine de traductions des saintes Ecritures, et celles-ci n'étaient probablement répandues qu'au nombre d'environ cinq millions d'exemplaires. Or, depuis 1804, c'est-à-dire depuis la fondation de la Société biblique britannique et étrangère, la Bible a été traduite en 226 langues et dialectes divers, la Bible entière en 55, le Nouveau Testament en 84, et diverses portions des saintes Ecritures en 87 langues. Le nombre des exemplaires de la Bible complète ou partielle répandus depuis lors dépasse actuellement 148 millions. Le dernier rapport de la Société biblique britannique et étrangère mentionne le fait que la Bible est aujourd'hui imprimée et répandue en 308 langues et dialectes différents. Or, le plus grand nombre de ces traductions sont dues aux missionnaires évangéliques qui, depuis environ soixante et dix ans, ont réduit en langues *écrites* soixante ou soixante et dix langues qui ne l'étaient point encore.

— L'ISLAMISME vient de donner de nouveau une preuve de son antipathie profonde pour la religion chrétienne et du sort qui menacerait les propagateurs de la Bible dans tout son territoire s'il y régnait, comme jadis, en maître absolu. Un Turc, du nom de Ahmet-Effendi, qui avait aidé un missionnaire anglican à traduire quelques portions des Ecritures, a été arrêté, et, après comparution, condamné à mort. Chose frappante, cet incident, bien moins grave que d'autres aux yeux de la politique mondaine, a failli brouiller la Porte et l'Angleterre. L'ambassadeur anglais a menacé de demander ses passeports si, dans le délai de trois jours, l'accusé

n'était pas mis en liberté. Au dernier moment, la Porte a cédé ; les papiers enlevés au missionnaire anglais (ou plutôt, paraît-il, allemand) lui ont été rendus, et le Musulman sera éloigné temporairement. Le fait est intéressant à plus d'un point de vue, surtout dans le moment actuel.

ÉTATS-UNIS. — *Territoire indien.* — D'après le *Journal missionnaire* de Boston, l'Église épiscopale, plus qu'aucune autre, s'emploie à l'évangélisation des Indiens. Une somme annuelle de 200,000 fr. environ est consacrée aux Missions parmi les Onéidas, les Sioux, les Chippeways, les Dakotas, les Schoschones. Cinquante-deux ouvriers, entre lesquels dix pasteurs indiens, travaillent à cette œuvre. Les services que rendent les femmes employées à la Mission sont de ceux que des femmes chrétiennes seules peuvent accomplir ; « mais, dit l'évêque Hare, l'influence qu'elles exercent s'étend bien au delà de leur sphère d'action. » Contrairement à l'idée qu'on a de l'indolence des Indiens, ceux qui appartiennent à la Mission se montrent laborieux. Ils ont appris plusieurs métiers ; ils sont les seuls ouvriers de diverses scieries, moulins, manufactures, etc. Ce sont eux encore qui travaillent le sol, et l'on voit à cette heure, derrière la charrue, des Indiens vêtus à l'européenne, qui, trois ans auparavant, couraient le pays dans leur accoutrement sauvage.



---

*Le Gérant :* EUGÈNE CASALIS.

---

# SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

---

Paris, le 19 février 1880.

### NOTRE SITUATION FINANCIÈRE

#### *Requête à nos amis.*

Nous prions les soutiens de notre œuvre de vouloir bien nous envoyer au plus tôt leurs dons et leurs souscriptions pour l'exercice qui sera clos le 31 mars prochain. Nous avons à recevoir, d'ici à ce moment, une somme d'environ 90,000 francs pour pouvoir terminer notre année sans un découvert.

Nous avons pu, depuis un certain temps, remettre la clôture de nos comptes à la fin d'avril, parce que les fêtes de Pâques qui donnent le signal de nos assemblées religieuses venaient assez tard. Il ne peut en être de même cette année, Pâques tombant sur le 28 mars et les assemblées commençant avec la troisième semaine qui suit. Il est donc indispensable que les sommes qui doivent servir à couvrir les dépenses de l'année 1879-1880 nous parviennent *avant* le 15 avril prochain, jour où notre Comité aura à rendre compte de sa gestion et de l'état de sa caisse.



## AFRIQUE MÉRIDIONALE

## PROCLAMATION RELATIVE AU DÉSARMEMENT DES BASSOUTOS

Cette proclamation a paru dans le journal *la Petite Lumière*, numéro de janvier 1880. Voici ce qu'elle porte :

« Considérant que je suis le représentant du gouverneur de ce pays, que de plus je suis votre ami et que je cherche toujours votre bien, je crois que le moment est venu de vous rappeler ce qui vous a été dit par le premier ministre de la Colonie, le jour du Pitso (1), et le lendemain, lorsqu'on se réunit dans le local de l'école. Il vous dit à tous que le gouvernement a l'inébranlable conviction qu'il est bon pour les Bassoutos qu'ils nous remettent leurs armes, que ce sera pour eux une nouvelle garantie de paix et de prospérité.

Vous avez un proverbe qui dit : *La paix, c'est l'abondance*. Voilà la parole que le gouvernement désire voir se réaliser chez vous. Il veut que vous avanciez dans la sagesse de ce monde et dans le christianisme, que les ressources du pays que vous habitez se développent et que vous et les enfants de vos enfants puissiez jouir d'une longue vie dans le pays que votre père Moshesh a remis à la Reine afin qu'elle le garde pour vous.

Ce dépôt, la Reine désire en régler définitivement toutes les affaires en vue de votre bien, mais ce bien est en vos mains, il ne sera atteint que si vous obéissez aux lois de la nation en vous soumettant au gouvernement.

Ainsi donc, lorsque viendra le jour où il pensera que vous devrez lui remettre vos armes, montrez votre obéissance en les lui remettant sans aucun délai; ne vous montrez pas soumis en paroles seulement, mais par vos actes. Ce sera le

---

(1) Voir le numéro de janvier 1880.

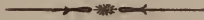
moment où vous prouverez que vous êtes vraiment les sujets de la Reine. Tout homme qui veut faire voir qu'il est obéissant peut le faire de suite en apportant son fusil au magistrat de son district. On lui remettra un reçu, et, après un mois, il recevra la somme à laquelle son fusil aura été évalué.

Le nom de cet homme sera inscrit dans un registre ouvert à cet effet, afin que l'on puisse savoir quels sont ceux qui se sont montrés obéissants. »

Charles GRIFFITH,

*Représentant du Gouverneur.*

Cette proclamation a fort ému les Bassoutos. Ils s'étaient attendus à ce que leurs réclamations et leurs instances auprès de M. Sprigg auraient quelque effet. Les missionnaires font tout ce qu'ils peuvent, par leurs conseils et leurs prières, pour le maintien de la paix. Le chef Letsié a demandé un sursis pour pouvoir en appeler au Parlement.



#### UN CONTRASTE CONSOLANT

A côté de la proclamation qui a si profondément remué le Lessouto, nous avons remarqué une annonce encadrée de noir. Après y avoir jeté les yeux, nous nous sommes écrié : « L'œuvre qui a produit de tels fruits peut passer encore par des moments difficiles, mais elle est indestructible. » Voici ce que nous avons lu :

*Dernières paroles d'Elia Popane, ancien de l'annexe de Masianokeng, au moment de sa mort, le 26 novembre 1879.*

« O Jésus-Christ, que tes décrets à mon égard s'accomplissent bientôt. Voici deux ans que tu travailles en moi par la souffrance. Pourquoi as-tu tant tardé ? Mais, comme une brebis pendant que son maître décide ce qu'il va faire d'elle,

je te dis : « Fais ce qu'il te plaît , Seigneur, je me sou mets entièrement. » Frères, qui êtes ici, soit que vous m'exhortiez, soit que vous priiez pour moi, dites que Dieu fasse ce qu'il veut. Si le ciel était un lieu pour lequel on pût partir comme on émigre sur la terre d'un pays dans un autre, il y a longtemps que j'y serais ; mais la difficulté, c'est qu'on n'y arrive que par une décision qui est le secret de Dieu. Seigneur Jésus, que ta volonté s'accomplisse ! Je ne te refuse rien. »

---

#### UN JOURNAL AUXILIAIRE

Notre excellent ami le major Malan vient de fonder à Londres un journal ayant pour titre : *l'Afrique*, journal trimestriel, et pour devise : « Je mettrai un chemin dans le désert. » Aucune Société n'est plus intéressée que la nôtre à ce que cette publication soit bien accueillie et ait un plein succès. La première page est ornée d'une vignette représentant le campement de M. Coillard et des catéchistes bas-soutos dans leur voyage d'exploration. On comprend ainsi, dès l'entrée, le but que le Major se propose. Voici dans quels termes il l'explique :

« En offrant aux amis de l'Afrique une feuille qui a pour seul titre le nom du vaste continent auquel ils s'intéressent tout autant que nous, nous sentons qu'une apologie n'est pas nécessaire. Les dispensations de Dieu envers cette partie de son univers, si longtemps négligée par nous, ont été extrêmement remarquables pendant les six dernières années. Il semble donc tout naturel, au commencement de 1880, d'ajouter aux nombreuses publications missionnaires déjà existantes une de plus qui porte le nom du « ténébreux continent », qui soit consacrée aux intérêts de ses nombreuses populations et à ceux des diverses Missions que la foi, le

zèle et l'amour de milliers de chrétiens ont portés à fonder sur ses rives.

« Nous entreprenons ce travail avec une grande défiance de nous-même, sachant que depuis longtemps l'Afrique a eu pour défendre sa cause des plumes habiles et pour diriger ses Missions des têtes sages et expérimentées. *Notre but est d'encourager et d'étendre l'emploi d'agents indigènes.* Nous croyons à la puissance de la sympathie chrétienne; nous avons vu de nos propres yeux à quel point l'amour fraternel a pour effet de fortifier les Missions africaines. Autant que Dieu nous en donnera le pouvoir, nous travaillerons à accroître cette sympathie en faveur de tout effort fait par les Eglises indigènes d'Afrique, pour porter l'Évangile de Jésus-Christ aux nations de l'intérieur du continent.

« Il s'est formé à cet effet, l'année dernière, dans la Grande-Bretagne, une association qui a pris pour titre : *Association auxiliaire des Missions indigènes d'Afrique.* Des chrétiens qui, jusqu'ici, ne s'étaient employés pour aucune des Sociétés qui ont leur champ de travail en Afrique, pourront désormais les aider beaucoup en encourageant le développement d'une agence indigène. Il est certain qu'en ce moment la grande aspiration de toutes les Missions d'Afrique est d'évangéliser les parties centrales de cette partie du monde, et nous considérerons comme un grand privilège de les soutenir dans cette glorieuse entreprise.

« Des lettres que l'on trouvera dans ce numéro montrent que l'offre de ce secours a été reçue avec gratitude par les ouvriers qui sont déjà dans ce vaste champ. Nous nous sommes mis en correspondance avec ceux de l'ouest et du sud de l'Afrique, et nous espérons entrer bientôt en rapport avec ceux du nord et de l'est. Notre petit journal sera dans toutes les stations de ces pays un visiteur bienvenu. Il encouragera les missionnaires et leurs aides indigènes. Nous espérons aussi que leurs amis d'Europe le recevront avec plaisir. »

Comme preuve de ce qu'il a avancé dans les dernières

phrases de son programme, le Major cite une lettre qu'il a reçue des membres du Synode de Thaba-Bossiou :

15 octobre 1879.

« Au major Malan. — Comme membres du Synode, nous vous envoyons l'expression de notre gratitude pour ce que vous avez fait en faveur des Eglises du pays des Bassoutos. Nous vous remercions pour les cent livres sterling (2,500 fr.) que vous avez déjà ramassés pour elles parmi vos amis chrétiens (1). Nous voyons que vous ne nous avez pas oubliés depuis la visite que vous nous avez faite. En ce qui concerne la Mission des Barotsis, nous avons été heureux d'apprendre par M. Coillard qu'il y a là beaucoup à faire.

Nous ne savons pas encore quand cette œuvre sera entreprise, mais nous nous attendons à voir le Seigneur nous ouvrir la voie pour aller le servir chez les Barotsis. Par ce qui se passe dans la petite tribu de Séléka (où M. Coillard a laissé deux de ses évangélistes en revenant du Zambèze), nous voyons que le Seigneur a déjà préparé là un lieu de repos pour nos frères dans leurs voyages. La voie semble encore ténébreuse, mais nous sentons que nous approchons du moment où Dieu l'ouvrira largement devant nous. Puisse-nous l'avoir pour directeur dans cette œuvre difficile et fatigante. Nous le prions de vous guider, vous aussi, dans ce que vous faites en son nom pour l'Afrique. »

Ont signé : NATHANAELE, JEREMIA, LÉFI,  
SALOMONE MATOLO, *secrétaire*.

Ces braves membres du Synode ajoutent comme post-scriptum : « Bien que nous désirions de voir l'Évangile porté à des païens éloignés, nous n'oublions pas les païens qui se trouvent encore parmi les Bassoutos. »

(1) Le Major en a depuis lors envoyé cent de plus.

(Note des Réd.)



Entre autres encouragements (sans mentionner les remerciements de notre Comité), le Major cite encore ceux du D<sup>r</sup> Laws, de Livingstonia, auquel il a également envoyé une somme de cent livres sterling, du Rév. L. Birt, de Peeltown, au sud de l'Afrique, du D<sup>r</sup> Stewart, directeur de l'institution de Lovedale. Ce dernier lui a envoyé, comme preuve du savoir-faire dont un indigène peut se montrer capable, les lignes suivantes du catéchiste cafre William Koyi, qu'il avait laissé sur la rive orientale du lac Nyassa, à environ 150 milles du Livingstonia.

« Je suis heureux de pouvoir vous dire que je continue à me bien porter dans cette partie du pays. Les gens parmi lesquels nous sommes nous montrent beaucoup de bonté. Au commencement de ce mois, ils nous ont appelés pour nous souhaiter la bienvenue. Je suis allé seul ; quand j'arrivai chez le chef principal, je trouvai ses gens rassemblés auprès de lui. Ils me montrèrent onze têtes de bétail et m'en donnèrent une. Puis, ils me dirent : « Vous nous avez assuré que vous étiez venus nous apporter de bonnes nouvelles, et jusqu'ici nous ne vous avons pas donné de réponse, maintenant nous voulons le faire. Nous désirons que vous veniez vivre avec nous. » Je les remerciai et leur dis : « Nous avons, en effet, l'intention de vous parler de beaucoup de choses et de vous expliquer les nouvelles que nous avons apportées dans votre pays. Mais, si vous voulez être nos amis, il ne faut pas que vous continuiez à faire la guerre, car si vous la faites, vous ne retirerez aucun profit de ce que nous vous dirons. C'est une partie de nos nouvelles que les guerres doivent cesser. » — Je ne sais s'ils feront ce que je leur ai recommandé, car ils aiment beaucoup à se battre, mais je puis dire que ce sont de meilleures gens que la plupart de ceux chez lesquels nous avons été jusque-là. Je crois qu'ils seront dociles et prompts à apprendre.

« Chipatula, le chef dont on vous parla lorsque nous étions ensemble à l'extrémité nord du Lac, est très bon pour moi.

Je reçois du lait de sa part. Il m'en envoie chaque semaine d'une distance de 24 milles.

« Je vous dis ces petites choses afin que vous ne soyez pas inquiet lorsque vous apprendrez que je suis seul. Je me fais des amis parmi les Mangones et ceux du Lac, et maintenant ils sont très obligeants pour moi. Je n'ai rien de plus à vous écrire ; mon désir c'est que Dieu nous conserve afin que nous puissions un jour nous revoir. »

L'une des pages les plus importantes du nouveau journal est celle où le Major fait appel au concours de tous les chrétiens d'Europe, de tous les missionnaires du sud de l'Afrique et de leurs Eglises.

« Quel est l'homme de cœur qui ne se sentirait pas touché de compassion pour les peuples qui habitent l'Afrique centrale ? De toute personne vivant présentement en Europe, en Asie, en Amérique, on peut espérer qu'une fois au moins dans sa vie, elle a entendu parler de Jésus-Christ comme du Sauveur du monde. Mais comment s'attendre à ce que les populations que nous avons en vue puissent jamais, avant de périr, ouïr mentionner son nom, à moins que l'Eglise ne fasse un sérieux et puissant effort, avec foi et prière, pour leur envoyer des messagers de Christ. Tous ceux qui ont étudié cette question s'accordent à reconnaître que la parole du salut peut être efficacement et rapidement répandue dans l'intérieur de l'Afrique, par le moyen d'évangélistes indigènes, sous la direction de missionnaires blancs. C'est donc aux missionnaires, et surtout à ceux du sud de l'Afrique, qu'incombe principalement le devoir d'aider à la grande et glorieuse entreprise qui a pour objet de faire connaître et de glorifier le nom de notre Seigneur Jésus-Christ dans l'intérieur du continent où ils ont abordé comme ses ambassadeurs. Leurs frères d'Europe les soutiendront par leur sympathie, leurs prières et leurs dons. Mais c'est à eux qu'il revient de prendre l'initiative, d'élever la voix, d'agir sur les autres, de prêcher d'exemple, aussi bien que de prier. La

gloire du Seigneur y est tellement intéressée que nous les supplions, en tout amour fraternel, de donner, chacun selon son pouvoir, une véritable impulsion à cette grande cause.

« Nous croyons que tous les chrétiens parlant le cafre seront disposés à envoyer des prédicateurs cafres au lac Nyassa et que tous les chrétiens d'Afrique les aideront. Nous nous souvenons de l'impression que nous avons produite, il y a un certain temps, sur deux assemblées de Cafres, en leur racontant le voyage d'exploration chrétienne des évangélistes bassoutos dans le pays des Banyais. Ils furent surpris, captivés, leur foi en fut fortifiée. L'un donna 125 francs, un autre 100. Dans une réunion où j'entretins du même sujet de jeunes enfants de la ville du Cap, ils me remirent 1,625 francs pour cette Mission. Que le Seigneur les en récompense !

« Nous croyons que dans toute Eglise indigène à laquelle son pasteur aura expliqué le devoir et le privilège d'envoyer l'Evangile aux tribus de l'intérieur, il n'y aura pas une seule personne qui ne donne volontiers un schelling (1 fr. 25) tous les ans. Ce sont les petites gouttes de pluie qui arrosent la terre. Si les prières, quelque courtes qu'elles soient, sont ferventes, si les dons, quelque petits qu'ils soient, sont fréquents, cela suffira pour aider à planter la bannière de notre Roi sur la citadelle de l'Afrique. « Bénis soyez-vous, vous qui partout semez le long des eaux. »

Il nous reste à dire que l'*Association auxiliaire des Missions indigènes d'Afrique* a pour

*Principaux appuis :*

Le comte de Shaftesbury, le comte d'Aberdeen, le marquis de Cholmondeley, lord Polwarth, etc.

*Pour Comité :*

MM. Stevenson Blackwood, le capitaine Chapman, Mr W.

G. Hayter, le général sir George Malcolm, le lieutenant-colonel Plummer, le major Corry Smith, M<sup>r</sup> Ernest Tritton, le colonel B. M. Ward ;

*Secrétaire* : Major C. H. Malan (42, Stanhope Gardens, Londres) ;

*Avocat consultant* : M. Harry C. Nisbett (35, Lincoln's Inn Fields, Londres) ;

*Trésorier* : M. John A. Gosset (Speakers Court, Westminster, Londres) ;

*Banquiers* : La Banque nationale (Charing Cross, Londres).



#### BONNES NOUVELLES DE SÉLÉKA

On doit se souvenir que, lorsque M. Coillard se fut assuré, avant de rentrer au Lessouto, qu'il n'y avait pas de porte ouverte pour nos évangélistes au nord-est du Transvaal, il engagea deux d'entre eux à retourner avec leurs familles à Séléka, dépendance de Schoschong, où, lors de leur passage, on les avait instamment priés de rester. Asser et Aarone n'hésitèrent pas à rebrousser chemin, heureux de pouvoir se mettre de suite à faire quelque chose et comprenant l'avantage d'occuper, ne fût-ce que provisoirement, un point situé à peu près à mi-chemin du Lessouto au Zambèze. Ils ont écrit aux Eglises de leur pays une lettre fort encourageante qui montre avec quelle fidélité le Seigneur récompense en tout lieu le dévouement de ses serviteurs.

« Nous avons traversé le Limpopo sans difficulté. Dans l'après-midi, nous entendîmes les rugissements d'un lion. Nous restâmes là deux jours et y passâmes le dimanche. Le Seigneur veilla sur nous. Nous repartîmes le lundi, et le lendemain nous arrivâmes à Séléka. On nous donna d'abord de vieilles huttes et nous nous mîmes à couper de hautes herbes

pour en construire d'autres. Voyant cela, on nous procura de bonnes habitations.

Nous avons déjà passé trois dimanches ici et, chaque fois, nous avons eu de bonnes assemblées. Chacun semble désireux d'apprendre à lire et à chanter. Le chef a fait une loi portant qu'on ne travaillera pas le dimanche. Aussi tous, hommes et femmes, viennent au service. Nous avons plus de groupes à l'école que nous n'en pouvons instruire. Quand nous prêchons, tous écoutent en silence et avec beaucoup de respect. Nous commençons à nous accoutumer à cet endroit, mais, évidemment, c'est le pays de la faim. Aarone est allé à Mangouato pour nous chercher des vivres. Un de nos bœufs est mort. J'espère que vous nous en donnerez un autre à la place. Vous savez aussi que notre wagon est complètement hors de service ; il est tout à fait comme un pot cassé.

Nous espérons que votre prochaine lettre sera de nature à nous réjouir. Le chef Kobé nous dit de remercier beaucoup en son nom les Eglises des Bassoutos et de remercier aussi M. Coillard. Il est plein de reconnaissance. Sa femme vous envoie également ses salutations. Priez pour eux avec foi et puissance. J'espère qu'ils se tourneront vers le Seigneur. Cette femme a un esprit clair et très sain. Elle apprend rapidement. Ce pays est généralement sec ; il l'est surtout en ce moment. Demandez pour nous de la pluie à notre Père céleste. Nous saluons tous nos frères et toutes nos sœurs.

AARONE et ASSER.

M. Mabile dit qu'il a appris qu'ils ont plus de 65 élèves à leur école du dimanche.



## MONSIEUR COILLARD AUX AMIS DES MISSIONS

7 décembre 1879.

En route pour la France ! Oui, il faut bien le croire, quoique nous ne puissions pas le réaliser. Il nous semble que ce n'est que la reprise et la continuation de notre expédition, et notre prière, chers amis, c'est que nos voyages en Europe soient encore plus bénis que ne l'ont été nos pérégrinations dans l'Afrique tropicale. Et c'est beaucoup dire ; mais ce n'est pas trop. Dussions-nous vivre jusqu'à un âge très avancé, ces deux années et demie de notre carrière seront toujours pour nous comme des sommités inondées des rayons du soleil dans un panorama où abondent des ombres épaisses.

Je vous ai expliqué dans une lettre précédente les raisons qui nous ont portés à hâter notre départ. Mes frères sont unanimes, je crois, à nous approuver. Un grand sujet de tristesse pour moi, c'est de n'avoir pu visiter nos annexes et le district. Mais dans l'état de santé où je me trouve depuis notre retour, faire des courses à cheval était hors de question. J'ai donc convoqué à Lérivé le consistoire et les annexes. Nous avons eu des réunions sérieuses et bénies. Mon jeune frère Dormoy, mon filleul et mon successeur, y a pris une part active. Par des discours pleins de fraîcheur, d'à-propos et de modestie et par ses manières affables, il a touché nos cœurs et inspiré de la confiance à mon troupeau. De mon côté, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour aplanir son chemin et alléger la tâche. Naturellement des difficultés et de l'imprévu, il y en a toujours, surtout dans la vie missionnaire ; autrement ce ne serait pas une vie de foi et de renoncement. Notre ami le sait bien. Puisse-t-il être béni et heureux ! Béni et heureux on l'est toujours, quand on est fidèle au Maître et obéissant.

L'esprit de l'Eglise de Lérivé est excellent. Un petit mouvement qui s'était dernièrement manifesté a ajouté quelques

noms à notre classe de catéchumènes, et ce qui me réjouit, c'est que ce sont des conquêtes sur le paganisme. Une autre preuve, ce sont nos collectes. Nous en avons eu trois en trois mois. La première a produit un peu plus de 125 fr., la seconde près de 245 fr., et la troisième près de 250 fr. La collecte chez nous est une partie du service. Chacun apporte son offrande sur la table, et le tout est ensuite consacré au Seigneur par la prière. Rien ne me touche comme de voir avec quel empressement, avec quels radieux visages les petits enfants apportent leurs pites. Les bébés même au sein de leurs mères ont leurs *trois pence* (1) que leurs petites mains déposent dans le trésor du Seigneur. On m'a parlé d'enfants qui pleuraient parce qu'ils n'avaient rien pour la collecte, ou parce qu'ils n'avaient qu'un trois pence, le *sou* de ce pays où l'on ne connaît pas encore le cuivre d'Europe. Il est impossible que cette éducation ne produise pas des fruits dans la vie future de ces petits êtres.

Malgré tout cela, nous sommes pauvres à Lérivé, nous sommes des mendiants. Pour soutenir les catéchistes que nous avons maintenant à l'œuvre dans notre district, il nous faut la somme de 3,250 fr. par an. Et le nombre de ces ouvriers devrait être doublé, triplé, et encore les annexes seraient-elles plus clairsemées qu'elles ne sont dans le Lessouto central.

Nos réunions, comme toutes nos réunions d'adieu, ont été solennelles; ce fut surtout la dernière, celle du lundi matin, où plusieurs prirent la parole. Un frisson me saisit quand je vis mon vieil ami, — car un ami pas plus âgé que moi, mais dont l'amitié date de plus de vingt ans et ne s'est jamais démentie, est un vieil ami, — un frisson me saisit, dis-je, quand je vis mon vieil ami Nathanaële Makotoko se lever. D'abord, il réussit à peine à se contenir, mais, s'adressant à M. Dormoy, il ne put se faire violence plus longtemps.

---

(1) Le *trois pence* est une petite pièce d'argent qui vaut le quart d'un schelling.

« Jeune serviteur de Dieu, » lui disait-il, « nous te recevons avec amour parmi nous, mais il faut que tu saches ce que nous éprouvons aujourd'hui. Tu nous vois réunis ici et en bon nombre, nous saluons notre père spirituel ; nous le connaissons lui et il nous connaît. Sais-tu où nous étions et ce que nous étions, quand, jeune comme toi, il vint ici il y a vingt ans ? — Où nous étions ? perdus dans le monde. Ce que nous étions ? des bêtes sauvages, oui, des bêtes des champs. » Et il éclata en sanglots. Je savais, moi, tout ce qui se passait dans son esprit ; il y a des merveilles dans le monde de la grâce, Nathanaële, comme tout chrétien sincère, se croit être la plus grande de toutes. Il n'y avait rien qui concernât ma petite personne dans cette scène touchante.

L'occasion de notre séparation avait évoqué des souvenirs. Nathanaële n'est plus le jeune homme d'autrefois, vaillant et vigoureux. De ce passé, il ne lui reste plus que les cicatrices qui rappellent la valeur intrépide qu'il a déployée en se battant pour son pays et en défendant la forteresse de Moshesh. Aujourd'hui, il grisonne, il est brisé, les persécutions dont il a été l'objet de la part d'un autre chef à qui il s'était dévoué, ont, tout en nourrissant sa piété, laissé une teinte de mélancolie sur son esprit. Il est chef lui aussi, et pourtant il travaille sur les routes pour que sa maison puisse soutenir sa position, et comme il ne fait rien à demi, il travaille comme un forçat. Aucun évangéliste n'a fait plus que lui. Il ne parle que de son prochain départ pour le ciel et du peu d'espoir que nous pouvons avoir de nous revoir ici-bas. Quoi qu'il en soit, le rendez-vous est certain, et il n'est pas éloigné.

Après les adieux officiels et privés, une dernière entrevue avec Molapo, à qui il me fut donné de dire encore quelques paroles sérieuses, nous quittâmes enfin Lérivé, notre cher Ebénézer. La première nuit nous la passâmes chez le magistrat du district, le major Bell, qui nous avait spécialement invités. Le bruit s'était répandu que je devais le soir donner une conférence sur nos voyages, dans la cour de justice qu'on



avait disposée pour cela. Des blancs avaient, à cheval et en voiture, franchi de grandes distances, malgré l'heure indue. La salle était comble. Des Bassoutos aussi, mus par la curiosité, s'étaient attroupés dehors et se faisaient répéter par des interprètes improvisés ce qui se disait au dedans. Le lendemain, nous passâmes à Cana ; le surlendemain, à Bérée, où mon bon frère Jousse vint nous serrer encore une fois la main. Le samedi, nous étions à Morija, où nous passâmes un bon dimanche. Le soir, nos amis, dans une réunion tenue chez M. Casalis et conduite par lui, nous donnèrent leurs derniers messages, nous firent leurs derniers adieux et nous recommandèrent, nous et notre œuvre, au Seigneur, par de ferventes prières. Là aussi, comme à Lérivé, quelques bons chrétiens nous apportèrent l'un son schelling, l'autre un peu de farine pour la route. Le lundi, nous prenions congé de ces membres de notre famille missionnaire à qui m'unissent de longue date des liens intimes. Nous étions bien déterminés à ne pas regarder en arrière, mais en avant.

Cependant notre bon vieux frère Dyke trouva encore le moyen de me faire parvenir en route une lettre des plus émouvantes, accompagnée d'un gage non moins touchant de son affection. Nous avons le cœur gros ; cela nous fit du bien.

Après une douce entrevue à Maféteng avec M. Adolphe Casalis et la bonne vieille madame Rolland, nous franchîmes la limite du Lessouto, et ce ne fut pas sans émotion que nous vîmes ses belles montagnes disparaître à l'horizon.

A bord du « Conway Castle », 20 janvier 1880.

Bien cher monsieur Casalis,

Vous le voyez, par la date de ma lettre, nous avons quitté la terre d'Afrique, nous sommes sur les grandes eaux et en route pour la France !

Notre voyage à travers la Colonie a été fatigant sous tous les rapports. Je ne pouvais surmonter un sentiment de lassi-

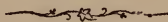
tude qui m'accablait à tel point que toutes les sources de la vie et de la pensée semblaient taries en moi. C'est, dit le Dr Stewart, une des conséquences ou un des restes de la fièvre du Zambèze. Lui-même, depuis son retour de Livingstonia, éprouve la même chose. Nous sommes restés quinze jours au Cap et dans les environs. Je ne me sentais pas capable de continuer. Et puis nous désirions laisser ma nièce à l'institution huguenote de Stellenboch jusqu'à notre retour. Inutile de dire l'intérêt que notre Mission a excité dans les Eglises, surtout parmi les pasteurs de l'Eglise hollandaise.

Nous avons quitté le Cap le 13, et nous sommes maintenant près de l'Équateur. On voyage vite maintenant. Nous espérons arriver la semaine prochaine à Madère. Nous avons obtenu de la Compagnie, sans augmentation de frais, d'interrompre la traversée. Nous resterons donc quinze jours avec nos chers amis Buchanan qui sont là, à Madère, et arriverons en Angleterre par l'« Edinburgh Castle » vers le 20 février. Nous ne nous arrêterons que peu de jours à Londres pour voir mon beau-frère et mes belles-sœurs, et nous nous rendrons immédiatement à Paris. Ainsi donc au revoir. Priez beaucoup pour nous.

Votre affectionné,

F. COILLARD.

La lettre qui précède était composée, quand nous est parvenue la nouvelle de l'heureuse arrivée de M. et Madame Coillard, à Londres, dans la matinée du 20 février. Ils y ont été accueillis par leur beau-frère et leur belle-sœur, M. et Madame Mackintosh. Leur petit séjour au Cap, le voyage du Cap à Madère, et les deux semaines qu'ils ont passées dans cette île leur ont fait, disent-ils, surtout à notre frère, un bien immense. Avant de venir à Paris, ils resteront quelques jours à Londres, dans l'intérêt de la Mission.



VISITE AU COIN FRANÇAIS (FRANSCHÉ HOEK) DANS LA COLONIE  
DU CAP

Mademoiselle Lina Marchal, du Ban-de-la-Roche, partit l'année dernière du milieu de nous pour aller à Stellenbosch aider à l'éducation de jeunes descendantes des huguenots que la révocation de l'édit de Nantes força de chercher un asile au cap de Bonne-Espérance. Pendant ses premières vacances, elle a visité le *Coin français*, qui est la partie du refuge où le souvenir et l'amour de la France se sont le mieux conservés. Dans une lettre qui n'était pas destinée par elle à la publicité, mais que sa famille a mise à la disposition de notre Comité auxiliaire de dames, elle a décrit avec entraînement tout à la fois les mœurs de ses hôtes et la vive impression qu'a produite sur elle leur inaltérable attachement pour la patrie spirituelle et terrestre de leurs ancêtres. Nous nous félicitons de pouvoir offrir à nos lecteurs cet intéressant récit :

« Nous sommes arrivés ici après quatre heures de voyage en *cart* ; on ne peut se figurer, si l'on n'y a passé soi-même, ce qu'il y a de fatigant, de tuant et aussi de divertissant dans ces courses effrénées à travers monts et vaux, ruisseaux et rivières, pierres et roches. Mais on jouit de vues splendides précisément parce que les conducteurs ne reculent devant rien. Nous avons gravi des montagnes très hautes. Si vous aviez vu le mont Sina que nous avons contourné ! Il est formé de trois pics aigus qui s'élancent comme trois flèches à une hauteur énorme ; il était tout fumant des vapeurs du matin, c'était quelque chose de saisissant ; je comprends qu'on lui ait donné le nom qu'il porte.

Nous avons traversé Drakenstein, qui m'a paru bien joli ; mais les chevaux volent, on n'a pas le temps de voir les choses. Ces bêtes m'étonnent, elles ne sont jamais fatiguées. Le Coin français est composé de fermes disséminées à de

grandes distances les unes des autres et cachées sous le feuillage. La vallée est tout entourée de montagnes immenses, non pas arrondies comme les nôtres en Alsace, mais à pic et couronnées de rochers énormes. Les panthères, les chacals, les singes et les lièvres s'y rencontrent fréquemment ; il y a aussi beaucoup de serpents.

Quand les réfugiés français arrivèrent, chassés par la révocation de l'édit de Nantes, il y avait ici beaucoup d'éléphants qui disparurent peu à peu. Les panthères ne doivent plus être nombreuses ; cependant en un seul jour elles ont enlevé neuf moutons à M. Hugo chez lequel nous sommes logés. Je ne puis vous dire combien je suis heureuse d'être venue ici ; tout est intéressant. Les fermes ont gardé leurs noms français ; presque toutes les familles sont d'origine française ; il y a une quantité de Hugo, de Leroux, de de Villiers, de Malherbe. Ils ont manifesté tant de joie de voir une Française, la première qui soit venue chez eux, disent-ils. Comprenez-vous qu'ils soient restés si attachés à la patrie de leurs pères après cinq générations ! Ils ont parlé le français jusqu'à la troisième et sont peinés de n'avoir pu le conserver ; mais naturellement le gouvernement hollandais d'abord, puis les Anglais les ont forcés à parler leurs langues. Nous sommes logés à la ferme Hugo ; j'ai été d'abord toute désappointée en entrant dans ces petites chambres sans plafond ni plancher, à petites fenêtres, d'apparence si modeste, mais l'affection de ces chers Hugo et la propreté de la maison m'ont vite réconciliée avec mon logement. Les Hugo n'ont point d'enfants, la chère dame m'appelle sa fille ; lui, qui aime à dire qu'il a quelque chose de français dans le caractère, les manières et le visage (en effet, ses yeux noirs, son teint animé, son nez assez fin donnent quelque raison à ses prétentions), lui, dis-je, est tout fier de m'avoir dans sa maison ; il me gâte et les autres sont tout prêts à en faire autant ; j'en jouis avec reconnaissance. Madame Hugo préside en ce moment à sa réunion de Missions. Elle a lieu tous

les jeudis, tantôt dans une ferme et tantôt dans une autre, et les femmes cousent tout en causant paisiblement. A la fin de l'année, on organise une vente au profit de la Mission. Madame Hugo vient de faire aux travailleuses un petit culte en hollandais ; naturellement on a chanté, mais je renonce à vous donner une idée de ces sons confus. C'est un bourdonnement, une cantilène nasillarde, c'est tout au monde, mais non un chant. Ce qui vous divertit surtout, ce sont les petites fioritures qui précèdent chaque note sans exception. Oh ! les braves gens que ça fait !

C'est peut-être une illusion, mais il me semble qu'ils ont tous quelque chose de français dans leurs manières, leurs habitudes.

Je ne me lassais pas d'admirer hier, au service divin, le profil si fin de quelques vieillards. Une idée que nous ne ferions pas mal d'adopter chez nous, c'est de rappeler, pendant le service, le temps qui fuit, l'heure qui s'avance et dont il faut profiter ; ils ont, au milieu de l'église, une bonne grosse horloge, au tic-tac retentissant. La chaire est posée sur quatre pieds de faïence bleue !

Il reste peu d'objets apportés par les réfugiés ; j'ai remarqué un fauteuil en bois noir (de l'ébène sans doute) très finement découpé ; une écharpe splendide en soie d'un jaune doré superbe m'a fort intéressée ; le travail en est très curieux. Il n'y a que peu de traces de leurs premières constructions, et un seul arbre planté par eux existe encore, c'est un chêne superbe dont je vous envoie une feuille.

La piété de ces gens est si simple et si vraie, il y a quelque chose de naïf et d'enfantin dans leur foi ; le culte de famille est pratiqué avec une régularité parfaite. Tous les matins à sept heures, je les entends chanter, lire et prier avec leurs domestiques noirs, et le soir, de même. Leur vie s'écoule paisible et heureuse, ils ne deviennent pas très riches, mais ils ne manquent de rien. La vigne produit énormément, le terrain est excellent, ils ont d'immenses troupeaux de mou-

tons, et c'est là leur grande ressource ; ils aiment beaucoup le café, et en ont toujours de prêt ; partout où vous entrez on vous en offre d'excellent.

Une des choses qui m'ont le plus frappée jusqu'ici, c'est un petit bois d'orangers dans lequel on m'a introduite l'autre jour. De ma vie je n'ai éprouvé un tel ravissement ; je croyais entrer au jardin d'Eden. Je ne pensais pas qu'il y eût rien d'aussi beau sur la terre. Ces immenses orangers si touffus, si verts, et cette quantité d'oranges dorées, de citrons, de mandarines sucrées, non, vous ne sauriez croire comme ces arbres sont chargés ; c'est éblouissant. Et le bois est si propre, si bien entretenu. Je voudrais vous voir tous là dedans, et jouir de vos impressions. L'âme est si remplie qu'on ne sait si l'on veut pleurer ou chanter. La puissance de Dieu vous paraît si grande, si saisissante ; et la pensée qu'un tel Dieu, si admirable dans ses œuvres, s'intéresse à de pauvres êtres comme nous, les aime, s'appelle leur Père, cette pensée fait tressaillir l'âme de joie et de reconnaissance.

Je raconterai maintenant l'emploi d'une de mes après-midi. Madame Hugo, notre hôtesse, me promettait depuis quelques jours de me conduire chez son grand-père dont on m'avait parlé plusieurs fois à Stellenbosch, et ici on racontait qu'il gardait, avec un soin jaloux, un bâton qui lui avait été apporté de France par un de ses enfants ; qu'il avait pleuré à la mort du Prince Impérial parce qu'il était Français. Puis, j'avais aperçu, dimanche, sa tête vénérable, et chacun parlait de la joie qu'il aurait à me voir. J'étais impatiente de lui serrer la main, et aujourd'hui le soleil était si engageant que, peu après le dîner, nous partions pour visiter le digne homme. Il n'était pas chez lui, il était parti en cart pour visiter une vieille parente, qui célébrait je ne sais quel anniversaire. Madame Hugo me proposa de pousser jusque-là, la distance n'étant pas très grande. De loin, je voyais une quantité de voitures attendant à la porte, et une foule affairée allant et venant sur le perron. J'en demandai l'explication à

madame Hugo. Ce sont, me dit-elle, les parents et amis de la vieille dame qui se sont réunis pour fêter son anniversaire. Je trouvais peu agréable de tomber dans cette ruche humaine et je craignais de les importuner, mais vous n'avez pas d'idée comme j'y fus reçue. Ce fut une véritable ovation ; des poignées de mains, des sourires, des airs ravis ; ici la joie était muette, là elle se traduisait en paroles aimables, affectueuses, ou, si l'on ne pouvait parler, on s'empressait d'apporter du café, des gâteaux. Vous l'avouerez-vous ? Je recevais tout comme une reine digne d'un tel tribut. Horreur, dites-vous ! Point du tout. Je sentais que tout cela revenait à ma nation et non à moi. Personne ne m'eût regardée si j'eusse été Allemande ou Anglaise. Et ce cher vieillard ; vous dirai-je son émotion, son regard humide, son serrement de main, son air vénérable et patriarcal ? il fait penser à Moïse. Il fallut me mettre au piano ; tous ceux qui étaient dehors accoururent ; la chambre était pleine. On me demanda de chanter la *Marseillaise*, mais le piano était trop mauvais pour attaquer un air si difficile à rendre seule. Je me bornai à chanter une bagatelle qui demande peu de voix : « Pourquoi me fuir, passagère hirondelle ? »

« Du français, du français, parlez-nous en français maintenant ! » Je m'assis près du cher vieillard pour qu'il pût entendre et récitai deux versets de : « Mon cœur te réclame, pays du repos ; » mais mon cœur était si plein que j'avais peine à retenir mes larmes et ma voix tremblait. Alors le bon grand-père se leva et, très pâle et tremblant d'émotion, il murmura ses remerciements, disant que mon arrivée ici était une bénédiction pour eux tous, etc. Malheureusement je ne comprends pas le hollandais et ne retirerai de tout cela que ce que ma voisine m'en traduisit. Là-dessus il partit, mais nos rapports n'en resteront pas là, si Dieu le permet. Alors ces braves gens déplorèrent tous de nouveau d'avoir abandonné la belle langue de leurs ancêtres et se déclarèrent prêts à l'étudier. Je leur offre toujours mon concours dans

ce cas et tout se termine par des rires. Après force poignées de mains échangées de part et d'autre, nous nous remîmes en route. Au bout d'un moment on me rappelait : Ne voulez-vous pas accepter quelques oranges ? et l'un des vieillards courait au jardin pour m'en chercher, et il fallut en remplir mes poches. Ne pensez-vous pas que c'est touchant, la fidélité de ces gens à la patrie de leurs pères et de leurs pères persécutés ? Mon entourage craint que tant d'honneurs ne me tournent la tête ; vous le penserez aussi peut-être ? Mais croyez-vous que je n'aie pas assez de bon sens pour attribuer tout, absolument tout à ma nationalité et comprendre que je n'ai là dedans aucun mérite personnel ?

Quand vous le pourrez, glissez quelques fleurs dans vos lettres, j'ai fait des heureux ici avec quelques-unes de celles que vous m'avez envoyées ; est-ce mentir que de dire qu'elles viennent de France ?...

Nous revenons d'une tournée d'adieux ; j'ai revu mon cher vieux Hugo ; sa figure rayonnait, mais il ne parle que le hollandais, il me faut l'étudier décidément. Il m'a remis un verset qu'il a choisi pour moi : « Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, demandez tout ce que vous voudrez et il vous sera accordé ; » et il ajoutait : Celui qui a cette parole dans son cœur doit se sentir riche. Ils m'ont invitée à passer chez eux les prochaines vacances, et j'ai accepté tout simplement, avec reconnaissance. Le major Malan a visité le Coin français il y a quelques années, et particulièrement les Hugo dont un des fils a épousé une Malan. Je ne sais vraiment où il n'a pas passé, tout le monde le connaît dans la Colonie, on s'est attaché à lui partout, et partout il a laissé son portrait.

LINA MARCHAL.

---



## SÉNÉGAL

RAPPORT ANNUEL DE M. TAYLOR

Saint-Louis, le 22 janvier 1880.

Bien cher Directeur,

L'année qui vient de s'écouler a marqué une nouvelle phase dans l'histoire de la mission du Sénégal. Quelques pas ont été faits. Dieu nous a accordé de pouvoir constater par des faits significatifs qu'il y a lieu d'espérer un bel avenir pour cette œuvre dont les commencements ont été entravés par des épreuves de tout genre. C'est avec tremblement que j'ai accepté en 1878 la charge que les Eglises de France m'ont fait l'honneur de me conférer ; mais, grâce à Dieu, mon expérience de cette année n'est qu'une confirmation des paroles de l'apôtre Paul : « Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort. » A la fin de l'année, j'ai élevé mon Ebénézer, m'écriant : « L'Eternel m'a secouru jusqu'ici » ; et au seuil d'une nouvelle, heureux, reconnaissant et fort de ma confiance en Dieu pour l'avenir, je répète les paroles d'un des textes choisis par M. Appia le jour de ma consécration : « Je puis tout par Christ qui me fortifie. »

Pendant le cours de l'année, nous avons eu des conversions et des mariages chrétiens ; nous avons fait la connaissance de beaucoup d'indigènes qui nous écoutent avec attention quand nous leur parlons des choses de Dieu ; nos relations avec le gouvernement ont été bonnes, et le public en général, à quelques exceptions près, a été bienveillant pour nous.

En tout, nous avons dix-neuf membres de l'Eglise communicants, huit catéchumènes proprement dits, et un certain nombre de Bambaras qui viennent plus ou moins régulièrement écouter la prédication de l'Évangile. Le nombre de

baptisés pendant l'année a été de six convertis et trois enfants.

Nous avons remarqué chez nos néophytes de sensibles progrès dans la piété ; quelques-uns d'entre eux nous ont prêté un précieux concours dans l'œuvre d'évangélisation. Il y en a qui ont été appelés à quitter Saint-Louis, mais les lettres qu'ils nous ont écrites nous ont tranquilisés à leur sujet. Nous en avons reçu de Bilali Ndiayé, de Moussa Sidibé et de sa femme Kani. Il nous tarde de revoir ces chers amis au milieu de nous.

Le nombre moyen de notre auditoire au culte, d'après la liste gardée par un ami anglais, M. Pratt, est de trente à quarante.

Nos réunions des membres de l'Eglise se tiennent deux fois par semaine : le mardi matin, à sept heures et demie pour les femmes, et le jeudi soir, à sept heures pour les hommes.

Par suite du mauvais état de ma santé, j'ai dû renoncer au culte français et anglais, mais je tâche toujours d'être utile à nos amis en les visitant chez eux, quand le temps me le permet. Parmi les Anglais, il y a des communicants ; aucun soldat français ne prend la sainte Cène ; tous, ils s'excusent en me rappelant le milieu dans lequel ils vivent. Pauvres jeunes gens !

L'œuvre que je fais parmi les esclaves fugitifs mérite d'être mentionnée.

Tous les indigènes ici sont, vous le savez déjà, d'anciens esclaves libérés. Tous les mois, la population de Saint-Louis reçoit un surcroît d'esclaves fugitifs qui viennent s'y cacher pendant trois mois pour avoir droit à la liberté. Ces pauvres malheureux, pour la plupart des Bambaras, lorsqu'ils sont en contact avec les musulmans, deviennent eux-mêmes musulmans ou restent des païens incorrigibles.

Depuis que nous avons commencé à leur donner asile, nous avons pu en amener un certain nombre à la connaissance de

Jésus-Christ. La plupart des membres communiant de notre petite Eglise se composent de ces libérés. Après leur conversion, ils déploient beaucoup de zèle à nous mettre en rapport avec leurs compatriotes plus anciens qu'eux dans la colonie. Samou Dhiajaté et Bilali Ndiayé nous ont été amenés par Samba Coumba; et, parmi les catéchumènes, Kélifa Dhiajaté, Assa Dhialo et Lissa Sidibé nous ont été amenés par d'autres libérés. Nous donnerons, s'il plaît à Dieu, en son temps, un rapport spécial sur cette partie de l'œuvre qui a été si bénie par Dieu.

Nous avons entrepris aussi une œuvre parmi les aveugles et les pauvres malades. Ces malheureux viennent régulièrement chez nous, au nombre de vingt, tous les dimanches, à dix heures du matin, pour demander l'aumône. Nous leur donnons à chacun un ou deux sous; mais avant de le faire, nous leur parlons de Jésus-Christ, l'ami des souffrants et des malheureux. Aucune conversion ne s'est encore produite parmi eux, mais ils écoutent chaque dimanche nos prédications avec un grand sérieux, ce qui nous fait espérer que, par la bénédiction de Dieu, le pain ainsi jeté sur la face des eaux se trouvera après plusieurs jours.

Les mariages légitimes qui ont eu lieu pendant le cours de l'année, sous notre direction, nous ont fort réjouis. Des gens à qui nous n'avons pas encore accordé le baptême se sont mariés légitimement, en attendant qu'ils soient prêts à recevoir ce sacrement. En conséquence de ces mariages fréquents que nous avons été appelés à bénir, quelques indigènes commencent à réfléchir et à reconnaître que le mariage chrétien contribue au bien de la famille et de la société en général.

Dans notre campagne contre la polygamie et le divorce, si fréquents parmi les musulmans, nous avons rencontré plus d'opposition chez les hommes que chez les femmes.

Les hommes croient que la polygamie est une institution divine. Pour le prouver, outre sa sanction par le Koran, voici

comment raisonnent ces braves gens : « Dieu a créé plus de  
 « femmes que d'hommes ; dans la population de chaque  
 « pays, il y a au moins quatre femmes pour un homme ;  
 « donc un homme obéit à la nécessité des choses établies  
 « par Dieu en épousant plusieurs femmes. » Vous voyez  
 quels redoutables logiciens sont ces musulmans, leur syllo-  
 gisme est inimitable en son genre ! Mais ce n'est pas tout.  
 Pour appuyer ce raisonnement, ils font appel à leur expé-  
 rience personnelle. « Chez nous », me disent-ils, « le mari  
 d'une seule femme n'est jamais bien servi. Se voyant seule  
 maîtresse, elle est orgueilleuse, entêtée, et se croit l'égale  
 de son époux. Que celui-ci prenne une femme de plus, elle  
 est vite guérie ; elle devient soumise, et, poussée par la ja-  
 lousie, elle travaille avec ardeur pour que sa rivale ne soit  
 pas plus appréciée qu'elle-même ; l'autre, de son côté, pour  
 les mêmes motifs, en fait autant ; voilà donc une heureuse  
 concurrence établie ; le mari en profite nécessairement, et  
 est aussi bien servi qu'un prince, entouré qu'il est par des  
 malheureuses dont le dévouement est toujours entretenu  
 par le feu de la jalousie ! » Ceci est une nouvelle application,  
 unique en son genre, de la méthode expérimentale pour dé-  
 montrer la valeur d'une institution appelée morale.

Les quelques femmes (elles ne sont pas nombreuses) qui  
 m'ont exprimé leur approbation d'un pareil état de choses,  
 m'ont dit sur un ton sec et avec un sourire sardonique que  
 leurs maris sont trop exigeants, et que, conséquemment, une  
 femme a moins de tracas quand son mari en a d'autres pour  
 porter avec elle son lourd fardeau.

Pour le divorce, hommes et femmes sont à peu près d'ac-  
 cord ; ils croient que c'est une bonne chose. J'ai rencontré  
 des femmes assez nombreuses qui m'ont dit qu'elles ne se  
 marieraient jamais à la mode chrétienne, parce qu'elles ne  
 seraient pas libres après cela de quitter leurs maris quand  
 elles le voudraient, et cependant ce sont elles qui souffrent  
 quand ces sortes de séparations ont lieu.

On croit indispensable qu'une femme ait un mari. On en rencontre beaucoup qui font de la recherche d'un mari le suprême objet de leur vie, négligeant toute autre chose jusqu'à ce que leur désir soit réalisé. Une femme a-t-elle le malheur de mourir sans avoir trouvé ce qu'elle cherchait ? On ne l'enterrera pas s'il ne se présente un homme qui veuille bien la reconnaître comme son épouse. Voici comment la chose se fait : aussitôt qu'une femme de cette catégorie est morte, on ouvre sa malle ; on y cherche des objets de valeur ; on les offre à un homme qui consent à les accepter et qui déclare, en présence de tous, qu'il reconnaît d'ores et déjà, et reconuaitra dans le monde à venir la défunte comme sa femme légitime. Après cette cérémonie, le corps de la morte est enterré avec solennité ; ses parents ont le cœur tranquille en ce qui regarde son sort de l'autre côté de la tombe, car ne lui a-t-on pas acheté un mari qui, au jour du jugement, la portera sur son dos, suivant leur expression, et sera responsable pour elle devant Dieu ? Je n'ai jamais entendu dire qu'on n'ait pas pu trouver un mari dans de telles occasions, malgré la grave responsabilité qui, d'après leur système, incombe, pour le jugement dernier, à l'homme qui accepte une telle charge. Un bon nombre de nos braves musulmans d'ici qui poussent l'utilitarisme à un degré sans pareil, ne sont certes pas fâchés de voir arriver de tels cas qui leur procurent la chance de mettre dans leur poche la somme de vingt francs au moins, le prix le plus bas fixé par leurs lois, comme devant revenir à un homme qui consent à devenir le mari d'une défunte. Que ces gens, hommes et femmes, sont à plaindre ! Que nous voudrions les voir tous chrétiens éclairés et heureux !

Tout le monde va bien chez nous, excepté moi. Salimata, grâce à Dieu, n'a pas été malade depuis longtemps. Elle travaille avec zèle à l'école et à l'évangélisation des fugitifs que nous avons dans notre asile.

TAYLOR.

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

---

### MISSION CHEZ LES KARENS

L'histoire de la Mission chez les Karens est une preuve nouvelle et éclatante de la puissance de l'Esprit de Dieu pour régénérer et transformer les individus aussi bien que les peuples.

Lorsque les missionnaires de la Société baptiste d'Amérique arrivèrent pour la première fois au Birman, ils se doutaient peu de l'œuvre merveilleuse que le Seigneur voulait accomplir par leur moyen. Leur attention s'était tout d'abord et tout naturellement portée sur les Birmans, la seule population de cette région un peu connue, et, pendant plusieurs années, ils travaillèrent avec zèle à l'évangélisation et au relèvement de cette nation. Leurs travaux ne furent pas vains ; mais Dieu avait un autre but en les appelant au Birman, et c'était parmi les Karens, qui n'étaient point alors un peuple, qu'il devait manifester son amour et sa puissance.

Les Karens vivaient dispersés dans tout le Birman. On en rencontre aussi dans le royaume de Siam et dans l'ouest de la Chine. Ils appartiennent, croit-on, à la race caucasique, mais on ne sait rien de certain sur leur origine. Leur nom signifie simplement « hommes sauvages. »

Sous le rapport physique et intellectuel, ils étaient bien inférieurs aux Birmans, qui les avaient réduits en esclavage.

Astreints par leurs oppresseurs aux travaux les plus pénibles, à labourer leurs terres et à les cultiver sans autre salaire que de mauvais traitements, les Karens, pour échapper à ce joug, avaient adopté une vie nomade. Ils vivaient par petites hordes, campant toujours aussi loin que possible des villages birmans.

Il ne serait pas exact de dire que les Karens n'avaient pas de religion. Cependant, contrairement à tant d'autres peuples païens, ils n'avaient ni idoles, ni prêtres, ni formes particulières de culte ; par contre, ils avaient une connaissance très remarquable de certaines vérités révélées. Ainsi ils croyaient en un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, à la chute de l'homme créé à l'état d'innocence, à l'immortalité de l'âme, enfin à la vie et aux peines éternelles.

A ces croyances fondamentales s'étaient ajoutées une foule de traditions nationales, conservées avec le plus grand soin d'une génération à l'autre. D'après l'une de ces traditions, leurs pères auraient été les objets de la faveur toute spéciale du Créateur, mais ils s'étaient insensiblement éloignés de lui, l'avaient oublié et avaient ainsi perdu la connaissance des choses du ciel et s'étaient égarés loin de ses voies. Dieu lui-même s'était détourné d'eux et leur avait voilé sa face. De là tous leurs maux et cette rude oppression sous laquelle ils gémissaient. Mais ils vivaient dans l'attente de jours meilleurs. Une de leurs plus anciennes prophéties annonçait en particulier que des hommes blancs viendraient un jour s'établir parmi eux, qu'ils seraient porteurs d'un livre blanc, par lequel, en apprenant de nouveau à connaître le chemin du ciel, ils redeviendraient, comme l'avaient été leurs pères, le peuple béni de Dieu.

On comprend aisément que, dans un terrain aussi bien préparé, la semence divine n'eût qu'à être jetée pour lever aussitôt et porter des fruits en abondance.

Dès que les missionnaires parurent avec le Livre divin, ils furent accueillis comme des messagers de la délivrance. Partout où la bonne nouvelle du salut fut proclamée, elle fut aussitôt reçue avec joie, et ce fut bientôt par centaines qu'on put compter les nouveaux convertis.

Voici l'origine de ce mouvement. Après avoir posé les fondements de la station de Moulain, devenue si prospère,

M. Georges Boardman fut appelé à en fonder une autre à Tavoy, dans la province de ce nom et dans le Bas-Birman.

En se rendant à Tavoy, il prit avec lui un homme nommé Ko-Thab-Byu, que les missionnaires avaient racheté de l'esclavage, et qui manifestait tous les sentiments d'une vraie conversion.

M. Boardman le baptisa peu de temps après son arrivée à Tavoy. Ko-Thab-Byu était Karen ; sa conversion attira l'attention des missionnaires sur ce peuple et les amena à s'informer exactement de tout ce qui le concernait. Ce premier converti devint aussi le premier apôtre parmi son peuple. Sa prédication ne consistait pas en discours éloquentes de la sagesse humaine, mais en une démonstration d'esprit et de puissance. Déjà assez avancé en âge lors de sa conversion, et sans grande culture intellectuelle, il avait simplement appris que Jésus est venu au monde pour sauver les pécheurs, et qu'il l'avait sauvé lui, le pauvre Ko-Thab-Byu ; dès ce moment, il n'avait plus eu qu'une pensée, faire connaître ce Sauveur tout autour de lui. Il allait de village en village, de province en province, proclamant partout la bonne nouvelle du salut. Les cœurs, on l'a déjà vu, étaient prêts à recevoir son témoignage. Dieu aussi agit puissamment par son moyen, et l'Évangile étendit chaque jour ses conquêtes. En 1844, M. Abbot et ses compagnons baptisèrent deux mille personnes dans la seule province d'Aracan.

Les persécutions ne tardèrent pas à éclater, et il n'est pas de tortures que les cruels Birmans n'infligèrent aux chrétiens ; mais ces persécutions ne servirent qu'à fortifier leur foi et à augmenter leur nombre. En mainte occasion, les persécuteurs furent eux-mêmes confondus et gagnés à l'Évangile par la fermeté et le courage des persécutés.

En 1870, un nouveau mouvement se produisit parmi les Karens de la région montagneuse du Toungou.

Poussé par l'Esprit de Dieu, San-Quala, l'un des prédicateurs karens les plus distingués, n'hésita pas à aller occuper



ce poste périlleux, malgré toutes les représentations des missionnaires qui tremblaient pour sa vie.

A peine eut-il commencé à prêcher que, de tous côtés, on accourut pour l'entendre, et, dans l'espace de quelques mois, des milliers d'âmes se convertirent. La transformation de ce peuple fut si complète, qu'elle frappa non seulement les missionnaires, mais encore les officiers anglais établis dans le Birman. De cruels, rapaces et barbares qu'ils étaient, les Karens du Toungou devinrent des hommes d'ordre, civilisés et humains.

Le premier résultat de l'évangélisation des Karens a été de rassembler en un peuple ces tribus dispersées et vagabondes. A différentes reprises, les missionnaires avaient tenté l'organisation d'une société de Karens, mais leurs habitudes nomades et leur crainte des Birmans rendaient la chose impraticable. Ce ne fut qu'insensiblement et à mesure que l'Évangile fit des conquêtes, que ce but fut atteint. Les chrétiens éprouvèrent en effet le besoin de se rapprocher les uns des autres, de se grouper autour du temple et de l'école : c'est ainsi que se sont formés des villages entiers de Karens.

Le second résultat de cette mission a été l'organisation de centaines d'Eglises avec leurs pasteurs et leurs instituteurs indigènes.

En 1877, le nombre de ces Eglises s'élevait à quatre cent sept, dont soixante et onze desservies par des pasteurs indigènes consacrés, et les autres par les missionnaires et par des évangélistes indigènes. Les deux tiers de ces Eglises possédaient des écoles qui comptaient de quatre à cinq mille élèves.

De ces écoles sont sortis plus d'un instituteur dévoué et plus d'un prédicateur distingué. Outre les écoles primaires, les chrétiens de Rangoun, de Henthada et de Toungou ont organisé des écoles supérieures qu'ils entretiennent à leurs propres frais.

Dans ces dix dernières années, le district seul de Bassein

a donné plus de 44,000 roupies pour la construction et l'entretien des écoles et pour l'œuvre en général.

En 1877, le chiffre des contributions de ces dix-huit à dix-neuf mille Karens, pour leurs différentes œuvres, s'est élevé à 52,000 roupies.

Leurs Eglises sont, en général, bien organisées et bien disciplinées. Il y a certainement encore beaucoup d'ignorance, beaucoup de superstitions et de vieilles habitudes qui devront disparaître ; mais, en somme, les progrès obtenus sont merveilleux ; c'est à pas de géant qu'ont marché ces jeunes Eglises.

Elles sont devenues à leur tour missionnaires et ont déjà envoyé des messagers de la bonne nouvelle parmi leurs compatriotes du district de Prome, chez les Karens rouges du district de Toungou et enfin parmi les Bhamos.

Tous ces résultats sont bien propres à démontrer la puissance de l'Évangile. En face de ses détracteurs qui contestent son influence régénératrice, il est bon de pouvoir signaler une œuvre comme celle dont nous venons d'entretenir nos lecteurs, et qui suffit à elle seule pour prouver que le bras de l'Éternel n'est pas raccourci, qu'il peut toujours sauver les peuples aussi bien que les individus.

---

LIBÉRALITÉ. — La *Société américaine des Missions étrangères* a reçu un legs de cinq millions de francs. Craignant de voir tarir la source de ses revenus, si elle appliquait ce legs à ses œuvres ordinaires, elle a employé 500,000 fr. à fonder une nouvelle Mission en Afrique, et 500,000 fr. à créer un établissement d'éducation. On a suggéré à cette Société l'idée d'employer un demi-million à l'évangélisation de la France. Cette idée sera-t-elle mise en pratique ? Dieu le veuille !

---

---

## EMPIRE OTTOMAN

---

### COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR L'ŒUVRE MISSIONNAIRE

Quiconque s'intéresse au développement du royaume de Dieu ne peut être resté spectateur indifférent des événements remarquables qui se sont produits ces dernières années dans l'Empire ottoman. Aussi croyons-nous répondre au désir de la plupart de nos lecteurs en les entretenant de la situation actuelle et de l'avenir de la Mission entreprise dans les pays sur lesquels le sultan exerce sa domination. Nous espérons que les changements résultant de la dernière guerre avec la Russie, l'action du Congrès de Berlin et l'établissement du protectorat anglais sur l'Asie Mineure, faciliteront les efforts des missionnaires pour l'évangélisation de cette partie du monde.

PREMIÈRE PÉRIODE, 1818-1839. — La première fois que l'attention des chrétiens américains se tourna vers l'Empire ottoman comme champ d'activité missionnaire, cet empire comprenait, avec ses provinces tributaires, des portions des trois continents. Il offrait la plus grande variété de sol et de climat ; il s'étendait à travers les grandes voies de commerce du monde, et embrassait dans son vaste domaine les premiers foyers de la civilisation et le théâtre sur lequel se sont déroulées les scènes dramatiques racontées dans l'histoire ancienne et l'histoire sacrée. Il présentait au monde un des plus remarquables assemblages de races, de langues, de religions, sans rapports les unes avec les autres, toutes soumises à un despotisme ignorant et souvent barbare. Sa population totale s'élevait à trente-cinq millions d'habitants ; environ douze millions étaient déjà connus comme chrétiens, car ils descendaient, pour la plupart, de ceux qui, dans les premiers temps de l'Eglise, avaient accepté l'Evan-

gile. Dégénérés, dégradés, enfoncés dans l'ignorance et la superstition, ils tenaient cependant à ce nom de chrétiens, qu'ils avaient conservé à travers des siècles de barbarie et d'oppression, bien qu'ils en appréciaient peu la valeur au point de vue spirituel.

Le 9 juin 1831, quand les premiers missionnaires américains entrèrent à Constantinople, cette ville, avec ses faubourgs, contenait environ un million d'habitants ; la moitié d'entre eux étaient musulmans ; un tiers, grecs et arméniens ; le reste se composait de gens venus de toutes les parties du monde. Pareil mélange de races se retrouvait dans toutes les cités de l'empire. Par-ci, par-là, cependant, quelques villages n'étaient habités que par une seule race, Grecs, Turcs ou Arméniens. Chacune de ces races était fière de sa nationalité et de sa religion. Quant aux chrétiens de nom, on les rencontrait à peu près partout. Malheureusement, le christianisme de cette partie du monde avait été profondément corrompu avant la chute de l'empire byzantin et était devenu un objet de mépris pour les sectateurs de Mahomet. Il devint bientôt évident qu'il n'y avait aucun espoir de convertir les musulmans aussi longtemps que les chrétiens qui les entouraient ne pouvaient leur inspirer aucun respect. La première chose à faire était d'entreprendre une réforme dans l'ancienne Eglise ; la Providence avait préparé les voies.

En ce temps-là, les Arméniens formaient la classe la plus intelligente et la plus influente de la capitale. M. Goodell reçut d'abord chez eux un accueil bienveillant, et, pendant quelque temps, il fut écouté avec le plus grand intérêt. Mais bientôt le peuple découvrit que l'Évangile, dans sa pureté, était incompatible avec les rites auxquels il était accoutumé. Une violente persécution éclata. Ceux qui s'étaient attachés à la vérité furent soumis à des peines sévères, et leurs ennemis demandèrent au sultan d'ordonner l'expulsion des missionnaires. Les Arméniens, les Grecs et les Musulmans s'unirent dans cette lutte contre l'Évangile.

Mais Dieu ne permit pas que les missionnaires fussent chassés de leur poste. Leurs ennemis furent dispersés. En 1839, Goodell, Dwight et Schauflier sont encore à Constantinople. Schneider a prêché son premier sermon à Brousse, dans la Turquie d'Asie, et se prépare à tenir les grandes conférences d'Aintab, où il retracera l'histoire de l'amour du Sauveur et de son sacrifice, au milieu d'une grande émotion. Powers avait écrit la première hymne et commencé un recueil de cantiques en langue turque, qu'il se proposait de terminer, quand les infirmités de l'âge arrêterent son activité au service du Maître. Trébizonde était devenue une station missionnaire ; Erzeroum allait suivre cet exemple. Jonas King soupirait ardemment après la liberté religieuse, et cela jusqu'à la fin d'une vie longue et honorée. Justin Perkins et le docteur Grant avaient entrepris une œuvre parmi les Nestoriens, et posé les fondements de ces séminaires, merveilleux témoins des grâces divines, qui perpétuent les noms de Stoddard, Wright, Rhéa, Fidélia Fiske et bien d'autres, leurs bien-aimés collaborateurs dans le royaume de Dieu. En Syrie, de florissantes écoles avaient été fondées, et, ce qui valait mieux encore, l'Évangile avait montré sa puissance merveilleuse dans la foi élevée de Asaad Shidiak, le martyr du Liban.

SECONDE PÉRIODE, 1839-1860. — Vingt et un ans se passent encore en conflits continuels, mais aussi en continuels progrès, jusqu'à ce que la plupart des grands centres, du Bosphore à l'Euphrate, soient devenus des foyers de lumière, et que le Hatti Humayoum, le premier édit en faveur de la liberté religieuse et de l'égalité des droits pour toutes les classes, soit arraché à la Porte par lord Stratford de Redcliffe.

L'inauguration de la première chapelle évangélique de Turquie eut lieu à Constantinople le 1<sup>er</sup> juillet 1846 ; elle fut bientôt suivie de l'ouverture d'autres lieux de culte à Adabazar, Nicomédie et Trébizonde. La bannière du protestan-

tisme flotte sur tous les points; désormais elle est une puissance dans l'empire. L'année suivante, les protestants sont reconnus comme communauté indépendante, et, en 1850, un édit signé par le sultan les place sur le même rang que les autres communautés chrétiennes de ses Etats.

Pendant l'année 1860, le champ missionnaire atteignit presque ses limites actuelles. Byington et Clarke avaient commencé leurs travaux parmi les Bulgares; Fainsworth et Léonard envoyaient de Césarée des communications réjouissantes; Allen Wheeler et Barnum fondaient des établissements à Harpout; Walker se réjouissait de bénédictions particulières de Dieu sur ses travaux à Diarbékir; Marsh écrivait de Mossoul qu'il y avait dans cette ville une œuvre que les indigènes pourraient continuer, lors même qu'aucun missionnaire ne remettrait les pieds dans ses murs.

Les missionnaires de la Turquie centrale remportent des succès encore plus remarquables à Marash, Aintab et Kessab. Les noms des Schneider, des Powers, des Morgan, des Prast, des White et de bien d'autres sont encore chéris et vénérés, en souvenir reconnaissant de jours pleins des joies et des bénédictions d'en haut. Smith et Thompson, de la Mission syrienne, ont fait du monde chrétien leur débiteur, par leurs contributions à la littérature biblique. Henry Jessup tenait des hordes d'Arabes suspendues à ses lèvres, quand il leur disait que le sang de Jésus-Christ purifie de tout péché.

La seconde période, malgré toutes ses difficultés, se termine riche d'espérances pour l'avenir. L'horizon politique s'éclaircit. L'Évangile a démontré la puissance de Dieu par le salut de milliers d'âmes, et est partout reconnu comme étant en harmonie avec les progrès du siècle.

TROISIÈME PÉRIODE, 1860-1878. — Les vingt dernières années de la Mission en Turquie ont complété la période préparatoire. Le séminaire de Bebek, établi par le docteur Hamlin, avait déjà accompli une œuvre importante. Quelques-uns

des jeunes gens élevés dans cette institution étaient devenus de savants prédicateurs et des pasteurs capables et dévoués.

Au bout d'un certain temps, il devint nécessaire de donner une instruction complète dans les écoles de théologie, qui réunirent ainsi les conditions de collèges et de séminaires. De nouvelles écoles furent établies sur ces bases à Marsovan, Harpout, Marash et Mardin ; mais avant longtemps, on reconnut la nécessité de pousser l'œuvre d'éducation encore plus loin, et le docteur Hamlin entra le premier dans cette voie en fondant le collège Robert à Constantinople. Puis, successivement, s'ouvrirent le collège de Beyroutd, en Syrie, celui d'Aintab dans la Turquie centrale, et tout récemment celui d'Harpout, en Arménie.

L'une des conditions indispensables au succès de la Mission en Turquie est le relèvement de la femme. On sait à quel rang l'islamisme l'a reléguée, et quelle atteinte il a portée par là même à la civilisation. La femme, servante et esclave de l'homme dans cette vie, n'a pas l'espérance de l'immortalité, car on nie qu'elle ait une âme. Smith et Dwight, dans leur voyage de 1829, n'entendirent parler d'aucune école de filles. Pendant plusieurs années, l'attention des missionnaires fut principalement tournée vers la prédication de l'Évangile, et peu d'efforts spéciaux furent tentés en faveur des femmes. Les dames missionnaires profitèrent de quelques occasions qui se présentèrent à elles, et trois ou quatre demoiselles s'occupèrent d'écoles de filles, dans le but spécial de former des compagnes pour les pasteurs indigènes. Mais, dans ces dernières années, un grand nombre de femmes chrétiennes, instruites, se sont mises à l'œuvre. Elles travaillèrent d'abord dans les séminaires ; peu de temps après, elles allèrent dans les maisons du peuple, voyagèrent avec les missionnaires et établirent des écoles de filles en différents endroits. Leur influence s'est fait sentir au loin. A Eski-Zagra, quelques années plus tard, une femme bulgare, fidèle à son ancienne Église, montrait à la femme

d'un missionnaire un beau bâtiment de pierre, qui avait été érigé pour servir d'école de filles, et disait : « Nous vous devons ceci, à vous, missionnaires ; si vous n'étiez pas venus, rien de ce genre ne nous aurait été accordé. » Sous aucun rapport, il ne s'est opéré de plus grand changement dans l'esprit populaire en Turquie, qu'en ce qui concerne la position de la femme ; l'œuvre missionnaire n'eût-elle produit aucun autre résultat, ce serait suffisant pour justifier tous les sacrifices accomplis. Le « Home » de Constantinople, les séminaires de Samokov, de Brousse, Manisa, Marsovan, Aintab, Marash, Harpout et Mardin, sont des foyers lumineux qui dissipent les ténèbres environnantes.

Les Ecritures viennent d'être, pour la première fois, offertes au peuple dans sa propre langue. La dernière ligne de la traduction en ture osmanli a été écrite le 25 mai 1879, trois semaines avant la convocation du Congrès, la Parole de Dieu pouvait être répandue dans l'Empire ottoman, et sous une forme qui commande le respect et la confiance des meilleurs écrivains mahométans.

A côté des Ecritures, et leur servant d'auxiliaire, existe toute une littérature chrétienne, comprenant une grande quantité d'ouvrages pour l'éducation et la culture religieuse. Un recueil périodique en cinq dialectes différents et transmettant ses messages semaine après semaine dans toutes les parties de l'empire, n'en est pas la branche la moins importante. Un autre fait qui a contribué puissamment à disposer les cœurs à recevoir l'Évangile, est le respect et l'estime que les missionnaires se sont attirés, surtout pendant les deux ou trois dernières années, par leur dévouement en faveur des victimes de la famine et de la guerre. Les préventions se sont dissipées ; elles ont fait place à l'admiration et à un sincère attachement, et les missionnaires sont maintenant les bienvenus dans des maisons qui leur étaient auparavant fermées. L'histoire d'Eski-Zagra, d'Erzeroum, des hommes et des femmes, qui ont donné leur temps et leurs forces, leur



vie même, pour le soulagement des multitudes qui les environnent, constitue l'une des plus belles pages de l'histoire de l'humanité.

Outre la considération dont sont entourés les missionnaires, il faut compter l'estime dans laquelle sont tenus les chrétiens. Elle se démontre par des remarques dans le genre de celles-ci : « Les protestants ne mentent jamais ; on peut toujours les croire sur parole. » Aussi, quand des protestants ont été appelés devant des tribunaux, leur seul titre de protestant a souvent suffi pour les faire acquitter sans jugement. Un grand avantage en est résulté pour l'évangélisation parmi le peuple. Jusque-là, il n'y avait guère d'espoir à attendre des efforts tentés auprès des Musulmans. Ils regardaient les chrétiens comme ne valant pas mieux qu'eux-mêmes, et il était difficile de réfuter cet argument. Il était nécessaire qu'un christianisme plus pur et plus digne de ce nom pût leur être présenté. Cette œuvre s'est accomplie, et maintenant les missionnaires se préparent à pousser les travaux d'évangélisation, non pas seulement parmi les soi-disant chrétiens, mais encore parmi les mahométans.

L'action du Congrès de Berlin, en favorisant le libre développement de l'évangélisation dans l'empire ottoman, constitue une ère nouvelle dans l'histoire des missions modernes. La liberté des opinions pour tous les habitants, quelle que soit leur nationalité ou leur religion, se trouve mentionnée cinq fois dans le traité.

Ne reconnâtrons-nous pas, avec une humble gratitude, l'intervention du Chef de l'Eglise en faveur de la cause des Missions dans l'empire ottoman ? Et ne soutiendrons-nous pas de nos prières les efforts des missionnaires américains ? Actuellement, en Turquie, il y a 132 hommes et femmes dévoués, à la tête des Eglises et des maisons d'éducation ; plus de 500 pasteurs et instituteurs indigènes en service actif ; 92 Eglises comptant plus de 5,000 membres ; 20 écoles supérieures, collèges et séminaires ; des pensionnats pour les

deux sexes, pouvant contenir 800 jeunes gens ; 300 écoles primaires peuplées de 11,000 enfants ; 285 lieux de culte, formant autant de centres de lumière dans le pays, depuis les Balkans jusqu'au Bosphore et depuis le Bosphore jusqu'au Tigre, et dans lesquels, dimanche après dimanche, plus de 25,000 auditeurs sont réunis pour entendre la bonne nouvelle. Les Ecritures sont traduites dans les différents dialectes vulgaires, et distribuées par milliers d'exemplaires ; une littérature chrétienne, des journaux destinés aux écoles du dimanche, et de nombreux ouvrages sur l'histoire de l'Eglise et les vérités fondamentales de la religion circulent partout. La puissance de l'Évangile est confirmée par de vivants exemples et appelle le respect et la confiance de tous.

---

LES MISSIONS MORAVES. — Chacun sait quel zèle l'Eglise des Frères moraves déploie pour les Missions. Avec un effectif de 30,000 membres, y compris les femmes et les enfants, elle entretient 323 missionnaires des deux sexes, qui donnent leurs soins à 70,000 âmes, réparties dans 95 stations avec 15 annexes. La somme nécessaire pour entretenir annuellement cette œuvre considérable est de 1,300,000 fr. Les missionnaires pourvoient eux-mêmes à leur entretien pour une somme évaluée à plus de 800,000 fr. ; mais il reste 500,000 fr. à fournir par la caisse centrale ; de là des déficits considérables ; cette année encore, malgré des réductions de dépenses, il est de 118,000 fr. Ce fâcheux état financier n'est dû ni à de la prodigalité, ni à un ralentissement du zèle missionnaire, mais uniquement au développement de l'œuvre.

---

*Le Gérant :* EUGÈNE CASALIS.

---

## SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

## L'ŒUVRE MISSIONNAIRE ET LES PASTEURS

Le retour de M. Coillard parmi nous remet à l'ordre du jour, plus pressant que jamais, notre projet de Mission à l'intérieur de l'Afrique. Cette question, si grave, nous ne pouvons la discuter ici. Le Comité en est saisi ; dans une série d'entretiens avec M. Coillard, il va l'étudier et la traiter à fond. Si nous l'avons rappelée, c'est qu'elle en implique une autre plus générale, et que nous devons soulever devant la conscience de nos Eglises, car c'est d'elles seules que dépend la solution.

Nous croyons fermement que le moment est venu pour elles de se demander si elles veulent, oui ou non, donner à notre œuvre, qui est *leur* œuvre, une extension nouvelle, ou si elles croient que la France protestante a atteint les limites de ce qu'elle peut faire pour l'évangélisation des païens. Précisons. Nos Eglises, qui comptent environ sept cents pasteurs, ont-elles fait leur devoir envers le monde païen, en entretenant une moyenne de vingt-cinq missionnaires ?

Poser ainsi la question, c'est la résoudre. Non, nous n'avons pas fait tout ce qui dépend de nous pour obéir à Celui qui, en quittant la terre, nous a laissé, comme expression de sa volonté dernière, cet ordre précis : « Allez par tout le

monde ; prêchez l'Évangile à toute créature. » Notre devoir est de faire plus, beaucoup plus que nous n'avons fait jusqu'à ce jour.

Voilà la réponse que nous réclamons des Eglises, et sans laquelle il nous sera interdit de faire un pas en avant. A vrai dire, nous croyons qu'elles nous l'ont déjà donnée par l'empressement qu'elles ont apporté à notre souscription extraordinaire de l'année passée ; nous trompons-nous en affirmant que leur entrain à combler notre déficit nous signifiait clairement leur volonté de nous voir développer notre œuvre ?

Et cependant il nous faut, à notre question, une réponse plus décisive encore. Ce qu'elle est, nous l'avons dit et répété, il y a plusieurs mois déjà : c'est, dans une très forte proportion, l'accroissement de nos ressources régulières ; hors de là, point de progrès, point d'extension, mais plutôt des restrictions et des retranchements.

Nos amis l'auront compris en lisant, en tête de notre dernier numéro, l'avis de notre trésorier. Les efforts exceptionnels ne se font pas impunément ; ils sont suivis, par la force des choses, d'un affaissement ; les souscriptions extraordinaires ne se font qu'au préjudice des rentrées habituelles. Voilà pourquoi notre ardent désir est de voir se produire, dans l'intérêt porté à notre Mission, un progrès proportionné à l'extension qu'elle recevra sous la bénédiction de Dieu, et sans laquelle elle ne saurait se développer normalement.

Mais qu'on ne s'y trompe pas : cet encouragement que nous demandons à nos Eglises, elles ne nous le donneront qu'au prix d'un ensemble d'efforts soutenus et réguliers. Dans le service de Dieu, pas plus que dans ce monde, rien ne se fait sans labeur et sans volonté ; les Eglises, pour accomplir leur grande tâche missionnaire, sont assujetties, comme le plus humble des hommes, à cette loi divine : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. »

Nous n'avons garde de méconnaître tout ce qui se fait déjà dans l'intérêt de cette œuvre. Notre Mission compte en France, en Alsace et en Suisse, des amis qui ne reculent devant aucun effort et devant aucune peine. Aussi tout notre désir est de voir ce dévouement gagner les centres où il est encore inconnu.

Ne craignons pas de le dire, il y a des Eglises dont les contributions missionnaires sont sans proportion avec les ressources dont elles disposent ; d'autres, plus indifférentes encore, ne donnent à peu près rien.

On a proposé, pour remédier à ce mal, la fondation de *Comités locaux*. Nous sommes convaincus de l'excellence de ce moyen, partout où l'intérêt missionnaire existe ; mais dans les groupes où il n'est pas né encore, la création d'un comité n'aboutirait à aucun résultat. Un comité n'est qu'un rouage ; ce qu'il faut, ce sont des forces motrices. Ou, si l'on veut, un comité est un corps qui ne fonctionne que par la vie qui est en lui. Produire cette vie où elle n'existe pas, la ranimer où elle s'est appauvrie, voilà la tâche à accomplir.

Cette tâche, qui est celle de tous les fidèles, incombe avant tout *aux pasteurs*. La position du pasteur lui donne, pour réveiller le zèle missionnaire dans sa paroisse, des facilités que nul autre ne possède comme lui. Il dispose des deux moyens d'action les plus puissants : la parole publique et l'exemple. Aussi peut-on le dire sans crainte d'erreur : un pasteur gagné à la cause des Missions, c'est une Eglise gagnée. Et la réciproque n'est pas moins vraie : une Eglise n'est indifférente aux Missions que parce que son pasteur lui donne l'excuse de sa propre indifférence.

Un grand chrétien a dit : « Dans le royaume de Dieu, rien ne se fait que par des personnalités. » Consultez l'histoire de l'Eglise. Si vous voyez d'un point quelconque partir un large courant de vie missionnaire, soyez sûr que cette impulsion remonte à la prédication d'un pasteur dont le cœur a battu

pour le salut des païens. Après d'un tel homme le zèle s'allume, l'activité naît, la paresse a honte d'elle-même, les vocations se produisent, et l'élan, une fois donné, se perpétue à travers les générations, comme un fleuve grandit à mesure qu'il s'éloigne des hauteurs où se cache sa source.

Les origines de notre Mission française pourraient fournir plus d'une preuve à l'appui de cette vérité. Si l'on recherche avec quelque attention les causes qui ont alors déterminé sur quelques points la fondation de comités, en même temps que la vocation de nos premiers missionnaires, on arrivera presque toujours à trouver, au principe de ce mouvement, des hommes, des pasteurs qui ont aimé les Missions, prié et travaillé pour elles, comme l'ont fait, par exemple, un Chabrand, un Lissignol, un Pyt dans le Midi et un Colani dans le Nord.

Que ce mouvement, qui s'est ralenti, reprenne et se généralise ; que ceux d'entre les pasteurs qui sont restés jusqu'à présent sur la réserve, imitent leurs devanciers et nous apportent leur concours, et notre œuvre leur devra un regain de vie qui rendra possible son extension. Ils n'auront pas à regretter leurs efforts : si la Mission a besoin d'eux, leur ministère a besoin de la Mission, ils ne tarderont pas à en faire l'expérience.

Mais pour qu'ils se mettent au travail, il faut qu'ils soient bien convaincus d'abord que la Mission n'est pas pour les chrétiens une œuvre surrogatoire dont ils puissent à volonté se donner ou se refuser le luxe ; il faut qu'elle s'impose à la conscience de l'Eglise comme un devoir auquel elle ne se soustrairait qu'à son propre détriment.

C'est là une vérité banale en apparence et qui n'en est pas moins mise en oubli par beaucoup de chrétiens et de pasteurs. Il serait trop long de l'établir ici ; nous croyons cependant qu'il est urgent de le faire. Aussi nous permettons-nous de proposer que la Conférence pastorale générale mette à son ordre du jour pour l'année prochaine la question sur

laquelle nous avons attiré l'attention de nos lecteurs : l'Œuvre missionnaire et les pasteurs. Ce grave sujet ne peut que gagner à être plaidé devant les représentants officiels de nos Eglises : nous sommes assurés que les débats fraternels qui pourraient s'ensuivre tourneraient à leur avantage, autant pour le moins qu'ils profiteraient à la cause de la Mission elle-même.

A. BOEGNER.

---

CONSIDÉRATIONS SUR LE PROJET DE DÉSARMEMENT DES  
BASSOUTOS, SOUMISES AU MINISTÈRE DES COLONIES  
D'ANGLETERRE PAR LE COMITÉ DES MISSIONS ÉVANGÉ-  
LIQUES DE PARIS.

Depuis quelque temps, la question du désarmement des Bassoutos alarme les amis de ce peuple et des missionnaires qui s'efforcent de le gagner tout entier à l'Évangile. Il semble, à première vue, que cette mesure devrait nous laisser indifférents. Elle ne peut, il est vrai, éveiller en nous, comme Français, aucune préoccupation politique, mais elle met en danger la paix du Lessouto et, par conséquent, aussi la continuation et les progrès de l'œuvre que nous accomplissons dans ce pays.

Cette considération a décidé le Comité à envoyer au ministre anglais plus particulièrement chargé des affaires du sud de l'Afrique, l'expression de ses craintes. Nos lecteurs seront bien aises de savoir en quels termes cette communication a été faite. En voyant quelles raisons le Comité a données pour justifier sa démarche, ils comprendront mieux ce que signifie, aux yeux des Bassoutos, le sacrifice auquel on veut les astreindre.

(Traduction.)

*A Son Excellence Sir Michael Hicks Beach, ministre des colonies.*

Monsieur le Ministre,

Les soussignés, membres du Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris, demandent à entretenir Votre Excellence des craintes qu'ils éprouvent en ce moment pour le peuple confié au ministère de leurs missionnaires dans le Lessouto.

Vous serez peut-être surpris de nous entendre exprimer des sentiments particuliers de sympathie pour les habitants d'un pays avec lequel, comme Français, nous n'avons jamais été et ne serons jamais reliés par des attaches nationales. Au commencement de ce siècle, les Eglises protestantes de notre patrie, ayant été, par l'intervention miséricordieuse de Dieu, définitivement soustraites au régime d'oppression religieuse et aux persécutions qui les avaient si longtemps paralysées, sentirent qu'il était de leur devoir de contribuer à l'extension du royaume de Christ parmi les païens. Si leur attention se porta spécialement sur les peuples encore barbares du sud de l'Afrique, ce fut en grande partie parce qu'elles se souvinrent qu'il y avait dans la Colonie du cap de Bonne-Espérance de nombreux descendants d'anciens réfugiés huguenots. Pour une œuvre de gratitude envers Dieu, il leur sembla qu'aucune partie du monde ne pouvait être mieux choisie que celle où des hommes de leur race et de leur croyance avaient trouvé la liberté religieuse et la prospérité terrestre.

Après avoir placé l'un de nos missionnaires près d'une localité qui porte encore le nom de Fransche Hoek, le *Coin français*, nous engageâmes les autres à s'avancer jusqu'au delà des frontières de la Colonie, à la recherche de tribus encore inconnues, vivant loin de tout centre de christianisme



et de civilisation. Dieu les conduisit chez les Bassoutos en 1833 et ils s'établirent auprès de Moshesh, le chef suprême de ces populations. Ils les trouvèrent plongées dans la plus grossière ignorance et dans une misère indescriptible ; ils se virent exposés au milieu d'elles aux plus grands dangers et durent se soumettre à des fatigues de toute sorte. Mais Dieu était avec ses serviteurs et bénit leur œuvre.

Voici comment se résumant aujourd'hui les résultats de la présence de nos missionnaires parmi ces indigènes, les fruits des conseils et des enseignements qu'ils leur ont donnés.

Le pays qu'ils avaient trouvé presque désert, par suite de dispersions causées par des guerres et des famines, a été repeuplé ; les bêtes féroces qui s'étaient extrêmement multipliées et tenaient les malheureux habitants dans un constant état de terreur, ont complètement disparu.

Des rapports d'amitié très bienfaisants ont été établis et maintenus entre les Bassoutos, la Colonie du Cap et le gouvernement anglais.

Le commerce et surtout l'agriculture ont fait de si grands progrès que le pays des Bassoutos est devenu, par ses exportations et ses importations, une province extrêmement précieuse.

Nos missionnaires ont fondé treize stations ou centres de culte et d'instruction religieuse et primaire.

Ils y ont ajouté soixante-dix annexes ou stations de second ordre, où des catéchistes indigènes prêchent régulièrement et tiennent l'école.

Cent vingt-deux jeunes gens et cinquante jeunes filles indigènes sont internés dans deux écoles normales. Quelques-uns ont déjà subi avec succès un examen sur les branches spécifiées par la loi coloniale pour l'obtention du brevet d'instituteur.

Tout le Volume sacré, des recueils de cantiques, des livres religieux et divers manuels élémentaires ont été imprimés dans la langue des indigènes qui les achètent avec empres-

sement. L'anglais est également enseigné dans une notable mesure.

Parmi les nombreux milliers de Bassoutos qui acquièrent journellement une connaissance plus étendue de l'Évangile, environ six mille l'ont embrassé et sont devenus membres de l'Église en rejetant les superstitions et les mauvaises pratiques de leurs pères, et en se faisant admettre aux sacrements du baptême et de la sainte Cène.

Votre Excellence peut conclure de ces faits que nous devons prendre un grand intérêt à tout ce qui concerne le pays des Bassoutos. Ce pays nous est d'ailleurs devenu particulièrement cher par les souvenirs que nous ont laissés quelques-uns de nos missionnaires les plus anciens et les plus distingués qui y sont morts au service de notre œuvre.

Mais notre sollicitude a pris le caractère d'une véritable alarme, lorsque nous avons appris que les habitants du Lessouto étaient à la veille d'être désarmés, en vertu d'un décret du Parlement du Cap. Ce n'est pas que nous craignons que cette mesure porte matériellement atteinte à la sécurité dont ils jouissent sous la protection du gouvernement anglais. La reine Victoria n'oubliera jamais la grande confiance que feu Moshesh, le souverain des Bassoutos, a placée en elle, lorsqu'il remit son pays et son peuple à sa garde. Mais nous sommes convaincus que la mesure en question met les sentiments des indigènes à une épreuve trop dure et trop incompréhensible pour ne pas avoir les résultats les plus regrettables.

Il est à craindre en effet que les Bassoutos ne voient dans cette sommation de livrer leurs armes un acte contraire à la bonne foi. Lorsque, par l'avis de sir P. Wodehouse et avec le consentement de leur chef suprême, ils passèrent sous la souveraineté de l'Angleterre, on ne leur avait nullement annoncé qu'ils avaient sacrifié par là tout reste de leur nationalité, et qu'ils s'étaient exposés à ce qu'on pût un jour les

appeler à renoncer à leurs armes, ce qui est à leurs yeux le traitement le plus déraisonnable et le plus dégradant que l'on puisse infliger à un homme. Ils craindront que, s'ils consentent à un tel sacrifice, d'autres et même celui du droit qu'ils ont à la possession du pays de leurs ancêtres leur seront imposés.

Ce désarmement leur paraît d'autant plus suspect qu'il leur a été proposé au moment où ils venaient de donner au gouvernement anglais la preuve la plus satisfaisante de leur loyauté, en le secondant dans sa lutte contre le chef Morosi, leur compatriote et leur vassal. Ils ont répondu sans hésiter à l'appel de M. Griffith, le premier magistrat représentant l'autorité britannique au milieu d'eux. Ils ont enduré les fatigues d'une campagne et perdu, pour le rétablissement de la paix et le maintien de la suprématie de la reine d'Angleterre, un des frères de leur chef vénéré Moshesh. Que le gouvernement anglais, après leur avoir demandé de l'aider de leurs armes, puisse avoir eu l'idée d'exiger d'eux qu'ils les lui remettent, cela leur paraît absolument incompréhensible et d'un funeste augure.

Nous craignons qu'on ne blesse leur sentiment national d'une manière incurable, si l'on met cette mesure à exécution. De toutes ses conséquences, voilà celle que nous redoutons le plus. Ils avaient cru jusqu'ici que le peuple anglais était le représentant de la justice, de la civilisation et du christianisme. Au point de vue moral, la perte de cette conviction peut les conduire aux conclusions les plus désastreuses. Le ressentiment et la haine suivent de près la défiance en matière politique.

Nous pouvons rendre aux Bassoutos le témoignage que, grâce aux enseignements de l'Évangile et à leur goût de plus en plus prononcé pour la civilisation, leur aversion pour tout ce qui rappelle la guerre s'accroissait d'année en année. Ces mêmes hommes, qui considèrent le désarmement qu'on veut leur imposer comme une insulte et une menace,

laissaient leurs fusils se rouiller dans leurs demeures. On ne se consolait pas de voir un peuple si porté à la paix et si plein d'avenir soumis à un traitement inattendu qui pourrait amener une effusion de sang et troubler de nouveau la paix dans les domaines de la reine d'Angleterre au sud de l'Afrique.

Nous demeurons, de Votre Excellence, les très humbles serviteurs.

*Pour le Comité :*

Baron de BUSSIERRE, *président.*

L. VERNES, pasteur, *vice-président.*

E. CASALIS, *secrétaire.*

A. BOEGNER, *sous-directeur.*

Paris, le 25 février 1880.



MONSIEUR COILLARD AUX AMIS DES MISSIONS

*Ses premières impressions à son arrivée à Paris.*

*Ses observations à Madère.*

Paris, le 11 mars 1880.

Bénissez le Seigneur avec nous ; unissez-vous à nous pour reconnaître sa bonté ! Il nous a conduits et protégés ; il nous a amenés ici en santé et en paix. Nous pouvons chanter le psaume 23 avec des cœurs débordant de reconnaissance.

Nous sommes arrivés à Paris avant-hier soir. Après vingt-trois ans d'absence, nous ne pouvions pas croire que nous fussions de nouveau dans la capitale du monde, le centre de la civilisation moderne, et dans les bras de notre vénéré directeur. Il nous semblait rêver. Le lendemain, nous allions à la vente des Missions. Je n'aurais pas voulu la manquer

pour rien au monde ; l'objet m'en est trop sympathique. Elle se fait pour l'éducation des enfants missionnaires. Nous n'avons pas d'enfants, nous, mais nous nous intéressons d'autant plus à ceux de notre petite colonie du Lessouto. L'avouerai-je ? Au milieu de tout ce monde qui se pressait dans la salle, nous éprouvâmes d'abord un sentiment d'isolement et de tristesse. Nous ne reconnaissons personne, et personne ne nous reconnaissait. Nous étions étrangers dans notre patrie !... Après tout, les figures seules avaient changé, les « tentes terrestres » seules avaient vieilli. Aussi, du moment que notre présence se fut ébruitée, nous retrouvâmes-nous au milieu de connaissances et d'amis. — « Eh ! bonjour, monsieur C... ! est-ce bien vous ? Que nous sommes heureux de vous revoir ! » — Et quelques-uns ajoutaient à demi-voix : « Mais, je vous croyais plus grand !... » Toujours la même expérience, vous le voyez, de loin les personnes comme les choses risquent de prendre des proportions démesurées.

Si vous nous demandiez quels sont maintenant nos plans, je dirais tout simplement que nous n'en avons aucun. Nous laisser conduire pas à pas, faire l'œuvre de chaque moment que le Maître nous assignera, glorifier son nom, servir la cause des Missions dans la mesure de nos forces, quand et où nous serons appelés à le faire, tel est notre but et notre désir. Ce n'est pas en invalide que je reviens dans la patrie. J'en étais un en quittant les rivages de l'Afrique. Mais le voyage en mer, puis quinze jours de repos à Madère et autant en Angleterre, m'ont fait sous ce rapport un bien immense, et j'en bénis le Seigneur.

Notre séjour à Madère a été un temps de repos physique et de rafraîchissement spirituel. D'intimes amis, le Révérend M. Buchanan et sa femme, nous y attendaient et nous reçurent à bras ouverts. Ils nous comblèrent de bonté. En sus de visites et de réunions, nous fîmes de fréquentes et longues excursions dans l'île. Quelles belles montagnes ! quelles

gorges ! quels précipices ! quelles forêts ! quels ravissants points de vue ! Nous étions tout émerveillés. Et cette culture ! Voilà qui nous frappe surtout nous qui venons d'Afrique. A Madère, chaque petit coin est soigneusement cultivé. Le système de terrasses superposées a transformé les flancs arides et escarpés des montagnes. Et ces ruisseaux, ces torrents, qui scintillent, mugissent et écument dans toutes les gorges et au fond de chaque vallon ! Et ce système admirable d'irrigation, ces travaux magnifiques des ingénieurs portugais !... Assurément Madère est un petit paradis, et je suis sûr que vous me pardonnerez de vous y arrêter un instant. Oui, un paradis. Mais, hélas ! un paradis où, au milieu de cette nature si riche, la misère se montre partout et une mendicité éhontée vous accoste à chaque pas. Les cases chétives des gens de la basse classe, leurs haillons, leurs visages livides, vous mettent désagréablement en présence d'une forme de l'existence humaine à peu près inconnue dans les colonies anglaises. O mon Dieu ! qu'a fait le catholicisme de ces peuples infortunés, parmi lesquels son autorité a été incontestée depuis les sanglantes victoires de l'Inquisition ! Il les a abrutis et avilis. Madère avec sa grande nature, son beau ciel, son magnifique climat, Madère est une ruine, une pétrification. L'île contient, dit-on, 160,000 habitants. Mais l'espoir de la classe pauvre n'est que dans l'émigration. Et personne n'est plus attaché au sol de sa patrie que le Madéréen.

En arrivant au port de Funchal, ce n'est pas le premier coup d'œil qui vous révèle cela. Ces grandes montagnes, ces bois, ces vallons, ces coteaux parsemés de villas blanches qui semblent jouer à cache-cache parmi le feuillage, vous fascinent. Mais voyez ces hommes déguenillés qui viennent à bord étaler leurs broderies, leurs corbeilles, leur ébénisterie, leurs oiseaux, les surfont parce qu'ils vous prennent pour des Anglais, et vous harcèlent jusqu'à vous impatienter. Voyez aussi ces petits garçons à peu près nus, grelottant de froid, qui, pour une pièce de monnaie, se

précipitent dans la mer, plongent et replongent, offrent même de culbuter leur bateau et de passer sous la quille du vapeur pour reparaître de l'autre côté avec la petite pièce d'argent que vous avez jetée dans l'eau : c'est à vous donner le frisson. On ne voit pas cela au Cap.

Le débarquement à Funchal s'opère souvent avec difficulté. Une fois que votre esquif, longtemps ballotté, est enlevé par les brisants, puis traîné par des bœufs sur la plage, tout est nouveau pour vous. Il faut d'abord un *corro* ; c'est un traîneau surmonté d'un dais aux tentures de toile cirée noire et attelé d'une paire de bœufs. Et en route ! Le conducteur, son aiguillon à la main, s'égosille pour vous annoncer à la ville encore plongée dans le sommeil. Mais le clair de lune est magnifique. Vous traversez, avec je ne sais quel effroi, ce dédale incroyable de ruelles étroites, sombres, tortueuses, sales et pavées de petits cailloux glissants, mosaïque grossière qui témoigne d'un certain goût et de beaucoup de patience. Dans un anglais impossible pour lequel il espère un généreux pourboire, votre carroman vous crie : Voici le palais du gouverneur, un fort beau palais, monsieur (je l'avais pris pour une prison). Voilà la grande place de..., une place de toute beauté, monsieur. (Je remarquai en effet une espèce de terrasse avec quelques rangées d'arbres dans l'élargissement d'une rue.) Voici la fontaine ! Voilà la cathédrale... Rien n'échappait à ce brave homme. Et pendant ce petit trajet nocturne, il nous montra plus de merveilles que je n'en découvris ensuite pendant tout mon séjour de deux semaines.

Autrefois, Madère était célèbre pour ses vins. Le phylloxera y a tué presque toutes les vignes qu'on a remplacées par la canne à sucre. C'était le refuge des poitrinaires de la Grande-Bretagne. On prétend que le climat a changé, que l'air y est vicié, et comparativement peu de malades vont maintenant y chercher la santé. Parmi les visiteurs de cette belle île, il y a eu des personnages illustres. Je me suis plu surtout, moi,

à y chercher les traces bénies d'éminents serviteurs de Dieu. Permettez-moi de vous dire quelques mots à leur sujet.

Vers l'année 1830, si j'ai bonne mémoire, un médecin écossais qui s'était voué à la carrière missionnaire, le docteur Kally, alla s'établir à Madère. Tout en soignant les pauvres et guérissant gratuitement leurs maladies corporelles, il leur montrait Jésus, le souverain médecin des âmes, et leur annonçait un salut gratuit. C'était là du nouveau pour ces pauvres Portugais. L'Évangile trouva le chemin de plusieurs cœurs. Les conversations familières se transformèrent peu à peu en réunions régulières, le local devint bientôt trop petit, et l'on dut se réunir en plein air dans le jardin du docteur, et là de 4 à 5,000 personnes se pressaient, avides d'entendre la Parole de Dieu. L'évêque et les prêtres prirent l'alarme ; et ils réussirent si bien à exciter le gouverneur, qu'il commença à sévir contre la nouvelle doctrine et ses adeptes. Les assemblées furent dispersées par la force ; les convertis, — car il y en avait déjà, — furent exposés à toutes sortes de persécutions. Leur vie spirituelle y gagna en intensité et en profondeur, et comme toujours, en pareil cas, leur nombre s'accrut. C'était la nuit, et toujours dans un endroit différent, qu'ils se donnaient rendez-vous avec leur zélé pasteur pour faire baptiser leurs enfants, pour faire ensemble la commémoration de la mort du Sauveur et s'édifier. Découverts, ils furent jetés en prison, de même que le docteur Kally. Une jeune femme fut même condamnée à mort, mais, grâce à une erreur de procédure, la sentence n'obtint pas la sanction du roi de Portugal.

L'histoire de ces persécutions est longue et émouvante. On ne sait qu'admirer le plus, le zèle du noble et vénéré Kally, sa prudence, son courage et sa tendre affection pour les chrétiens portugais, ou l'intrépide fidélité de ceux-ci, leur calme et leur joie au milieu de tous ces orages. Quelqu'un d'eux venait-il à mourir ? on l'enterrait sur la voie publique au croisement de deux routes. Expulsé enfin, le Dr



Kally se rendit en Angleterre et à Lisbonne. Puis, croyant avoir obtenu quelques garanties de sécurité, il retourna à Madère y continuer son œuvre bénie. Vaine illusion. Les persécutions recommencèrent plus violentes que jamais, et l'ambassadeur anglais déclara au docteur qu'il lui était impossible de le protéger plus longtemps. Cela ne fit qu'accroître le zèle de cet admirable serviteur de Dieu et de cette jeune Eglise. Il y eut des conversions remarquables même dans la haute société.

Ce fut alors, en 1848, je crois, que M. Hewitson, un éminent pasteur écossais, dont la vie a été publiée, fut envoyé pour soulager le Dr Kally dont les forces et la santé déclinaient. La bénédiction d'en haut reposa également sur les travaux de ce nouvel ouvrier. Mais l'ennemi ne sommeillait pas. Un jour qu'une réunion avait lieu dans l'hôtel d'une pieuse demoiselle anglaise dont la sœur était alitée, la populace, excitée par les prêtres, assiégea la maison, finit par enfoncer les portes, fit irruption dans toutes les chambres, sans respecter celle de la malade. Le tumulte était effrayant, on maltraitait les chrétiens, on allait les précipiter par les fenêtres, quand survint je ne sais quoi d'inattendu qui mit un terme à ces fureurs.

Un tel état de choses devait nécessairement amener une crise. Le gouverneur, sous prétexte de protéger le docteur contre les outrages de la population, mit une garde à la porte de son jardin. La même nuit, devait avoir lieu une Saint-Barthélemy, dont le massacre de Kally devait donner le signal. Le complot fut accidentellement découvert. Se déguisant à la hâte, le docteur escalada le mur du jardin, s'évada, gagna la plage et sauta dans un bateau. La multitude exaspérée le reconnut et se rua sur le rivage. Mais Kally eut le temps de se réfugier à bord d'un navire anglais. Il était sauvé. La rage de la foule se porta alors sur les convertis. Leurs maisons furent envahies, pillées, brûlées. Mais la plupart d'entre eux s'étaient cachés dans les bois et les

plantations, et ils réussirent aussi à gagner le navire anglais. Le lendemain, ils faisaient voile pour la Trinité où ils furent bien accueillis. D'autres émigrations subséquentes eurent lieu. Environ quinze cents chrétiens de Madère s'expatrièrent pour l'amour de leur foi. De la Trinité, où ils ont encore une Eglise prospère, le plus grand nombre passa aux Etats-Unis où ils en fondèrent une autre.

Ainsi donc, à Madère, l'ennemi avait étouffé le feu de l'Évangile. Mais sous les cendres couvait encore une étincelle. Les persécuteurs des enfants de Dieu moururent les uns après les autres ; le gouverneur fut rappelé, les lois devinrent plus libérales et la liberté de conscience fut reconnue en principe. Quelques-uns des réfugiés revinrent pour travailler à l'évangélisation de leur patrie. Il y a maintenant une petite Eglise d'une trentaine de membres à Funchal et les environs. Elle ne compte guère que des pauvres ; mais elle est riche de vie et de foi.

Vous pouvez vous imaginer si je me suis senti à l'aise parmi ces chers Madéréens, et s'ils n'étaient pas tout yeux et tout oreilles, quand je leur racontais ce que l'Évangile fait présentement en France parmi les catholiques et en Afrique parmi les païens. Nous allâmes à la campagne, à une fête donnée par une dame anglaise aux enfants de l'école. L'institutrice est Portugaise et sait un peu l'anglais ; son mari ne le comprend pas du tout. Désirant pourtant me parler, il ouvrit son Nouveau Testament et me montra du doigt Rom. 5, 1. « Etant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu. » Je tournai quelques feuillets et indiquai Rom. 8, 35. « Qui nous séparera de l'amour de Christ ? » Sa figure s'illumina de joie. Quelques jours après, il nous rencontra dans la rue en chemin pour nous embarquer. Il me prit la main et la posa avec émotion sur son cœur. Je compris qu'il priaït pour moi.

Il y a un dépôt des livres saints à Madère. Un colporteur, aussi sorti du catholicisme, parcourt les villages et les rues

de Funchal. Il me disait qu'en deux jours il avait vendu huit Nouveaux Testaments et plusieurs Bibles. « Si vous voyiez », ajoutait-il, « quels regards certaines gens me lancent quand ils me rencontrent. » Mais le regard de Jésus lui suffit, il se sent fort et heureux. Il visite aussi les Açores, où il se trouve un petit nombre de chrétiens.

Un jeune Anglais, M. Wright, né au Portugal, fait à Madère l'œuvre d'un bon évangéliste sous la direction du pasteur écossais. Il a sacrifié une carrière pleine d'avenir. Son cœur bat pour la Chine. Nous avons passé avec lui et nos amis Buchanan des moments doux et bénis que nous n'oublierons jamais. J'ai eu l'occasion de prêcher et de tenir des réunions missionnaires pour les quelques invalides anglais qui se trouvent à Madère. Une collecte faite à l'issue d'une de ces réunions a produit 134 fr. 65. Je devrais vous parler aussi de l'œuvre qu'un autre jeune Anglais, M. Smart, fait parmi les marins, sans d'autres secours que des contributions volontaires. Mais j'ai déjà été trop long. Vous le voyez, chers amis, l'Évangile, cet Évangile qui n'est que folie pour les sages de ce monde, est bien toujours et partout la puissance de Dieu. Et chaque pécheur converti le sent bien, qu'il soit de peau blanche ou noire, catholique, protestant ou païen ; Français, Portugais ou nègre.

Croyez-moi votre affectionné en Christ.

F. COILLARD.



## LETTRE D'ESAIA LÉÉTI, DE MORIJA

Cette lettre, apportée par M. Coillard au Directeur de la Maison des Missions, a été écrite par notre premier converti du pays des Bassoutos. Il reçut le baptême le jour de Noël 1839. Depuis lors, il a fidèlement servi le Seigneur. Pendant quelques années, il a eu la direction spirituelle d'une importante annexe, appelée Kolo, et des villages avoisinants. Son âge et ses infirmités l'ont forcé récemment à prendre sa retraite. Il est retourné dans la station où il avait trouvé le salut, et c'est de là qu'il a adressé à l'un des deux missionnaires qui le baptisèrent, il y a quarante ans, les lignes affectueuses que l'on va lire :

Morija, 12 novembre 1879.

Mon père bien-aimé,

Dieu me permet encore une fois de m'entretenir avec toi ; je suis heureux de pouvoir aujourd'hui prendre la plume, les yeux tournés vers la France. Mais je suis triste aussi, car lorsque je pense à toi, je ressemble à ceux qui étaient assis à Babylone sur les bords d'un fleuve qui, je crois, s'appelait l'Euphrate. Mais je ne veux pas m'étendre davantage là-dessus ; je dois plutôt me réjouir de ce que je parle à mon père, à qui je puis ouvrir mon cœur, ce cœur qui est plein de bonnes et de mauvaises choses.

Après ce commencement, je te prie de saluer pour moi les Eglises de France qui t'envoyèrent ici. Tu nous dis en arrivant que Dieu vous avait fait sortir du milieu d'elles. C'est ainsi qu'il vous fit trouver un pécheur qui s'était enfoncé dans le mal plus que tous les autres pécheurs du Lessouto ; or, lorsque Dieu dit qu'il n'y a pas d'homme juste, non pas même un seul, c'est bien des Bassoutos qu'il parlait.

Je voudrais qu'en saluant les Eglises de nos pères de France, tu pusses leur chanter notre cantique septième

qu'elles ne connaissent pas. Peut-être qu'en France aussi, on sait que l'homme qui ne connaît pas Dieu est une bête des champs.

Le Seigneur m'a conservé jusqu'ici. Je suis revenu à Morijsa ; tu sais que j'étais sujet à de fréquentes maladies . Cependant, depuis que j'ai quitté Kolo, je ne suis pas satisfait et je demande qu'on me donne du travail. Je sens que de ne rien faire est quelque chose de pire que les infirmités de la vieillesse. Tes enfants te diront ce que je suis encore capable de faire.

Je te salue, ô mon père ; ma femme salue aussi son père et sa mère. Salue pour nous les filles de ton frère (feu M. Arbousset), bien que je ne sache pas si elles sont dans ta ville ou ailleurs.

ESAÏA LÉÉTI.

Le cantique septième, que le brave Lééti voudrait que son ancien pasteur pût faire entendre aux Eglises de France, se chante sur l'air de notre psaume 89 et commence par cette strophe :

Jéhovah, Molimo oa Iseraëlé,  
U ré falalitsé léfifing la pélé!  
Ré thaba hakakang ha ré u khoumaméla,  
Kayenou ré bathou, ré tséba go rapéla !

Jéhovah, Dieu d'Israël,

Tu nous as retirés de nos anciennes ténèbres !

Que nous sommes heureux quand nous nous prosternons devant

[toi]

Maintenant que nous savons prier, nous sommes des hommes !

C'est au dernier vers que le vieil évangéliste fait allusion dans sa lettre, lorsqu'il dit : « Peut-être qu'en France aussi on sait que l'homme qui ne connaît pas Dieu est une bête des champs. »



## LESSOUTO

Nouvelles publiées par le journal, *la Petite Lumière*, sous la rubrique : *l'Œuvre de Dieu*.

*Béthulie*. En novembre 1879, à l'occasion de la visite pastorale de M. Keck, quinze enfants ont été baptisés ; un relaps a été réadmis dans l'Eglise. Des anciens ont été élus. Les services ont été fort édifiants.

*Smithfield*. Les chrétiens bassoutos de cet endroit ont envoyé 261 fr. 25 c. pour la Mission chez les Barotsis, plus 544 fr. 65 c. pour aider celles des Eglises du Lessouto qui sont pauvres, dans l'œuvre d'évangélisation qu'elles font autour d'elles.

*Siloé*. Le 21 décembre 1879, fête de baptêmes. Le nombre des païens présents étant plus grand que celui des chrétiens.

M. Germond a baptisé dix-sept adultes, parmi lesquels se trouvait une femme âgée de quatre-vingts ans au moins. Pendant deux ans, elle a suivi la classe des catéchumènes. Elle n'y manquait jamais et s'y rendait aussi lestement qu'une jeune fille. Elle tenait beaucoup à bien savoir par cœur les passages de la Bible que le pasteur indiquait d'avance à ses catéchumènes. Bien qu'elle ne sût pas lire, elle les apprenait de manière à faire honte à des jeunes personnes qui lisaient couramment.

*Mabouléla*. Le 28 décembre, fête de baptêmes : cinq adultes, quatre enfants. Un renégat a repris sa place parmi les membres de l'Eglise. Cette fête a été très douce ; le temple était comble ; plusieurs personnes ont dû rester dehors.

*Béthesda*. Dans l'annexe de Mékaling, le 4 janvier 1880, neuf adultes ont été baptisés. Des païens, au nombre de quatre cents, ont assisté au service.

*Morija.* Le 18 janvier, il y a eu une fête dans l'annexe de Massité. Sept nouveaux membres ont été ajoutés à l'Eglise, neuf enfants ont été baptisés. Il y avait plus de mille païens présents.

*Séléka.* Un des catéchistes laissés dans cet endroit par M. Coillard écrit que « trois fils du chef Kobé se sont convertis. Deux n'avaient chacun qu'une seule femme, l'autre en avait trois ; il désire garder la plus jeune. Cet événement a ému tous les gens du village. On n'entend que des prières ; les chants païens et les danses ont cessé. L'école marche bien. Dieu soit béni ! »

*Colportage biblique.* Un blanc pieux a envoyé à M. Mabille 1,875 francs et quatre bœufs. C'est pour acheter et faire traîner une charrette destinée à notre colporteur mossouto, afin qu'il puisse vendre ses livres dans l'Etat-Libre et le Transvaal.



VENTE ANNUELLE DU COMITÉ DE DAMES EN FAVEUR DES  
MISSIONS

Cette vente a eu lieu les 10 et 11 mars. Elle a produit 14,797 fr. Si ce chiffre est moins élevé que celui de l'année dernière, cela s'explique par quelques circonstances défavorables que le Comité de vente n'avait pu prévoir et qui ne sont nullement de nature à le décourager. Qu'il reçoive, ainsi que tous les donateurs et acheteurs, l'expression de notre reconnaissance.




LE SUD DE L'AFRIQUE RELIÉ AVEC L'EUROPE PAR LE  
TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE

Voici en quels termes la *Petite Lumière*, dans son numéro de février, a annoncé aux Bassoutos cette grande merveille.

« Maintenant un de ces fils de métal par lesquels on transmet les nouvelles avec une extrême rapidité et que l'on appelle *télégraphe*, relie le Cap avec l'Angleterre. Il part du Cap et va par terre jusqu'à Natal. De Natal, il s'avance dans la mer, en suivant les côtes jusqu'à Zanzibar. De là, il tourne le cap Guardafui, et entre dans le détroit de Bab-el-Mandeb. Il s'avance de là dans la mer Rouge, arrive à Suez, traverse la mer Méditerranée, arrive en Italie, d'Italie en France et de France à Londres à travers la Manche. En ce moment, il ne faut plus que deux jours pour qu'une nouvelle partant de Londres arrive au Cap.

« Nous allons bientôt avoir, nous aussi, un fil électrique qui aboutira par Aliwal à Masérou. »

Masérou est une localité située près de notre station de Bérée et où réside M. Griffith, le représentant du gouvernement anglais chez les Bassoutos.





---

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

---

### PROJET D'UNE MISSION AMÉRICAINE DANS L'AFRIQUE CENTRALE

Nos lecteurs se souviennent que la *Société des Missions étrangères d'Amérique* a dernièrement reçu un legs de cinq millions de francs. Comme nous le disions dans notre livraison du mois de mars, la Société, craignant de voir tarir la source de ses revenus ordinaires, si elle appliquait tout ce legs à ses œuvres déjà existantes, a résolu de consacrer 300,000 francs à la création d'un établissement d'éducation et 500,000 francs à la fondation d'une nouvelle Mission en Afrique.

En conséquence, au printemps de l'année passée, le Comité décida d'envoyer en Angleterre et sur le continent européen quelques-uns de ses membres pour recueillir tous les renseignements possibles sur les points accessibles de l'Afrique centrale. L'un d'eux, Dr Means, a présenté un rapport très remarquable, qui a été publié dans le numéro de novembre du *Missionary Herald*.

A l'aide des informations recueillies auprès de diverses Sociétés et de plusieurs explorateurs, huit régions ont été signalées à l'attention du Comité. Le rapporteur les passe successivement en revue. Ce sont : 1° le Congo supérieur ; 2° la région du fleuve Dana et du mont Kenia, région décrite par Krapf et Rebmann comme la « Suisse de l'Afrique » ; 3° le pays des Monbottous et celui des Niam-Niams au nord et à l'ouest de l'Albert-Nyanza, qu'ont fait connaître surtout Schweinfurth et Gordon ; 4° le territoire qui s'étend entre les lacs Nyassa et Tanganyika, et de là à l'ouest ; 5° la région du mont Gorongoso au sud du Zambèze, non loin de Senna et de l'Océan ; 6° la vallée des Barotsis ; 7° le Zumbo,

et enfin le Bihé. C'est sur ces deux derniers points que l'attention du rapporteur s'est principalement arrêtée.

Parlons d'abord du Zumbo. C'était autrefois un des nombreux établissements portugais échelonnés sur la rive du Bas-Zambèze; Zumbo est à peu près à 500 milles de l'embouchure de ce fleuve. La plupart de ces établissements avaient été successivement abandonnés.

Pour développer les ressources de cette contrée, le gouvernement du Portugal vient de faire à M. Paiva d'Andrada une concession de droits et privilèges qui comprend tout le bassin du Zambèze, du confluent du Shiré, jusqu'à six ou sept cents milles en amont du fleuve.

M. d'Andrada a formé une compagnie internationale, dont le siège légal est à Lisbonne. Le comité directeur est à Paris; une expédition a été organisée pour explorer ces contrées au point de vue commercial et scientifique. Il y a de l'or, du cuivre, du fer, du charbon de terre. Elles sont riches; elles sont habitées par des tribus de la grande famille des Zoulous. On y parle une langue analogue à la leur. Jusqu'à présent, elles sont comparativement peu connues. Au point de vue des Missions évangéliques, il est à craindre qu'un pays qui a été longtemps sous le contrôle ou simplement sous l'influence du Portugal leur soit peu favorable. Pendant deux siècles, une partie de cette région a été un entrepôt et un marché d'esclaves, et le réceptacle des vices de déportés criminels qui ont conduit les populations jusqu'au plus bas degré d'immoralité imaginable.

La huitième région, dont parle le rapporteur, et qu'il recommande tout particulièrement à l'attention du Comité, c'est celle du Bihé et de la Coanza.

Le Bihé est un grand plateau, un pays ondulé, à 250 milles environ de l'océan Atlantique, à l'est de Benguéla, par 13 lat. S. et 14 long. E. de Paris. La Coanza est de tous les cours d'eau, entre l'Orange et le Congo, le plus important, et il y a déjà un service régulier de paquebots jusqu'à

Dondo à 120 milles de l'Océan ; à partir des cataractes qui se trouvent là, le transport se fait par canots. Bihé est un centre de ravitaillement pour les caravanes. La grande route à travers le continent, au sud du Niger, passe par le Bihé. Là, elle se bifurque vers Nyangwe, vers le royaume de Muato Jamvo, Cazembe, les lacs Benguéolo, Tanganyika, Nyassa, le Zambèze inférieur et le Mozambique. On dit que le climat est tempéré et salubre, le pays bien arrosé et fertile ; les habitants, à part un fort petit nombre de Portugais disséminés parmi eux, semblent eux aussi appartenir à la grande famille des Bantous, qui occupe tout le centre du continent et s'étend jusqu'au pays des Zoulous.

Monteiro assure que la côte sablonneuse d'Angola et de Benguéla est très salubre. A une petite distance de l'Océan, s'élèvent des collines qui forment le premier plateau, un peu plus loin on arrive à un second, et à mesure que l'on avance, la beauté du paysage est telle que Cameron, fatigué, épuisé, les pieds endoloris par ses longues marches à travers le continent, s'arrêta, contempla, admira, jusqu'à s'imaginer qu'il avait devant lui les parcs et les pâturages de l'Angleterre. « De tous les territoires de l'Afrique tropicale, dit le major Serpa Pinto, c'est celui qui convient le mieux pour une colonisation européenne. Sur la limite méridionale des hauteurs de Benguéla, 5,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, le Bihé offre des conditions de salubrité, des avantages pour le commerce et des ressources pour l'agriculture, qui le recommandent tout particulièrement à l'attention de l'Europe. »

Le roi du Bihé paraît être un grand personnage. Sa capitale, Kagnombe, est la ville la plus considérable que Cameron ait vue en traversant le continent.

Il est vrai que l'influence des Portugais s'est depuis longtemps fait sentir au Bihé ; que le gouvernement du Portugal cherche à y étendre et à y affermir autant que possible son autorité ; que l'on ne peut y avoir accès que par le territoire

portugais, qu'il n'y a pas de doute que la traite ne s'y fasse sur une grande échelle. Les renseignements que l'on possède sur le peuple et le pays sont bien incomplets. Toutefois, vu la salubrité de la contrée, son accès comparativement facile par eau, la densité de sa population et le fait que c'est un champ que n'occupe aucune Société de Missions, M. le Dr Means, le rapporteur que nous avons suivi, recommande chaleureusement qu'une expédition soit organisée sans délai par le Comité dont il fait partie, pour explorer le Bihé, dans le but de vérifier et de compléter les renseignements qu'on possède déjà. Il recommande aussi que l'on continue à recueillir toutes les informations possibles sur le pays concédé à M. d'Andrada, dans le but d'y fonder une Mission, au cas où l'idée de s'établir au Bihé serait abandonnée.

---

## INDOUSTAN

---

### UNE FÊTE CATHOLIQUE DANS LES INDES

Nous empruntons au missionnaire Kabis, de la Société de Leipzig, le captivant récit qu'on va lire, et qui peut, en quelque sorte, servir de pendant à la *fête indoue* dont nous avons naguère donné la reproduction :

« Grâce aux récits merveilleux de mon serviteur de race brune, je m'étais décidé à m'arracher à mes travaux, et à entreprendre un petit voyage dans le pays. C'est *Valangâni*, lieu de pèlerinage bien connu de l'Eglise romaine, que nous avons pris pour but de notre expédition. La vierge Marie y est adorée comme patronne des matelots et des pêcheurs, et protectrice de tous ceux qui ont affaire avec le redoutable élément.

Il y a quelques siècles, alors que les Portugais étaient encore maîtres des Indes, un riche potier de Goa, qui navi-

guait avec une importante cargaison d'argile, fut surpris par une violente tempête, qui mit en péril ses jours et sa marchandise. Dans sa détresse, il invoqua la Reine des cieux ; elle lui apparut aussitôt, dit la légende, et le fit échapper à la mort. Il aborda heureusement à Valangâni, misérable hameau de pêcheurs, et y éleva une chapelle et un autel à Marie. Celle-ci ne tarda pas à lui apparaître de nouveau, et lui ordonna de creuser le sol, où il trouva une statue de la Madone, qui, depuis, est considérée comme opérant de nombreux miracles.

Je me mis donc en route pour Valangâni, par un chaud jour de septembre. A mes côtés, dans le *bandi* (voiture), se trouvait un étudiant malade, que je devais héberger jusqu'à Négapatam. Tout alla d'abord à souhait, jusqu'au moment où le ciel, déjà couvert à notre départ, se mit à déverser sur nous ses ondées orientales, et nous força de prendre mon domestique et le cocher sous le couvert de notre équipage. Mais il nous en alla comme aux roitelets qui ne sont jamais plus joyeux que par la pluie. J'entonnai un de nos admirables chorals allemands ; mon domestique, qui se pique de savoir chanter, et qui même figura jadis comme acteur sur un théâtre indou, me répondit par un chant tamule du vieux poète chrétien de Tanjore. L'étudiant malade chanta une mélodie anglaise, et me fit, en langue du pays, toutes sortes de récits sur les choses temporelles et éternelles. Ainsi les heures nous parurent courtes, et nous oubliâmes complètement la pluie diluvienne qui continuait à tomber.

Nous devons traverser la colonie française de Karikal, avant d'arriver à Négapatam, que nous atteignîmes vers minuit, et quand je m'éveillai, au point du jour, notre *bandi* était arrêté au milieu d'un bouquet de palmiers, à une faible distance de Valangâni. Je descendis de voiture pour aller faire une reconnaissance. Les pèlerins, campés sous les palmiers, avaient été éveillés de bonne heure par les clairons, les cymbales et les boîtes à feu. Tout remuait, et l'aube rou-

gissante était saluée à droite et à gauche par des dormeurs dont les formes blanches se soulevaient en bâillant du campement nocturne qu'ils avaient cherché sous les arbres. Beaucoup d'entre eux se dirigeaient déjà vers l'emplacement de la fête, où allait être célébrée une première messe.

Pour arriver jusque-là, il s'agissait de se frayer un passage à travers une haie de mendiants étendus sur le sol. J'avais vu, l'année précédente, beaucoup d'impotents à la fête balnéaire de Majaweram, mais qu'était cela en comparaison de ces malheureux gémissant, criant, chantant, ou dressant vers vous leurs membres hideusement labourés par la lèpre ? Ici une jambe, là un bras réduits à l'état de moignons ; ailleurs un visage dont le nez était absent, etc., etc. Rien d'horrible comme ce spectacle !

J'avais toujours plus péniblement à travers la foule croissante, pour atteindre la place principale, où s'élève l'église de Marie. Il serait difficile de décrire l'aspect de ce lieu. Tout d'abord, serrés les uns contre les autres, les étaux des marchands de cierges de toutes grosseurs ; puis des fleurs et des noix de coco, destinées aux offrandes saintes ; enfin une profusion de reliques de saints, de croix, de rosaires de toutes sortes. A l'entour de ces boutiques s'entre-croisaient et s'entre-choquaient le riche et le pauvre, la femme surchargée de bijoux, vêtue d'étoffe tissée d'or, et la mendicante à peine enveloppée d'un sordide chiffon. Nulle part encore je n'avais vu pareille réunion de pauvres, semblant, ici, pratiquer classiquement la profession d'exercer les chrétiens fortunés aux devoirs de la charité. Les portes de l'église en étaient littéralement assiégées ; d'autres allaient et venaient tout alentour, armés d'une coquille de noix de coco, en guise de sésile. De petites croix suspendues à une chaîne battaient la mesure sur ces aumônières d'un nouveau genre.

J'étais dans cette foule le seul Européen présent ; de là, on le comprend, l'indicible curiosité éveillée par mon passage. Et comme je venais de donner une pièce d'argent à une mal-

heureuse vieille femme, je vis aussitôt une trentaine de noix de coco tendues vers moi avec un geste de convoitise. Je ne parvins à me délivrer de ce redoutable assaut qu'avec le secours de ma canne et l'aide d'un agent de police.

Enfin, je réussis à m'installer provisoirement avec mon *bandi* non loin du centre de la fête, dans le jardin d'un couvent. La place qui s'étendait devant moi, encadrée par la puissante végétation des palmiers, est bornée à l'ouest par l'église bâtie sur une petite élévation, et d'où se détachent les bâtiments du cloître, tandis qu'à l'est la côte dessine ses lignes pittoresques. Entre l'église principale et le bord de la mer s'élève une plus petite chapelle, construite dans le style des pagodes, avec une colonnade, et qui contient un autel et une assez maigre statue de Marie.

Quand j'entrai, on célébrait justement la messe, et tous les pèlerins, munis de petites lampes, étaient à genoux. Au dehors s'agitait sur le sol détrempé une foule indescriptible d'hommes et de femmes aux vêtements souillés de boue, aux longs cheveux en désordre, offrant à l'œil l'aspect le plus écœurant. Des enfants étaient traînés dans la fange, au moyen de tresses de paille attachées aux pieds de leurs parents. Leurs cris de douleur, chaque fois qu'un de leurs pauvres petits membres était blessé, me transperçaient l'âme. D'autres pèlerins gagnaient la chapelle à genoux, portant d'une main un faisceau de cierges allumés, de l'autre une noix de coco, et plus d'une femme tenait, en outre, son enfant cramponné à sa hanche.

Des milliers et des milliers de lumières brillaient à l'intérieur et à l'extérieur du temple de Marie, et, cependant, quelles ténèbres dans ce triste lieu, quelles ténèbres partout où l'on ne sait rien de Celui qui a dit : « Je suis la lumière du monde, le chemin, la vérité, la vie, » et qui jette à l'humanité ce pressant appel : « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés ! »

Je me détournai profondément attristé de ce spectacle

vraiment païen, de ce culte des macérations et du salut par les œuvres, et je me dirigeai du côté de la mer ; mais, là aussi, mes regards devaient rencontrer les mêmes scènes. Tout le long du chemin, des gens s'avançaient à genoux vers la chapelle, ou mesuraient la rue de la longueur de leur corps. Je n'oublierai jamais un malheureux vieillard aveugle, aux cheveux blancs, rampant sur ses genoux, entre deux jeunes filles qui portaient des fleurs parfumées sur des plats de cuivre. Tous trois s'avançaient péniblement ainsi, suivis d'un moine indou, vêtu d'un long froc couleur jaune d'ocre, et armé d'un fouet dont il flagellait le vieux pénitent, chaque fois que ce dernier avait récité une formule pieuse. Avec quel sourire de mépris grossier il frappait ce pauvre dos meurtri ! Peu s'en fallut qu'obéissant à un mouvement d'indicible colère, je ne saisisse à mon tour ma canne, pour amener le misérable jongleur à d'autres pensées.

Quelques musulmans se trouvaient là et observaient toutes ces choses avec un sourire railleur. Je me hâtai de gagner le bord de la mer afin d'y pouvoir respirer. Mais il eût fallu aller loin pour trouver un seul coin tranquille. Une foule compacte se pressait jusque sur la grève, entrant et sortant de la baraque servant de cabinet de toilette aux baigneurs des deux sexes. Tous ceux qui s'étaient plongés dans l'eau sablonneuse venaient ici s'essuyer et changer de vêtements.

Je gagnai l'embouchure du fleuve et, de là, le village proprement dit. Les hameaux habités par des pêcheurs sont généralement assez misérables, mais celui-là avait à peine l'aspect d'un assemblage de demeures humaines. Quelques toits de feuilles de palmier, appuyés sur des murs d'argile, d'un pied de haut, ou simplement dressés sur le sol, c'était là tout. Cependant la plupart de ces huttes avaient des clôtures en feuilles de palmier, derrière lesquelles on apercevait ici et là une femme battant le riz avec le son mélodieux particulier à ce travail, tandis qu'un petit monde d'enfants tout nus grouillaient sur le sable tout alentour. Devant les



cabanes, des hommes étaient assis et raccommodaient des filets. Cette pauvreté honnête contrastait agréablement avec les scènes que je venais de fuir, et je serais resté longtemps là, sans l'odeur pénétrante du poisson salé, et la chaleur insupportable du soleil montant à l'horizon.

Il s'agissait de trouver un abri, et je me dirigeai de nouveau vers le jardin du couvent. L'aspect avait changé. La première grand'messe était chantée, et les pèlerins songeaient maintenant à reconforter leur corps. Les familles étaient réunies sous les palmiers, en groupes dignes de fixer l'attention d'un peintre. Les femmes cuisaient le riz ; les hommes, couchés sur le sol, regardaient avec une philosophique placidité leurs moitiés essoufflées, s'efforçant d'allumer un feu de bois vert. A la citerne, c'était un assaut de femmes et d'enfants armés de pots de terre de forme ronde, et qui voulaient tous puiser de l'eau, au milieu des cris, des bousculades et du choc des vaisselles brisées. Il n'était guère possible de soutenir la chaleur à ciel ouvert ; je me décidai donc effrontément à entrer dans la maison des prêtres, en adressant un salut, en manière d'introduction, à l'un ou l'autre des ecclésiastiques indigènes, vêtus de leurs longues soutanes blanches ou noires. Mais toutes les places étaient occupées ; je dus me retirer et rejoindre mon domestique, qui avait déposé mon bagage dans une petite véranda attenante à la maison, et s'était même approprié une chaise à mon intention. Cela fait, il alla me préparer mon café dans le jardin. Mais mon poste de la véranda n'était pas à l'abri des fâcheux ; le flot montant et descendant des pèlerins, parmi lesquels des légions de mendiants, ne me laissait pas une minute de repos. Un prêtre portugais, à la figure bienveillante et à la longue barbe blanche, contrastant avec la couleur brune de sa peau, entra et me plaignit d'avoir si mal réussi à me caser, mais, me voyant me lever, il profita aussitôt de l'occasion pour s'emparer de mon siège. Une fois assis, il commença à s'éventer à l'aide d'une large palme, et alluma

un cigare de Trichy, tandis que bon nombre de passants se jetaient à ses pieds en l'appelant *swami* (dieu). J'appris que c'était le prêtre du célèbre Mont Saint-Thomas, près de Madras. Me sentant fort peu à l'aise, en cette occurrence, je rebouclai ma valise, décidé à trouver, n'importe où, un coin ombragé sous les palmiers. Enfin j'y arrivai. De l'ombre, point ou peu, il est vrai. Mais, fort heureusement, j'avais dans mes effets une nappe et un drap de lit, qui nous permirent de dresser une tente. Une natte fut étendue sur le sable, et je m'y installai pour lire les journaux de ma patrie traitant du *Kulturkampf*. Cette lecture était assez étrangement appropriée à mes impressions de ce jour, où je venais de voir le romanisme sous sa forme la plus grossière. Je comprenais mieux que jamais Luther et ses imprécations indignées contre le clergé. Ah ! oui, pensai-je, nous sommes bien les pires ennemis de Rome, nous qui opposons la justification par la foi au salut par les œuvres, la parole de Dieu aux préceptes humains !

Je fus tiré de ces réflexions par l'apparition d'un singulier mendiant : un petit homme trapu, presque nu, portant une figure de saint sur la poitrine, et ayant une énorme bosse sur le dos. Il me présentait sa grande noix de coco jaune, dont je connaissais déjà la signification, tout en récitant l'alphabet anglais avec un ton et des gestes d'un comique achevé. Je ne pus m'empêcher de rire, ce qui l'encouragea à continuer son rôle. A ses gestes d'arlequin et à ses paroles confuses, je compris qu'il se comparait à mes buffles, qui rumaient paisiblement non loin de là. Sa conclusion était la suivante : étant, lui aussi, affligé d'un appendice vertébral, ne devait-il pas lui, chrétien, plus encore que ces animaux, avoir droit à ma miséricorde et recevoir la pitance réclamée par son estomac affamé ? Peut-on résister à une semblable logique ?

Midi avait sonné dans l'intervalle, et les douze coups avaient été accompagnés d'autant de détonations, et même de fusées

destinées à fêter le milieu du jour. De tous côtés, on était assis et l'on se réconfortait. Les gens de qualité, toutefois, se dérobaient derrière un paravent quelconque, car le Tamule n'aime pas à être vu pendant ses repas. Il craint toujours quelque regard malin capable de lui nuire. Malgré cela, je pus observer quelques groupes. Les uns avaient posé sur le sol des feuilles en guise d'assiettes, et plongeaient voluptueusement leur main droite dans le riz cuit (la main gauche est impure et ne doit pas être en activité pendant les repas) afin de bien le mélanger avec le bouillon de *karri*, et amener adroitement, sous forme de quenelles, ce mets savoureux dans leur bouche. Je me mis à mon tour en devoir de goûter le riz cuit arrosé de *karri* apprêté par mon domestique, mais dans lequel malheureusement le vent avait soufflé plus de sable qu'il n'en eût fallu pour l'assaisonnement. Malgré cela, le repas me parut délicieux, servi sur ma valise en guise de table, et accompagné de la fourchette et du couteau superflus pour les indigènes.

Sous un toit de feuilles de palmier, tressées et fixées à un axe en bambou, j'observais quatre familles offrant un aspect intéressant. C'étaient ce qu'on appelle des *East Indians*. On comprend sous ce nom les descendants des Européens et des naturels. Ces métis n'aiment pas à être appelés ainsi, car des qualités peu flatteuses semblent se rattacher à cette dénomination. Pour peu que la couleur de leur peau le leur permette (et souvent il arrive que leur teint est plus noir que celui des naturels), ils se font passer pour Anglais et jouent au gentleman. Ceux qui ne le peuvent se font appeler non *East Indians*, mais *Eurasiens* (à la fois de l'Europe et de l'Asie). Autrefois, on leur donnait le nom général de Portugais, en raison de leur descendance.

Les quatre familles en question étaient installées là depuis huit jours et menaient une vraie vie de *tsiganes*. Les femmes étaient naturellement vêtues à l'européenne, quoique fort pauvrement. Elles marchaient pieds nus et portaient de

longues robes d'indienne, à la ceinture desquelles étaient suspendues des aumônières. On ne parlait pas moins de quatre langues dans la hutte. Dans un coin, résonnait le français (probablement des pèlerins de Karikal ou de Pondichéry). A côté, on entendait des intonations que je reconnus bien vite pour du portugais, et, plus loin, près de la bouteille de *toddi* (vin de palme), dominait l'anglais avec son *all right*. Le tamule servait de langue internationale. Il était assez curieux de prêter l'oreille aux sons confus de cette nouvelle tour de Babel.

Aussitôt que le soleil se fut un peu abaissé à l'horizon, je sortis de ma cachette et me mêlai de nouveau au flot des pèlerins. Je retournai à l'église principale, que la foule ne m'avait pas permis de visiter le matin. A mon étonnement, je trouvai la grande porte fermée ; seule une porte latérale était, à ce moment-là, ouverte aux fidèles ayant des vœux et des offrandes spéciales à offrir. Bien que je ne fusse pas de ce nombre, ma qualité de blanc me permit d'entrer. Je vis, devant l'autel, un grand tronc surmonté de l'image de Marie. Des hommes et des femmes, munis de cierges allumés, se glissaient à genoux à travers l'église jusqu'à l'autel, où un sacristain, à l'air affairé, éteignait les cierges et les entassait en monceaux. Pendant ce temps, le pénitent s'agenouillait devant le tronc et étalait son offrande : de l'or le plus souvent, des bijoux précieux ou bien des *ex-voto* d'argent, en reconnaissance de quelque guérison opérée. Alors, après un baiser ou une inclination profonde à l'adresse de Marie, le pèlerin commençait à réciter une prière interrompue par le bedeau, chargé de placer les nouveaux arrivants. J'en eus bientôt vu assez, et je me rapprochai de nouveau de la maison des prêtres, désirant faire plus intime connaissance avec eux. Ils étaient presque tous rassemblés sous la véranda, où ils goûtaient la fraîcheur du soir, et me saluèrent avec quelque réserve, mais toutefois avec bienveillance. L'un d'eux poussa même la politesse jusqu'à me présenter

un siège. Les ecclésiastiques présents étaient occupés à fumer. Ils avaient échangé la lourde soutane noire contre une sorte de long cafetan en indienne claire, que dépassaient à peine des culottes flottantes en étoffe à raies ou à ramage. Après quelques mots échangés sur la chaleur de la journée, etc., je fus le point de mire de toutes les questions, car, en ma qualité de seul Européen entre des milliers d'Indous, je n'avais pu manquer d'attirer l'attention, et l'on avait bien vu que je n'étais pas un pèlerin ordinaire. Pourquoi donc étais-je venu ? Ma réponse que j'avais désiré assister à une de leurs fêtes ne parut pas les satisfaire. Ils ne pouvaient comprendre qu'un hérétique entreprît un si long voyage sans un but spécial. Un prêtre se hasarda anxieusement à demander si je n'étais pas peut-être le *reporter* d'un journal indou. J'eus de la peine à leur prouver le contraire, surtout quand ils apprirent que je dirige une imprimerie, occupation indigne, selon eux, d'un ecclésiastique. Mais ils ne surent que répondre quand je leur rappelai le faiseur de tentes, saint Paul.

Quand j'eus été suffisamment questionné, je me mis à interroger à mon tour. Mais ces prêtres ne purent me donner que fort peu de renseignements sur l'Eglise de Goa, et j'eus l'occasion de constater leur suprême ignorance. A l'exception de l'un d'entre eux qui m'assurait avoir fait ses études à Lisbonne, ils avaient tous été élevés dans des séminaires indigènes et ne faisaient guère honneur au niveau théologique et scientifique de ces derniers. Pour donner un exemple de cet enseignement, je citerai le fait suivant :

Un théologien catholique de Madras, en parlant du baptême, qui est « la vraie porte du ciel », prétend que le baptême protestant ne peut être valable, parce que nous avons traduit le mot Saint-Esprit par *parisutta avî*, et non, comme eux, en tamulisant le mot latin *spiritus sanctus*. Il n'est pas besoin de faire remarquer que le mot *avî*, qui signifie souffle, respiration, vie, répond parfaitement au sens latin et au sens grec original.

Pendant que je m'entretenais avec ces prêtres, dans le jardin du couvent de Valangâni, un orage s'était formé, et les éclairs jetaient leurs vives lueurs dans la nuit, qui suit de si près le coucher du soleil en Orient. Je me hâtai de regagner ma tente que mon domestique avait gardée fidèlement en mon absence, et n'eus que le temps de me réfugier dans le *bandi*. Une pluie diluvienne commençait à tomber, et tambourinait si bien sur la couverture de ma voiture, que je dus ouvrir mon parapluie et étendre des nattes pour empêcher l'eau de pénétrer. Je passai ainsi environ une heure dans cette arche d'un nouveau genre, écoutant la mélancolique chanson de la pluie, et je finis par m'endormir bercé par ces sons monotones.

Il était près de minuit quand mon domestique me réveilla par son *sar* (monsieur), afin que je ne manquasse pas la partie essentielle de la fête, la procession nocturne. Quand je quittai mon réduit, le ciel étincelait de nouveau d'étoiles, et l'eau s'était écoulée dans le sable. Je gagnai la grande place résonnant du son des tambours, des trompettes et des cymbales.

Plusieurs hommes sortaient en ce moment du sanctuaire, portant sur leurs épaules des baldaquins surchargés, selon la mode indoue, de verroterie et de papier doré. Sur le passage des saints, deux rangées d'hommes, munis de torches, formaient la haie. D'abord apparut un temple en forme de tour supportant un ange, puis une figure de femme, puis un crucifix, et une série de saints et de saintes dont je ne sus deviner les noms. Enfin l'on vit sortir de l'église la Vierge, sous la forme où on l'adore à Valangâni. Toutes ces figures furent saluées avec des cris de joie par la foule. Une pluie de fleurs odorantes tombait littéralement sur le temple portatif de Marie, tout orné de guirlandes et de verroterie ; et ces mêmes fleurs étaient ramassées avidement par les spectateurs qui les emportaient comme des reliques. Une vieille femme tomba sur le sol, frappée d'admiration et de saisisse-

ment. Heureusement pour elle que ses coreligionnaires n'étaient pas chaussés, sans quoi elle eût été écrasée immanquablement.

Le cortège sacré se mit alors en route, à travers la double rangée de torches. La musique allait en avant, et des prêtres et des enfants de chœur fermaient la marche en chantant sous un dais porté par des « Eurasiens. » Ce chant était, je dois le dire, beau, simple, mélancolique, et d'un effet saisissant; on ne pouvait l'entendre que de près, à cause du tumulte, des sons faux des instruments, du pétilllement des fusées et des détonations des boîtes à feu, un bruit sinon infernal, du moins tout païen. Et ce qualificatif est bien celui qui rend le mieux la chose, car ce cortège ressemblait à s'y méprendre à une procession nocturne d'idoles, telle que j'en vis quelques semaines plus tard à Mazaweram. C'étaient les mêmes baldaquins, les mêmes rangées de prêtres, les mêmes mélodies, lentes et à demi étouffées.

La procession romaine venait d'atteindre le bord de la mer, et je suivais d'une hauteur ses ondulations sur la grève. D'intervalle en intervalle elle stationnait devant des mâts, plantés dans le sol et surmontés de bannières. C'était un coup d'œil fort pittoresque; mais j'avais suffisamment considéré ces choses, et rentrai dans mon *bandi*. Bientôt, mes bœufs indous furent attelés, et nous prenions au petit galop la direction de Négapatam, où je célébrai, le lendemain, le jour du Seigneur dans la maison de notre évangéliste indigène David.

Oh! quelle douceur de prendre part à un de nos beaux services religieux, après avoir assisté à de si tristes jongleries! Quand j'entrai dans notre temple, que je pus joindre ma voix au chant si pénétrant de nos chorals, répéter la confession des péchés et le Symbole des apôtres, et entendre développer en langue tamule par mon confrère la péricope du jour sur la parole: « *Ephphatha!* délie-toi! » il me sembla que mon cœur tout entier s'épanouissait, et, en pensant à la

fête de Valangâni, je ne pus que bénir Dieu de nous avoir rendu la vraie Parole et les vrais sacrements par nos réformateurs.

Combien aussi je sentis plus vivement la nécessité de travailler et de prier, afin que le joyeux message de paix soit répandu le plus possible ! Bienheureux tous ceux qui ont mis la main à l'œuvre avec nous !

Et vous aussi, lecteurs, qui nous suivez du regard au delà des mers, n'éprouvez-vous pas un plus ardent désir de contribuer à l'avancement du règne de Dieu, et de saisir la main fraternelle que nous tendons vers vous ?

---

## NOUVELLES ET VARIÉTÉS

---

CHINE. — Nous recevons de Tien-Tsin des nouvelles très intéressantes. La femme du gouverneur général, qui est probablement l'homme le plus influent de l'empire, tomba récemment si malade, que les médecins chinois la déclarèrent perdue. Dans cette extrémité, son mari s'adressa à deux praticiens étrangers, le docteur Irwin et le docteur Mackenzie, celui-ci agent de la Société de Londres. Le traitement conseillé par eux réussit. Quand madame Li entra en convalescence, le gouverneur général invita miss Howard, de la Mission médicale américaine, à résider dans le palais et à prendre soin de sa femme.

Le premier résultat de cette heureuse cure fut que les docteurs Irwin et Mackenzie furent nommés médecins en titre du gouverneur général et de sa famille. De plus, M. Mackenzie a été chargé de la direction d'un hôpital que le vice-roi vient de créer à ses propres frais, dans l'intention



d'enseigner à ses compatriotes les bienfaits, en même temps que l'usage de la science médicale européenne. M. Mackenzie a stipulé expressément que l'enseignement évangélique ferait partie des soins donnés aux malades. Quand Jésus-Christ a envoyé ses disciples avec l'ordre de prêcher l'Évangile à toute créature, il a expressément ajouté : « Guérissez les malades. » L'Église commence enfin à comprendre par expérience quel secours puissant l'œuvre médicale apporte à la destruction des barrières que l'Évangile rencontre en pays païen.

UN SINISTRE COLIN-MAILLARD AU HAREM. — Il a été parlé récemment du meurtre d'une quarantaine de princes birmanes. Quelque chose d'analogue nous est rapporté par l'organe de « l'Alliance évangélique » dans un de ses derniers numéros.

Une dame anglaise qui visitait le harem du shah de Perse trouva les enfants royaux occupés à une sorte de jeu de colin-maillard qui la frappa. Au lieu qu'un seul des joueurs eût les yeux bandés, comme cela se pratique d'ordinaire, tous les enfants allaient et venaient à tâtons dans l'appartement. La dame anglaise ayant demandé ce que cela signifiait, on lui répondit que les jeunes princes « s'exerçaient », mais elle ne put comprendre l'utilité de ce singulier « exercice » que lorsqu'elle apprit avec effroi, plus tard, qu'il est d'usage, lors de l'avènement de chaque shah, de crever les yeux à tous ses frères, afin de sauvegarder la sécurité de l'État. Cette coutume est tellement traditionnelle et si bien admise par les fils des shahs eux-mêmes, que ceux-ci s'apprentent, dès leur bas âge, au sort terrible qui leur est réservé. On peut réellement s'écrier avec le psaume LXX, en entendant parler de semblables faits, que « la terre est remplie de repaires de violence. »

CE QUI EST SUR EST SUR. — C'était à l'époque de la guerre franco-allemande. Un collecteur qui faisait sa tournée venait

d'arriver dans un certain village où demeurait un jeune couple ayant l'habitude de donner chaque année 12 fr. pour l'œuvre des Missions. Le mari était sorti ce jour-là en se disant : « Les temps sont bien durs et menacent de le devenir davantage ; nous ne pourrons assurément pas, cette année, consacrer aux missions une somme aussi considérable que d'habitude. Nous nous contenterons de donner la moitié de cet argent. » Le soir, en rentrant au logis, il fit part de sa résolution à sa femme, mais celle-ci se hâta de l'interrompre : « Le collecteur a précisément été ici aujourd'hui, lui dit-elle, et je me suis souvenue, comme toi, que les temps sont mauvais, en me demandant si l'année prochaine nous pourrions donner quelque chose : *Ce qui est sûr est sûr*, me suis-je dit, et j'ai donné tout de suite, avec les 12 francs de cette année, les 12 francs pour l'année suivante. » — « Oui, ce qui est sûr est sûr », répéta le mari, en penchant la tête un peu honteux. Mais, au fond du cœur, il remercia Dieu de lui avoir donné une femme pieuse, prête à sacrifier quelque chose pour l'avancement du règne de Dieu.

Ce récit nous fait penser à beaucoup de gens qui se proposent de léguer des sommes plus ou moins considérables à telle ou telle œuvre de bienfaisance, et meurent sans avoir eu le temps de régler leurs dernières volontés, ou à d'autres qui, tout en ayant déjà fait leur testament, se sont appauvris de nouveau pour avoir voulu conserver d'une main trop avare le bien acquis. Oui, pour nos dons comme pour tous les autres actes de notre vie, ce que nous négligeons aujourd'hui ne saurait être fait plus tard, car chaque jour apporte avec lui non seulement sa *paine*, mais aussi son *devoir*, — et, après cela, vient la nuit, où personne ne peut travailler.

---

*Le Gérant* : EUGÈNE CASALIS.

## SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS  
ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

Le jeudi 13 avril, à huit heures du soir, malgré le temps peu favorable, une nombreuse assemblée s'est réunie au temple de l'Oratoire pour assister à la fête annuelle de notre Société.

Les amis des Missions qui se trouvent à Paris pendant la semaine des grandes assemblées de toutes les sociétés religieuses de France, ont le privilège de voir, d'entendre parfois l'un ou l'autre des missionnaires dont ils ont lu jusqu'alors les récits intéressants publiés dans le journal mensuel. Le dernier visiteur, M. Taylor, du Sénégal, a été au milieu de nous il y a deux ans ; aujourd'hui c'est sur M. Coillard, l'infatigable champion de la mission du Zambèze, que se concentre l'attention de l'auditoire. De loin, nous avons admiré son courage au milieu de tous les périls d'un long et difficile voyage ; de près, il nous saisit autant par la simplicité de sa parole que par son ardent amour pour les tribus africaines.

Après la lecture d'une partie du chapitre X des Romains et la prière faite par M. le pasteur Fisch, M. le baron Léon

de Bussierre, président de la Société des Missions, prend la parole. Désirant être aussi bref que possible afin de donner plus de temps au rapporteur, M. Boegner, et surtout à M. Coillard, il esquisse en traits rapides les dernières tentatives faites par la Société dans le sud de l'Afrique, les résultats de l'expédition chez les Banyais et au Zambèze, les espérances que l'on peut fonder sur l'avenir. « Le difficile problème, » dit-il, « dont le Comité doit chercher la solution, sous le regard du Seigneur, n'est pas encore complètement éclairci à l'heure présente. Mais quelles que soient les résolutions auxquelles nous devons nous arrêter, les cœurs de tous les amis des Missions resteront certainement pénétrés de reconnaissance envers ce frère si dévoué qui, en dépit de toutes les fatigues, de tous les périls et même des cruelles épreuves dont sa route a été semée, se déclare prêt à s'y engager de nouveau et qui n'attend qu'un signe de notre part pour s'exposer une seconde fois, avec une sereine et modeste abnégation, aux plus redoutables dangers. Je ne saurais omettre », ajoute l'honorable président, « d'étendre le même témoignage à la courageuse compagne de M. Coillard à laquelle je suis heureux de renouveler ici l'expression de l'admiration et des affectueux hommages de notre Comité. » Le président termine en exprimant sa gratitude envers les soutiens de l'œuvre des Missions, qui, par un généreux concours, ont contribué à l'extinction du déficit qui nous avait fait jeter un cri d'alarme. Il souhaite que ce bon vouloir des souscripteurs se manifeste encore en 1880.

Le rapport général est présenté, comme il y a un an, par M. le pasteur Boegner, sous-directeur de la Maison des Missions. Il constate que d'année en année des Églises évangéliques prennent plus distinctement conscience de leur devoir à l'égard des païens. On s'en est bien aperçu aux réunions de l'Alliance évangélique de Bâle. Le temps n'est plus où une proposition missionnaire ne rencontrait qu'une dédaigneuse réprobation : cette œuvre s'est fait sa place au soleil,

et le monde, aussi bien que l'Eglise, est obligé de compter avec elle.

Soutenue par les efforts toujours croissants des Églises mères, l'armée missionnaire poursuit le cours de ses travaux. Aux Indes, les idées chrétiennes pénètrent peu à peu les masses encore inconverties. L'apôtre du mouvement de réforme qui s'est produit récemment dans le brahmanisme, Keshub Chunder Sen, se demandait il y a quelques mois, dans un discours qui a eu un grand retentissement : Qui est Christ ? « Quel est », a dit l'orateur, « le véritable maître de notre pays ? » Il concluait : « A Christ seul revient la couronne de l'Inde ; il l'a méritée, il l'obtiendra. »

En Afrique, les sociétés rivalisent de zèle, c'est à qui s'élançera dans les voies à peine ouvertes pour porter l'Évangile à l'intérieur. Quant à la partie méridionale de ce continent, elle ressentira longtemps les conséquences de la guerre qui a sévi pendant l'année dernière. Certaines missions de cette contrée auront de la peine à se relever du tort qu'elle leur a fait.

Voilà pour les missions en général ; passons aux trois champs d'activité confiés spécialement à notre Société. De Taïti nous est venue cette année une nouvelle d'autant plus réjouissante qu'elle était depuis plus longtemps attendue. Les Églises protestantes sont enfin constituées définitivement.

De plus, le gouvernement du protectorat vient d'être confié à un homme qui paraît avoir bien compris qu'à Taïti la seule politique juste, qui puisse réussir et être utile à la France, consiste avant tout à respecter les croyances évangéliques que les insulaires ont pour la plupart embrassées.

Notre mission du *Sénégal* sera peut-être appelée sous peu à prendre un développement considérable. On sait que le gouvernement français se propose d'établir une communication ferrée entre la côte et le Niger. En attendant ces agrandissements possibles, notre œuvre sort à peine de la période des débuts. Le Comité a l'intention de répondre

prochainement aux demandes réitérées de M. Taylor, qui, malgré tous ses efforts, ne suffit pas à la tâche par l'envoi au Sénégal d'un des élèves qui terminent cette année leurs cours d'études.

Le *Lessouto* traverse en ce moment une crise politique dont il est impossible de méconnaître la gravité. L'Angleterre, sortie victorieusement de sa campagne dans le sud de l'Afrique, suit à l'égard des Bassoutos une politique générale de désarmement que ces derniers croyaient avoir rendue impossible par leurs loyaux services au gouvernement anglais. Une protestation du chef Letsié a été remise au ministre des colonies, en même temps qu'un mémoire de notre Comité. L'accueil fait à ces deux pétitions n'a pas été encourageant. C'est avec une joyeuse surprise que nous avons reçu de M. Ellenberger la nouvelle d'un beau réveil qui s'est produit à Massitissi. Plus de 60 personnes ont été rattachées à l'Eglise par leur admission soit dans la classe des candidats, soit au sacrement du baptême. D'autres stations ont été moins favorisées. Le missionnaire d'Hermon, pour couper court à des scandales qui avaient eu lieu dans la jeunesse de son Eglise, a dû se décider pour quelque temps à ajourner tout baptême par mesure disciplinaire. Ailleurs encore nos missionnaires avaient des plaintes à formuler. En opposition à ce côté sombre, mettons en lumière les bons rapports que nos missionnaires nous ont envoyés sur *Thabana-Morèna*, *Siloé*, *Smithfield*, *Béthesda*.

Le besoin de renforts se fait plus que jamais sentir au *Lessouto*. Plusieurs se font vieux et voient leurs forces décroître : il en est parmi les jeunes dont l'état de santé exige impérieusement du repos. Tel est surtout le cas de MM. Mabile et Casalis fils. Ajoutons que la santé de Madame Germond a donné récemment de vives inquiétudes.

Le rapporteur aborde en terminant la question du projet de mission sur le *Zambèze*. Elle a été tout d'abord étudiée au *Lessouto* par la conférence des missionnaires et par le

synode des Eglises de ce pays-là. On a décidé, avec la conviction d'obéir à une nécessité, que l'initiative de toute l'entreprise serait abdiquée entre les mains du Comité de Paris, ce qui n'empêcherait pas les Églises du Lessouto de lui prêter leur concours. Depuis l'arrivée de M. Coillard en France, le Comité a consacré deux séances à l'entendre, à le questionner, à discuter un rapport écrit qu'il avait été invité à rédiger, à examiner la question sous toutes ses faces. En principe, le Comité a toutes les raisons pour décider que le moment favorable est venu où notre œuvre du Lessouto devrait s'étendre. La question d'application de ce projet est plus complexe. Il faut compter avec l'énorme distance qui sépare le Zambèze de nos stations actuelles, l'insalubrité du climat, meurtrier pour les Européens comme pour les Bassoutos, le manque d'hommes et d'argent. A son tour, le Comité de Paris attend la décision suprême des Églises de France. M. Coillard va se mettre en tournée et soumettre la question au suffrage général de nos compatriotes protestants. Partout il dira ce qu'il a vu, ce qu'il espère, ce qu'il désire, et partout il ajoutera : « Églises de France, voulez-vous la mission du Zambèze ? Si vous la voulez, donnez-nous des ressources en augmentant dans une forte proportion vos contributions pour notre œuvre ; donnez-nous surtout des hommes, un homme tout au moins qui puisse partir avec moi pour le Zambèze ! »

M. Alfred Monod donne connaissance de l'état financier de la Société.

Les recettes générales de l'exercice se sont élevées à 302,463 fr. 35 c., y compris une somme de 83,559 fr. 30 c. reçue pour l'extinction du déficit. Les dépenses ont été de 260,913 fr. 10 c. En y ajoutant l'ancien déficit, qui était de 55,850 fr. 25 c., on arrive à un chiffre total de dépenses de 316,763 fr. 35 c. La balance de clôture donne, en conséquence, un nouveau découvert de 44,300 fr.

Une collecte est ensuite faite dans les rangs de l'assemblée pendant le chant d'un cantique.

Arrive enfin le moment ardemment désiré, où le président donne la parole à M. Coillard. Que dira-t-il, lui dont on a tant parlé ? Ils auraient été bien déçus ceux qui se seraient attendus à un récit pittoresque de son long voyage, à une suite de piquantes anecdotes. Le but de l'orateur n'était pas de satisfaire une simple curiosité ; son cœur est oppressé lorsqu'il songe à ces Banyais, à ces Barotsis qu'il a vus végéter tristement dans leur vie de péché, et ce sont des appels sérieux qu'il adresse à son auditoire. Ils résonneront encore longtemps dans la conscience des véritables amis des Missions ; on en verra l'effet quand un jour ou l'autre se lèveront les ouvriers qui dans cette soirée auront été appelés à travailler à l'œuvre de Dieu.

Nous ne pouvons que citer ici quelques-unes des paroles de M. Coillard : « Pendant vingt-trois ans qu'il a vécu au sud de l'Afrique, son expérience de tous les jours a confirmé cette parole : « Quiconque aura quitté, à cause de mon nom, ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres, ou ses maisons, recevra le centuple. » Admirable encouragement pour les jeunes missionnaires. Après avoir constaté le progrès accompli au Lessouto, M. Coillard parle de ce qui reste encore à faire. *La moisson est grande* : pendant plus de deux ans, notre missionnaire a voyagé au milieu de peuplades entièrement païennes, et qu'a-t-il rencontré ? Sur les bords du Zambèze, près des merveilleuses chutes Victoria, une tribu, les Barotsis qui comprennent la langue que parlent nos Bassoutos. Dès son arrivée au milieu d'eux, il a pu leur annoncer l'Évangile et leur chanter le nom de Jésus. Mais, il fallait de nouveau prendre le chemin du retour. M. Coillard rend un témoignage public à la fidélité de ses compagnons africains. Deux d'entre eux ont leurs tombeaux sur les rives du grand fleuve : Eléazare et Khosana. Bushman est mort à Schoschong. Ce



sont comme autant de jalons sur la route du pays des Barotsis. *Y aura-t-il des ouvriers pour cette moisson ?*

« Dans la dernière guerre des Zoulous contre les Anglais », dit M. Coillard, « les soldats africains prenaient les cadavres de leurs morts pour les lancer sur les baïonnettes des ennemis. Dans la lutte des Bassoutos contre les Boers, ces derniers escaladaient la montagne de Thaba-Bossiou. Ils avaient à passer par un étroit défilé que défendait une troupe de guerriers. Les uns après les autres ceux-ci tombaient sous le feu des ennemis, lorsque l'un d'entre eux, bien que déjà blessé, ramassa les cadavres de ses compagnons qui jonchaient le sol autour de lui, les entassa les uns sur les autres, et, grâce à ce sanglant rempart, le reste de la troupe des Bassoutos repoussa les Boers. Le missionnaire est-il autre chose qu'un soldat ? Hâtons-nous de nous mettre en campagne.

« Je sais qu'il y a des objections. Avant tout, nous dit-on, il faut évangéliser la France. Il n'est pas bon qu'un père de famille prenne le pain de ses enfants pour le donner aux chiens. Cela est vrai ; mais pourtant on permet aux petits chiens de manger les miettes qui tombent de la table, et ce sont ces miettes, les miettes de vos offrandes, les miettes de votre jeunesse, les miettes de vos Facultés que je viens réclamer.

« Voulez-vous donner vos offrandes, vos enfants, vos propres vies ? Vos sympathies et vos prières ne suffisent pas ; Jésus-Christ n'a pas seulement eu pitié ; il s'est donné lui-même ; et maintenant encore, bien que Dieu puisse sauver les hommes sans le service d'autres hommes, il lui a plu cependant de sauver les hommes par les hommes. Nous sommes pour la plupart persuadés que la terre et tout ce qu'elle renferme appartient au Seigneur, excepté notre propre fortune ; nous désirons que Dieu envoie des ouvriers, à la condition pourtant qu'il ne nous envoie pas nous-mêmes. Chrétiens de France, si Dieu vous demandait votre Isaac, le donneriez-vous ? »

Le temps manquait à d'autres orateurs pour ajouter quelque chose à cette allocution chaleureuse, et M. le pasteur Appia termina la séance par une prière. Ajoutons que M. Casalis, retenu à la maison, l'année dernière, par les suites d'un accident, avait pu reprendre cette fois sa place sur l'estrade des membres du Comité.

La collecte a produit 640 fr. 25. Il faut y joindre une somme de 312 francs remise à M. le trésorier, pour la Mission du Zambèze, par un anonyme, au moment de la sortie.



RAPPORT SOUMIS PAR M. COILLARD A L'ÉTUDE DU COMITÉ  
DES MISSIONS

Paris, le 26 mars 1880.

Messieurs et honorés frères,

L'esprit missionnaire est un esprit d'agression et de conquête. *Toujours plus loin!* c'est sa devise. Nos jeunes Eglises du Lessouto, comme celles de France, le comprennent; sans parler de ce qu'elles font pour l'évangélisation de leur propre pays, il suffit de rappeler leurs efforts pour porter à d'autres tribus les bienfaits de l'Évangile.

J

1. Il vous souvient d'Esaiä Séélé, cet homme intelligent parti du Lessouto en 1863, et qui a passé plusieurs années à évangéliser les Bapélis au Transvaal. Il vous souvient aussi d'Elia-kime et d'Asser qui, laissés tout seuls sans leurs familles, ont travaillé chez les Magwambas et défriché le terrain que cultive maintenant l'Eglise libre du canton de Vaud. Il suffit enfin de rappeler les sacrifices d'hommes et d'argent que ces jeunes Eglises ont faits pour la Mission des Banyais, pour en conclure

qu'il est de notre devoir de ne pas laisser s'éteindre cette étincelle du feu missionnaire, mais bien de la nourrir et d'en faire une flamme ardente. La nécessité d'une nouvelle Mission me paraît non seulement évidente, mais nécessaire, URGENTE.

2. Les Eglises du Lessouto avaient d'abord pris l'initiative. Un de leurs enfants, l'intrépide évangéliste missionnaire Asser, avait, de son propre mouvement, entrepris un voyage chez les Banyais. Vous en connaissez les résultats. Un projet de Mission fut arrêté, et une expédition fut organisée. Un premier échec ne découragea pas les Eglises; mais leur seconde expédition ne parvint chez les Banyais *que pour constater que la porte de ce pays nous était absolument fermée.*

3. Le Transvaal même, où sont les tribus des Bapélis, est occupé par diverses Sociétés qui se le sont partagé, et qui s'y étendent toujours plus, de sorte qu'il *n'y a pas là*, et qu'il *n'y aura jamais de place pour nous.*

4. Le pays qui s'étend du Limpopo au Zambèze, et du Khalahari à la côte de Sofala, est occupé par le royaume des Matébélés de Lo-Bengula, le fils de Mosélékatsi, à l'ouest, et par celui des Zoulous d'Omzila à l'est, entre lesquels se trouve un pays contesté, vrai parc où, de part et d'autre, on va enlever du bétail, et on fait la chasse aux femmes et aux enfants pour les réduire en esclavage. Ce malheureux pays, c'est celui des Banyais qui nous a été fermé. Celui d'Omzila, à l'est, va probablement être occupé par la Société américaine des Missions étrangères, tandis que celui des Matébélés, à l'ouest, l'est, bien qu'insuffisamment, par la Société de Londres. De sorte que, si nous en exceptons le poste de Séléka où sont nos évangélistes, et qui n'est qu'une étape vers l'intérieur, du Limpopo au Zambèze, *il ne se trouve pas de tribu que nous puissions évangéliser.* Si donc nous voulons trouver un champ missionnaire, force nous est d'aller jusqu'au Zambèze. C'est la *seule alternative qui nous reste.* C'est là la raison qui nous a conduits chez les Barotsis.

## II

1. Le pays des Barotsis est la partie du Zambèze comprise entre le 18° et le 15° de latitude sud, et le 26° et 21° longitude est; des cataractes Victoria à Libonda sur une longueur de 250 milles environ. Franchissant le désert qui l'entoure, on trouve au sud-ouest les tribus du lac Ngami; au sud-est, les Matébélés; au nord-est, les Mashikoulombos et autres tribus qui s'étendent jusqu'au lac Benguéolo, et à l'ouest, enfin, le Bihé, contrée populeuse avec laquelle les rapports sont fréquents, et où la Société américaine parle de fonder une nouvelle et grande mission.

2. Boisé et ondulé dans les parages des cataractes de Victoria et de Gonyé, le pays des Barotsis proprement dits n'est qu'une large vallée, dénudée, basse, submergée tous les ans pendant trois ou quatre mois, et où surnagent alors dans de nombreux îlots des villages qu'on abandonne au soin des esclaves. Les maîtres, eux, vont s'établir sur les collines et se livrer à des fêtes et à la chasse. Lorsque les eaux se retirent, les marais et les détritns, sous l'action d'une chaleur ardente, engendrent des fièvres épidémiques qui déciment la population. Nous n'étions pas là à la plus mauvaise saison de l'année ni dans la partie la plus malsaine du pays, nous y avons cependant creusé deux tombeaux. C'est un avertissement solennel. Si ces tombeaux sont notre prise de possession, comme le fut Macpéla pour Abraham, il faut que nous soyons prêts à voir tomber nos hommes et aussi à les remplacer.

3. A cette difficulté s'ajoute encore celle des communications. La distance du Lessouto à la capitale des Barotsis est de quinze cents à seize cents kilomètres, un voyage de quatre mois. Schoschong, le dernier village qui se trouve sur la route, est à cinq cents kilomètres du Zambèze. Le chemin longe le Khalahari, désert de sable et de forêts où l'on ne peut s'aventurer qu'après les pluies du printemps et de l'automne,

et dont quelques Bushmen sauvages sont les seuls habitants.

Il y a un service postal régulier jusqu'à Schoschong. Mais de là au Zambèze il ne se fait que par les rares occasions de chasseurs qui se présentent. De là de grandes dépenses de transport et des inconvénients sérieux.

5. Le pays est fertile. La population peut s'élever au tiers de celle du Lessouto, soit 50,000 âmes. Mais elle n'est pas homogène et tend à se démembrer. Les Barotsis sont industriels, mais encore fort peu habitués aux affaires, et depuis qu'ils se sont rendus indépendants des Makololos, ils sont constamment en révolution. Je dois cependant ajouter que chez eux, même en temps de guerre, les étrangers jouissent d'une parfaite sécurité.

6. Toutes ces tribus échelonnées sur le Zambèze parlent différents dialectes ; mais communiquent entre elles par le sessouto, la langue que nous parlons au pays des Bassoutos. On dirait un quartier reculé de ce pays ; inêmes mœurs et coutumes, comme aussi même langue. Cela s'explique ainsi. Un chef mossouto, parent de Moshesh, Sébétoane, émigra au Zambèze il y a cinquante ans, en soumit les tribus, se les attacha par sa générosité et les incorpora à la sienne. Bien que la tyrannie d'un de ses successeurs les ait poussées à la révolte, elles vénèrent encore la mémoire de Sébétoane, ont conservé sa belle langue, et j'ai pu constater que la nationalité de nos évangélistes leur donne droit de cité parmi elles, et leur assure une influence spéciale. Si je dis que nos écoles du Lessouto, que nos livres et tout ce qui sort de notre presse, pourraient servir à l'œuvre des Barotsis, que le premier évangéliste mossouto venu pourrait, le jour même de son arrivée au Zambèze, se mettre à enseigner, ce sont là pour une Mission nouvelle des avantages qu'il suffit d'indiquer. Déjà se trouvent à Morija, sous les soins de nos amis Mabile, deux jeunes gens que nous avons amenés du pays des Barotsis.

7. Vous savez les circonstances qui nous ont conduits au Zambèze, et l'accueil que les chefs nous ont fait ; comment,

après un premier refus basé sur une méprise, le chef suprême nous avait demandé de retourner chez lui en hiver ; c'est-à-dire quelques mois plus tard. J'ai appris, depuis mon départ d'Afrique, que d'autres messagers avaient été envoyés pour appuyer cette requête ; mais nous avons déjà quitté Leshoma, et ils me transmirent l'invitation réitérée de leur roi par le docteur Bradshaw.

8. Depuis lors, le pays a été bouleversé par des guerres civiles dont j'ignore les résultats. Une mission catholique s'y rendait aussi, composée de six prêtres, et attendant de nouveaux renforts. On peut douter cependant qu'elle s'y soit arrêtée.

9. L'Évangile chez les Barotsis aura à lutter contre la pernicieuse influence d'aventuriers européens, de métis portugais et contre la polygamie et l'esclavage qui sont à la base de l'édifice social.

### III

1. L'organisation de la nouvelle mission, si on la décide, doit être laissée au jugement de ceux qui la fonderont. Je crois cependant que si l'on pouvait trouver un point élevé, moins malsain que les autres, y fonder une station centrale avec écoles, et d'où les catéchistes pourraient d'abord rayonner pour l'évangélisation du pays, ce serait un des plans les plus naturels et les plus pratiques.

2. Cette mission où l'élément indigène entrerait pour la plus grande part, devrait, dès le début, se composer au moins de deux missionnaires européens consacrés, et, si possible, d'un ou de deux artisans européens ; ce qui serait un grand secours et une notable économie. En cas de décès, nous devons être prêts à remplacer les morts. De la fréquence des décès dépendra naturellement le chiffre plus ou moins élevé des dépenses. Voici cependant quelques données qui peuvent servir de base à nos calculs.

1° *Pour deux missionnaires et quatre évangélistes, frais de voyage d'exploration et de première installation :*

Deux wagons et leurs attelages . . . . .	Fr.	14,000	»
Provisions, médecines, outils et transport . .		6,500	»
Marchandises pour échanges et paiements de toute espèce. . . . .		6,250	»
Honoraires de chacun des missionnaires, trois mille francs, soit . . . . .		6,000	»
Six conducteurs de wagons, six mois de gages.		2,250	»
Quatre évangélistes, chacun mille francs, soit.		4,000	»
Leurs trousseaux et frais de voyage . . . . .		3,625	»
Un wagon et attelage. . . . .		7,000	»
Frais d'installation et éventualités. . . . .		3,000	»
	Fr.	52,625	»

A défalquer une première contribution des Eglises du Lessouto de. . . . .

		10,000	»
--	--	--------	---

Resterait à la charge des Eglises de France . . . . .

		42,625	»
--	--	--------	---

2° *Dépense annuelle pour continuer l'œuvre après le voyage d'exploration et l'installation définitive (1) :*

Honoraires des deux missionnaires. . . . .	Fr.	10,000	»
Id. des quatre évangélistes . . . . .		5,500	»
Frais de communication avec Schoschong . .		500	»
Louage ou achat de canots pour l'évangélisation		1,250	»
Constructions et entretien de bâtiments. . .		17,500	»
	Fr.	34,750	»

A défalquer une contribution *annuelle* des Eglises du Lessouto . . . . .

		6,000	»
--	--	-------	---

Resterait à la charge des Eglises de France. . . . .

		28,750	»
--	--	--------	---

(1) Dans cette seconde évaluation des frais, le chiffre des honoraires des missionnaires et des évangélistes est plus élevé, parce qu'ils ne pourraient plus compter sur le renouvellement des provisions et des marchandises, etc., fournies au moment du départ.

Je vous demande, Messieurs, de peser sérieusement les considérations et les chiffres que je vous sou mets. Entreprendre une œuvre à laquelle Dieu ne nous appelle pas, ou refuser de mettre courageusement la main à une œuvre qu'il nous fait l'honneur de nous proposer, sont deux écueils que nous voulons éviter. Arriver à une conviction sincère et profonde du devoir, voilà ce qu'il nous faut. Prenons-nous notre parti de nous enfermer dans les limites du petit pays du Lessouto que d'autres Sociétés commencent à nous disputer ?

Sommes-nous déterminés à ne pas chercher de débouché pour la vie et pour l'action de nos Eglises indigènes ?

Si nous acceptons cette alternative, alors résignons-nous d'avance à renoncer au progrès ; laissons à d'autres d'évangéliser des tribus dont nous possédons la langue ; renonçons à nous avancer vers l'intérieur. Travaillons parmi les Basoutos sans avoir l'ambition de franchir les bornes de leur pays et de leur existence. Pour cela aussi, il faut un certain héroïsme. Mais Dieu, s'il le faut, peut nous le donner.

Si, au contraire, nous ne pouvons accepter cette alternative, envisageons franchement les sacrifices que nous devons faire. Pour moi, la question des fonds pâlit devant celle des hommes. Il nous faut des hommes pour le Lessouto, il nous en faut pour le Sénégal, il nous en faudra pour les Barotsis. Mais si nous avons la conviction que cette œuvre nous est donnée de Dieu, nous ne nous laisserons décourager ni par les dépenses, ni par les revers, ni surtout par les morts de ceux qui succomberont à ce poste d'honneur.

Qu'on le comprenne bien, dans cette entreprise, la responsabilité doit surtout reposer sur les Eglises de France, sur vous, Messieurs, qui les représentez. Les Eglises du Lessouto ont fait de sérieuses expériences depuis qu'elles donnèrent essor au premier élan de leur enthousiasme. Elles ont compris la grandeur et les exigences de cette œuvre, et elles ont senti leur faiblesse. Elles ne sont pas découragées, mais c'est



à vous qu'elles regardent. Elles vous suivront, mais ne demandez pas qu'elles vous devancent.

Enfin si les données que je puis vous offrir ne vous satisfont pas entièrement, et si vous ne pouvez vous résoudre ni à entreprendre cette œuvre ni à y renoncer, examinez s'il ne serait pas avantageux de faire une nouvelle exploration. Ce serait alors dans le but non seulement de chercher un site comparativement salubre, mais aussi d'étudier la voie la plus facile de communications. Cette expédition à laquelle il faudrait nécessairement laisser pleine latitude d'action, pourrait coûter de 20 à 25,000 francs et durer deux ans. Pendant ce temps, vous amasseriez des ressources et prépareriez des ouvriers.

Je n'ai rien dit de l'opinion de mes collègues, ni de celle de leurs troupes. Elles vous sont connues. Nos discussions en conférence et en synode ont été caractérisées surtout par une extrême prudence, et par la crainte de trop s'engager et de trop compromettre la responsabilité des Eglises du Lessouto.

En terminant, un mot sur le Zumbo qu'a désigné notre ami, M. Arthington (1), et sur les parages voisins de Livingstonia. Cette contrée s'étend du 15<sup>e</sup> au 12<sup>e</sup> parallèle, du 24<sup>e</sup> au 30<sup>e</sup> méridien, c'est-à-dire du Zambèze au lac Benguéolo, du Nyassa au pays des Barotsis. Elle est peu connue. On la sait pourtant habitée par des tribus dont quelques-unes sont très sauvages et guerrières ; le climat en est comparativement salubre ; la position géographique unique, et l'accès par voie d'eau facile. Les dépenses seraient nécessairement moins considérables.

Pour nous la question à étudier serait de savoir quel avantage la Mission des Barotsis pourrait en retirer. Peut-être pourrait-on se fixer sur un point assez rapproché des Barotsis pour les évangéliser périodiquement dans les saisons les

(1) M. Arthington est le pieux Anglais qui nous a offert 25,000 francs, à la condition que nous fondions une Mission dont il puisse approuver le site. Il objecte à la vallée des Barotsis comme trop insalubre.

plus favorables et attirer des jeunes gens dans la station choisie pour en faire l'éducation.

Voilà, Messieurs, les éléments que j'ai pu condenser pour la discussion de la question si grave qui nous occupe. Et que Dieu nous dirige et nous éclaire !

Votre dévoué en Christ,

F. COILLARD.



UNE PÉTITION DU CHEF LETSIÉ, FILS ET SUCCESSEUR DE  
MOSHESH, AU SUJET DU DÉSARMEMENT

Cette question s'impose de plus en plus comme sujet d'instantes prières à tous les amis des Bassoutos et de l'œuvre que nos missionnaires font au milieu d'eux. Le dénouement, quel qu'il doive être, ne peut pas se faire longtemps attendre.

On se rappelle qu'au commencement de janvier, M. Griffith, le représentant de l'autorité britannique chez les Bassoutos, avait donné le signal du désarmement, conformément aux prescriptions de M. Sprigg, le premier ministre de la Colonie du Cap. Quelques armes avaient été remises, mais ce mouvement s'était vite arrêté, lorsqu'on avait appris que le chef Letsié avait résolu d'adresser une pétition au gouverneur, sir Bartle Frere, en le priant de la transmettre à la reine d'Angleterre en conseil.

Dans cette pétition, dont nous avons vu une copie, le chef s'exprime avec une parfaite courtoisie et le respect le plus profond. Il reconnaît les avantages que son peuple a retirés de ses rapports avec le gouvernement anglais. On sent percer dans tout ce qu'il dit l'angoisse que lui cause la possibilité d'une rupture.

Il demande d'abord comment il se fait que ni lui, ni ses subordonnés n'aient été avertis qu'ils avaient cessé de relever

d'une manière directe de la reine, représentée par le gouverneur de la Colonie, en sa qualité de *Haut-commissaire*, pour être placés sous le contrôle immédiat du Parlement du Cap. C'est avec le Haut-commissaire et non avec la Colonie que Moshesh avait traité, c'est à la reine seule qu'il avait confié la garde des Bassoutos et de leur pays. Il résulte de là que, s'il plaît au Parlement du Cap de désarmer des indigènes qui sont sous la loi coloniale, il n'a pas le droit d'étendre cette mesure aux Bassoutos qui vivent en dehors de la Colonie dans un pays sur lequel planent la souveraineté et la protection directe de la reine. Cela est tellement vrai que, les Bassoutos ayant, à un certain moment, exprimé le désir de se faire représenter dans le Parlement du Cap, le gouverneur d'alors, sir H. Barkly, les avait dissuadés de le faire, leur disant qu'ils s'exposaient par là à être englobés territorialement dans la Colonie, à voir disparaître tout reste d'autonomie et à subir toutes les lois et tous les décrets que le Parlement du Cap voterait.

Après avoir justifié de la sorte l'envoi d'une pétition à la reine, le chef en vient à l'exposé des raisons qu'il a à opposer au désarmement. En voici le résumé :

1<sup>re</sup> raison : Les Anglais n'ont jamais eu à se plaindre de nous. En quittant la Colonie pour retourner en Angleterre, le gouverneur sir H. Barkly a rendu ce témoignage aux Bassoutos : « Lorsque j'arrivai au Cap, cette tribu venait de se placer sous le gouvernement britannique, et l'on s'attendait à ce qu'avant de s'être accoutumée à notre régime, elle nous créerait beaucoup d'embarras. C'est tout le contraire qui a eu lieu ; je n'ai jamais eu un motif de douter de la loyauté des chefs ou de leurs sujets. »

2<sup>e</sup> raison : Quand M. Sprigg, premier ministre de la Colonie, est venu, en octobre 1879, nous proposer le désarmement, il nous a dit que nous pouvions librement exprimer nos sentiments, que nous ne devions rien lui cacher et que si nous n'étions pas contents on s'efforcera de nous satis-

faire. Nous lui dîmes que nous ne comprenions pas pourquoi l'on voulait nous désarmer, que cela nous désolerait. Et voici que maintenant on nous déclare qu'il faut que nous nous soumettions à cette mesure, bien que personne ne puisse nous dire de quelle offense nous nous sommes rendus coupables.

3<sup>e</sup> raison : Chacun sait, en effet, que dans le temps où notre père Moshesh était encore tout à fait indépendant, nous avons obtempéré plusieurs fois aux désirs de la reine comme simples alliés. Nous l'avons fait à Winburg, à Boomplaats, à Touwfontein, à Ratsega, lorsqu'il s'agissait de soutenir l'autorité de la reine. Nous l'avons aidée aussi contre le Zoulou Langalébalélé, et tout récemment contre Morosi. Comment pense-t-on, après cela, que nous puissions comprendre qu'on nous oblige à nous dessaisir de nos armes ?

4<sup>e</sup> raison : Nous craignons que notre bonne renommée n'en souffre parmi les peuples de l'intérieur de l'Afrique. Ils ont cru jusqu'ici que nous étions les fidèles amis et alliés de la reine. Ils nous appellent *ses enfants*. Quand ils apprendront que nous avons été désarmés, ils en concluront que nous devons nous être mal conduits.

5<sup>e</sup> raison : Le nom de la reine a été jusqu'à présent très honoré par toutes les tribus du sud de l'Afrique et partout on a recherché sa protection ; n'est-il pas à craindre que désormais on cessera de le faire et que son nom perdra tout prestige parmi les noirs ?

6<sup>e</sup> raison : Ce désarmement nous effraie. Nous nous demandons où l'on en veut venir, et quelles conséquences cette mesure doit avoir pour nous ? Nous ne connaissons qu'imparfaitement les mœurs et les coutumes des blancs. Nos craintes pour l'avenir proviennent peut-être de notre ignorance, mais nous ne pouvons pas cacher que nous en avons.

7<sup>e</sup> raison : Ne pouvons-nous pas dire de nous-mêmes que nous serons dégradés à nos propres yeux, aussi bien qu'aux

yeux de nos voisins ? C'est comme s'il s'agissait de priver un animal de ses moyens naturels de défense. N'avons-nous pas le droit de supposer que si l'on nous désarme, c'est parce que nous sommes des noirs et que le gouvernement anglais ne se fie pas à des noirs ?

La pétition se termine par ces mots : « Nous, chef et peuple du Lessouto, nous plaçons humblement notre requête aux pieds de Votre Majesté, la suppliant de ne pas souffrir qu'on nous désarme. Qu'elle ait pitié de nous et nous permette de continuer à être ses fidèles sujets, tout en gardant nos armes. Cette requête est celle de tous, sans excepter personne. Cette pétition a été écrite avec la connaissance de tous.

Fait à Rakuiti, dans le pays des Bassoutos, par moi, leur chef, le 21 janvier 1880.

LETSIÉ.

Sir Bartle Frere, gouverneur et Haut-commissaire de la reine, a répondu qu'il enverrait la pétition à Sa Majesté, mais qu'il ne pouvait pas appuyer la requête de Letsié, et qu'il se voyait obligé, par un usage constitutionnel, de remettre la copie de cette pièce, qui le concernait personnellement, à M. Sprigg, premier ministre de la Colonie, et à ses collègues.

Ceux-ci, d'après un journal du Cap, ont écrit à Letsié une lettre qui ne laisse aucun espoir qu'on renonce à désarmer les Bassoutos ; d'autres tribus, placées dans les mêmes conditions, se sont soumises à cette mesure sans murmurer ; il est impossible de faire une exception qui les démoraliserait. Les Bassoutos n'ont rien à craindre ; c'est dans leur intérêt qu'on agit ; au point de vue de la civilisation, ils ont déjà retiré de grands avantages de leur annexion, ces avantages s'accroîtront d'année en année s'ils continuent à se montrer soumis.

Quant à la question de droit, voici comment ils l'expliquent. Il n'y a rien dans les pièces relatives à ce qui se passa

entre Moshesh et le Haut-commissaire, sir P. Wodehouse, lorsque le Lessouto fut confié aux soins de la reine, qui prouve que le chef ait fait la moindre réserve pour lui-même ou en faveur de ses successeurs. La cession fut absolue. En conséquence, le pays fut d'abord gouverné par le Haut-commissaire au nom de la reine. Mais il advint, un peu plus tard (on ne dit pas que cela fut officiellement annoncé et expliqué aux Bassoutos), qu'en vertu d'un décret du Parlement du Cap, le territoire habité par la tribu dite des Bassoutos fut annexé à la Colonie, et cet acte fut approuvé par la reine. Dès ce moment-là, la distinction entre les fonctions du gouverneur, comme tel, et celles du même en tant que Haut-commissaire, cessa en ce qui concernait les Bassoutos. Leur pays fit partie de la Colonie et fut placé sous son gouvernement. Subséquemment, intervint un autre décret, également sanctionné par la reine, en vertu duquel tout est maintenant réglé par le gouverneur qui est responsable à la couronne, et par des ministres nommés par le gouverneur, qui lui sont à maints égards responsables, mais les sont surtout à la législation de la Colonie.

Conclusion : Il n'y a rien à attendre de la pétition du chef Letsié, à moins que la reine et ses ministres ne jugent à propos d'intervenir d'une manière directe. Espérons que Dieu les portera à le faire !

Les dernières nouvelles venues par les journaux du Cap sont peu rassurantes. Une vive alarme régnait parmi les indigènes. Ils croient, comme ils ne l'avaient jamais fait jusqu'ici, que l'on en veut à leur race. Une de nos dames missionnaires écrit qu'on entend de fervents chrétiens s'écrier dans leurs prières : « O notre Père, n'est-ce pas toi qui nous as donné cette couleur noire ? » D'autres ajoutent : « Tu n'as pas dit que notre couleur est la seule pour laquelle le précieux sang de ton Fils n'a pas été répandu. »

FRAGMENTS D'UN ARTICLE DE M. MABILLE, PUBLIÉ DANS  
« L'EXPRÈS CHRÉTIEN » DE LOVEDALE

Comme on pouvait s'y attendre, la grande majorité des habitants de la Colonie du Cap et de leurs journaux souffrent difficilement que l'on mette en doute la justice et la sagesse de désarmement des Bassoutos. Nos missionnaires en pâtissent. On les accuse d'être des *négrophiles*, par où l'on veut dire des négromanes, des ennemis des colons. On leur fait un crime de toute parole dite en faveur des indigènes en cette question. Il faudrait que même dans leurs traits et leur maintien rien ne trahit le malaise que leur cause l'approche d'une mesure qui met leur œuvre en danger. « Vous faites de la politique », leur crie-t-on sur tous les tons, « vous n'en avez pas le droit ; vous êtes infidèles à votre mandat qui est exclusivement religieux. »

Heureusement qu'il y a des gens, même dans le Parlement du Cap, qui élèvent la voix en leur faveur. Ils ont cependant cru qu'il était de leur devoir de protester eux-mêmes publiquement contre ces allégations injustes. Voici comment l'a fait M. Mabile, qui était principalement en cause, parce qu'il réside auprès du chef Letsié :

« Je demande la permission d'adresser quelques paroles à ceux qui appellent les missionnaires des *négrophiles*, les accusent de se mêler indûment de politique et ne peuvent souffrir que, pendant qu'ils se prononcent eux-mêmes avec toute liberté en faveur du désarmement, d'autres puissent exprimer sur ce sujet si controversé un sentiment qui diffère du leur.

« Ne croyez pas », leur dirai-je, « que tous les hommes intelligents et éclairés soient nécessairement avec vous et pensent, comme vous le faites, que le désarmement est juste et sans danger. Ne croyez pas que les missionnaires n'aient pas le droit d'exprimer leur opinion sur ce qui se passe dans le

monde et surtout sur ce qui concerne le pays qu'ils habitent. Des hommes que l'on envoie instruire et civiliser certaines tribus encore peu éclairées ne peuvent faire autrement que de s'intéresser à ce qui touche aux intérêts terrestres de ces populations, aussi bien qu'à leurs autres besoins. Il arrive le plus souvent qu'on accuse les missionnaires de ne s'inquiéter que des intérêts spirituels de leurs gens, autre inculpation également fautive. Les missionnaires savent que Jésus-Christ pensait aux besoins matériels de ceux qui allaient à lui, en même temps qu'il s'efforçait de gagner leurs cœurs aux choses spirituelles. On appelle les missionnaires des négrophiles, comme on appelait Jésus-Christ l'ami des péagers et des pécheurs.

« Je ne veux pas m'étendre sur la question du désarmement. Mais, si dans mon opinion il n'est ni juste ni nécessaire, qui peut me contester le droit de le dire aussi librement que d'autres affirment le contraire? Doit-on me bâillonner parce que je suis missionnaire? On dit qu'en exprimant mon sentiment, je vais amener une lutte et faire verser le sang. Je réponds à cela que ce n'est pas l'expression de mon sentiment qui aura cette conséquence, mais bien la mesure et les actes que je voudrais contribuer à prévenir. Si, en exprimant ma pensée, je crois servir le pays et assurer la continuation des progrès du christianisme et si, en parlant, je puis prévenir une guerre qui aurait pour effet de ruiner cette grande cause, direz-vous que tout cela est de peu d'importance et qu'avant tout il faut veiller à ce que le gouvernement soit obéi? Je suis uni par des liens sacrés à la tribu que j'évangélise et à laquelle je m'efforce d'inculquer les plus hautes vérités; par conséquent, je dois protester de mon mieux contre tout ce qui pourrait être sa ruine.

« Plus d'un gouverneur s'est estimé heureux de pouvoir consulter le missionnaire méprisé sur la position politique de telle ou telle tribu, et a reçu avec reconnaissance les informations et les avis dont il avait besoin. En maintes



occasions, ces renseignements ont prévenu de graves méprises et les conséquences désastreuses qu'elles auraient pu avoir. Bien des gens qui écrivent dans les journaux sur des choses qui se passent à des centaines de lieues de l'endroit où ils résident, voudraient nous persuader qu'ils sont au courant de tout ce qui concerne la première tribu venue et ne font par là que montrer leur ignorance et leur présomption.

« Nous remercions Dieu de ce que la Grande-Bretagne a pris sous sa protection le pays des Bassoutos. Mais nous désirons que le gouvernement anglais agisse avec douceur envers les habitants, se rappelant que les Bassoutos n'ont pas joui de siècles de bonne éducation et de civilisation, et que cependant ils ne sont pas un peuple de petits enfants, comme on l'a souvent dit. Si le gouvernement désire prévenir leur destruction, qu'il procède dans son œuvre conservatrice avec circonspection et patience, sans rien précipiter, avec persévérance et support, sans recourir à la violence. Alors le nom de la reine, ses lois et ses ministres seront bénis dans toutes les huttes du pays. La cause du christianisme, — et c'est quelque chose, — prospérera. Certes, la perspective d'un tel résultat (et en ce qui concerne les Bassoutos, on ne saurait dire qu'on paraisse bien loin de l'atteindre) doit suffire pour créer dans les cœurs des gouvernants des sentiments de sympathie et de tendresse. Assurément sauver un peuple, l'élever graduellement, le civiliser, en faire un peuple chrétien est, aux yeux de Dieu, quelque chose de bien meilleur et de plus glorieux que de l'effacer de dessus la face de la terre.

« Je conclus en disant : que ceux qui nous condamnent d'une manière si peu avisée, nous accordent le même droit que celui dont ils jouissent eux-mêmes. Nous avons le droit, comme hommes et comme missionnaires, de dire franchement ce que nous croyons être vrai. Si nous nous trompons, et qu'on puisse nous le prouver, nous serons les premiers à

reconnaître notre erreur. Mais si nous avons raison, qu'aura-t-on à nous reprocher ? »

A. M.



MORT D'AKHIME RAMONATE, ANNONCÉE PAR SON FILS  
A M. ET MADAME COILLARD

Masianokeng, près Thaba-Bossiou, 29 février 1880.

Sachez que Dieu a retiré mon père de ce monde de passage. Il est mort le 28 janvier.

Ayant senti que sa maladie l'empêcherait de parler avant qu'il ne cessât de vivre au milieu de nous, il nous a laissé ces paroles :

« O mes enfants, ne cherchez pas pour moi une autre foi que celle que j'ai ici sur mon lit. La foi que j'ai eue en Jésus-Christ, pendant que j'étais bien portant, c'est celle que j'ai encore ; pensez à la manière dont je servais le Seigneur, je veux encore le servir maintenant de la même manière. Voyez, la souffrance m'accable, mais je monte vers Jésus, mon refuge. Dieu a mis sa hache à ma racine pour la couper, mais je vais tomber dans les bras de Celui qui m'avait planté dans son Eglise, je veux dire Jésus.

« Ne pleurez pas sur moi, mes enfants, en me voyant succomber à la douleur. Pleurez sur vous-mêmes. Moi je pleure sur vous et sur ce village qui était à moi. »

Après avoir prononcé ces paroles, mon père s'est tu pendant dix jours. Lorsqu'il essayait de parler, il ne pouvait le faire que par des signes.

Pendant la nuit où il mourut, nous le veillions chacun à son tour. A minuit, il nous appela tous de sa voix ordinaire et nous dit : « Réveillez-vous et voyez le Seigneur m'enlever du milieu de vous. »

Nous nous levâmes à son ordre, mais il ne put ajouter rien

de plus. Il nous regardait et nous le regardions, la souffrance l'envahissait de plus en plus. Après un instant, il se coucha de nouveau tout de son long et il nous sembla qu'il souffrait moins dans cette position. Pendant que nous le regardions, son corps et son âme se séparèrent tout à coup ; nous restâmes devant un cadavre sans parole et immobile.

Mon père nous a quittés ainsi pendant que nous le regardions, nous, ses enfants, notre mère et des membres de notre famille.

Nous nous réjouissons dans l'assurance du ciel, mais nous pleurons dans la faiblesse de la chair.

Nous sommes maintenant les orphelins de Dieu ; notre mère est sa veuve. C'est ce qui nous donne l'espérance qu'il nous consolera au delà de nos prières. Par ses consolations, il nous fera nager en sûreté à travers le fleuve qu'il faut franchir pour aller au ciel, où nous voyons notre Sauveur et notre père. Puissions-nous seulement persévérer dans la foi comme notre père l'a fait.

Lorsque nous l'accompagnâmes au tombeau, nous entendîmes les exhortations de son pasteur, M. Jousse. Il nous dit entre autres choses : « Akhime a été un croyant pendant trente-deux années. Durant tout ce temps, nous avons vu sa foi ; il l'a montrée par ses œuvres. C'était un homme pur et plein de goût. On remarquait cela dans tous ses travaux, voyez son village ; il est plus beau que tous les autres du Lessouto. Il a été pur et soigneux dans sa conduite ; nous ne l'avons pas vu retomber dans les péchés du monde ; il n'y a point eu d'écarts et d'arrêts dans sa marche. Je n'étais pas toujours d'accord avec lui, mais lorsque nous nous rencontrions de nouveau, nous ne nous boudions pas. Akhime avait chassé de sa maison tout ce qui appartenait au paganisme. Il envoyait ses enfants à l'école : il avait construit une école dans son village. Il a vraiment été un vaillant serviteur de Dieu ; il s'efforçait de marcher sur les traces de Jésus-Christ.

« Mes frères, nous ne glorifions pas Akhime, mais nous glorifions le Seigneur Jésus qui a été la force d'Akhime dans sa foi et dans toute sa vie terrestre. Il a couru pendant trente-deux ans; il a achevé sa course; il ne lui restait plus qu'à saisir sa couronne de vainqueur. »

Nous nous retirâmes de la tombe de notre père trop faibles en la chair pour ne pas pleurer, mais l'âme débordant de joie.

Ici finit ce que j'avais à dire sur sa mort. Il a été malade pendant deux ans et huit mois.

L'Eglise et l'Ecole marchent bien, mais nous ne voyons pas de conversions.

Je vous salue; ma mère et ma femme vous saluent aussi; elles vous font dire que le petit Frank commence à marcher.

JOASE RA FRANK (Joas, père de Frank).

---

## TAÏTI

---

### DE BONNES NOUVELLES

Une grande amélioration dans la position du protestantisme à Taïti s'est enfin réalisée. Au commencement de 1879, sur la demande du commissaire de la République dans cette île, un projet de constitution ecclésiastique avait été élaboré à Paris par une commission que le ministre des colonies d'alors avait placée sous la présidence de l'amiral Jauréguiberry. Ce projet devait être porté à la connaissance des Eglises de Taïti et de Mooréa un mois au moins avant qu'il fût soumis à l'Assemblée nationale insulaire, laquelle devait être convoquée dans un délai de trois mois pour procéder à un vote définitif. Nous avons su par voie officieuse quels étaient les principes généraux et les dispositions particulières


de ce projet. Il nous avait paru qu'il y avait là une application du système électif presbytérien offrant toutes les conditions d'ordre, de stabilité, de solidarité entre les troupeaux, d'autonomie paroissiale et de liberté que pouvait comporter le principe préexistant de l'union de l'Eglise avec l'Etat. Ce qui ajoutait beaucoup à la valeur de ce projet, c'est qu'il y était admis et même stipulé que les Eglises se donneraient une discipline commune portant sur les devoirs et la conduite des pasteurs, des diacres (faisant les fonctions d'anciens en ce pays-là) et des fidèles. On se rappelle que ce droit leur était depuis longtemps dénié par les autorités du protectorat.

Nous attendions depuis plusieurs mois avec impatience la nouvelle que le projet avait été soumis à l'approbation des Eglises et était passé à l'état de loi. Il n'a pas tenu au ministre qui a succédé à l'amiral Pothuau que cela n'ait été fait dans le délai prescrit, mais il a trouvé des résistances dont il n'est pas nécessaire de spécifier la source. Son autorité a enfin prévalu. M. Viénot nous écrit en date du 11 février : « Jusqu'ici toutes les Eglises consultées votent la loi par acclamation ; pas une observation contre. On s'attend à une ou deux résistances, mais je n'y crois pas. » En même temps que ces lignes de M. Viénot, nous recevions le numéro du 16 février 1880 du *Véa*, le *Messenger de Taïti*, où les articles de la nouvelle loi ont été publiés en français et en taïtien, avec la signature du roi Pomaré V et celle du commissaire de la République, le commandant Planche. Voilà une nouvelle à laquelle applaudiront tous les vrais amis de Taïti.

Nous espérons pouvoir en ajouter une autre qui les eût réjouis presque autant. Elle se fait encore attendre, mais ce ne sera plus pour longtemps, nous en sommes convaincus. La commission, chargée de préparer les articles de la constitution ecclésiastique, les avait fait suivre du vœu que désormais il soit fait une répartition plus équitable des allocations budgétaires accordées aux écoles du pays et que l'instruction des enfants appartenant au culte réformé soit confiée à des

instituteurs de ce culte qui est celui de la presque totalité des Taïtiens. La même commission demandait l'établissement d'une école normale destinée à former des instituteurs et des pasteurs indigènes, c'est-à-dire sans doute l'affermissement et le développement de celle que nous avons à Taïti, qui existe, on le sait, depuis quelques années et compte en ce moment huit élèves.

La réalisation de ces vœux, après un semblant d'exécution, a rencontré, elle aussi, des obstacles. On avait d'abord inscrit nos écoles au budget pour quinze mille francs de plus, mais cette allocation a été presque aussitôt retirée sous divers prétextes. On triomphera bientôt, nous l'espérons, sans trop de peine, de ces fins de non-recevoir. Le gouvernement du protectorat vient d'être confié à un homme qui paraît avoir bien compris ce que nous avons tant de fois répété, qu'à Taïti la seule politique qui soit juste, qui puisse réussir et être utile à la France, consiste surtout à respecter les croyances chrétiennes que les insulaires ont embrassées après avoir brûlé leurs idoles.



## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

---

### LA MISSION CATHOLIQUE DANS L'AFRIQUE CENTRALE

Depuis quelque temps, les missionnaires protestants qui travaillent dans l'intérieur de l'Afrique ont à compter avec une difficulté nouvelle : c'est la concurrence peu scrupuleuse que font à leur prédication et à leur influence les missionnaires catholiques. Si ces derniers, se conformant au principe de saint Paul, allaient s'établir dans les contrées où l'Évangile n'a jamais été annoncé, s'ils choisissaient pour objet de leurs efforts quelque pays encore privé de missionnaires, il n'y aurait rien à dire : en envoyant ses ouvriers en Afrique, l'Église catholique use d'un droit que nul ne songe à lui contester. Malheureusement, les pères jésuites s'inspirent de principes directement opposés. Partant évidemment de l'idée que le travail fait par les protestants n'a aucune valeur, et peut servir tout au plus à débayer le terrain pour l'enseignement de la véritable Église, ils ne se font nullement conscience de pénétrer dans nos champs de mission, où leur présence, lorsqu'elle se prolonge, devient une source de malaise et de troubles.

L'attention des hommes qui dirigent les missions catholiques s'est portée spécialement sur deux points de l'Afrique centrale : la région des grands lacs et celle du Zambèze. Vers chacun de ces points, une forte expédition, bien pourvue de tout ce qu'exige un voyage dans l'intérieur, a été envoyée. Suivons tour à tour ces deux missions dans leurs premiers efforts.

Nous ne savons pas où se trouve au juste la colonne missionnaire qui doit opérer sur le Zambèze. Selon toute apparence, elle se dirige en ce moment vers la vallée des Barotsis,

où M. Coillard a reçu un si bon accueil. Avant de prendre la direction du Zambèze, la mission catholique avait fait une tentative auprès de Khama, le roi des Mangouatos, dont les lettres de notre missionnaire nous avaient tant de fois entretenus, et qui avait exercé envers nos envoyés une si libérale hospitalité. Leur espoir, en venant à Schoschong, était d'obtenir l'autorisation de s'y établir et d'y commencer une mission. Or, on sait que la Société de Londres occupe depuis longtemps ce terrain et y a remporté les plus beaux succès. Voici, d'après une correspondance adressée de Schoschong, en date du 5 août 1879, à un journal du Cap, et rédigée peut-être par le missionnaire protestant, comment les nouveaux missionnaires ont été reçus par le roi, qui est, comme on sait, fermement attaché à la vérité évangélique.

C'est le 21 juillet qu'ils vinrent à Schoschong. Leur apparition excita naturellement la curiosité des Mangouatos. La nouvelle que onze missionnaires étaient arrivés se répandit avec rapidité ; à peine les nouveaux venus avaient-ils dételé, qu'ils furent entourés des naturels accourus en foule pour les voir. « Onze missionnaires d'un coup ! C'est étonnant ! Nous n'avons jamais rien vu de pareil. Où sont leurs femmes ? » Voilà quelques-unes des remarques qu'on entendait de toutes parts. Les exclamations redoublèrent, lorsqu'on vit se dresser sur un des wagons un grand crucifix, au pied duquel étaient figurés deux Zoulous agenouillés. Cette petite exhibition manqua tout à fait son effet. « Comment ces noirs sont-ils venus là ? dit un des spectateurs ; j'ai toujours entendu dire que Jésus a été crucifié par des *Makhoa* (blancs) et des *Bayouda* (Juifs). Un autre dit : « C'est une pure calomnie, ce ne sont pas les noirs qui l'ont tué. »

Peu après leur arrivée, quelques-uns des missionnaires se rendirent auprès du chef Khama. Ils commencèrent par lui offrir en présent un fusil se chargeant par la culasse qu'il n'accepta pas. Puis ils demandèrent une audience qui leur fut accordée pour le lendemain.



A l'heure dite, les missionnaires arrivèrent chez le roi ; ce fut le père Depelchin qui porta la parole. « Avant d'exposer notre affaire », dit-il, « nous voudrions vous prier d'accepter notre présent. » — « Merci, répondit le roi, je n'accepte pas de présents des missionnaires. »

— Vraiment ! reprit le père. Eh bien, voici une lettre de sir Bartle Frere, où il nous recommande spécialement à vous comme à son ami, le bon chef Khama. Il a dit qu'il serait heureux que vous pussiez nous donner une place dans votre pays pour nous y établir. Nous serons de bons et fidèles sujets, soumis à vos lois. Nous ne venons pas pour nous enrichir, ni pour nous mêler de politique, mais seulement pour vous instruire, vous et votre peuple. Quelques-uns de nos frères laïcs sont d'habiles ouvriers ; ils enseigneront à vos gens des choses très utiles. Nous ne demandons pas de réponse immédiate ; veuillez seulement examiner mûrement notre demande.

— Je n'ai pas à l'examiner ; j'ai déjà mon missionnaire et suis satisfait de son enseignement ; aussi ne puis-je vous autoriser à vous établir ici.

— Mais, reprend le père Depelchin, songez aux avantages que nous vous offrons : nous enseignerons à vos gens d'utiles métiers. Un missionnaire ne suffit pas pour une si grande ville. Et puis, sir Bartle Frere verrait avec tant de plaisir que nousussions rester. Si nous ne le pouvons pas, y a-t-il une autre ville que vous puissiez nous désigner ? Une fois établis, nous ferions venir des sœurs qui instruiraient vos femmes. — A ce propos, le missionnaire entretient Khama du célibat des prêtres et des religieuses. Le chef, que cette circonstance semble peu impressionner, déclare qu'il est inutile d'insister, que récemment un missionnaire protestant français de la Société de Paris, M. Coillard, a demandé l'autorisation de laisser deux de ses évangélistes dans une ville éloignée du pays, mais n'a pu l'obtenir avant que les missionnaires de la Société de Londres eussent été consultés. Cette

déclaration mit un terme à la première partie de l'entretien. La seconde roula essentiellement sur la doctrine romaine. « Qu'enseignez-vous ? » demanda Khama.

— L'amour de Dieu envers les hommes, et le don qu'il leur a fait de son Fils, répondit le père Depelchin. Nous prêchons d'après l'Ancien et le Nouveau Testament ; mais nous n'avons pas encore traduit la Bible en séchuana.

— Mais il y a une traduction, objecte le roi. Nous en avons une.

— Eh bien, nous avons la même Bible que vous ; les différences ne portent que sur des détails insignifiants.

— Ne dites pas cela, dit alors un autre missionnaire, le père Law ; évitons les malentendus. Dites au chef que nous avons une autre Bible.

— Nous regardons la Bible comme la Parole de Dieu, reprend le père Depelchin ; seulement, nous ne permettons pas que chacun l'interprète à son gré. C'est un livre très difficile à comprendre. Aussi l'Eglise, qui possède encore l'autorité que Christ lui a conférée au moment de sa fondation, et dont le chef est un successeur direct des apôtres, possède la vraie intelligence de ce livre. Quand notre Sauveur était sur la terre, il a confié son Eglise à Pierre et a dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je fonderai mon Eglise » ; et comme Pierre est devenu évêque de Rome, et que notre Père spirituel actuel, Léon XIII, est son successeur, il en résulte que la doctrine de notre Eglise possède l'autorité apostolique.

— Qui donc était le père de Pierre ? demande Khama.

— Oh ! répondent les missionnaires, il ne s'agit pas de cela ; ceci n'a rien à faire à la question.

Cette demande de Khama doit être expliquée. Les Mangouatos ont l'habitude, quand un homme affiche de hautes prétentions, de lui demander : « De qui es-tu fils ? » Khama voulait dire : « Nous tenons Christ pour le chef de l'Eglise, parce qu'il est le Fils de Dieu ; Pierre est-il aussi Fils de

Dieu ? » L'entretien se poursuivit sur le sujet de l'Eglise, le Père jésuite expliqua à Khama que l'Eglise protestante a été faite par les hommes, tandis que l'Eglise catholique est de fondation divine. A quoi Khama répondit : « Je suis membre de l'Eglise protestante d'ici, et si vous enseignez autre chose qu'elle, votre établissement parmi nous ne produirait que des disputes. »

A la fin, les missionnaires annoncèrent leur intention de se rendre chez les Matébélés, où la Société de Londres a aussi des ouvriers. On leur fit observer qu'ils avaient déclaré dans les journaux vouloir fonder une Mission sur le Zambèze. Ils répondirent que le domaine confié à leurs soins s'étendait au nord, jusqu'à deux cents milles anglais au delà du Zambèze, au sud, jusqu'à Schoschong, et avait, pour frontières orientale et occidentale, les établissements portugais des deux mers. Peu de jours après, ils se mirent en marche pour le pays de Lo-Bengula.

Dans la région du lac Victoria-Nyanza, les inconvénients attachés à la concurrence entre missionnaires n'ont pu être évités. L'excellent article que nous avons emprunté, en février dernier, à l'*Afrique explorée*, a besoin d'être complété, sur ce point, par des renseignements arrivés depuis sa rédaction.

Constatons d'abord que les rapports personnels entre missionnaires des deux confessions ont toujours été bons, et que les Pères jésuites, loin d'avoir eu à se plaindre de l'accueil que leur ont fait les protestants, ont plusieurs fois rendu hommage à l'hospitalité vraiment fraternelle qu'ils avaient reçue d'eux. On sait que leur expédition s'est rendue dans l'Ouganda, royaume de Mtésa, en plusieurs escouades. L'itinéraire suivi passait par Mpwapwa, où la Société anglicane a une station, — celle où repose le corps du docteur Mullens.

Les missionnaires catholiques ont été unanimes à vanter l'accueil qui leur a été fait dans cette station. C'est surtout la se-

conde escouade qui s'en est bien trouvée. Voici ce qu'écrivit l'un de ses membres au journal les *Missions catholiques*. « En arrivant à Mpwapwa, nous avons l'air des squelettes. Nous espérons trouver dans cette localité un bon climat et des provisions abondantes, mais nous avons été grandement déçus... Nous eûmes tous à souffrir de la fièvre ; quant à la nourriture, elle manqua complètement, et nous serions tous morts de faim, sans la bonne et généreuse assistance des membres de la Mission anglicane. Malgré tout ce qui nous sépare, et le peu de plaisir que l'arrivée de missionnaires catholiques doit leur avoir causé, ils nous ont reçus comme de véritables frères. Ils nous ont envoyé des bœufs, du mouton en grandes quantités et même des friandises pour nos malades. Ils vinrent plusieurs fois nous visiter. Quel dommage que ces Anglais ne soient pas catholiques ! Quand on voit tout ce que l'Angleterre fait, et avec tant de générosité, pour ses missions, on regrette que de si larges ressources soient employées à répandre l'erreur, alors qu'elles pourraient servir si utilement la cause du bien. Avec quel sérieux les catholiques d'Europe devraient prier pour la conversion de l'Angleterre ! »

On le voit, le cœur de ces hommes a été touché, et nous inclinons à croire que, personnellement, plus d'un parmi les membres de l'expédition eût préféré éviter jusqu'à l'apparence d'une compétition avec les protestants. Mais au-dessus des hommes, il y a les principes et la hiérarchie qui en poursuit l'exécution. Or, le principe adopté à Rome pour les missions à l'intérieur de l'Afrique, principe d'après lequel la Propagande dirige ses envoyés et que ceux-ci ne cachent pas, c'est que *partout où une mission protestante est établie, une mission romaine doit être fondée en opposition avec la première* ; il le faut, pour l'honneur de l'Eglise et le salut des âmes. C'est ce que les Pères jésuites ont dit textuellement aux missionnaires de la Société de Londres, aussi bien qu'à ceux de la Société anglicane. Et quand le Rév. Mackay a rap-

pelé au père Lourdel, l'un des premiers agents catholiques arrivés à Ouganda, une convention conclue avec le père Horner, à Bagamoyo, sur la côte de Zanzibar, d'après laquelle les envoyés des deux Eglises éviteraient les empiétements réciproques, le père Lourdel a simplement répondu que le père Horner appartenant à un autre ordre, sa parole ne liait que lui ; que, d'ailleurs, les instructions de la Propagande étaient formelles.

On jugera, par les extraits suivants d'une lettre du Rév. Mackay, en date du 14 juillet 1879, des effets inévitables de la méthode suivie par les missionnaires romains :

« Le dimanche avant l'arrivée des catholiques, Litchfield et moi nous causions, en revenant du palais, sur ce que très probablement c'était la dernière fois que nous avions pu annoncer la vérité sans contradiction. Les prêtres arrivèrent le dimanche suivant et firent au roi un présent selon son cœur : fusils, carabines, sabres, munitions, uniformes militaires, etc.

« M. Lourdel savait que c'est notre coutume de faire chaque semaine le service à la cour ; cependant, il vint avec son supérieur et tous deux s'assirent à côté de moi, pour ne nous quitter qu'après avoir fait de l'opposition...

« En effet, tandis que tous les assistants s'agenouillaient pour la prière et répétaient *Amen* avec nous, ces messieurs de la mission catholique restèrent assis sur leurs chaises, ce qui causa quelque distraction au milieu du recueillement général, surtout quand on les entendit chuchoter entre eux en français.

« Toutefois, nous ne fûmes pas interrompus par eux jusqu'au moment où, les prières finies, je commençai à lire l'Écriture. Je venais d'achever le premier verset, quand Mtésa, dans le style abrupt qui lui est habituel, dit à l'un des hommes de la côte qui était présent de demander aux Français s'ils ne croyaient pas en Jésus-Christ ? Pourquoi ne

se mettent-ils pas à genoux quand nous l'adorons le dimanche ? N'adorent-ils pas Jésus-Christ ?

« Ce fut M. Lourdel qui porta la parole. Très excité, il dit : Nous ne nous agenouillons pas, parce que nous ferions croire ainsi que nous sommes des protestants, et non des catholiques ; nous ne nous joignons pas à cette religion, parce qu'elle n'est pas vraie ; nous ne connaissons pas ce livre, parce que c'est un livre de mensonges. Si nous prenions part à ce culte, cela signifierait que nous sommes non pas des catholiques, mais des protestants qui ont rejeté la vérité ; en effet, il y a plusieurs siècles, ils étaient avec nous ; mais maintenant ils ne croient et n'enseignent que des mensonges.

« Voilà le sens général de ce discours, dit sur un ton très excité, dans un mélange de mauvais arabe, de suahéli et de français...

« Mtésa entreprit de donner à ses chefs quelque idée de ce que M. Lourdel avait dit, après quoi il me demanda ce que j'avais à répondre. Je sentis que le moment exigeait beaucoup de sang-froid et de fermeté, car l'excitation de mon contradicteur menaçait de devenir contagieuse, et, d'autre part, il n'était pas facile, dans les circonstances où nous étions, de réfuter la dénonciation de mensonge qu'il avait lancée à plusieurs reprises contre moi.

« J'entrepris de donner un aperçu court et simple de l'histoire de l'Eglise, expliquant pourquoi nous avons rompu avec Rome. J'établis, aussi clairement que possible, que notre autorité est la parole de Dieu seule, que les catholiques romains ont le pape à leur tête, tandis que nous ne reconnaissons qu'un chef, Jésus-Christ. J'essayai aussi d'adoucir les choses, en disant que, sur bien des points, nous avons une foi commune : un même Dieu, un même Sauveur, la même Bible, le même ciel, la même règle de vie.

« Mais mon ami ne voulut pas entendre de cette oreille. Il n'y a qu'une vérité ; il était venu l'enseigner, et nous étions

des menteurs. Nous étions des menteurs de dire qu'ils adorent la Vierge Marie ; nous étions des menteurs de dire qu'ils regardent le pape comme infaillible. Le pape est le roi de la religion sur toute la terre ; il est le successeur de Pierre, qui a lui-même succédé à Christ. Le pape est la seule autorité chargée d'enseigner la vérité dans le monde. Partout où l'on va pour enseigner des mensonges, le pape envoie des messagers pour enseigner la vérité, etc.

« J'écoutais calmement tout cela, évitant de m'adresser directement au père jésuite, et me contentant d'indiquer tranquillement quelle était la vérité quand Mtésa me posait des questions. Je dis qu'il en entendrait plus long sur les doctrines du missionnaire catholique, et que j'étais sans inquiétude pour un homme aussi intelligent que lui, et capable, comme il l'est, de discerner où est la vérité.

« — Mais comment pourrai-je savoir ce qui est vrai et ce qui est faux ? demanda Mtésa.

« — Il faut en appeler au *Livre* », répondis-je. « Vous avez l'Évangile en arabe, et vous pouvez le lire.

« — Oui, j'y ai lu, et je sais que vous n'enseignez que d'après lui.

« — Eh bien, regardez si vous y découvrez que Christ a institué une lignée de papes chargés, comme ses successeurs, d'enseigner la vérité. »

« Jamais je n'ai entendu si souvent employer le mot de *menteur*. Pour dire le moins, nul n'accusera le père d'avoir abusé de sa politesse nationale. Son supérieur semblait tantôt le calmer, tantôt l'exciter ; mais toujours à voix basse et en français.

« Je ne pouvais qu'être très affligé pour le roi et pour tous les assistants. Leur stupéfaction leur faisait dire : « Chaque homme blanc a une religion différente. »

« Ils rentrèrent chez eux, et j'en fis autant. C'est avec un cœur lourd que je pense au trouble maintenant commencé. Mais quoi ! c'est la grande bataille pour la vérité, et la vic-

toire restera à Dieu. J'ai pris possession du seul terrain solide sur lequel et pour lequel il faut toujours combattre : Christ, le seul chef, et sa Parole, le seul guide. »

Espérons que les prochaines nouvelles qui nous viendront d'Ouganda seront meilleures. Aussitôt que nous en saurons quelque chose, nous en informerons nos lecteurs (1)<sup>3</sup>

---

## PALESTINE

---

### JÉRUSALEM

Un de nos amis nous communiqué la lettre suivante qu'il a reçue de Madame Palmer, missionnaire à Jérusalem. Nos lecteurs s'associeront à l'hommage rendu à Madame Tappe, cette humble et infatigable servante du Seigneur, qui, après avoir passé une partie de sa vie au Labrador, avait eu le courage de s'enfermer dans une léproserie de la Palestine pour y entourer de ses soins et de son affection chrétienne de pauvres êtres déshérités que la société bannit de son sein.

Jérusalem, Maison de Sion, 30 mars 1880.

Voilà nos fêtes de Pâques passées ; nous voulions aller sur la montagne à l'époque de la pleine lune, mais il faisait décidément trop froid. Une mort subite est venue ajouter à la solennité de la semaine sainte. Notre chère sœur, Madame Tappe, a été rappelée auprès du Seigneur. Le jeudi saint au soir, elle prit la communion ; le lendemain, elle se leva bien portante ; elle se préparait pour assister au culte du matin à la chapelle ; elle avait même exprimé le désir de passer la journée en ville chez quelques amis, lorsque son mari la vit

---

(1) Les renseignements qui précèdent ont été empruntés, en ce qui concerne l'entrevue avec Khama, au journal de la Société des Missions de Bâle, le *Evangelisches Missions Magazin*, et en ce qui touche l'Ouganda, au *Church Missionary Intelligencer and Record*, organe de la Société épiscopale des Missions.



chanceler. Il la mit sur son lit ; sa bouche était fortement contractée et ses yeux fermés ; elle paraissait sommeiller, mais bientôt après, sans prononcer un seul mot et sans apparence d'aucune souffrance, elle s'endormit.

Le soir du grand sabbat, on a déposé sa dépouille mortelle au cimetière en chantant des cantiques de résurrection. Tous ceux des lépreux qui le purent se joignirent au convoi, et on les vit sortir leurs mouchoirs bleus pour essuyer leurs yeux. L'un d'eux, dont les pieds ont déjà disparu en partie, se traînait avec difficulté, et pourtant lui aussi avait voulu venir voir la place où sa bienfaitrice repose. C'est une grande perte pour cette maison, et l'on se demande qui la remplacera. Il faut un immense renoncement à soi-même pour entreprendre une telle tâche ; et ce qu'il en a coûté à notre chère amie ne sera jamais connu que de son Sauveur. Elle avait une nature si sensible, elle était si minutieuse pour la ponctualité, l'ordre et la propreté ! Elle a vécu treize ans avec les plus pauvres des pauvres, les plus dégoûtants des malades ; et, avant de venir à Jérusalem, elle avait passé treize ans au Labrador où elle a laissé, dans les neiges et les glaces éternelles, les restes d'un mari et de cinq enfants ! Maintenant elle est entrée dans le repos réservé pour le peuple de Dieu.

Depuis quelques semaines, beaucoup d'étrangers visitent Jérusalem, et je cherche sans y parvenir à m'expliquer pourquoi presque tous sont unanimes à déclarer cette ville l'endroit le plus insipide, le plus désagréable et le plus sale du monde entier. Est-ce le contraste entre l'Europe et l'Amérique et la pauvre Palestine qui fait naître de tels sentiments ? Du moins, sommes-nous habitués à trouver chez ceux qui visitent l'antique cité pour la première et probablement la seule fois, du respect et de la sympathie pour une douleur sans égale si bien exprimée dans les lamentations du prophète, et dans les sublimes paroles du Sauveur : « Combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes ! »

---

## NOUVELLES ET VARIÉTÉS

---

UNE DETTE SACRÉE. — Un chrétien était sur son lit de mort. Un de ses frères en la foi vint pour l'encourager et le fortifier : « Une dette me serre le cœur », s'écria le mourant. — « Laquelle ? » lui demanda son ami. — « Ma dette envers l'œuvre des Missions », soupira le pauvre malade. « Mes fils m'entouraient la nuit dernière, et veillaient à mon chevet ; je pensais alors aux pauvres païens qui, lorsqu'ils atteignent la vieillesse, sont vendus, enterrés vivants ou repoussés par leurs propres enfants. Pourquoi en est-il autrement de moi ? A qui en suis-je redevable ? A l'Évangile. Si les premiers chrétiens qui l'apportèrent à mes pères avaient été aussi indifférents que moi à la cause des Missions, que deviendrais-je maintenant ? Abandonné de mes enfants, je descendrais sans consolation, sans rédemption, sans lumière et sans espoir vers la condamnation. Oh ! comme ma dette envers l'œuvre des Missions m'opresse ! J'en ai joui pour mon propre compte sans avoir contribué à la soutenir. » — Cher lecteur, si vous avez une dette semblable, hâtez-vous de l'acquitter.

BRASS. — Le roi Ockuja, de Brass, est mort. C'est lui qui, il y a trois ans, remit ses idoles à l'évêque Crowther, pour qu'il les envoyât en Angleterre. Depuis lors, il a été l'un des membres les plus assidus du culte. Il est mort pourtant sans avoir fait une profession publique de sa foi, n'ayant pu se décider à se séparer de ses nombreuses femmes.

---

*Le Gérant* : EUGÈNE CASALIS.



ITINERAIRE  
DE  
M<sup>rs</sup> et M<sup>me</sup> COILLARD  
DU  
**PAYS DES BASSOUTOS**  
AU BONYAI ET AU ZAMBÈSE

— Itineraire de M<sup>rs</sup> et M<sup>me</sup> Coillard  
- - - Itineraire du Major Serpa Pinto



## SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

Paris, le 18 mai 1880.

Depuis que M. Coillard est de retour en France, un grand nombre d'Églises et de pasteurs nous ont demandé sa visite, et nous ont prié d'en fixer le moment. En même temps, nos amis nous interrogent sur nos projets, relativement à la Mission du Zambèze. De toutes parts nous arrivent ces questions : Que fait M. Coillard ? Quand le verrons-nous ? Qu'a-t-on décidé à son sujet ? Ira-t-on ou non chez les Barotsis ? Nous voudrions essayer d'éclairer nos lecteurs sur ces divers points.

Depuis son retour, M. Coillard a donné, à Paris, dans diverses séances publiques et privées, le récit plus ou moins détaillé de son voyage. Nous ne pouvons énumérer ici toutes ces réunions, qui ont mis à une rude épreuve les forces de notre missionnaire, et dont le souvenir vivra dans la mémoire de ceux qui ont pu y assister. Rappelons seulement, outre l'assemblée annuelle de notre Société dont notre dernier numéro a donné le compte-rendu, la réunion générale de la Société de géographie, où les communications de notre missionnaire ont été entendues avec un vif intérêt par un vaste auditoire, en grande partie ignorant de notre œuvre et qui

en entendait parler pour la première fois, et la grande conférence que M. Coillard a donnée à l'église des Billettes, le lundi 3 mai. Nos journaux religieux ont parlé de cette belle soirée où, pendant plus d'une heure et demie, notre frère a captivé par ses récits et profondément remué par ses appels une foule compacte réunie pour l'entendre.

Mais M. Coillard n'est pas venu en France, comme on sait, uniquement pour raconter son expédition. Le Comité l'a rappelé avant tout pour examiner avec lui la grave question depuis si longtemps pendante de la mission à fonder à l'intérieur de l'Afrique. Cette question n'est pas de celles qui se décident en un moment, et tous ceux qui ont lu le rapport que notre missionnaire nous a présenté sur l'œuvre projetée peuvent comprendre avec quelle émotion et sous quel sentiment de la responsabilité qui pèse sur lui, le Comité a examiné la situation et préparé la décision qu'on attend de lui. Après avoir consacré une séance à interroger M. Coillard et à l'écouter, il en a employé une autre à discuter son rapport, qui a été inséré dans notre dernier numéro. Dans cette même séance, l'affaire a été renvoyée à la commission exécutive, qui a été chargée de préparer une résolution et de présenter un rapport. C'est ce qui a été fait, et, dans sa dernière séance, tenue le 3 mai, le Comité a entendu le rapport de la commission, présenté par M. le pasteur Appia, et s'en est approprié les conclusions.

Nos amis liront ce travail, qui est sous presse pour être tiré à part en brochure, et répandu aussi largement que possible. En même temps, paraîtra une adresse du Comité aux Églises, où seront reproduites les conclusions du rapport, et qui fera connaître à tous la décision que nous avons prise.

Cette décision, nos amis la pressentent ; c'est la seule que nous pouvions prendre, celle que semblent nous imposer les bénédictions déjà nombreuses que Dieu a rattachées et pour les Églises du Lessouto et pour les nôtres au passé de l'entreprise qu'il s'agit ou de reprendre dans des conditions

nouvelles ou d'abandonner ; celle qui consiste à dire : « En avant, avec l'aide de Dieu ! »


L'œuvre commencée, nous ne pouvons pas ne pas la continuer. Quant à la forme à donner à notre nouvelle mission, il est difficile de la déterminer dès à présent d'une manière définitive. Une nouvelle expédition, dirigée par M. Coillard, et dont la composition sera fixée ultérieurement, retournerait au Zambèze, chargée de reconnaître le terrain, de chercher un emplacement aussi salubre que possible, dans le voisinage immédiat ou éloigné de la vallée des Barotsis et munie de pleins pouvoirs pour fonder une station.

Pour devenir exécutoire, cette décision a besoin d'être assurée de l'appui effectif des Églises et d'être ratifiée par leur suffrage. Elles l'exprimeront par tous les moyens en leur pouvoir : par l'accueil qu'elles feront à M. Coillard dans sa prochaine tournée, par l'intérêt qu'elles témoigneront à son œuvre, et surtout par les ressources qu'elles sauront mettre à notre disposition pour la mission nouvelle. Pour rendre aussi sérieuse que possible cette consultation des Églises, le Comité ouvre dès à présent une *souscription spéciale pour la mission du Zambèze* ; les dons pourront être faits à titre conditionnel. Le résultat de cette souscription et l'état général de nos recettes pèseront d'un grand poids dans la décision finale, qui devra être prise avant le départ de M. Coillard. Qu'avec les ressources nous trouvions aussi les hommes nécessaires, et la nouvelle mission se fera.

La tournée de M. Coillard ne pourra avoir lieu que dans quelque temps. L'état de santé de notre missionnaire, la fatigue extrême qu'il a ressentie à l'issue des réunions auxquelles il a dû prendre part exigent qu'il s'impose un repos absolu de deux mois. Il passera ce temps dans la famille de Madame Coillard, en Ecosse. Auparavant, il doit se rendre à Londres, où il est invité par des amis et où il doit plaider, soit dans des réunions privées, soit aux assemblées annuelles de Mildmay, la cause de la mission indigène dans l'intérieur

de l'Afrique. A l'heure qu'il est, et pour quelques jours encore, il est en Suisse, dans les cantons de Neuchâtel et de Vaud, où l'ont appelé d'importantes réunions. L'un de nous a eu le privilège d'assister avec lui à l'assemblée annuelle des Missions à Neuchâtel, et il a la certitude que la visite de notre frère dans cette ville et dans ces Eglises auxquelles nous attachent d'anciens liens, aura fait faire un pas à nos projets. Il garde en particulier un bon souvenir d'une grande réunion qui a eu lieu, le mercredi 12 mai, dans le grand temple de Neuchâtel. M. Coillard a raconté quelques-uns de ses souvenirs à un auditoire de près de deux mille personnes, qui l'ont écouté avec sympathie et intérêt pendant une heure. Nous ne doutons pas que notre missionnaire n'ait d'aussi bonnes nouvelles à nous donner des réunions tenues par lui depuis lors, et des assemblées auxquelles il assistera ensuite dans le canton de Vaud.

Nos lecteurs seront heureux de trouver en tête de ce numéro une carte dressée par la Société de géographie, à l'occasion de la conférence de M. Coillard, et dont la direction de cette Société a bien voulu nous communiquer la gravure. Nous tenons à la remercier ici de cette gracieuseté. Cette carte, qui n'a aucune prétention à être complète, pourra être consultée avec fruit pour étudier l'itinéraire de M. Coillard; elle aura surtout son utilité lors des visites ultérieures de notre missionnaire, dont elle permettra de suivre les récits.





## MISSION DU PAYS DES BASSOUTOS

*Approche du dénouement de la question politique.*

Le 21 mai avait été définitivement fixé par le gouvernement du Cap comme le jour où les armes devaient être remises ; et le chef Letsié en ayant été informé se préparait, au commencement d'avril, à envoyer une députation plaider sa cause devant le Parlement de la Colonie.

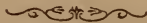
La députation devait se composer d'un de ses fils et de Nathanaële Makotoko, de Lérivé, homme remarquable par son intelligence, sa piété, sa fermeté et son dévouement aux intérêts de ses compatriotes. Les frais du voyage devaient être couverts au moyen d'une souscription nationale.

En sus de la question du désarmement, la députation devait en aborder une autre fort sérieuse : celle de savoir par qui serait désormais occupé le district de Morosi. Les Bassoutos s'étaient attendus à ce qu'il leur restât, vu qu'il avait appartenu à un ancien vassal longtemps confondu avec eux, que bon nombre d'entre eux s'y étaient établis à côté de lui, qu'ils avaient aidé à y rétablir l'ordre et qu'il était bien naturel qu'en considération de l'insuffisance des terres qui leur avaient été laissées lors du règlement de leurs affaires avec l'Etat-Libre de l'Orange, on n'en disposât pas en faveur d'étrangers. Tout autre, paraît-il, est la pensée du parti prépondérant dans le Parlement du Cap. Il considère le district en question comme confisqué au profit de la Colonie, et se dispose à le mettre en vente.

Il se passera quelques jours avant que nous puissions savoir si la députation est réellement allée au Cap, mais si elle l'a fait, il y a tout lieu de douter qu'elle ait été favorablement écoutée. Les journaux anglais viennent de nous apprendre que M. Gladstone a déclaré en plein Parlement qu'il n'a nullement l'intention de rappeler sir Bartle Frère

ou de nuire, en quoi que ce soit, à la mission qu'il a reçue de constituer tous les colons du sud de l'Afrique en confédération. Or, on sait que dans la pensée de sir Bartle Frère, cette mission ne peut réussir qu'à la condition que les naturels soient désarmés. Comme il est à présumer que les intentions du nouveau ministère anglais auront été officiellement communiquées au gouverneur du Cap, par voie télégraphique, bien avant le 21 mai, on peut craindre que la députation de Letsié n'ait eu aucun bon résultat et que ce jour néfaste n'ait plongé les Bassoutos dans la désolation.

Demandons à Dieu avec instance et avec foi de veiller sur eux. Qu'il chasse de leur pensée tout projet de résistance armée, qu'il leur inspire un patriotisme sage et digne qui, en leur assurant une estime et des sympathies universelles, rende leur asservissement impossible.



*Une décision des missionnaires au sujet de M. et  
Madame Mabile.*

La conférence annuelle de nos frères du Lessouto s'est réunie le 6 avril. Nous n'avons pas encore reçu son rapport officiel, sur lequel nous comptons pour ce mois, et c'est ce qui explique que la place que nous réservons dans ce journal pour nos propres œuvres est si peu occupée cette fois.

Nous connaissons cependant une des résolutions qui ont été prises ; il est vrai que c'était la plus pressante, et qu'elle avait un intérêt spécial qui justifiait sa prompte transmission à Paris par correspondance privée. La conférence a décidé que M. et Madame Mabile viendraient sans plus de retard jouir de quelque repos au milieu de nous. Le Comité les avait autorisés à le faire, mais, pour diverses raisons, ils eussent préféré attendre encore. On a jugé que ce temps de congé leur était absolument indispensable ; ils sont complètement à bout de forces. On ne saurait s'en étonner, quand on

considère qu'en sus du soin immédiat de la plus grande Eglise du Lessouto et de la surveillance des annexes qui s'y rattachent, ils se sont chargés de l'entretien journalier de jeunes gens qui se préparent pour l'Ecole normale, et de l'enseignement d'une classe dite biblique, dont les élèves ont surtout en vue les fonctions de prédicateurs de l'Évangile. De plus, notre frère a imprimé et mis en circulation, avec le seul secours de quelques ouvriers indigènes, tous les livres de l'Ancien Testament, l'un après l'autre, et il a eu chez lui le dépôt de nos éditions successives du Nouveau Testament et de toute la petite librairie de la mission. Il a été aussi jusqu'à ce jour le rédacteur en chef et l'imprimeur du journal du Lessouto, la « Petite Lumière ».

Le moment était venu de faire une révision définitive de tous les livres de la Bible et de les relier en un seul volume. La conférence avait demandé à la Société biblique britannique et étrangère de prendre sur elle les frais de ce travail. Elle y a consenti, à la condition que M. Mabille vienne le faire en Europe, où seulement on pouvait mener à bien une telle œuvre, sans s'exposer à des dépenses exagérées. De cette manière, notre cher missionnaire et sa compagne pourront encore rendre un grand service à nos Eglises africaines et à toutes les populations qui comprennent leur langue, en même temps qu'ils jouiront au milieu de nous d'un repos comparatif et donneront à leur santé tous les soins qu'elle réclame.

La grande difficulté était de savoir comment on pourrait s'arranger pour que l'œuvre multiple qui se fait à Morija ne souffrit pas trop de leur absence. La conférence s'est chargée d'aviser. Elle s'est sentie encouragée par de meilleures nouvelles de la santé du docteur Casalis, directeur de l'Ecole normale, qu'une entérite très prononcée avait forcé d'aller se reposer et essayer d'un changement d'air près des bords de la mer. Il venait d'écrire : « Je désire beaucoup que les amis Mabille puissent prendre enfin le repos qu'il leur faut

*absolument*. Somme toute, je vais bien mieux. Le mal qui m'a fait partir si brusquement de Morija semble définitivement enrayé; j'espère que l'air frais que nous allons bientôt respirer sur les hauts plateaux que nous parcourrons en retournant au Lessouto, finira la cure que j'ai entreprise. La question de ma santé me donne quelquefois du noir, mais je ne suis atteint d'aucune diathèse particulière. Le genre d'occupations et le régime alimentaire, joints aussi aux effets du climat, sont seuls à blâmer. »

Madame Mabile, le lendemain de la conférence (14 avril), écrivait à son fils Ernest, élève de la Maison des missions : « Je suis bien fatiguée ; cependant, je veux t'annoncer la décision de nos frères. La conférence a signé notre feuille de route, et cela sans hésiter. « Nous vous chassons, » disaient quelques-uns, « puisque vous ne voulez pas partir. » Le pauvre vieux chef Letsié a écrit aux missionnaires, suppliant « qu'on lui laissât ton père encore trois ans ! » Mais, à tout cela, la conférence a fait la sourde oreille et nous a dit : « Partez, et que Dieu vous bénisse. » Ainsi, chers enfants, s'il plaît à Dieu, nous allons nous revoir, mais encore un peu de patience, car je ne crois pas que nous puissions partir avant la fin de mai ou le commencement de juin. Les chefs et les missionnaires désirent que ton père soit ici pendant qu'on s'occupe du désarmement des Bassoutos.

« L'ordre de désarmer la tribu est déjà publié et circule dans le pays, mais Letsié fait encore une dernière tentative et envoie une députation au Cap pour plaider sa cause devant le Parlement. Que le Seigneur y mette sa bonne main ; nous commençons à espérer que le gouvernement changera sa politique. En tout cas, nous avons six semaines devant nous, et, pendant ce temps, Dieu combattra pour nous. On ne saurait croire combien cette question du désarmement a rapproché de leurs missionnaires les Bassoutos intelligents. Samedi, toute la conférence s'est rendue chez Letsié, et tu

aurais été heureux de voir l'accueil qu'il nous a fait. Il paraissait si content, se sentir si honoré de cette visite de ses missionnaires. On lui a exprimé le regret de ne pouvoir pas lui accorder sa demande de nous retenir encore trois ans, mettant en avant l'extrême fatigue de ton père, l'impression de la Bible et notre désir si naturel de revoir nos enfants. Le devoir d'un soldat est de mourir à son poste, mais pourtant on lui accorde quelquefois un congé pour se retremper. Ainsi donc, s'il plaît à Dieu, je vous serrerai, dans trois ou quatre mois, tous les quatre dans mes bras. C'est à ne pas croire à tant de bonheur ! Que le Seigneur nous prépare les uns et les autres pour cette réunion !

« Notre conférence a été bien douce. L'affection qui nous unit est si sincère ! Souvent des étrangers disent que ce qui les frappe le plus, c'est de voir l'entente qui règne dans notre corps missionnaire. Nos petites réunions du soir nous ont laissé une impression de joie et de paix profonde. M. Dormoy nous a fait une délicieuse méditation sur ces paroles : *Soyez toujours joyeux*, dimanche soir, après quoi on chanta : « Que ne puis-je, ô mon Dieu, etc.... Comme en un bois épais, » etc.

Adieu.



#### CANA

*Lettre de M. Kohler.*

Cana est l'un des centres d'évangélisation qui ont le plus de droit aux soins de nos missionnaires. Il est à peu près à mi-chemin de Thaba-Bossi ou de Bérée à Lérivé, dans la partie du Lessouto que les cannibales (depuis longtemps, grâce à Dieu, radicalement corrigés) ont autrefois le plus ravagée. Le site en est extrêmement beau et le sol très fertile. Les environs de la station sont habités par des milliers

d'indigènes. M. Keck, il y a bien longtemps, essaya de s'y établir, et c'est lui qui lui a donné le nom qu'elle porte. Les troubles politiques et les guerres qui, pendant tant d'années, ont obligé la conférence à concentrer ses efforts sur les points les moins exposés, firent abandonner indéfiniment Cana. L'œuvre y a été reprise en 1873 par M. Kohler, mais à peine y avait-il ébauché les travaux les plus indispensables qu'il a dû les interrompre pour aller remplacer M. Coillard pendant son voyage au Zambèze. L'installation de M. Dormoy à Lérivé vient de permettre au missionnaire titulaire de Cana de retourner à son poste, et c'est de là qu'il vient de nous écrire la lettre que l'on va lire :

Carta, 27 février 1880.

« Après plus de deux années d'absence, nous sommes revenus à Cana, comme vous le savez. Nous avons été heureux, ma femme et moi, de reprendre le chemin de notre *home*. Ce n'est pas que nous fussions fatigués de vivre à Lérivé, car nous nous étions fort attachés aux chrétiens de cette station, et je dois dire qu'ils nous ont bien rendu l'affection que nous leur portions. Mais Cana est l'endroit où nous avons débuté. Pour nous, chaque pierre, chaque arbre a son histoire et son intérêt. Les bâtiments et le jardin n'ont pas gagné à notre absence. Bon nombre de nos arbres fruitiers ont disparu. Il nous en reste cependant assez pour avoir, cette année, des pêches en abondance. Nous souhaiterions pouvoir en donner une partie à nos amis d'Europe. Encore quelques années et la station de Cana n'aura, sous le rapport des cultures, rien à envier aux autres. Si nous ne regrettons pas Lérivé, il nous arrive cependant quelquefois de désirer une maison aussi confortable que celle de cette station. Notre *cottage* est décidément par trop exigü. Je me demande quelquefois où ma femme trouve moyen de serrer les choses d'usage journalier. Il est vrai qu'elle met caisse sur caisse, que pour les dérober au regard, elle jette là-dessus une cou-

verture tapis et improvise ainsi un meuble qui, pour ce pays, n'a pas trop mauvaise façon. Mais cet arrangement est fort incommode et fatigue beaucoup la ménagère. Je ne dois pas oublier de dire que la conférence nous a voté 2,500 fr. pour agrandir notre maison, mais je n'ai pas encore touché à cette somme pour deux raisons : l'une c'est que j'ignore encore si le Comité a sanctionné cette dépense ; l'autre est la question du désarmement.

Nous vivions en paix lorsque cette regrettable politique du cabinet actuel de la Colonie est venue jeter le trouble dans le pays.

Vous savez que le gouvernement a ordonné le désarmement, mais les Bassoutos ont aussitôt pétitionné auprès du Parlement. A ma connaissance, il n'y a guère que les employés des magistrats qui aient donné leurs armes. Au point où en sont les choses, on se demande ce qui va arriver. Le gouvernement peut-il maintenant reculer ? et dans le cas où il le pourrait, le voudra-t-il ? C'est douteux. Il est aussi fort douteux que les Bassoutos se soumettent à l'humiliation qu'on veut leur faire subir. Pour le moment, tout est calme autour de nous et on oublierait facilement les émotions passées, si l'on n'avait pas toujours cette épée de Damoclès suspendue sur la tête.

Cette affaire n'est pas seulement un danger pour les intérêts matériels, elle l'est aussi pour les intérêts spirituels de nos gens. Elle jette le trouble dans les esprits et les surexcite. En ce moment, les chrétiens parlent plus volontiers politique que religion. Les païens qui étaient bien disposés à notre égard deviennent méfiants, parce que tout ce qui vient des blancs leur est maintenant suspect. Ils ne viennent plus au service comme par le passé. Toutefois, quand nous les visitons chez eux, ils nous reçoivent généralement bien et sont disposés à entendre l'Évangile. Quelquefois, je me sens découragé et je me dis que c'est seulement ici que l'indifférence prédomine, mais, malheureusement, il n'en est pas

ainsi ; ailleurs aussi il y a peu de progrès. Dernièrement, un catéchiste de Lérivé a passé chez nous et comme je m'intéresse toujours à cette Eglise, je lui en ai demandé des nouvelles. Il m'a répondu que, depuis notre départ, il n'y avait eu qu'une seule conversion : celle d'un jeune garçon de l'école. Cela m'a montré que notre frère Dormoy n'avait pas plus d'encouragement que moi. Je pourrais même dire qu'il en a moins, car ici nous avons pu dernièrement recevoir quatre personnes dans la classe des catéchumènes et une cinquième est sur le point d'y être admise.

Nos écoles subventionnées par le gouvernement sont au nombre de trois, deux le sont seulement depuis le mois de janvier. Là aussi, les progrès sont lents. Nos chrétiens de Cana n'ont pas encore suffisamment compris leurs devoirs envers leurs enfants, et naturellement les païens les comprennent encore moins. Ceux-ci envoient leurs enfants à l'école pendant quelques mois, puis ils les en retirent, les uns pour les envoyer aux rites nationaux, les autres parce qu'ils craignent que nos élèves n'acquièrent certaines idées ou ne prennent certaines habitudes qui entraveraient les plans de la famille. Du reste, d'une manière générale, il est très difficile d'avoir une bonne école là où il n'y a pas un fort noyau de chrétiens. On peut obtenir de ceux-ci qu'ils surveillent leurs enfants ; mais on n'a aucune prise de cette espèce sur les païens. »

F. KOHLER.

---



PABALLONG ET MATATIÉLÉ ET LES DERNIÈRES NOUVELLES  
DONNÉES SUR L'ÉTAT DE L'ŒUVRE, PAR M. CHRISTMANN

Ces deux stations sont, comme Cana, à ce moment de leur existence où il est encore nécessaire de rappeler où elles se trouvent et les raisons pour lesquelles elles ont été fondées. Au sud-est du Lessouto, sur le versant oriental des hautes montagnes qui séparent ce pays de celui de Natal, se trouvait une contrée assez spacieuse, très fertile, mais encore presque entièrement inoccupée et sur laquelle il était loisible à tout chef limitrophe un peu marquant d'élever des prétentions. On l'appela d'abord pour cette raison, dès que les Anglais s'en mêlèrent, *Nomansland*, « le pays qui n'est à personne. »

Le chef Adam Kok et ses Griquois, après avoir perdu près de l'Orange le territoire dont l'ancienne station de Philippolis était la petite capitale, trouvèrent le moyen de s'y établir. Un fils de Moshesh, Néhémia Sékonyana, ne tarda pas à s'y rendre aussi avec quelques-uns de ses gens. Des chefs cafres qui pouvaient baser leur droit sur la contiguïté plus évidente des lieux où ils étaient nés, commencèrent à grommeler. Ce que voyant, le gouvernement anglais se mit de la partie comme arbitre souverain. Il permit aux Griquois de garder pour eux-mêmes, quoique sous son contrôle, ce qu'ils s'étaient adjugé. Puis, prenant en considération les pertes que les Boers de l'Etat-Libre avaient infligées aux Bassoutos, il encouragea ces derniers à fonder quelques villages dans le nouveau district. Ainsi naquirent Matatiélé et Paballong qui, avec de petites dépendances, reconnaissent pour chefs deux parents des Moshesh : Lébénia, dont feu M. Cochet avait été longtemps le missionnaire à Hébron, et Makuai, qui résidait ci-devant près de Thabana-Morèna. Un certain nombre de chrétiens les suivirent et ont formé le noyau de deux Eglises qui portent les noms des deux localités susmentionnées.

M. Preen est le premier de nos missionnaires qui ait représenté notre Société dans cette nouvelle province. Il a eu plus tard pour collègues M. et Madame Christmann, et lorsque la conférence l'a rappelé dans le Lessouto proprement dit pour y prendre la direction d'une école industrielle, elle a désigné pour le remplacer, à Matatiélé, M. Marzolff. Nous savons, par la correspondance de ce dernier et de sa femme, qu'ils doivent être en ce moment arrivés à leur poste.

Après avoir rappelé ces faits, nous en venons à des renseignements très réjouissants que M. Christmann nous a envoyés de Paballong sur l'état de son œuvre.

24 janvier et 19 février 1880.

« Au moment où je fus placé ici, le soin spirituel du troupeau reposait entièrement sur un catéchiste dont l'autorité dans le gouvernement d'une moitié de la tribu était reconnue comme égale à celle du chef Lébénia. Il se laissait absorber par une foule de questions terrestres qui l'obligeaient à des absences fréquentes et prolongées. N'étant plus sous le contrôle des missionnaires du Lessouto, il mettait sur le second plan les besoins religieux de la congrégation. Il visait plutôt à étendre l'œuvre qu'à la rendre plus profonde. Dans la pratique, il suivait un système d'accommodements qui allait fort bien au plus grand nombre. Mais il y avait une minorité qui gémissait de cet état de choses. M'appuyant sur elle, je m'étais mis courageusement à l'œuvre dès mon arrivée. Toutefois, les semaines se succédaient sans que rien me fit présager l'approche de jours meilleurs, lorsqu'un incident inattendu les amena.

Par une belle matinée, au moment où le soleil se levait, quelqu'un se présente à ma porte et demande à me parler. C'était un renégat de vieille date que diverses circonstances avaient fait rentrer en lui-même et qui revenait repentant se placer sous la croix. Après avoir raconté avec une vive émotion l'histoire de ses égarements, il me supplia de la manière

la plus touchante de le réintégrer dans la communion des fidèles. Je lui adressai quelques paroles de consolation et d'encouragement. Sa réadmission, qui eut lieu après quelques mois d'épreuve, en présence d'une nombreuse assemblée, a inauguré pour le troupeau une ère nouvelle. Depuis ce moment, Apollos a travaillé de toutes ses forces au relèvement des autres. Tous les membres de sa famille ont suivi son exemple. Bien des âmes que retenait un excès de timidité se sont jointes courageusement à eux, au milieu de mordantes railleries. Les mœurs se sont épurées, les aspirations se sont ennoblies : une vie spirituelle plus intense distingue maintenant toute une cohorte de vaillants néophytes dont le nombre s'accroît graduellement.

Comme preuve de la réalité de ce changement dans les dispositions des cœurs, nous voyons s'établir autour de nous un genre d'existence plus civilisé ; la hutte se change en une maison de bonne maçonnerie percée de deux ou trois fenêtres, et un peu meublée. Nos gens sont d'une extrême propreté sur leurs personnes et montrent plus de goût dans le choix de leurs vêtements. Les services religieux sont généralement bien suivis, et il est à espérer qu'avec le secours de Dieu, les inconvertis ne tarderont pas à manifester une soif de vérité plus réelle que celle dont on se déclarait ci-devant satisfait. Une quinzaine de personnes que nous avons récemment admises, à leur requête, dans la classe des catéchumènes font des progrès assez rapides.

Deux annexes viennent d'être fondées, bien que notre consistance n'ait pas de quoi suffire à l'entretien des catéchistes qui les desservent. Cette difficulté ne doit pas nous arrêter. En voici une preuve touchante. Les demoiselles Cochet m'ont fait savoir qu'elles ont l'intention de contribuer, en mémoire de leur vénéré père (le premier missionnaire des gens de Lébénia), à l'évangélisation de cette tribu. Elles m'enverront, chaque année, 250 francs pour l'un des catéchistes se rattachant à Paballong.

Une collecte parmi nos gens, en vue de la construction d'un nouveau lieu de culte, a déjà produit 3,750 francs. J'en ai institué une autre pour l'érection d'une chapelle à Mata-tiéle qui est maintenant sous toit, grâce à 3,000 fr. que j'ai reçus.

Nous nous réjouissons de la perspective d'avoir bientôt M. et Madame Marzolff pour voisins et pour collègues. Dieu soit loué ! notre solitude va donc bientôt prendre fin. Les montagnes qui nous séparent du Lessouto sont trop formidables pour qu'on puisse oser les franchir en famille. Je ne doute pas que l'arrivée de nos amis ne donne à l'œuvre une impulsion toute nouvelle.

Maintenant qu'on ne se bat plus dans les montagnes, la voie du Lessouto est de nouveau libre ; je compte bien me rendre à la conférence qui aura lieu, je crois, en avril.

La question du désarmement est un nouveau sujet d'inquiétude. Quel parti prendront nos chers Bassoutos ? Veuille le Seigneur nous préserver de la guerre ! Puisse son œuvre ne pas être interrompue parmi des gens dont les progrès spirituels et matériels nous tiennent tant à cœur !

G. CHRISTMANN.

---

## SÉNÉGAL

---

LETTRE DE M. TAYLOR

Saint-Louis, le 7 avril 1880.

Cher directeur,

Nos services de la semaine sainte, annoncés dans ma dernière lettre, nous ont fait beaucoup de bien à tous. Comme leur couronnement, nous avons reçu dans l'Eglise, dimanche, jour de Pâques, quatre catéchumènes et une petite fille :

Lissa Sidibé, épouse de Samba Coumba, Moussa Konâte, un Bambara, âgé de trente-cinq ans, Illou Seck, sa femme Kani et sa petite fille Marguerite. La cérémonie a été touchante. Ces chers amis, immédiatement après leur baptême (la petite fille exceptée), ont pris la sainte Cène avec nous.

Illou Seck, un des baptisés, est un Maure. Sa conversion à la religion chrétienne est une grande preuve de la puissance de l'Évangile. Quelques amis ici, à cause de la nationalité de ce néophyte, m'ont exprimé des doutes sur la sincérité de sa conversion ; mais autant qu'il est donné à l'homme de juger, je le crois sincèrement converti au christianisme. La main de l'Éternel n'est pas raccourcie. Son Esprit est puissant pour convertir un Maure fanatique et indiscipliné, aussi bien qu'un Bambara ou un Mossouto. Oui, Illou Seck, quoique Maure, a donné son cœur à Jésus-Christ, et ayant trouvé la paix et le pardon au pied de la croix, il s'est déclaré prêt à renoncer à tout pour suivre fidèlement, jusqu'à la mort, son Dieu sauveur. Que tous les amis des Missions se souviennent de lui et de sa famille dans leurs prières !

TAYLOR.

---

Presque en même temps que cette lettre, nous avons reçu de MM. de Graffenried, vice-président, et Escande, trésorier de l'Union chrétienne de jeunes gens de Bordeaux, un intéressant rapport sur l'œuvre de charité que M. Taylor fait en faveur des esclaves fugitifs et sur les efforts qu'ils font eux-mêmes, avec plusieurs amis, pour le seconder. Ils recourent pour cela surtout à un petit commerce de timbres-poste qui requiert beaucoup de patience et témoigne d'une bien vive compassion pour les pauvres noirs qu'il s'agit de secourir. Ainsi, pour procurer à notre frère de Saint-Louis 381 fr. 95 c., il a fallu la vente de 500,000 timbres environ et le produit de la loterie d'un petit album. MM. de Graffenried et Escande ne se fatiguent pas de cette modeste et

ennuyeuse industrie ; ils ne demandent qu'une chose, c'est qu'on leur envoie beaucoup de timbres convenablement décollés. On les détache très facilement après les avoir étendus sur la terre humide, dans une cave, par exemple. Nous ne saurions trop applaudir à des efforts de ce genre faits dans un but si charitable, sans nuire aux contributions générales de notre Société.

---

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

---

### NOUVELLE-GUINÉE

---

RÉSUMÉ D'UNE ALLOCUTION DU RÉV. W. G. LAWES, A  
L'ASSEMBLÉE ANNUELLE DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE  
LONDRES

La Nouvelle-Guinée est la plus grande île du monde. Elle est connue sous ce nom depuis bientôt trois siècles ; mais, sauf la partie nord-ouest, elle a été peu explorée. On supposait autrefois que c'était un pays décollant de lait et de miel. Au dire des voyageurs, des bosquets odoriférants remplissaient l'air de leurs suaves parfums ; l'or et les pierres fines y abondaient ; les bois précieux y étaient tellement communs, que, si nul ne pouvait aborder sur ses côtes sans être tué, les amis du mort avaient du moins la satisfaction de penser que la massue dont les indigènes s'étaient servis était du plus bel ébène. Malgré cette réputation de richesse commerciale, et bien qu'elle ne fût séparée de l'Australie que par le détroit de Torrès, la terreur qu'inspiraient la navigation dangereuse de ses côtes et le caractère féroce de ses habitants était telle, qu'il n'y a guère plus de cinq ans que

la partie sud-est de la Nouvelle-Guinée a commencé à être explorée.

L'attention fut pour la première fois attirée sur ce point par la visite du capitaine Moresby, à la suite de laquelle cette partie de l'île fut ouverte à nos Missions. Cette nouvelle excita un grand intérêt. On songea à y établir un nouveau marché pour les produits européens; les naturalistes, les botanistes, les géologues, les entomologistes, les ethnologistes s'en occupèrent avec empressement. Mais c'est surtout un champ intéressant pour les philanthropes chrétiens, qui l'ont considéré comme une nouvelle conquête à faire en faveur de l'Évangile. Dans cette île de 450 lieues de long et d'une superficie égale à trois fois celle de la Grande-Bretagne, on trouve les climats, les races, les produits les plus variés, de sorte qu'il est toujours très important, quand on fonde un établissement en Nouvelle-Guinée, de savoir dans quelle partie de l'île il est situé. Notre mission a été établie sur la côte sud-est, qui s'étend de la baie de Redsear jusqu'à l'extrémité orientale de l'île.

**LES HABITANTS.** — Les races sont très diverses. Sur une côte de cent lieues, j'ai entendu parler vingt-cinq langues ou dialectes différents. Cela montre le mélange de races et de tribus dont se compose la population.

Chaque village vit en suspicion de ses voisins et en inimitié avec eux, aussi sont-ils tous séparés et isolés les uns des autres, comme des îles lointaines au milieu de l'Océan. La tribu au milieu de laquelle je me trouvais était un mélange des familles malaise et polynésienne, dont les Maoris de la Nouvelle-Zélande, les Taïtiens et les habitants de l'archipel Samoa sont les représentants les mieux connus. C'est une belle race; elle ne doit ses avantages ni au tailleur, ni à la couturière. Les individus qui la composent sont couverts d'ornements bizarres: des baguettes leur traversent les narines; ils ont des boucles d'oreilles, des colliers; leurs che-

veux sont ornés de plumes, enfin ils sont peints et tatoués. Beaucoup d'entre eux vivent dans des habitations bâties sur les lacs, analogues à celles dont on trouve encore des vestiges dans différentes parties de l'Europe. Quelques-uns de ces villages sont toujours entourés d'eau, si bien que notre navire missionnaire peut, en toute sûreté, rester à l'ancre dans les rues principales. L'âge de pierre y règne encore. Les outils et les armes ne sont ni en fer, ni en aucun autre métal ; mais, après une visite aux fabricants de canots de la baie Hood, j'ai ressenti pour l'âge de pierre un respect que je n'avais jamais eu jusque-là. Les belles maisons que j'ai vues témoignent de l'excellence des outils, aussi bien que de l'industrie, de la persévérance et de l'habileté de ceux qui les ont construites. Ces maisons, cependant, sont presque absolument dénuées de mobilier. Les habitants se passent fort aisément de sièges, et chaque homme dort sur un lit de planches, sans oreiller.

Les coutumes des peuples de la Nouvelle-Guinée sont si primitives, que l'usage de la monnaie y est inconnu. On est frappé de ne pas trouver trace chez eux de cette misère qui n'est que trop fréquente dans les grandes villes des pays civilisés. Les besoins de la vie se réduisent pour eux à si peu de chose ! Mais quelques traits sombres altèrent l'aspect séduisant de ce tableau. On trouve là des vices et des habitudes déplorables. Le cannibalisme avec toutes ses horreurs exerce ses ravages sur plusieurs parties de la côte.

A Port-Moresby, où je résidais avec ma famille, cette hideuse coutume n'est pas pratiquée, mais un homme ne fait aucun cas de la vie de son prochain ; les indigènes sont tous menteurs et voleurs. On ne peut se faire une idée de l'état moral de ce peuple ; il est impossible de comparer les vices du paganisme avec ceux de la civilisation ; ici, ce sont de mauvaises herbes dans un jardin cultivé ; là-bas, c'est un grand désert où ne poussent que des plantes nuisibles. Ce dont ces hommes sont fiers, ce n'est pas comme chez nous



de médailles et de rubans dont on se couvre la poitrine, mais de marques de tatouage qui indiquent que celui qui les porte a répandu le sang humain. Nul n'a droit à cette distinction avant d'avoir tué quelqu'un. « Ils se glorifient dans ce qui fait leur honte. » Et quelle effronterie dans le vol ! Les objets dérobés sont emportés et mis en vente. Je vis un jour un chef de la Nouvelle-Guinée qui s'approchait de notre maison avec toute la hardiesse imaginable, portant sous son bras un petit volume, la *Physiologie animale* de Huxley. Il ne le comprenait pas, et il m'offrit de le lui échanger contre un collier rouge.

Quelques traits cependant du caractère de ce peuple rachètent le reste. Les femmes ne sont pas aussi dégradées et aussi maltraitées que dans d'autres parties du monde. Elles ont certainement le fardeau le plus lourd, le travail le plus pénible de la communauté, mais cela n'implique pas pour elles l'avilissement qui en serait ici la conséquence. Les affections domestiques existent à un degré qui nous surpripit ; les parents s'occupent de leurs enfants avec beaucoup de tendresse, longtemps après qu'ils ont atteint l'âge de raison, et, ce qui est mieux encore, les enfants soignent leurs parents et veillent sur eux quand ils sont infirmes ou malades. Nous fûmes heureux de ne rencontrer nulle part le vice de l'ivrognerie ; personne, dans toute la contrée que nous connaissons, ne boit autre chose que de l'eau.

Les indigènes sont actifs ; ils cultivent le sol avec beaucoup de soin, et j'ai vu là ce que je n'avais jamais rencontré auparavant en dehors de la vie civilisée, des fleurs cultivées dans les jardins ; cela seul nous remplit d'espérance pour leur développement futur.

Il n'y a pas de système particulier d'idolâtrie à combattre en Nouvelle-Guinée. La seule religion des habitants semble consister en une terreur servile des esprits malins et en une vague croyance à l'immortalité de l'âme. Leurs ténèbres spirituelles peuvent à peine être décrites. Elles sont plus

intenses encore à l'heure de la mort. Oh ! quels désespoirs j'ai souvent vus là ! J'ai vu une mère, plusieurs semaines après la mort de son enfant, le corps couvert de noir de fumée, dépouillée de tous ses ornements et portant, suspendues à son cou, les reliques de celui qu'elle avait tant aimé : un petit bracelet, une cuiller cassée, une boucle de cheveux et quelques petits os enfilés en collier. Toutes les fois que nous avons parlé à ces affligés de l'espérance que donne le christianisme, d'une réunion au delà de la tombe, ils nous ont écoutés avec une attention toute particulière. Ces peuples, abandonnés à eux-mêmes, ne parviendraient jamais à la lumière ; il faut qu'une main secourable leur soit tendue, sinon ils retombent dans des ténèbres encore plus épaisses.

Après une expérience de dix-huit ans, que j'ai faite comme missionnaire parmi des peuples tels que celui-ci, j'ai une foi plus grande que jamais dans la toute-puissance de l'Évangile. Je ne crois pas seulement qu'il est « la puissance de Dieu pour le salut de tous ceux qui croient », mais je crois que c'est la seule puissance au monde capable de relever des hommes si bas tombés et de sauver ceux qui sont complètement perdus.

L'ŒUVRE MISSIONNAIRE. — Parlons maintenant des travaux d'évangélisation qui ont été poursuivis en Nouvelle-Guinée pendant ces cinq dernières années. Je ne peux me dispenser de raconter en premier lieu les immenses services que nous a rendus notre navire missionnaire, l'*Ellengowan*. Le rapport de la Société des Missions de Londres fait allusion aux sommes considérables collectées par les enfants anglais pour nos navires missionnaires ; cet argent n'a pas été gaspillé. Ce que le *John Williams* a été pour les îles de l'océan Pacifique, l'*Ellengowan* l'est aujourd'hui pour la Nouvelle-Guinée. Pendant cinq ans, il a été à l'œuvre, visitant des rives auparavant inconnues, et rectifiant les cartes de cette partie du monde. Il a découvert beaucoup de ports, de rivières, de

baies et d'îles, et rapporté d'importantes informations. Ce qui vaut encore mieux, tous les habitants des côtes savent ce qu'il est et le considèrent comme un ami. Nous devons au capitaine et à l'équipage une sincère reconnaissance et de vifs éloges pour la vigilance et le courage avec lesquels, dans des circonstances difficiles et souvent périlleuses, ils ont conduit le navire. Mais, par-dessus tout, nous devons rendre grâce au Seigneur, car « si l'Éternel ne garde la maison, celui qui la garde veille en vain. »

Pour l'évangélisation de la Nouvelle-Guinée, nous avons une noble milice d'hommes dévoués. John Williams, avant son dernier voyage dans les mers du Sud, disait : « J'ai toujours considéré la Mission de Taïti et des autres îles comme une source d'où s'échapperont bientôt de nombreux cours d'eau qui iront fertiliser toutes les îles du Pacifique. » Cette espérance est devenue une réalité. La Nouvelle-Guinée a été évangélisée par les missionnaires des îles de la mer du Sud. L'existence seule de notre mission est un événement béni. Qu'on discute tant qu'on voudra sur la valeur de nos travaux; il n'en est pas moins vrai que des archipels, jadis notoirement sauvages et païens, sont maintenant chrétiens et envoient des messagers de l'Évangile dans d'autres îles. Il y a quarante ans, le nom de l'île Sauvage était parfaitement approprié aux mœurs de ses habitants; aujourd'hui, cette île a pris sa part dans l'évangélisation du monde et est bien représentée en Nouvelle-Guinée. Rarotonga était alors dans son enfance; à l'heure actuelle, ses fils sont comptés parmi les meilleurs pionniers de l'Évangile dans plusieurs pays. On a souvent raconté les exploits héroïques de ces hommes. Je les ai vus à l'œuvre, et je peux vous les recommander comme dignes de toute votre estime. Mais il ne faut pas oublier leur origine. Il serait déraisonnable d'attendre de ces jeunes frères la sagesse et la force de l'âge mûr. Ils forment une vaillante armée que tout homme doit être fier de conduire; mais ils ont besoin de direction. Ils ont quitté leur belle pa-

trie où régnaient la paix et l'abondance ; ils ont quitté leurs pères et leurs mères, leurs frères et leurs sœurs, leurs enfants, tous ceux qui leur sont chers, pour aller vivre dans un pays étranger et parmi des peuplades sauvages, afin de leur annoncer la vérité qui les a rendus libres. Ils savent qu'ils vont dans un climat malsain, qu'ils auront à endurer des privations et peut-être la mort ; mais aucune considération ne les arrête, et leur vie ne leur est point précieuse, pourvu qu'ils puissent rendre témoignage à l'Évangile de la grâce de Dieu. Un grand nombre d'entre eux ont été victimes de l'insalubrité du climat ; mais pour un qui meurt, trois ou quatre volontaires se lèvent, prêts à le remplacer. Nos jeunes gens de l'île Sauvage considèrent comme le plus grand honneur d'être choisis pour cette œuvre, et leurs frères les regardent avec envie. Six de ces missionnaires ont pris rang dans la glorieuse armée des martyrs. Nous venons justement de recevoir la nouvelle que trois de nos frères des îles du Sud viennent d'être empoisonnés avec leurs femmes par les indigènes de la Nouvelle-Guinée. Que dirai-je ? Mon cœur est navré et pleure sur leur sort. Quatre d'entre eux étaient mes enfants dans la foi. Je les ai baptisés, je les ai admis dans l'Église et me suis réjoui de leurs succès. La femme de l'un d'eux m'écrivait il y a quelque temps : « Il nous tarde extrêmement de vous revoir à la Nouvelle-Guinée ; mais si nos vies doivent être abrégées, et si nous ne devons plus nous rencontrer ici-bas, il y a un royaume dans lequel nous sommes sûrs de nous trouver réunis. » Ils sont entrés dans ce royaume. Tout en les pleurant sincèrement, je rends grâce à Dieu de les avoir considérés comme dignes d'un tel honneur, et de ce qu'ils sont demeurés fidèles jusqu'à la mort.

Introduire le christianisme chez un peuple comme celui-là n'est pas chose facile. A notre arrivée, nous ignorions complètement leur langue ; ils ne comprenaient pas davantage la nôtre. Mais il est une langue que comprennent toutes

les tribus de la terre : c'est celle de la bonté et de la bienveillance ; c'est la maîtresse-clef qui ouvre toutes les portes. Quand on se représente le missionnaire comme un homme tout de noir habillé, debout, la Bible à la main, au milieu d'une foule de sauvages auxquels il prêche l'Évangile, on est bien loin de la vérité. Souvent, tout ce que nous pouvons faire dans une première visite, c'est de laisser les naturels nous examiner, nous palper, leur faire un petit présent, et partir. De cette manière, les colliers rouges, les morceaux de drap et les anneaux de fer deviennent des agents bien plus puissants que ne le seraient des Bibles ou des traités dans une langue inconnue.

L'évêque Patteson, ce dévoué missionnaire, dit à ce propos : « En débarquant dans une île nouvelle, un grand pas est fait pour le missionnaire quand il a noué connaissance avec le peuple. Si je vis assez pour faire un autre voyage, je ne serai pas longtemps un étranger pour eux ; je sais les noms de plusieurs d'entre eux. Nous avons quelque chose de commun et je suis connu d'eux comme un ami. » Ce qu'il écrivait de la Mélanésie peut se rapporter également aux habitants de la Nouvelle-Guinée ; aussitôt que nous avons gagné leur confiance suffisamment pour être admis à vivre parmi eux, commence l'œuvre d'évangélisation, non par des enseignements oraux, mais par notre vie. Nous devons leur donner des leçons pratiques de vie chrétienne, par notre véracité, notre honnêteté, notre support et notre amour. Nous ne devons pas cependant négliger la prédication. C'est une grande chose que d'être capable de parler de Dieu et des choses divines à un peuple qui n'a jamais entendu ces vérités, mais il n'est pas facile d'éveiller leur intérêt et de fixer leur attention. Nos assemblées du dimanche étaient rarement nombreuses, et, le lundi matin, ceux qui en avaient fait partie venaient dans notre maison, dans l'espoir de recevoir une récompense pour avoir assisté au culte. Ils ont la conviction qu'ils nous font une faveur en venant nous entendre prêcher.

ENCOURAGEMENTS. — Les résultats de l'œuvre dans la Nouvelle-Guinée ne sont certainement pas sans importance. Nous n'avons pas baptisé de convertis ; il est nécessaire, dans une Mission comme celle-là, de se rappeler l'ordre de l'apôtre : « N'imposez les mains à personne avec précipitation ! »

Nous avons commencé avec courage à labourer et à semer, et nous savons que la semence a germé dans bien des âmes. J'ai reçu une leçon de foi et d'espérance au lit de mort d'un chef à Port-Moresby. Il recevait les instituteurs dans sa maison, et, quand nous arrivâmes, il fut très bon et très prévenant à notre égard. Il devint un habitué de notre maison et un auditeur assidu de nos prédications. Nous lui témoignions de la bonté, mais il était très importun, et nous le croyions plus avide et moins intelligent que plusieurs de ses compagnons. J'allai le voir et trouvai sa maison remplie des membres de sa famille affligée. On m'apprit qu'il avait perdu connaissance et ne pouvait pas parler. Cependant, quand j'entrai et m'assis à côté de sa couche, il me reconnut à l'instant. Il saisit mes mains et les pressa contre ses lèvres déjà glacées, tandis que des larmes coulaient de ses yeux et exprimaient ce que sa langue ne pouvait prononcer. Sa dernière recommandation à ses fils et aux autres chefs fut de prendre soin de nous et d'assister à nos prédications. « Ce que vous aurez fait à l'un de ces petits, vous me l'aurez fait à moi-même. »

C'était une grande chose que d'avoir gagné la confiance du peuple. Quelque temps après notre arrivée à Port-Moresby, vint un Anglais qui tira lâchement des coups de fusil sur les indigènes. Un homme considéré dans le village fut gravement atteint ; nous craignons même que la blessure ne fût mortelle. J'allai le visiter, je pansai ses plaies et lui donnai des aliments. Il guérit, et fut toujours depuis l'un de nos meilleurs amis. La confiance appelle la confiance, et la bonté est toute-puissante. Des principes de paix règnent dans la Nouvelle-Guinée. Nous ne nous sommes pas écartés en cela

des traditions de nos pères dans le champ de Missions du Pacifique. Le pavillon que John Williams avait arboré sur le mât du *Camden* n'a jamais été enlevé ; il porte pour devise ces mots : « Messenger de paix », et, comme emblème, une colombe tenant à son bec une branche d'olivier. Un jour que je visitais un grand village situé sur les bords d'une rivière récemment découverte, avec quelques habitants d'un village voisin, je fus surpris d'entendre l'un d'eux s'écrier, comme nous traversions le village : « Voici l'homme de paix qui apporte la paix ! » Je fus l'objet ce jour-là d'une étrange cérémonie. J'avais fait un petit présent à l'un des chefs en lui demandant de vouloir bien m'accompagner jusqu'à mon bateau sur la rivière. Il me pria de rester et de prendre quelques aliments que ses femmes allaient préparer. Bientôt parurent cinq dames, marchant en procession, portant chacune un bol de nourriture ; au-dessus de chaque bol se trouvait une petite tasse de noix de coco contenant un liquide graisseux. Quand tout fut déposé, mon hôte prit l'une des tasses et se mit en devoir d'en verser le contenu sur moi. Je déclinai un pareil honneur. Il parut surpris et désappointé. On me dit que c'était un signe d'amitié et de paix qui ne se faisait qu'à la première visite d'un chef, et qu'à partir de ce moment, il avait la liberté d'entrer dans la ville. Je fis alors comprendre au chef que je consentais, dans l'intérêt de la paix, à être oint autant qu'il le désirait. Je souhaiterais, et vous aussi, j'en suis sûr, d'être oint au nom de la paix dans chaque village païen de la Nouvelle-Zélande. Nous sommes connus tout le long des côtes comme des hommes qui apportent et procurent la paix. Nous n'avons pas besoin d'être suivis d'hommes de guerre, ni d'avoir des vaisseaux armés de canons pour nous protéger. Nous avons visité plusieurs endroits dans lesquels aucun blanc n'avait jamais mis le pied ; nulle part nous n'avons eu à souffrir, pas un cheveu de notre tête n'a été touché.

Bientôt une littérature s'est fondée. L'évêque Ellicott a

parfaitement décrit la difficulté de fixer l'écriture d'une langue barbare. J'ai eu le plaisir et l'honneur de préparer les deux premiers livres qui aient paru dans le dialecte du sud-est de la Nouvelle-Guinée. Ils ont été imprimés à Sydney ; et j'ai eu la joie encore plus vive d'entendre des enfants de Port-Moresby les lire couramment. Ces livres contiennent des leçons de lecture, les principaux récits de l'Ancien et du Nouveau Testament et quelques hymnes. Je n'affirmerais pas que ces dernières soient très poétiques, mais elles sont propres à donner une idée juste de la divinité. Les indigènes les ont bientôt sues par cœur, et je les ai entendus les chanter souvent à leurs danses du soir, à la place de leurs chansons païennes. Pareil travail a été fait dans vingt-cinq stations de la Nouvelle-Guinée. De Port-Moresby, notre Mission s'est étendue vers l'est, et à l'extrémité orientale de l'île un nouveau territoire a été récemment conquis à l'Évangile. Il y a quelques mois, M. Macferlane a acheté une île, bien arrosée et boisée, pour la somme de cinq francs environ ; il y a établi une station centrale d'où l'on peut aisément communiquer avec l'archipel de la Sonde et les grands villages qui entourent la baie Milne.

ÉPREUVES ET DIFFICULTÉS. — Notre état-major, au commencement de l'année, se composait de quarante instituteurs ou évangélistes originaires des îles du Sud et de trois missionnaires anglais ; mais la mort a éclairci leurs rangs. Le plus grand obstacle que nous ayons eu dans notre œuvre a été l'insalubrité du climat. Plusieurs de nos instituteurs en ont été les victimes. Chaque famille anglaise a été éprouvée, et je ne sais que trop quelle terrible épreuve c'est que d'avoir à choisir entre l'alternative de voir nos bien-aimés mourir sous nos yeux ou de les renvoyer dans la mère patrie, sans aucune probabilité de les revoir ici-bas. Nous sommes en ce moment sous le coup de la nouvelle de la mort de Madame Chalmers. C'est la seconde femme de missionnaire qui soit



morte en Nouvelle-Guinée depuis deux ans; Madame W. Turner, la première, n'y avait séjourné que quelques mois; Madame Chalmers, après dix ans de labeurs couronnés de succès à Rarotonga, vint, il y a quelques mois, à la Nouvelle-Guinée. La mort de Madame W. Turner a été une grande perte pour notre Mission. C'était une jeune femme qui avait abandonné les raffinements et le confort d'un heureux intérieur en Écosse, et était venue avec son mari à Port-Moresby où elle supportait avec courage les fardeaux et les privations inséparables de la vie missionnaire. Elle avait mis tout son cœur à sa tâche, mais son Maître la rappela. Et Madame Chalmers vient de nous quitter à son tour. Quand je la vis sur le pont du navire à son arrivée, il y a dix-huit mois, je vis tout de suite que sa santé ne résisterait pas au climat de la Nouvelle-Guinée, mais elle refusa noblement de quitter son mari, et avec un héroïsme qui ne surprit pas ceux d'entre nous qui la connaissaient, quelque temps après, elle resta avec les évangélistes parmi les cannibales du cap Sud, tandis que son mari partait pour un voyage sur l'*Ellengowan*. C'était plus que n'en pouvait supporter sa délicate constitution. Elle dut partir pour les colonies; elle espérait revenir bientôt; mais elle ne put depuis lors assister son mari dans son œuvre. Nous subirons encore bien des revers et des échecs, mais nous voulons dire avec une entière soumission: « C'est le Seigneur; qu'il fasse ce qui lui semblera bon. »

Mais il y a des difficultés et des obstacles d'un autre ordre que je rappellerai sommairement: C'est la vie antichrétienne de ceux qui se donnent le nom de chrétiens. Ceci a été dit bien des fois à propos d'autres pays et n'est que trop vrai pour la Nouvelle-Guinée. Quand on connaîtra l'histoire des massacres des blancs, il sera prouvé, j'en suis certain, que leur licence et leur cruauté en ont été la cause.

LE SECRET DU SUCCÈS. — Et maintenant quel avenir est réservé à la Nouvelle-Guinée? Il faut se contenter pour l'heure

de promesses, d'espérances, de la perspective d'un triomphe assuré, et ne pas compter trop tôt sur de brillants résultats. Il faut s'attendre à beaucoup de défaites apparentes. Mais des îles des mers du Sud, des prières montent constamment vers Dieu pour la conversion de la Nouvelle-Guinée ; nous avons besoin de sentir que nos frères en Europe prient aussi pour nous. Notre espérance repose sur le caractère même de l'Évangile. Nous avons vu des hommes et des femmes sauvages convertis par son pouvoir. J'ai vu des vieillards devenir d'humbles chrétiens, vivre comme tels et mourir en pleine paix. Quand nous étions abattus, nous n'avions qu'à regarder l'un de ces hommes, et en nous souvenant que leurs pères étaient des sauvages pires que ceux que nous connaissions, nous reprenions courage. Ce que l'Évangile a fait pour eux, il le fera pour la Nouvelle-Guinée tout entière.

---

## GUYANE

### LES INDIENS ACCOWAYS

Les Accoways sont une des cinq principales tribus d'Indiens de la Guyane. M. et Madame Huntley ont longtemps, mais en vain, cherché à parvenir jusqu'à eux. Aveline, lui-même, dont l'influence était si grande sur les autres Indiens, avait échoué dans toutes ses tentatives auprès de ce peuple.

Ne pouvant supporter la vue des hommes blancs, ils vivaient dans leurs savanes et leurs forêts séculaires, ne parlant que leur propre langue qui n'avait jamais été écrite. La seule idée qu'ils eussent de Dieu était celle du Grand-Esprit, qu'ils craignaient et s'efforçaient d'apaiser.

A la fin, un jeune Indien, plus aventureux que les autres, désirant apprendre à bâtir une maison, se dirigea vers une station missionnaire, près d'Hibebia ; il vécut là quelques

mois avec un nègre et apprit l'état de charpentier. M. et Madame Huntley prirent un grand intérêt à ce pauvre homme, et comme il savait un peu d'anglais, ils l'invitèrent chez eux et cherchèrent à éveiller son attention sur les grandes vérités concernant l'âme immortelle et le vrai Dieu.

Daniel, c'est ainsi que les nègres le nommaient, ne manifesta aucun intérêt particulier pour ces enseignements, et, au bout de peu de mois, il disparut. M. et Madame Huntley furent très affligés en pensant que le seul homme de la tribu avec lequel ils eussent pu avoir des relations était retourné à la vie sauvage. Mais la bonne semence n'était pas perdue.

Au commencement de l'année 1869, un dimanche matin, ils furent éveillés, vers trois heures, par des sons de voix ; ils ne pouvaient s'imaginer ce que c'était. Regardant par une fenêtre, ils virent un canot contenant trois Indiens Accoways qui atteignait le débarcadère. Ces étranges visiteurs avaient la chevelure ornée de plumes aux couleurs vives, le corps peint et sans vêtements. M. et Madame Huntley s'habillèrent à la hâte, s'avancèrent vers eux et les invitèrent à entrer. La première question de ces hommes fut : Les *serviteurs* demeurent-ils ici ? M. et Madame Huntley répondirent qu'ils étaient des instituteurs. « Nous voulons voir les *serviteurs*, » répliquèrent les Indiens. Nous venons à Hibebia pour demander aux *serviteurs* de nous parler du grand Dieu. S'ils veulent venir avec nous tout de suite, nous les emmènerons dans nos canots, car toutes les tribus sont impatientes d'entendre parler du grand Dieu. »

Tout cela fut dit dans un anglais très incorrect, appuyé de beaucoup de signes et de gestes.

Que faire ? C'était un voyage par eau de plus de 100 milles que d'aller de Hyde-Park, où demeuraient M. et Madame Huntley, jusqu'aux tribus indiennes. Cependant ils sentirent que Dieu avait merveilleusement répondu à leurs

prières en inclinant le cœur de ces hommes à se mettre à leur recherche. Après avoir rendu grâce au Seigneur, ils implorèrent son assistance pour le voyage qu'ils allaient entreprendre. Les Indiens étaient fort impatients ; ils désiraient partir tout de suite ; il n'y avait pas un instant à perdre. Leur chef les avait envoyés.

Les missionnaires leur dirent qu'ils ne pouvaient partir avec eux que le lendemain, parce que c'était le jour du Seigneur, et les invitèrent à passer tranquillement la journée avec eux. Ils leur donnèrent quelques vêtements, et, pour la première fois de leur vie, ces sauvages Indiens entrèrent dans une maison, virent adorer le vrai Dieu et entendirent chanter de belles hymnes.

Le matin suivant, vers quatre heures, M. et Madame Huntley entreprirent leur pénible voyage. Ils mirent plusieurs jours à l'accomplir. Un matin, ils furent réveillés par un bruit singulier, semblable à celui qu'auraient produit des centaines d'oiseaux voltigeant au-dessus de leurs têtes. Ils supposèrent d'abord que c'étaient leurs compagnons de route ; mais qu'on se représente leur surprise en voyant les bords de la rivière garnis de canots de toute espèce : la tribu entière était accourue leur souhaiter la bienvenue !

Quand ils atteignirent le campement, ils virent que leur ancien ami Daniel avait fait un bon usage de ses connaissances de charpentier ; sous sa direction, les Indiens avaient construit un vaste hangar à leur intention, dans la pensée que les blancs ne pourraient pas se plier à leur manière de vivre. Dès leur arrivée, le chef envoya une troupe de jeunes gens dans les forêts, afin de se procurer du gibier pour les *serviteurs*, comme on continuait à les appeler. Puis tout le peuple, s'assemblant en cercle, les enfants au centre et les vieillards formant la circonférence extérieure, exprima le désir d'entendre parler du *grand Dieu*.

M. et Madame Huntley passèrent une quinzaine de jours parmi ce peuple ; ils étaient presque épuisés à la suite

des questions sans nombre qu'on leur adressait. Quand M. Huntley était fatigué, on s'assemblait autour de sa femme, la suppliant d'enseigner les enfants. Elle racontait plus tard combien il était touchant de voir, côte à côte avec ces derniers, des hommes à la tête blanchie, épeler un verset de cantique ou un texte de l'Écriture, qu'elle avait accrochés à un arbre. Elle avait emporté divers matériaux et tous les vêtements dont elle pouvait disposer, ainsi qu'une quantité de dés et d'aiguilles, et donnait aux femmes leurs premières notions de couture.

Pour fournir leur table dans ce désert, on leur apportait en abondance des sangliers, des singes, de la volaille, de sorte qu'ils ne manquaient de rien.

Les Indiens comprirent très vite l'anglais, mais ils le parlaient d'une manière tout à fait infantine. Un jour, pendant qu'on leur enseignait et leur expliquait l'hymne bien connue : « Jésus qui demeure dans le ciel, » un vieillard qui l'avait apprise avec beaucoup d'ardeur fondit en larmes et s'écria : « Cela trop beau, Missie ; moi sentir cela très beaucoup ; moi sentir cela tomber ici », et il posait la main sur son cœur. « Dieu donner son Fils pour pauvre Indien ; cela trop bon. »

Il fut le premier réellement converti ; et quand Madame Huntley se prépara à retourner en Angleterre, en 1870, il l'accompagna à Georgetown, la suppliant de lui permettre de la suivre. « Car si Massa et Missie s'en aller, que devenir pauvre Indien ? Moi avoir besoin d'apprendre davantage sur le Fils de Dieu. » Il mourut joyeusement, l'année suivante, quelques mois avant le retour de Madame Huntley.



## INDE CENTRALE

## LES TRIBUS DES MONTAGNES

Les races de l'Inde peuvent être divisées en ariennes et non ariennes. Les Indous, comme les Anglo-Saxons, appartiennent à la famille arienne, tandis que les tribus de l'Himalaya, les Paharis, les Santâls, les Kôls, les Gônds, les Khonds, les Koïs, les Bhils, se rattachent à la division non arienne, et sont entièrement distincts des Indous. Ces tribus montagnardes ont été chassées des vallées dans des temps reculés, comme les Gallois, les Pictes et les Scots, par les Anglo-Saxons. Dans les hautes régions, les anciennes coutumes et les langues se sont conservées depuis des milliers d'années.

Voici quelques traits qui distinguent les deux races :

1° Les Indous sont un peuple de castes, tandis que la caste est inconnue chez les tribus des montagnes.

2° Les veuves indoues ne peuvent jamais se remarier ; parmi les hautes tribus, elles épousent généralement le frère cadet du mari défunt.

3° Les Indous vénèrent la vache, et les autres peuples n'ont aucun scrupule de manger de cet animal.

4° Les Indous pratiquent généralement l'abstinence ; les tribus des hautes régions boivent à l'excès, surtout pendant leurs fêtes.

5° L'Indou ne veut manger que la nourriture préparée par sa propre caste ou par une caste au-dessus de la sienne, l'habitant des montagnes n'a aucun scrupule là-dessus.

6° Les tribus des montagnes consacrent avec le sang presque toutes leurs cérémonies, et offrent des sacrifices vivants ; les Indous repoussent l'effusion du sang avec horreur.

7° Les Indous brûlent leurs morts, les autres les enterrent avec leurs armes.

8° La jurisprudence des Indous est établie sur ce principe qu'un homme doit être jugé par ses égaux ; les tribus des hautes régions sont jugées par leur propre chef.

9° Le montagnard est très illettré ; les Indous, au contraire, savent écrire et ont une ancienne littérature.

C'est un fait remarquable que neuf sur dix des chrétiens de l'Inde, y compris les Dravidiens du sud, appartiennent à ces tribus non ariennes. Cependant les sociétés missionnaires ont envoyé au moins cinq fois plus de missionnaires aux Indous qu'aux autres peuples de l'Inde. La raison en est que les races des montagnes sont désireuses de s'instruire, tandis que les Indous refusent d'adopter de nouveaux systèmes.

La religion des habitants des montagnes est une religion de terreur et non d'amour. Ils ont une crainte superstitieuse d'un grand esprit, souverain de toutes choses. L'un d'eux, à qui l'on disait que Dieu « n'est pas loin de chacun de nous », s'écria : « Alors cet Être tout-puissant va peut-être me dévorer ! »

Un grand nombre d'excellents missionnaires se sont fixés parmi eux ; ceux qui travaillent chez les Neilgherris, au sud de l'Inde, ont obtenu de grands succès. L'œuvre poursuivie parmi les Santâls est déjà bien connue ; aussi est-il préférable de porter notre attention sur les tribus encore négligées, au centre de l'Inde.

LES PAHARIS. — Ils habitent les montagnes du Râjmahâl, dans le Bengale, au sud du Gange. Ils avaient pris l'habitude d'arrêter les courriers anglais et de s'emparer des correspondances. On dut envoyer des troupes contre eux. Les soldats, pesamment armés, furent forcés de pénétrer dans les jungles où ils tombèrent percés de flèches empoisonnées, que lançaient des ennemis invisibles. Depuis, ces sauvages Paharis ont été conquis par la bonté. Un jeune homme, M. Cleveland, alla courageusement s'établir chez eux, sans armes et

presque sans escorte. Il leur distribua des présents et les invita à une fête. Ils s'adoucirent bientôt et abandonnèrent leurs habitudes de rapines ; ils sont maintenant les guides et les protecteurs des courriers qui passent au pied de leurs montagnes. En 1874, le gouvernement anglais érigea, à la mémoire de ce jeune homme, un monument portant cette inscription : « Sans effusion de sang, sans autre autorité que des moyens de conciliation, de confiance et de bienveillance, M. Cleveland entreprit et accomplit l'entière soumission des habitants sauvages et sans loi des montagnes Râjmahâl. »

Il y a trois ans, le chef d'un village pahari, nommé Maïsa, rejeta toutes les idoles du village, disant qu'il n'avait plus foi en de tels jouets, et voulait devenir chrétien. Les habitants n'osèrent faire aucune opposition à leur chef, mais ne voulurent pas non plus rester dans un village où les dieux avaient été si grossièrement insultés. Ils se réunirent et laissèrent Maïsa seul dans le village. Mais quand les missionnaires visitèrent le chef abandonné, son visage resplendissait de joie pendant qu'il leur racontait combien Christ lui était devenu précieux. Il resta seul dans la montagne pendant deux ans, puis, peu à peu, les habitants vinrent le rejoindre.

**LES KOULIS.** — Cette tribu habite la Ghâtt Mata, au sommet des Ghâttés, territoire montagneux à l'est de Bombay. Leur religion est l'une des plus simples formes de l'idolâtrie. Ils ont une grande frayeur des tigres, qui viennent fréquemment les attaquer. Aussi leur principale divinité est Wâgobâ, le tigre-dieu, dont ils implorent la protection.

**LES THAKOURS** habitent les pentes des montagnes occupées par les Koulis. Ces pentes sont couvertes de jungles très épaisses.

**LES BHILS** sont un peuple très curieux et très intéressant, distinct des autres. Depuis des siècles, ils se sont réfugiés



parmi les forteresses rocheuses des monts Satpoura, au sud d'Hoshangabad. On les voit de la maison missionnaire des Amis. Les Bhils sont comme les restes vivants des temps les plus reculés. En fait de religion, ils ont une vague terreur des esprits malins et une forte croyance au pouvoir des charmes. Ils jouissent de la sauvage liberté de leurs montagnes, et ont fort peu de rapports avec le monde extérieur. Mais le seul nom de Bhil inspire la confiance. L'ivrognerie est très rare parmi eux. Sir J. Outram s'intéressa beaucoup à eux et en engagea un certain nombre à se mettre au service du gouvernement anglais, en qualité de policemen. Cette expérience fut couronnée de succès, et le corps de police des Bhils est réputé pour sa bravoure et sa discipline. Cependant aucune œuvre n'a encore été tentée parmi eux. C'est un sol vierge. Il y a tout lieu d'espérer qu'avec la bénédiction de Dieu, un missionnaire zélé rencontrerait beaucoup d'encouragements et de succès parmi ce peuple.

LES MAHARS ET LES MANGS. — Ces deux tribus, de la présidence de Bombay, demeurent sur les limites des villes et des villages indous, et font toute sorte de travaux serviles pour les habitants. Ce sont des gens simples; une grande partie des chrétiens convertis de l'Inde occidentale sont originaires de ces deux tribus.

LES GONDS habitent le district au sud et au sud-est de la Mission des Amis, à Hoshangabad, dans les provinces centrales.

Les Gonds croient qu'il y a trois vertus et neuf vices. Les trois vertus sont : 1° tuer un ennemi dans une bataille ; 2° mourir sur le champ de bataille ; 3° être prêtre. Les neuf vices sont : 1° refuser l'hospitalité ; 2° manquer à une promesse ; 3° parler faussement ; 4° rompre le gage de l'amitié ; 5° manquer à une ancienne coutume ; 6° l'inceste ; 7° les dettes ; 8° la lâcheté devant l'ennemi ; 9° la divulgation d'un secret national.

M. Champion, de Jabalpour, qui s'est montré plein de bienveillance, de diverses manières, pour la Mission des Amis, écrivait en 1861 : « J'ai la confiance qu'une abondante moisson pourra être récoltée parmi eux. » En 1864, il écrivait encore : « Mon opinion sur la simplicité et la droiture de caractère des Gônds n'a pas changé, et je suis aussi confiant que jamais dans le succès de travaux entrepris chez ce peuple. »

En 1867, il écrit encore pour demander que des missionnaires leur soient envoyés, disant : « Une plus profonde connaissance de ce peuple, et même de quelques individus, maintient ma confiance dans leur simplicité et leur droiture, et, ce qui vaut encore mieux, je trouve qu'ils sont aussi désireux de s'instruire que jamais, et écoutent avec l'attention la plus encourageante les simples vérités de l'Évangile. »

En 1877, ce même ami écrit encore : « Nous avons enseigné à quelques garçons gônds à épeler les récits de l'Évangile. Nous avons essayé de parler et de *vivre* l'Évangile, car avec un peuple aussi ignorant, les actes sont plus éloquents que les paroles. »

Il est urgent que des missionnaires dévoués aillent promptement s'établir parmi eux. Comme ils abandonnent les montagnes et descendent dans les villages indous, ils se démoralisent promptement, et, faute d'apprendre à connaître le christianisme, les communications qu'ils ont avec les Indous les poussent dans les bras de l'idolâtrie. Comme dit M. Champion, les périls auxquels sont exposés ces hommes simples, intéressants, dignes d'affection, font un devoir aux chrétiens de les secourir avant qu'il ne soit trop tard.

LES Koïs ressemblent beaucoup aux Gônds. Ils demeurent au sud de Gondivana, sur les collines du Godavery. A l'approche des Européens, ils s'enfuyaient dans les jungles, si bien qu'il était très difficile de les atteindre. En 1860, le capitaine Haig donna une Bible à un Râjpout nommé Razou.

La première fois qu'il l'ouvrit, ses yeux tombèrent sur les directions données par Christ au chapitre VI de saint Matthieu, concernant la prière en secret. La prière du Seigneur le frappa. Il commença dès lors à se retirer journallement près d'une écluse du canal pour prier son Père céleste, et devint bientôt un chrétien décidé. Sa femme s'y opposait et le menaçait de le quitter. Il fléchit le genou et pria pour sa conversion. Le matin suivant, elle lui dit que son Dieu serait le sien.

Razou est un homme aux manières affectueuses, mais dignes. Il est devenu un évangéliste des plus fervents. Il a fait bâtir à ses propres frais une grande salle pour célébrer le service divin. Quoiqu'il n'appartienne pas à la tribu des Koïs, il a ressenti, dès qu'il a été appelé par Christ, un grand intérêt pour eux. Il dit : « J'ai prié Dieu de faire des Koïs des chrétiens. Il a entendu ma prière. Maintenant je le prie de susciter des instituteurs et des évangélistes parmi eux, et je suis sûr que Dieu ne sera pas sourd à mon cri. »

Il n'y a presque rien dans la religion des Koïs qui puisse empêcher ce peuple de recevoir l'Évangile. Leur principale objection est celle-ci : « Pourquoi quitterions-nous le chemin de nos pères ? » Voici la réponse que le noble évangéliste Razou leur adresse :

« Vous voulez savoir pourquoi vous devez quitter le chemin de ceux qui sont venus avant vous ? Eh bien ! je vais vous le montrer. C'est maintenant le commencement de la saison des pluies. Que vont faire les fourmis blanches ?

— Elles sortiront de leurs trous et s'envoleront.

— Et vous, que ferez-vous ?

— Nous allumerons des feux ; elles y voleront et s'y brûleront les ailes ; alors nous les attraperons et les mangerons.

— C'est cela même. Mais quand les premières sont brûlées, celles qui sont derrière elles ne le voient-elles pas ?

— Oui, certainement.

— Eh bien ! supposez qu'au moment de s'exposer aux

flammes, une intelligente fourmi leur dit : « Qu'allez-vous faire ? N'avez-vous pas vu le sort de vos sœurs ? Si elles étaient comme vous, elles répondraient : « Oh ! oui, nous le savons, mais nos pères et nos mères, nos grands-pères et nos grand'mères l'ont fait, et nous devons les rejoindre ! » et elles entreraient dans la flamme en bourdonnant. »

C'est ainsi que Razou a expliqué aux Koïs qu'ils n'ont aucune raison de repousser la vérité parce que leurs pères l'ont fait.

Sir William Muir fut si touché par ce dont il a été témoin au milieu de ces hautes tribus de l'Inde centrale, qu'il a offert deux mille cinq cents francs pour chaque station missionnaire qui serait établie dans le district qu'il visitait.

Personne ne fera-t-il une offre semblable en faveur des Gônds et des tribus habitant au sud de la Narbada ? Le Seigneur a dit : « Travaillez jusqu'à ce que je vienne. » Il a dit encore : « Voici, je viens bientôt. » Quand il viendra, puisse-t-il trouver chacun de nous veillant à son poste !



---

*Le Gérant :* EUGÈNE CASALIS.

## SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

---

LE COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE  
PARIS AUX AMIS ET SOUTIENS DE L'ŒUVRE

Depuis quelques années, votre attention et votre sympathie se sont portées sur les tentatives de mission à l'intérieur de l'Afrique faites par les Eglises du Lessouto, d'abord parmi les Banyaïs et, en dernier lieu, sous la direction de M. Coillard, dans la région du Zambèze. Aujourd'hui que M. Coillard est de retour parmi nous, vous demandez : « Qu'a-t-on décidé ? Que va-t-on faire ? »

Le Comité a cherché, sous le regard de Dieu, la réponse à donner à cette question. Des rapports détaillés lui ont été soumis sur le projet de mission à l'intérieur par M. Coillard et par M. le pasteur Appia. Les difficultés comme les avantages d'une entreprise nouvelle ont été examinés et pesés. En présence de toutes les raisons qui l'encouragent à agir, le Comité ne s'est pas senti libre de rester dans l'inaction. Il a, en conséquence, adopté la résolution suivante :

« Le Comité de la Société des Missions de Paris, reconnaissant envers Dieu de la manière miséricordieuse dont il a secondé jusqu'ici les efforts que les Eglises du Lessouto ont fait pour porter l'Évangile aux païens du nord du Limpopo ;

frappé de la manière dont il a daigné garder en particulier notre frère Coillard, sa femme et ses compagnons, et le conduire à des tribus comprenant le sessouto ; considérant le concours en hommes et en argent que les Eglises du Lessouto ont promis à la nouvelle entreprise ; se confiant, pour l'avenir, en ses directions providentielles, décide :

*« Qu'il sera envoyé au Zambèze une nouvelle expédition chargée de mieux reconnaître le terrain et munie de pleins pouvoirs pour fonder une station dans l'emplacement le plus sain et le plus favorable qui pourra être trouvé dans le voisinage immédiat ou éloigné de la vallée des Barotsis. »*

« Pour assurer à la nouvelle mission les ressources qu'elle réclame et sans lesquelles il serait imprudent et coupable de la fonder, il sera fait appel à l'intérêt spécial des Eglises de langue française et à tous les soutiens de notre œuvre ; M. Coillard sera invité à visiter ces Eglises pour réveiller en elles l'intérêt missionnaire et les engager à contribuer largement à son expédition ; et comme toute bénédiction ne peut venir que de Celui en l'honneur duquel l'œuvre nouvelle est entreprise, un appel sera adressé sans retard à toutes les Eglises pour en faire un objet spécial d'intercession, de méditations et de prières, afin qu'elles portent le plus possible avec le Comité la responsabilité des décisions définitives qui devront être prises à la fin de l'année. »

Depuis que le Comité a pris ces décisions, une série de faits se sont produits où il a vu autant d'encouragements à y persévérer.

1<sup>o</sup> M. Coillard a reçu du Zambèze la nouvelle que les guerres civiles qui naguère troublaient la vallée des Barotsis sont terminées, et que le chef Robosi lui renouvelle formellement l'invitation à s'établir dans son pays.

2<sup>o</sup> Presqu'en même temps, le Comité recevait, pour la nouvelle expédition au Zambèze, les offres de service de deux hommes ayant déjà fait leurs preuves au service de Dieu, et

qui semblent bien qualifiés pour l'œuvre spéciale à laquelle ils se consacrent.

3° Plus récemment, M. Coillard rapportait de la Suisse française, où il a passé quelques semaines, l'impression très nette que le projet de mission au Zambèze réunissait les sympathies et l'adhésion de tous ceux des amis de notre œuvre qu'il a pu visiter.

4° En dernier lieu, nous recevions la note suivante :

7 juin 1880.

« Un anonyme s'engage à remettre à la Société des Missions une somme de 2,500 francs si, d'ici au 31 décembre prochain, d'autres *dons spéciaux* (versés ou promis conditionnellement) complètent la somme de 46,000 francs, jugée indispensable, en outre des 10,000 francs promis par les Eglises du Lessouto, pour l'accomplissement d'un nouveau voyage d'exploration de M. Coillard, et pour couvrir, s'il y a lieu, les premiers frais de fondation d'une station française dans la région du Zambèze ou dans les régions adjacentes.

« En faisant cette offre, le donateur anonyme compte sur la ferme intention du Comité de recommander, de la manière la plus pressante à son vaillant missionnaire, d'éviter tout ce qui pourrait avoir pour conséquence d'exposer témérement sa vie et celle de ses compagnons d'œuvre. »

Amis de notre œuvre! la décision est ainsi remise entre vos mains. Votre adhésion, si elle est générale, la rendra définitive. Dès que M. Coillard aura pris en Ecosse le repos dont il a besoin, il reprendra sa tournée dans les Eglises. Que votre accueil ne laisse aucun doute dans son esprit, mais qu'il signifie votre ferme volonté de soutenir moralement et matériellement l'œuvre commencée. Que votre intérêt s'exprime hautement; que vos souscriptions, *sans porter atteinte aux ressources ordinaires de la Société*, nous

mettent sans retard en possession de la somme nécessaire pour commencer l'entreprise, et nous aurons reçu le dernier encouragement que nous attendons pour donner à notre nouvelle mission le signal du départ.

La moisson nous réclame, les ouvriers s'offrent. Que l'argent se trouve aussi, et nous croirons fermement obéir à Dieu en entreprenant de fonder la mission du Zambèze.

Pour le Comité :

*Le sous-directeur faisant fonction de secrétaire,*

A. BOEGNER.

---

#### LE DÉSARMEMENT DES BASSOUTOS

Ce désarmement est-il en train de se faire ? Dans notre dernier numéro, nous indiquions la date du 21 mai comme le terme du délai accordé par le gouvernement du Cap aux Bassoutos pour rendre de plein gré leurs armes. Depuis ce moment, une dépêche adressée à M. Chesson, le secrétaire de la Société des Aborigènes, et insérée dans le *Times*, est venue nous apprendre que le délai avait été prolongé jusqu'au 21 juin. Cette dépêche contenait d'autres nouvelles très importantes. La députation des Bassoutos était arrivée au Cap où sa présence excitait l'attention générale. Une somme de 75,000 francs avait été mise à la disposition des délégués par leurs compatriotes. Ce chiffre considérable n'indique-t-il pas l'intention de pousser au besoin jusqu'en Angleterre ? Malgré les efforts des indigènes et de leurs amis, la politique du désarmement l'emportait de dix voix dans le sein du Parlement colonial. Et cependant celui-ci venait de recevoir les communications les plus inquiétantes du Lessouto : M. Griffith, le magistrat supérieur, mandait que l'effervescence



augmentait, que l'achat des armes en contrebande se faisait dans de vastes proportions, que l'envoi de troupes devenait nécessaire pour maintenir le prestige du gouvernement.

Nous étions encore sous l'impression de cette dépêche lorsque, le 5 juin dernier, nous en avons eu une autre de M. Mabille, partie d'Aliwal North le même jour, confirmant la nouvelle déjà reçue par M. Coillard, que celui-ci est autorisé par les Barotsis à retourner au Zambèze, et se terminant par ces mots : « Les Bassoutos rendent leurs fusils. » Il semble donc que le désarmement, tant de fois retardé, soit en train de s'opérer. Dans quelle mesure et de quelle manière se fait-il ? Nous l'ignorons encore et nous sommes réduits à faire des conjectures et à supplier Dieu de détourner de nos Bassoutos et de nos Eglises les malheurs qui, peut-être, les menacent à l'heure actuelle.

En attendant des informations plus précises, qu'il nous soit permis de mentionner ici une publication récente qui jette sur toute la question une vive lumière. Nous venons de recevoir le *Livre-Bleu* anglais, contenant la correspondance officielle entre le ministère des affaires étrangères et la Colonie, sur les affaires du Lessouto. Cet important document contient vingt-trois pièces toutes relatives au désarmement. Les plus récentes sont datées de la fin de mai, et signées par le comte de Kimberley, secrétaire d'Etat pour les colonies depuis l'avènement du nouveau ministère. Nous y retrouvons le mémoire du Comité remis par M. Coillard à sir Michael Hicks Beach, diverses pièces émanant de la Société des Aborigènes, la protestation de Letsié, des lettres de MM. Coillard et Mabille. Ces différents écrits n'ont pas été aussi inutiles qu'on aurait pu croire. Ils ont été pris en sérieuse considération et ont, à plus d'une reprise, provoqué des dépêches ministérielles recommandant à sir Bartle Frère la prudence et la modération, et lui demandant sur sa politique des explications que le gouverneur du Cap s'est empressé de donner. Nous avons lu ces explications ; elles sont longues et

détaillées, mais loin de nous convaincre, elles nous ont laissé une impression pénible. On y sent le parti pris d'exécuter quand même la mesure projetée ; elle rentre dans un système préconçu, qu'on n'abandonnera pas malgré les objections qu'il soulève, et dont on est déterminé à ne pas voir les inconvénients. Une lettre de sir Garnet Wolseley fait avec les missives de sir Bartle Frère le plus parfait contraste. Consulté par le gouvernement sur le désarmement, ce général en montre les dangers et l'injustice avec un bon sens et une vigueur qui, malheureusement, sont restés sans effet. L'arrivée au pouvoir du ministre Gladstone a eu lieu quelques jours trop tard. Le nouveau secrétaire pour les colonies constate simplement qu'une intervention de sa part ne serait plus opportune, la proclamation relative au désarmement étant déjà publiée. Il rappelle à sir Bartle Frère que la responsabilité et les conséquences de la politique suivie au Cap restent tout entières à la charge de la Colonie, et que la métropole ne lui prêtera pas le concours de ses troupes. Sur un point cependant, le ministre se prononce plus nettement. Il reconnaît la justesse des revendications de Letsié sur le district de Morosi, et, sans vouloir intervenir directement, il engage le gouvernement du Cap à ne pas donner suite au projet de mettre en vente ce territoire et d'y appeler des colons européens.

Nous pourrions détacher de ce dossier plus d'une information intéressante, plus d'une appréciation des Bassoutos et de leurs missionnaires. Les uns et les autres sont, en général, jugés très favorablement ; en plus d'un passage, l'œuvre accomplie par nos frères est représentée sous les couleurs les plus satisfaisantes et comme ayant obtenu des résultats exceptionnels. Il ne faut pas s'étonner si, à côté de ces témoignages, une lettre émanant d'un membre du ministère colonial porte quelques traces de la mauvaise humeur que l'attitude des missionnaires inspire aux patrons de la politique du désarmement. Nos frères savent qu'en signalant

les inconvénients de cette mesure au gouvernement, ils servent ses intérêts aussi bien que ceux des Bassoutos, et cette certitude suffit à leur conscience.

Quoi qu'il advienne, l'Éternel règne; confions-lui ce peuple et ces Eglises qu'il a déjà tant bénies. « Qu'il affermisse l'œuvre de nos mains; oui, qu'il achève l'œuvre de nos mains! »



#### RAPPORT ANNUEL DE LA CONFÉRENCE DES MISSIONNAIRES

Nous recommandons vivement à l'attention de nos lecteurs le remarquable compte rendu que nos missionnaires nous ont envoyé sur l'état actuel de leur œuvre. Malgré les circonstances difficiles qu'elle a traversées, malgré la guerre, malgré l'agitation politique, malgré les efforts du paganisme, cette œuvre a fait, depuis un an, de véritables progrès. En comparant le tableau statistique de cette année à celui de l'année dernière, nous trouvons, presque à chaque colonne, des différences en plus. Le chiffre des membres de l'Eglise est monté de 3,974 à 4,252, celui des baptêmes d'enfants de 292 à 389, celui des baptêmes d'adultes de 300 à 397. Les ouvriers indigènes sont au nombre de 126 au lieu de 122; une annexe nouvelle a été fondée. Quelques-uns de ces chiffres seraient plus forts si les vacances qui se sont produites à Lérivé, Matatiélé et Cana, et l'arrivée tardive des nouveaux missionnaires, n'eussent empêché ces Eglises d'envoyer en temps utile leurs rapports complets. Cette remarque s'applique spécialement aux collectes de l'année. Malgré l'absence des chiffres de ces trois Eglises, la somme totale dépasse de 1,600 francs celle atteinte il y a un an. N'y a-t-il pas là des encouragements et des sujets d'actions de grâces?

Toutes les données néanmoins ne sont pas aussi encoura-

geantes. Sans parler des cas de discipline, qui dépassent de quinze le nombre de l'année dernière, nous avons remarqué avec peine que les écoles comptent 100 élèves de moins et les classes de catéchumènes 93 candidats au baptême de moins qu'il y a un an. Le rapport de nos frères explique cet état de choses, qui ne pourrait se prolonger sans préjudice sérieux pour notre œuvre ; car c'est le recrutement de l'Eglise qui est en cause. Espérons qu'un prompt retour de la paix ramènera partout le calme nécessaire aux travaux d'évangélisation et aux progrès du règne de Dieu.

Morija, 12 avril 1880.

Messieurs et très honorés Directeurs,

En parcourant les rapports qui nous ont été présentés sur les différentes branches de notre œuvre au Lessouto, nous avons tous dû constater que les préoccupations politiques qui agitent ce pays depuis plus d'une année ont, jusqu'à un certain point, entravé les progrès de l'Évangile parmi les païens et empêché les membres de nos Eglises de consacrer aux choses de Dieu toute l'attention désirable. L'un d'entre nous appliquait aux Bassoutos de son district, en l'adoucissant un peu, le passage significatif où l'Écriture dépeint l'attitude des Israélites : « Ils n'écoutèrent pas la parole de Moïse à cause de l'inquiétude qui était dans leurs cœurs. » En effet, le malaise qu'a provoqué dans tous les esprits la perspective d'un désarmement humiliant que le gouvernement de la Colonie se propose d'imposer à cette tribu, a jeté un voile de tristesse et de découragement sur tous les cœurs ; que cette mesure si impopulaire donne lieu à un soulèvement, ce qui ne nous paraît pas probable, ou qu'elle soit exécutée sans aucune manifestation illégale, elle n'en laissera pas moins dans l'esprit de tous des traces que le temps pourra difficilement effacer. Nos chrétiens ont eu quelquefois

comme les ailes coupées par ces préoccupations ; leur vigilance s'est relâchée, et leurs efforts pour avancer dans la voie de la sanctification ont été paralysés ; quant aux païens, il n'a pas manqué parmi eux de gens prêts à exploiter les circonstances politiques actuelles au profit de leur paganisme, en donnant une nouvelle impulsion aux coutumes nationales et en particulier en remettant en honneur la circoncision, qui semblait avoir perdu de sa popularité dans la tribu sous l'influence de l'Évangile et de la civilisation (1). Il était impossible que la tentation ne devînt trop forte pour les faibles de nos troupeaux, et nous avons eu à censurer plusieurs personnes qui, soit par faiblesse, soit par complicité, n'avaient pas recouru à tous les moyens dont elles disposaient pour tenir leurs enfants éloignés de ces rites d'initiation au paganisme traditionnel du Lessouto.

Malgré le sommeil spirituel des uns, la tiédeur des autres et l'hostilité ostensible ou dissimulée des païens, les progrès de l'Évangile n'ont pas été insignifiants pendant cet exercice, et nous pouvons de nouveau mêler aux couleurs sombres, ou plutôt ternes du tableau, quelques teintes plus fraîches et plus reposantes. Vous verrez, dans la partie de ce rapport qui a trait à Massitissi, comment l'Esprit de Dieu a suscité dans cette Église et parmi les païens qui l'entourent un réveil dont la beauté et la permanence font un contraste douloureusement frappant avec l'état de sommeil de nos autres Églises. La bonne semence est tombée dans des cœurs profondément labourés par la souffrance causée par la révolte et la mort du chef Morosi et les calamités diverses que cette guerre locale a accumulées sur la tribu désormais dispersée des Bapoutis. Puissent les sévères leçons que tous les indigènes ont reçues de cette guerre funeste, et les préoccupa-

---

(1) A cette cérémonie se rattachaient originellement, dans l'esprit des indigènes, le désir et l'espoir de voir les générations nouvelles se montrer viriles et belliqueuses.

tions que leur cause la crise politique que ce pays traverse, servir de préparation à un réveil général de nos communautés et à un changement dans le sein de la population païenne du Lessouto tout entier ! Puissent nos Eglises sortir de la souffrance plus fortes et plus vivantes, parce qu'elles auront éprouvé, au jour de l'épreuve et de la tristesse, combien est heureux celui qui fait de Dieu sa force et son refuge au moment du danger.

Il y a, du reste, dans plusieurs de nos Eglises, des progrès réjouissants dont nous serions heureux de vous faire part, si toutes les manifestations de la foi chrétienne étaient de celles qui se décrivent ou qui présentent un intérêt considérable pour quiconque ne les surprend pas sur le moment même et dans le milieu où elles se produisent. Nous, qui sommes sans cesse aux aguets, prêts à saisir au passage toute circonstance encourageante et toute démonstration de la vie cachée des croyants, nous n'avons pas manqué cette année de ces preuves évidentes que le Seigneur entend nos prières à l'égard de ceux qui sont confiés à nos faibles soins, et que, pour être lents, les progrès n'en sont pas moins réels dans beaucoup de consciences et même dans plusieurs de nos communautés. Plus d'assiduité et d'attention au service divin, plus de générosité dans les offrandes faites en faveur du développement du règne de Dieu, des entretiens édifiants, des vocations nouvelles, des postes d'évangélisation jusqu'à présent inoccupés, pourvus de catéchistes, les triomphes de la foi au chevet des mourants, voilà de grands phénomènes spirituels qui n'échappent pas à l'attention du pasteur et lui permettent de continuer sa tâche, en dépit des déceptions qui menacent de le décourager ou de ralentir ses efforts et son activité.

Nous mettons en œuvre tous les moyens à notre disposition pour donner à nos communautés une impulsion nouvelle, soit pour renouveler leur vie intérieure, soit pour réveiller leur zèle missionnaire. Notre attention se porte

chaque jour davantage sur nos évangélistes qui, à mesure que de nouveaux besoins se font sentir, devraient se développer eux-mêmes et entraîner après eux les communautés placées sous leur direction. Il ne suffit pas, pour un directeur d'Eglise, d'avoir du zèle et de la foi ; si les âmes peuvent être encouragées et réveillées par la parole et l'exemple de celui qui en a la charge, les esprits, se dégageant peu à peu des liens de l'ignorance, ont besoin de recevoir une instruction solide et d'approfondir chaque jour davantage les mystères de l'Évangile. Et c'est surtout sous le rapport de la connaissance et de l'intelligence de la Bible et de l'histoire des progrès de l'Évangile dans le monde que nous voudrions voir se développer nos collaborateurs indigènes ; c'est pour arriver à ce but que nous leur donnons régulièrement des leçons d'interprétation de l'Écriture et que notre frère Mabile a traduit et imprimé pour eux le Manuel d'Histoire ecclésiastique de M. Bonnefon, où ils trouveront, dans l'étude du passé, des débuts et des péripéties de l'Eglise de Christ, de précieux conseils pour la direction et l'édification de nos troupeaux naissants. Plus nous élèverons le niveau intellectuel et religieux de nos évangélistes, plus nous aurons à notre disposition des instruments bien adaptés au but qui est sans cesse devant nos yeux, dans nos cœurs et dans nos prières : vivifier et purifier l'Eglise, tout en l'augmentant au détriment du paganisme, et en faire pour le Lessouto entier un centre d'attraction, par la sainteté de sa vie et les manifestations du Saint-Esprit en elle.

Ces considérations générales vous donneront une idée, Messieurs, de l'état dans lequel se trouve votre œuvre au Lessouto à la fin de cet exercice ; il ne nous reste qu'à vous présenter ce qui nous paraît le plus intéressant dans les rapports présentés sur chaque Eglise individuellement, ne regrettant qu'une chose : c'est que la nature même d'un rapport de ce genre ne nous permette pas d'entrer dans des

détails qui ne seraient pas sans intérêt pour ceux qui suivent vos ouvriers dans leur champ de travail.

Frappé d'un certain état de torpeur qui se manifestait dans l'Eglise de *Moriya*, M. Mabile a organisé, au mois d'octobre dernier, des réunions spéciales destinées à amener les chrétiens à faire un sérieux retour sur eux-mêmes et à dégager leurs âmes de tout ce qui pourrait entraver ou étouffer leur vie spirituelle. Les membres de l'Eglise, les catéchumènes, les relaps, les incroyants ont été successivement invités à des services organisés pour eux, et cet effort a été dans plusieurs cas suivi de résultats satisfaisants. Sans atteindre directement la masse de l'Eglise, la commotion n'en a pas moins été un moyen de salut pour plusieurs personnes que des péchés cachés retenaient captives, et il y a lieu de croire que leur conversion n'a pas été sans faire impression sur d'autres, qui toutefois ne se sont pas encore senties poussées à se prononcer pour l'Évangile. L'Eglise a vigoureusement travaillé à l'évangélisation des païens, que l'on a visités dans leurs villages aussi régulièrement que possible ; une nouvelle annexe a été fondée, une autre le sera, si Dieu le permet, dans le courant de cette année. L'Eglise, pour entretenir ses treize annexes, ses seize écoles et ses vingt-sept ouvriers indigènes, s'est imposé de grands sacrifices, comme l'atteste le montant des collectes qui indiquent une moyenne de *dix francs par tête* pour les chrétiens et les catéchumènes. Cent treize admissions dans l'Eglise par le baptême et la confirmation sont des preuves frappantes de l'extension qu'a prise dans cette partie du Lessouto le règne de Dieu. Sauf deux chefs, Lesoma et Molomo, qui font une opposition ouverte au christianisme, les païens se sont, en général, montrés bien disposés à l'égard de ceux qui leur apportent l'Évangile, et les fêtes qui ont eu lieu dans les annexes, en en amenant des centaines autour de la Parole de Dieu, ont prouvé que l'intérêt pour les choses] du ciel



existe encore parmi ceux qui paraissent insensibles aux appels de la grâce.

L'Eglise de *Thaba-Bossiou* s'est ressentie de la position méfiante prise à l'égard du christianisme par les meneurs du parti païen, à propos des circonstances politiques où nous nous trouvons ; plusieurs personnes ont dû être censurées pour ne pas avoir usé du pouvoir que leur donne la loi pour arracher leurs enfants aux pratiques honteuses de la circoncision, et le zèle de plusieurs autres s'est refroidi. D'un autre côté, six personnes, qui étaient restées exclues de l'Eglise pendant de longues années, ont enfin reconnu leurs fautes et fait leur réconciliation avec Dieu. La mort a moissonné quelques personnes intéressantes dont la vie est une réfutation de l'idée accréditée auprès de beaucoup d'Européens que les indigènes manquent de persévérance. Akhime et Pieter avaient servi le Seigneur pendant plus de trente ans, et l'un et l'autre sont morts dans la plénitude de la foi chrétienne. L'annexe temporaire de Maliélé a pris un caractère permanent, par le placement d'un évangéliste maître d'école ; une autre eût été fondée dans des circonstances très favorables, si l'évangéliste qui doit y être placé avait été marié ; deux postes importants seront occupés dès que M. Jousse aura trouvé des catéchistes bien qualifiés pour les y placer.

*Bérée.* Après avoir déploré la tiédeur qui se manifeste en particulier parmi les jeunes hommes, le manque de conversions et plusieurs défections, nos frères de Bérée mentionnent avec reconnaissance que, dans ces tout derniers temps, un mouvement semble se faire au sein de leur troupeau ; quelques personnes ont recherché avec assiduité des entretiens sérieux avec leurs pasteurs, des jeunes filles de la station ont spontanément demandé qu'une réunion de prières spéciale pour elles, abandonnée autrefois parce qu'elles ne s'en souciaient pas, fût reprise ; et la jeunesse, parfois si turbulente et si légère, semble animée d'un meilleur esprit. Le point lumineux est toujours le séjour que font, à Bérée les

gens qui viennent des plaines du Vaal pour apprendre à connaître l'Évangile et se consacrer au Seigneur. Sur une vingtaine environ qui, durant ces dernières années, ont séjourné à Bérée, aucun ne s'est laissé gagner par la tiédeur des chrétiens de la station, et tous ont été en exemple au reste de la communauté. Cinq d'entre eux ont été reçus à l'occasion de la seule fête de baptêmes qui ait eu lieu cette année. Isaac Rapéna, l'un des deux jeunes gens qui ont fait le sujet du traité « Deux brebis à la recherche d'un pasteur », s'est endormi dans la paix en laissant un souvenir béni dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu.

*Thabana-Moréna et Siloé.* Les cultes, dit M. Germond, sont fréquentés, les enfants vont à l'école, l'évangélisation des païens n'est pas négligée, mais on remarque bien vite que le cœur n'y est pas. La conduite des membres de l'Église a été assez bonne; les chutes n'ont pas dépassé sensiblement la moyenne des années précédentes, mais les conversions ont été rares, et le nombre des admissions dans l'Église s'est senti de cet état pénible, qu'il faut en grande partie attribuer à des raisons politiques; et les païens, se méfiant de l'Évangile, sous prétexte que c'est la chose des blancs, ont retiré beaucoup d'enfants des écoles. Il semble évident que cet état de choses ne peut durer, et que, après que la crise que nous traversons aura pris fin, l'œuvre reprendra sa marche progressive, comme l'indiquent plusieurs symptômes encourageants. Une annexe sera fondée dès qu'on aura trouvé un évangéliste à y placer, le chef du district ayant donné son consentement et un emplacement. N'oublions pas de dire que les missionnaires ritualistes, en voulant s'imposer au chef Moletsané et en recourant à l'appui du gouvernement pour s'introduire dans cette partie du pays, ont perdu toute popularité au sein de la tribu des Bataungs.

*Hermon.* Il semble que cette Église ait un peu progressé et que peu à peu elle s'achemine vers un état de choses plus satisfaisant que celui que nous avons eu le regret de cons-

tater pendant trois années consécutives. L'absence de chutes, alors qu'elles avaient été si nombreuses l'an dernier, est un symptôme réjouissant ; un autre est le nombre des réceptions, qui a été très considérable, et que ne légitiment que des progrès réels faits par ceux que l'Eglise a jugés dignes d'être admis dans son sein ; un autre encore est la consolidation de plusieurs annexes qui, après avoir lutté pour leur existence pendant longtemps, sont enfin sorties de la période des tâtonnements pour entrer dans celle des premiers fruits ; un autre enfin est le montant des collectes qui, quoique encore inférieures à celles des autres Eglises, sont cependant plus fortes que celles des années précédentes et promettent d'augmenter encore dans le nouvel exercice. Le grand ennemi de la piété est, pour beaucoup de personnes, l'avarice, et pour d'autres des querelles et des animosités incompatibles avec la profession de chrétien. D'autres cotoient de trop près le paganisme pour ne pas se heurter parfois contre les écueils qu'il dissimule, et végètent dans leur foi, parce qu'ils essaient de concilier Dieu et le monde. Et beaucoup enfin qui, depuis des années, semblent prêts à se convertir, ont encore perdu une année à louvoyer en face du port dont un courant mystérieux les écarte chaque fois qu'ils semblent devoir y entrer.

L'Eglise de *Massitissi* est sortie des émotions et des dangers de la guerre plus ou moins désorganisée, dépouillée d'une annexe et menacée de perdre son existence même, le territoire de *Morosi* devant être arraché aux *Bassoutos*, qui, cependant, en sont les propriétaires légitimes, pour être vendu aux colons ; mais elle a gagné aux calamités qui l'ont assaillie un réveil remarquable qui, prenant son point de départ parmi la jeunesse de l'Eglise, s'est peu à peu étendu aux personnes adultes et aux païens du voisinage, et a causé dans cette population encore toute bouleversée des calamités dont elle avait été ou témoin ou victime, un ébranlement salutaire qui dure encore et ne cesse d'opérer des conversions. Quatre-

vingt-quatre personnes ont jusqu'à présent été les fruits que le Seigneur a donné à M. Ellenberger de recueillir, comme pour lui accorder un encouragement, après les angoisses qu'il a traversées, et une consolation au milieu des larmes qu'il verse sur la tribu des Bapoutis, à laquelle il a annoncé l'Évangile pendant de si longues années. Des trois annexes qui restent, deux ont prospéré, et l'école de station, grossie par les enfants des Bapoutis réfugiés à Massitissi, est florissante.

L'Église de *Béthesda*, voisine et sœur aînée de celle de Massitissi, a connu une partie de ses souffrances sans en partager toutes les bénédictions. Elle a eu ses deuils, et les horreurs de la guerre ont un moment semblé persuader les Bapoutis et les Bamohalés que leur seul salut était dans l'Évangile ; il y avait des symptômes encourageants, entre autres un grand désir de s'instruire parmi les gens du chef Lébona. Mais le mauvais exemple donné par les milices coloniales, l'inquiétude provoquée par la menace du désarmement, et sans doute principalement la malice du cœur humain qui saisit tout prétexte pour retourner à ses anciens errements, ont en partie détruit les espérances du pasteur de Béthesda ; la circoncision et les danses ont été reprises avec une nouvelle ardeur et ont détourné les âmes que la souffrance avait un moment attirées vers Jésus. Du côté des chrétiens, il se manifestait une certaine légèreté et de l'indifférence à l'égard de la discipline de l'Église, quand Dieu adressa au troupeau de sérieux avertissements, par le moyen d'une épidémie qui enleva coup sur coup six membres de l'Église. Leur mort, accompagnée de témoignages joyeux rendus à leur foi, fut pour tous un encouragement et un avertissement, et il est à espérer que Dieu suscitera de nouveaux serviteurs pour glorifier son nom et combler les vides laissés par ceux qu'il a rappelés à lui. L'école et les annexes prospèrent.

Nous n'avons rien à dire de spécial au sujet des Églises de

*Léribé* et *Cana* qui, parfois, nous semblent comme perdues au milieu des ténèbres qui les entourent. Les nombreuses annexes qui dépendent de ces deux centres ont de la peine à progresser, et ce n'est pas étonnant, quand on prend en considération leur fondation récente et les difficultés qu'opposent à l'Évangile tous les agents dont dispose le paganisme, depuis l'inertie systématique jusqu'aux calomnies que répandent sur le compte des chrétiens les nombreux relaps établis dans le haut Lessouto. M. Dormoy, installé à *Léribé* depuis quelques mois, prend peu à peu en main la direction de cette Eglise et de l'œuvre dont elle est le point de départ. Et malgré les obstacles si nombreux qui semblent parfois devoir rendre le succès impossible, nous avons la ferme espérance qu'un jour ou l'autre, nous aurons la joie de voir fleurir le désert et le lieu aride se couvrir de verdure.

C'est l'Eglise de *Mabouléla* qui, cette année, a donné le plus de satisfaction à son pasteur. Contrairement à ce qui se voit dans d'autres stations, plusieurs hommes et jeunes gens ont donné à l'Eglise l'exemple de la foi et de l'activité chrétienne. Pour alléger la tâche de M. Keck, que son âge oblige à ménager ses forces, huit hommes se sont offerts pour faire alternativement l'un des services du dimanche, sous la présidence de leur pasteur, et ont fait preuve de capacités réelles pour cette tâche. L'école est toujours nombreuse et bien fréquentée ; les écoliers qui sortent après avoir achevé leur instruction sont remplacés par de nouveaux contingents venant soit de la station même, soit de différents points de l'Etat-Libre où l'Évangile a mis l'instruction en honneur. En effet, *Mabouléla* continue à être le centre vers lequel se tournent les regards de beaucoup de Bassoutos isolés au milieu des fermiers et pour lesquels les Eglises hollandaises n'ont jusqu'à présent su faire que des efforts tout à fait insignifiants. L'œuvre que M. Keck dirige à *Ventersburg* est un des plus beaux fruits de cette activité dont *Mabouléla* est l'origine et le centre.

La congrégation de *Smithfield* a à lutter contre les difficultés résultant de la situation qui est faite à une population indigène isolée au milieu des fermiers qui n'entendent pas se priver des services de leurs domestiques pour les laisser aller aux cultes du dimanche ou à l'école de semaine. M. Lautré a cependant eu la satisfaction de réunir sur une ferme assez éloignée de *Smithfield* une grande assemblée qui a écouté avec reconnaissance la prédication de l'Évangile. Bien qu'un deuxième essai tenté d'un autre côté n'ait pas eu le même succès, notre frère se propose de le recommencer ailleurs, se mettant ainsi à la recherche de tous ceux qui ne peuvent ou ne veulent se rendre au lieu de culte ordinaire.

Il en est de même pour l'Église de *Béthulie* qui, placée dans des circonstances semblables, a cependant l'avantage d'être plus nombreuse et étend ses ramifications sur un vaste territoire occupé par les fermiers. Grand est l'étonnement du missionnaire quand il arrive à *Béthulie* pour visiter la congrégation et qu'il voit se presser, autour de l'Évangile qu'il annonce, plusieurs centaines d'auditeurs attentifs, tandis que deux cents chrétiens prennent part à la Cène. Quatorze personnes ont été reçues dans l'Église pendant cet exercice et la classe des catéchumènes est encore considérable.

L'Église de *Matatiélé* a eu à faire face à des adversaires contre lesquels la vigilance de M. Christmann et de ses catéchistes n'a pas été de trop. Jonas Lésiba, établi dans la station même, a suscité contre lui une vive opposition de la part des marchands européens qui se livrent au commerce de l'eau-de-vie et donnent aux indigènes l'exemple de l'immoralité. Il a même eu à subir de la part d'un de ces individus des voies de fait, qui ne l'ont du reste pas empêché de continuer la lutte contre le mal qui menaçait de corrompre le troupeau. L'annexe établie chez *Sibi* est désormais à l'abri des prétentions des missionnaires ritualistes ; celle de chez *Mpoka* est encore en butte à leurs menées, mais a heureu-

sement pour évangéliste Tobia, qui n'entend pas capituler avant d'avoir recouru à tous les moyens dont il peut disposer. M. Marzolff occupe depuis quelques semaines la station de Matatiélé.

*Paballong.* Grâce à un noyau de six familles au sein desquelles règne une piété fervente et fidèle, M. Christmann voit graduellement s'introduire dans son troupeau un esprit de sérieux et de foi qui fait bien augurer de l'avenir. L'opposition des anciens temps s'évanouit sensiblement devant le souffle vivifiant qui a passé sur le troupeau, et quinze jeunes gens, que l'on peut considérer comme les prémices d'une riche moisson, ont fait de visibles progrès dans la connaissance et la pratique des vérités chrétiennes. Deux nouvelles annexes ont été fondées.

*La classe biblique de Morija* a continué sa marche habituelle avec dix-sept élèves, dont la majorité appartient à diverses tribus du Transvaal. Sur trente élèves qui y ont passé depuis sa fondation, vingt et un sont entrés au service du Seigneur soit comme évangélistes, soit comme maîtres d'école, et plusieurs d'entre eux l'ont quittée pour retourner au milieu de leurs compatriotes auxquels ils seront les premiers à annoncer l'Évangile d'une manière suivie. L'importance de cette école, au point de vue de l'évangélisation de l'Afrique méridionale, nous frappe de jour en jour davantage, et nous croyons qu'elle devrait et pourrait devenir le noyau d'une école théologique proprement dite, destinée à former des évangélistes supérieurs à ceux dont nous disposons actuellement, et peut-être, à une époque que nous ne pouvons désigner, mais qui pourrait ne pas être très éloignée, des pasteurs indigènes.

*L'école normale de Morija* a quelque peu souffert de l'inaction forcée et ensuite de l'absence prolongée qu'a imposée à son directeur l'état de sa santé. Nos frères, MM. Dyke père et fils, ont eu une lourde charge à porter, et s'ils n'ont pu constater des progrès aussi considérables qu'ils l'eussent dé-

siré, ils ont, d'autre part, été heureux de constater qu'un bon esprit avait, en général, régné parmi les nombreux élèves placés sous leurs soins.

*L'école de jeunes filles de Thaba-Bossiou* a terminé cet exercice avec quarante et un élèves qui ont donné à leurs maîtresses de la satisfaction, tant au point de vue des études qu'à celui de la conduite et de la discipline. Et cependant, ce n'est pas sans peine que l'on arrive parfois à dompter les caractères difficiles ou longtemps abandonnés à eux-mêmes de certaines jeunes filles que l'on confie à M. Jousse, autant peut-être pour la discipline et le salut de leur âme que pour leur procurer les privilèges d'une instruction pratique et variée.

Enfin notre *école industrielle* a, pendant cette année, fourni la preuve que, placée dans de bonnes conditions, elle a devant elle un avenir florissant. Les apprentis ont fait intime connaissance avec le rabot, le marteau de forge et la truelle, et les portes et fenêtres, confectionnées par eux pour les bâtiments de plusieurs de nos annexes, ont démontré qu'avec de la patience et sous les soins d'un bon maître, nos jeunes Bassoutos sauront devenir d'utiles ouvriers au milieu de leurs compatriotes. Nous avons enfin lieu d'espérer que cette année même l'école sortira d'un provisoire qui ne lui était pas favorable, pour être définitivement fondée.

Quant à la *Mission dans l'intérieur*, la question de sa fondation en est restée au point où l'avait laissée le Synode du mois d'octobre dernier. Nos catéchistes restés chez Séléka et à Chalibé ont eu la joie de voir quelques conversions s'opérer par leur ministère et ont conquis assez d'influence pour faire adopter aux gens qu'ils instruisent le désir d'apprendre à lire et le respect du jour du repos. Nous espérons obtenir de nouveaux renseignements sur les Barotsis par un jeune négociant de Schoschong qui, désireux de devenir missionnaire, est allé faire un voyage d'exploration sur le Zambèze, et nous a offert de s'informer aussi exactement que possible des



dispositions des Barotsis à notre égard et de l'état politique de leur pays.

Nous adjoignons à ce rapport un tableau statistique de notre œuvre à la fin de cet exercice. Les chiffres, en un sens, ont leur éloquence, et quiconque désire prendre connaissance de l'état d'une mission ne peut se dispenser de consacrer quelques instants à les étudier. Mais ils ne sauraient prétendre représenter exactement les résultats d'une œuvre essentiellement spirituelle dont le théâtre est le fond même de la personnalité humaine. Ce n'est qu'au jour de la manifestation des enfants de Dieu que les vrais résultats de vos travaux et des nôtres pourront être constatés d'une manière précise. Et Dieu veuille qu'alors les Eglises de France, de Suisse et du Lessouto, et leurs amis, puissent constater que leurs sacrifices pécuniaires et leurs prières n'ont pas été inutiles pour l'avancement du règne de Dieu parmi les Africains dont ils ont entrepris l'évangélisation.

Veillez, Messieurs et honorés directeurs, nous croire vos dévoués serviteurs en Jésus-Christ.

Au nom de la Conférence :

*Le secrétaire,*

H. DIETERLEN.



## STATISTIQUE 1880

STATIONS.	Membres de l'Eglise.											Collectes	
	Catéchumènes.	Ecclésiastiques.	Baptêmes d'adultes.	Baptêmes d'enfants.	Mariages.	Décès.	Sous discipline.	Annexes.	Ouvriers indigènes.	fr.	c.		
Morija.	382	664	113	64	32	19	32	13	27	11873	15		
Thaba-Bossiou.	491	316	47	15	12	5	8	6	12	4130	60		
Bérée.	92	192	13	18	9	3	7	4	6	2384	70		
Lérivé.	45	452	"	48	7	1	2	8	13	"	"		
Hermon.	277	458	72	71	29	4	13	8	13	3881	25		
Thabana-Morèna et Siloé.	269	395	36	72	10	2	23	8	14	5068	75		
Paballong.	43	98	12	15	8	2	2	4	5	4000	60		
Matatiélé.	41	60	8	7	"	"	"	3	5	"	"		
Smithfield.	22	84	4	12	1	1	1	"	1	805	95		
Mabouléla.	49	95	23	22	8	1	1	"	1	1050	"		
Béthulé.	106	48	19	24	9	"	"	"	2	1104	70		
Massitissi.	118	158	23	28	4	3	2	3	9	2127	80		
Béthesda.	57	250	27	23	42	6	7	6	10	1276	85		
Cana.	"	60	"	"	"	"	"	6	8	"	"		
Total.	1692	3030	397	389	141	47	98	69	126	37704	35		

## M. COILLARD A PARIS ET EN SUISSE

Paris, le 15 juin 1880.

Arrivé au bout d'une étape, le voyageur aime quelquefois se retourner, ne fût-ce que pour jeter un dernier regard sur le paysage qui disparaît, et mesurer la distance parcourue. Nous avons déjà fait deux étapes en Europe ; notre première borne c'est Paris ; la Suisse est notre seconde. N'est-ce pas effrayant de voir comme le temps fuit ! Ces visites qui naguère nous apparaissaient dans un lointain obscur, les voici, et à peine croit-on les saisir au vol, qu'elles ont déjà passé ! Et puis, il faut le dire, nous sommes revenus dans un monde affairé, un monde de vapeur, de chemins de fer, de télégraphes. On vit en courant, on avance tout essoufflé à travers la vie. Au bon vieux temps, la vapeur mit les diligences en remise, et l'on s'extasiait sur l'extrême vitesse des *express*. Mais le bon vieux temps n'est plus ; les *express* devenus trop lents, il a fallu des *rapides*, et l'on m'assure que, las de ceux-ci, l'on va bientôt voyager en *éclairs*. En *éclairs* !... Et quand l'*éclair* lui-même sera usé?... Pauvres tortues africaines, toujours embarrassées de notre carapace de lourds chariots traînés par des bœufs, cela confond toutes nos idées de locomotion à nous ! Nous venons d'un autre monde, d'un monde où on ne connaît guère encore l'adage européen : *le temps c'est de l'or*. Nous sommes comme ébahis. Aussi, quand de tous côtés on nous demande ce qui nous impressionne et ce qui nous étonne dans ce vieux monde de turbulence et de merveilles, nous passons la main sur notre front, et répondons, non sans quelque mélancolie : *Rien !*

Notre première étape donc, c'est Paris. J'ai déjà parlé de notre arrivée. Les amis des Missions nous ont accueillis avec une cordialité qui nous a touchés. Tout le monde nous voulait du bien, et chacun prenait à tâche de nous ordonner du repos :

« Reposez-vous, il le faut absolument, vous en avez besoin. » Je le crois bien ; mais c'est sous le harnais que nous nous sommes reposés. Après tout, c'est bien naturel, aussi nous ne nous en plaignons pas. Nous sommes prêts à tout, dans la mesure du possible.

En venant à Paris, nous avons une foule de choses à voir. Et pendant les cinq ou six semaines que nous y avons passées, nous avons été tellement absorbés par les amis de notre œuvre, que nous n'avons vu qu'eux à Paris. Et cela nous a suffi.

De Paris, nous avons été en Suisse, où l'on nous avait invités. Nous y avons passé tout un mois, un mois béni... Notre premier but était d'abord d'assister et de prendre part à la réunion annuelle de la Société des Missions de Neuchâtel. Notre cher frère Boegner, qui représentait si dignement notre Société, a déjà dit ses impressions. C'était bien de l'alliance évangélique missionnaire, puisque plusieurs sociétés et Eglises y étaient représentées. Je ne sache pas qu'il y ait eu une fausse note dans ces réunions ; bien au contraire, l'étendard royal a flotté si haut, que tous nous avons salué le Roi dans nos cœurs du même cri : « Que ton règne vienne ! » Nous avons serré chaleureusement la main à nos frères de Bâle, nous avons vivement sympathisé avec l'Eglise libre du canton de Vaud, si douloureusement éprouvée. Nous avons prié pour d'autres missions, et nous aussi avons eu notre part d'intérêt et de bénédictions.

En Suisse, l'œuvre missionnaire n'est plus une cause à plaider, elle est gagnée. C'est cela, et non pas une simple curiosité, qui explique les réunions nombreuses et intéressantes qui se sont improvisées partout sur notre passage à la Chaux-de-Fonds, au Locle, aux Ponts, au Val-de-Ruz, au Val-de-Travers, à la Neuveville et à Corcelles, de même que ces belles collectes qu'on a faites pour l'œuvre des Missions en général, et les dons qu'on nous a remis pour celle du Zambèze en particulier. Le lendemain d'une réunion, un

anonyme me fit remettre un billet de 50 fr. avec cette devise : « Les petits ruisseaux font les grandes rivières. » Puissent-ils abonder « les petits ruisseaux » de cette force, et l'Évangile, comme un fleuve débordé, poussera facilement ses flots à travers les déserts qu'il fera fleurir comme la rose, et jusqu'au cœur du continent ténébreux.

J'avais, il y a près de trente ans, passé aux Ponts; j'étais un jeune homme alors, au seuil de la vie spirituelle ; je m'étais déjà consacré aux Missions. Quels ne furent pas et mon étonnement et ma joie de trouver que ces bons amis des Ponts ne m'avaient pas oublié, mais qu'ils m'avaient gardé un coin bien chaud dans leur affection ! Notre revoir, cette petite réunion intime chez nos amis Robert Sandoz, fut un Thabor pour nous. Le Seigneur était bien là, et si nous ne vîmes pas les murs de la chambre trembler, elle était certainement inondée de sa gloire. Nous quittâmes « fortifiés de force » dans notre âme. Nous avons découvert un autre de ces nombreux canaux par lesquels le Seigneur s'était plu à nous communiquer ses bénédictions. Nous sentions que des liens nous unissaient depuis longtemps, et ces liens se sont resserrés.

Le 24 mai et jours suivants, nous assistions à Montreux au Synode de l'Église libre du canton de Vaud. Une fraternelle simplicité s'y unissait au décorum qui convient à une telle assemblée et me rappelait nos réunions du Lessouto. Cela seul aurait suffi pour m'y faire sentir à l'aise. L'officiel rigide nous fait peur à nous, et nous rend gauches...

Non content de nous avoir procuré une affectueuse hospitalité chez une digne amie, mademoiselle Levade, on étendit jusqu'à nous le privilège de nous asseoir à la table commune qui réunissait chaque jour tous les membres du Synode. C'était une agape qu'embellissaient des entretiens familiers... Une soirée organisée en plein air concentra l'intérêt du grand nombre. C'était au Basset. Il y avait foule. On y fit des discours, on y chanta. Je regrettai seulement que le

chœur, dans l'exécution, du reste très harmonieuse et suave, de nos plus beaux cantiques, se fit seul l'interprète des sentiments de nos âmes. J'aurais voulu qu'il y eût entraînement général et que tout le monde chantât. Mais tout le monde du moins parut charmé, et conservera longtemps le doux souvenir de cette belle soirée. Des invitations nombreuses nous furent faites ; nous dûmes en ajourner plusieurs. A certain endroit où nous ne pensions que faire visite à des amis, on nous apprit en route qu'on y avait convoqué par circulaires une réunion pour le soir. Si seulement on avait pensé à nous envoyer au moins une circulaire à nous aussi ! Mais faut-il être méticuleux avec d'aussi bons amis ? On leur fait bien un affectueux reproche, mais en voyant la congrégation qui remplit le vieux temple, on comprend que l'appel émane de plus haut, et que le serviteur de Christ a sans doute un message pour cette occasion-là. Puisse-t-il être intelligent et fidèle !

Chaque jour à peu près a eu ses labeurs et ses bénédictions. Les réunions de Lausanne, de Rolle, d'Aubonne, de La Sarraz, de Greux, de Moudon, n'ont pas été des corvées pour nous, non ; car, pendant que le Seigneur mesurait nos forces physiques à ce qu'il demandait de nous, il plaçait aussi sur notre passage des amis si affectueux, si prévenants, que nous nous sentions tout à la fois et comblés et confus... On aime le temple de la nature en Suisse, il y est si grand et si beau. Aussi s'y réunit-on volontiers. C'est ainsi qu'à Greux, malgré le temps menaçant, le 6 juin, l'on voyait arriver de tous les environs des chrétiens, qui en bateau, qui en voiture, et qui à pied. La réunion fut belle ; nous y parlâmes, nous aussi, puisque c'était surtout une réunion de Missions ; mais des pasteurs qui ont le feu sacré y ont fait entendre de ces appels qui remuent les consciences et se gravent dans les cœurs. La collecte et les dons de ce jour-là pour la Mission spéciale du Zambèze se montèrent à plus de 800 fr. Un tel

chiffre est le plus beau commentaire que l'on puisse donner du zèle de nos amis vaudois.

Je disais qu'en Suisse la cause des Missions est une cause gagnée. Je dois ajouter que les Eglises l'ont prise en main. En Suisse, la Mission c'est bien l'œuvre de l'Eglise et chaque chrétien y prend part. On sent parmi ces amis une chaleur qui vous saisit, une force qui n'a rien de factice et d'éphémère. Si de loin on s'étonne peut-être de l'intérêt si personnel, si intime, qu'ils portent à leurs propres missionnaires, on le comprend quand on est parmi eux. C'est l'œuvre de tous. Les uns partent et combattent, mais les autres prient et donnent. On en est profondément édifié.

Il y a surabondance de pasteurs en Suisse, comme de facultés de théologie. On peut espérer qu'il y aura aussi bientôt surabondance de missionnaires. Quand je pense que, dans ces deux petits cantons de Neuchâtel et de Vaud, il y a actuellement près de vingt élèves missionnaires ! Voilà qui dit éloquemment jusqu'à quel point l'œuvre des Missions y est aimée ! Et ne l'oublions pas, l'esprit missionnaire, qui est un esprit d'action et de sacrifice, c'est le thermomètre de la vie d'une Eglise.

Et en terminant, qu'il me soit permis de dire à nos amis de Paris et de Suisse combien leur affection nous a fait du bien. C'est avec gratitude que nous avons recueilli toutes leurs bontés ; nous les avons toutes déposées aux pieds du Seigneur pour qu'il les agrée en bénissant. C'est lui qui s'est chargé de payer nos dettes de reconnaissance, il n'oublie rien, pas même le verre d'eau donné en son nom. Nous vous remercions donc, chers amis, pour la bienveillance avec laquelle vous nous avez reçus et écoutés, pour l'intérêt que vous avez montré tant pour notre mission du Lessouto que pour nos projets du Zambèze.

Cela nous autorise à compter sur vous plus, oui, bien plus encore que par le passé. Nos désirs et nos projets sont les vôtres, vous nous aiderez de vos conseils, vous nous sou-

tiendrez par vos prières, comme certainement vous coopérez avec nous par vos dons. L'entreprise que nous projetons est sérieuse. Ce qui nous la fait envisager sans frémir, ce n'est pas l'enthousiasme, mais ce que nous croyons être l'appel de Dieu. S'il faut compter avec les épreuves et les difficultés, les mécomptes, l'insuccès et même les désastres, nous voulons compter aussi les uns sur les autres, et être assurés que, si vous nous encouragez aujourd'hui, ce n'est pas pour nous oublier demain.

F. COILLARD.

---

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

---

### ASSEMBLÉES ANNUELLES DES SOCIÉTÉS ANGLAISES

L'impression générale que laissent les comptes rendus de ces diverses sociétés est favorable ; depuis un an, des progrès sérieux ont été réalisés sur divers points ; et si quelques œuvres sont en souffrance, la plupart se développent d'une manière réjouissante ; c'est ce que montrera un rapide examen des rapports annuels.

Commençons notre revue par la *Société biblique britannique et étrangère*, dont l'activité est trop mêlée à celle des sociétés missionnaires pour que nous puissions la passer sous silence.

Le réseau de ses travaux s'étend sur le monde entier, pour autant qu'il est accessible à la parole de Dieu. Un des orateurs qui ont pris la parole à la réunion générale, tenue à Exeter-Hall, a pu rendre un témoignage oculaire à cette ubiquité de la Société biblique anglaise. Partout où l'ont mené ses nombreux voyages, il a rencontré ses courageux



et infatigables agents, dont le travail contribue puissamment à préparer le triomphe final du Roi de Sion. Certains pays, que l'on se représente comme fermés à l'Évangile, font aux colporteurs bibliques un accueil excellent. En Russie, les autorités se contentent de vérifier leur licence et font preuve des meilleures dispositions à leur égard. Les recettes de cette année, à peine inférieures à celles de l'année précédente, atteignent la somme énorme de 5,334,350 francs. Les dépenses ne s'élevant qu'à 4,838,475 francs, la balance donne un solde en caisse assez considérable.

Quelque élevés que soient ces chiffres, ils sont dépassés par ceux qu'accuse le rapport annuel de la *Société anglicane des Missions*. Les dons de l'année se sont montés à 5,543,075 francs, et les dépenses à 5,007,675 fr. Grâce à cet excédent de recettes, le déficit de 618,925 qui pesait sur les finances de la Société a été réduit à 83,550 fr. Des mesures sérieuses ont été prises pour mettre les finances de la Société à l'abri des surprises et pour régulariser autant que possible recettes et dépenses. La revue des champs missionnaires permet de constater presque partout un état satisfaisant ; les difficultés qui avaient surgi à Ceylan entre les agents de la Société et l'évêque ritualiste ont pu être aplanies. Le grand intérêt de la réunion était la présence, sur l'estrade, de six chefs noirs, envoyés en députation par le roi Mtésa à la reine Victoria, et qu'accompagnait le Rév. Wilson. Celui-ci a rendu compte de la situation dans l'Ouganda, et des progrès de la mission, récemment compromis par la concurrence catholique. De chaleureux applaudissements ont salué le courageux missionnaire au moment où il a pris la parole, et les ambassadeurs nègres ont eu leur part de l'ovation. Dans l'Inde, la Société a entrepris une œuvre de colportage biblique par les femmes, sur le modèle de celle que font à Londres les *femmes de la Bible*. Excellentes nouvelles de la Chine, qui s'ouvre tous les jours plus complètement à l'Évangile. La Société anglicane compte 192 stations,

408 missionnaires, dont 218 sont Européens, 2,686 aides indigènes et 28.510 communiants.

La *Société des Missions wesleyennes* n'est pas dans une situation brillante; c'est ce qu'a avoué sans détour le Rév. Punshon, dans son beau rapport, où nous admirons surtout un accent de courageuse et mâle franchise. « Découragement spirituel, pesantes difficultés financières, besoins pressants, appels impérieux, ressources insuffisantes pour entretenir les missions déjà fondées, absolument nulles pour en entreprendre de nouvelles : » tels sont, dans les termes mêmes du rapport, les principaux traits qui caractérisent l'état présent de la Société. Ses recettes qui se montent à 4,137,700 francs, quoique supérieures de près de 800,000 francs à celles de l'an passé, sont dépassées de beaucoup dans les dépenses qui atteignent un total de 4,767,150 francs. Le déficit s'élève à plus de 625,000 francs. C'est là, comme le fait remarquer le rapporteur, une position peu enviable; et cependant jamais l'abandon de l'un ou de l'autre des champs d'action n'a paru plus impossible: le nombre total des membres d'Eglise a augmenté de 1,052 et celui des membres à l'essai dépasse 10,000.

Un des orateurs qui ont pris la parole au cours de la séance, faisant allusion à une circulaire célèbre, a dit qu'en réponse aux nouvelles si graves qu'ils venaient d'entendre, les amis de la mission wesleyenne devaient prendre pour leur devise: « Demandez-nous autant d'argent que vous « voudrez, mais pas un pouce de nos champs de travail, et « pas une brique de nos chapelles. » Un autre orateur, le Rév. James Scott, missionnaire au sud de l'Afrique, qu'il venait de quitter, a exprimé l'espoir que les derniers événements dont ces contrées ont été le théâtre contribueront à hâter les progrès du règne de Christ.

La *Société des Missions de Londres*, qui occupait autrefois la première place parmi ses sœurs moins âgées, ne vient plus maintenant qu'en quatrième ligne, comme importance pé-

cuniaire. La Société anglicane, la Société de la Propagation de l'Évangile, dont le revenu est de 3,291,850 francs, et la Société wesleyenne ont pris les devants. Il est juste de dire que cette dernière confond sous un même nom la Mission intérieure et la Mission extérieure, et que la Société de la Propagation en fait parfois autant. Quoi qu'il en soit, le développement des œuvres missionnaires rattachées à des Églises particulières a eu pour conséquence de faire de la Société de Londres la Société plus spécialement congrégationaliste. Ce changement qui n'a rien enlevé à l'importance et à l'activité de la Société, a été constaté à l'assemblée annuelle par le président. Le rapport a constaté les pertes douloureuses subies pendant l'année. Le plus grave est la mort du Dr Mullens, secrétaire de la Société, mort sur la route d'Oudjiji. La Mission du Tanganyika, qu'il allait visiter et organiser, a coûté jusqu'à présent beaucoup d'hommes et d'argent; les dernières nouvelles qu'on en a reçues donnent bon espoir pour l'avenir. Les recettes de cette année, en léger progrès sur celles de l'an passé, sont de 2,554,050 fr. Les dépenses n'atteignent que 2,504,350 francs, mais la différence est plus que compensée par le déficit du dernier exercice qui se montait à 130,875 francs. Les directeurs de l'œuvre ont pratiqué la plus stricte économie, et ils ont eu la satisfaction de voir les ressources de la Société croître d'un progrès lent mais sûr. Le nombre des missionnaires en activité s'élève à 136 et celui des femmes missionnaires à 12.

Un missionnaire de la Nouvelle-Guinée a donné un tableau animé et intéressant de l'état actuel de cette île, la plus grande de la terre avec le Groënland. On a de bonnes nouvelles de la Chine, de l'Inde, de Madagascar.

L'assemblée annuelle de la *Mission Baptiste*, tenue, comme les précédentes, à Exeter-Hall, a eu un grand succès. Après avoir constaté les bonnes nouvelles reçues des divers champs missionnaires, le rapport a donné la meilleure de toutes, à savoir, la réjouissante situation financière de la Société. Les

ressources ont dépassé celles du précédent exercice de 106,475 francs et se sont élevées à la somme de 1,258,775 fr. Le déficit, il y a un an de 84,075 francs, est descendu à 16,600 francs. C'est là un beau résultat, étant donnée la situation commerciale et agricole qui est mauvaise. La réunion s'est terminée par un vigoureux discours du Rév. Jackson Wray, qui a réclamé pour l'œuvre missionnaire le concours de toutes les prières et de toutes les bonnes volontés. Seule, cette œuvre est en mesure de répondre aux besoins du monde païen. L'humanité souffrante demande avec angoisse : Qui nous fera voir les biens ? « Frères, a dit l'orateur en finissant, les biens, les seuls vrais biens, nous les possédons, nous pouvons, nous devons les apporter au monde ! »

Encore quelques chiffres pour terminer. Les dons reçus pendant le dernier exercice par les différentes sociétés missionnaires s'élèvent au total de 17,723,550 fr. Les diverses sociétés d'évangélisation parmi les juifs, les mahométans, sur le continent européen et dans les colonies, ont reçu 3,696,525 francs. Les collectes pour les nombreuses œuvres de Mission intérieure ont produit 9,603,400 fr. Enfin, le total général des recettes annuelles de toutes les sociétés religieuses qui ont eu leur réunion générale en mai s'élève à la somme prodigieuse de 43,235,475 fr.

---

## INDOUSTAN

---

TOURNÉE D'UN ÉVANGÉLISTE INDIGÈNE, PAR BAL MUKAND

EN CHEMIN DE FER. — 17 juin 1879. — Ali Bakhsh et moi nous sommes arrivés à Etarsi ; nous avons eu une longue conversation avec les voyageurs. Nous parlions aux Indous de la naissance de notre Seigneur Jésus-Christ, le Sauveur

du monde, lorsque trois musulmans aux visages sévères entrèrent; en entendant le sujet de notre entretien, ils se mirent en colère et nous dirent: « Pourquoi dites-vous des choses qui n'ont pas de sens?

— Comment savez-vous qu'elles n'ont pas de sens? répondis-je. Que pensez-vous de notre Seigneur? »

Ils répondirent: « Vous autres, chrétiens, vous appelez Jésus Dieu, tandis qu'il n'est qu'un prophète.

— Il est véritablement Dieu, Dieu descendu du ciel sous une forme humaine pour sauver les pécheurs. Il est rapporté dans l'Ancien et le Nouveau Testament qu'il est Dieu et le Sauveur du monde. »

A ces mots, ils s'irritèrent encore davantage, mais les Indous étaient contre eux et disaient: « Ce que dit ce chrétien est vrai, et il est également vrai que Dieu s'est fait homme pour sauver les pécheurs. »

Alors les trois Musulmans, se tournant vers moi, me demandèrent :

« Pourquoi ne croyez-vous pas à Mahomet? »

Je répondis: « Qui était Mahomet? Je ne le connais ni comme prophète, ni comme Sauveur.

— C'est un prophète et un ami de Dieu, et tout le monde doit croire en lui.

— Comment savez-vous qu'il était prophète?

— Cela est écrit dans le Coran.

— Êtes-vous sûr que le Coran dise la vérité? Quels témoignages pouvez-vous invoquer en faveur du Coran et de votre prophète?

— Tout cela est écrit dans le Coran.

— Ce n'est pas répondre à ma question, répliquai-je. Si vous pouvez m'en montrer trace dans la Bible, alors je considérerai Mahomet comme un prophète. Nous soutenons que Jésus-Christ est Dieu et le Fils de Dieu, et nous en trouvons des témoignages dans l'Ancien et le Nouveau Testament; les païens eux-mêmes, qui ne croient pas en Jésus-Christ, ren-

dent témoignage de lui; mais nous ne trouvons ni dans l'Écriture ni dans les livres païens que Mahomet fût un prophète.

— Le livre que vous appelez la Bible n'est pas la vraie Bible, » me dirent-ils.

Je leur demandai de me montrer la vraie Bible, s'ils la possédaient; mais, juste à ce moment, nous arrivâmes à la station de Sohagpour où nous descendîmes, tandis que les musulmans continuaient leur route jusqu'à Jabelpour.

Nous prêchâmes dans le bazar de Sohagpour, à cinq heures du soir. Nous chantâmes d'abord une hymne, puis nous primes pour sujet de prédication Jean V, 27-40. Plus de cent personnes écoutèrent la parole de vie. On nous pria de rester quelques jours et de prêcher l'Évangile dans la ville. Nous dûmes que nous n'avions pas le temps de nous arrêter cette fois, mais que nous reviendrions avec le missionnaire si Dieu le permettait.

PARMI LES ESCLAVES DU RAJAH. — 18 juin. — Nous sommes allés à Sobhapour, à huit milles de Sohagpour. Nous y avons trouvé beaucoup de gens désireux d'entendre parler de notre Sauveur. Nous avons eu une très longue conversation avec quelques marchands. Cette ville est moins grande que Sohagpour. Nous allâmes rendre visite au rajah, mais nous ne pûmes pas le voir, parce qu'il dormait. On nous dit qu'il dormait toute la journée, sauf le matin et à quatre heures de l'après-midi. Les serviteurs du rajah nous prièrent de nous asseoir et de prêcher. Nous nous assîmes alors sur un *charpoï* (bois de lit) et nous mîmes à leur parler.

Je lus le chapitre X de saint Jean et annonçai que Jésus-Christ est le seul chemin par lequel on puisse arriver au ciel, et que les incarnations dans lesquelles les Indous ont foi ne sont pas de réelles incarnations de Dieu. Jésus-Christ était la véritable incarnation de Dieu et il était le vrai Dieu. Il était sans péché, comme Dieu est sans péché, et il nous invite

à venir tous à la lumière. Quand il remonta au ciel, il commanda à ses disciples d'aller annoncer l'Évangile dans le monde entier, afin que chacun crût en lui et fût sauvé.

Ces gens me firent beaucoup de questions sur la religion des Indous, et nous leur répondîmes de notre mieux. A la fin, ils nous dirent : « La religion de Jésus-Christ est une sainte religion ; nous le croyons sincèrement, mais si nous mangeons avec vous, nous perdrons notre rang. »

Je leur répondis : « Ce n'est pas de manger avec nous qui vous rendra chrétiens, mais c'est de croire en Christ, le véritable Rédempteur. »

Ces Indous se figuraient que, quand quelqu'un devenait chrétien, les missionnaires lui donnaient à manger du bœuf et du porc, et lui versaient de l'eau sale sur la tête afin de le souiller.

Beaucoup de gens de Sobhapour possèdent des traités et des portions de l'Évangile. Quelques-uns d'entre eux les lisent ; d'autres les gardent en paquets et ne les délient pas à cause de l'endurcissement de leur cœur. Il en est qui s'irritent en entendant le nom de notre Seigneur.

19 juin. — Nous avons quitté Sobhapour et nous sommes allés à Semri, situé à seize ou dix-huit milles de là. En chemin, nous visitâmes un village appelé Karanpour. Le chef, qui est un vieillard, avait devant sa maison une vilaine image de singe. Je ne lui dis d'abord rien à ce sujet ; mais je commençai à parler de la réelle et sainte incarnation de Dieu, qui est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, qu'ils soient Indous, Musulmans ou Anglais. Je supposais que le vieillard était sourd, à cause de son grand âge ; aussi je lui demandai s'il m'entendait lire et parler.

« Oui, dit-il, et tout cela est vrai.

— Pourquoi adorez-vous donc ces images ? lui dis-je.

— Nous ne les adorons pas, me dit-il. Nos pères les ont conservées, parce qu'ils croyaient qu'un Dieu résidait en

elles, mais nous ne le croyons pas, et, par conséquent, nous ne les adorons point. »

Je dis alors au chef : « Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, et il vous accordera la vie éternelle si vous le lui demandez. »

Là-dessus les autres s'irritèrent, car ils pensaient que leur chef allait se faire chrétien, et ils s'écrièrent : « N'écoutons pas cela. Notre religion nous suffit.

— Votre religion ne peut pas vous sauver, leur dis-je, parce qu'elle n'a pas été établie par le Dieu Très-Haut, mais par les brahmines, qui ne sont que des hommes pécheurs, dont vous ne pouvez attendre aucun salut. »

En allant à Semri, nous rencontrâmes environ vingt-cinq pèlerins, revenant de la Mecque et retournant chez eux. Ils s'étaient arrêtés près d'un puits dans un jardin. Nous leur demandâmes d'où ils venaient et où ils allaient.

« Nous venons de la Mecque et de Médine ; nous allons maintenant à Calcutta.

— Pourquoi avez-vous été à la Mecque et à Médine ?

— Pour notre salut.

— L'y avez-vous trouvé ?

— Dieu sait que nous n'en savons rien. »

Je leur demandai alors : « Tous les saints hommes sont-ils à la Mecque et à Médine ? Mahomet, votre prophète, était-il saint ? »

Ils répondirent encore : « Nous n'en savons rien. »

C'étaient des musulmans peu éclairés, et je crois qu'ils ne connaissaient rien de la Mecque ni de Mahomet. Je leur dis qu'il n'y avait aucun salut à attendre de Mahomet ou de la Mecque, mais que Jésus-Christ pouvait seul l'accorder, et que tous ceux qui croiraient en lui seraient sauvés.

Nous arrivâmes à Semri. Ce village est moins grand que Sohagpour ; il ne compte que deux cents maisons. Nous vîmes d'abord le maître d'école, qui est un de mes meilleurs amis. Il me conduisit dans sa classe et commença à parler



de la religion de Jésus-Christ. Il m'interrogea sur sa divinité et sa qualité de Fils de Dieu. Je répondis aussi bien que je le pus. Il fut un peu troublé quand je lui dis que les dieux indous ne peuvent sauver personne; il répliqua d'abord, mais bientôt, par la puissance de la Parole de Dieu, il eut honte de sa folie et me dit : « La religion des Indous ne vient pas de Dieu, mais des hommes. »

Il avait dans son école environ trente garçons; il leur ordonna d'écouter ce que j'avais à leur dire. Je lus dans Matthieu XXV la description du jugement dernier, et l'expliquai avec toute la force que Dieu me donna. Le maître et les élèves écoutèrent très attentivement. Les enfants me demandèrent des livres; malheureusement, je n'en avais pas. Nous prêchâmes dans le village, mais peu de gens vinrent nous entendre. Après avoir parlé avec ceux qui se trouvaient là, nous nous dirigeâmes vers Bahaï.

20 juin. — A Bahaï, nous prêchâmes dans le bazar sur Jean I; je fus heureux de voir s'approcher pour m'entendre des brahmines, des soldats et des marchands. Tous écoutaient attentivement, quand un musulman, natif de Caboul, arriva et essaya de les détourner. Je n'y fis aucune attention jusqu'au moment où il dit : « Le prophète Mahomet est le véritable ami de Dieu et peut sauver le monde. »

Alors je dis au peuple et à cet homme : « Je ne trouve aucune prophétie disant que Mahomet fût un prophète, ni qu'il pût sauver personne. Il était pécheur comme nous. Il avait quatorze femmes et commit d'horribles péchés. Comment un tel homme pourrait-il être l'ami de Dieu et le sauveur du monde? Notre Seigneur Jésus-Christ n'était pas ainsi. Il était un homme juste et le vrai Dieu; il était sans péché; il venait de Dieu. Le Saint-Esprit avait annoncé sa venue par la bouche des prophètes. Ce n'est que de Jésus-Christ qu'il a été dit que ceux qui croiraient en lui auraient la vie éternelle. »

Il y avait là, je pense, cent cinquante personnes. Le musulman était très irrité et disait : « Vous voulez faire des chrétiens de tous les Indous et de tous les Musulmans ! »

Je repris : « Nous ne *faisons* pas de chrétiens, c'est Dieu seul qui peut rendre un homme chrétien. Notre devoir est de prêcher l'Évangile, d'inviter le peuple à venir au vrai Rédempteur, et à abandonner ses fausses religions. Les cœurs et les esprits des Indous ont été remplis de ténèbres par le péché et l'incrédulité. Nous prêchons Christ crucifié pour les péchés du monde ; que ceux qui sont atteints de la lèpre du péché viennent à Lui, qui peut les sauver et les guérir. »

Le musulman dit en nous quittant : « Personne ne peut triompher des chrétiens. »

*Hoshangabad, 6 août 1879.* — Nous avons ici un magnifique champ de travail. Tout le peuple est heureux d'entendre l'histoire du salut. Les mahométans sont très orgueilleux, bien qu'ils connaissent à peine leur propre Coran. Souvent ils ont recours à des paroles grossières pour nous empêcher de prêcher. En de telles circonstances, on est parfois obligé de leur intimer l'ordre péremptoire de saint Paul : « Taisez-vous ou allez-vous-en ! » Hier encore, je pris par le bras un soldat qui commençait à se montrer grossier et le conduisis hors de la foule. Je n'aime renvoyer personne, mais, à cause de ceux qui sont désireux d'entendre, je crois qu'il est juste d'empêcher tout ce qui est de nature à causer du trouble.

Mercredi dernier, nous avons eu une intéressante discussion avec un mahométan, dans le bazar, à l'issue de la prédication, à laquelle cent personnes environ avaient assisté. Il affirmait que le Nouveau Testament avait été écrit par Luther et saint Paul. Il parla ensuite de la divinité de Jésus-Christ. J'ai oublié les détails, mais sa conclusion fut : « Je reconnais Jésus-Christ comme un prophète. »

Je répondis : « Je le reconnais comme un véritable pro-

phète, un homme juste, le vrai Dieu et le Fils de Dieu. »

L'homme s'enfuit.

Les Musulmans professent la croyance à l'Ancien et au Nouveau Testament, mais disent que les nôtres ont été altérés. De ceci, d'ailleurs, ils ne peuvent fournir aucune preuve, et quand nous leur demandons de nous montrer la véritable Bible, ils ne répondent rien et tâchent d'é luder la question. Il est écrit dans le Coran : « Jésus, l'Esprit de Dieu. » Nous leur disons : « Dieu est un Esprit ; si Jésus est l'Esprit de Dieu, il est Dieu. » Ils ne peuvent rien répondre à cela, et, quoiqu'ils nous soient fort opposés sur certains points, entre autres sur la naissance de Christ par l'action du Saint-Esprit, bien des faits rapportés dans le Nouveau Testament le sont également dans le Coran.

Dans une de nos visites dans les Ghâts, nous eûmes une vive discussion avec quelques brahmines ; ils furent complètement vaincus et évitèrent dès ce moment d'engager la conversation avec nous. Le peuple repousse les gens qui viennent à nous et les tourne en ridicule.

Un brahmine, médecin, venait régulièrement, presque tous les jours. Il était, je crois, pleinement convaincu de la vérité du christianisme, mais n'osait pas se déclarer ouvertement chrétien. Je lui rappelai l'autre jour la promesse de Christ, que, « si nous cherchons premièrement le royaume de Dieu et sa justice, tout le reste nous sera donné par-dessus. » Il a maintenant renoncé à ses idoles et affirmé qu'il ne veut adorer que Jésus-Christ. Mais il craint le peuple. Je crois que c'est là sa pierre d'achoppement. On l'appelait autrefois le *brahmine chrétien* ; on ne l'appelle plus maintenant que le *chrétien*. Il y a quelque temps, à ce propos, il disait qu'il voudrait connaître celui qui l'avait nommé ainsi, afin de le poursuivre. Je ne sais pas s'il s'est calmé maintenant, mais toujours est-il qu'il n'en parle plus. L'autre jour, je lui demandai de venir avec nous au bazar où nous devions prêcher. Son visage prit aussitôt une expression d'anxiété ; il n'aimait

pas répondre par un refus; aussi il se leva, ne sachant que faire. Il finit par m'avouer qu'il craignait le peuple, parce qu'on savait qu'il était chrétien. Je lui dis: « Faites selon votre désir; si vous voulez venir, venez; sinon, ne venez pas. » Il répondit: « J'aimerais aller, mais... »

Dieu veuille le rendre capable de se dépouiller de ses craintes, afin que, mettant toute sa confiance en Lui et en son Fils Jésus-Christ, il puisse faire ouvertement profession de christianisme. Nous ne le pressons pas. Nous croyons que Dieu ouvrira les voies devant lui quand il en sera temps.

---

DERNIÈRES NOUVELLES DU DÉSARMEMENT DES BASSOUTOS. — D'après une communication faite par un membre du ministère à la Chambre anglaise, Letsié aurait fait une proclamation invitant les Bassoutos à rendre leurs armes et aurait donné lui-même l'exemple de la soumission à la mesure imposée par les autorités coloniales.

---

*Le Gérant* : EUGÈNE CASALIS.

---



# DÉLÉGUÉS DES BASSOUTOS

A LA VILLE DU CAP.



**NINO HAMOGAPI**  
premier Conseiller.

**MOYELA LLSIÉ**  
fils du chef.

**ABEL MAIETE**  
cousin  
du chef LETSIÉ.

**NATHANAËLE MAKOTOKO**  
de Lérivé.

**M. IRÉNÉE COCHET**  
Missionnaire,  
Conseiller et Interprète.

**RAMABILIKOÉ MATÉTÉ**  
cousin du chef  
LETSIÉ.

**YAKOBO MOLETSANÉ**  
fils du chef  
Abraham MOLETSANÉ,  
autrefois à Mékuatleng.

## SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

ARRIVÉE DE M. ET MADAME MABILLE ET NOUVELLES  
APPORTÉES PAR EUX

Paris, le 16 juillet 1880.

Ces chers ouvriers de Christ s'étaient embarqués au Havre le 13 juillet 1859 et, après vingt et un ans de travaux non interrompus, le 13 juillet 1880, ils ont remis le pied sur le sol de la France dans le même port. Leur voyage de Morija à Paris s'est effectué en quarante-trois jours, savoir : douze jours en wagon à bœufs, un et demi en chemin de fer africain et le reste en bateau à vapeur, avec un arrêt de deux jours au Cap et de deux heures à Madère. C'est, du pays des Bassoutos jusque chez nous, le voyage le plus prompt qui ait encore été fait, et il nous est doux de pouvoir ajouter qu'il a été non moins facile que rapide. Le Seigneur a ainsi proportionné ses soins à la faiblesse physique de son serviteur et de sa servante. Qu'il soit permis à leur vieux père de déposer ici l'expression de sa vive reconnaissance envers Dieu et de demander à nos Eglises que, pour le présent, M. Mabile soit exempté de conférences et de rapports qui seraient au-dessus de ses forces.

Il a laissé la mission assez calme, quoique se sentant à la  
Août 1880.

veille d'apprendre que l'effort suprême fait par l'envoi d'une députation au Cap allait rester inutile. Les délégués, au nombre de sept, s'étaient mis en route le 26 avril, prenant avec eux M. Irénée Cochet, comme conseiller et interprète. Ce sont presque tous des hommes fort intelligents et doués de beaucoup de tact. Ils l'ont prouvé en maintes occasions. Lorsqu'il s'agit de faire la traversée de Port-Elisabeth à la ville du Cap, le capitaine du paquebot leur avait loué une cabine entière et la moitié d'une autre, mais des passagers anglais refusèrent absolument d'entrer dans la moitié qui restait disponible. Il s'ensuivit une vive altercation entre le capitaine et ses hôtes malappris, et ce furent nos braves Bassoutos qui, d'eux-mêmes, y mirent fin en déclarant qu'ils se contenteraient d'une seule cabine, malgré l'insuffisance de ses dimensions.

A leur arrivée, le premier ministre, M. Sprigg, leur offrit des logements, mais ils préférèrent s'en procurer à leurs propres frais, pour être plus libres de leurs mouvements. Leur conduite au Cap a été, à tous égards, exemplaire. Deux d'entre eux, Nathanaële Makotoko, ancien de l'Eglise de Lérivé, et Jakobo Moletsané, membre de celle de Siloé, n'ont jamais négligé d'avoir, matin et soir, un service de prière pour tous. De son côté, M. Cochet a plusieurs fois sollicité avec succès la permission de prêcher l'Evangile à des Bapoutis, anciens sujets du chef Morosi, qui ont été déportés au Cap comme prisonniers de guerre.

Malgré leur modestie, forts de ce qu'ils considéraient comme leurs droits, les députés s'attendaient à être officiellement reçus et à pouvoir plaider personnellement leur cause, tout au moins devant une commission nommée pour les entendre. Ils ont dû se contenter de quelques conversations individuelles avec M. Sprigg et le gouverneur sir Bartle Frère. Ce dernier ne s'est pas départi envers eux de son urbanité habituelle, mais de fait ils n'ont eu aucune communication officielle avec le gouvernement, ce qui a été



pour eux un grand désappointement et n'a pas manqué de les peiner beaucoup. La seule chose qu'ils aient obtenue à force de prières, c'est un sursis au désarmement jusqu'au 21 juin, et plus tard un second qui a dû prendre fin le 12 juillet.

Malgré cet échec, ils ont, par des entretiens particuliers avec des membres du Parlement des deux partis, conquis l'estime et le respect de tous. Dans leurs réponses, ils ont fait preuve d'une intelligence et d'un bon sens qui ont, en maintes occasions, déconcerté ceux qui espéraient les intimider ou les surprendre. Cela ne sera pas perdu. Il y a lieu d'espérer que les Bassoutos seront désormais traités par le public colonial avec plus de déférence et d'équité. De leur côté, ils ont, par leurs observations, acquis une idée plus nette et plus étendue du parti qu'ils pourront désormais tirer des lois et des institutions anglaises.

Un fait qui montre à quel point la confiance des indigènes dans la véracité des blancs a été ébranlée, c'est qu'on a encore beaucoup de peine à leur faire croire que le roi des Zoulous, Ketchoayo, n'est plus caché dans son pays et a été réellement fait prisonnier. Les délégués des Bassoutos n'ont pas été fâchés d'avoir l'occasion de s'assurer de ce fait en conversant avec le monarque déchu, et le priant de répéter les noms des messagers par lesquels Moshesh et lui échangeaient autrefois leurs présents annuels.

Dès le 16 juin, la députation, s'étant convaincue de l'inutilité de ses efforts, a renvoyé trois de ses membres au Lessouto, afin de rendre compte de l'état des choses et d'activer le désarmement, puisqu'il était inévitable.

Le chef Letsié, ayant appris que sa pétition à la reine était restée sans effet et que M. Gladstone avait résolu de s'en tenir aux décisions préalables du gouverneur du Cap et de ses ministres, avait invité, le 21 juin, tous ses subordonnés à se soumettre. Il l'a fait en ces termes : « Notre appel a été repoussé par Sa Majesté la reine en conseil. La reine dit que

nous devons renoncer à nos armes. Sa Majesté affirme que cet ordre n'a rien de dégradant pour nous, qu'il a pour seul but de maintenir la paix dont nous jouissons. Elle déclare que cette mesure du désarmement ne s'applique pas seulement à nous, Bassoutos, mais à presque tous ses sujets. Le Parlement du Cap a confirmé cette décision de la reine. Bakuénas (appellation honorifique qui n'est donnée qu'aux Bassoutos appartenant au même clan que le chef), je dis que la question est résolue. Il ne nous reste aucune autre ressource. Obéissez au gouvernement. Cette semaine, le 21 juin, rendez vos armes. Vous, chefs, obéissez et donnez vos ordres aux gens qui sont sous vous. Bakuénas, remettez vos armes et conservez la paix ! »

#### LETSIÉ.

Lorsque M. Mabilie a passé au Cap, M. Cochet et trois autres membres de la députation y étaient encore, s'efforçant d'obtenir au moins que le pays de Morosi restât aux Bassoutos.

Telle a été l'issue des efforts du chef Letsié en faveur de son peuple. Nous espérons qu'il aura été obéi et qu'il n'y a rien de fondé dans un bruit qui a couru à Londres, il y a quelques jours, portant qu'un autre fils de Moshesh, Masoupa, a refusé de se soumettre.

---

#### FÊTE JUBILAIRE DU PASTORAT DE M. ISAAC BISSEUX

Lorsque les Eglises protestantes de France firent partir leurs trois premiers missionnaires, on les aurait bien étonnées si on leur eût prédit que l'un d'entre eux se verrait un jour au Cap, entouré de nombreux collègues et d'une grande assemblée de nègres convertis, célébrant le cinquantième anniversaire de son pastorat. Cette grâce a été accordée à notre véné-

rable frère, M. Bisseux, en son église de Wellington, le jeudi 6 mai de cette année. On était en plein refuge huguenot, car la ville de Wellington n'a été que très récemment construite dans le voisinage immédiat de l'endroit où notre missionnaire s'était d'abord installé, et auquel les réfugiés français avaient donné le nom de *Vallée du Charron*. La fête était présidée par plusieurs pasteurs de l'Eglise réformée hollandaise et par les membres du Consistoire, la plupart descendant d'anciens persécutés de Louis XIV. L'assemblée était surtout composée de la population noire que notre frère avait trouvée esclave, dont il a eu le bonheur de voir tomber les fers et qu'il a gagnée à Jésus-Christ. On se rappelle qu'il a choisi pour elle, l'année dernière, le pasteur qui doit bientôt lui succéder et qu'elle a promis de consacrer annuellement cinq mille francs à l'entretien de ce jeune serviteur de Dieu.

Voici en quels termes un journal du Cap, le *Zuid Afrikaan*, a reproduit la principale adresse qui a été présentée à M. Bisseux pendant la fête.

« Au nom d'un grand nombre d'amis et avec leur signature.

« Digne pasteur, ami vénéré, bien-aimé frère ! Un peu plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis que vous avez quitté la France, votre patrie. Votre âme s'était émue en entendant le cri : « Passe chez nous, et nous aide, » et vous vous êtes aventuré sur les flots de l'océan Atlantique, pour faire dans ces régions australes une œuvre semblable à celle de votre grand modèle, l'apôtre Paul.

« Vous veniez de cette même France, dont les ancêtres de la plupart d'entre nous s'étaient enfuis, il y a près de deux siècles, pour conserver « la foi qui a été transmise aux saints une fois pour toutes. »

« Il serait difficile de décrire ce qu'éprouvèrent, en vous voyant arriver, nos pères et mères et quelques-uns de nos frères ici présents, qui vivent encore et qui ont été témoins

de cet événement. Ce qui les frappa surtout, c'est que la foi pour laquelle nos pères avaient dû sacrifier leurs vies et leurs biens se fût suffisamment maintenue et relevée en France, pour qu'un missionnaire protestant entretenu par une Société protestante eût pu venir parmi des enfants de huguenots établis ici, dans le but d'apprendre aux païens qui les entouraient que « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. »

« C'est ce que vous avez fait fidèlement pendant cinquante ans. Vous avez montré aux païens le chemin du salut, vous avez placé devant eux la vie et la mort pour qu'ils choisissent. Par votre moyen, une congrégation missionnaire est devenue ici un instrument de vie dans la main du Seigneur.

« Vous ne vous en êtes pas tenu à cela ; Dieu sait avec quel zèle vous avez aussi travaillé parmi les blancs ! Que de fois, lorsque notre pasteur était ou absent ou malade, ne nous avez-vous pas rappelé le seul nom par lequel nous pouvions être sauvés ! Combien de nos enfants vous avez fait participer au sacrement du saint baptême ! Qu'ils sont nombreux

re nous dont vous avez béni le mariage ! Combien de nos malades vous avez consolés ! Combien de nos morts ont été confiés par vos soins à la terre, en même temps que vous nous invitiez à bénir la main qui nous avait frappés et que vous tourniez nos regards vers le ciel, heureux séjour où Dieu lui-même essuiera toutes larmes de nos yeux !

« Oublierons-nous jamais que, lorsque notre conducteur spirituel, M. le pasteur Dutoit, nous fut enlevé et que nous eûmes à rendre les derniers devoirs à sa dépouille mortelle, c'est vous qui vous chargeâtes de consoler son troupeau ?

« Que dirions-nous de plus ? Ces faits suffisent pour montrer à quel point le Seigneur a glorifié son nom au milieu de nous par votre moyen et combien nous devons l'en bénir.

« Vous voyant maintenant porter la noble couronne blanche que vous avez conquise sur le chemin de la justice, et ne

sachant pas quand Dieu voudra la remplacer par celle qui ne doit jamais changer et qu'il destine à tous ceux qui ont aimé son avènement, nous nous sentons pressés de vous offrir ce témoignage écrit, cette attestation de notre vénération et de notre reconnaissance.

« Que le Seigneur veuille, pendant plusieurs années encore, vous conserver à vos enfants et à vos nombreux amis ; qu'il veille constamment sur votre vieillesse, qu'il vous accorde après cela une heureuse entrée dans son royaume éternel et vous dise comme à un fidèle serviteur : « Entre dans la joie de ton Seigneur. »

« C'est là l'ardent désir de nos cœurs. »

Cette adresse était suivie d'une autre signée par les membres du consistoire de Wellington. Elle contenait des paroles presque semblables à celles que l'on vient de lire, et nous ne les reproduisons pas pour cette raison.

Pour exprimer les sentiments qui remplissaient son cœur, et dominer, sous le regard de Dieu, une émotion qui eût pu être excessive, M. Bisseux avait ouvert sa Bible au Psaume 71<sup>e</sup>, versets 17 et 18 : « O Dieu ! tu m'as enseigné  
« dès ma jeunesse, et jusqu'ici j'ai annoncé tes merveilles.  
« Je le ferai encore, même jusqu'à la vieillesse toute blanche.  
« O Dieu ! ne m'abandonne point jusqu'à ce que j'aie annoncé  
« ton bras à cette génération et ta puissance à tous ceux qui  
« viendront après moi. » C'était, sous la forme de l'action de grâces et de la prière, tout à la fois l'histoire de sa vie et l'expression de ses derniers souhaits. Il dit qu'il avait été converti entre sa seizième et sa dix-septième année, grâce à l'impression que les pieux enseignements de sa mère et de sa grand-mère avaient produite sur lui. Il sentit alors naître en lui un ardent désir de faire connaître le Seigneur Jésus à ceux qui n'avaient pas encore reçu le don de la foi. Cela le conduisit à la Maison des Missions de Paris en 1825. Il la quitta en juillet 1829 pour le sud de l'Afrique avec quelques frères, « dont deux, » ajouta notre ami avec émotion, « pren-

ment part aujourd'hui à la fête que vous me donnez : MM. les pasteurs Luckhoff et Zahn, missionnaires de Barmen. Nous arrivâmes au Cap le 6 octobre, et je me rendis, en avril 1830, à la *Vallée du Charron*; où plusieurs de nos frères, les enfants des réfugiés, me prièrent instamment de m'établir. En 1845, je transférai ma demeure à Wellington et la *Vallée du Charron* en devint la succursale. Me voici encore au milieu de vous après cinquante ans. Depuis plusieurs mois, mon Eglise pourvoit à ses besoins sans le secours de la Société des Missions de Paris, et le cher pasteur Pauw, qui doit me succéder, a déjà travaillé à côté de moi dans l'unité de sentiments et de pensée la plus parfaite. »

Notre frère termina son allocution en suppliant ses auditeurs de rester fidèles à l'Évangile qu'il leur avait toujours annoncé.

Son coadjuteur, M. Pauw, a pris ensuite la parole pour le féliciter d'avoir pu servir le Seigneur pendant tant d'années et d'avoir vu le grain de moutarde qu'il avait semé se changer en un arbre vigoureux. Dans le reste de son discours, le jeune pasteur s'est attaché à exprimer tout ce qu'il y a d'attachement et de reconnaissance dans les cœurs de tous les membres de la congrégation, tant pour M. Bisseux que pour la Société des Missions évangéliques de Paris. Comme preuve tangible de ces sentiments, une Bible, richement reliée, avec fermoirs d'argent, du prix de 300 francs, a été offerte à notre frère par ses enfants en la foi d'extraction nègre, tandis qu'un M. Marchand lui remettait une bourse de 50 livres sterling au nom du consistoire de l'Église réformée hollandaise du Cap.

Parmi les amis qui ont pris l'initiative de cette fête, se trouvait le présent pasteur de l'Église réformée de Wellington, l'excellent et bien connu Andrew Murray.



## NOUVELLES DU ZAMBÈZE

Après avoir quitté la région du Zambèze, M. Coillard, sachant que le négociant *Westbeach*, de Schoschong, devait se rendre chez les Barotsis pour ses affaires, l'avait chargé de s'informer de la situation politique du pays et de demander au roi l'autorisation formelle, pour M. Coillard et ses catéchistes, de s'établir dans son pays pour y fonder une mission. Nos lecteurs seront heureux d'apprendre que M. Westbeach a pleinement réussi dans cette mission, et que, par son intermédiaire, M. Coillard est maintenant en possession d'une invitation pressante de retourner au Zambèze, ainsi que l'annonçait déjà la circulaire du Comité, publiée en tête de notre dernier numéro. C'est à M. Hepburn, le missionnaire de Schoschong, que M. Westbeach a écrit, ne sachant pas où adresser une lettre à M. Coillard.

Zambèze, 3 décembre 1879.

Cher monsieur Hepburn,

J'ai reçu, il y a quelques mois, une lettre du Révérend M. Coillard, me demandant de m'intéresser aux Barotsis, et d'essayer de lui procurer la permission d'établir parmi eux une station missionnaire. J'ai vu le nouveau chef Luboché (1) et lui ai fait connaître la demande de M. Coillard ; je lui ai fait comprendre tous les avantages qu'il y aurait pour ses gens à avoir un missionnaire résidant au milieu d'eux ; je lui ai dit que les autres tribus les respecteraient davantage ; que, grâce à l'enseignement qu'ils recevraient, ses sujets seraient plus soumis, et que, de toute manière, la nation y gagnerait. Il convoqua les principaux de son peuple et nous tîmes un conseil où il leur expliqua tout ce que je venais de

---

(1) Nous supposons que ce nom est celui du chef Robosi, autrement orthographié.

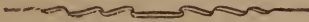
lui dire ; et il fut décidé , à l'unanimité , que j'écrirais à M. Coillard et lui demanderais de venir fonder une station missionnaire dans le pays des Barotsis. Qui que ce soit qui se décide à y aller aura devant lui une œuvre immense, car cette nation est complètement différente de toutes celles que j'ai vues ou dans lesquelles j'ai vécu. Mais je ne crois pas qu'on puisse rien faire parmi eux si on leur envoie seulement un prédicateur indigène ; il faut que ce soit un blanc ; ils n'auraient pas le moindre respect pour un natif, et je crois que ce serait une grande perte de temps pour M. Coillard que d'essayer d'y fonder une œuvre indigène avant que sa mission soit définitivement établie. Le roi voudrait que M. Coillard m'accompagnât à mon prochain voyage, et il est plus que probable qu'il enverra quelques hommes avec moi pour voir Khama et l'administration du Transvaal. J'aurais écrit à M. Coillard, mais je ne sais où le prendre, ayant perdu sa lettre ; et je suis sûr que vous ne regretterez pas d'avoir à lui annoncer que le but pour lequel il a fait son expédition au Zambèze sera prochainement atteint, et que maintenant le roi attend avec anxiété le temps où je pourrai l'amener avec moi, et que, de plus, le roi désire que, sitôt arrivés, je le conduise sans aucun délai chez les Barotsis. Tous les principaux hommes de Seshéké ont reçu l'ordre de nous aider et de ne pas nous arrêter. Le roi est un jeune homme d'à peu près vingt-six ans, mais plein de bon sens et très bien disposé ; et comme il sait pour quelles raisons Sépopa et son neveu ont été déposés, il évite leurs défauts et étudie davantage les sentiments de son peuple ; des relations un peu plus fréquentes avec les blancs en feraient presque un second Khama. Le pays est enfin pacifié, et nous pourrions bientôt songer au commerce ; jusqu'ici, on n'en a pu faire que bien peu. Quand je suis arrivé chez les Barotsis, le pays était dans un état terrible. Le neveu de Sépopa, Ngwana-Wina, venait d'être assassiné, et il y avait des chefs qui voulaient continuer la guerre civile. Cependant Luboché, après avoir com-



battu en bataille rangée et vaincu Ngwana-Wina à Lumbié, arrêta d'une main ferme toutes les dissensions, et tout est resté tranquille depuis. Luboché avait défendu à ses gens de tuer Ngwana-Wina dans la bataille, quoique cela leur eût été facile. Il fut assassiné quelques jours après par un de ses propres partisans pendant son sommeil. J'ai failli mourir dans la vallée des Barotsis d'une rechute de la fièvre ; je ne pouvais ni tousser ni même me retourner sans perdre du sang. C'est, du moins, ce qu'on m'a dit, car j'étais dans le délire. Dieu merci, je suis de nouveau tout à fait bien, quoique très maigre.

Dans l'espoir que Madame Hepburn et vous êtes tout à fait bien, je demeure votre, etc.

GEO. WESTBEACH.



MORT DE L'ÉVANGÉLISTE ASAÈLE BOUTI DANS LE  
TRANSVAAL

M. Mabile, pendant son voyage, a reçu une lettre de l'évangéliste Asser lui annonçant cette mort. Lorsque M. Coillard se décida à renvoyer ses compagnons de voyage chez Séléka, Asser et son ami Aarone se rendirent seuls dans cet endroit ; leurs deux collègues, Asaèle et Andréase, restèrent provisoirement à Mapéna, dépendance de la Société de Berlin, où ils trouvaient le moyen de se rendre utiles parmi les indigènes. Pour éviter toute apparence d'intrusion, M. Coillard et la Conférence ont jugé qu'il était mieux qu'ils allassent, eux aussi, prendre part à l'œuvre qui se faisait chez Séléka d'une manière si encourageante. En conséquence, Aarone était allé les chercher, et c'est en ce moment même que la mort a fait une nouvelle brèche dans les rangs de la petite mission des Eglises du Lessouto. Le défunt a succombé à la fièvre. Il en portait depuis quelque temps les germes, car ses amis avaient observé qu'il dépérissait sans qu'ils pussent en com-

prendre la cause. Pendant la crise finale, il a été constamment assoupi. Il n'a presque pas parlé. Voici en quels termes le correspondant de M. Mabille rend compte de l'impression que la mort de cet excellent évangéliste a produite sur ses frères et sa pauvre compagne :

Il paraissait dormir du sommeil de la paix. En regardant son visage, on éprouvait le désir de mourir d'une pareille mort. Dieu était venu chercher son serviteur et l'a pris avec lui dans le ciel. Nous n'éprouvons aucune inquiétude au sujet de notre frère, parce que Dieu l'a recueilli de telle sorte qu'il s'en est allé sans que le péché le touchât. Si son corps a été enterré dans le pays de Mapéna, il y restera comme un témoin de Jésus. Dieu fera de son corps un engrais pour la semence de l'Évangile. C'était un homme débonnaire, qui aimait beaucoup Jésus-Christ et le livre de Dieu. Il ne savait pas se fâcher. Le Seigneur a permis qu'il mourût sur son chemin. Son tombeau nous rappellera toujours ce que sont les hommes qui aiment Jésus. Eglises du Lessouto, que vous dit le corps d'Asaèle ? Il vous dit, selon moi : « Qui parmi vous va ramasser le bouclier de ce brave et sa lance, qui va se lever pour combattre à sa place ? Qui répondra, en entendant son tombeau pleurer comme celui de Rachel ? »

Notre frère Asaèle a laissé sa bien-aimée Elisabetha dans les larmes ; toutefois, elle n'oublie pas combien la mort de son mari a été belle. Elle répète tous les jours : « Que je meure de la mort du juste et que ma fin soit semblable à la sienne » (Nombres 23, 10). Cela nous console beaucoup. Que nos Eglises n'oublient ni les orphelins ni la veuve !

Salut.

Andréase et les femmes sont arrivés aujourd'hui ici, à Séléka, avec leurs bagages.

ASSER SÉGAGABANE.

UNE FÊTE D'ÉCOLE A MABOULÉLA ET UNE VISITE PASTORALE  
A L'ANNEXE DE VENTERSBURG

*Fragments d'une lettre de Madame Keck à son fils.*

Mabouléla, 20 mai 1880.

Nous avons fait, il y a un mois, une visite à Ventersburg en famille ; huit jours avant notre départ, ton père était venu de la conférence de Morija avec ta sœur Julie et M. Mabille. Ce dernier était venu faire l'examen de notre école, ce qui a été un grand événement, surtout pour la jeunesse de Mabouléla. C'est le 16 avril que l'examen a eu lieu ; plus de quatre-vingt-dix enfants étaient présents et tout s'est passé à la satisfaction de l'examineur, sauf que les enfants n'ont pas été assez tranquilles pendant le temps qu'on les a interrogés. Le lendemain a eu lieu la fête des enfants, c'est-à-dire que leurs parents ont préparé et apporté dans la cour, entre notre maison d'habitation et la chapelle, de quoi régaler leurs enfants ; c'était de la viande, du pain, du lait caillé (mafi), de la bière (leting), etc. On avait tué des moutons, des poulets, des chèvres, il y avait de quoi rassasier tout ce petit peuple. Je leur ai fait servir du café à la fin du repas. Mais avant, ils se sont amusés et ont fait une promenade, marchant deux à deux, drapeaux en tête. Nous avons toujours nos vieux drapeaux tricolores que tu connais, plus un avec le nom de Mabouléla en grandes lettres et un de Strasbourg, que Madame Hickel a donné à Eugène Casalis, et dont celui-ci a fait cadeau à ton père. Enfin je crois que tout s'est passé au contentement de tout le monde. Notre instituteur est très heureux de voir que son école prospère, et je puis dire qu'il travaille bien et se donne de la peine. Il a eu quatre semaines de vacances, qu'il a passées en partie chez ses parents, non loin de Morija, et en partie avec nous à Ventersburg ; il y a longtemps qu'il désirait y aller, et notre

voyage ayant cette fois coïncidé avec les vacances, il a pu nous accompagner.

Nous étions partis d'ici le mardi 20 avril, à onze heures du matin, et le 23, à quatre heures du soir, nous arrivions à Ventersburg. Nous y trouvâmes passablement de gens qui s'y étaient rendus un peu avant nous ; mais le samedi, il en venait encore de tous côtés, en wagon, en cart, à cheval, à pied, — même Jacob Taoané, qui demeure maintenant à trois journées de là, est venu avec sa famille et plusieurs personnes qui ont été converties par son moyen et qui désiraient recevoir le baptême.

Que de joie nous avons eue de voir tant de monde, et eux donc ! qu'ils avaient l'air heureux et réjoui ! Ces braves gens ne peuvent assez nous exprimer leur contentement de ces belles réunions qu'il nous est donné d'avoir avec eux de temps en temps, et ils désirent aussi nous montrer leur reconnaissance : on nous apporte des vivres, du lait, de la viande, des moutons à tuer, des poulets, etc. C'est quelque chose de touchant de les voir arriver avec leurs offrandes, et ils donnent tout de si bon cœur !

Le samedi matin, ton père a béni cinq mariages, tous de vieux couples qui avaient jusqu'ici vécu ensemble à la manière des païens, mais qui, maintenant, désiraient vivre en chrétiens. Puis, vint le grand travail avec les personnes qu'on présentait au baptême ; il y a eu des entretiens particuliers, des réunions avec les membres de l'Eglise. Jusque vers minuit, on était à la chapelle pour parler avec les candidats, pour les questionner, afin de savoir quelle était leur espérance et leur connaissance des vérités divines.

Quatorze personnes ont été reçues ; plusieurs autres ont été invitées à attendre encore.

Le dimanche matin, à dix heures, nous avons eu le service comme toujours, en dehors de la chapelle ; c'est un petit bâtiment qui contient à peine quatre-vingts personnes. Les candidats furent reçus dans l'Eglise de Jésus-Christ ; la

congrégation était recueillie et attentive, Au service de l'après-midi, onze enfants furent baptisés, et le soir la sainte Cène fut célébrée. C'est le seul service qui ait pu avoir lieu dans la chapelle, parce que les chrétiens seuls y entrent et quelques autres : du reste, tout était comble. Le lundi, nous avons eu encore une réunion avec les membres de l'Eglise et les *litumeliso* (adieux) ; puis, quelques arrangements matériels à prendre, et enfin la dispersion générale. Nous avons été, comme à l'ordinaire, logés dans une toute petite maison que les indigènes louent pour nous, à raison de 10 à 15 schellings. Ils ont encore quelques autres petits déboursés qu'ils paient de l'argent d'une collecte faite à la sortie des services. Impossible de te donner une description des quelques heures qui précèdent notre départ de Ventersburg : chacun vient nous saluer, nous serrer la main ; on se souhaite réciproquement un heureux voyage ; car tous ces braves gens viennent d'une assez grande distance ; ils demeurent tous disséminés sur les fermes des Boers.

Enfin, à quatre heures du soir, nous partons aussi et nous faisons un bout de chemin jusqu'à sept heures. Nous étions de retour à Mabouléla jeudi soir, le 29, bien contents et reconnaissants envers le Seigneur de toutes les bénédictions dont il nous a comblés durant ce voyage.

Nous sommes étonnés que ton père ait pu, sans trop se sentir fatigué, faire tant de besogne. Le Seigneur est sa force et son bouclier. Que son nom soit béni à jamais !



#### INSTALLATION ET DÉBUTS DU MISSIONNAIRE DORMOY A LÉRIBÉ

*Fragments de lettres communiqués par sa famille.*

Je suis à Lérivé depuis dix jours.... Pour venir ici de Thaba-Bossiou, c'est toute une expédition qui nous a pris

huit grands jours, et autant de nuits passées en rase campagne, sous la tente du wagon qui nous servait de véhicule. Voyager en wagon pendant huit grands jours avec deux bébés (1), vous n'avez pas d'idée de ce que cela peut être. Ce long voyage s'est d'ailleurs fait sans accident aucun. Nos bébés s'en sont bien trouvés fort heureusement ; quant à nous, nous sommes arrivés ici, les os rompus. Notre wagon était très chargé ; nous avons tout pris avec nous.

Si vous nous aviez vus passer, vous nous auriez pris certainement pour une bande de bohémiens. Jugez un peu : dans un espace qui n'est pas plus grand qu'une très petite chambre, il y avait six grosses caisses, un nombre incalculable de paquets, un lit avec matelas, un berceau pour nos deux enfants, avec deux jeunes filles bassoutoses qui leur servaient de bonnes ; les deux demoiselles Cochet, ma femme et moi, tout cela traîné par douze bœufs. Derrière le wagon, arrivaient à la file trois vaches que j'ai achetées et dont une nourrit nos bébés, plus un grand cheval qui m'appartient aussi et que conduit un négrillon revêche et malingre. Voilà dans quel équipage et avec quelle suite nous avons opéré notre changement de résidence. Par la grâce de Dieu, tout s'est très bien passé.

Nous sommes à Lérivé, notre champ d'activité. Je vous réserve pour une autre lettre le plaisir de faire connaissance avec ma nouvelle habitation. Je vous dirai seulement que Lérivé est la plus belle station missionnaire du Lessouto...

23 novembre 1879.

Aujourd'hui, je puis vous donner quelques détails sur le nouveau pays que nous habitons. La maison du missionnaire est bâtie au pied d'une montagne ; devant, s'étend une vallée assez large, au milieu de laquelle le Calédon coule au fond d'un ravin. Cette rivière, qu'on peut traverser à pied sec

---

(1) Des jumeaux nés pendant que M. et Madame Dormoy étaient à Thaba-Bossiou.

en maints endroits, quand il ne pleut pas (comme en ce temps-ci par exemple), devient considérable après les pluies. Elle sert de frontière au Lessouto, et le sépare de l'Etat-Libre, autrement nommé République de l'Orange. Ainsi, de ma fenêtre, je vois la fin du Lessouto, et, de l'autre côté de la rivière, un village et de grosses montagnes, qui appartenaient jadis au Lessouto, mais qui ont été annexées par les Boers et font maintenant partie de l'Etat-Libre. J'ai déjà fait quelques excursions à cheval dans ce pays qui est tout à fait, comme le Lessouto l'est en ce moment, sec, grillé, pierreux.

Autour de la maison s'étend un vaste jardin dans lequel se voit un nombre incalculable d'arbres fruitiers de toutes espèces. Au milieu se trouve un kiosque bien arrangé, élégant même, où l'on peut venir s'asseoir pour travailler au frais, ou prendre le thé au milieu du jour, quand on a du thé à faire et qu'on peut trouver un moment pour le boire, ce qui n'est pas le cas tous les jours : c'est là que mes deux bébés vont généralement passer quelques heures de la journée. Ce jardin est entouré d'un grand mur qui empêche les bestiaux de pénétrer dans l'intérieur. Cependant je fais souvent la chasse à coups de pierre ou à coups de bâton, aux chèvres, poules et dindons des voisins, que le mur n'arrête pas, pour leur inculquer le respect de la propriété.

L'intérieur de la maison est propre, bien tenu, bien disposé. Nous y sommes installés depuis mardi dernier, jour où les Coillard sont partis. Mon cœur s'est serré bien fort en les voyant s'éloigner de nous.

.... Laissez-moi vous raconter maintenant la première fête que j'ai donnée dans l'une de mes annexes. Elle a eu lieu aujourd'hui dimanche, dans un village situé à trois ou quatre lieues au nord de Léribé. On donne le nom de fête ici à toute cérémonie religieuse extraordinaire, soit baptême d'enfants ou d'adultes, soit distribution de la Cène. Mais aujourd'hui, j'ai profité d'une autre occasion pour faire une petite fête, c'est-à-dire tout simplement une réunion. Quand le mission-

naire vient visiter une annexe, c'est un grand événement pour tous les habitants ; on voit de nouvelles figures, on cause, on chante, on prie, on s'exhorte, et tout le monde est joyeux, c'est pourquoi c'est une fête (en sessouto *mokété*). Aujourd'hui nous installions un jeune évangéliste dans un village où il n'y a pas encore de chrétiens. Une douzaine de païens s'étaient joints à nous ; la réunion a été petite, mais bonne, chacun a été content. Je me suis hasardé à dire quelques mots ; je cherchais bien, tout en parlant, quelque chose pour m'appuyer, car l'émotion faisait un peu trembler mes genoux ; mais, hélas ! je ne trouvai rien, pas de table, pas de chaise ; j'avais pour siège une vieille caisse défoncée et le soleil tombait d'aplomb sur ma tête. Quatre discours, de longueur raisonnable, ont été prononcés, nombre de cantiques ont été chantés, après quoi nous avons été rendre visite au chef du village, qui nous a offert pour régal une grappe de maïs cuite à l'eau, et pour breuvage un liquide qu'il appelait du thé.

Comme le soleil inclinait sur l'horizon, nous sommes repartis. Je dis *nous*, car quelques chrétiens de Lérivé m'avaient accompagné à cheval. J'ai manqué plus d'une fois tomber de ma selle dans un fossé plein de boue ou dans une flaque d'eau ; car les chemins étaient tout gâtés par les grandes pluies que nous avons eues ces derniers jours ; plusieurs fois j'ai été obligé de lever mes jambes à la hauteur de ma selle et même de me mettre à genoux sur mon cheval pour éviter un bain de pied, en traversant une rivière ou un ruisseau. Enfin je suis rentré sain et sauf à la maison où m'attendait ma femme avec Jeannette (1) sur les bras.

P. A. DORMOY.

---

(1) Nos lecteurs apprendront avec tristesse que cette petite Jeanne, qui faisait avec son frère jumeau, Gaston, la joie de nos amis Dormoy, leur a été subitement enlevée il y a quelques semaines. Que Dieu console les pauvres parents et fortifie dans sa santé l'enfant qu'il leur laisse.



## TAÏTI

UNE GRANDE ÉPREUVE SURVENUE A M. ET MADAME VERNIER

*Lettre de M. Vernier.*

Papéété, le 12 mai 1880.

Cher et honoré frère,

J'ai eu le regret, en terminant ma lettre du mois dernier, d'avoir à vous informer que deux de mes chers enfants venaient d'être atteints par une grave ophtalmie. Aujourd'hui, j'ai la profonde douleur de vous annoncer que ces chers enfants ont chacun et définitivement perdu, par suite de cette maladie, l'usage d'un de leurs yeux.

Ni nos soins ni ceux du médecin n'ont pu prévenir ce malheur irréparable. Longtemps, nos cœurs, pleins d'anxiété, avaient conservé l'espoir d'une meilleure issue; mais il a fallu nous rendre à la triste évidence; cinq docteurs en médecine, réunis chez nous, ont été unanimes à reconnaître que la vue était désormais impossible pour les deux yeux malades et que, bien que l'ophtalmie ne fût plus à sa période aiguë, il y avait encore quelque danger que les autres yeux fussent atteints, soit par contagion, soit par sympathie.

Jugez, honoré frère, de notre affliction et de notre anxiété. Le Seigneur, qui voit le présent et l'avenir, avait sans doute des vues de miséricorde en ne nous accordant pas le désir de nos cœurs. Oh! qu'il nous apprenne toujours à trouver sa volonté bonne, agréable et parfaite.

Dans nos pénibles circonstances, nos chers collègues nous ont donné des preuves de la plus vive sympathie. Pour préserver nos deux autres enfants du terrible fléau, nous les avons éloignés de leurs frères. Ils sont depuis quelques jours, avec leur mère, chez nos amis, M. et Madame Viénot.

Nous avons bon espoir qu'avec le secours du céleste Mé-

decin, la situation de nos enfants malades n'empirera pas et que leur œil sain sera préservé. Le docteur pense que l'état d'anémie plus ou moins caractérisé dans lequel ils se trouvent, les a prédisposés au mal dont ils sont affligés. Il croit que l'air de la campagne en France améliorerait sensiblement leur santé. Le Seigneur nous montrera bientôt sans doute ce que nous avons à faire.

Il y a aujourd'hui une grande fête dans l'île de Raïatéa, à l'occasion de la dédicace d'un beau temple qui vient d'être construit au chef-lieu. Notre frère, M. Viénot, s'y est rendu. J'avais été chargé du discours de dédicace; mais l'état de mes enfants ne m'a pas permis d'accepter l'invitation et de me rendre à Raïatéa. Excusez, honoré frère, la brièveté de cette lettre. Veuillez croire à mon sincère attachement dans le Seigneur.

VERNIER.

---

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

---

### MISSIONS DU SUD DE L'AFRIQUE

Outre les missions française et vaudoise, bien connues de nos lecteurs, il existe au sud de l'Afrique d'autres missions étrangères que nous passerons rapidement en revue.

MISSION MORAVE. — Les Moraves se mirent les premiers à l'œuvre. Georges Schmidt arriva à la Colonie du Cap en 1737, et travailla pendant neuf ans dans un endroit d'abord appelé Baviaans-Kloof (la vallée des singes), mais nommé plus tard par un gouverneur hollandais, qui avait été frappé de la belle œuvre que les Frères avaient accomplie, *Gnadenhal* (la vallée

de la grâce). A cette époque, Georges Schmidt dirigeait une Eglise d'environ cinquante membres ; mais les Boers s'indignèrent de ce que les *bêtes hottentotes*, comme ils les appelaient, fussent considérées comme des hommes, et ils provoquèrent le rappel de Schmidt, qui mourut en Allemagne en 1785. Quand d'autres missionnaires arrivèrent en 1792, une vieille femme aveugle, nommée Lina, convertie par les Moraves, vint à leur rencontre, tenant à la main un Nouveau Testament que Schmidt lui avait donné. La vérité avait porté des fruits dans son cœur.

L'Eglise de Gnadenhal compte environ cinq mille membres. Les Moraves ont, dans la Colonie du Cap et la Cafrerie, vingt-deux stations ou annexes, dont cinq de fondation récente. Il y a quelques années, un gouverneur assurait qu'il aimerait presque mieux avoir ses frontières gardées par neuf stations missionnaires que par neuf postes militaires.

En 1877, l'œuvre des Moraves ne souffrit que *tant soit peu*, selon l'expression contenue dans leur rapport, pendant la guerre entre Kréli et le gouvernement britannique. Maintenant, plus de dix mille personnes sont réunies sous les soins pastoraux des Moraves.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE LONDRES. — Les quatre premiers missionnaires de la Société de Londres arrivèrent au Cap en 1799. Au premier rang parmi eux était le Dr Vanderkemp. Aux Moraves revient l'honneur d'avoir commencé à défricher le terrain parmi les Hottentots ; mais, sauf cette exception, la Société des Missions de Londres a tenu le premier rang dans ces contrées. Les premiers missionnaires de diverses Sociétés ont trouvé toujours auprès d'eux de sages directions et une aide efficace. Chez les Béchuanas, les Griquois et les Matébélés, les missionnaires de Londres ont été les seuls ouvriers. A cette heure, ils ont treize stations et annexes dans la Colonie du Cap, dix-sept en Cafrerie, trente-sept chez les Béchuanas et deux chez les Matébélés. Le Dr Moffat a traduit

la Bible entière en séchuana, et elle a été revue depuis. La liste des missionnaires de Londres contient des noms chers à tout cœur chrétien : Vanderkemp, Dr Philip, Moffat, Livingstone. Nous savons tous le profond intérêt que le vénérable docteur Moffat a pris aux récentes guerres ; il estime que les travaux missionnaires ont été retardés de cinquante ans par la guerre contre les Zoulous.

ÉGLISE HOLLANDAISE. — L'Église hollandaise du sud de l'Afrique, introduite par les premiers émigrants hollandais, a toujours été la plus grande Église coloniale et a rendu de grands services à l'œuvre d'évangélisation parmi les indigènes. La Société de Missions, fondée par de Vos, l'ami de Vanderkemp, vers 1800, a beaucoup étendu son action depuis 1848. Elle possède maintenant onze stations dans la Colonie du Cap et dans l'Etat-Libre d'Orange.

MISSION WESLEYENNE. — Les Wesleyens entreprirent leur œuvre en 1814, chez les Petits-Namaquois. Peu de temps après, ils établirent leur culte à la ville même du Cap, dans un magasin. Maintenant une chaîne non interrompue de stations s'étend tout le long de la côte, commençant au Petit-Namaqualand à l'ouest, et traversant la Colonie du Cap, la Cafrerie et la Colonie de Natal. Les Wesleyens ont aussi des stations à l'intérieur, dans l'Etat-Libre de l'Orange. En tout ils ont deux cent quarante chapelles, sans compter d'autres lieux de culte. Parmi les dix-sept mille membres de ces Églises, plus des deux tiers sont des colons. Les missionnaires remarquent avec regret, dans leur dernier rapport, l'influence de l'esprit belliqueux, et ajoutent : « Si une partie des frais de la guerre avait été consacrée, par la précédente génération, à l'établissement d'écoles et d'institutions chrétiennes, nous verrions maintenant un tout autre état de choses, soit parmi les

colons, soit parmi les indigènes. » La Bible a été traduite en langue cafre par les missionnaires wesleyens.

PRESBYTÉRIENS D'ÉCOSSE. — Les Presbytériens écossais arrivèrent en 1821 ; leurs stations sont aujourd'hui rattachées aux Eglises presbytériennes libres et unies d'Ecosse. Ces dernières Eglises ont vingt-trois stations et annexes, toutes situées en Cafrerie. En 1878, cinq de celles-ci furent absolument *mises en pièces*, selon l'expression du Dr Mac Gill, par la guerre de Cafrerie. Il serait trop long d'entrer ici dans la question politique ; mais quand le Dr Moffat et le Dr Mac Gill, pour ne citer qu'eux, parlent comme ils le font du mal incalculable causé par ces guerres aux races indigènes et aux travaux des missionnaires, ne devons-nous pas sentir que c'est une question très sérieuse et digne d'appeler d'une façon toute spéciale l'attention des chrétiens d'Europe ?

Des quarante-deux stations et annexes de l'Eglise libre d'Ecosse, le plus grand nombre se trouve en Cafrerie, et quelques-unes seulement dans les Colonies du Cap et de Natal. Son œuvre la plus importante est l'établissement d'éducation pour les pasteurs et les instituteurs indigènes, à Lovedale ; il y a là quatre cent cinquante étudiants de toutes les nations du sud de l'Afrique : Cafres, Fingous, Hottentots, Pondos, Béchuanas, Zoulous, Anglais et Ecos-sais.

Les indigènes viennent des stations de l'Eglise épiscopale, de l'Eglise wesleyenne, de la Mission de Londres, de la Mission presbytérienne, de l'Eglise libre, de l'Eglise morave, de la Société de Berlin, pour retourner, quand leurs études sont terminées, se joindre aux travaux de l'Eglise à laquelle ils appartiennent. Outre les travaux intellectuels, on s'y livre aussi à des travaux manuels ; l'institution se soutient presque entièrement elle-même. Soixante indigènes en sortent chaque dimanche pour tenir des réunions dans les *kraals* environnants ; et c'est aux ouvriers de l'institut de Lovedale

que la station de Livingstonia, dans l'Afrique centrale, doit une grande partie de ses succès.

**SOCIÉTÉ DES MISSIONS DU RHIN.** — Cette Société fut fondée en 1828, et envoya ses premiers missionnaires au sud de l'Afrique. Ses établissements sont actuellement presque en état de se subvenir à eux-mêmes, les stations les plus fortes soutenant les plus faibles. En parlant de son école à Worcester, M. Trollope fait cette remarque : « Je ne crois pas avoir jamais vu des classes mieux construites, plus propres et mieux dirigées. » Quelques-unes des stations les plus florissantes sont situées dans ce que les voyageurs appellent « les régions singulièrement lugubres, sauvages et tristes du pays des Namaquois et des Damaras. »

Ici, parmi les Bushmens errants et quelques-unes des races les plus dégradées du sud de l'Afrique, les patients efforts des missionnaires rhénans ont été couronnés de succès. Il y a maintenant chez les Namaquois des Eglises comptant de sept cents à neuf cents membres. Les Héréros de Damars, outre qu'ils soutiennent leurs instituteurs, ont contribué pour plus de mille livres sterling à l'œuvre de la Mission. Le Nouveau Testament a été traduit par les missionnaires de la Société rhénane en namaquois et en héréro.

**SOCIÉTÉ DE BERLIN.** — La Société de Berlin commença ses travaux en 1834. Elle a maintenant cinq stations dans la Colonie du Cap, cinq en Cafrerie, six dans l'Etat-Libre de l'Orange, six dans la Colonie de Natal, et vingt-deux dans le Transvaal, sans compter les stations auxiliaires. Ses missionnaires reçoivent à peine la moitié du traitement de leurs voisins anglais, et vivent très modestement. Des martyrs, dont l'histoire est peu connue, sont sortis des rangs de cette patiente armée. Encore dernièrement, pendant la guerre avec Ketchoayo et Sékoukouni, les missionnaires et leurs disciples ont dû fuir pour sauver leur vie et rester

longtemps cachés dans les gorges rocheuses des monts de Drakensberg.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS AMÉRICAINES. — La Société américaine de Missions ne commença son œuvre qu'en 1835. Elle a vingt et une stations et annexes dans la Colonie de Natal, sans compter d'autres lieux de culte régulier. Ses efforts pour établir des stations dans le pays des Zoulous, qui donnaient d'abord des espérances, ont été finalement infructueux. A Natal également, la Mission américaine a été longtemps sans réussir. « Dans une localité, » dit un journal américain, « un fidèle missionnaire travailla pendant dix ans au milieu d'un peuple qu'il trouva sans vêtements, demeurant dans des huttes de boue, où l'on ne pouvait entrer qu'en rampant sur les mains et les genoux ; en un mot, les habitants étaient dans cet état où l'homme peut à peine être distingué de l'animal. Peu à peu, son exemple et ses enseignements les tirèrent de cette situation ; le calicot et d'autres étoffes furent importés pour leur usage ; des maisons furent bâties ; quoique simples, c'étaient de véritables palais, en comparaison de leurs anciennes habitations. Cependant, comme aucune conversion n'était signalée, le comité de Boston décida qu'un champ aussi improductif devait être abandonné. Le missionnaire quitta tristement le lieu témoin d'un labeur de dix années et voyagea sur la côte. A Port-Saïd, il s'adressa au représentant du gouvernement anglais, qui s'enquit anxieusement de la cause de son retour. « Retournez à votre poste, » dit le gouverneur en entendant son récit, « je prends sur moi la responsabilité de votre maintien. Vous avez rendu au gouvernement plus de services qu'une compagnie entière de soldats ; vous avez maintenu l'ordre et semé les germes de la civilisation : les missionnaires coûtent moins que des armées. » Il tint parole. Le missionnaire retourna à son champ de travail, et, au bout de peu de temps, les Eglises apprirent avec joie

que beaucoup d'âmes étaient sorties des ténèbres du paganisme pour vivre à la lumière de l'Évangile. »

Des institutions pour les jeunes filles zouloues furent fondées par les soins des missionnaires américains ; elles portent d'excellents fruits. Miss Hance et d'autres dames missionnaires s'occupent également d'une œuvre dans les kraals. Le Nouveau Testament en zoulou est l'œuvre de la Mission américaine.

**SOCIÉTÉ POUR LA PROPAGATION DE L'ÉVANGILE.** — Quoique la première station de cette Société n'ait été fondée qu'en 1838, le nombre de ses postes dépasse aujourd'hui la centaine. Ils ont été établis dans le pays des Zoulous, la Colonie de Natal, la Cafrerie, la Colonie du Cap, le Transvaal et l'État-Libre de l'Orange. Il y a maintenant neuf évêchés missionnaires et coloniaux en relations avec l'Église anglicane.

**MISSION NORWÉGIENNE.** — La Société missionnaire norvégienne fut fondée en 1842, et sa première mission fut établie au sud de l'Afrique. Elle a sept stations dans le pays des Zoulous et une à Natal, composée d'environ trois cents convertis. Elles ont beaucoup souffert pendant la dernière guerre, et quelques Zoulous chrétiens ont été tués par leurs compatriotes à cause de leur foi.

**MISSION D'HERMANNSBOURG.** — La Société d'Hermannsburg, fondée par le pasteur Harms, en 1854, établit sa première station dans la Colonie de Natal, et, dans l'espace de cinq ans, n'envoya pas moins de cent missionnaires dans ce pays. Cette Société a maintenant quarante-sept stations, qui se font remarquer par leur caractère industriel et agricole, et sont disséminées dans le Natal, le Transvaal et le pays des Zoulous. Ces dernières ont énormément souffert pendant la guerre.

**MISSION FINLANDAISE.** — En 1866, M. Hahn, de la Mission



rhénane chez les Héréros, fut invité par un chef à porter l'Évangile au nord, dans les riches et fertiles plaines des Ovambos. Incapable de le faire tout seul, il demanda l'aide d'une Société évangélique missionnaire dont le siège est à Helsingfors, en Finlande. Un corps missionnaire, bien équipé, consistant en sept pasteurs et trois artisans chrétiens, fut envoyé en Afrique. On peut rarement, dans les premières années d'une mission, constater de grands résultats, et jusqu'ici cette œuvre a eu peu de succès sensibles.

---

## ASIE MINEURE

---

### BETHLÉEM.

Nous extrayons les passages suivants d'une lettre de M. Samuel Müller, qui est depuis de longues années missionnaire en Palestine :

« Les habitants de Bethléem, au nombre d'environ 5,500, appartiennent pour la plupart à une confession chrétienne. Ils font partie de l'Église catholique, grecque ou romaine. Il y a en outre une centaine d'Arméniens et environ 300 mahométans. Le culte des chrétiens de nom ne consiste, depuis plus d'un siècle, qu'en cérémonies mortes et superstitieuses. L'Évangile est couvert et obscurci par des ordonnances d'homme qui empêchent le développement de toute vie religieuse parmi le peuple, si exact qu'il soit à pratiquer chaque jour ses dévotions. Presque chaque dimanche, les prédicateurs lancent du haut de la chaire, contre les chrétiens des autres confessions, des foudres d'excommunication qui n'inspirent que du dégoût même à leurs propres ouailles, et affaiblissent dès lors plutôt qu'elles ne relèvent la considération des prêtres. Il ne se passe presque pas de fête

de Noël sans que des dissensions n'éclatent entre les différents partis ecclésiastiques, dont la jalousie trouble au plus haut degré la dévotion des fidèles. Que de milliers de pèlerins qui, visitant annuellement les lieux saints, n'emportent avec eux aucune bénédiction de leur voyage !

Il est par cela même d'une haute importance que le chandelier de l'Évangile soit ici rétabli dans toute sa clarté et le conseil de Dieu annoncé fidèlement aux âmes.

C'est à cela que je travaille depuis vingt ans, suppliant petits et grands « de se réconcilier avec Dieu ». Je suis entouré d'une centaine d'âmes qui ont l'occasion d'entendre, soit dans les prédications du Dimanche, soit dans les instructions bibliques et les entretiens particuliers de la semaine, les doctrines salutaires et vivifiantes de l'Évangile. La sainte semence, Dieu en soit loué, ne tombe pas toujours dans une terre stérile. Toutefois, l'ignorance des gens, jointe aux intrigues du clergé, est un grand obstacle aux rapides progrès de la Parole de Dieu.

Beaucoup d'enfants avaient déjà reçu avec joie dans nos écoles les précieux enseignements de l'Évangile ; mais on nous les a enlevés, dès qu'ils sont parvenus à l'âge de raison. C'est ainsi que nous devons répandre avec patience la bonne semence dans les cœurs des enfants de notre école d'orphelins, et d'une école du jour pour filles et garçons. Nous avons, en moyenne, 100 enfants à instruire. Notre annexe de Beitschala est desservie depuis quelques mois par un évangéliste, qui s'occupe aussi bien de l'école que de sa communauté. Une chose digne de remarque, c'est que nos écoles sont fréquentées par des enfants de toutes les confessions professées dans cet endroit et même par des enfants mahométans. Notre champ de travail n'est donc point limité. L'éducation du sexe féminin est encore très négligée ici ; il y a peu de mères de famille sachant lire. Un grand nombre d'entre elles ne savent pas même par cœur l'Oraison dominicale ou un passage de la Bible. Que peuvent faire des mères

si peu cultivées pour le bien-être matériel et pour l'âme de leurs enfants ? Jusqu'à présent l'éducation des filles a été envisagée comme chose superflue par la plus grande partie de notre population. Cette idée fautive a pourtant trouvé aussi bon nombre d'adversaires parmi ceux qui apprécient l'influence que la mère peut exercer sur son enfant et ce qu'elle vaut pour son mari.

L'expérience nous montre que l'activité missionnaire obtient généralement peu de succès quand elle ne s'adresse qu'aux adultes. Souvent d'ailleurs, la mission par les écoles est seule tolérée dans certaines localités. Les écoles sont les portes par lesquelles l'Évangile pénètre chez les adultes.

Nous attachons encore plus d'importance aux établissements dans lesquels l'enfant est élevé, instruit et soigné pendant une suite d'années. C'est certainement le moyen le plus efficace de retirer le peuple arabe de son profond abaissement.

On a eu recours à des institutions semblables dans presque tous les champs de mission, non seulement parce que les circonstances l'exigeaient, mais encore et surtout parce qu'elles étaient un moyen plus sûr et plus efficace d'atteindre le but. Nous nous proposons d'abord de ne nous occuper que des filles, mais nous avons dû admettre des garçons dans nos établissements, lorsque des chefs de famille et des scheiks bédouins du désert de Judée, dont nous sommes rapprochés, nous ont demandé de recevoir leurs fils. Comme ils étaient dans notre voisinage et que la juridiction turque les surveille moins rigoureusement à Bethléem, ils se sont mis à la recherche d'une maison convenable, où leurs enfants pourraient être instruits. Je les visite plusieurs fois par an dans leurs tentes, et je me suis mis de cette manière plus ou moins en relation avec ces nomades. Ils viennent me voir eux-mêmes assez fréquemment. C'est ainsi que s'est ouvert parmi ces hordes sauvages un champ missionnaire en dehors de Bethléem. L'admission, dans

notre petit établissement, de ces enfants du désert, en a fait une institution mixte, qui renferme, à l'heure qu'il est, neuf garçons et huit filles. Un contrat, strictement observé, les lie pour quatre, six, huit ans. Après ce temps, nos élèves sont d'ordinaire rendus à leurs familles. Ces jeunes Bédouins, en général, ont de la vie et du zèle, et nous remarquons que souvent ils saisissent l'enseignement religieux, qui est le même pour tous, avec plus de facilité que la jeunesse de l'endroit. Les enfants mahométans sont aussi aptes à recevoir l'instruction religieuse que les enfants chrétiens. Outre les doctrines évangéliques, nous leur enseignons l'arabe, l'allemand, un peu de dessin et de géographie. En dehors des heures d'école, nous les occupons à des travaux de la maison et de la campagne.

Les demandes d'admission dans notre établissement nous arrivent en grand nombre de près et de loin, de chrétiens et de mahométans, non moins que de Bédouins. Mais comme nos ressources pécuniaires et l'espace disponible ne nous permettent pas d'en recevoir plus de seize à vingt, il ne nous est pas possible de dépasser ce chiffre. Nous vivons dans un temps de disette, par suite de la guerre, et nous nous en ressentons vivement avec notre petit troupeau d'enfants. Aussi recevrons-nous, avec une profonde gratitude, tout don qui sera destiné à notre maison, quelque minime qu'il puisse paraître, et je saisis cette occasion de vous remercier de l'affection chrétienne que vous nous témoignez par vos dons et par vos prières. Le Père miséricordieux vous rendra abondamment, bien-aimés compagnons d'œuvre dans le Seigneur, ce que vous faites pour nos enfants. Permettez-nous de vous recommander encore chaudement l'œuvre que nous accomplissons ici au milieu des petits et des grands, afin que la Parole de Dieu, annoncée dans l'église et dans l'école, les gagne au royaume du Père céleste et de son Fils Jésus-Christ. »

---

## PERSE

On annonce le départ pour la Perse du fils de l'ancien missionnaire des Indes, *Hoernle*. Il est à la fois missionnaire et médecin, et pourra se rendre bien utile en un temps où le pays, en partie du moins, est de nouveau décimé par la famine. Les chrétiens nestoriens y vendent leurs enfants pour cinquante et même pour vingt-cinq francs. Il est des maisons où le père de famille mêle de l'arsenic aux aliments, afin de faire mourir tous les siens à la fois. La mission américaine qui travaille dans ces contrées a une grande œuvre devant elle.



## MONGOLIE

UN COUP D'ŒIL AFFLIGEANT SUR LA MISÈRE DES PEUPLES  
PAÏENS

Il n'existe peut-être pas de contrée aussi peu connue que la Mongolie. Elle n'a encore été visitée jusqu'ici que par peu de voyageurs et de missionnaires, et le nombre de ceux qui ont pu s'y établir est encore plus restreint. Ce sont, en somme, les Russes qui ont le plus de rapports avec ce pays essentiellement arriéré.

La capitale de la Mongolie du nord, appelée tantôt *Maimatschin* (ville de commerce), ou *Bogdo-Kurin* (camp sacré), ou enfin par les Russes *Urga* (château), est habitée par un consul russe, qui occupe une belle maison bâtie entre le quartier mongol et le quartier chinois.

La ville compte environ trente mille habitants, et dans le nombre figurent au moins dix mille prêtres ou lamas bouddhistes, car un tiers à peu près de la Mongolie est occupé par cette race de paresseux et de mendiants. Urga est consi-

dérée comme une ville sainte, parce qu'elle abrite le *Kou-touchta* ou grand saint, vers lequel se portent un nombre innombrables de pèlerins, et qui, malgré son ignorance profonde, est considéré comme une incarnation de la Divinité. Il a quinze cents esclaves et possède des richesses incalculables, bien qu'on n'en remarque pas grand'chose dans la ville.

Celle-ci se distingue par son état de complète abjection, les habitants ne le cédant guère aux animaux pour la grossièreté de leurs mœurs. Sur la place du marché se tient en permanence une troupe de mendiants affamés. On y rencontre de misérables vieilles femmes, souvent estropiées, qui se couchent au milieu du bazar, et auxquelles les passants jettent des lambeaux de couvertures, à titre d'aumône. Ces hardes sordides servent à composer une sorte de hutte, ou plutôt d'ancre, où la patiente vit dans sa malpropreté, dévorée par la vermine et entretenue par la charité publique. En hiver, la neige étend à son tour son manteau sur le gîte de la pauvre, qui ne tarde pas alors à mourir. Mais, jusqu'à la dernière heure, quel affreux tableau ! Les nombreux chiens qui se trouvent dans la ville ne tardent pas à s'approcher en voyant venir la fin de la malade, et guettent d'un œil avide une proie qui ne saurait leur échapper. Croient-ils avoir entendu son dernier soupir, ils se jettent sur leur victime ; mais un mouvement les avertissant que tout n'est pas fini, ils retournent à leur poste d'observation, jusqu'à ce que la mort ait réellement posé là sa main glacée. Alors, en quelques secondes, la curée a lieu... et il ne reste rien du cadavre... La hutte de la patiente à peine libre, une autre misérable vient s'y installer!...

Un spectacle non moins repoussant est offert en Mongolie par les cimetières. Tout près de la ville d'Urga se trouve un vaste emplacement où les morts sont portés, mais non enterrés, et simplement livrés à la rapacité des chiens et des oiseaux de proie. L'aspect de ces lieux vous fait réellement

dresser les cheveux sur la tête ; ce cimetière est complètement recouvert d'ossements blanchis, au milieu desquels errent des cohortes fantastiques de chiens, se nourrissant exclusivement de chair humaine.

A peine un cadavre a-t-il été jeté là, qu'une bande de ces quadrupèdes s'acharne sur lui, aidée dans sa funèbre besogne par les corbeaux et les vautours, se disputant cette horrible proie. En moins de deux heures, tout est dévoré... Mais, chose épouvantable, une semblable fin n'a rien de terrible pour les Mongols. Ces adorateurs de Bouddha considèrent, au contraire, comme une faveur des dieux qu'un des leurs reste le moins longtemps possible à l'état de cadavre. Si le contraire a lieu, ils y voient un signe fâcheux pour le salut de l'âme du défunt. Les chiens d'Urga sont si bien habitués à ces effroyables festins qu'ils les flairent de loin, et, au passage d'un convoi funèbre, se joignent au triste cortège ! Il n'est pas rare même de voir les chiens de la hutte du défunt faire partie de la bande vorace.

Ce mélange de prêtres avides de gain et de misérables mendiants se rencontre dans toute la Mongolie. Le culte se compose de longues prières inintelligibles et d'une adoration toute matérielle et stérile. Le peuple n'a que des intérêts et des préoccupations terrestres, et, à part l'élève des chameaux et des moutons, les plaisirs de la table, la chasse, la course et la débauche, il ne connaît pas autre chose, si ce n'est une légion de superstitions populaires qui l'enlacent comme un réseau. Le Mongol, en effet, se croit environné de toutes les sorcières et de tous les démons imaginables. Les diseurs de bonne aventure et les enchanteurs sont très honorés, et il serait difficile de compter les exorcismes dont ils font usage. Pour ne citer que quelques superstitions, disons, par exemple, que, par un ciel couvert et après le coucher du soleil, on ne peut ni vendre ni acheter du lait, sans faire éclater aussitôt une épizootie quelconque, selon la croyance

locale. Le nom d'un père ou d'une mère ne doit jamais être prononcé, il est interdit de parler à l'avance d'un projet de voyage, ou de s'asseoir sur le seuil de sa hutte, ce qui provoquerait les plus grands malheurs, et ainsi de suite.

On a l'habitude de faire dire pendant quarante jours des prières pour le repos des morts, contre bon paiement, cela va sans dire. Tant pis pour les pauvres qui ne peuvent pas s'acquitter de leurs obligations ! Pour les princes et les grands, ces services commémoratifs ont lieu jusqu'à deux ou trois ans après le décès, et sont, bien entendu, reconnus par des legs pieux et de riches dotations.

Voilà, certes, du paganisme, si quelque chose peut mériter ce nom. Et quand on se dit qu'il en est ainsi partout où s'étend la couleur noire sur nos cartes missionnaires, on se prend à frémir à l'idée de tels abîmes de misère physique et morale.

Qui nous portera secours et contribuera à transformer bientôt les noires steppes du paganisme en champs fertiles et bénis ?

---

## INDOUSTAN

### UNE LETTRE DE MANGALORE

« Le 19 décembre dernier, » écrit le missionnaire Hoch, « devait avoir lieu à *Mandscheswara*, à quatre lieues d'ici et au bord de la mer, une fête païenne en l'honneur du dieu-serpent, *Subraja*. Le 16 décembre, je me mis en route avec nos élèves missionnaires au nombre de vingt-six, et fus rejoint bientôt par mon collègue Graeter. Nous nous partageâmes en deux bandes, et nous mîmes en devoir de prêcher partout où c'était possible. Un jour que j'avais précisément prêché sur ces paroles : « Ne sais-tu pas que la bonté de Dieu te convie à la repentance ? » un jeune homme s'approcha et entra en



conversation avec moi. Je lui parlai de Jésus, lui lus la parabole de l'enfant prodigue, et lui recommandai la lecture de quelques *traités*. Quelle ne fut pas ma joie de le voir, après quelques minutes d'entretien, sortir de sa poche quelques pièces de monnaie et demander à acheter des livres ! Puissent ces pages devenir, entre les mains de Dieu, l'instrument d'une conversion nouvelle, et amener ce chercheur encore hésitant à la perle de grand prix !

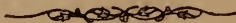
Le jour principal de la fête, nous eûmes beaucoup d'auditeurs, car la foule était si compacte qu'à peine pouvions-nous nous y mouvoir. Bientôt arriva le moment où le char du faux dieu devait être promené. Le colosse était là, devant nous, avec ses deux roues géantes et sa coupole rouge, semblable à une pagode roulante. Le bruit, les armes à feu, la musique, tout indique que le moment solennel est arrivé. Des centaines de fidèles s'attellent à la lourde voiture et s'efforcent de l'ébranler. C'est un tapage indescriptible. Enfin le colosse s'avance lentement, péniblement. Au moment où il passa devant nous, nous entonnâmes, sur la mélodie du choral de Luther, un chant résonnant comme une hymne guerrière, ce qui attira autour de nous une foule de curieux. Mon collègue Graeter leur expliqua alors ce que voulait dire ce que nous avions chanté, et leur démontra que leurs faux dieux n'étaient rien. Ils nous regardèrent étonnés, mais sans laisser éclater leur fanatisme.

Le dimanche suivant, nous visitâmes encore le bazar ; nous y trouvâmes peu d'auditeurs, mais beaucoup plus de résistance et de raillerie que les jours précédents. Cela m'amena à converser avec un prêtre qui voulait me faire des objections. Bien que j'eusse préféré m'entretenir avec lui en tête-à-tête, plusieurs passants s'étaient joints à nous pour assister à la discussion. Je lui parlai du paganisme, et lui fis jeter un rapide coup d'œil sur l'histoire sainte. Bientôt un autre interlocuteur se mêla à l'entretien, donnant tort au prêtre. Il était visible qu'il avait reçu quelque connaissance

du christianisme, et quand je l'interrogeai à ce sujet, il m'apprit qu'il avait suivi pendant un certain temps l'école du missionnaire Hoch. Je lui appris que c'était mon père ; en entendant cela, il me fit un grand *salem* (salut), me dit qu'il était complètement persuadé de la vérité de l'Évangile, mais qu'il ne pouvait se décider à perdre sa caste en se tournant vers le christianisme. Combien y en a-t-il qui restent ainsi à la porte, sans pouvoir se résoudre à faire le pas décisif !

Au retour de cette fête, nous constatâmes que, si ces assemblées ne nous fournissent pas l'occasion d'opérer des conversions rapides, elles nous permettent du moins de nous montrer au peuple avec notre trésor, de protester contre son culte idolâtre, et d'inviter les païens à venir entendre l'Évangile du salut. Ceci déjà suffit, parfois, à impressionner les gens. C'est ainsi qu'un riche *konkani*, qui rendait visite à mon confrère, lui dit, en présence d'un prêtre assis près de lui, que les missionnaires protestants ne reculent devant aucune peine pour répandre leurs croyances, tandis que les prêtres païens ne songent qu'à bien vivre et à se faire donner beaucoup de présents.

J'ai, dans ces derniers temps, pris à tâche de rendre visite aux brahmines dans leurs propres demeures. Il en existe beaucoup parmi eux qui aspirent vraiment à devenir chrétiens, mais sont encore retenus par des liens extérieurs et manquent du courage nécessaire pour tout briser. D'autres sentent l'aiguillon de leur conscience, mais n'arrivent pas à trouver la paix. Il est grandement temps d'aller au-devant de ces âmes travaillées. C'est une œuvre considérable et qui ne peut être entreprise qu'avec beaucoup de prières. »



## JAPON

## UN INCENDIE A HAKODATI

On sait que le Japon est le pays des incendies. Les maisons, en effet, y sont très légèrement construites au moyen de planches et de tiges de bambous, et les cloisons intérieures sont tout simplement composées de parois de carton. Ajoutons à cela que nul peuple n'est moins prudent que celui-là dans le maniement du feu, et se sert de vases de braise allumée pour la cuisine et de lanternes en papier pour l'éclairage ; le service des pompiers est encore plus que primitif, et, dans beaucoup de localités, l'eau est extrêmement rare. Il n'est donc pas étonnant qu'on entende parler journellement de villes ou de bourgs entiers détruits par le feu. Mais ce qui nous afflige le plus dans ces sinistres, c'est que trop souvent les établissements de nos missionnaires sont condamnés à subir le sort commun, et, malgré tous les efforts, ne peuvent être arrachés aux flammes dans ces immenses étangs de feu.

Le 6 décembre dernier, par exemple, éclata, dans la grande ville de Hakodati, un incendie qui détruisit deux mille cinq cents habitations japonaises, tous les établissements publics et la plupart des maisons des Européens.

La mission américaine et la mission anglaise ne furent pas épargnées. Le feu avait pris dans le voisinage du petit temple anglais, et aussitôt l'on se mit en devoir de préserver l'édifice du contact des flammes ; mais le foyer de l'incendie était trop vaste pour qu'on pût résister longtemps à l'élément destructeur, et bientôt, le temple fut, lui aussi, envahi par le feu. Le missionnaire Dening se hâta aussitôt de voler au secours des siens, occupés à déménager les meubles, les habits, les livres, et, croyant pouvoir mettre le tout en sûreté dans un jardin voisin. Mais, quand la maison eut

pris feu, tout le mobilier exposé à l'air ambiant surchauffé ne tarda pas à être détruit, et, parmi les objets perdus, se trouvait une traduction japonaise à peine terminée du premier livre de Samuël, ainsi que plusieurs autres manuscrits importants. Les habits même que le missionnaire portait sur lui s'enflammèrent par la réverbération ; il dut prendre la fuite avec les siens, et resta la nuit entière à errer d'un lieu à l'autre sans trouver d'abri. Séparés par un mur de feu d'une station missionnaire voisine, les malheureux ne pouvaient songer à essayer de l'atteindre ; mais bientôt les enfants succombant de fatigue et de faim, il ne resta d'autre ressource que d'affronter le danger, et l'on arriva au but à travers les flammes et la fumée.

A combien de dangers, dont nous avons à peine l'idée, sont exposés ces fidèles serviteurs de Christ, tandis que nous jouissons tranquillement de notre bien-être ! Apprenons à penser davantage à eux, et à les comprendre toujours dans nos prières.

---

#### NOUVEAUX CONVERTIS

La petite ville d'Imabari, dans l'île de *Schikokou*, compte depuis le 21 septembre dernier une communauté évangéliste qui se compose de sept personnes. Bien que ce nombre soit petit, il peut être considéré comme un grand succès, les missionnaires ne travaillant dans le pays que depuis un peu plus de trois ans.

Parmi les sept nouveaux convertis, s'en trouve un qui vint annoncer avec tristesse au missionnaire l'impossibilité où il était de continuer son métier en embrassant le christianisme. Comme il était tailleur de pierre, le missionnaire ne comprit pas d'abord en quoi sa conversion pouvait contrarier sa vocation. L'artisan lui expliqua alors qu'il avait jusque-là presque uniquement gagné sa vie en taillant de

petites figures de divinités japonaises. Ce n'avait donc pas été, pour cet autre Démétrius, un petit sacrifice que celui de son travail, d'autant plus qu'il devait se contenter désormais d'un gain fort médiocre, et entretenir ainsi une femme et quatre enfants.

Un autre néophyte, en sa qualité de marchand de riz, a dû se résoudre à une grande diminution de gain en observant la sanctification du dimanche, et c'est ainsi que bien des obstacles, bien des usages locaux, viennent entraver les progrès du christianisme, et rendre plus importantes encore les conquêtes qu'il peut faire.

---

## NOUVELLES ET VARIÉTÉS

---

AFRIQUE ORIENTALE. — Nous avons parlé, il y a un mois, de l'heureuse arrivée de MM. Wilson et Felkin et des envoyés du roi Mtésa à Londres.

Ces messieurs n'ont pas suivi la voie du Nil, soit que le fleuve ne soit pas navigable à ce moment de l'année, soit qu'ils n'aient pas rencontré de bateau à vapeur. Ils ont pris une route plus vers l'ouest et se sont rendus de Lado à Khartoum par Schaka et Shegga, entre le 10° 10' de latitude et le 27° 50' de longitude. Ils ont voyagé sous la conduite de Gessi Pasha, un des lieutenants du colonel Gordon.

Le colonel Gordon, actuellement en Angleterre, a fourni aux membres du Comité des Missions de Londres d'importants renseignements sur la situation politique du territoire égyptien qui avoisine le haut Nil.

Par le seul fait du départ du colonel, la route d'Ouganda par le Nil devient impraticable aux missionnaires, ils devront prendre la voie de Zanzibar. Il est à craindre que l'anarchie

et le commerce des esclaves ne reprennent une nouvelle vigueur dans ces vastes régions dans lesquelles le colonel Gordon, grâce à son énergie, avait presque entièrement rétabli l'ordre.



#### DERNIÈRES NOUVELLES DU PAYS DES BASSOUTOS

Depuis le 21 juillet, on reçoit presque journellement à Londres des dépêches du Cap portant qu'un grand nombre de Bassoutos refusent de rendre leurs armes. Ils auraient intercepté celles du chef Letsié au moment où il les faisait porter chez le résident anglais, M. Griffith ; un conflit sanglant aurait eu lieu entre le parti de la résistance et certains Fingous, reçus autrefois dans le pays par le chef Moshesh, qui se sont hâtés de remettre leurs fusils, et, comme encouragement, ont obtenu du magistrat la permission de les garder, moyennant un port d'armes. Tout cela est fort alarmant, mais les dépêches varient et les rapports que l'on reçoit au Cap sont généralement exagérés. Espérons encore, et supplions le Seigneur de ne pas permettre que ces troubles amènent une guerre.



#### ERRATUM.

Le nom de l'une des localités du canton de Vaud où M. Coillard s'est fait entendre a été mal orthographié dans notre dernière livraison. A la page 266, second paragraphe, 3<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> lignes, au lieu de *Greux*, lisez *Greng* (qui se prononce Grain).

*Le Gérant* : EUGÈNE CASALIS.

## SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

## MISSION DU PAYS DES BASSOUTOS

## LE CHEF MOLAPO

Lorsque nos missionnaires pénétrèrent, pour la première fois, dans le Lessouto, en 1833, ils virent apparaître sur les rives du Calédon deux jeunes noirs costumés à la manière des seigneurs de ces contrées et accompagnés d'une nombreuse escorte. C'étaient Letsié et Molapo, les deux fils du chef Moshesh par sa grande femme Mamohato, c'est-à-dire les futurs héritiers de son pouvoir. Ils étaient venus à la rencontre des missionnaires pour leur apporter les premières salutations de leur père et des paroles d'encouragement de sa part. Bientôt après, Moshesh les plaça à Morija avec un certain nombre de ses sujets, pour y recevoir les enseignements des envoyés de nos Eglises protestantes de France.

Au bout de sept années d'instruction, Molapo, le cadet, se déclara pour l'Évangile et reçut le baptême. Sa conversion fut une de celles qui n'eussent laissé aucun doute au pasteur le plus circonspect et le plus exigeant. Intelligence surprenante des faits bibliques, piété expansive et scrupuleuse, réforme complète dans la conduite, zèle tout à la fois

ardent et sage, rien n'y manquait. Entre autres preuves de son respect pour les prescriptions de la Parole de Dieu, Molapo s'était publiquement prononcé contre la polygamie, avait fait bénir son mariage selon le rite chrétien, et faisant faire les orgueilleuses prétentions de son rang et de son sexe, avait encouragé sa jeune épouse Lydia Mamoussa, convertie un peu avant lui, à le devancer dans l'Eglise naissante. L'acquisition d'un tel disciple était d'autant plus précieuse qu'il commençait à se faire remarquer par sa perspicacité dans les jugements qu'il était déjà appelé à rendre, par sa vigueur dans le maniement des hommes, et par sa bravoure lorsqu'il s'agissait de défendre le pays. Il devint le favori de son père, des missionnaires et de tout le peuple.

Il y avait là pour lui un piège dont il sut d'abord se défier, mais qui devait plus tard lui devenir fatal. Son humilité devant Dieu, fruit de la conversion, n'avait pas détruit en lui un grand fonds d'ambition. Il lui était difficile de s'agrandir, comme chef, à côté de son frère Letsié auquel son droit d'aînesse assurait le gouvernement presque exclusif du district de Morija. Moshesh, comprenant qu'il y avait là pour ses deux fils une cause de malaise et de secrète jalousie, et ne voulant pas sacrifier Molapo, lui proposa d'aller occuper une autre région, au nord de Thaba-Bossiou. C'était celle où il était lui-même né, qu'il avait dû quitter pour pouvoir mieux se défendre à une époque désastreuse, et où des temps meilleurs permettaient de ramener une grande population. La condition mise à cela, c'était qu'un missionnaire de notre Société allât s'établir avec Molapo dans cette ancienne province. Le père et le fils le demandaient avec instance.

Malheureusement, des difficultés fort sérieuses, pour ne pas dire insurmontables, s'opposèrent alors à ce que la mission satisfît à cette partie si essentielle du projet. Ce n'est pas, hélas! la seule fois que notre faiblesse et l'attente trop prolongée de futurs moyens d'action nous ont fait perdre



de précieuses occasions de hâter l'extension de notre œuvre dans le Lessouto et ailleurs. Moshesh résolut de prendre patience, mais Molapo crut discerner chez ses conducteurs spirituels le secret désir de lui imposer, au nom de ses devoirs de chrétien, une soumission intempestive et nuisible à ses intérêts terrestres. De là un dépit recouvert d'abord des formes les plus respectueuses, mais qui allait s'accroître avec nos retards et devait lui devenir fatal au point de vue religieux.

Il se contenta d'abord de visiter de temps en temps les terres qui lui étaient destinées. Il y allait avec quelques-uns de ses sujets qui partageaient sa foi ; ils y observaient ensemble le dimanche et tâchaient de s'édifier mutuellement de leur mieux. Mais bientôt les visites devinrent plus fréquentes et plus longues. Il s'accoutuma insensiblement à se passer de soins pastoraux réguliers. Il y eut autour de lui comme une invasion de païens et de renégats qui espéraient échapper dans le nouveau district aux prédications des missionnaires. La tête lui tourna au milieu des obsessions, des flatteries de cette population hostile à l'Évangile, et des pièges qu'elle lui tendait. Les guerres causées par l'intrusion des blancs firent plus tard de sa demeure un foyer de résistance et d'invectives contre tout ce qui procédait de notre race. Il retomba dans la polygamie, et après avoir toléré les pratiques païennes, les remit en vogue. Voulant faire tout plier devant lui, il se mit à dépouiller et à maltraiter les chrétiens qui l'avaient suivi par attachement pour sa personne et avec l'espoir de le voir revenir à de meilleurs sentiments.

Le mal était déjà très grand, et en apparence presque irréparable, lorsque, en 1847, M. Keck alla essayer à Cana ce qu'il pourrait faire pour Molapo et ses gens ; malheureusement, de grands embarras financiers survenus à notre Société en 1848 et l'attitude décourageante du chef obligèrent la Conférence à abandonner indéfiniment ce poste.

En juillet 1859, M. Coillard s'établit définitivement dans le voisinage immédiat de Molapo, à Léribé. Il fonda là une belle et durable station qui brille au milieu des ténèbres environnantes et qui finira certainement par éclairer la région tout entière, s'entourant d'annexes, comme elle le fait depuis un certain temps. Attiré par les restes des qualités natives de Molapo, autant que mû par la plus profonde pitié pour cette âme égarée, il n'a cessé de lui rappeler le chemin du bercail. Il a eu presque constamment sous les yeux le déchirant et incompréhensible spectacle de violences alternant avec des remords qui allaient parfois jusqu'à la démence. Molapo, au milieu de ses plus grands égarements, n'a jamais entièrement renoncé à la lecture de la Parole de Dieu et à la prière. Cet homme, qui a été tout à la fois son ami et son adversaire, M. Coillard apprenait l'autre jour sa mort, de la manière la plus inopinée, en ouvrant un journal dans une gare à Londres. Cette nouvelle lui a été depuis confirmée par une lettre de M. Jousse, qu'il nous a envoyée et qui va suivre ces quelques mots d'introduction.

Tant M. Jousse que M. Coillard se demandent s'il est possible que l'âme de Molapo n'ait pas trouvé grâce devant Dieu. Nous nous le demandons avec non moins de sollicitude, nous qui avons avec Arbousset assisté à sa conversion, versé sur son front les eaux du baptême et reçu la confiance de ses premières luttes spirituelles. Ce qui nous donne de l'espoir, c'est que Molapo a passé ses dernières heures à écouter les prières et les saintes lectures faites par la femme de sa jeunesse, l'excellente Lydia Mamoussa, la première de toutes les femmes du Lessouto qui ait été baptisée. C'était en 1839, et depuis lors, malgré les chagrins que lui a faits son mari, les mauvais exemples qu'il lui a donnés, elle n'a jamais cessé de lutter pour lui devant Dieu et de se conduire en chrétienne fidèle.

---

*Lettre de M. Jousse à M. Coillard sur la mort et les obsèques  
du chef Molapo.*

5 juillet 1880.

Mon cher frère,

C'est à moi qu'il revient de vous informer des événements survenus dans votre ancienne station. Molapo a cessé d'exister; il est mort dans la nuit de lundi dernier, 28 du mois de juin. Depuis bien des jours, les messagers se rendant de Lérivé à Moriija se succédaient sans relâche, et chacun d'eux annonçait que l'état du chef allait en empirant. Si on en croit la rumeur publique, sujette à caution dans des circonstances pareilles, sa fin aurait été hâtée par une médecine violente qui lui a été administrée, à sa requête, par une femme qui ne lui aurait pas caché que ladite médecine pouvait lui être fatale.

Pendant les derniers jours de sa vie, Molapo était en quelque sorte gardé à vue par deux vieux serviteurs qui ne voulaient pas laisser approcher les chrétiens; le missionnaire lui-même n'a été admis que lorsque le malade était déjà privé de l'usage de la parole. Toutefois, Lydia et Rahabe furent appelées, et par leur moyen la grande voix de Dieu a pu se faire entendre au moribond. Les détails que je vous transcris ici, je les tiens de notre Moshé Moussetsé, qui m'en a garanti la vérité. Les deux femmes susmentionnées ont lu la Parole de Dieu à Molapo et prié avec lui. Une nuit, il fondit en larmes, demanda qu'on le sortit d'où il était et qu'on le conduisit *chez le missionnaire*. Que s'est-il passé dans cette âme, autrefois le temple du Saint-Esprit et devenue la demeure de Satan? Nul ne le sait, et si personne ne peut dire qu'il y a eu un retour vers Dieu, nous devons attendre, pour être au clair sur cette question-là, le jour des grandes révélations.

En prévision de la mort de son frère, Letsié avait donné des ordres pour que le corps fût apporté à Thaba-Bossiou,

où se trouvent les tombeaux de la famille de Moshesh. En l'absence d'un menuisier, notre frère Dormoy a fait le cercueil, et jeudi, à midi, le wagon qui le portait arrivait sur le bord du plateau de Bérée en face de la station; il était escorté par environ un millier d'hommes. Du wagon, le cercueil fut porté à bras jusqu'à ce côté-ci de la rivière où l'attendait une autre voiture. Comme le cortège funèbre s'approchait de la station, j'allai à sa rencontre avec nos frères Kohler et Dormoy, et nous l'accompagnâmes jusqu'à une certaine distance; l'enterrement devait avoir lieu le lendemain. Ce même jour, nous arrivaient notre ami Dieterlen et Mademoiselle Julie Keck; le lendemain, les familles Casalis, Dyke père et fils, tous invités par le chef. Je me sentais heureux de ne pas être seul dans une circonstance qui devait réunir des milliers d'auditeurs auprès d'une tombe. Sur les trois heures environ, le cortège partait de la maison de Moshesh. En tête, mais derrière les pasteurs officiants, Letsié, M. Griffith, Ch. Maitin, les missionnaires et leurs femmes. La masse des assistants était si considérable et si compacte que la terre tremblait sous nos pas. Je n'essaierai pas de dépeindre la scène imposante qui s'offrit à mes regards, lorsque, monté sur un talus, mes yeux se promenèrent sur cette foule recueillie et émue. Chargé de prendre la parole devant ces milliers d'âmes immortelles, dont un grand nombre ignorait les vérités du salut, j'aurais voulu qu'un ange pût prendre ma place et les amener aux pieds du Sauveur. Oh! comme alors on se sent faible et misérable, et avec quelle ardeur on crie: « Parle, toi, parle, Seigneur! » Letsié était ému, les femmes en grand nombre sanglotaient. En votre nom, je dis un solennel adieu à cette dépouille que nous allions confier à la terre et je cédaï la parole à M. Dyke père. Jonathan, le fils aîné de Molapo, pleurait silencieusement à côté de nous. La prière et le solennel: « Tu es poudre, et tu retourneras en poudre » prononcés, la fosse fut comblée, et pendant qu'on recouvrait le cercueil, et bien avant sans

doute, cette question s'imposait à tous : « Qui gouvernera à la place de Molapo ? »

La cérémonie funèbre terminée, les missionnaires se retirèrent, mais le peuple resta là, avec ses chefs, autour de cette tombe encore toute fraîche, et Massoupa se rendit l'interprète des sentiments de tous en demandant : « Qui remplacera le défunt ? » Letsié, s'adressant à Jonathan, lui demanda s'il se sentait de force à porter cette lourde tâche ; il répondit : — « Oui, avec le secours de Dieu. » Letsié : — « Tu as bien dit, mon fils, avec le secours de Dieu, car sans lui nous sommes incapables de le faire. » Puis, Letsié se mit à prier d'une façon si touchante qu'on en était ému jusqu'aux larmes.

Il est probable que notre frère Dormoy vous écrira et vous donnera, sur le triste événement qui nous a réunis, des détails que j'ai omis ; mais comme j'étais le seul de ceux qui vous avaient conduit, il y a vingt et un ans, chez Molapo, et que, depuis lors, j'ai toujours pris un intérêt réel à cet homme que vous avez aimé et que j'ai aimé aussi, j'ai cru devoir vous communiquer ces détails, jetés en hâte sur le papier, pour qu'ils vous arrivent le plus tôt possible.

C'est vendredi que l'enterrement de Molapo a eu lieu ; un grand *Pitso* avait été convoqué pour le lendemain dans le but d'entendre les députés qui avaient été envoyés au Cap pour plaider auprès du Parlement la cause des Bassoutos au sujet du désarmement. Invités par le chef Letsié à assister à cette grande assemblée, nous nous y rendimes tous ; M. Griffith et plusieurs membres de la magistrature avaient aussi été invités. Vous qui êtes au courant des affaires du pays, vous pouvez comprendre l'importance des matières qu'on allait traiter ; c'était la vie ou la mort qui devait résulter des discours du peuple et des décisions qu'allaient prendre les chefs. Ramabirikoé, dans une allocution remarquable par sa netteté et sa précision, rendit compte de la mission qui leur avait été confiée et termina en disant que leur requête ayant

été rejetée, il n'y avait plus qu'une chose à faire : « remettre les armes. » Jonathan prit la parole et dit qu'il marcherait sur les traces de son père ; ce dernier avait dit qu'on se soumit au gouvernement de la reine, et il se soumettrait. Les orateurs qui ont pris successivement la parole ont soutenu ou combattu le désarmement. Letsié a prêché la soumission, et nous avons lieu de croire qu'il sera obéi, quoique ses fils, la plupart du moins, soient opposés à cette mesure du gouvernement. Après tous, M. Griffith a été invité à prendre la parole, et dans un langage à la fois digne, élevé et paternel, il a invité les Bassoutos à se soumettre, les assurant que le gouvernement n'était animé que de bonnes intentions à leur égard. Invité à terminer par la prière, je le fis d'un cœur ému, après quoi il y eut des acclamations pour la Reine, pour Letsié et pour M. Griffith. Japhéta (1), le fou que vous connaissez, proposa aussi un hurra pour les Eglises de France, mais je ne me suis pas senti disposé à mêler ce nom cher à nos cœurs aux clameurs d'un pitso.

Tout s'est donc bien passé, et nous pouvons espérer que le calme reviendra en dépit de la frayeur qui règne partout et qui a fait partir plusieurs marchands. L'alarme est grande ; à Masérou, on a cru avoir de *grands sujets* de craindre que les blancs ne fussent massacrés, ce qui m'a paru un outrage au caractère des Bassoutos. Ils peuvent protester contre un décret injuste, mais aller jusqu'à se montrer cruels, pour y croire, j'ai besoin de le voir.

En terminant, je vous dirai combien il nous a été doux de recevoir tous nos amis ; quel privilège que celui de ne former *qu'un cœur et qu'une âme!*

Votre tout dévoué,

TH. JOUSSE.

---

(1) Homme très pieux, mais sujet à des mouvements d'exaltation déplacée.

## LETTRE DE M. COILLARD

Londres, 6 août 1880.

*Londres!* Encore une borne que nous passons, une nouvelle étape que nous venons de faire ! Quelques-unes encore peut-être, puis viendra la dernière, et le voyage sera terminé. C'est ainsi que la vie, à mesure que nous avançons, devient de plus en plus solennelle.

Londres, c'est le centre du tourbillon de la vie commerciale moderne. Et cette vie se personnifie en quelque sorte dans ce labyrinthe de voies ferrées, dans ces trains qui se croisent, s'entrecroisent, sifflent, jusque sur les toits des maisons ou — comme s'il n'y avait plus de place au soleil — s'enfoncent et circulent dans des profondeurs obscures, sous les fondements de la cité fiévreuse, vomissant partout des flots d'êtres humains. A voir ces multitudes se presser, se coudoier, courir hors d'haleine à leurs affaires, l'étranger éprouve une pénible impression. Après tout, Londres est un désert pour lui s'il n'y connaît personne. Je comprends la détresse de ces deux enfants que nous trouvâmes un jour tout sanglotants. Ils avaient perdu de vue leurs parents, et dans ces milliers de gens qui passaient et repassaient devant eux, et les bousculaient au besoin, ils ne voyaient que des étrangers. Ils se sentaient tout seuls. On dit que, dans ce mouvement perpétuel des masses, il n'est pas permis au pauvre de s'arrêter. Veut-il reposer un instant, sur le seuil d'une porte, ses membres fatigués, aussitôt un sergent de ville est là qui lui crie sans pitié : « Move on ! move on ! » Passez plus loin ! et plus loin il passe pour s'entendre répéter le même ordre impérieux : « Passez plus loin ! » — jusqu'à ce qu'enfin il cherche un refuge dans le tombeau.

Malgré tout cela, j'aime Londres. Il y a vingt-trois ans, j'y passais pour me rendre en Afrique. Je ne savais pas un mot

d'anglais. Nous y séjournâmes dix ou douze jours avec M. et Madame Daumas. La veille de notre embarquement, j'avais fait un achat important de livres. Mais lorsqu'on me les apporta le soir à notre hôtel, quelle ne fut pas ma douleur de découvrir que j'avais perdu le billet de banque pour lequel j'avais changé toute ma monnaie française ! Le chef de la maison, un chrétien, acquitta mon compte, mais nous partions le lendemain matin à huit heures. Je passai toute la nuit à prier, à débiller, tourner et fouiller chaque objet imaginable : en vain. D'aussi grand matin que possible, accompagné d'un ami, je me rendais aux magasins où j'avais la veille fait des emplettes. Mais l'idée de chercher un billet de banque à Londres, dans des magasins ! On me rit au nez. Je rentrais donc triste à notre logement où les fiacres nous attendaient déjà, quand, passant devant l'hôtel des postes, j'entendis une voix m'appeler. Je me retourne et j'entre dans un magasin de papeterie. « Pardon, Monsieur, n'avez-vous pas acheté quelque chose ici hier ? — Oui, du papier et un encrier ; pourquoi ? — N'avez-vous rien perdu ? — Mais oui, j'ai perdu un billet de banque, l'auriez-vous peut-être trouvé — Le voici, vous l'avez laissé tomber hier de votre portefeuille.... » On comprend mon émotion. Je ne revenais pas de mon étonnement. Retrouver un billet de banque perdu à Londres, dans la Cité, cela tenait du miracle ! Ce jeune homme qui me le remettait n'avait pas besoin de m'apprendre qu'il craignait Dieu. Il était membre de l'Union chrétienne des jeunes gens. On m'attendait avec impatience. Madame Daumas inquiète guettait à la fenêtre, et d'aussi loin qu'elle le put me questionna par signes. Lui montrant le précieux billet, je lui criai : « Je l'ai trouvé, je l'ai trouvé ! » Et quelques instants après, nous avons quitté Londres et nous nous embarquions pour l'Afrique.

Cette fois ci, mes impressions de Londres, pour être différentes, n'ont pas effacé les premières, au contraire. Il est vrai qu'à côté d'une grande opulence, il y a une abjecte mi-



sère. Mais rien de plus touchant que de voir la générosité, la charité et l'activité que déploient les chrétiens. Les Anglais sont riches, dit-on. Oui, mais ils savent *donner*, et au besoin *se donner* ; reconnaissons-le. Je n'apprendrais rien aux amis des missions si je leur faisais la nomenclature des œuvres individuelles qui se poursuivent à Londres, les œuvres de miss Mac Pherson, de Dr Barnardo, George Holland, M. et Madame Guinness et d'autres. Elles sont constamment devant les yeux du public. Une de celles qui nous a le plus intéressés, c'est celle des « cafés. » En passant devant ces « palais (1) », vous ne les trouvez en rien différents des autres ; mais entrez, tout change. Pour quelques sous, vous avez d'excellent café ou thé, à volonté, avec pain, beurre, confitures, etc., vous pouvez même vous y assurer un bon lit moyennant une rémunération très modique. Et puis, derrière, se trouve une salle bien éclairée qui se remplit tous les soirs, et où l'on prêche l'Évangile. Je n'oublierai pas de sitôt le bon accueil qu'on nous y fit deux ou trois fois, et avec quel sans-façon on applaudissait ce que j'avais à dire. Ces pauvres gens voulurent faire une collecte. Je ne m'attendais qu'à quelques sous, et on me remit plus de 50 francs. Un cocher de fiacre, à l'issue de la réunion, vint à moi et me dit : « C'est moi qui vais vous reconduire chez vous dans ma voiture. » Au bout d'un moment, il nous faisait rouler, et rien ne put le décider à accepter des mains d'un ami le prix de la course.

Nous avons trouvé plusieurs de ces cochers de fiacre, en qui nous avons reconnu des frères en Christ. De telles rencontres à Londres sont particulièrement agréables. Que ceux donc qui vont dans les « carrefours », comme ceux qui parcourent les « chemins et les haies » pour presser les pauvres et les mendiants d'entrer dans la salle du festin, prennent courage, leur travail n'est pas vain devant le Seigneur.

---

(1) Nom que les Anglais donnent à des débits de liqueurs fortes.

(Note des Réd.)

Des réunions qui nous ont tout spécialement intéressés sont celles de Mildmay. Comme nos journaux religieux en auront sans doute beaucoup parlé, je ne m'exposerai pas à raconter ce que vous savez déjà. Les œuvres de Mildmay, diaconesses, écoles, classes de toutes espèces pour les grandes personnes, hommes et femmes, humbles à leur origine, ont pris une extension considérable. Un homme de Dieu, le fondateur, feu M. Pennyfather, conçut l'idée d'avoir tous les ans des réunions pour les chrétiens de toutes dénominations, où des hommes éminents traiteraient des sujets spéciaux. Cela répondait à un besoin général. Aussi y accour-on de tous les comtés de l'Angleterre... Une magnifique salle a été construite qui peut contenir de deux mille cinq cents à trois mille auditeurs. Et en y entrant, je n'ai pu m'empêcher de désirer que nous en eussions une aussi de ce genre à Paris. Dans un temps où les *conférences* sont devenues le genre populaire et où les chrétiens de toutes dénominations se recherchent pour des œuvres communes, un local pareil est indispensable, et je ne suis pas peu étonné que personne n'ait encore pris l'initiative pour en jeter les fondements. Pourquoi Paris n'aurait-il pas aussi son Exeter Hall, ou, si vous le voulez, sa *salle de la Réformation* ?

Nous avons entendu des discours admirables du Dr Bonar, d'Aitken et de notre cher frère Th. Monod. Mais un des traits caractéristiques de ces réunions, c'est la part qu'y ont prise des laïques, des hommes comme M. Stev. Blackwood, lord Polwarth. Quelle puissance il y a dans la piété de tels hommes ! J'ai remarqué la même chose partout où j'ai été ; les laïques ont forcé la consigne et se sont mis à la brèche, même dans l'Eglise anglicane. Et ce qui m'a non moins étonné, c'est leur connaissance des saintes Ecritures. De fait, partout où vous allez maintenant, vous n'entendez parler que de « Bible readings. » On dirait que ce n'est que maintenant que l'on vient de découvrir cette mine de diamants. Aussi jamais n'en avait-on tiré de plus grandes richesses.

Quant aux réunions de Mildmay, quelque belles qu'elles aient été, je crois qu'elles l'auraient été bien davantage encore s'il y avait eu plus de spontanéité, et si, au lieu de deux ou trois orateurs désignés d'avance, on avait pu en entendre d'autres. A part les conférences toutes consacrées à l'édification, il y a eu aussi des réunions particulières qui se tenaient soit dans les locaux moins vastes, soit en plein air, et réunissaient ainsi un choix d'adhérents. Comme il y en avait six, sept, et même, je crois, huit à la même heure, il était impossible de les suivre toutes. Nous avons eu la part du lion, nous. Notre réunion principale s'est tenue dans la grande salle. Mais je crois que la plus intéressante et la plus bénie est bien celle qui s'est tenue le samedi dans un local plus petit. Elle avait par conséquent un caractère plus intime. Comme témoignage d'intérêt, on nous a donné le bénéfice d'une collecte spéciale qui a produit à peu près 525 francs. Une connaissance précieuse que nous y avons faite, c'est celle d'une excellente personne, Madame C., de Brighton, qui a suivi notre œuvre en Afrique depuis vingt ans et qui était venue à Londres tout exprès pour nous voir.

L'éternité nous révélera tout ce que nous devons aux prières de cette excellente et fidèle amie. C'est un de ces canaux que nous ignorions et par lesquels nous avons reçu tant de bénédictions.

A peine les réunions de Mildmay terminées, commençaient celles du Jubilé des écoles du dimanche. Nous assistâmes entre autres à la grande démonstration au Palais de Cristal. Un tel événement est une date dans la vie d'un homme. Il me semble encore entendre ce chœur de cinq mille voix choisies, dans l'enceinte du palais même, puis celui de trente mille dans le jardin du Palais, exécuter non pas des morceaux de musique à faire effet, mais des airs de cantiques louant le Seigneur. Il y a dans de telles démonstrations et leur popularité quelque chose qui non seulement impressionne profondément, mais qui révèle le secret de la puissance de

cette nation. A chaque pas ce secret se trahit, ce sont même les monuments publics qui le proclament ! Chez nous, vous voyez partout : « Liberté, égalité, fraternité ! » Ici des inscriptions de ce genre : « Toute gloire est due à Dieu seul », ou bien encore sur le frontispice de la Bourse : « La terre appartient à l'Éternel avec tout ce qu'elle contient. »

Après les réunions dont je viens de parler, je trouvai qu'on m'avait taillé du travail. Aussi, accompagné de notre ami dévoué, le major Malan, je me mis courageusement en campagne et plaidai pour l'Afrique et le Zambèze partout où l'on m'en donna l'occasion. Nous débutâmes par le palais des Communes où le capitaine Gossett avait convoqué dans ses salons des amis chrétiens, des personnages distingués qui prennent un grand intérêt à l'évangélisation de l'Afrique. C'était proprement l'assemblée annuelle de la Société que vous connaissez et dont le major Malan est le zélé secrétaire. Ensuite eurent lieu des réunions de salons ici et là, et puis nous fîmes un tour dans la province : Aldershot, Guildford, Weymouth, Dorchester, Whareham, Woolwich, Wimbledon, Sevenoaks furent ainsi visités.

Partout, nous eûmes des réunions intéressantes, chacune ayant son cachet particulier. Ici, c'était un colonel qui présidait en vrai style britannique, et la réunion avait un ton martial ; là, c'était le maire de la ville, dans une salle publique ou à la mairie même ; ailleurs encore, c'était un pasteur de l'Eglise anglicane qui s'était mis en frais pour l'occasion, avait élevé une grande marquise sur la pelouse de son jardin et convoqué l'élite de la ville ; ailleurs, c'était même un évêque : M. Moule, qui a travaillé de longues années en Chine comme missionnaire et va y retourner comme évêque. Pensez un peu, la Chine plaidant pour l'Afrique, et l'Eglise anglicane donnant un témoignage d'affection aux Eglises réformées de France et de Suisse ! Aller ainsi de lieu en lieu, faire chaque jour de nouvelles connaissances et voir de nouveaux visages, il y a là quelque chose de fatigant et qui de-

mande plus de courage qu'on ne le croit. Mais près d'un brave, qui se sentirait lâche ?

Le moment de notre visite en Angleterre était des plus mal choisis. C'était la fin de la saison ; tout le monde était fatigué de meetings et de collectes, et je suppose qu'en voyant les affiches annonçant le Rév. F. C... et le major Malan, plus d'une personne s'est dit : « Eh ! quoi ! encore un meeting ! encore une collecte ! »

Nous avons un mauvais nom en Angleterre comme en Suisse, on croit vraiment que nous ne voyageons que pour mendier. Un lord, S..., pour qui j'avais une lettre de recommandation, m'invita chez lui, s'excusa de n'avoir pu assister à telle réunion que j'avais tenue, puis me dit brusquement : « Je suppose, Monsieur, que vous êtes venu faire une collecte ? » Le rouge me monta au visage. — « Non, Monsieur ; mon Maître ne m'a pas donné cette mission. Faire connaître l'œuvre qu'il nous a confiée, c'est notre seul but. Quant aux fonds dont nous avons besoin, si le Maître veut que nous travaillions pour lui, il saura nous les fournir. Nous aurons atteint notre but si nous réussissons à intéresser les chrétiens à la tâche qui nous a été assignée. Ils donneront de bon cœur et sans nos sollicitations pour une œuvre pour laquelle ils prient. » — Avec de tels principes, vous étonnerez-vous si nos collectes sont peu fructueuses ? Mais que nous servirait-il de collecter, coûte que coûte, l'argent qu'il nous faut, et puis, une fois l'œuvre entreprise, nous sentir seuls et délaissés ? L'argent se trouvera ; le principal, c'est un intérêt vivant qui nous soutienne, une fois à la brèche.

Il ne m'est pas possible de dire jusqu'à quel point nous avons réussi, ma femme de son côté et moi du mien, dans cette sérieuse mission. Nous ne l'avons nullement chérie et nous ne l'avons entreprise qu'à notre corps défendant. Car, permettez que je le dise, je suis jaloux pour les chères Eglises de ma patrie. La mission du Zambèze, si nous l'entreprenons, ne doit pas être anglaise, mais française, franco-suisse,

si possible. Que les Eglises de France et de Suisse nous disent qu'elles reculent devant la tâche, alors d'autres pourront l'entreprendre. Mais j'aurais de la douleur au cœur de voir nos chères Eglises se laisser ravir leur gloire et leur couronne. Je pose la question sur la conscience des pasteurs évangéliques de ma patrie. O frères bien-aimés, ne faisons pas l'œuvre du Seigneur lâchement et à demi. Elle est trop grande, trop sainte pour cela ! Lorsque les Juifs relevaient les murs de Jérusalem, les chefs prirent l'initiative et le peuple prit à cœur ce travail.

C'est sur ces entrefaites qu'un télégramme vint un jour m'annoncer l'arrivée de mon ami Mabile à Southampton. J'allai, entre deux réunions, lui souhaiter la bienvenue, et passer quelques instants avec lui. Il m'apportait de tristes nouvelles. D'abord, celle du désarmement des Bassoutos. Et les télégrammes sont venus les uns après les autres, depuis lors, nous causer les plus vives inquiétudes. Maintenant, paraît-il, l'excitation diminue, les Bassoutos ne se révolteront pas, Dieu soit béni ! Elle est d'autant plus criante l'injustice dont ils sont victimes, et rien ne saurait l'atténuer, si ce n'est, comme ils disent eux-mêmes, les pauvres gens, qu'ils ont la peau noire. Et cependant, ajoutent-ils dans leurs prières, « c'est toi, Seigneur, qui nous as faits noirs. »

Une autre nouvelle qui nous est allée droit au cœur, c'est celle de la mort d'Asaèle. Quelle perte ! nous écrivions-nous. Il était l'aîné de la bande. Converti tard dans la vie par le ministère d'Eléazare Marathane, il était intellectuellement peu développé. Mais, par contre, c'était un des hommes les plus pieux que j'aie connus en Afrique. Vous publiez sans doute la lettre d'Asser. Il peint en deux mots le caractère de notre cher Asaèle : « C'était un homme doux, débonnaire, qui ne savait pas se fâcher. » C'est bien là, l'homme en effet, l'ami de tous, au caractère toujours égal, se nourrissant de la Parole de Dieu et de la prière. Il avait une foi simple... Et Dieu l'a pris ! Hélas ! nous tremblons toujours pour l'arche du Sei-

gneur, nous sommes toujours prêts à nous écrier et à étendre les mains pour l'empêcher de tomber ! Le Seigneur sait ce qu'il fait. Est-ce un second commencement de nos deuils ? Allons-nous nous décourager ? Alors, renonçons à l'entreprise avant de nous y mettre. Mais si nous la voulons, « que notre aide soit au nom du Dieu qui a fait les cieux et la terre ! »

L'autre jour, à une station du chemin de fer souterrain de Londres, je prends nonchalamment un journal et je lis : « Le chef Molapo, du pays des Bassoutos, est mort ! » Je ne vis plus rien, ma vue se troubla. Quoi, Molapo mort !... O mon Dieu, que tes voies sont mystérieuses, insondables ! Il faudrait savoir ce que Molapo a été pour moi et aussi peut-être ce que j'ai été pour lui pendant ma carrière missionnaire, pour comprendre ce que j'éprouvai. Hélas ! j'étais son Michée !... Il trouvait que dans le domaine de la religion je ne lui prophétisais jamais rien de bon ! Lui, comme homme, avait de belles qualités. Il fit preuve d'intelligence et de bravoure dans sa jeunesse, ce qui lui avait gagné la prédilection de Moshesh, son père, et valu une grande influence dans le pays. Il était né pour commander et ne souffrait pas d'opposition. Il faisait trembler tout le monde devant lui. Le prestige de son nom pesait comme du plomb sur tout son district, et le hameau le plus isolé n'y échappait pas. Immensément riche en bétail, comme plus tard en espèces, il se servait de ses richesses comme d'un moyen de s'assujettir toutes les volontés. Ainsi que tous les tyrans, il voulait primer en toutes choses et régler par ses caprices les progrès de la civilisation et de l'Évangile. Sa riche nature avait pourtant de beaux mouvements de générosité qui le mettaient en heureuse contradiction avec lui-même. Mais, jaloux de son autorité et enivré de son prestige et des adulations de ses petits courtisans, il était devenu méfiant, ombrageux, injuste et extraordinairement superstitieux. Quiconque a lu le récit touchant de sa conversion ne saurait douter de sa réalité. S'il

fût resté chrétien, il eût été le sauveur de la tribu. Malheureusement il retourna au paganisme et devint l'ennemi le plus acharné et aussi le plus redoutable de l'Évangile. Un peu avant mon arrivée au Lessouto, il persécuta, autant que cela fut en son pouvoir, les chrétiens de son district, dépouilla les principaux d'entre eux de leur bétail, priva d'autres de leurs champs; il était toujours aux aguets pour arrêter si possible un pécheur sur le chemin de la conversion. Et pourtant sa conscience parlait encore, en dépit de tous les efforts qu'il faisait pour l'étouffer. On assure que pendant longtemps, il ne se couchait jamais sans lire la Parole de Dieu et prier, tout en vivant dans le péché. Par moments, ses combats étaient tels que sa raison en était obscurcie. Il fuyait dans la montagne et se retirait avec quelques serviteurs dans une grotte. J'eus souvent des entretiens très intimes avec lui. Je lui demandai un jour, dans un de nos tête-à-tête: — « Dis-moi franchement, Molapo, qu'éprouvais-tu quand tu t'es converti? Crois-tu que tu n'étais alors chrétien que de nom, ou bien s'était-il passé quelque chose de réel en toi? Il me regarda fixement: — Mon pasteur, dit-il enfin en soupirant, ce n'était pas une illusion de mon imagination. Il y avait là dedans — en montrant sa poitrine — un feu qui me dévorait et que je ne pouvais contenir, mais maintenant », ajouta-t-il avec un accent de tristesse amère, « tout est éteint, ce n'est plus qu'un tas de cendres. Les choses de Dieu, je ne les comprends plus, c'est comme le bruit d'une voiture qui a disparu dans le lointain. » Une autre fois que j'étais allé solliciter auprès de lui la libération de six de ses femmes, qui devaient être baptisées, il me dit après une longue discussion: « Je libérerai quatre de ces femmes, mais pas les deux autres. Je sais ce que c'est que d'être converti, mon nom de baptême est Jérémie; ces quatre femmes sont vraiment converties, les autres ne le sont pas, et, si vous les baptisez, vous verrez un jour que j'ai dit vrai. » L'une de ces dernières, en effet, après quelques années



de profession chrétienne, tomba dans le péché et retourna au paganisme.

A mon retour du Zambèze, je le trouvai atteint d'une paralysie partielle qui l'avait défiguré. Mais nos prières n'étaient pas exaucées, son cœur ne s'était point ramolli. Nos chrétiens étaient toujours en butte à ses vexations. M. Dormoy m'écrivait encore, il y a quelque temps, qu'un autre de nos fidèles se verrait lui aussi obligé, non seulement de quitter la station, mais d'émigrer du pays, à cause des injustices dont il était l'objet. Et la nouvelle suivante, ce fut celle de la mort de Molapo... Malgré toutes nos exhortations, toutes nos prières, toutes celles de l'Eglise, malgré ses combats et les cris de sa conscience, il est donc mort renégat, ne vomissant, m'écrivait-on peu auparavant, que « des blasphèmes contre les chrétiens et contre l'Évangile. » Ouir, mais qui peut pénétrer les secrets d'une âme avec son Dieu, et qui peut dire qu'à la dernière heure, cet enfant égaré du Seigneur n'est pas tombé entre les bras de son Père?...

Ma position vis-à-vis de lui, mon ardente affection pour lui me font éprouver la douleur de David à la mort d'Absalon !

Une autre figure amie, à Lérivé, avait aussi, quelques semaines auparavant, passé de cette terre. C'est celle d'Elia Mapiké, lui aussi un des premiers convertis de MM. Casalis et Arbousset. Sa position sociale, son caractère aimable, doux, sympathique, son intelligence de la politique indigène et le tact avec lequel il s'acquittait des missions quelquefois délicates que Moshesh lui confiait, lui avaient acquis dans la tribu une grande influence. C'était un homme faible, et, comme David, il fit une chute déplorable; mais il se releva, demeura toujours un chrétien fidèle et ne retourna jamais au monde, malgré les terribles tentations qui l'obsédaient. Il était ancien de notre Eglise, après l'avoir été pendant longtemps de celle de Morija, et comme tel c'était un évangéliste dévoué, un conseiller précieux. Il avait conservé pour ses premiers missionnaires une touchante affection. Il n'a été

malade que peu de jours, paraît-il. Sa fin paisible et heureuse fait contraste avec celle de l'homme qui l'avait persécuté avec tant d'acharnement et avec qui il devait comparaître devant Dieu. Ses dernières paroles sont caractéristiques. S'il avait comme Moïse préféré être maltraité avec le peuple de Dieu plutôt que de jouir pour un temps des délices du péché, il avait aussi déjà eu les arrhes du bonheur à venir. C'était un chrétien joyeux, et pourtant, lorsque les premiers rayons de la gloire céleste ont illuminé son tombeau, il y est descendu avec un ravissement tout nouveau, qu'il a exprimé par cette belle parole : « Kalo hasé phetho! — Le commencement n'est pas (*ne vaut pas*) la fin. »

F. COILLARD.

---

## MISSION DE TAITI

---

### RAÏATÉA ET TAHAA

Les Eglises taïtiennes ont accepté définitivement le projet d'organisation qui leur a été proposé, il y a un peu plus d'un an. Nous avons dit dans notre dernier rapport que ce projet était une application du système électif presbytérien offrant des conditions satisfaisantes d'ordre, de stabilité, de solidarité entre les troupeaux, d'autonomie paroissiale, et la mesure de liberté que pouvait comporter la règle préexistante de l'union avec l'Etat. Après un mûr examen et la plus libre discussion, les Eglises ont adopté ce projet à l'unanimité. Elles jouissent maintenant avec bonheur d'un sentiment de sécurité qu'elles n'avaient jamais connu, et elles manifestent sans arrière-pensée un attachement pour la France, qui était au fond de tous les cœurs, mais qu'avait souvent comprimé la partialité des chefs du Protectorat pour la mission catho-

lique. L'administration du présent Commissaire de la République, M. le commandant Chessé, est en parfait accord avec le texte et l'esprit de la nouvelle constitution ecclésiastique. Il savait que les Taïtiens ont dès longtemps prouvé combien ils aiment et respectent le drapeau de notre pays, et qu'ils ne demandaient qu'une chose : c'était de professer sous ses plis, sans aucune entrave, la religion qui les a affranchis de l'idolâtrie.

Il était impossible que les effets de ce nouvel état de choses ne se fissent pas sentir d'une manière heureuse dans tout l'archipel des îles de la Société, où Taïti occupe une place prépondérante. Parmi ces îles, se trouvent celles dites *Sous le Vent*, Raïatéa, Tahaa, Huahine, Borabora, qui étaient restées jusqu'à ce jour en dehors du Protectorat français. Depuis un certain temps, leurs habitants se sentaient portés pour divers motifs à s'y rattacher. Raïatéa et Tahaa viennent de se décider à le faire, et la suite de cet article montrera que le changement survenu dans la position du protestantisme à Taïti a, sinon déterminé, du moins beaucoup facilité cette transaction. Mais avant d'aller plus loin, disons brièvement ce que sont Raïatéa et Tahaa.

M. Arbousset, dans son livre trop peu lu, les appelle des îles jumelles. « Une même ceinture de corail les entoure, un bras de mer de quatre à cinq milles seulement les sépare. » Elles sont l'une et l'autre radicalement protestantes et elles jouissent des soins de pasteurs anglais qui ont succédé aux premiers envoyés de la Société des Missions de Londres. Il y a à Tahaa une espèce de séminaire, où se sont formés quelques bons pasteurs et un assez grand nombre d'instituteurs indigènes. C'est à Tahaa que le célèbre John Williams exerça longtemps son ministère et qu'il a soigné le roi Tamatoa dans sa dernière maladie. « On raconte, dit M. Arbousset, que le roi, depuis sa conversion, rougissait de honte d'avoir pu être l'objet d'honneurs divins. Avant d'expirer, il étendit ses bras vers Williams, le pressa contre sa poitrine et lui dit :

« Mon cher ami, nous avons longtemps travaillé ensemble pour le Seigneur, rien n'a pu nous séparer, mais la mort est là, et elle va faire ce que rien d'autre n'a fait. Une chose nous reste cependant, c'est un sentiment bien doux : « Qui pourra nous séparer de l'amour de Christ ? »

Revenons maintenant à Taïti. On se rappelle que, dans notre dernier numéro, parlant de l'ophtalmie qui a coûté si cher à deux des enfants de M. Vernier, nous avons dit que notre frère avait été empêché par cette épreuve d'accepter l'invitation qui lui avait été envoyée de Raïatéa d'aller faire le principal discours à l'inauguration d'un nouveau temple, et que M. Viénot était parti pour le remplacer dans cette circonstance. Le numéro du 11 juin du journal officiel de Taïti, le *Véa* ou *Messenger*, vient de nous apprendre que le roi Pomaré V et le Commissaire de la République avaient été officiellement invités eux aussi à cette solennité, et qu'ils y ont pris part de la manière la plus encourageante pour les insulaires. On nous saura gré de reproduire ici les principaux paragraphes du *Véa*. En sus d'un récit de voyage et d'observations de mœurs d'un grand intérêt, on y trouvera des détails plus précieux encore, à notre point de vue missionnaire, sur la cérémonie religieuse elle-même.

#### *Un tour aux Iles sous le Vent.*

« Dans l'après-midi du dimanche 9 mai dernier, le port de Papeete offrait un spectacle des plus animés. Une expédition toute pacifique, composée du *Chasseur* et du *Dayot*, navires de la station présents à Taïti, et de la petite goélette locale *Orohena*, partait pour les Iles sous le Vent, où se préparait une fête colossale à l'occasion de l'inauguration du nouveau temple de Raïatéa. La plage était couverte de monde : tous les Taïtiens, endimanchés, étaient accourus saluer les partants.

A la tête de ces partants, d'ailleurs, se trouvaient Pomaré V et le Commandant Commissaire de la République, officielle-

ment invités par le roi Tahitoe, les chefs et le peuple de Raïatéa, à venir assister, avec la suite qu'ils désigneraient, à l'inauguration de leur temple. Le Commandant était heureux de cette occasion qui s'offrait à lui pour témoigner à Raïatéa, qui a récemment demandé le pavillon de la France, tout l'intérêt que cette charmante île lui inspire.

Les solennités comme celles qui allaient s'accomplir sont presque les seules qui réunissent en masses compactes les Indiens des mers du Sud. Aussi les célèbre-t-on avec toute la pompe possible.

Vers trois heures donc, le roi Pomaré V, le Commandant Commissaire de la République, accompagné de madame Chessé et de ses enfants, M. Viénot, président du conseil supérieur des Eglises protestantes taïtiennes, et un brillant état-major d'officiers et de fonctionnaires, s'embarquaient sur les deux navires : bon nombre de Taïtiens de tous rangs, parmi lesquels figuraient naturellement Teriitapunui, le frère du roi, Ariipaea et Ariipeu, ses oncles, des chefs et des pasteurs de Taïti, étaient aussi du voyage.

Le pavillon du Protectorat français était hissé au grand mât du *Chasseur*, à bord duquel s'embarquaient le Roi et le Commandant. A bord, la chaleur est intense, le temps menace pour la nuit, et, à quelques exceptions près, tout le monde est sur le pont. C'est un encombrement auquel n'est pas habitué un navire de guerre : si d'ordinaire il n'a que ses marins et ses canons, aujourd'hui il regorge de passagers ; il y en a partout : le carré est plein, le pont en est jonché ; il y en a sur les drômes, sur les claires-voies, dans les embarcations, sur les affûts, aux coupées, partout enfin.

Il faut dire que l'état-major du *Chasseur* se multiplie ou se fait petit, selon les cas, pour rendre la position de ses hôtes plus confortable.

Le commandant Fleuriais est aimable, quoique encombré ; point distrait, quoique savant. Le second du navire, M. Jauréguiberry, est bonne « maîtresse de maison » ; il s'assure

que chacun aura un coucher : il abandonne sa propre chambre, puis son hamac sur le pont, pour reposer lui-même l'on ne sait comment. Bref, tout est mis en œuvre à bord pour rendre aux passagers la traversée agréable.

Mais bientôt la terre a disparu, et les navires, continuant leur route de conserve, se balancent aux sons des *himene* (c'est ainsi que les insulaires appellent leurs cantiques), qui, pendant une bonne partie de la soirée, alternent avec les meilleurs airs de la fanfare.

Puis vient la nuit : le sifflet du maître ordonne le silence. C'est un Taïtien qui va adresser au ciel la prière du soir. Il remercie le souverain Auteur de toutes choses pour sa protection passée, la lui demande encore pour l'avenir. Il ne saurait oublier les divers commandants de l'escadre.

Cette cérémonie courte et grave ne manque ni de grandeur ni de poésie, surtout en ces lieux où l'homme se sent bien petit, surtout à cette heure où les teintes mourantes du crépuscule disposent au recueillement. Chaque journée commence et finira de même.

Après une nuit passée tant bien que mal pour chacun, mais dont personne ne se plaint, on voit la terre des Iles sous le Vent. A huit heures du matin, nous mouillons dans ce beau bassin aux rebords verdoyants qui s'appelle le port de Fare, le principal de Huahine.

L'ancre n'est pas encore au fond que les passagers taïtiens, qui se sentent chez eux, débarquent et tombent bientôt dans les bras de quelque parent ou ami. On sait qu'Ariifaate, le père du roi actuel de Taïti, était de Huahine.

Le Roi et le Commandant font porter à la reine leurs salutations, et S. M. Tuapapa leur fait dire en retour qu'elle sera heureuse de leur faire visite à bord : en effet, à une heure, elle accoste avec plusieurs personnes de sa famille et les principaux membres du gouvernement. Les honneurs royaux lui sont rendus ; une collation lui est servie chez le Commandant.

Le lendemain matin, nous quittions la baie de Fare pour nous rendre à Raïatéa, regrettant de ne pouvoir emporter à la fête tous ceux qui désiraient y aller. Mais le gouvernement de l'île avait interdit ce voyage, comme l'avait fait l'année dernière, à pareille occasion, le gouvernement de Raïatéa vis-à-vis de Huahine.

La traversée de Raïatéa dura quelques heures que chacun employa comme il put : les uns dessinant les points de vue saillants, d'autres lisant ce qu'ils avaient pu se procurer touchant Raïatéa. Ceux-ci pourraient nous dire que cette île, la plus importante du groupe, renfermait le ciel de la mythologie taïtienne ; qu'elle était la capitale religieuse de ces parages, l'île aux Maraë sacrés, le berceau de l'horrible Société de Areoïs. Ils pourraient nous révéler une longue série de faits qui ne sont plus, et qui ne seront plus jamais.

Le temps passe vite, et nous nous trouvons presque sans nous en douter en face de la passe de Raïatéa. C'est un panorama splendide : derrière nous Huahine ; en face, Raïatéa ; à droite, Tahaa, et dans le lointain les gracieux clochetons rocheux de Borabora. L'entrée du port est des plus agréables, avec ses deux îlots bien verts, sentinelles vigilantes qui indiquent aux navires la voie qui conduit au mouillage.

Nous voici donc arrivés en face de la principale des îles sous le Vent, de Raïatéa, qui fait flotter hardiment dans les airs son pavillon à bandes blanches et rouges avec le yacht protecteur français.

La série des réceptions officielles, des visites reçues et rendues, commence : les reines, les ministres, les grands chefs et cheffesses, etc., abondent ici. Tous auront leur tour, leur dîner spécial à bord ; tous seront traités avec affabilité, malgré la fatigue de leurs hôtes ; tous s'en iront enchantés du Commandant de Taïti et de madame Chessé, enchantés des commandants du *Chasseur* et du *Dayot* et de leurs officiers, qui font avec tant de bonne grâce, et pour la centième fois, les honneurs du bateau. M. Caillet, le nouvel

inspecteur des affaires indigènes aux Établissements français de l'Océanie, celui qui avait apporté au Commandant la demande de Raïatéa et Tahaa sollicitant le protectorat français, M. Caillet était l'intermédiaire obligé entre le bord et la terre. Aussi ne fut-il pas ménagé.

Les fêtes commencèrent le 12 par un immense amu-raa-maa, ou festin indigène, préparé pour plus de deux mille convives. Les tables occupaient une superficie de près de deux hectares. Elles gémissaient sous le poids d'aliments de tout genre dont elles étaient couvertes, et parmi lesquels trônaient d'un air formidable d'énormes pores cuits entiers et du poids de 200 à 300 livres chacun.

La journée du 12 s'écoula entièrement dans la préparation, la répartition, chose grave, et l'absorption de ces mets. Celle du 13 inaugurerait la série des services religieux que comportait la dédicace d'un nouveau temple à la Divinité.

A dix heures, le Commandant de Taïti et madame Chessé, les commandants des navires de guerre sur rade et leurs états-majors en grande tenue, débarquent au quai du Roi. Une double haie vivante, formée de femmes vêtues de blanc, leur sert d'escorte jusqu'à la maison du roi, où le cortège ne tarde pas à se former dans l'ordre suivant :

Le roi Tahitoe et madame Chessé, le Commandant Chessé et la reine de l'île, le roi Pomaré et la reine de Borabora, sa nièce, le roi de Rurutu et sa femme, la reine ou plutôt la régente de Rurutu et son mari.

Venaient ensuite les pasteurs européens, dont deux de Taïti (MM. Viénot et Green) ; les commandants et leurs états-majors ; les hauts dignitaires indigènes revêtus pour la plupart d'uniformes d'officiers de marine ; des pasteurs indigènes accourus des îles voisines, et enfin des chefs et chef-fesses. Les districts de Raïatéa et de Tahaa formaient la haie jusqu'au temple et saluaient le cortège de leurs chants.

Au seuil du temple, la clef en fut présentée au roi Pomaré, qui eut l'honneur d'ouvrir la porte du nouvel édifice.



Dès que les défilés eurent cessé, et que chaque nation eut été placée conformément à l'étiquette, le Rév. A. Pearse, missionnaire du groupe des Iles sous le Vent, prit possession de la chaire sur laquelle il déposa la Bible, base de l'enseignement qu'on donnera dans ce temple.

Il fit le rapide historique des divers monuments religieux qui ont existé à Raïatéa depuis l'établissement du christianisme, et remercia en terminant les personnages de distinction qui avaient bien voulu par leur présence ajouter à l'éclat de cette solennité.

M. Viénot prononça la prière de dédicace. En finissant, il supplia le Dieu de paix de maintenir la paix et la bonne harmonie entre les partis comme entre les peuples représentés à cette fête chrétienne.

Le Rév. Green occupa ensuite la chaire comme 'prédicateur. Ayant pris pour texte le 5<sup>e</sup> verset du psaume 87, il s'attacha à démontrer que l'homme, bien qu'il ait, par le péché, perdu tout droit à la sainteté et par conséquent au bonheur du ciel, n'a pourtant pas été abandonné de Dieu, qui a pourvu aux moyens de le réintégrer dans sa faveur. Dans ce but, le Seigneur a institué un système de culte qui s'est perpétué à travers les âges jusqu'à la venue du Christ, qui spiritualisa ce qui n'avait été que matériel, et créa un grand système de religion qui couvre le monde. Ce système religieux a le Christ pour tête, la Bible pour loi, le monde entier pour champ d'action et le ciel pour sanction.

Puisque le monde entier est son champ d'action, le culte doit être établi, des temples doivent être édifiés et l'Évangile prêché dans le monde entier. En concluant, le prédicateur exprime le vœu que ce temple devienne le berceau spirituel d'un grand nombre d'âmes. Si nous pouvons reproduire le squelette de son discours, nous ne pouvons pas reproduire l'aisance, la vie et le naturel de son débit dans un langage qui n'est pas le sien. Nous n'avons pas dit, mais on devine que de nombreux *himene*, dont quelques-uns fort beaux, se

sont fait entendre pendant cette intéressante cérémonie.

L'après-midi, le temple se remplit encore, mais d'un nouvel auditoire. Ce service fut confié entièrement aux pasteurs indigènes. Le pasteur Vaitoare, de Mooréa, occupa la chaire.

Le lendemain 14, eurent lieu les conférences pastorales.

Le 15, à midi, exercice fort curieux de récitation de sujets d'histoire sainte préparés longuement par les habitants de Borabora. M. et Madame Chessé étaient présents, ainsi que plusieurs officiers. Du haut de la plate-forme, la jeune reine Teriimaevarua, d'une voix nette, lançait ses questions dans le vaste édifice, et le peuple de répondre en mesure et avec un ensemble surprenant. Plusieurs des chants furent très remarquables.

Le dimanche 16 vit le nouveau temple se remplir jusqu'à cinq fois pour entendre successivement les pasteurs Turiano, Green, Viénot, Tuaïva et Pearse. Le 17 nous montra Tahaa et Raïatéa récitant des morceaux historiques et autres. MM. Green et Viénot posaient les questions, auxquelles les réponses ne se faisaient pas attendre. C'est peut-être dans ce jour que l'on entendit les plus beaux chants. L'un d'eux, par voix d'hommes seuls, résonne encore agréablement à nos oreilles.

Avant de reprendre le chemin de Taïti, le *Chasseur* a dû visiter Tahaa, à la demande des habitants. Il est, croyons-nous, le premier grand navire de guerre qui ait mouillé dans ce port. A Tahaa comme à Raïatéa, le Commandant et sa suite ont reçu les marques de la plus grande sympathie : on sait aujourd'hui dans ces îles ce qu'est la France.

Nous ne quitterons pas Raïatéa-Tahaa sans émettre un vœu en souvenir de la cordiale réception qui nous y a été faite et des bons moments que nous y avons passés. Nous espérons que, grâce aux conseils qu'ils ont reçus durant ces fêtes religieuses, les habitants des deux îles feront mentir ceux qui prétendent que la division est parmi eux et qu'ils continueront encore entre eux des luttes que seules les fêtes,

disait-on, avaient interrompues. Ce serait donner une trop triste idée du sérieux et de la profondeur des sentiments religieux qu'ils nous ont montrés. »

---

Une autre dédicace de temple a eu lieu le 26 mai, dans l'île de Taïti même, à Mataéa. Le roi Pomaré, le Commandant, Madame Chessé et les fonctionnaires y ont aussi assisté.

La clef du nouvel édifice a été remise au Roi pour qu'il en ouvrît la porte, puis M. Green, pasteur président du deuxième arrondissement dont ressort Mataéa, a encore pris possession du temple en déposant la Bible sur la chaire.

Par déférence pour le chef de la Colonie et les officiers qui l'accompagnaient, le conseil de paroisse avait demandé que le premier discours se fit en français, et M. Viénot avait été prié de s'en charger.

Il a pris pour texte Jean IV, 20-23, et s'est surtout appliqué à combattre les préventions aveugles et souvent haineuses des incrédules qui accusent le christianisme d'être intolérant, étroit, de favoriser des superstitions grossières, d'entretenir des haines et la discorde entre les peuples, les familles et les individus.

Après cette improvisation et une prière de M. Viénot, M. Vernier a prêché en taïtien sur ces paroles du psaume 65<sup>e</sup> : « Nous serons rassasiés des biens de ta maison. » Il a d'abord expliqué brièvement ce qu'est la maison de Dieu, puis il a montré qu'il n'est aucun des besoins de l'âme humaine qui ne puisse y trouver satisfaction. Les biens qu'elle offre sont le glorieux Evangile de Jésus-Christ qui est la lumière du monde, la mort expiatoire de Christ qui est le salut du monde, les dons du Saint-Esprit qui produisent la sanctification des fidèles et les préparent à la vie éternelle.

La cérémonie a été close par une fervente prière de Maheanu, l'un des orateurs les plus renommés de Taïti.

Ajoutons à ces bonnes nouvelles qu'un arrêté du 11 juin

autorise M. Viénot à publier en français et en taitien une feuille mensuelle intitulée *l'Arc-en-ciel*, journal d'éducation intellectuelle, morale et religieuse.

---

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

---

### TRAVAUX MISSIONNAIRES PARMIS LES ZOULOUS

Le missionnaire John Allsopp donne les détails suivants sur ses travaux parmi les Zoulous.

Tout en consacrant une partie de notre temps au soin des stations de notre mission, nous n'oublions pas les nombreux païens qui vivent autour de nous. Aussi, à certains jours, je m'impose la règle de quitter ma maison, en compagnie de l'un de nos évangélistes indigènes et de mon palefrenier, pour visiter les kraals des Zoulous.

Nous partons vers le coucher du soleil, emportant un peu de café et de thé, une bouilloire, tout ce dont nous pouvons avoir besoin. Tout cela est attaché aux selles des chevaux. Nous n'oublions pas nos couvertures. Quand nous atteignons un kraal, nous laissons aller les chevaux et nous annonçons au chef que nous sommes venus pour passer la nuit et prêcher l'Évangile. Pendant les dix-neuf ans que j'ai travaillé parmi les Zoulous, je n'ai jamais rencontré d'obstacle à la prédication. Quand nous avons pris un peu de nourriture, les gens s'assemblent dans une hutte désignée pour l'usage du missionnaire. Le service commence ordinairement par le chant de quelques strophes. Puis, le missionnaire prie et explique l'Évangile, en laissant aux membres de la congrégation la liberté de faire autant de questions qu'ils le désirent. Ces services durent quelquefois trois ou quatre heures.

Souvent j'étais si fatigué, que je me laissais tomber sur une natte et m'endormais, tandis que mon évangéliste finissait le service par une prière.

J'étais aussi obligé de prêcher dans toutes sortes de positions. La hutte, à cause du feu qui se trouve au milieu, est remplie de fumée, et vous savez que la fumée n'est pas très agréable pour les yeux ; en conséquence, au bout d'un moment, je sens mes genoux fléchir et je m'assieds sur le plancher. Peu à peu, la fumée devient si incommode que je ne vois plus rien. Alors, tenant mon mouchoir pressé sur mes yeux, je m'étends tout de mon long et continue à prêcher dans cette position peu commode.

Après le service, je me retire pour prendre un peu de repos ; au bout de deux ou trois heures, je suis réveillé par quelqu'un qui enlève la porte de la hutte et j'entends une voix qui dit : « Nous sommes prêts ; l'êtes-vous ? » C'est pour nous le signal de nous lever. Immédiatement la hutte se remplit et nous commençons le service du matin.

Nous continuons cette œuvre jour après jour, vivant avec le peuple, lui enseignant à connaître Jésus-Christ, essayant de dissiper ses superstitions et de lui donner un sûr fondement sur lequel il puisse se reposer. Nous revenons chez nous quand nos provisions sont épuisées.

Je vous raconterai maintenant ce qui arriva à la mort d'un chef avec qui je demeurais. Quand le grand chef d'une tribu meurt, un certain nombre d'hommes et de femmes sont massacrés afin de l'accompagner dans l'autre monde. J'ai vu le tombeau d'un chef qui avait été enterré avec une quantité d'individus qu'on avait sacrifiés sans pitié. Celui avec lequel je demeurais mourut. Je connaissais la coutume du peuple ; et quand un matin, de bonne heure, un messager du roi vint à ma porte m'annoncer sa mort, je me dis immédiatement : « Que ferai-je ? La vie de plusieurs hommes semble en ce moment entre mes mains. » Je fis seller mon cheval et me dirigeai avec l'évangéliste et le palefrenier vers la grande

place. En route, nous vîmes sur les collines des groupes d'hommes complètement silencieux et misérablement étendus à terre, car ils craignaient d'être condamnés à mort.

En arrivant, je me dirigeai vers le centre du grand kraal et m'assis sur un bloc de bois. Un homme vint à moi. Je lui dis : « Appelle le jeune chef. » Il alla lui annoncer mon arrivée. Le jeune chef vint, et comme il s'approchait, je me levai. Nous nous serrâmes la main en pleurant. Puis il me dit : « Mon père est mort ; qui pourra maintenant me guider et me dire ce que je dois faire ? » Nous gardâmes le silence pendant un moment, puis il reprit : « Voulez-vous aller voir mon père ? » « Oui, » répondis-je. J'allai à la hutte dans laquelle le mort était assis, non couché, une couverture jetée sur lui. Je la soulevai, regardai un instant son visage, puis je quittai la hutte.

Je trouvai le jeune chef debout à la place où je l'avais laissé. Il me tendit la main et je la lui serrai de nouveau. Puis je lui dis : « Voici le jour de votre avènement au pouvoir. Que ferez-vous ? Faudra-t-il annoncer à tous ceux qui habitent le sud de l'Afrique et au delà de la mer, aux chrétiens qui vous envoient des missionnaires, et à la reine d'Angleterre, qu'aujourd'hui vous avez employé votre puissance à faire mourir des créatures humaines ? Disons-nous que vous avez rougi vos mains du sang de vos sujets ? Ou bien le monde apprendra-t-il que vous êtes un homme de miséricorde, que vous connaissez l'Évangile et mettez en pratique ses enseignements ? Répondez-moi. » Il me regarda résolument et me dit : « *Umfundisi*, missionnaire, pas un homme ne mourra. » Je lui pris la main encore une fois et lui dis : « Au revoir, je vous crois ; le chef a parlé ; pas un homme ne mourra. — N'en doutez pas, dit-il ; pas un homme ne mourra. »

Je revins chez moi. J'appris quelques heures après que, dans l'assemblée des deux ou trois cents hommes qui s'étaient déjà groupés dans le kraal des bestiaux, neuf ou dix avaient

été désignés pour être tués, mais ne l'avaient pas été. Le chef leur dit : « Vous savez que les anciens conseillers et les sorciers vous auraient tués ; mais je vous dis : « Allez et demeurez sur une colline ; là, vous serez à l'abri, et personne ne vous fera de mal. » Et il en fut ainsi.

Telle est la puissance de l'Évangile. Quand il amène les hommes à donner à la vie humaine une valeur qu'ils ne lui connaissaient pas autrefois, et qu'il enseigne aux païens à avoir des égards pour leurs femmes et leurs enfants, c'est un grand pas de fait.

---

## TURQUIE

### COMMENT ON Y ENTEND LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE

Des événements récents nous montrent combien la Turquie est encore loin de reconnaître la liberté religieuse.

Un négociant en cuirs de Marach, nommé Mustapha, avait été tellement frappé de la transformation qu'il avait observée dans la vie d'un Arménien converti à l'Évangile, qu'il s'était mis aussitôt en rapport avec des chrétiens, et avait embrassé leur foi. Mais, prévoyant la persécution à laquelle il ne manquerait pas d'être en butte, il se rendit à Constantinople, où personne ne le connaissait, se fit baptiser là, et rentra ainsi chez lui en cachant sa conversion. Sa conscience, cependant, ne put supporter longtemps cette dissimulation ; il se donna alors courageusement pour ce qu'il était. Mais, à peine avait-il pu se rendre deux fois au service évangélique, qu'il fut jeté en prison, puis amené devant le commandant de place.

— « Quelle est ta religion ? lui demanda ce dernier. — Je suis chrétien. — En prison tout de suite ! »

On le reconduisit dans son cachot sans autre forme de procès. Le fils de Mustapha fut aussi arrêté et ils furent tous deux transférés à Alep. Là, on leur offrit de leur rendre la liberté, à condition qu'ils abjurassent le christianisme.

Fatigués et affamés qu'ils étaient déjà, ils durent encore subir les plus indignes traitements ; on leur cracha au visage, on les chargea de chaînes et on les menaça de mort ; ils demeurèrent fermes au milieu de toutes ces épreuves. Alors on les embarqua pour Constantinople. Les pétitions des chrétiens, et même l'intervention des consuls évangéliques, ne réussirent pas à leur procurer la délivrance. On consentit cependant à ne pas mettre à exécution la condamnation à mort qui avait été prononcée contre eux, et à les exiler à Smyrne. Dans cette ville, ils menèrent une existence misérable, persécutés qu'ils étaient par les musulmans et évités par les chrétiens craintifs. Le fils en vint à renier sa foi et fut envoyé à Constantinople, où l'on s'occupa de son avenir, tandis que le père, chassé de lieu en lieu, mena, six années durant, la vie d'un malheureux proscrit.

Enfin, quand la commission impériale de réforme se réunit à Marach pour un règlement d'affaires, les missionnaires évangéliques parvinrent à obtenir du président l'autorisation pour Mustapha de rentrer dans sa ville natale. Informé de cette décision, le malheureux banni se hâta de revenir dans son pays, et trouva dans la maison des Missions les secours et l'accueil sympathique dont il avait besoin. Que fit alors le commandant de place ? Bien qu'il eût à sa disposition toute la police et un régiment de soldats, il déclara ne pas être en mesure de protéger Mustapha... Il fallut donc que le pauvre homme reprît la fuite, pour ne pas retomber une seconde fois dans les mains de ses persécuteurs.

Et cependant le commandant de place, Saïd-Pacha, est lui-même partisan déclaré de la liberté de conscience ; il faut donc que l'opinion publique soit bien redoutable et la haine contre les chrétiens singulièrement ardente, pour que cet homme n'ait pas voulu consentir à protéger un être inoffensif. Cela montre quelle est la puissance du fanatisme musulman en Turquie.

La mission américaine, qui est établie dans ces régions, y



a déjà eu une action bénie. Mais il est rare de voir des Turcs se convertir ; ce sont plutôt des Arméniens et d'autres demi-chrétiens qui passent à l'Évangile.

Quel est donc le grand et insurmontable obstacle auquel viennent se heurter là nos missionnaires ? Quand on observe les musulmans dans leurs pratiques religieuses, il est facile de reconnaître que la grande entrave est, chez eux, l'hypocrisie pharisaïque dont ils sont animés. Ils se croient plus pieux que les meilleurs chrétiens, et pensent rendre service à Dieu en les persécutant.

Malheureusement, il faut ajouter que la plupart des chrétiens établis en Turquie ne valent moralement guère mieux que les mahométans. C'est pour cela qu'il est très important de commencer par ramener ces chrétiens égarés, Arméniens, Grecs, Syriens, etc., etc. C'est ainsi seulement que les partisans de Mahomet arriveront à reconnaître la supériorité de la religion du Christ.

Citons, pour terminer, un fait réjouissant.

Il existe dans la ville kurde de Redwan une communauté évangélique très florissante, à la tête de laquelle se trouve le pasteur Kawne. Un missionnaire anglais qui nous raconte la visite qu'il a faite à cette station et à ses annexes, nous dit qu'il n'a encore rencontré nulle part des frères et des sœurs en Christ aussi sympathiques, aussi bienveillants, aussi zélés pour le règne de Dieu.

Puissent ces communautés disséminées devenir dans tous les pays musulmans un précieux levain de réveil et de vie !



## INDOUSTAN

CONVERSION DE DEUX MEURTRIERS PAÏENS AU SIÈCLE  
DERNIER

Il y avait, en 1765, dans la prison de Tranquebar, deux meurtriers nommés Luc et Ismaël. Des missionnaires allemands, avertis du fait, s'empressèrent de se rendre auprès des malheureux, et, pendant des semaines entières, ils s'efforcèrent de parler à leur conscience et de les amener à Christ. Le Seigneur seconda si puissamment leur œuvre que les criminels arrivèrent non seulement à reconnaître leur péché, mais encore furent amenés à une foi vivante en Jésus leur Sauveur, et à un sentiment complet de son pardon et de sa grâce.

La peine de mort avait été prononcée sur les deux coupables, on n'attendait plus qu'un édit royal pour procéder à l'exécution. Les missionnaires faisaient donc de leur mieux pour préparer les deux condamnés au supplice qui les attendait, en leur rappelant la parole adressée à Ezéchias : « Dispose de ta maison, car tu vas mourir. » A partir de ce moment, la foi des deux néophytes sembla grandir encore ; ils éprouvaient davantage le besoin de se livrer au recueillement et à une vraie et ardente prière.

Enfin le navire qui apportait la confirmation de l'arrêt de mort arriva. Mais, bien loin de trouver les condamnés plus abattus, cette nouvelle réveilla leur esprit de prière et leur aspiration vers Jésus. A mesure qu'approchait le jour solennel, leur joie et leur espérance allaient en augmentant.

Luc s'écriait souvent : « Nous avons mérité la mort ; le jugement qui nous frappe est juste. » Un jour, il dit à son compagnon : « Puisque nous nous sommes unis pour le péché, soyons-le aussi pour la mort et pour la vie éternelle. »

Le 14 juillet 1768, un missionnaire qui leur rendait visite leur demanda s'ils n'éprouvaient pas le désir de prendre la Cène du Seigneur ?

— Nous avons craint, répondirent les prisonniers, qu'on ne pût nous l'accorder à cause de notre indignité, mais nous la souhaitons ardemment.

On les prépara donc activement à recevoir le repas sacré, qui leur fut offert le 17 juillet, après qu'ils eurent confessé encore une fois leur crime dans tous ses détails, d'une façon on ne peut plus touchante et saisissante. Après la communion, les deux pécheurs repentants versaient des larmes de joie.

Les jours suivants, Ismaël sembla silencieux et recueilli, mais Luc ne pouvait s'empêcher de louer Dieu et sa miséricorde et de parler du sacrifice de Christ.

Lorsque, le 21, on leur fit voir le bourreau envoyé de Négatam pour accomplir le jugement prononcé, Ismaël s'écria : « J'ai été saisi d'une grande crainte, mais j'ai prié et je me cramponne à Jésus. »

Luc dit : « Il faut que justice se fasse. Que le Seigneur nous fortifie et nous console ! »

Le 22, on leur amena leurs mères qu'ils avaient exprimé le désir de revoir encore. Luc ne dit à la sienne que peu de mots, mais Ismaël, comme inspiré à la vue de celle qui lui avait donné le jour, lui rappela son enfance, ses premiers péchés qu'elle n'avait pas eu le soin de réprimer et qui, de degré en degré, l'avaient amené au crime. Il la supplia de se convertir aussi au Seigneur, afin de se retrouver au ciel.

L'officier de garde, qui avait assisté à cette entrevue, déclara n'avoir jamais entendu de prédication plus saisissante.

Le missionnaire qui passa auprès des condamnés les dernières heures, les quitta avec l'assurance de les rencontrer au pied du trône de Dieu.

Ils s'entretenaient encore, au dernier moment, de la conversion du brigand sur la croix, et le missionnaire qui vint les voir les trouva tout joyeux et en prière. Ils reçurent une dernière fois la sainte Cène et l'absolution qu'ils avaient ardemment souhaitée.

Le 23 juillet, à six heures, arriva l'ordre d'exécution. Les coupables, accompagnés des missionnaires allemands, se rendirent au lieu du supplice en chantant :

Où fuirai-je, pécheur,  
L'angoisse de mon cœur ?  
Qui verra ma détresse,  
Le péché qui m'opresse? etc.

Pendant le chant, Luc ne faisait que répéter : « O mon Rédempteur, mon Sauveur ! tu m'as racheté, fortifie-moi, prends-moi à toi ! »

Et comme le cortège passait devant la maison où avait eu lieu le meurtre, Ismaël soupira profondément et Luc dit : « Je ne puis voir cela. Oh ! plaise au Seigneur que je retrouve au ciel notre victime ! »

Quand le juge eut lu l'acte de condamnation, les deux coupables prièrent encore en disant : « Seigneur, fais reconnaître à tous, en notre personne, le péché, le châtement, mais aussi ta miséricorde. »

Ils confessèrent encore leur foi et reçurent l'absolution et la bénédiction.

En s'avançant vers le bloc fatal, Luc demanda qu'on voulût bien, pendant l'exécution, entonner un chant de louanges. On choisit le cantique :

Louons l'Eternel, puissant roi de gloire !

Avant de poser sa tête sur le billot, Luc pria encore ardemment. Ismaël désira qu'on continuât à chanter quand son tour serait là. L'exécution eut lieu en présence de beaucoup d'Européens et d'indigènes qui furent tous fort saisis par ce qu'ils virent.

Quelques jours plus tard, la mère de Luc vint se présenter en pleurant aux missionnaires, et assura qu'elle voulait se conformer aux dernières paroles de son fils.

Voilà avec quelle puissance la grâce divine peut agir sur l'âme des plus grands pécheurs.

---

## NOUVELLES ET VARIÉTÉS

---

### DERNIÈRES NOUVELLES POLITIQUES DU PAYS DES BASSOUTOS

Paris, le 28 août 1880.

Ces nouvelles, provenant de nos missionnaires, nous arrivent au moment où notre journal est prêt à paraître ; nous ne pouvons en donner qu'un très court résumé. Elles sont d'ailleurs de six semaines en retard sur les dépêches du télégraphe sous-marin, et ne peuvent être considérées comme présentant avec une parfaite exactitude l'état des affaires à cette heure-ci.

Nous savions déjà par ces dépêches que le chef Letsié a rencontré une grande opposition autour de lui lorsqu'il a invité ses sujets à remettre leurs armes au gouvernement anglais et qu'il leur en a donné personnellement l'exemple. L'opposition est surtout venue de son frère Massoupa et de quelques-uns de ses propres fils, entre autres de l'ainé, Lérotholi. Ce sont eux qui étaient à la tête du parti qui avait intercepté le passage de ses armes, qu'il est cependant parvenu depuis à faire arriver à leur destination. Ce sont aussi par leurs ordres qu'il y avait eu une escarmouche avec certains Fingous qui s'étaient empressés d'apporter leurs armes au Résident anglais, et qu'une partie de leur propriété avait été saisie.

A ce moment là, d'après les lettres de nos missionnaires, le pays était dans un état d'agitation indescriptible ; les marchands anglais faisaient partir leurs familles ou se retranchaient chez eux. Les Bassoutos qui voulaient qu'on se soumit se sentaient fort exposés, et plusieurs avaient été maltraités. Ceux qui étaient disposés à rendre leurs armes et ceux

qui les avaient déjà rendues étaient en minorité. Les communications d'une partie du pays à l'autre étaient difficiles et les rapports contradictoires. Les magistrats et M. Griffith lui-même ne savaient que répondre à ceux de leurs nationaux qui leur demandaient des conseils.

Les prévisions des missionnaires se sont donc réalisées ; on a voulu sans motif imposer aux Bassoutos une obligation au-dessus de leur compréhension, outrageante et menaçante aux yeux de tous, et dont l'exécution les expose à une guerre civile, en sus d'une répression provenant de la Colonie. Que peut-on attendre d'un pareil état de choses ? C'est ce que nos missionnaires se demandaient avec angoisse lorsqu'ils nous ont écrit, à la date du 21 juillet.

Depuis cette date, des dépêches officielles ont annoncé que l'agitation diminuait, que les populations commençaient à se détacher des chefs réfractaires, que le gouvernement avait ordonné à un détachement de carabiniers qu'il avait déjà mis en marche, de ne pas franchir la limite du Lessouto. Un télégramme adressé du Cap au journal *l'Echo* par voie de Plymouth, le 3 août, a confirmé ces espérances d'apaisement et il a ajouté que Letsié rassemblait des forces pour soutenir l'autorité. D'autre part, une dépêche qui a paru dans le *Times*, le 24 août, porte que, lorsque le représentant anglais a requis Letsié de faire arrêter son frère Massoupa, il a répondu qu'il craignait de recourir pour cela à la force.

C'est dans les mains du Seigneur qu'est le sort présent et l'avenir de nos chers missionnaires, de leurs Eglises et du peuple confié à notre charité ; ne l'oublions pas et prions pour eux avec la persévérance que rien ne lasse, la compassion que rien ne rebute, et la foi à laquelle Dieu n'a jamais rien refusé.

---

*Le Gérant* : EUGÈNE CASALIS.

---

## SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

RAPPORT DE M. DIETERLEN SUR LES SUITES DU  
DÉSARMEMENT

Nos missionnaires étaient convaincus que la loi du désarmement bouleverserait le pays des Bassoutos, mais aucun d'eux n'avait prévu que cette révolution serait si prompte et qu'elle arriverait sitôt à l'état aigu. Elle les a déconcertés, dérangés dans leurs travaux et leurs habitudes, leurs communications de station à station ont été interrompues et leur correspondance avec nous s'en est fort ressentie. Nous n'avons pu, jusqu'à ce jour, suivre les événements qu'à l'aide de billets écrits à la hâte et de télégrammes sous-marins insuffisants, décousus et souvent contradictoires. Dans cette confusion, M. Dieterlen, se souvenant qu'il était le secrétaire de la conférence, nous a envoyé, à la date du 23 juillet, un rapport sans caractère officiel, mais présentant avec ordre ses propres impressions. « C'est, dit-il, mon point de vue que j'expose, mais je le crois assez juste. En tous cas les faits restent, si les appréciations sont fausses, et ils ont une gravité que personne ne peut se dissimuler. »

Nous allons reproduire cette lettre, puis nous y ajouterons les informations de date plus récente qui nous sont venues d'autres sources.

Hermon, le 23 juillet 1880.

« Vous avez sans doute appris, Messieurs et honorés Directeurs, que la question du désarmement des Bassoutos a subitement pris un caractère d'une extrême gravité, et que nous sommes à la veille d'un soulèvement plus ou moins général de la tribu. Il paraissait évident à toute personne connaissant les coutumes et les traditions des Bassoutos que la parole de leur chef Letsié aurait pour eux force de loi et que du chef suprême dépendait la solution de la crise que nous traversons. Grand a été l'étonnement quand on a vu beaucoup de gens se séparer brusquement de lui, parce qu'il avait déclaré qu'il obéirait à la loi, et se grouper autour de Massoupa, son frère, et de Lérotholi, Béreng, Maama, ses propres fils, pour s'opposer par la violence à l'exécution des ordres du gouvernement colonial. Letsié est empêché par la force de donner ses armes, son autorité est méconnue et des menaces de mort sont proférées contre quiconque osera remettre son fusil entre les mains des magistrats.

Au lieu d'opposer à la loi une résistance passive, les chefs du mouvement ont la folie de s'en prendre à ceux qui, il y a longtemps déjà et avant que Letsié se fût prononcé, avaient cru devoir faire du zèle et obéir à une loi qui n'avait pas encore été promulguée. Plusieurs de ces infortunés, cernés dans leurs villages, sont dépouillés de tout ce qu'ils possèdent et réduits à se réfugier auprès des magistrats pour protéger leur vie; d'autres, prévenus par des amis du sort qui les attend, cherchent un refuge dans l'Etat-Libre, mais quelques-uns, qui avaient redemandé leurs armes aux magistrats et qui les avaient obtenues d'eux, résistent aux gens de Massoupa qui ordonne de faire feu sur eux; quatre de ces malheureux restent sur le carreau, après avoir mis trois de leurs assaillants hors de combat.

Grande est dès lors la consternation dans le pays : les marchands anglais plient bagage et s'enfuient en toute hâte ;



les magistrats transforment leurs résidences en camps retranchés qui n'offrent qu'un abri illusoire à ceux qui s'y réfugient. En dehors de ces camps, le pays entier est entre les mains des fils de Letsié, qui, par un système d'intimidation assez bien calculé, empêchent les partisans de leur père et du gouvernement de se prononcer et cherchent à attirer à eux la tribu tout entière. Et c'est là l'anarchie dans laquelle nous nous trouvons en ce moment, ne sachant quelle sera l'issue de cette situation, ni quand le gouvernement sera en mesure de protéger ceux qui lui sont fidèles et de se faire respecter. Veuillez remarquer que la question du refus de désarmer s'est tout à coup, par la folie de Lérotholi et autres, doublée d'une question criminelle, c'est-à-dire de celle de la spoliation et de la mort de gens qui avaient affirmé qu'ils se réclamaient du gouvernement. Ce double crime sera nécessairement l'objet de la vindicte de la loi, et dès lors nous ne pouvons échapper à un conflit parce que les coupables ne consentiront jamais à se livrer entre les mains de la justice : leur compte serait trop difficile à régler.

Leur dernier mouvement a été de restituer une partie du bétail enlevé ; ils espèrent ainsi se tirer d'une situation qui éloigne d'eux la majorité des Bassoutos, ôter au gouvernement un bon prétexte de les attaquer et rallier autour d'eux la tribu en se faisant les avocats de la cause des fusils, si populaire et d'un si poignant intérêt. Mais je crois que dès à présent ils ont perdu la confiance de beaucoup de leurs partisans ; les principaux personnages de la nation, tout en s'abstenant de rendre leurs armes, ont gardé à l'égard des révoltés une attitude très froide, et plusieurs d'entre eux ont passé au gouvernement anglais. Letsié dispute énergiquement le terrain aux usurpateurs et regagne peu à peu son autorité.

J'ai l'espoir que, s'il y a guerre, elle n'atteindra qu'une minorité peu considérable des Bassoutos.

Ce qui les empêche de se soumettre à la loi, c'est d'abord un manque de confiance provenant du sentiment qu'ils ont de

leur infériorité et de ce qu'ils se souviennent de la manière dont ils ont peu à peu été englobés par les Européens. C'est aussi et surtout des faux bruits qui ont été répandus parmi eux pour les exciter à la révolte et auxquels ils croient de la manière la plus absolue. On leur a dit qu'on les désarmerait pour faire de leurs enfants des soldats, pour prendre leur bétail, pour pouvoir leur imposer toute sorte de lois injustes.

Il est impossible de sortir ces idées de leur tête. On y perd son éloquence et sa popularité. Mais malheur à ceux qui, convoitant le Lessouto et ses richesses, font des pieds et des mains pour précipiter les Bassoutos à leur perte et se partager leurs dépouilles!

Dieu veuille protéger cette nation et l'œuvre si belle qu'il a permis à ses serviteurs d'y faire pendant près de cinquante ans. Je n'ose penser à nos Eglises menacées de ruine, à nos chrétiens entourés de terribles tentations et si faibles pour y résister, et aux conséquences fatales que cette crise pourrait avoir pour tout le pays. Priez pour nous, chers directeurs, et pour notre œuvre! Vos missionnaires occupent encore leurs stations respectives et feront leur possible pour s'y maintenir aussi longtemps que les circonstances le permettront. Notre présence est une sauvegarde pour beaucoup de membres de nos Eglises et rassure tout le monde. Mais il est pénible d'être, comme nous le sommes un peu en ce moment, vus d'un mauvais œil par le gouvernement colonial, qui trouve commode de mettre sur nous la responsabilité de ce conflit, et par beaucoup de Bassoutos qui nous reprochent d'avoir conseillé à Letsié la soumission, bien qu'il ne se soit soumis qu'après avoir épuisé tous les moyens légaux à sa disposition, et pour écarter de sa tribu les malheurs que l'entêtement du gouvernement nous préparait.

Croyez-moi, etc.

H. DIETERLEN,  
*Secrétaire de la Conférence.* »

## NOUVELLES ULTÉRIEURES

Les dernières lettres de nos missionnaires vont jusqu'au 14 août. Nous voyons par leur contenu que, depuis le moment où M. Dieterlen a écrit, les chefs révoltés et leurs adhérents, tout en persévérant dans leur résistance, se sont montrés moins violents qu'au début. Les résidences des magistrats anglais, quoique sans défense, n'ont pas été attaquées, les magasins des marchands épars dans le pays ont été respectés. Bon nombre d'habitants ont trouvé un refuge sur les terres de l'Etat-Libre. Plusieurs de ceux qui avaient souffert des pertes et dont la vie avait été menacée, se sont groupés à Masérou, autour de M. Griffith, qui leur a rendu leurs armes pour les mettre en état de se défendre et de protéger la résidence anglaise, si elle était menacée. Le chef Letsié n'a point cédé au découragement ; il a rallié autour de lui bien des gens que l'entreprise de son frère et de ses fils avait d'abord ébranlés. Son neveu Jonathan, l'héritier de Molapo, l'a secondé dans ses efforts pour le rétablissement de l'ordre, en faisant remettre aux magistrats une quantité considérable d'armes provenant de son district de Lérivé. Letsié et lui se sont rendus à Thaba-Bossiou pour essayer d'amener Massoupa à abandonner la folle idée de fortifier cette montagne.

L'école dite biblique qui, depuis le départ de M. Mabille, avait été transférée à Bérée, se trouvant trop exposée dans cet endroit, s'est provisoirement dissoute. Les jeunes filles de l'institution de M. Jousse, à Thaba-Bossiou, effrayées par les préparatifs de défense de Massoupa, sont presque toutes retournées dans leurs familles. L'école normale de Morija s'est maintenue, quoique non sans peine, grâce au nombre des élèves et aux efforts de MM. Casalis et Dyke pour calmer leur effervescence juvénile. Les stations ont continué à jouir de la présence et des soins de leurs pasteurs. Il n'y a

eu qu'une exception, qui n'a duré que quelques jours. Il s'agit de celle de Bérée, la plus exposée de toutes à cause de son extrême rapprochement de Masérou, et parce que ses habitants s'étaient généralement empressés d'obéir à l'ordre du désarmement.

Pendant que M. et Madame Maitin étaient allés à Bloemfontein, dans l'Etat-Libre, reconduire leur plus jeune fille dans un pensionnat, et que notre frère se faisait traiter pour un mal aux yeux assez inquiétant, il y a eu un moment de vraie panique. On a cru que Massoupa, pour se venger de ce que les gens de Bérée s'appuyaient sur la résidence anglaise pour lui résister, ferait une attaque dans laquelle il ne respecterait personne. M. Griffith et les fils de M. Maitin, qui résident à Masérou, tremblaient pour M. Duvoisin et ne lui ont pas laissé de repos jusqu'à ce qu'il ait quitté la station. Il l'a fait, le cœur navré, déclarant qu'on faisait violence à ses sentiments et qu'il ne courait personnellement aucun danger. Presque immédiatement après, il est retourné à Bérée, ayant seulement, pour calmer les craintes de sa famille, conduit sa femme et ses enfants auprès de M. et Madame Keck, à Mabouléla, dans l'Etat-Libre.

Pour en venir au moment présent, nous n'avons d'autres informations que celles de dépêches télégraphiques, mais elles sont fraîches et très importantes.

Un télégramme, parti du Cap le 13 septembre et inséré dans le *Times* du 14, porte ce qui suit :

« Le premier ministre, M. Sprigg, et M. Orpen, voyageant sans escorte, ont eu une entrevue avec les chefs, et il y a lieu d'espérer que tout s'arrangera paisiblement, sauf en ce qui concerne Massoupa. Bien des gens qui étaient impliqués dans la rébellion ont exprimé leur regret de s'y être joints, et ont été avertis qu'ils auraient une amende à payer pour leur délit.

« Les forces coloniales sont entrées dans le pays. Le colonel Bayly est à Masérou avec un corps (wing) de *Cape*

*Mounted Riflemen* (carabiniers à cheval du Cap). Ceux de Carrington sont allés à Maféteng (la résidence de Lérotholi).

« Le premier ministre, après une entrevue avec sir George Colley, le gouverneur de Natal, est revenu hier à Masérou. »

On lit dans le *Daily Chronicle* du 16 :

« Ville du Cap, 15 septembre : Le chef mossouto Lérotholi a attaqué sans succès les carabiniers du Cap (*Cape Rifles*) le 13 du courant, à Maféteng.

Il n'y a donc pas à douter que les chefs Massoupa et Lérotholi ne soient aux prises avec les troupes de la colonie.

Paris, 23 septembre : Nous lisons dans le numéro du *Temps* de ce jour : « On mande de Capetown, le 21 septembre, que, d'après des renseignements officiels, les Temboukis se sont joints aux Bassoutos contre les Anglais. » Il faudrait, dans ce cas, s'attendre à une lutte sérieuse.



#### QUELQUES MOTS DE M. MABILLE SUR LA SITUATION CRITIQUE DU PAYS DES BASSOUTOS

Paris, le 15 septembre 1880.

Que n'est-il plus près de la France, notre pauvre Lessouto!

C'est là le cri qui s'échappe tous les jours de mon âme. C'est aussi celui que mon ami Coillard ne cesse de pousser, j'en suis sûr. Avoir vu les premiers nuages qui pouvaient recéler l'orage dans leurs replis, avoir cru un moment qu'ils passeraient sans déverser leur électricité sur le Lessouto, et puis apprendre que ce pays, notre seconde patrie, la préférée, est en proie à des troubles dont on ne peut prévoir l'issue!.. Pourquoi le Lessouto est-il si loin? C'est dans de telles circonstances que le chrétien voudrait se sentir tout-puissant auprès du Père céleste par la prière, et assuré d'obtenir son intervention immédiate et irrésistible.

J'ai vu en 1868 le Lessouto à deux doigts de sa perte. Une après-midi, c'était en mai, je crois, on me montrait dans la plaine, à trois lieues de distance, le camp des Boers ; sa destination, c'était la montagne de Thaba-Bossiou, la montagne de Moshesh, sur laquelle le vieux chef se trouvait, pour ainsi dire, abandonné de tous. Il n'avait pas deux cents hommes avec lui. Demain, disait-on, les Boers attaqueront de nouveau la montagne ; cette fois, il n'y aura pas de résistance ; c'est la fin, c'est la ruine. Mais Dieu veillait. Pendant la nuit, arrivait une dépêche du gouverneur anglais de la Colonie du Cap annonçant à Moshesh que la reine Victoria prenait son pays et sa tribu sous sa protection. Les Boers, avertis à temps, reculaient dès le lendemain. Un jour de retard, et tout eût été perdu. Nous respirâmes et rendîmes grâces. L'intervention permanente du gouvernement anglais était enfin assurée. Pour tous, c'était le présage de la paix définitive.

Pendant onze ans la tribu a prospéré, elle a fait des progrès remarquables sous tous les rapports. Mais voici que son existence même est de nouveau mise en question. La politique imprudente, pour ne pas dire plus, du gouvernement de la Colonie du Cap, qui est devenu presque indépendant de celui de l'Angleterre, a voulu imposer aux Bassoutos le désarmement. Chacun sait aujourd'hui qu'il n'avait aucun motif valable pour entrer dans cette voie. Le sang a déjà coulé, une sorte de guerre civile a éclaté ; le gouvernement colonial semble frappé d'impuissance. Il ne fait presque rien pour rétablir l'ordre. Cette inaction ne peut avoir que des suites lamentables. Une loi désagréable et incompréhensible à tous les Bassoutos également, mais à laquelle, lorsque le moment de l'exécution est venu, les uns se sont soumis et les autres ont préféré résister, les expose au danger de se désorganiser entièrement et de s'affaiblir les uns les autres d'une façon irrémédiable, tout en mettant en péril la paix générale du sud de l'Afrique. Les ministres du

gouvernement du Cap auraient dû prévoir cela; ils en ont été suffisamment avertis. D'où va maintenant provenir le remède? Il faudrait que le gouvernement anglais, par tous les moyens possibles, et surtout par une enquête et par la persuasion, s'appliquât vigoureusement à rétablir l'ordre et la confiance.

Combien mon cœur se serre douloureusement à la pensée de n'être pas sur les lieux, au milieu de mes frères du Lessouto, pour partager leurs peines, leurs inquiétudes et peut-être aussi leurs dangers! Et les nouvelles voyagent si lentement! Elles sont si souvent peu claires, contradictoires! Que se passe-t-il aujourd'hui? Est-ce la guerre, est-ce la paix? Que deviennent les Eglises, que deviennent les écoles? que deviennent les inconvertis?

Mais pourquoi s'inquiéter outre mesure? Le Seigneur est là, toujours le même, l'Eternel règne. Ah! que j'ai besoin de me répéter ces paroles, cent fois le jour, pour ne pas me laisser aller à un découragement complet. Je me dis ceci : Même si la tribu, dans son ensemble, a mérité un châtement par son indifférence religieuse, est-elle plus coupable que telle autre nation ou tribu qui, par des refus plus prononcés, a rejeté l'Évangile de la lumière et de la vie? Et puis le châtement pourrait-il être la destruction de la tribu? Le Seigneur aurait-il oublié d'avoir pitié? Aurait-il oublié l'intercession d'Abraham au sujet de Sodome et de Gomorrhe?

Non, le Seigneur ne permettra pas, cette fois pas plus qu'en 1868, que son œuvre soit détruite; il ne donnera pas cette satisfaction à l'ennemi des âmes. Il aura pitié, mais il faut que les chrétiens de France et d'ailleurs nous aident pendant ces jours de crise et d'incertitude si douloureuse. Levons-nous tous, adressons-nous au Seigneur, demandons-lui s'il peut entrer dans ses vues de faire périr le juste avec l'injuste. Il y a des milliers de Bassoutos convertis et parmi les païens d'aujourd'hui le Seigneur a encore ses autres milliers qui se convertiront plus tard. Espérons!

Ce qui m'encourage à espérer, c'est aussi la pensée de l'objet principal pour lequel je suis venu en Europe. Je ne désirais pas faire ce voyage, il m'a été pour ainsi dire imposé. Je n'y ai consenti que lorsqu'on m'a offert de surveiller l'impression de la Bible en sessouto et celle d'autres ouvrages. Le Seigneur aurait-il permis ce voyage pour frapper mon travail du sceau de l'inutilité dès son commencement? Mais ce n'est pas un commencement. La Bible avait déjà été imprimée au Lessouto en livres séparés; elle vient d'être revisée et corrigée avec un grand soin; c'est un travail qui a pris des années. Et le moment où la Société biblique britannique et étrangère s'impose en notre faveur, pour faire cette impression et celle d'un Nouveau Testament de poche avec références, un sacrifice de près de cent mille francs, serait celui où le Seigneur viendrait nous dire: « Tout ce travail est en pure perte, il ne profitera à personne; les Bassoutos sont à la veille d'une destruction totale! » Non, non, ce n'est pas là la manière d'agir de notre Dieu. De son côté, la Société des Traités religieux de Londres s'est chargée d'avancer les fonds pour l'impression d'un manuel de la Bible, qui va coûter 6,000 fr.; d'un nouveau recueil de cantiques qui coûtera 8,000 fr. et d'un autre petit livre sur la conscience, qui pourra coûter 2,000 fr., et tout cela serait en pure perte! Non, ce n'est pas là la manière d'agir de notre Dieu.

Je pourrais avancer encore, comme une autre raison d'espérer, le projet de mission sur le Zambèze, mission qui est bien sérieusement désirée par les Eglises du Lessouto, ainsi que d'autres choses encore, ce qui dénote dans ces Eglises de la vie et par conséquent la présence de Dieu. Il faut donc espérer. Mais n'espérons pas sans prier. Et si même il devait venir un moment où, humainement parlant, il faudrait espérer contre toute espérance, à cause de ce que verrait l'œil de la chair, je voudrais crier à tous les chrétiens, à toutes les Eglises de France, de Suisse et d'ailleurs qui



aiment la mission du Lessouto : Espérons, comptons sur Dieu ; c'est son œuvre. Il ne la laissera pas détruire. Non ! Espérons *toujours* ! Mais en priant *toujours* !

A. MABILLE.

Paris, 14 septembre.



#### MORT DE MADAME GERMOND

Au milieu des angoisses que leur causent les périls auxquels leur œuvre est exposée maintenant, nos missionnaires du sud de l'Afrique ont eu la douleur de perdre une de leurs sœurs, universellement aimée et honorée tant pour ses vertus privées que pour son dévouement à la cause de l'Évangile.

Dieu a repris à lui Madame Germond, la femme de notre frère de Thabana-Morèna. Après une longue maladie durant laquelle des moments de convalescence apparente ont fait parfois espérer la guérison, elle est morte, le 27 juillet, à Masérôu, le siège de l'autorité anglaise, tout près de notre station de Bérée, où on l'avait transportée pour lui procurer les soins de M. le Dr Clément Daumas. M. Germond était retenu chez lui par ses devoirs de pasteur et les circonstances difficiles où se trouve la mission. Appelé en toute hâte, il est, grâce à Dieu, arrivé à temps pour pouvoir assister aux derniers moments de sa compagne, qui s'en est allée dans la paix du Seigneur. M. Germond n'a pu se résigner à laisser ses restes dans un lieu où l'agitation politique se faisait sentir plus que partout ailleurs. Il les a emmenés à Morija, et là, entouré de ses enfants et de quelques-uns de ses collègues, il leur a creusé une tombe à côté de celle de feu Madame Fanny Casalis.

« Chère Madame Germond, écrit M. Duvoisin, je ne puis dire quel touchant souvenir elle nous laisse. Elle était si

douce, si patiente dans ses douleurs. Elle craignait tellement d'être à charge aux autres et de causer du dérangement. Nous ne la pleurons pas. Elle est entrée dans son repos; elle a échangé une vie de souffrances cruelles et journalières pour cet état dont saint Paul a dit qu'il est « beaucoup meilleur. » Mais mon cœur saigne en pensant à son pauvre mari, pour qui la perte de sa compagne a, dans ces circonstances, quelque chose de tout particulièrement douloureux; je pleure aussi sur ses enfants orphelins. Que notre Père céleste essuie leurs larmes et prenne soin d'eux. »



#### UN ENTRETIEN DE M. DUVOISIN AVEC LE CHEF MASSOUPA

« Vous représentez-vous, » écrit M. Duvoisin au directeur de la Maison des missions, » que je me mêle de politique ? moi qui jamais n'avais abordé, même de loin, un terrain si glissant, pensez que je suis depuis quelques jours en correspondance avec les rebelles ! Samedi passé, comme Massoupa était près de Bérée, je lui écrivis quelques lignes l'invitant à méditer, dans son sens le plus terrestre aussi bien qu'au sens spirituel, cette parole de notre Seigneur : « Quel est le roi qui parte pour livrer bataille à un autre, etc. » (Luc, 14, 31, 32). Hier, il y était de nouveau et me demanda d'aller le voir. Il fut fort aimable envers moi, me remercia de ma lettre, m'assura que nous n'avions rien à craindre et daigna même, pendant près d'une heure, prêter l'oreille à mes avertissements.

Je lui dis que j'étais heureux d'avoir cette occasion de lui parler, attendu qu'il lui était donné, ce qui est donné à peu d'hommes en ce monde, de pouvoir faire à son gré ou un bien ou un mal incalculable; que les destinées des Bas-soutos étaient comme dans une balance qu'il pouvait faire pencher dans un sens ou dans l'autre, celui de la paix et de la prospérité ou celui de la guerre et de la destruction de la tribu. J'ajoutai que les uns et les autres nous allions bientôt

comparaître devant Dieu, et lui demandai si, à ce moment-là, il ne vaudrait pas mieux pour lui qu'il eût fait, en conservant la paix à son peuple, une bonne œuvre qui serait peut-être pour lui le point de départ d'un retour à Dieu, que de l'avoir précipité dans la ruine, etc., etc.

Il écouta tout cela patiemment, mais répondit, comme il répond toujours, qu'en punissant ceux de ses gens qui avaient livré leurs armes il ne faisait pas la guerre au gouvernement anglais, attendu qu'ils étaient ses sujets avant d'être ceux du gouvernement ; qu'ils ne dépendaient de ce dernier que par son entremise, et par conséquent n'avaient pas le droit de faire une telle démarche sans sa permission. A quoi je répliquai que le gouvernement entendait la chose tout autrement, que d'ailleurs lui, Massoupa, eût-il cent fois raison, il n'était plus temps de discuter des théories ; que le gouvernement considérait la prise d'armes des Bassoutos comme une révolte, qu'il était le plus fort ; que jamais dans une affaire pareille il ne consentirait à être vaincu, et que le seul espoir de salut qui leur restât était de faire leur soumission et d'accepter les conditions qu'on leur imposerait, si dures fussent-elles.

Je le quittai là-dessus et viens de lui écrire de nouveau pour insister sur ce dernier point. Ce n'est pas que je puisse attendre aucun résultat de ces démarches. Si des paroles et des exhortations pouvaient toucher un homme tel que Massoupa, celles de M. Jousse, près de qui il demeure, l'eussent fait depuis longtemps. Mais j'aurai la satisfaction d'avoir, moi aussi, tenté quelque chose pour détourner le péril. »

---

LETTRE DE M. F. ELLENBERGER

Au moment où M. Ellenberger nous écrivait cette lettre, le district qu'il habite continuait à jouir, sous le rapport politique, d'un répit bien précieux après les commotions de la guerre de Morosi. Il est probable qu'à l'heure présente, on

y éprouve, plus ou moins vivement, le contre-coup de ce qui se passe dans les parties plus centrales du Lessouto. Cela ne doit pas nous empêcher de lire avec reconnaissance les bonnes nouvelles que notre frère a pu nous envoyer avant que la crise n'éclatât.

Massitissi, le 29 mai 1880.

Cher directeur,

La question du désarmement est toujours là; le sursis d'un mois accordé par le Parlement du Cap n'empêchera pas l'heure critique de venir. Elle est même déjà venue pour l'endroit que nous habitons, car la nouvelle du sursis est arrivée ici trop tard pour que nous pussions en profiter. Nous avons été obligés de livrer nos fusils. Moi-même j'ai reçu une notification du magistrat à ce sujet (1).

Mais si ce qui concerne la politique est loin de satisfaire les besoins des peuples et de répondre à nos aspirations, quand nous tournons nos regards vers « Celui qui règne », nous voyons avec bonheur que toutes ses voies portent l'empreinte de la sagesse et de la justice. A Massitissi, nous continuons à être témoins d'une œuvre de relèvement. L'Esprit-Saint agit toujours et fait concourir au bien des pécheurs ce que l'ennemi des âmes fait pour les porter au découragement.

Depuis ma dernière lettre, beaucoup de gens se sont convertis, surtout parmi les païens. Entre ces derniers, se trouvent quatre femmes d'ordre secondaire, dont trois ont déjà reçu leur lettre de libération et la quatrième obtiendra bientôt la sienne. Le nombre des conversions, depuis le commencement de ce mouvement, est arrivé à quatre-vingt-dix. De tous les premiers réveillés, j'ai la joie de dire qu'aucun jus-

---

(1) Nous apprenons que, depuis ce moment-là, des chiens, devenus sauvages pendant la récente guerre, viennent sans crainte enlever à M. Ellenberger ses moutons et ses volailles.

qu'ici n'est retourné au monde. Il y a eu par-ci par-là des moments de lutte contre d'anciennes habitudes, quelquefois du refroidissement chez quelques-uns, mais je ne puis pas appeler cela des défaillances aussi longtemps que l'on reprend sa course, qu'on lutte et regarde en haut d'où vient le secours. Cependant ce serait bien étrange si, sur un tel nombre, il n'y en avait aucun qui vint à manquer de persévérance ; aussi, nous réjouissons-nous toujours avec tremblement, les environnant tous de notre vive sollicitude et les soutenant sans cesse de nos conseils et de nos prières.

Notre école de station a prospéré ; le nombre des enfants a dépassé 120 ; l'inspecteur, dans son rapport, nous a été si favorable, que le surintendant des écoles du gouvernement a donné une preuve de sa satisfaction en augmentant de 125 francs par an le traitement de notre instituteur. Il nous a en sus alloué un subside de 250 francs pour une école enfantine, un de 250 francs aussi pour une classe de couture et un troisième de 125 francs pour un aide-instituteur. Enfin, on nous a envoyé 375 francs pour nous aider à ouvrir une école dans notre annexe de Gogobeng. En mars dernier, nous avons inauguré la chapelle de cet endroit. Près de cinq cents personnes étaient présentes ; trois adultes ont été reçus dans l'Eglise et trois enfants ont été aussi baptisés.

Nous nous proposons de construire une chapelle à Séthalleng. Il y a dans cette annexe plus de membres de l'Eglise et d'auditeurs que dans la précédente ; aussi nous attendons-nous à y trouver plus de secours. Cependant, les chrétiens de Gogobeng ont été vraiment zélés et ont coopéré à l'érection de leur lieu de culte avec joie et avec ardeur. Ils n'ont jamais dit que je leur avais imposé trop de travail ou demandé trop d'argent. Le jour de la dédicace, on nous a remis pour l'évangélisation de l'endroit un peu plus de 125 francs, bien que les trois quarts de l'assemblée ignorassent qu'il serait fait une collecte.

Nos amis, M. et Madame Preen, sont arrivés à Massitissi,

le 10 mai, avec tous leurs effets et leur contingent de travailleurs (1). Comme ils n'avaient pas en main la lettre de M. Griffith les autorisant à prendre possession des bâtiments de l'ex-magistrat, ils ont dû d'abord se contenter de déposer leurs bagages dans les maisons qui n'avaient ni portes ni fenêtres, et de se loger dans leurs propres wagons. Il y a eu aussi un peu de mésintelligence entre eux et les quelques hommes de la police qui occupaient le terrain que nous croyions avoir été donné pour l'école. Leurs débuts n'ont donc pas été sans désagréments ; mais nous espérons que M. Griffith et le gouvernement ne tarderont pas à bien définir les limites de l'institution. En attendant, nos amis et les jeunes gens réparent les maisons.

Je termine en vous priant de saluer affectueusement pour moi tous les membres du Comité, et de me croire votre toujours bien dévoué,

F. ELLENBERGER.

---

M. ET MADAME MARZOLFF A MATATIÉLÉ

18 juin 1880.

« Nous voici à la tête d'une station et nous sentons que c'est une lourde tâche. Nous sommes arrivés depuis trop peu de temps pour pouvoir vous parler de notre œuvre proprement dite.

Chaque prédication est encore pour moi le produit d'un long et pénible labeur. Les indigènes disent nous bien comprendre et m'assurent que mon *sessouto* est sans faute ; mais je sens que le génie de cette langue m'est encore inconnu.

---

(1) Il s'agit de l'école industrielle qui a été transférée de Thabana-Morèna dans le voisinage de Massitissi et à laquelle le gouvernement a concédé les constructions de l'ancien magistrat du district.

(Note des Réd.)

Sous le rapport matériel, nous avons trouvé beaucoup à faire. Il fallait s'y attendre. Abandonnée depuis un certain temps aux indigènes, cette station était devenue une sorte de propriété publique. Chacun y passait comme bon lui semblait. Les murs du jardin s'étaient écroulés en maint endroit; le bétail s'y donnait libre carrière, et j'ai encore toute la peine du monde à prévenir les invasions. J'ai constamment à chasser des bœufs, des moutons, des chèvres, et il faudrait chaque jour recommencer à réparer les brèches faites par ces incorrigibles animaux. Cependant, je suis loin de me plaindre de cette station. Entre autres avantages, il y en a un qui est inappréciable et que bien des missionnaires peuvent nous envier : il y a de l'eau en tout temps.

Les chrétiens de l'endroit nous ont reçus à bras ouverts ; ils sont heureux de posséder un missionnaire qui puisse les marier, baptiser leurs enfants et distribuer la sainte Cène. Il est, vous le savez, dans le tempérament des indigènes de ne pas se livrer de suite ; leur confiance est proportionnée à la connaissance qu'ils ont acquise du caractère de leur missionnaire.

Vous ne serez donc pas étonné si je vous dis que nous nous étudions encore réciproquement. Je ne doute pas que cette étude n'aboutisse à un bon résultat ; sentant que nous les aimons, ils nous aimeront à leur tour.

Pour le moment, ce qui les attire le plus chez nous, c'est notre petite fille ; en vraie enfant missionnaire, elle leur sourit et leur tend à tous les bras. C'est le bonheur du chef Makuai de la faire rire aux éclats en l'appelant *ma Matatiélé*, la maman de Matatiélé. Ce pauvre homme est toujours dans le même état ; il n'est pas revenu à l'Évangile. Pour étouffer la voix de sa conscience qui, je crois, le tourmente souvent, il a recours à la boisson. J'ai pu m'apercevoir que même alors le souvenir de ce qu'il était autrefois le poursuit. Il aime beaucoup à parler de M. Arbousset pour qui il professe un grand respect. « Ah ! » me disait-il un jour, « M. Arbousset

était un fameux pêcheur ; il s'entendait à jeter le filet et à y ramasser du poisson ; il savait s'y prendre pour nous gagner. »

Dimanche dernier, ee même chef est venu au culte ; j'avais pour texte : « Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice » (Matth. 5, 10-12). Et je lus l'histoire des trois jeunes Hébreux jetés dans la fournaise à cause de leur foi. Ce récit le frappa tellement qu'il ne fit qu'en parler à table pendant tout le dîner. Le fait que, jetés liés dans les flammes, ils aient marché au milieu du feu sans que leurs vêtements ni même leurs cheveux en aient été atteints, le fait qu'un quatrième personnage se soit montré inopinément à côté d'eux, tout cela l'avait vivement impressionné.

Que vous dirai-je de mes rapports avec les marchands colporteurs anglais ? Je m'efforce d'agir avec prudence avec eux et de ne pas me montrer directement agressif. Je sais qu'ils vendent de l'eau-de-vie aux indigènes et que je pourrais les traduire devant le magistrat, mais qu'y gagnerais-je ? Je me ferais des ennemis acharnés, qui ne reculeraient devant aucun moyen pour entraver la prédication de l'Évangile. Il y a la police ; elle devrait faire son devoir, mais elle est leur complice et donne elle-même l'exemple de l'intempérance (1). Je souffre de cette cause de démoralisation plus que je ne saurais dire.

Souvenez-vous de nous et de nos pauvres indigènes. »

H. MARZOLFF.

---

(1) Il faut se souvenir que Matatiélé n'est pas dans le Lessouto, où l'importation de l'eau-de-vie est strictement prohibée.

(Note des Réd.)



## TAÏTI

## RÉUNION DES ÎLES DE LA SOCIÉTÉ A LA FRANCE

Notre dernier numéro annonçait que deux des îles de la Société qui jusqu'ici étaient restées en dehors du protectorat français, Tahaa et Raïatéea, s'étaient décidées à s'y rattacher. La confiance inspirée aux indigènes par la constitution ecclésiastique, assurant aux protestants le libre exercice de leur culte, et le bon effet produit par l'administration libérale et réparatrice du commandant Chessé, le commissaire actuel de la République, tels sont les motifs qui ont sinon amené du moins facilité cette résolution qui étend sur de nouvelles contrées l'influence de notre pays. Ces mêmes raisons viennent de déterminer le roi Pomaré V à faire un pas plus important encore : il a officiellement cédé à la France les Etats sur lesquels s'étendait le protectorat. Les îles de la Société deviennent dès lors terre française.

Voici dans quels termes le *Véa*, ou Messenger de Taïti, rend compte de ces événements :

« Mardi 29 juin 1880, à midi, le Commandant convoquait à son hôtel MM. les chefs de service et le corps des notables de la ville, et leur faisait part de l'immense résultat obtenu.

En quelques mots rapides il exposait brièvement les pourparlers, les négociations qu'il avait dû poursuivre.

Le roi, qu'une maladie assez longue venait d'éprouver, avait songé à l'avenir ; il s'en était entretenu avec le Commandant Commissaire de la République ; puis, encouragé par la confiance qu'il avait en la France, par sa sympathie pour ce grand pays, certain qu'il était, aujourd'hui, des bonnes dispositions du gouvernement français à l'égard de son peuple, il avait pensé pouvoir remettre au chef de la colonie l'administration générale de ses Etats et tous ses droits et pouvoirs sur Taïti et dépendances.

Après avoir pris leur avis, et de concert avec eux, le roi, le matin même, avait signé, avec tous ses chefs, la réunion définitive à la France de tout ce qui s'était appelé, jusqu'alors, les Etats du Protectorat.

L'annexion de l'archipel des îles de la Société à la France se trouvait donc être un fait accompli.

Voici en quels termes le roi l'a annoncé à ses sujets :

*Proclamation de Pomaré V aux Taïtiens :*

« Taïtiens,

« Je vous fais savoir que, de concert avec M. le Commandant Commissaire de la République et les chefs de district, je viens de déclarer Taïti et ses dépendances réunies à la France. C'est un témoignage de reconnaissance et de confiance que j'ai voulu donner à la nation qui, depuis près de quarante années, nous couvre de sa protection. Désormais, notre archipel et ses dépendances ne formeront plus, avec la France, qu'un seul et même pays.

« J'ai transféré mes droits à la France ; j'ai réservé les vôtres, c'est-à-dire toutes les garanties de propriété et de liberté dont vous avez joui sous le gouvernement du Protectorat. J'ai même demandé de nouvelles garanties qui augmenteront votre bonheur et votre prospérité.

« Notre résolution, j'en suis certain, sera accueillie avec joie par tous ceux qui aiment Taïti, et qui veulent sincèrement le progrès.

« Nous étions déjà tous Français de cœur, nous le sommes aujourd'hui en fait.

« Vive la France !

« Vive Taïti ! »

M. le Commissaire de la République française a répondu par une proclamation dans laquelle nous relevons les passages suivants :

*Aux habitants de Taïti et dépendances :*

« S. M. le roi Pomaré V vient de signer l'acte de réunion de tous ses Etats à la France.

« Sa Majesté a reconnu, d'accord avec nous et avec ses chefs, qu'il était devenu nécessaire, dans l'intérêt de tous, que les deux gouvernements fussent réunis en un seul.

« Désormais, les deux pays ne font plus qu'un !

« ...Le roi Pomaré conserve toujours son titre de roi, avec tous les honneurs et privilèges attachés à ce titre : le respect et l'affection dont il sera entouré seront plus grands encore que par le passé.

« Que de ce jour mémorable date une ère nouvelle de progrès et de prospérité digne de l'époque qui verra s'abaisser la barrière de Panama, *qui fera de Taïti la relâche naturelle* de toute la navigation à vapeur transpacifique, le pays le plus beau et le plus fortuné entre tous.

« Taïtiens, le roi vous fait remise de l'impôt de la liste civile, qui, désormais, ne sera plus perçu...

« Vive la France !

« Vive Taïti. »

L'annexion de Taïti à la France ne change rien à nos devoirs vis-à-vis de cette île. Assurés, comme nous le sommes par les faits, des intentions libérales du gouvernement, et de la ferme volonté de son représentant à Taïti, M. le commandant Chessé, de faire pleine justice aux réclamations et aux vœux si légitimes des populations protestantes, nous ne pouvons que nous réjouir d'un événement qui augmente la sphère d'influence de notre patrie et crée un lien de plus entre elle et les terres lointaines qui se sont rattachées à elle. Dans les responsabilités nouvelles que cette situation crée à la France, notre Eglise et notre mission ont leur large part. Sachons nous en souvenir, et que Dieu nous donne de continuer à faire notre devoir dans l'œuvre de l'éducation morale, religieuse et intellectuelle des Taïtiens, œuvre

moins attrayante peut-être que la mission proprement dite, mais assurément aussi nécessaire et aussi importante, puisqu'elle a pour objet d'élever à sa maturité un peuple richement doué et de le rendre capable de subir sans préjudice et même avec avantage pour son développement, le contact de la civilisation européenne, trop souvent meurtrière pour les races indigènes de l'Océanie.



#### ARRIVÉE DE M. VERNIER A PARIS

Au moment où nos lecteurs recevront ce numéro de notre journal, ils pourront se représenter M. Vernier installé à la Maison des missions avec ses deux fils menacés d'une infirmité dont la seule mention nous a tous si vivement émus, il y a quelques semaines. Il n'est pas nécessaire de dire de quels soins le père et ses enfants seront entourés et combien leur séjour parmi nous sera apprécié. Si seulement la pauvre mère n'avait pas été obligée de se soumettre à une si cruelle séparation ! Mais Dieu veille toujours à ce que les sacrifices que l'on fait pour lui aient leur compensation. On va voir, par les lettres dont notre frère s'est fait précéder, quelle douce satisfaction M. le commandant Chessé lui a procurée en déchargeant notre Société des frais de ce long voyage.

Papéété, le 4 juillet 1880.

*A M. le directeur de la Maison des missions.*

Cher et honoré frère,

Lorsque ces lignes vous parviendront, je serai, selon toute probabilité, en route depuis plus d'un mois pour l'Europe avec mes deux enfants malades. Dans la lettre que je vous adressai en mai dernier, je vous faisais pressentir la possibilité d'un tel voyage. Aujourd'hui que la nécessité m'en est démontrée, je profite de l'unique occasion qui se présente de

vous en informer par lettre, avant notre arrivée sur les côtes de France.

L'état des yeux atteints par l'ophthalmie est tel qu'une opération est devenue inévitable. Les attestations des docteurs de Papéété en font foi. Elles démontrent que cette opération ne saurait être pratiquée à Taïti (faute de ressources nécessaires), sans de grands dangers et qu'il est urgent que les deux enfants soient conduits en Europe par les voies rapides.

Cette nécessité augmente et prolonge nos épreuves. Elle nous fait entrevoir des jours pleins d'anxiété; elle m'oblige à me séparer des miens pendant de longs mois et à quitter Taïti dans un moment de réorganisation ecclésiastique où les efforts réunis de tous les ouvriers de la mission seraient si nécessaires. Mais Dieu a ses motifs pour nous mettre dans cette situation; puisse-t-il nous accorder la grâce de l'y glorifier.

La joie de vous revoir et d'embrasser encore une fois ma mère vénérée ne sera pas une mince compensation. Ce qui contribue aussi beaucoup à soulager mon esprit en entreprenant ce voyage, c'est qu'il n'en résultera presque aucune dépense pour la Société des missions. Le fait que j'ai été officiellement pasteur d'une Eglise taïtienne depuis plus de douze ans, a permis à M. le commandant Chessé de décider que le budget indigène fera les frais de mon passage et de celui de mes enfants jusqu'en France. Mon retour, m'a-t-il été dit, s'opérera dans les mêmes conditions. Cette circonstance ne peut manquer d'être qualifiée « d'heureuse, » vu le déficit qui, d'après votre lettre du 22 avril dernier, recommence à peser sur le Comité.

Ma femme s'est décidée à ne pas m'accompagner en Europe. Pendant mon absence, elle habitera avec nos chers amis M. et Madame Viénot. L'administration va faire reconstruire à neuf notre presbytère. Je compte partir, s'il plaît à Dieu, du 12 au 15 courant, à bord du brick-goélette *Percy-Edwards*.

La traversée jusqu'à San-Francisco pourra durer de trente à trente-cinq jours. De San-Francisco en France nous mettrons une vingtaine de jours. Ainsi, il est très probable que, si nous n'avons pas d'accident en route, nous serons à la Maison des missions le 15 septembre. Dès l'arrivée, j'espère pouvoir avec votre concours, cher directeur, confier mes deux chers garçons aux soins d'un médecin spécialiste. La durée de mon séjour en France dépendra de la rapidité de leur guérison.

Veillez, en attendant que je puisse le faire moi-même, offrir à Messieurs les membres du Comité des missions l'expression de mon très respectueux attachement.

F. VERNIER.

---

*Au même.*

San-Francisco, le 24 août 1880.

« En vous écrivant la lettre ci-incluse datée de Taïti, et qui était destinée à vous annoncer mon voyage en Europe avec mes deux enfants malades, je comptais sur le départ immédiat pour San-Francisco d'un aviso à vapeur, lequel a reçu, au dernier moment, une destination différente et n'a pu emporter ma lettre.

Nous sommes arrivés hier à San-Francisco à bord du « Percy-Edwards », après une traversée de trente-neuf jours. Pendant cette première traversée, l'état des yeux de mes deux garçons n'a heureusement pas empiré.

Comme nous n'aurions pu, sans une grande fatigue, repartir immédiatement pour atteindre à New-York le paquebot français qui appareillera le 31 courant pour le Havre, le consul de France, M. Forest, n'a vu aucun inconvénient à ce que nous fissions un séjour à San-Francisco aux frais de l'administration. Cette circonstance nous permet de vous informer quelques jours d'avance et par lettre de notre prochaine arrivée en Europe.

S'il plaît à Dieu, nous traverserons le continent américain la semaine prochaine, et le mercredi, 8 septembre, nous prendrons à New-York le paquebot français pour le Havre, où nous espérons arriver le 18 ou le 19 (1). Six ou huit heures nous suffiront pour nous rendre de là à Paris.

Nous avons la bonne fortune de voyager avec deux lieutenants de vaisseau et un lieutenant d'artillerie qui, comme nous, se rendent de Taïti en France. Ces messieurs sont fort aimables et nous sommes très charmés de leur société.

En attendant l'extrême plaisir de vous revoir, cher et honoré directeur, veuillez agréer l'expression de mon très sincère attachement en notre Seigneur.

F. VERNIER.

---

## SÉNÉGAL

NOUVELLES DE M. TAYLOR

Après un silence assez long, qu'explique un surcroît de travail et de fatigue, M. Taylor nous a donné de ses nouvelles. Sa santé est meilleure, mais il a parfois à lutter contre le découragement et les sombres pensées qui assaillent souvent les plus fidèles serviteurs de Christ. Notre mission au Sénégal, tout en prospérant et en s'attirant les éloges des autorités, a de nombreux adversaires qui lui disputent le terrain. L'un des plus sérieux est la faction cléricale qui, à Saint-Louis comme dans toutes les colonies, cherche à mettre la main sur les fonctions administratives et à les employer au service de la propagande romaine.

Il y a donc lieu, plus que jamais, de nous souvenir de notre frère dans nos prières. Demandons aussi à Dieu que rien ne s'oppose à ce que nous lui envoyions prochainement le renfort dont il a tant besoin.

---

(1) Ils sont en effet arrivés le 19.

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

---

### LES BAROTSI, D'APRÈS UN TÉMOIN OCULAIRE

Au moment où nous projetons l'envoi d'une nouvelle expédition au Zambèze, il est de notre devoir de recueillir sur le peuple que nos missionnaires vont chercher à évangéliser les renseignements les plus nombreux et les plus complets possibles. C'est dans cette pensée que nous allons présenter à nos lecteurs l'analyse d'un ouvrage sur les Barotsis (1) que la Société de géographie de Vienne a fait paraître l'année passée. Ce livre, d'un volume assez considérable, est dû à la plume d'un voyageur autrichien connu, le Dr Emile Holub. Des séjours prolongés parmi les Barotsis et les tribus avoisinantes l'ont mis à même de recueillir sur leurs idées, leurs mœurs, leur genre de vie, leur industrie, des détails variés et précis. Il va sans dire qu'en reproduisant les assertions du Dr Holub, nous lui en laissons toute la responsabilité ; comme preuve de leur exactitude, nous n'avons que leur concordance, frappante sur plus d'un point, avec les récits de M. Coillard. De nombreux dessins, insérés dans le texte, sont la reproduction exacte des objets rapportés du Zambèze par notre missionnaire. Nous pouvons donc, sous la réserve des rectifications qu'une connaissance plus intime donnera lieu de faire plus tard, étudier, d'après le Dr Holub, la vie religieuse, politique et morale des Barotsis, nous réservant de décrire, dans un second article, la partie matérielle de leur existence.

---

(1) Eine Culturskizze des Marutse-Mambunda Reiches in Sud-Central Africa. Vienne, 1879. Paris, Haar et Steinert, 9, rue Jacob.



## I

Avant tout, entendons-nous sur le vrai nom du peuple avec lequel nous allons faire connaissance.

### Les Barotsis

que le Dr Holub appelle les *Maroutsés*, ne sont d'après lui que la plus puissante des tribus qui forment avec plusieurs autres, et notamment celle des *Mamboundas*, le grand royaume du Moyen-Zambèze, réuni, en 1875 et 1876, époque de la visite du voyageur autrichien, sous le sceptre de *Sépopo* et plus tard sous celui de son neveu *Ngwana-Wina*, pour passer, plus récemment encore, sous l'autorité du chef actuel, *Robosi* ou *Louboché*. La lettre du négociant Westbeach, que nous avons publiée dans notre livraison d'août, raconte la défaite et la mort sanglante du prédécesseur de Robosi. La réunion des Mamboundas avec les Barotsis date du règne de Sépopo. A l'avènement de ce dernier, sa sœur gouvernait la tribu des Mamboundas. A sa mort, elle désigna pour lui succéder Mokaï, la fille de Sépopo. Celui-ci s'adjugea la régence, et la réunion fut opérée de fait, sinon de droit. Subsiste-t-elle encore aujourd'hui? Nous le présumons sans pouvoir l'affirmer.

Outre les tribus nommées, le royaume est habité par des représentants plus ou moins nombreux d'autres peuplades africaines, offrant entre elles des divergences marquées, mais aussi une ressemblance générale. Le Dr Holub en cite une soixantaine, grandes et petites, dont les principales, outre les Barotsis et les Mamboundas, sont : les Mankoës, les Mamboës, les Mabomas, les Masupias, les Batokas, les Matongas, etc. Parmi ces dernières tribus, les unes sont esclaves, les autres simplement tributaires des chefs barotsis, auxquels elles paient tous les ans des redevances plus ou moins considérables, consistant en céréales, en produits divers tels que

fruits séchés, citrouilles, tabac, gomme élastique, en objets fabriqués, nattes, canots, rames, armes. L'ivoire et le miel sont considérés comme propriété royale, et tous ceux qui en feraient commerce à titre privé seraient punis de mort.

A l'unité assez extérieure que la tyrannie des chefs a imposée à ces éléments divers vient s'ajouter un lien plus puissant et plus intime, celui d'une langue commune, que ces tribus parlent en outre de leurs idiomes respectifs. Cette langue, c'est, comme nous le savons par les récits de M. Coillard, le *sessouto*. Écoutons sur ce point le témoignage du Dr Holub :

« La langue qui règne dans toute l'étendue de l'empire, qui donne aux diverses tribus qui le composent un moyen de s'entendre facilement, et qui bien plus constitue le vrai lien de leur unité, c'est la langue des Makololos, maintenant détruits. Les Makololos se sont rendus coupables de grandes iniquités, et le bras d'un juste destin s'est appesanti sur eux. Mais voici, en disparaissant du théâtre de l'histoire de l'Afrique centrale, ils ont obtenu une sorte d'absolution : leur langue a survécu et a été recueillie comme un héritage par leurs successeurs. Chaque jour, cette langue leur est devenue plus indispensable. Elle le devint surtout plus tard, lorsque l'agrandissement du royaume résultant de l'annexion du pays des Mamboundas et des rapports plus fréquents avec les régions situées au sud du Zambèze, firent sentir la nécessité d'un idiome commun, intelligible surtout dans cette dernière direction. La chose se fit peu à peu, inconsciemment, sans nulle intervention réfléchie des vainqueurs barotsis. Je dirais volontiers que les Makololos sont ainsi devenus, après leur destruction, un trait d'union entre le Sud et le Nord, ou plus exactement, entre le centre de l'Afrique méridionale et le sud de l'Afrique centrale. Quel avantage ce serait pour un explorateur, s'il pouvait d'abord aller dans le Sud et s'y rendre maître, sans aucune peine, de la langue des Bassoutos ! Il tiendrait ainsi dans sa main l'une des clefs

de la partie sud de l'Afrique centrale. Ignorant le fait avant mon départ, j'ai dû aborder cette tâche dans les régions du Zambèze, tâche certes peu agréable, vu qu'il est presque impossible de s'y procurer un interprète, alors que dans le pays des Bassoutos on en trouverait, je dirai presque dans chaque hutte.

« La langue makololo actuelle, ajoute le D<sup>r</sup> Holub, n'est plus le sessouto absolument pur, mais il ne s'y est mêlé qu'un peu de sérotsi, et un homme parlant le sessouto jouit d'une entière sécurité dans le royaume des Barotsis. »

Quant aux limites du pays, voici comment le D<sup>r</sup> Holub les détermine. La frontière sud commence par 17° 50' de latitude-sud et 23° de longitude-est de Greenwich, rejoint la rivière Chobé à 50 milles anglais en amont de sa jonction avec le Zambèze, suit la Chobé, puis le Zambèze lui-même jusqu'à 360 milles en aval de cette jonction. La frontière ouest, partant du même point géographique, se dirige à peu près en droite ligne vers le nord, sur une longueur de 450 milles. La frontière septentrionale se trouve, d'après Sépopo et ses gens, à vingt jours de marche au nord du Zambèze, ce qui fait environ 450 milles. Enfin la frontière orientale serait d'après le même témoignage à quinze journées, soit 300 milles, à l'est de la ville de Sescheké, située elle-même sur la rive gauche du Zambèze, à 56 milles au-dessous de l'embouchure de la Chobé.

### Religion

En imposant leur joug aux diverses tribus qu'ils ont assujetties, les Barotsis ont aussi donné à la plupart d'entre elles leurs idées et leurs formes religieuses. La croyance en un Dieu suprême et unique, invisible, omniscient, surveillant et réglant la destinée de tous, que les missionnaires ont trouvée chez plusieurs peuples de l'Afrique à l'état de souvenir à peine conscient, s'est conservée plus nette dans l'esprit des Barotsis. D'ordinaire ils désignent ce Dieu par le terme

vague de *Molémo*, qui désigne aussi les esprits, les remèdes, les amulettes, etc. Le vrai nom, qu'ils évitent en général de proférer, est *Niambé*. Volontiers ils le remplacent par la périphrase *mo chorino* : celui qui habite le bleu du ciel ; ou bien, s'ils le prononcent, ils donnent des marques de respect et lèvent les yeux et la main vers le ciel.

Niambé est le maître de la vie et de la mort. Quand un homme meurt de sa fin naturelle, on dit : « Niambé l'a rappelé ». S'il succombe à la chasse ou dans un combat, on dit : « Niambé l'a ainsi ordonné ». En accompagnant au supplice un innocent, on l'exhorte à se confier à la toute-science de Niambé qui saura bien le délivrer au dernier moment.

La croyance et le culte rendu aux esprits existent chez les Barotsis comme chez tous les peuples de l'Afrique. On cherche à conjurer leur mauvaise influence par toutes sortes de moyens, surtout par des amulettes suspendues à des poteaux. Les Masupias, craignant qu'ils ne pénétrèrent avec leurs morts dans la demeure souterraine réservée à ceux-ci, accompagnent les cérémonies funèbres de tous les bruits imaginables : cris, roulements de tambours, décharges de fusils, espérant ainsi effrayer les mauvais esprits et les détourner de leur dessein. Cette habitude montre aussi la foi à la survivance des morts qu'ont toutes les tribus du royaume. On attribue aux morts une certaine action sur les vivants, on fait remonter à leur influence certaines maladies, certains malheurs ; de là des offrandes aux morts, de là aussi certaines adjurations que le roi lui-même prononce sur la tombe de ceux dont il croit avoir lieu d'apaiser la colère.

### Constitution politique

Le système politique est celui de l'absolutisme monarchique. Le roi ou la reine, — car les femmes ne sont pas exclues du trône, — tient entre ses mains les pouvoirs les plus étendus ; il est non seulement le chef, mais le maître

absolu et le possesseur du pays : les biens de ses sujets, leurs personnes, leur vie sont sa propriété, sont à sa merci. La succession même est réglée par lui ; et son libre choix n'est limité que par une condition : son héritier doit être issu d'une mère morotsi. Le droit de primogéniture était autrefois en vigueur, mais le roi Sépopo en prit ombrage, l'abolit purement et simplement, et désigna pour le remplacer sur le trône une petite fille de six ans qui ne devait pas, comme on sait, arriver à régner. Il est d'ailleurs rare que la transmission du pouvoir se fasse régulièrement. La tyrannie a pour corollaire obligé la révolte, et le pays des Barotsis a vu cette règle se confirmer deux fois au moins depuis dix ans.

La superstition des Barotsis a attribué à la royauté une signification religieuse qui augmente son prestige et sa redoutable puissance. Aux yeux de son peuple, le souverain est en même temps le chef des devins et des magiciens, et ce caractère a servi de prétexte à de grands crimes et à des vengeances terribles. La moindre indisposition du roi a souvent donné lieu à des exécutions.

Tout en étant le propriétaire du pays tout entier, le roi a une fortune et des revenus personnels considérables. Il possède des terres cultivées sur plusieurs points du royaume. Grâce aux tributs élevés que lui paient les peuples qui lui sont soumis, il possède en quantités immenses tous les objets possibles. Son garde-meuble, son arsenal, ses magasins regorgent de provisions, de marchandises, d'armes, de canots, d'articles de tout genre. Enfin le monopole du commerce de l'ivoire lui rapporte chaque année de grandes sommes.

Malgré ces richesses, il arrive souvent que le bien de tel ou tel de ses sujets excite sa convoitise. Au lieu de s'en emparer simplement, comme sa prérogative lui en donnerait le droit, il préfère user du procédé d'Achab et de Jézabel, et fait mettre à mort le propriétaire du bien désiré, sous prétexte de maléfices ou de haute trahison. Rien ne limite le

despotisme et l'arbitraire du tyran ; d'un mot, il fait périr ou réduit en esclavage qui il veut ; il s'empare de toute femme qu'il trouve à sa convenance, et de tout enfant dont il a besoin pour ses sortilèges. La terreur qu'il inspire est si grande que plus d'une fois le voyageur voit ses présents refusés par les habitants du pays, par ce simple motif que le roi, qui doit avoir la primeur de toutes choses, n'en possède peut-être pas l'équivalent dans son trésor.

Autour du roi habite son sérail ou sa cour, qui est très nombreuse. Elle comprend les femmes du roi — il en a parfois jusqu'à trente, — ayant chacune à son service de cinq à dix suivantes, les enfants royaux, les domestiques préposés aux chevaux, au bétail, aux chiens, aux canots du roi, les familles des différentes reines ; ensuite les grands dignitaires, les chefs des principales tribus qu'ils représentent à la cour ; quelques vieux médecins ou sorciers, le bourreau, des espions, des pêcheurs, des chasseurs et des chercheurs de miel.

Parmi les grands dignitaires, citons : le général en chef de l'armée, le gouverneur de l'arsenal, le commandant de la garde du corps, le commandant des jeunes guerriers, enfin l'homme le plus puissant après le roi, une sorte de premier ministre ou de grand chancelier, préposé à la fois aux gouverneurs de province et aux autres dignitaires. Ce poste élevé était confié, du temps de Sépopo, à un certain *Inkambella*, qui a su s'y maintenir après la défaite et la mort de son maître.

Ces grands dignitaires forment, avec les chefs des tribus avoisinant la résidence royale, le *Grand Conseil*, qui jouit dans le pays d'une haute considération, mais dont l'autorité réelle est à peu près nulle. Cette assemblée s'étant oubliée, sous le règne de Sépopo, jusqu'à faire à ce monarque des représentations sur ses cruautés, celui-ci la prit en haine et condamna à mort plusieurs des chefs qui la composaient. L'influence qui échappe au Grand Conseil est exercée par le

*Petit Conseil* ou *Conseil privé*, qui malheureusement ne s'en sert pas généralement pour restreindre l'arbitraire royal, mais au contraire pour l'exagérer. Sous le règne de Sépopo, le Petit Conseil faisait régner une véritable terreur sur le pays. Il était composé de deux vieux magiciens, du bourreau, et de quelques favoris du roi, qui trouvait dans ses conseillers intimes des instruments de sa tyrannie, et ne subissait leur influence que quand ils lui suggéraient de nouveaux crimes. La révolte de 1876 qui détrôna Sépopo et mit fin au pouvoir de ses favoris, aurait éclaté plus tôt sans la crainte religieuse qu'inspire la personne du roi. Une maladresse de Sépopo lui-même put seule détruire ce prestige. Des chefs condamnés à mort par lui s'étant mis hors de sa portée, il prétendit les contraindre à revenir d'eux-mêmes se livrer à sa vengeance, par des sortilèges auxquels il se livra en public. L'échec complet qui s'ensuivit ouvrit les yeux des sujets opprimés, qui se révoltèrent et chassèrent le tyran. De son côté, le Conseil privé, depuis ce jour, a vu son influence notablement diminuée.

Quelle est, dans ce système, la condition du peuple? Gouvernées par des chefs et des sous-chefs, les diverses tribus du royaume sont réduites en esclavage, à l'exception des Barotsis qui sont les nobles, ou plutôt les hommes libres du pays. Ses chefs ne sont que les représentants et les délégués du roi, auxquels ils transmettent impôts, tributs et revenus, et qu'ils consultent pour toute affaire importante.

Les sujets, quel que soit le degré de leur dépendance, qu'ils soient serfs pouvant posséder, ou simplement esclaves, ne peuvent obtenir la liberté que du bon plaisir du roi. L'enfant d'un homme esclave et d'une femme libre est esclave lui-même. Le commerce des esclaves se pratique sur une grande échelle. Un esclave adulte coûte, dans la région de Seschéké, une vache, un canot ou deux couvertures de coton; dans le Nord, les prix sont plus modiques encore. Il est malheureusement incontestable que ce

honteux trafic est en grande partie entre les mains des marchands portugais, qui n'en continuent pas moins leurs pratiques dévotives et jettent ainsi dans les esprits des indigènes une déplorable confusion sur la vraie nature du christianisme.

### Vie morale

Il n'est pas facile de donner une idée exacte des qualités et des défauts des habitants du royaume des Barotsis. Outre les différences de tribu à tribu, il est impossible de méconnaître l'influence qu'a exercée sur une partie de la population le commerce avec les blancs. C'est principalement dans les régions méridionales du royaume que ces relations avec le monde civilisé ont eu, malgré leur rareté, des effets sensibles. Au contraire, plus on remonte vers le nord et plus on retrouve le terrain vierge, le caractère indigène à l'état naturel, tel qu'il s'est constitué par son développement propre. Ainsi que nous l'avons dit tout à l'heure, le Dr Holub estime que l'influence européenne a été funeste en général. Outre le commerce des esclaves, il cite comme exemple ce fait, que tandis qu'au Nord du royaume le vol est presque inconnu, ce vice est très répandu dans le Sud, parmi les tribus qui ont été en contact avec les marchands blancs. A d'autres égards toutefois, cette influence a été bienfaisante. Les tribus du Sud ont appris à porter au moins l'indispensable en fait de vêtement, bien supérieures à cet égard à une peuplade du nord, les *Machikoulombos*, qui vont absolument nus. Cette amélioration due aux blancs est une exception qui devrait être la règle et qui, selon notre auteur, pourrait le devenir. Pour peu que l'action des blancs soit désintéressée et morale, il la croit toute-puissante pour le relèvement des tribus africaines et particulièrement de celles qu'il a visitées. Le Dr Holub convie à cette bonne œuvre tous ceux qui sont ou peuvent être en relations avec les indigènes. A défaut d'une action officielle de l'Angleterre, qu'il a vainement sollicitée, il attend beaucoup de l'influence individuelle. Des Européens qui au-



raient à cœur le bien des noirs pourraient beaucoup sur l'esprit du roi, dont l'exemple à son tour serait d'un grand effet pour l'amélioration de ses sujets. Peut-être faut-il voir dans l'insistance que le D<sup>r</sup> Holub met à exprimer cette pensée un appel indirect à l'activité missionnaire. De toute façon, il faut le féliciter d'avoir su comprendre les responsabilités qu'entraîne la charge d'explorateur, et de n'avoir rien de commun avec ces voyageurs qui ne semblent obéir qu'à une vaine curiosité ou à leurs intérêts, et qui, loin de réprover les pratiques immorales qu'ils rencontrent chez les peuples sauvages, mettent plutôt à profit les facilités qu'elles procurent à leurs propres faiblesses.

En comparant les Barotsis et les tribus qui leur sont soumises aux Matébélés, aux Zoulous, aux Souazis, et en général à tous les peuples de race cafre, on s'aperçoit bien vite que ceux-ci l'emportent sur les premiers par le courage, l'ardeur belliqueuse, le mépris de la mort, l'orgueil indomptable qui fait les nations guerrières et conquérantes. Les vertus militaires ne manquent pas cependant chez les Barotsis, non plus que la fierté, que leur victoire sur les Makololos et leur qualité de tribu souveraine ont contribué à développer puissamment. D'autre part, les tribus soumises montrent, dans leurs relations avec les vainqueurs, une servilité que le despotisme des rois tend à augmenter chaque jour. Pourtant la relation de maître à esclave est, au dire de notre auteur, plus douce dans les régions du Zambèze que dans les parties plus méridionales de l'Afrique.

Avec la tyrannie et l'avilissement des caractères qui en est inséparable, les Barotsis et leurs vassaux ont contracté deux vices également funestes : la cruauté d'une part, la lâcheté et la perfidie de l'autre. La seule vue des armes des Barotsis révèle un peuple cruel et qui ne craint pas de verser le sang. Les sacrifices humains, fréquemment amenés par les pratiques des magiciens, les nombreuses exécutions ordonnées par le roi, les vengeances sanglantes qu'il tire de

ses ennemis personnels, les massacres en temps de guerre, tous ces faits n'expliquent que trop les instincts sanguinaires d'un peuple qui semble à peu près étranger au sentiment de la pitié. D'un autre côté, le régime de terreur qu'ont établi certains rois, notamment Sépopo, lui a donné l'habitude et le goût des voies ténébreuses et des dénonciations. Pour la plus légère injure, poussés parfois par la simple envie du bien d'autrui, les Barotsis ne craignent pas d'accuser leurs ennemis de haute trahison ou de sortilèges contre le roi. Lorsque le supplice est ordonné, on les voit reprocher aux condamnés les crimes dont ils sont les premiers à les savoir innocents.

Dans ce sombre tableau de la vie morale des Barotsis, le côté le plus sombre est la vie de famille. Les affections domestiques ne sont pas absentes, il est vrai, mais paraissent n'exister que dans ce qu'elles ont de moins élevé et de plus instinctif. C'est ainsi que les exemples d'amour paternel et maternel abondent, au lieu que l'amour filial est presque inconnu. Les enfants semblent oublier bien vite les soins de leurs parents, ne leur témoignent souvent qu'indifférence, et parfois font preuve à leur égard de la plus honteuse ingratitude. Il n'est pas rare de voir des fils abandonner leur vieux père ou leur vieille mère, ou même, lorsque l'âge et les infirmités font de leur existence une charge pour leurs proches, les livrer au bourreau qui les noie dans le fleuve. D'autres les gardent jusqu'à leur mort, mais s'affranchissent de l'ennui et des frais des funérailles en poussant leurs cadavres sur la voie publique où les balayeurs du roi viennent les ramasser pour les jeter aux crocodiles.

Mais où la misère morale des Barotsis apparaît dans son plus triste jour, c'est, sans contredit, dans leur vie conjugale. Peut-être sont-ils supérieurs à d'autres tribus sur un point : l'inclination joue un certain rôle dans les mariages, et la jeune fille a, plus qu'ailleurs, voix au chapitre pour accepter ou refuser les prétendants. Mais comme ce penchant mérite peu le nom d'amour ! et comme il est

prompt à disparaître sitôt le mariage conclu ! Le Dr Holub déclare n'avoir pas rencontré dans ses voyages *un seul exemple de fidélité conjugale*. Deux raisons expliquent cet état de choses affreux : la polygamie d'abord, qui détruit la sainteté et l'intimité du foyer, et ensuite une certaine coutume particulière aux tribus riveraines du Zambèze, que nous ne pouvons décrire et qui n'est autre chose que l'adultère élevé à l'état d'institution, confondu avec la sainte loi de l'hospitalité et de l'amitié, et pratiqué, sur l'initiative du mari, avec le plein assentiment de la femme !

Ainsi la dignité de l'homme rabaissée par l'esclavage et le pouvoir discrétionnaire du roi, le prix de la vie humaine méconnu, le mariage déshonoré, les affections naturelles presque disparues, telle est, en peu de mots, la condition morale des peuples qui habitent le royaume des Barotsis. Ici encore le paganisme nous apparaît non pas comme une pastorale riante, invention des philosophes et des théoriciens ; mais, ainsi que l'a peint saint Paul en traits ineffaçables, comme une puissance de corruption et de mort. Mais là où l'oubli de Dieu a produit le péché et la mort, l'Évangile de Jésus-Christ peut mettre en évidence la vie ; l'âme humaine, quoique ensevelie sous les décombres, peut renaître purifiée sous le souffle de l'Esprit ; et quand la Parole de Dieu retentira sur ces ruines, on verra le désert fleurir comme la rose et la terre desséchée se changer en source d'eau vive.

(A suivre.)

---

#### MAUVAISES NOUVELLES DE L'UGANDA

Nos lecteurs se rappellent le désarroi jeté à la cour et dans l'esprit de Mtésa, le roi de l'Ouganda, par la concurrence peu scrupuleuse que les missionnaires catholiques ont tenté de faire aux prédicateurs évangéliques, sur le terrain même de la mission protestante. Cet épisode fâcheux n'avait

cependant pas laissé de traces. Les bons rapports entre le roi et les missionnaires n'avaient pas tardé à se rétablir, lorsque soudain, au commencement de cette année, ils ont été troublés de nouveau par un brusque revirement de la cour et de Mtésa, qui a annoncé l'intention d'en revenir tout simplement au paganisme. Laissons le missionnaire Mackaynous rendre compte lui-même de cette nouvelle phase de son œuvre :

« Depuis plusieurs mois, » écrit-il à la date du 7 janvier, « j'avais remarqué que le mot de *Lubaré* reparaisait à chaque instant. Les uns le prononçaient en donnant des marques de respect; d'autres refusaient de dire quoi que ce fût, bien ou mal, de cet être mystérieux. A la fin, j'appris que Lubaré était un esprit divin qu'on supposait incarné dans un individu vivant, lequel se trouvait être une vieille femme habitant sur les bords du lac. Pendant les derniers mois, de nombreux marchands s'étaient efforcés de retourner d'ici dans l'Ounyamyembé (1) et de se procurer des barques pour la traversée, mais toujours en vain. Lubaré voulait faire une visite dans nos quartiers, et toute communication devait être interdite jusqu'au moment où cet esprit serait retourné chez lui. Ensuite, j'appris que Lubaré était capable de guérir le roi de sa maladie — qui date déjà de deux ans, — rien qu'en prononçant un mot ou en formant un souhait, mais qu'il était indispensable pour cela que le roi vît la sorcière dans laquelle il se personnifie. »

Le missionnaire raconte ensuite la lutte qui ne tarda pas à s'engager entre l'Évangile, représenté par lui, et le paganisme pour lequel travaillaient surtout les vieux chefs. De part et d'autre, on cherche à gagner l'esprit du roi, le missionnaire, par l'appel à la parole de Dieu et au bon sens, les partisans du culte local, par leurs conseils et leurs manœuvres. M. Mackay démontre au roi « que si Lubaré est un dieu, alors on adore deux dieux dans le pays, Jéhovah et

---

(1) Royaume situé au sud du lac Nyanza Victoria.

Mokassa, la déesse du lac. Si au contraire Lubaré n'est qu'un être humain, alors il y a deux rois dans le pays, Mtésa, qui a si souvent ordonné qu'on fournit des embarcations aux marchands, et Mokassa, qui leur a refusé le passage. » Ces raisonnements, souvent repris et appuyés par l'enseignement de la Bible sur les faux dieux et la sorcellerie, semblent d'abord faire impression sur l'esprit du roi. Un jour, il ordonne à Gabounga, le grand chef de la navigation, de faire passer tous les marchands à la fois, que Mokassa consente ou non. Un autre jour, pour tout concilier, on décide de donner du bétail à Lubaré, qui se trouve à peu de distance de la capitale, et de la renvoyer chez elle.

Mais ce ne sont là que des succès apparents. Le parti païen travaille activement à miner l'influence du missionnaire, et pendant que celui-ci, un dimanche, prêche l'Évangile, les vieux chefs construisent, dans l'intérieur du palais, trois huttes pour y recevoir non seulement Mokassa, la déesse du lac, mais encore deux autres divinités tutélaires du pays, Nendé et Chibouka.

Mtésa est encore indécis ; dans un instant d'abandon, il va jusqu'à dire au missionnaire : « Vous dirai-je, Mackay, ce que je pense de toutes ces sorcières ? » -- « Dites-le-moi. » — « Eh bien ! je crois que vous avez dit la vérité et que tous ces Lubarés sont des menteurs et trompent les gens uniquement pour faire bonne chère. » Malheureusement l'esprit du roi est aussi indécis et aussi mobile qu'il est parfois clairvoyant. L'influence des vieux chefs finit par l'emporter. Un beau matin les missionnaires sont mandés à la cour, et sont sommés de s'expliquer sur leur opposition à Lubaré. M. Mackay réplique avec un grand calme, en rappelant « que les missionnaires sont venus de loin, à la requête du roi, pour lui enseigner la connaissance du vrai Dieu, qu'ils n'usent d'aucune contrainte, qu'ils laissent le roi et chacun en général parfaitement libres d'adorer Dieu ou de servir à leur gré Lubaré. Il était impossible, ajoute M. Mackay, de se mé-

prendre sur les dispositions de l'assemblée, avec laquelle Mtésa cherchait à se tenir d'accord. C'était une de ces heures où Satan triomphe. Le roi finit par déclarer solennellement : « *Nous n'aurons plus rien à faire avec la religion des Arabes, ni ni avec celle des blancs; nous voulons retourner à la religion de nos pères.* » Tous les assistants donnèrent leur assentiment en agitant les deux mains et en prononçant le mot *Nyéanza*.

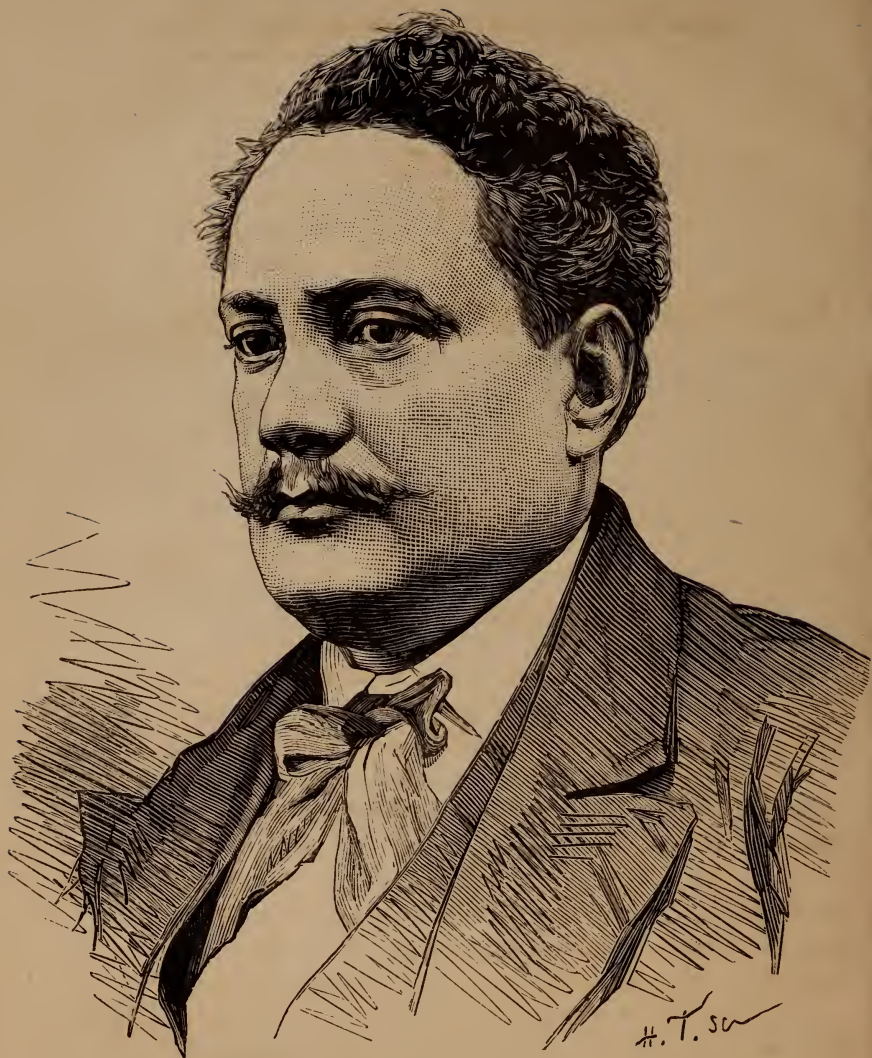
« C'était là une décision hâtive et sujette à être modifiée. Aussi restai-je sur mon siège auprès du roi. Quelques chefs se mirent à dire qu'ils avaient besoin d'hommes blancs pour travailler, d'autres nous accusèrent d'être les espions de la reine, envoyés à la recherche d'un nouveau pays. L'entretien se poursuivit et les esprits se calmèrent un peu. Quand la cour se leva, nous rentrâmes tranquillement à la maison et depuis nous ne sommes pas retournés au palais. Le lendemain de l'audience nous entendîmes le bruit des tambours : c'était la grande procession de Mokassa passant près de nous, pour se rendre au palais. Autant que je sais, le seul effet de sa présence et de celle des autres divinités à la cour a été une consommation prodigieuse de bière accompagnée de danses et de chants soi-disant prophétiques. » Toutes ces déités sont parties sans que leurs enchantements et leurs sacrifices aient produit le moindre résultat ; le roi, en effet, est malade tout comme auparavant. »

Le missionnaire conclut en disant : « A l'heure qu'il est, nous sommes dans une période de calme, mais cela ne peut durer longtemps. Il y aura un temps de persécution et nous ne pouvons dire quelle forme elle revêtira. Mais nous avons une confiance inébranlable dans la promesse certaine que le Maître nous a faite en nous quittant : Voici, je suis avec vous tous les jours. »

---

*Le Gérant* : EUGÈNE CASALIS.





POMARÉ V, ROI DE TAÏTI.



## SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

## AFRIQUE MÉRIDIONALE

## LA GUERRE AU PAYS DES BASSOUTOS

La gravité des événements qui se passent au Lessouto attire de plus en plus l'attention des journalistes français, et nos lecteurs ne sont plus réduits, pour en avoir des nouvelles, à attendre l'apparition tardive de notre feuille mensuelle. Ils savent tous que l'on se bat avec acharnement dans notre champ de travail, naguère si paisible et si florissant.

Les espérances que la visite du premier ministre du Cap, M. Sprigg, avait fait naître, se sont évanouies. Sa politique avait créé trop de défiances et de craintes, avait éveillé trop de passions, pour qu'il pût réussir. Les masses étaient persuadées qu'on voulait leur enlever toute liberté et le reste de leur territoire, déjà si exigü. Pour les chefs, n'avoir plus pour subordonnés que des gens armés de bâtons équivalait à une véritable abdication. De son côté, à moins qu'il n'eût le courage de se déjuger, M. Sprigg ne pouvait proposer que des accommodements partiels et provisoires, laissant subsister le caractère obligatoire du désarmement. Les fils de Letsié ont persisté dans leurs refus. Son frère Massoupa, ne doutant

pas qu'à la première occasion favorable, il serait saisi et déporté, a continué à fortifier les hauteurs de Thaba-Bossiou. L'apparition de forces coloniales a précipité le dénouement. Le ministre est reparti pour le Cap en déclarant qu'il avait eu affaire à des gens infatués et qu'il n'y avait plus qu'à les ramener à la raison par les armes. Mais à qui la faute si la tête leur a tourné?

Hélas! il n'est que trop vrai qu'ils courent à leur ruine. Jamais guerre ne commença sous de plus déplorables auspices. On va voir, par une lettre de M. Dieterlen, avec quelle facilité les carabiniers du Cap ont franchi la frontière pour s'installer à Maféteng, la résidence du magistrat préposé au district de Lérotholi. A la vérité, il n'y a eu là qu'une surprise, mais l'absence complète d'ordre et de confiance qui s'est fait sentir dès le premier jour donne une idée de ce que pourra être la suite. Comment les insurgés peuvent-ils espérer de réussir, commençant la lutte au milieu de discordes civiles? Leur chef principal n'est pas avec eux. Il y a dans leurs rangs beaucoup d'hommes soutenus par un désespoir patriotique, mais il y en a aussi un bon nombre qui n'ont suivi les jeunes chefs que par entraînement. La minorité qui a refusé de prendre part à la résistance a à se défendre contre les révoltés et, au besoin, se bat pour les Anglais.

Depuis la première affaire de Maféteng, les insurgés sont montrés redoutables. Massoupa a osé attaquer Maséou, le siège principal de l'autorité anglaise. La nuit étant venue, le colonel Bayley a mis le feu à l'hôpital pour éclairer le terrain; les Bassoutos l'ont suivi jusque sous un petit fort où il s'était retiré, et ils ne sont repartis qu'après avoir brûlé la caserne, les bureaux, les magasins et l'école. De son côté, Lérotholi a réussi à cerner complètement Maféteng et à réduire les carabiniers de Carrington à se nourrir de leurs chevaux. D'après un télégramme arrivé du Cap, il y a deux jours, il a fallu que le général Clarke vint avec des renforts

pour le délivrer, et il n'a pu le faire qu'après un combat acharné, où les Anglais auraient eu trente-deux tués et dix blessés et où trois cents Bassoutos auraient péri. En cette occasion, ils se sont battus à l'arme blanche, avec une résolution qui a donné fort à réfléchir au commandant des troupes.

A moins qu'une intervention suprême du nouveau gouverneur, sir George Strahan, qui vient d'arriver au Cap, ou un désastre écrasant, n'arrête les insurgés, il est à croire qu'ils résisteront longtemps, même sans le secours des Temboukis et autres tribus cafres que l'on dit être prêtes à se soulever. Montagnards robustes et agiles, ils montreront de quoi ils sont capables, surtout lorsqu'ils se seront repliés sur les sommités et dans les cavernes qui abondent dans leur pays. Mais à quoi cela leur servira-t-il? Il faudra bien qu'ils finissent par plier. Des corps de volontaires arrivent de toutes les parties de la colonie du Cap.

En attendant, les semailles, qui dans un mois seront trop tardives, ne se font pas, une famine se prépare pour l'année prochaine. En attendant aussi, des Boers de l'État-Libre, profitant de ce que les frontières ne sont plus surveillées, démoralisent les populations en leur apportant avec des armes des quantités d'eau-de-vie.

La lettre de M. Dieterlen que l'on va lire, donnera quelque idée de ce qu'est la position de nos frères au milieu de ces commotions. Fidèles à la cause du christianisme et de l'humanité, ils ont franchement dit au gouvernement du Cap que les conséquences de sa politique seraient désastreuses, et lorsqu'ils ont vu que leurs conseils et leurs instances étaient inutiles, ils se sont tournés vers les Bassoutos, pour les conjurer de se soumettre et leur démontrer la folie de leur résistance. Cela leur a attiré le déplaisir des uns et des autres. Mais Dieu sera leur consolateur et les protégera. Ils ne demandent qu'une chose, c'est de pouvoir rester à leur poste pour entourer de leurs soins leurs pauvres Eglises et

les aider à traverser, sans se désorganiser entièrement, des temps si périlleux pour leur foi.

Que tout cela est désolant !

Serait-ce donc la fin de notre œuvre au Lessouto ! A Dieu ne plaise ! « Jésus-Christ est le même hier, et aujourd'hui, et éternellement. » Ce n'est pas après avoir été avec nos missionnaires pendant près d'un demi-siècle qu'il leur dira : Vous n'aurez plus désormais ni part et héritage dans la terre de vos sueurs et de vos larmes.



#### ENTRÉE DES TROUPES COLONIALES A MAFÉTENG

Hermon, le 15 septembre 1880.

Notre pauvre Lessouto est, depuis lundi, en guerre avec le gouvernement du Cap. Dieu veuille maintenant rendre l'épreuve aussi courte que possible et avoir pitié de ce pays qui a été entraîné dans cette bagarre par des chefs égarés et par la politique injuste du gouvernement colonial.

Nous avons été témoins, à Hermon, du commencement des hostilités ; ce n'est, du reste, que de nos côtés qu'elles ont commencé, car, dans les environs de Moriija, tout est encore en paix.

Pourrai-je vous décrire notre douleur, nos émotions, à l'aspect désolé que présente la station qui, depuis deux jours, n'est occupée que par quelques vieillards, des femmes et des enfants qui n'ont pas pu ou pas voulu s'enfuir, lors de la panique, et nous pour les garder ?

Voici, du reste, le récit de toute l'affaire.

La journée de dimanche se passe sans incident ; moins de monde qu'à l'ordinaire aux deux services, voilà tout ; il y a dans l'air des rumeurs inquiétantes ; on parle d'un fort détachement de carabiniers montés du Cap, qui serait arrivé à

Wepener (Etat-Libre) et devait essayer d'aller à Maféteng (1) ; on affirme, d'autre part, que les Bassoutos s'opposent par la force à l'entrée des troupes dans leur pays, bien que Letsié y ait consenti.

Après le souper, je vais faire, comme d'habitude, mon école de bergers, et j'y trouve une douzaine de mes élèves, avec lesquels je chante quelques cantiques ; mais pendant que je leur explique l'histoire du serpent d'airain, le chef du village vient m'appeler et m'annonce que les troupes vont arriver par deux routes différentes pour se lancer sur Maféteng, que le village est en émoi, etc., et qu'il a voulu me prévenir pour que je sache ce que j'ai à faire. J'avoue que mon cœur battit bien fort à cette nouvelle, non que j'eusse peur pour moi-même, mais parce que je savais que le moment critique était arrivé. Deux mots encore à mes bergers, un verset de cantique dont les notes me restent à la gorge, la prière, et nous voilà dispersés. Quand nous reverrons-nous ?

Le village est en désarroi. Les hommes ont sellé leurs chevaux et pris leurs fusils ; les uns vont guetter l'ennemi sur les sentiers, d'autres tiennent conseil autour d'un grand feu allumé dans la cour publique. La nuit se passe à attendre et à préparer tout le petit bagage qu'emporte un Mossouto qui s'enfuit. Au point du jour, presque toutes les femmes étaient parties, qui à pied, qui en wagon, les unes avec un petit enfant sur le dos, toutes avec un gros paquet de couvertures sur la tête (2). Il y avait heureusement quelques wagons sur lesquels on empila un peu de blé, les enfants et les invalides. Quelques heures avaient suffi pour transformer en désert ce village hier encore si animé.

---

(1) Maféteng est dans la paroisse de M. Dieterlen, à quatre lieues environ d'Hermon.

(Note des Réd.)

(2) Tous ces gens s'enfuyaient à Kolo, montagne fort peuplée, à mi-chemin d'Hermon à Morija.

(Note des Réd.)

Pendant ce temps, nous, à la maison, nous réfléchissions et pensions qu'il n'y avait au fond rien à craindre et que cette panique était sans cause réelle. Ma femme et une amie veillèrent jusque vers le minuit et finirent par se coucher; quant à moi, je dus faire le guet et recevoir les gens qui m'apportaient des marmites, des chaises, des habits à garder, ou venaient me demander conseil.

Lundi matin, du haut de la colline contre laquelle s'adosse le village, nous voyons les carabiniers atteler leurs wagons, qui avaient campé près d'une ferme de l'Etat-Libre, à cinq minutes de la frontière. Une forte colonne de Bassoutos arrive au galop et s'installe sur une colline dominant la route, comme pour barrer le passage à quiconque risquerait à le forcer. Mais, tout à coup, ils battent en retraite, d'abord au petit trot, puis au grand galop, et bientôt arrivent, bride abattue, les éclaireurs de la troupe. Ils se lancent à travers champs dans toutes les directions, par groupes de deux ou trois, suivis d'un corps de cinquante hommes, puis de vingt-cinq wagons s'avancant en colonne serrée, flanqués de tous côtés de pelotons de cavalerie. Tout plie devant eux, ils arrivent au milieu des Bassoutos qui n'osent les attaquer, ils nettoient le terrain, sans tirer un coup de fusil, sans même trop bousculer les gens.

Tout alla bien jusque près de Maféteng, le but de leur expédition. Là on tira sur eux. On... qui? Personne ne le sait, car Lérotholi n'avait pas donné l'ordre de commencer ainsi les hostilités. Il s'ensuit une bagarre épouvantable; deux décharges mettent en fuite les centaines de Bassoutos. Charge à fond des Anglais qui, sans s'arrêter, s'élancent sur les natifs et les dispersent. Pendant que les wagons arrivent sans encombre à Maféteng, la lutte, ou plutôt la fuite et la poursuite se prolongent jusque dans la soirée, sans toutefois avoir de graves résultats.

Hier (mardi) et aujourd'hui, les carabiniers nettoient le pays qui entoure Maféteng, brûlent les villages d'où l'on tire

sur eux et répandent la terreur tout autour d'eux. Ils s'emparent de tout le blé qu'ils peuvent trouver et de grands troupeaux de moutons qu'on n'avait pas eu le temps de faire fuir vers les montagnes. C'est la guerre dans toute sa cruauté, tombant sur nous à l'improviste, alors que nous espérons encore que les négociations du gouvernement avec les chefs aboutiraient à de bons résultats.

Nous voici donc abandonnés dans la station, avec nos vieillards et nos infirmes, ainsi que des femmes et des enfants qui sont venus du voisinage se réfugier ici. Notre maison et ses dépendances sont pleines de gens qui y dorment et y ont apporté leur petit avoir ; l'église est transformée en dortoir, la station en ville de refuge. Mais quelle situation délicate que la mienne ! Craignant une visite des carabiniers, je demande à un représentant du gouvernement ce que je dois faire pour protéger mon monde contre les grossiers traitements des blancs. De suite, des rebelles sont informés de cette démarche, et aujourd'hui je me vois accosté par quatre Bassoutos, dont heureusement deux de ma connaissance, qui m'accusent de m'entendre avec le gouvernement contre eux. J'ai auprès de moi mon maître d'école et deux catéchistes que j'ai fait chercher dans leurs annexes pour les protéger. Les mêmes Bassoutos me disent que ces jeunes hommes ne doivent pas rester ici, qu'on viendra les tuer, brûler les maisons, et ainsi de suite. Le blé que j'ai reçu ici pour les gens qui m'ont demandé de le garder, me rendra suspect aux yeux des blancs et aux yeux des noirs. C'est se trouver entre l'enclume et le marteau, et se compromettre auprès des deux partis. Et cependant je ne puis abandonner les pauvres gens qui m'ont demandé protection ; le devoir est clair, car mon départ serait pour eux une calamité. Et puis les traditions de notre mission du Lessouto sont là, et je ne veux pas que ce soit moi qui commence à les oublier. Du côté des chefs, je ne crains rien ; des maraudeurs, un peu ; car il y a partout des cerveaux brûlés qui peuvent faire un mauvais coup

quand ils en ont l'occasion sans danger pour eux-mêmes. C'est donc sur Dieu que je compte pour ma protection ; celle des hommes, du gouvernement surtout, est illusoire, pour le moment du moins. Devant les Bassoutos insurgés, je ne suis pas tout à fait tranquille, parce que j'ai exprimé une opinion qui n'est pas la leur, et qui cependant me semble être conforme à la vérité et à leurs intérêts. Devant Dieu, ma conscience est pure, au moins en ce qui regarde cette affaire, et je sais qu'il prendra soin de nous.

Mon cœur saigne à la pensée des malheurs qui fondent sur le Lessouto. Deux cents carabiniers sont dans le pays depuis trois jours seulement et déjà du monde a été tué, des gens ruinés, des cœurs brisés, des familles dispersées. Pour ma part, j'y suis déjà pour la perte de deux maisons de catéchiste et maître d'école dans l'annexe de Likholé qui ont été brûlées ce matin par les soldats, et peut-être pour une troisième, celle d'Abiel, catéchiste chez Séfali, où l'on s'est battu deux fois en deux jours. On ne se figure pas ce que chacuné de ces maisons m'a coûté de tracas, de sueurs et d'ennuis. Il y a aussi la perte de l'argent dont nous disposons pour ces constructions et que nous nous procurons si difficilement. Il faudra donc recommencer le labeur, la lutte, pour arriver à bâtir une maison, etc., qui, en Europe, semblerait peu de chose et qui, pour ce pays, est grande et jolie ; j'en pleure d'avance. Et que sont ces ruines en comparaison de celles du temple de Dieu, de son Eglise, bâtie peu à peu par ses serviteurs pendant plus de quarante années et qui va être secouée jusque dans ses fondements par les tentations et les dangers de la guerre ? Dieu saura tirer du bien de cette épreuve ; mais, pendant qu'on est dans le creuset, que de souffrances dont on ne comprend guère le but, et qui provoquent presque des murmures dans le cœur !

Je ne puis rien dire des autres missionnaires. Il est probable qu'à Siloé, Thabana-Morèna, Béthesda, Thaba-Bossiou et Bérée, tout est, comme ici, sens dessus dessous. Morija



est peut-être épargné pour le moment, à cause du voisinage de Letsié, qui ne veut pas cette guerre et probablement ne s'en mêlera pas. Mais saura-t-il résister à la pression exercée sur lui par ses fils et tant de ses gens qui sont trop compromis pour pouvoir reculer ?

On attend beaucoup de troupes pour pouvoir frapper vite et fort, et terminer la campagne en peu de temps. La famine sera terrible après la guerre, car déjà maintenant il y a des gens qui ont épuisé ou perdu leurs provisions de blé. Beaucoup n'ont pas encore semé. Ce sera là une nouvelle calamité plus grande que la première ! Devant nous, l'avenir est noir, bien noir...

H. DIETERLEN.



#### UNE LETTRE ENVOYÉE DE PARIS AUX ÉGLISES DU LESSOUTO

Lorsque nous avons vu approcher l'orage qui menaçait notre œuvre dans le pays des Bassoutos, nous avons informé nos lecteurs des efforts que nous faisons pour le détourner. Maintenant qu'il a éclaté, il ne nous reste plus guère qu'à suivre de nos plus vives sympathies nos pauvres Eglises africaines dans le tourbillon où elles sont entrées et à leur envoyer des recommandations et des conseils appropriés à leur situation. Il était tout naturel que le plus ancien de leurs pasteurs, M. Casalis, fût le premier à le faire. Il vient de leur adresser, dans leur langue et sous la forme qui lui a paru la plus propre à les toucher et à les convaincre, une lettre qui leur parviendra dans le courant du mois prochain. Nous la reproduisons ici pour engager tous nos amis à l'accompagner de leurs plus ardentes prières.

*Aux Eglises bien-aimées du Lessouto.*

Arbousset, Daumas, Gossellin, Rolland, qui avaient ouvert avec moi la porte de votre pays, s'en sont allés en paix. Dieu, dans sa bonté pour eux, n'a pas permis qu'ils vissent les calamités de l'heure présente. Je suis resté seul, et je ressemble, en ce moment, au vieil Héli, lorsque, assis près du chemin, à la porte de Silo, il demandait à ceux qui revenaient de la guerre : L'arche du Seigneur est-elle encore là ? N'aurait-elle pas été prise ?... Hélas ! Hélas ! Que devenez-vous, Eglises du Lessouto ? Que faites-vous ?

Vous êtes secouées par un vent plus terrible que celui qui renversa la maison où les fils et les filles de Job célébraient leur fête. Ce vent, si vous n'y prenez garde, vous précipitera dans des abîmes, et vous dispersera comme une menue poussière. C'est le vent de Satan. Cet ennemi a demandé à vous cribler comme on crible le blé. Il a mis la guerre dans les cœurs des hommes du monde, parce qu'il craignait que le Lessouto ne devînt la propriété exclusive de Jésus-Christ. Il va s'efforcer maintenant de mettre aussi la guerre dans vos cœurs, afin de consommer la ruine de tous les enfants du Lessouto, tant inconvertis que disciples du Sauveur. Satan sait que vous, chrétiens, vous êtes le sel de la terre, la lumière du monde, la ville située sur une haute montagne. Il s'est dit : Je vais prendre de la terre et la mêler à ce sel pour qu'il perde sa saveur, je vais changer cette lumière en ténèbres en l'obscurcissant par la sagesse humaine, je vais renverser cette ville par les conseils mensongers de la chair, de telle sorte qu'on oublie que Jésus seul en était le maître et seul pouvait en être le défenseur !

Oui, voilà comment Satan va vous cribler. Qu'en pensez-vous, Eglises du grand Rédempteur ? Que dites-vous en ce moment, vous ses rachetés ?

Jésus se tient encore au milieu de vous. Il vous fait en-

tendre l'encouragement qu'il adressa à Simon : « J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point. »

Ecoutez, recevez avec tremblement et avec confiance cette parole du grand Berger. C'est tout à la fois une parole d'encouragement et un sérieux avertissement.

Par-dessus toutes choses, ne vous divisez pas, ne soyez qu'un cœur et qu'une bouche ; ne vous dispersez pas ; n'abandonnez point vos assemblées. Soutenez-vous les uns les autres par des prières et par de saints cantiques. Fortifiez les mains de vos pasteurs, afin qu'ils ne perdent pas courage.

Lorsque des brebis ont peur et qu'elles sont prêtes à prendre la fuite, le berger se lève avec ses chiens fidèles, siffle, et elles s'arrêtent. S'il y a là une hyène, il la terrasse sous leurs yeux. Le soir, elles retournent au bercail avec lui, et toutes, sans qu'une seule manque, elles s'y endorment en paix.

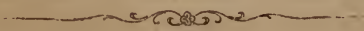
Oh ! qu'il en soit ainsi pour vous, brebis du bercail du Lessouto ! Bien qu'en ce moment une affreuse poussière vous aveugle, de terribles coups de tonnerre vous assourdissent, écoutez la voix de Jésus et celle des bergers qui vous paissent en son nom. C'est encore la voix de l'amour et de la paix.

Ici, nous ne cessons pas de prier pour vous ; ne rendez pas nos prières inutiles en manquant de foi.

Je vous impose à tous les mains. Que le Seigneur vous bénisse !

E. CASALIS.

Paris, le 12 octobre 1880.



## CONSÉCRATION DU MISSIONNAIRE GOLAZ

La plupart de nos consécérations de missionnaires se font à Paris, au temple de l'Oratoire. Ainsi le veut une ancienne tradition que bien des raisons justifient. Depuis quelques années cependant, des exceptions ont été faites à la règle. Des Eglises ont exprimé le désir de voir les missionnaires sortis de leur sein recevoir chez elles l'imposition des mains. Il en est résulté en province et même à l'étranger des consécérations de missionnaires dont l'effet a été excellent. Nous croyons pouvoir en dire autant de la fête qui réunissait, mercredi 6 octobre, les représentants des Eglises neuchâtelaises et les délégués du Comité des Missions de Paris pour la consécration d'un de nos élèves originaire de la Suisse française, où il a en outre senti s'éveiller en lui la vocation missionnaire, Georges Golaz, qui vient de terminer les six années d'études qu'il a faites successivement à l'Ecole préparatoire des Batignolles et à la Maison des Missions, et qui doit apporter sous peu à notre mission sénégalaise le renfort dont elle a tant besoin.

Le service devait avoir lieu dans l'antique et belle *Collégiale*, que tous ceux qui ont visité Neuchâtel se rappellent : la terrasse sur laquelle elle s'élève, à côté d'un vieux château fort, domine la ville et le lac ; à travers les créneaux qui l'entourent, on découvre une des vues les plus belles de la Suisse. Dès neuf heures du matin, sous un soleil brillant que la pluie des précédents jours faisait apprécier à chacun, des fidèles en grand nombre gravissaient, au son de la cloche, les degrés qui conduisent de la ville à l'église.

L'assemblée formée, le cortège a fait son entrée. Pendant que M. Boegner, que le Comité de Paris avait délégué pour présider la cérémonie, montait en chaire, le candidat se plaçait en face, entouré des membres du Comité des Missions neuchâtelais et des pasteurs de presque toutes les

Églises du canton. MM. de Pressensé et Renckhoff représentaient notre Société.

Après le chant d'un cantique, la confession des péchés et la lecture de 2 Timothée II, M. Boegner a prononcé le sermon de consécration sur le texte Marc X, 42-45.

Voici ce discours :

Mes frères,

Avant tout, je veux dire la joie que me donne cette fête qui réunit dans une œuvre commune les représentants des Églises neuchâtelaises et ceux de la Société des Missions de Paris. Au moment où nous allons consacrer ensemble pour la mission ce jeune homme que vous avez donné et que nous avons préparé, je me rappelle cette parole d'un serviteur de Dieu : « C'est dans le travail *pour* Christ que nous nous trouverons unis *en* Christ. » Nous travaillons pour Christ, puisque nous envoyons dans sa moisson un nouvel ouvrier ; qui oserait dire que nous ne sommes pas unis en Christ, et que nous ne formons pas, tous ensemble, l'Église de Christ ?

Et maintenant, je me tourne vers vous, mon cher jeune frère, qu'à défaut de notre vénéré directeur empêché par les circonstances, mais présent par les pensées et par les prières, je dois exhorter aujourd'hui au nom de l'Église. Pour répondre à votre attente et pour rester fidèle à la coutume apostolique, je dois m'efforcer d'oublier, en quelque mesure, cette grande assemblée pour m'adresser avant tout à vous, qui êtes le centre et l'objet de l'acte que nous allons accomplir. Dieu permettra sans doute que mes paroles profitent aussi à ceux qui vous entourent. Vous entretenir de votre tâche de missionnaire, ce sera leur rappeler leur devoir de chrétien ; tout disciple de Christ, en effet, n'est-il pas appelé à être, à sa place et selon sa force, un missionnaire pour tous ceux que peuvent atteindre sa parole, son exemple et sa charité ?

Je ne vous parlerai pas de votre consécration elle-même. Si vous n'y étiez déjà préparé, tout ce que je pourrais vous dire ne saurait suppléer à cette préparation qui doit avoir été faite d'avance, qui l'a été, j'en ai la certitude. Mon désir est de vous être utile, et pour cela je veux diriger vos regards, non vers les choses qui sont derrière vous, mais vers celles qui sont devant vous. Je me place par la pensée au moment appelé par vos vœux, où, mettant le pied sur le pont du navire qui vous emmènera vers les païens, vous répéterez cette parole que tant d'autres ont dite avant vous : « Le roman de la vie missionnaire est fini, la réalité commence » ; et je veux essayer de vous peindre dès maintenant cette réalité, à la lumière de la Parole de Dieu. L'idée que Jésus-Christ a eue du ministère évangélique, voilà mon sujet ; que Dieu m'assiste par son Saint-Esprit pour le traiter dignement.

I. Vous connaissez le récit auquel mon texte est emprunté. Deux d'entre les disciples de Jésus, Jacques et Jean, s'approchent de lui et lui demandent, comme une grande faveur, d'être assis à sa droite et à sa gauche, quand il sera dans sa gloire. En d'autres termes, ils veulent, lors de l'avènement du règne millénaire, être les premiers ministres de Jésus-Christ qu'ils se représentent comme un roi terrestre. Si les autres disciples s'indignent, ce n'est pas de cette erreur, qu'ils partagent, c'est par esprit de rivalité et d'envie. Chacun d'eux peut-être a secrètement désiré la place que réclament les fils de Zébédée.

Voilà, dans toute sa grossièreté charnelle, la fausse idée du ministère. On se le représente comme un pouvoir humain et comme une dignité humaine. Cette idée n'a pas succombé à la condamnation que Jésus a prononcée sur elle. Elle a reparu à toutes les époques de l'histoire de l'Eglise, dans le sacerdoce catholique et dans le cléricisme protestant ; dans des théories écrites et hautement avouées, ou dans des ambitions secrètes, mais qui se trahissent de mille manières. Et

toujours, quelque forme qu'elle revête, on la reconnaît dans ses traits essentiels. Elle confère au ministre de Christ une autorité humaine, elle excite son ambition, elle l'établit dominateur sur les consciences et sur les volontés; voilà son premier caractère. Et voici le second : elle met au front du ministre l'auréole d'une gloire humaine; elle lui donnera peut-être le nom et le vêtement de l'humilité; mais nul ne s'y trompera, et de ce nom et de ce vêtement les hommes feront le titre et le symbole de la dignité terrestre la plus élevée.

Vous ne partagez pas, mon frère, l'erreur des disciples; vous avez du ministère une idée toute différente de la leur. Et cependant, êtes-vous assuré qu'aucune ambition humaine, aucun rêve de la chair ne se mêle à vos pensées d'avenir? Il est presque impossible qu'il en soit autrement. L'imagination joue forcément un rôle dans la vocation d'un jeune homme. Or l'imagination s'attache aux dehors brillants plutôt qu'à la réalité sévère. Quel futur missionnaire ne l'a désiré, ce prestige, tout humain cependant, qui s'attache à ces vies d'aventures extraordinaires et d'actes de courage, si nombreuses dans l'histoire des missions? Quel jeune prédicateur ne l'a rêvée et souhaitée passionnément, cette autorité que donne une parole puissante à un grand prédicateur; qui n'a eu cette vision d'un grand peuple subjugué, tremblant, converti sous l'action irrésistible qu'exerce sur lui un homme faible et réduit aux seules armes de la faiblesse, la parole et la prière? Whitefield et Livingstone ont suscité bien des vocations de prédicateurs et de missionnaires, mais dans plus d'un cas on a pu se demander ce qui, dans la vie de ces grands hommes, a séduit leurs imitateurs : leur amour des âmes, ou les voyages de l'un et les succès oratoires de l'autre.

Jésus, d'un seul mot, écarte l'idée fautive du ministère et donne la vraie en disant : *Le ministère est un service*. Je me garderai d'affaiblir cette déclaration si nette et si simple par

aucune amplification. Le développement que Jésus a donné à sa pensée suffit. Il a dit d'abord : *Quiconque veut être grand parmi vous doit être votre serviteur*. Ainsi le disciple de Christ, pasteur ou missionnaire, est le serviteur de ses frères, et particulièrement de ceux qui lui sont confiés. Ils ne sont pas à lui, ils ne sont pas pour lui; c'est lui qui est à eux, c'est lui qui est pour eux. Il ne s'appartient plus; son temps, ses forces sont à eux et doivent leur être consacrés, comme le temps et les forces d'un serviteur sont consacrés à son maître. Jésus ajoute : *Quiconque veut être le premier parmi vous, qu'il soit l'esclave de tous*. Vous le voyez, le mot de serviteur est remplacé par celui d'esclave. Il y a cette différence entre le serviteur et l'esclave que, tandis que le serviteur reste toujours libre de quitter son service, l'esclave ne s'appartient plus; sa personne, son corps, tout est à son maître. Mais ce terme même ne rend pas dans toute sa plénitude l'idée du ministère évangélique. L'esclave, après tout, reste toujours propriétaire de son *moi*; on peut enchaîner ses bras et ses pieds, mais non ses pensées, ses affections, son âme. Or c'est précisément son âme, son moi, sa vie tout entière dont le disciple de Christ doit faire l'abandon et qu'il doit mettre au service de ses frères. C'est pour exprimer cette pensée que Jésus, voulant montrer un modèle du ministère qu'il vient de définir, se donne lui-même en exemple à nous, en disant : *Car aussi le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs*. Servir, donner sa vie, tel a été le ministère de Jésus-Christ. Servir les hommes et donner votre vie, non pas en rançon, mais pour le salut de leurs âmes, tel doit être votre ministère.

Ainsi, être le serviteur de tous, excepté de vous-même; bannir tout égoïsme, toute recherche de vous-même, non seulement de vos actes, mais de vos pensées et de vos désirs; mettre le centre de votre vie en dehors de vous, dans les autres; vous oublier complètement pour servir Jésus-Christ



dans la personne de vos frères, voilà la tâche qui vous attend. Elle est grande, elle est belle au delà de tout ce que l'homme peut rêver, votre cœur qui tressaille en rend témoignage, n'est-il pas vrai, mon frère ? N'est il pas vrai, jeunes gens qui peut-être hésitez encore sur le choix d'une carrière ? Jésus-Christ lui-même, après avoir écarté tout rêve charnel de grandeur et de dignité, n'hésite pas à déclarer qu'au ministère évangélique s'attache la gloire la plus pure et l'autorité la plus haute : Quiconque, dit-il, voudra être grand parmi vous, quiconque voudra être le premier, qu'il soit votre serviteur et votre esclave.

Vous sentez la gloire du ministère qui vous est accordé ; mais c'est là justement ce qui vous effraye. Vous faites un triste retour sur vous-même, et jamais peut-être vous ne vous êtes senti moins capable de dévouement et plus attaché à ce moi que cependant vous êtes décidé à sacrifier. Mon frère, n'ayez point peur. Il y a un moyen de tuer l'amour du moi et d'acquérir la charité. Il y a un lieu sur la terre où le sacrifice de vous-même peut s'opérer et se renouveler incessamment. Ce moyen, c'est l'amour de Christ, qui s'est donné pour vous, et qui peut, qui doit vaincre en vous l'égoïsme et vous rendre toujours plus capable d'aimer vos frères et de les servir. Ce lieu, vous le connaissez, vous y avez été, c'est Golgotha. C'est là, sous la croix, que vous avez entendu la parole qui seule a pu vous arracher à vous-même : « *Vous n'êtes point à vous-mêmes, ayant été rachetés à grand prix.* » Vous avez cru à cette parole, vous l'avez mise en pratique, vous ne seriez pas ici sans cela. Ne craignez donc rien. En vous donnant à Christ, vous vous êtes donné aussi à vos frères. Ce don que vous avez fait en une fois et pour toujours, Dieu vous apprendra à le faire en détail à mesure que votre ministère l'exigera. Vous aurez la joie de voir votre consécration passer du domaine de la pensée et des sentiments dans celui de la vie ; Christ grandira en vous dans la mesure où vous diminuerez vous-même, et le jour

viendra où vous pourrez répéter avec une pleine vérité :  
 « Je ne vis plus moi-même, mais Christ vit en moi. »

II. Je pourrais, mon frère, m'en tenir à cette indication générale, et laisser le soin d'en faire l'application à l'expérience, qui vous instruira des différents devoirs de votre charge. L'idée du service les résume tous et donne à chacun sa vraie signification. Armé de cette pensée que vous êtes le serviteur de vos frères, vous n'avez que faire d'une théologie pastorale, d'une théorie de la Mission; d'un règlement : le ministère se déroulera de lui-même devant vos yeux et dans votre vie. Le service des âmes vous suggérera et les devoirs qu'il implique et la vraie manière de les remplir. Aussi n'entre-t-il pas dans ma pensée d'examiner en détail vos nouvelles fonctions, ni de vous charger l'esprit de préceptes et de règles. Je veux seulement, devançant l'expérience, vous montrer comment l'idée du service donne à toutes les parties de votre future tâche leur véritable sens et leur unité.

Vous attendez peut-être que, dans cette revue de vos devoirs, je commence par celui qui semble à beaucoup le premier et le plus important : la prédication. Je n'en ferai rien cependant, et les pasteurs qui vous entourent en comprendront la raison. Plus d'un parmi eux, sans doute, tout comme celui qui vous parle, a abordé le ministère avec l'idée que la prédication était la chose importante entre toutes, et que les autres devoirs n'étaient que l'accessoire. La pratique s'est chargée de nous détromper. Nous avons fait un beau plan de vie, divisé notre journée, fait très grande la place de l'étude et de la préparation de nos sermons; grande aussi celle de l'instruction et des visites pastorales, et voilà que, dès le début, tout cela s'est trouvé bouleversé. Des occupations auxquelles nous n'avions pas songé ont réclamé notre temps et nos forces; un jour, c'était l'école à surveiller, un instituteur à choisir, une collecte à faire, le temple de la

paroisse à faire réparer ; ou bien encore il fallait nous occuper d'administration, diriger un conseil d'Eglise ; ou bien on demandait notre intervention dans des affaires privées, il fallait voir un juge, écrire une lettre de recommandation, offrir notre médiation. Surpris, déconcertés, nous nous sommes demandé si nous nous étions trompés, si le ministère était bien la carrière que nous avions pensé.

La vie missionnaire réserve de bien autres surprises à celui qui s'y adonne. Le grand missionnaire norvégien Egede passe des années avant de pouvoir prêcher l'Evangile, et dans son œuvre la prédication est ce qui fait le moins d'impression sur les Esquimaux. Ce qui les touche, c'est son dévouement à les soigner dans leurs maladies et l'attachement qu'il leur montre en restant au Groënland, tandis que presque tous ses compagnons s'en retournent en Norwège. L'évêque Patteson, apôtre et martyr en Mélanésie, se fait maître d'école et donne des soins vraiment maternels à ses élèves avant de pouvoir leur adresser la moindre exhortation. Il les cherche dans leurs îles, les installe, vit, mange, dort, travaille, joue avec eux, surveille leurs ablutions le matin, les soigne quand ils sont malades, les prend sur ses genoux et dans ses bras. Il est tour à tour médecin, garde-malade, maçon, tailleur, cuisinier, jardinier.

Vous aurez, mon frère, à faire les mêmes expériences, modifiées peut-être dans leur forme, mais identiques dans le fond. Vous en serez d'abord étonné, dérouté peut-être. Mais tout s'éclairera : votre vie ainsi compliquée, surchargée, morcelée, vous paraîtra merveilleusement simple et un le jour où vous vous souviendrez que vous êtes un serviteur. Les paroles de mon texte vous reviendront à l'esprit et vous vous rappellerez que vous n'êtes point à vous-même. Cette pensée, d'abord pénible à votre chair et à votre orgueil, finira par vous paraître douce, surtout quand vous vous souviendrez que Jésus, votre Maître, s'est, lui aussi, anéanti et qu'il a pris avant vous la forme de serviteur. Vous vous

direz que, si Christ est venu vous apporter une bonne nouvelle, il est venu surtout pour accomplir un grand acte, le don de sa vie pour nous, et que, s'il est la Parole Éternelle, il est cette Parole faite chair. Mon frère, acceptez dans toute sa portée et dans toutes ses conséquences l'idée que vous êtes un serviteur. Rendre service aux hommes, travailler pour eux, dépenser vos forces pour leur bien, les servir dans tous leurs besoins, mais surtout dans les besoins de leur âme, voilà quel doit être votre désir et votre effort constant. Ceci implique, je le sais, mille obligations contraires à vos goûts, mille renoncements pénibles à votre nature. Mais si vous persévérez, vous ne tarderez pas à recevoir la récompense attachée à un ministère qui veut être et qui est un service. En vous mêlant, par ce service même, à la vie infiniment diverse et variée des hommes, vous apprendrez à les connaître véritablement ; vous découvrirez, chose difficile au missionnaire, le niveau et le courant de leurs préoccupations réelles, de leurs besoins, de leurs pensées, et quand viendra le moment de leur prêcher l'Évangile, vous sentirez que votre travail, en apparence incohérent et stérile, vous aura mis en contact avec leurs âmes, et vous pourrez déverser joyeusement tout ce que contient votre cœur dans une prédication qui ne se perdra pas en l'air, mais qui ira droit à ces hommes et à ces femmes que vous comprendrez, parce que vous les aurez servis.

Ceci m'amène à la seconde partie de vos devoirs missionnaires. En servant les hommes par vos actions, vous acquerez le droit et le pouvoir de leur parler. « Le missionnaire, » écrivait récemment un vétéran de l'armée de Christ, doit être, par ses actions et par toute sa vie, le modèle, la loi incarnée, la conscience de son troupeau. » Soyez cette conscience, mon frère, et alors parlez, on vous écoutera.

Je vous dirai de votre prédication ce que j'ai dit de votre activité. Elle aussi est un service, le service des âmes par la parole. Ce simple principe vaut toute une homilétique ; péné-

trez-vous-en, et il fera de vous un bon prédicateur, quelles que soient vos qualités ou vos imperfections naturelles.

Il vous apprendra tout d'abord à éviter un grand défaut, cause de l'insuccès de plus d'un ministère. Je ne puis mieux le caractériser qu'en rappelant le propos d'un laïque qui constitue le plus bel éloge d'un prédicateur : « J'aime à vous entendre, » disait cet homme à son pasteur, « parce que vous n'êtes pas comme les autres, vous êtes le même dans la chaire et dans la rue, en prêchant et en causant. » L'unité de parole, voilà ce que vous acquerrez, mon frère, si vous êtes vraiment le serviteur de vos frères. Le sermon, l'instruction religieuse, les visites pastorales, les conversations familiales, vous considérerez toutes ces formes de la parole comme autant d'occasions et comme autant de moyens de servir les âmes et de les sauver.

Mais la pensée que vous êtes un serviteur ne vous préservera pas seulement des défauts qui pourraient nuire à votre prédication. Elle donnera aussi à votre parole les qualités qui assureront son succès. « Pour bien parler au peuple, » a dit un prédicateur catholique, « il le faut beaucoup aimer. » Servir et aimer, c'est tout un ; le service des âmes vous apprendra donc à parler aux âmes. Vous avez trop peu d'expérience du ministère pour comprendre dans toute sa portée ce terme : l'amour des âmes. Néanmoins vous en pressentez la signification. Il s'est rencontré sur votre route des âmes auxquelles vous vous êtes intéressé et vous avez senti un désir puissant de les sauver : comme ce désir vous apprenait soudain à parler ! comme il vous rendait éloquent, ingénieux, profond et pratique ! Ainsi le service des âmes vous inspirera tout ensemble le fond et la forme de la prédication. D'instinct vous choisirez les doctrines centrales de la Bible, celles qui apportent la vie à l'âme, et vous en sentirez la profondeur et la vérité dans la mesure même où vous aurez le désir de servir vos frères. Quant à l'expression, elle viendra comme d'elle-même. Vous saurez au besoin modifier les

formes reçues, briser les vieux moules, prêcher sur une place publique, enseigner comme Jésus, en voyage, à table, au bord du chemin; vous saurez mêler la conversation à la prédication; vous saurez simplifier votre pensée, la rendre populaire et laïque, trouver le mot juste, l'image frappante, l'argument qui touche; vous n'acquerrez pas ainsi le renom d'un prédicateur à la mode qui n'est compris que d'une coterie de raffinés; mais vous serez un vrai missionnaire, un évangéliste à la manière des apôtres, un prédicateur au jugement sain de la vraie humanité, qui croira à votre parole, parce qu'elle sentira qu'en lui parlant vous voulez la servir.

Il est dans la vie du missionnaire une troisième fonction, c'est celle qui échappe à tous les regards, parce qu'elle s'accomplit dans le sanctuaire de la vie intime. Nul ministère n'est complet si cette fonction est négligée, et nul ministère n'est puissant et fécond que par l'exercice assidu de cette fonction. La raison en est simple. Par l'activité extérieure et par la parole vous dépensez des forces; il est nécessaire qu'après avoir dépensé vous refassiez provision. Comment on fait provision? Vous le savez: c'est par l'étude, la méditation de la Parole de Dieu et la prière.

Ici encore, vous ne devez attendre de moi ni règles minutieuses, ni conseils. Je me borne à vous rappeler qu'il est absolument nécessaire que ces trois choses, l'étude, la méditation et la prière, occupent une large place dans la vie d'un missionnaire, et sans m'arrêter aux questions de détail, je me contente d'ajouter: Dans la partie intime de la vie missionnaire comme dans vos fonctions publiques, dans la solitude de votre cabinet comme dans votre travail extérieur, partez de ce principe que vous êtes le serviteur de vos frères. Servez-les par vos études: qu'elles aient toutes pour but, direct ou indirect, d'apprendre à mieux les connaître, à mieux les comprendre, à mieux les instruire, à mieux les sauver. Servez-les en lisant la parole de Dieu. Ayez la préoccupation de leurs âmes en méditant l'Évangile et les écrits

des prophètes et des apôtres. Cherchez-y des réponses à leurs besoins et des remèdes à leurs maux. Servez-les par vos prières, par l'intercession d'abord, en parlant à Dieu de leurs âmes encore plus que vous ne parlez à leurs âmes de Dieu; par votre prière personnelle enfin, en demandant à Dieu pour vous-même son pardon, sa lumière, sa joie, toutes ses grâces enfin. Il vous semble, n'est-il pas vrai, que là au moins vous êtes en droit d'oublier le monde entier, hormis Dieu et vous-même, et que, ne pensant qu'à votre âme, vous ne servez qu'elle. Détrompez-vous : jamais vous ne serez plus utile à vos frères qu'au moment où tout l'effort de votre être ira à maintenir dans son intégrité votre propre relation avec Dieu. Souvenez-vous que Jésus, priant le Père, a dit : « Je me sanctifie pour ceux que tu m'as donnés », et n'oubliez jamais que le secret du succès d'un missionnaire, c'est la santé de son âme. Servez donc vos frères dans la solitude; votre retraite ne vous éloignera point d'eux, elle les attirera au contraire jusqu'à vous, et quand le silence de la nuit fera place aux bruits de la terre, vous les verrez venir à vous et vous dire comme autrefois les disciples au Maître : « Viens, car tous te cherchent. »

Au moment où un jeune homme prend l'armure du Christ et se fait recevoir sous son drapeau, ceux qui l'aiment voudraient percer de leurs regards les brumes qui cachent l'avenir. Des questions se pressent dans leur cœur : son ministère sera-t-il long? sera-t-il heureux?

Je ne me poserai pas ces questions à votre sujet. Je me les interdis, car elles sont inutiles. Dieu s'en est réservé la solution. C'est lui qui fera votre ministère court ou long, triste ou joyeux, selon le dessein de sa sagesse dont il a le secret. Mais il est une autre question qui se présente à mon esprit : Votre ministère sera-t-il béni? sera-t-il fécond? Celle-là, je la soulève, car Dieu en a remis la réponse entre vos mains.

Un prédicateur américain, énumérant les conditions du

succès d'un ministère, indique comme les principales : une vraie piété, une vie conséquente, l'oubli de soi, le respect des âmes, le courage. Pour moi, mes frères, je n'en indiquerai qu'une et je la définirai d'un mot : Votre ministère sera fécond, s'il est un service.

Qu'est-ce en effet que la vraie piété? C'est cette parole, crue et pratiquée : Vous n'êtes point à vous-même ; c'est le don de soi, c'est un service. Qu'est-ce qui rend la vie une, forte, conséquente? C'est la charité, qui est un service. Qu'est-ce qui enseigne l'oubli de soi, la dépréoccupation de soi? C'est la préoccupation des autres, c'est le service des autres. Qu'est-ce qui donne le respect des âmes? C'est le service des âmes. Qu'est-ce enfin qui inspire le vrai courage? Est-ce un effort de la volonté, est-ce un principe abstrait? Non, c'est l'amour des âmes, qui donne au disciple de Christ, faible et tremblant, la force et même le désir de braver les hommes, de braver les dangers de la mer, les dangers des déserts, les dangers des villes, de braver la maladie, la mort elle-même, pour mieux servir les âmes. Allez donc, mon frère, avec cette pensée, acceptez-la avec tout ce qu'elle implique et tout ce qui en découle, jurez à Dieu de n'être point à vous-même, mais à lui et à vos frères : alors votre ministère sera béni. Les hommes, forcés de croire à ce dévouement qu'ils ne mettent si souvent en doute que parce qu'il est si rare, croiront au message que vous leur apporterez sous une telle garantie, et quand vous aurez fini votre carrière, ils vous appliqueront, dans la mesure où elle peut s'appliquer à un disciple, la dernière parole de mon texte : « Lui aussi, » diront-ils, « est venu, non pour être servi, mais pour servir, pour donner sa vie pour nous. » *Amen.*

Après le sermon, M. Boegner descend de chaire, fait prendre au candidat les engagements d'usage, et invite les pasteurs à s'approcher, et à lui conférer par l'imposition des



main la charge de ministre de Jésus-Christ. M. Borel, pasteur à la Chaux-de-Fonds, que des liens étroits d'affection chrétienne unissent au futur missionnaire, prononce la prière de consécration.

Un beau chœur se fait entendre, puis M. Golaz, qui a remplacé M. Boegner dans la chaire, adresse à l'assemblée les paroles suivantes :

#### ALLOCUTION DE M. GOLAZ

« S'il est une circonstance dans laquelle j'aurais aimé garder le silence pour mieux me recueillir devant Dieu et fixer les impressions du moment, c'est bien celle-ci. Mais le temps presse, le jour de ma consécration est aussi celui de mes adieux, et du reste vous avez le droit de me demander pourquoi je vais en mission et ce que je vais y porter. Je veux vous le dire en peu de mots.

Longtemps j'ai hâté ce beau jour de mes vœux les plus ardents, et maintenant qu'il est venu, ma joie est entière; mais jamais je n'ai eu le sentiment plus vif à la fois de mon insuffisance sous tous les rapports et de la grandeur et de la beauté de la carrière qui s'ouvre devant moi. Je veux cependant me souvenir que ce n'est pas mon œuvre que je vais faire, c'est l'œuvre du Seigneur lui-même, et ma plus grande ambition est de devenir un instrument humble et docile dans sa main.

Ce n'est pas non plus une doctrine humaine, un système quelconque, une théologie particulière que je veux aller porter aux païens, c'est la Bonne Nouvelle, qui est une « puissance de Dieu »; c'est Jésus-Christ lui-même, Jésus-Christ dans sa vie à la fois humaine et divine, Jésus-Christ mort pour nos péchés, ressuscité pour notre justification, Jésus-Christ glorifié, retourné auprès du Père d'où il était venu et de là continuant à conduire et à diriger ses enfants et son Eglise. C'est en un mot Jésus-Christ, non pas comme le montre telle ou telle théologie, mais Jésus tel qu'il est dans l'Évangile et que je veux m'efforcer de toujours mieux aimer

et mieux connaître en lui demandant jour par jour le secours de son Esprit. C'est le Libérateur annoncé par les prophètes, le Sauveur donné par l'amour du Père, c'est Jésus, le chef de l'Eglise.

Dire ce que je veux porter aux païens, c'est du même coup dire pourquoi je veux le faire. Il n'est pas possible en effet d'apprendre à connaître Jésus, de s'approprier le salut qu'il apporte au monde et de ressusciter avec lui à une vie nouvelle, sans se sentir pressé de communiquer son trésor à d'autres. Mais il y a chez moi plus que ce besoin qui est celui du chrétien dans toutes les positions. Il y a huit ans, en demandant à votre Comité des missions de bien vouloir m'accepter comme élève-missionnaire, j'avais le sentiment intime et profond que je répondais à un appel de Dieu. Tant d'obstacles s'opposaient alors à mon départ, que j'avais besoin d'une vocation claire, précise. Mes amis et moi l'avons demandée à Dieu et il me l'a accordée. Depuis ce moment, j'ai gardé la conviction que c'était bien là la volonté de Dieu à mon égard. Cette conviction m'a toujours soutenu et relevé dans les moments les plus sombres ; elle s'est développée et singulièrement affermie au milieu d'événements douloureux, lorsqu'à vues humaines il semblait que je dusse pour toujours renoncer à mes études. C'est dans ces moments mêmes que le Seigneur m'a montré plus clairement que jamais qu'il était à mes côtés, en levant les obstacles les plus insurmontables en apparence.

C'est cette conviction qui fait ma joie aujourd'hui, joie de l'enfant qui se sent où son Père le veut ; c'est aussi elle qui fait mon unique force pour l'avenir.


Voilà en peu de mots ce que je veux aller porter aux musulmans du Sénégal, et pourquoi je me déclare prêt à quitter parents, amis, patrie, pour aller leur porter la bonne nouvelle.

Mais dans cette œuvre, je ne serai que votre mandataire, et c'est pour moi une autre source de joie. J'aime à me ré-

clamer du titre d'enfant des Eglises neuchâtelaises. C'est dans la chapelle du cimetière de la Chaux-de-Fonds que j'ai entendu, de la bouche de M. Borel, la parole qui fut pour moi le point de départ d'une vie nouvelle; c'est sous les soins de MM. Jacottet et Courvoisier que j'ai fait deux ans d'instruction religieuse et ma première communion, époque bénie à laquelle remonte ma vocation missionnaire; c'est sous les soins de votre Comité et sous la direction chrétienne si bienfaisante de M. Paroz que j'ai fait deux ans d'études; et c'est de vous encore que je viens maintenant solliciter l'honneur de porter aux païens un message d'amour et de pardon.

Ce sont autant de dettes dont je me constitue le débiteur bien vivement reconnaissant, mais ce sont aussi des titres à votre affection et à votre sollicitude chrétienne. N'abandonnez pas votre enfant maintenant, et qu'au milieu des difficultés de sa tâche, de l'isolement, des déceptions, il ne perde pas courage, étant sans cesse soutenu et comme porté par vos prières. »

La sympathie et les prières que le nouveau missionnaire réclame pour son œuvre, tous les assistants sont disposés à les lui promettre. M. le pasteur Coulon, président du Comité neuchâtelais des Missions, en donne l'assurance au candidat au nom des Églises de son pays, qui ne l'oublieront pas devant Dieu, et qui l'adopteront lui et son œuvre, par leur affection et leur intérêt. Une fervente prière de M. le pasteur Nagel a terminé cette belle fête, « de laquelle, » nous écrit un témoin oculaire, « chacun est sorti pénétré de cette « pensée, que le rôle du chrétien, pasteur ou laïque, est de « servir et de se donner, et que nul n'est à Christ autre-  
« ment. »



## MISSION DE TAITI

AUX AMIS DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

*Lettre de M. Vernier.*

Paris, le 17 octobre 1880.

Très chers amis,

Comme vous l'avez appris par les derniers numéros du *Journal des Missions*, j'ai dû, à la suite d'une grande épreuve, entreprendre le voyage d'Europe. En remettant le pied sur le sol de la patrie après treize ans et demi d'absence, je me sens pressé d'exprimer ici une profonde gratitude envers le Seigneur pour les soins tendres et continuels dont il m'a entouré, ainsi que mes deux enfants malades, à travers les mers et les continents. Non seulement il a éloigné de nous tout danger extérieur, mais il nous a fait éprouver d'intimes jouissances pendant le voyage. Un grand nombre de nos compagnons de route nous ont manifesté une sincère sympathie et ont eu pour nous de délicates attentions.

Notre départ de Taïti avait été précédé des adieux touchants de nos chers indigènes et de nos bien-aimés collègues; et en arrivant à Paris, nous avons reçu à la Maison des Missions l'accueil le plus cordial et le plus affectueux de la part du très honoré Directeur, M. Casalis, de sa chère famille ainsi que de MM. les Membres du Comité des Missions. Tant de marques de sympathie et d'affection profonde me sont plus précieuses que je ne saurais le dire. C'a été, pour mon cœur déchiré par le malheur survenu à mes pauvres enfants, comme une huile adoucissante sur une douloureuse plaie.

Un des plus habiles médecins oculistes de Paris, que nous avons consulté, d'après l'avis de M. le Dr Charles Mo-

nod, a étudié avec soin l'état des yeux atteints par l'ophthalmie. Il a reconnu que, bien que la vision ne soit pas entièrement perdue dans les yeux malades, elle y est beaucoup trop faible pour être désormais d'une utilité quelconque. Il a exprimé l'assurance qu'il n'y a plus aucun danger que le mal gagne l'autre œil, ce qui est extrêmement consolant pour moi, après les craintes que l'on avait précédemment conçues. Il a été jugé nécessaire de faire subir à l'aîné des enfants deux opérations successives aux fins de rendre possible une amélioration considérable dans l'aspect du visage. Ces opérations ont réussi et le résultat final paraît devoir être satisfaisant.

L'objet principal de mon voyage en Europe ayant ainsi été atteint, grâce au secours de Dieu, je me propose, après avoir passé deux ou trois mois au milieu de mes parents et parmi les amis du règne de Christ, de retourner dans le lointain champ de travail que le Divin Maître m'a assigné, et d'y rejoindre ma chère compagne et les deux enfants que j'ai laissés auprès d'elle.— Il me tarde aussi de reprendre à côté de mes chers collègues, MM. Viénot, Brun et Green, ma part du labeur commun.

Mon affection toujours croissante pour les Eglises taïtiennes m'inspire un vif besoin d'avancer le plus possible mon retour au milieu d'elles.

Je n'aimerais cependant pas reprendre la route de l'Océanie sans avoir contribué à augmenter en quelque mesure l'intérêt de nos Eglises de France pour l'œuvre de Taïti et de Mooréa. Je sais les lourds sacrifices qu'elles se sont imposés depuis plus de dix-sept ans et qu'elles s'imposent encore pour maintenir intactes dans ces îles, à présent françaises, les doctrines du pur Évangile de Christ et pour s'y opposer aux empiétements du papisme; et il semblerait désirable que cette œuvre si nécessaire pût se soutenir désormais davantage au moyen de ressources locales, de manière à permettre à la Société des Missions de porter aussi davantage

sa sollicitude sur des champs d'activité plus essentiellement missionnaires que ne l'est Taïti.

Ce résultat, longtemps souhaité, semble près de se réaliser. L'administration coloniale actuelle a déjà montré par plusieurs mesures non équivoques qu'elle entend faire désormais, en ce qui nous concerne, une répartition plus équitable des fonds affectés à l'enseignement et à l'exercice du culte. Ceci produirait un allègement considérable dans les charges de la Société des Missions.

Mais en attendant que ces intentions bienveillantes passent complètement dans le domaine des réalités, la mission de Taïti continue à se recommander plus instamment que jamais à l'intérêt des chères Eglises de France. Outre que les droits de ce lointain pays à leur sympathie chrétienne se sont accrus par le fait de sa récente annexion à la France, il faut reconnaître que le moment présent est particulièrement propice pour donner à l'œuvre que nous y poursuivons un degré de stabilité et de force qu'on n'eût pu lui communiquer auparavant. En effet, nous avons déjà fait et nous faisons journellement l'expérience que l'ère de liberté et de justice inaugurée à Taïti par l'action efficace de M. l'amiral Jauréguiberry et de M. le commandant Chessé, en mettant un terme aux règles d'exception dont nous étions naguère les objets, assure à nos efforts tout le déploiement désirable. Mais une action immédiate du protestantisme français est des plus nécessaires pour répondre aux besoins de la situation. D'après une décision récente prise par l'administration, le renvoi de Taïti des instituteurs et des institutrices congréganistes se prépare, et les écoles officielles seront ultérieurement confiées à des maîtres laïques. Cette circonstance crée pour nous l'obligation de choisir sans retard pour Taïti plusieurs instituteurs laïques protestants bien qualifiés en vue de places importantes qui seront bientôt formées.

Il ne faut pas se dissimuler que nos adversaires religieux

ne perdent pas de temps; ils sont déjà à l'œuvre pour parer au contre-temps qui leur survient par la décision relative aux Frères de l'Instruction chrétienne et aux Sœurs de Saint-Joseph.

Il importe infiniment que nous ne laissions pas échapper une occasion, unique peut-être, de fortifier d'une manière puissante notre position à Taïti. Si le catholicisme y fait comparativement très peu de progrès parmi les populations adultes, il n'y a pas de doute que, les circonstances s'y prêtant, son action sur l'enfance et sur la jeunesse ne soit pour l'avenir beaucoup plus redoutable.

Un autre besoin actuel et très sérieux de l'œuvre, et dont la satisfaction aurait les résultats les plus précieux pour l'avenir des Eglises taïtiennes, c'est l'envoi prochain d'un ou de deux pasteurs français de plus.

D'un côté, la nouvelle organisation ecclésiastique récemment établie réclame la présence d'un pasteur français dans l'arrondissement religieux du sud de Taïti, pour en diriger le Conseil, pour veiller à tous les intérêts des troupeaux éloignés du chef-lieu, et déjouer les manœuvres occultes des adversaires.

D'un autre côté, le moment est depuis longtemps venu de fonder à Papéété un établissement pour l'instruction des futurs pasteurs taïtiens. Le niveau intellectuel et moral du pastoral indigène est en général au-dessous du nécessaire. Une telle fondation est la condition absolue du relèvement des troupeaux et du fonctionnement normal de notre nouveau système ecclésiastique. Pour cela un personnel enseignant suffisant est de rigueur, et la présence d'un autre pasteur français à Papéété est des mieux justifiées. M. le commandant Chessé tient beaucoup à ce que deux pasteurs français soient prochainement envoyés à Taïti. Il en a déjà écrit aux départements de la Marine et des Cultes. La question de leur traitement n'était pas encore réglée à mon départ. Le commandant m'a donné l'assurance qu'il propo-

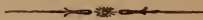
serait pour eux au Conseil d'administration des honoraires de 5,000 francs. Puisse le Seigneur susciter deux hommes de foi et d'énergie. Leur coopération produirait, avec la bénédiction d'en haut, des fruits de justice et de vie éternelle pour beaucoup d'âmes.

Je supplie les Eglises chrétiennes de notre cher pays de France de ne point se lasser d'accorder une part de leur sympathie effective à l'œuvre de Taïti, en mettant la chère Société des Missions en mesure de seconder cette œuvre, ainsi que ses autres œuvres, en raison de leurs pressants besoins. — Je leur demande d'unir leurs prières à celles des sentinelles avancées qui sont depuis longtemps à la brèche, pour supplier instamment le divin Chef de l'Eglise de leur adjoindre bientôt des compagnons d'armes, résolus à remporter la victoire et, s'il le faut, à mourir dans l'action.

Des deux lettres qui suivent, l'une m'a été remise à mon départ de Taïti; la seconde m'est parvenue il y a quelques jours seulement. Elles m'ont procuré, par la nature des sentiments qu'elles expriment, un encouragement très puissant.

Votre bien dévoué dans le Seigneur.

F. VERNIER.



LETTRE DE L'ÉGLISE DE PAPÉÉTÉ AUX ÉGLISES DU  
SEIGNEUR EN FRANCE

17 juillet 1880.

Nous vous saluons dans l'immense amour de notre Seigneur Jésus-Christ.

Nous sommes toujours heureux de l'affection que vous nous portez et du secours incessant dont nous sommes de votre part les objets à Taïti. Bien que nous soyons séparés de corps, nous sommes constamment près de vous par la



pensée et par le cœur, car nous avons la même foi, la même espérance, un même Père aux cieux, une même habitation éternelle. Prenons courage et que notre activité aille croissant, en « fixant nos regards sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi. »

Tous les membres de l'Eglise de Papéété vous envoient leurs salutations. Nous vous aimons dans la même mesure que nous aimons notre pasteur M. Vernier.

Nous avons partagé l'affliction qui est survenue à sa famille pendant les derniers mois et nous sommes plus peînés encore maintenant qu'il va nous quitter. Il nous a dit que lorsque l'objet pour lequel il retourne en Europe sera atteint, il reviendra parmi nous. C'est ce qui nous réjouit ; que personne ne le retienne.

Maintenant souvenez-vous de nous dans vos prières, c'est aussi ce que nous ferons à votre égard. Demandons à Dieu de bénir son Eglise universelle. — C'est tout.

Pour l'Eglise, le secrétaire du Conseil de l'arrondissement du Nord.

MATO, *diacre.*

---

LETTRE DE MARUAÉ, MEMBRE DE LA CLASSE BIBLIQUE

Taunoa, près Papéété, 10 juillet 1880.

Notre cher pasteur et ami M. Vernier et tes deux enfants, nous vous exprimons notre amitié à l'occasion de votre voyage à travers les molles plaines de la mer. Soyez sauvés par la grande miséricorde de notre Seigneur Jésus-Christ.

Je pense aux paroles que Jésus adressa à ses disciples pendant le repas de nuit où il institua la Cène. Il leur dit : « Je ne vous laisserai point orphelins, je viendrai à vous... » Jean 14, 18. Qu'il en soit de même de toi ; reviens : ne nous laisse pas orphelins.

De même que le soleil envoie ses rayons sur tous les points de la contrée, qu'ainsi ta pensée affectueuse se repose sur les élèves de tes classes bibliques, sur l'Eglise de Papéété et sur toutes les Eglises de Taïti et de Mooréa.

Je songe aussi à ces paroles que l'apôtre Paul écrivait à l'Eglise de Corinthe : « Quoique je sois absent de corps, je suis avec vous en esprit. » Semblablement, que ta pensée se reporte au milieu de nous, tes chers enfants en la foi, par tes prières. De notre côté, nous demanderons à Dieu dans nos cultes de famille et nos prières secrètes d'être avec vous pendant votre voyage jusqu'en France. C'est lui qui vous gardera ; son amour vous suivra. Qu'il lui plaise de nous faire plus tard rencontrer de nouveau les uns les autres.

Je me souviens du passage que tu as médité en prenant congé de l'Eglise et que tu lui as indiqué comme arme défensive pendant son pèlerinage ici-bas : « Tiens ferme ce que tu as... » Pour ma part, je garde les exhortations que tu nous as adressées.

Telles sont les paroles d'encouragement que je vous écris au moment où nous allons nous séparer de corps ; mais qu'il plaise à notre Maître de nous permettre de nous revoir de nouveau ! Dieu seul sait ce qui nous est réservé. Qu'il nous sauve ! Remettons-nous à lui et à la parole de sa grâce dès maintenant et à toujours.

Mon petit Tévé envoie ses amitiés au petit Paul.

Adieu.

MARUAE.

---

#### UNE EXPLICATION DES RÉDACTEURS

Nos feuilles religieuses ont reproduit, il y a quelque temps, d'après le *Véa* ou *Messager de Taïti*, l'annonce suivante : « Il sera alloué à l'avenir au culte protestant une subvention annuelle de six mille francs. » Nous ne l'avons pas

reproduite, parce que nous ne la comprenions pas, sachant bien que le culte protestant recevait déjà depuis longtemps du budget indigène des subventions autrement considérables. Le mot *alloué* nous offusquait, il nous semblait qu'il eût fallu *ajouté*.

M. Vernier vient de nous remettre l'explication suivante :

En vertu d'un arrêté, publié dans le Journal officiel de Taïti, une somme annuelle de six mille francs a été allouée au Conseil supérieur des Eglises protestantes taïtiennes, *dans le but de faciliter le fonctionnement de la nouvelle organisation ecclésiastique récemment adoptée par les troupeaux.*

---

## SÉNÉGAL

---

NOUVELLES DE M. TAYLOR

Saint-Louis (Sénégal), le 22 septembre 1880.

Bien cher directeur,

Je me hâte de répondre à votre honorée lettre, en date du 3 septembre courant, en vous assurant que tout va bien jusqu'ici dans la mission. Je bénis le Seigneur de ce que, à part des difficultés et des péripéties que doit attendre tout missionnaire dans les débuts de son œuvre, rien d'extraordinairement pénible ne nous est survenu ; nous travaillons toujours, forts de notre confiance en Dieu. Je ne reviendrai plus ici sur les causes de mon long silence ; ma lettre du 22 août passé, que vous avez sans doute reçue deux ou trois jours après la rédaction de votre dernière lettre, vous aura déjà donné des explications propres à vous tranquilliser à ce sujet.

Je suis peiné d'apprendre le triste état dans lequel se trouve actuellement notre mission du Sud de l'Afrique.

J'avais espéré que l'arrivée au pouvoir du parti libéral en Angleterre aurait supprimé ou modifié les conditions humiliantes imposées, sans provocation aucune, aux Bassoutos.

Je condamne la conduite de Massoupa comme plus que téméraire. Il aurait dû rendre les armes comme Letsié, et pour toute opposition se borner à exprimer énergiquement, mais respectueusement, son indignation par écrit, à protester contre la force qui prime le droit.

Plaise à Dieu de nous faire voir sa délivrance dans cette crise et de conduire les événements à un dénouement paisible.

L'hiver a été rude cette année. Il y a eu beaucoup de cas de fièvre et de mort. J'ai chez moi en ce moment trois malades (sans parler de moi-même qui n'ai pas pu faire les services de dimanche dernier) : ma femme, Samuel et le petit Alfred. L'état de ce dernier nous inquiète beaucoup. Salimata va bien. Chose curieuse, elle se porte toujours très bien pendant l'hiver ; c'est quand il fait sec et beau qu'elle subit ses crises et garde le lit souvent.


Mademba marche bien. Sa femme est toujours absente.

Les jésuites nous suivent de près ici. Ils tentent tout, même ma conversion ! Quels gens entreprenants !

Toujours indisposé et fatigué, je vous quitte, cher directeur, en vous priant d'agréer pour vous et tous les membres de votre chère famille mes salutations affectueuses.

TAYLOR.

Les lignes ci-dessus étaient sous presse quand nous avons reçu de notre frère une autre lettre, nous annonçant la mort de l'enfant dont la santé donnait des inquiétudes au moment où ce qui précède a été écrit. Que Dieu console les pauvres parents dans leur affliction, et qu'il fortifie son serviteur au sein de l'épreuve et de la lassitude !



## LES ÉCOLES MUSULMANES A SAINT-LOUIS

Les écoles des musulmans à Saint-Louis se tiennent chez les prêtres de leur religion ; elles sont au nombre de cent, si je ne me trompe pas, et se multiplient tous les ans. Un marabout qui veut ouvrir une école doit en faire la déclaration au gouvernement, qui, pour toute condition, exige de lui d'avoir un placard en bois placé à la porte d'entrée de sa maison, sur lequel est inscrit son nom avec les mots : « Ecole arabe. »

Un enfant qui peut compter jusqu'à dix est censé arrivé à l'âge dans lequel il doit commencer à apprendre à lire, et on l'envoie conséquemment à l'école. Tous les matins, on voit les élèves (les filles exceptées), confiés à des prêtres musulmans, parcourir les rues, tenant leurs petites calebasses dans leurs mains, et allant de maison en maison pour demander des aumônes, du riz et du mil en faveur de leurs maîtres ; d'autres élèves, plus grands et capables de durs travaux, sont envoyés dans les champs pour les cultiver pendant certaines heures de la journée. Les filles font, à la maison du prêtre, leur part de travail, qui consiste à piler le couscous, puiser l'eau, etc. Tous, sans distinction, paient deux sous par semaine.

L'enseignement se donne dans la cour, que les élèves partagent avec des animaux domestiques, tels que moutons, vaches, dindons, etc., et avec des femmes travaillant à leur couscous ou accomplissant d'autres devoirs de ménage. Ils sont rangés en plusieurs groupes, tous assis par terre, sales et mal vêtus, tenant en leurs mains des tableaux sur lesquels sont inscrites différentes portions de Coran, qu'ils récitent à haute voix avec des intonations variées et discordantes qui constituent une vraie torture pour l'oreille.

Les élèves professent un respect superstitieux et un dévouement aveugle pour leurs prêtres, qui, de leur côté, pour

mieux établir leur influence et leur autorité, cherchent à asservir les esprits des enfants par les pratiques souvent grotesques d'un mysticisme malsain et d'une sainteté tout extérieure. Il y a des élèves qui, après avoir terminé leurs études, conservent toujours le nom d'élèves et restent avec leurs maîtres pour les servir, prêts à sacrifier même leur vie pour exécuter leur volonté et pour se conformer à leurs instructions, convaincus que, sous l'égide d'un prêtre saint et favorisé de communications secrètes avec Dieu, le salut de leurs âmes est assuré : c'est ainsi que, dans l'intérieur, des soldats pour les guerres saintes se sont formés très souvent autour d'un marabout.

Quand un élève a lu tout le Coran, ou peut le réciter en entier par cœur, ce qui semble préférable aux parents, mais qui, maintenant, se voit rarement, il est censé avoir terminé ses études, à moins qu'il ne soit destiné à la prêtrise. Le prêtre prévient alors la famille de l'élève ; celle-ci, heureuse de cette bonne nouvelle, fête l'événement par des repas somptueux, et, suivant sa position sociale, verse entre les mains du prêtre, comme honoraires, une somme d'argent qui varie de cent à cinq cents francs.

Tous les exercices de lecture ou de récitation, qui s'achèvent ordinairement à l'âge de dix-neuf ans, se font en arabe ; il n'est pas permis à un élève d'expliquer en langue vulgaire même un seul verset du Coran, à moins qu'arrivé à l'âge mûr il n'ait obtenu une autorisation de son prêtre à cet effet. Un prêtre qui donne à un élève l'autorisation d'interpréter, lui fournit en même temps des interprétations et des explications auxquelles celui-ci ne pourra jamais rien ajouter ou dont il ne pourra rien retrancher. « Il ne faut, » disent prêtres et élèves, « rien faire sous sa propre responsabilité dans une tâche aussi sérieuse que l'interprétation du Coran, livre descendu d'en haut ; un prêtre donne les explications que lui avait données son maître, et, de prêtre en prêtre, chacun s'appuyant sur l'autorité de son maître, on remonte

jusqu'à Mahomet qui a tout reçu de la bouche de l'ange Gabriel.

Les élèves, et en général tous les musulmans, respectent avec une fidélité scrupuleuse la défense d'interpréter le Coran sans autorisation. Très souvent ils arrivent par des voies indirectes et non officielles à en comprendre et à pouvoir en expliquer certaines parties, d'après leur propre aveu ; mais je n'ai pas rencontré jusqu'ici un seul homme qui ait désobéi à la défense, malgré les fortes tentations provenant de leur vanité bien connue, lorsque, discutant avec moi, ils cherchent à soutenir ou à éclaircir des articles de foi de leur religion.

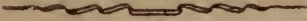
Le nombre de ceux qui ont le droit d'expliquer le Coran est relativement très restreint. La masse des indigènes ne s'empresse pas du tout de chercher cet honneur ; ils croient que, pour le faire, il faut avoir atteint un haut degré de sainteté, et que tout péché scandaleux commis après avoir reçu l'autorisation est presque impardonnable.

Que ces gens, prêtres et élèves, sont à plaindre ! Aveugles conduisant des aveugles !

Je vous parlerai dans une autre occasion de l'instruction supérieure que reçoivent ceux qui sont destinés à la prêtrise et à la magistrature.

TAYLOR.

Saint-Louis, le 23 septembre 1880.



---

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

---

### MISSION PARMİ LES PEAUX-ROUGES

Une œuvre difficile, mais bénie, a été, comme on sait, entreprise parmi les Indiens de l'Amérique du Nord, et entre autres dans la tribu des *Dakotas*. Cette œuvre est confiée, sous la direction d'évêques de district, en partie à des pasteurs, en partie à des missionnaires. Un millier d'Indiens environ se sont établis près du fort *Prince Albert*, où le zélé évêque de *Saskatchewan* a fondé une école de prédicateurs. Les meilleures dispositions se rencontrent chez ces Peaux-Rouges, bien qu'ils aient encore le visage tatoué, se livrent à leurs danses païennes et se mettent difficilement au travail.

Le Dr Newton écrit du *Fort Edmonton* qu'il est urgent d'établir dans le voisinage deux ou trois stations missionnaires, les Indiens réclamant à cor et à cri des instituteurs. Malheureusement, là aussi, les ouvriers font défaut.

Voici un trait touchant de la piété qu'on rencontre parfois chez ces sauvages. L'archidiacre de Kirkby prêchait un jour sur le texte : « Simon, fils de Jona, m'aimes-tu ? » et ajoutait en s'adressant à son auditoire : « Représentez-vous que le Sauveur se trouve tout à coup parmi vous et vous adresse cette question, que répondriez-vous ? » A ce moment, un pauvre vieillard se leva dans l'assemblée et dit d'une voix tremblante d'émotion : « Dieu règne aux cieux, mais il est aussi présent parmi nous. Je ne sais ce que pensent les autres, mais depuis que j'ai entendu parler de son amour pour la première fois, je l'aime, et aujourd'hui je sens que cet amour est plus grand que jamais ! »

---

*Le Gérant* : EUGÈNE CASALIS.

---



## SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

Paris, le 23 novembre 1880.

DEMANDE DE PRIÈRES PUBLIQUES POUR LA MISSION  
DU LESSOUTO

Nous venons d'adresser aux rédacteurs de nos journaux religieux la circulaire suivante :

Monsieur et cher frère,

Le Comité de la Société des Missions Evangéliques de Paris vous prie de faire paraître dans votre prochain numéro une proposition dont vous serez le premier à reconnaître l'urgence et dont voici les termes :

« La guerre qui a éclaté dans notre Mission du sud de l'Afrique prend chaque jour plus d'extension et devient de plus en plus désastreuse. Le Comité directeur, persuadé que toutes les Eglises qui l'ont soutenu jusqu'à ce jour partagent ses alarmes, demande avec instance à leurs pasteurs d'ajouter, pendant le cours de cette calamité, aux requêtes d'intercession d'usage, chaque dimanche, après le sermon, la prière suivante :

« Nous te supplions, Seigneur, d'avoir pitié de nos missionnaires au sud de l'Afrique, de leurs Eglises et du peuple

confié à leur ministère. Mets promptement un terme à la guerre qui désole le Lessouto. Garde tes serviteurs de tout mal, soutiens leur foi et leur courage, dirige-les par ton Esprit de bon conseil, et ne permets pas la destruction d'une œuvre qui nous est à tous si chère. Fais au contraire que cette douloureuse visitation ait pour effet de l'épurer, de l'affermir, de l'étendre et d'en assurer le plein succès pour ta gloire. »

« On comprendra que les Eglises qui n'ont pas l'habitude de s'astreindre à des formules liturgiques ne sont invitées qu'à se conformer à la substance et à l'esprit de cette prière, et que, dans celles où la liturgie est d'usage, ce sera à chaque pasteur et à son conseil presbytéral de décider si la prière proposée sera intercalée dans les requêtes usuelles intégralement ou en partie. »

Veillez, Monsieur et cher frère, croire à nos sentiments les plus dévoués en Jésus-Christ.

Pour le Comité :

A. BOEGNER, *sous-directeur*. E. CASALIS, *directeur*.

---

#### UN MOT A NOS LECTEURS

Avec le 1<sup>er</sup> janvier 1881, le *Journal des Missions* entrera dans la cinquante-sixième année de son existence. Nos lecteurs n'ont pas oublié la plainte qu'à plusieurs reprises nous avons élevée et que nous sommes obligés de renouveler aujourd'hui encore. Notre journal est très loin de faire ses frais. Certes, nous savons faire la part des nécessités de la propagande, qui rend indispensables, dans une certaine mesure, les distributions et les abonnements gratuits; nous savons aussi que tel de ces abonnements rapporte beaucoup plus qu'il ne coûte, et que nos journaux, ainsi répandus,

trouvent souvent, comme le semeur de la parabole, un bon terrain où un grain en rapporte trente, un autre soixante et un autre cent. Il n'en est pas moins vrai que, dans nos balances annuelles, le produit de nos publications devrait sinon égaler les frais qu'elles occasionnent, du moins s'en rapprocher davantage.

On le voit, notre ambition est modeste. Nous pourrions citer telle feuille missionnaire dont le produit entre pour une part notable dans les ressources de l'œuvre qu'elle fait connaître et aimer. C'est là un résultat qu'avec notre public protestant si restreint, nous ne pouvons espérer d'atteindre de longtemps. Mais il ne nous est pas défendu de désirer une amélioration de l'état de choses actuel, et c'est notre devoir à tous, rédacteurs et lecteurs du journal, de faire, pendant l'année nouvelle, nos efforts pour y parvenir.

Rédacteurs, nous chercherons à nous conformer toujours plus au programme que s'étaient tracé les fondateurs de notre journal, et qu'ils ont su si bien remplir.

Les amis qui nous lisent peuvent nous en croire : nous sentons aussi vivement qu'eux ce qui manque à notre journal. Non contents de les tenir au courant des progrès de notre œuvre, nous voudrions embrasser, par la variété de nos informations, l'ensemble de l'œuvre missionnaire, et consacrer, en outre, à des sujets spéciaux des études approfondies. Mais cette tâche dépasse nos forces ; il nous faudrait pour la remplir une collaboration qui, jusqu'à présent, nous fait défaut. Pourquoi les amis des missions, pasteurs ou laïques, ne nous enverraient-ils pas des articles ? Leurs communications seraient les bienvenues dans notre journal, qui ferait ainsi servir au bien de tous les connaissances acquises par le travail de quelques-uns.

Mais nos lecteurs aussi ont à remplir des devoirs qu'ils nous pardonneront de leur rappeler une fois de plus. Nous supplions ceux d'entre eux qui, sans nécessité, ont un abonnement gratuit, d'en décharger notre budget. En même

temps, nous leur demandons à tous de faire de la propagande pour notre journal. Ils lui rendront ce témoignage qu'il a apporté jusqu'à présent, en raison même de son caractère, un élément de vie et de ferveur dans nos Eglises. Qui n'a ressenti, en lisant un récit missionnaire, la sainte contagion de la foi et de la charité? Qui n'a fait l'expérience de cette édification d'autant plus réelle qu'elle est dans les faits et non dans les paroles? Eh bien, c'est ce ferment de vie et de chaleur que nous vous prions de nous aider à répandre. Vous qui en avez le moyen, faites une bonne œuvre, voyez, autour de vous, cette bibliothèque d'école, cette union chrétienne, cette famille pauvre, ce jeune homme isolé dans la vie et encore mal affermi dans sa foi; aux uns et aux autres, nos feuilles missionnaires feraient du bien, et vous pourriez les leur procurer facilement; ne le ferez-vous pas?

Mais la propagande par les journaux ne suffit pas. Il faut y ajouter celle des livres. Je m'entretenais, il y a quelques jours, avec un de nos principaux libraires. Nous parlions de nos livres religieux. « Pourquoi, me disait-il, nos sociétés de publicité protestantes ne s'appliqueraient-elles pas, sans renoncer à éditer des œuvres nouvelles, à écouler les ouvrages, grands et petits, qui encombrent nos tablettes? Voici tel livre excellent, telle brochure signée d'un nom bien connu, tel sermon qui a fait beaucoup de bruit lorsqu'il a été prononcé; on en attendait grand bien, on lui promettait une vente rapide, et... tout est encore dans ma boutique. Qu'une société de livres ou de traités se présente, nous lui ferons un grand rabais, elle aura, sans grands frais pour elle, de bons produits à répandre, et, sans parler de l'avantage qu'en retirera le public, les libraires et les auteurs seront encouragés à de nouvelles tentatives. Ainsi font les catholiques qui s'occupent de propager des livres; ils laissent la production aux libraires, et ne s'occupent guère que de diffusion. Pourquoi les protestants ne suivraient-ils pas cet exemple? »

Nous n'avons pas qualité pour répondre au nom des sociétés auxquelles pensait mon interlocuteur. Mais peut-être nos lecteurs pourront-ils faire individuellement leur profit de son idée. Telle vie de missionnaire leur a fait du bien ; telle brochure leur semble bonne à répandre. Eh bien ! qu'ils s'en fassent eux-mêmes les distributeurs. Qu'ils s'en procurent la quantité d'exemplaires que leurs ressources leur permettront d'acquérir, et qu'ils les donnent autour d'eux, non étourdiment et sans réflexion, mais avec discernement. J'ai souvent pensé qu'au lieu de jeter à pleines mains des traités, qu'on n'a pas même lus soi-même, il vaudrait mieux n'en donner que quelques-uns, d'une excellence reconnue et en tenant grand compte des cas. Notre littérature missionnaire, encore bien pauvre, compte pourtant quelques excellents ouvrages qui devraient être entre toutes les mains. Au lieu de cela, c'est à peine si on les connaît, et dans notre public religieux l'ignorance sur notre œuvre atteint un degré difficile à imaginer. Et cependant, on n'aime que ce qu'on connaît, et notre mission ne progressera que si elle est populaire et aimée. Il y a là une tâche à remplir ; avis aux hommes de bonne volonté.



## PAYS DES BASSOUTOS

LA GUERRE ET LES QUESTIONS QUI S'Y RATTACHENT, D'APRÈS  
LES DÉPÊCHES ET LES JOURNAUX DU CAP

Depuis la publication de notre dernier numéro, les événements ont marché et la guerre s'est étendue au delà des limites du pays des Bassoutos proprement dit. Les habitants de Matatiélé, partageant les sentiments de leurs frères qui vivent entre le Calédon et l'Orange, ont, eux aussi, pris les armes, mais ils ont été promptement défaits, comme ils eussent dû s'y attendre, vu leur petit nombre et leur éloi-

gnement du reste de la tribu (1). Plusieurs clans de la grande famille des Temboukis se sont également insurgés. Chez les Pandomises, non loin du pays des Amapondas qui sont aussi fort agités, le chef Umtlontlo, qui avait été désarmé, ayant reçu du magistrat, M. Hope, des fusils et des munitions pour aider à soumettre les Bassoutos, s'est servi de ces mêmes armes contre les Anglais, et a fait massacrer le magistrat et deux de ses employés.

Au Lessouto, le général Clarke a réussi, quoique avec de sérieuses pertes, à dégager les carabiniers du colonel Carrington qui étaient assiégés et sans vivres à Maféteng. Après cela, le général, reprenant l'offensive, a attaqué le village de Lérotholi, s'en est emparé, et, continuant sa marche, a détruit la demeure du chef Moletsané. Bientôt après, Lérotholi a repris le dessus et est rentré chez lui. Le général Clarke est alors reparti pour les confins de la Colonie, dont il a le commandement.

Un télégramme, arrivé du Cap, le 4 novembre, portait que, jusqu'alors, aucune impression sérieuse n'avait été produite sur les Bassoutos, que les choses allaient au plus mal en Cafrerie, et que quinze magistrats avaient été obligés de s'enfuir de ce pays, ainsi que des missionnaires et des marchands.

D'après les plus récentes dépêches, l'une du 15 et l'autre du 19 novembre, le colonel Carrington a reçu, à Maféteng, des renforts considérables. Il s'est alors hâté d'aller, avec 1,500 hommes et des canons, attaquer les Bassoutos rassemblés dans la montagne de Kolo, à quatre lieues de Morija. Il y a là une grande population, à laquelle se sont ajoutés les fugitifs d'Hermon. Les indigènes ont déployé d'abord beaucoup de fermeté, ont fléchi devant l'artillerie, mais sont revenus plusieurs fois à la charge, et les assaillants, ne pouvant les débusquer, se sont de nouveau repliés sur Maféteng.

Les Anglais reconnaissent qu'ils trouvent devant eux une

(1) D'après un télégramme, M. Marzoff n'a pas quitté la station.

résistance à laquelle ils ne s'étaient pas attendus. Après dix semaines, ils en sont encore à défendre les deux points par lesquels ils sont entrés dans le pays. C'est que les insurgés se battent le désespoir dans l'âme, plus persuadés que jamais qu'on en veut à leur existence nationale. Voilà pourquoi les pertes qu'ils font ne les découragent pas ; c'est ce qui explique aussi que ceux qui tenaient le plus à la paix passent les uns après les autres dans leurs rangs.

Le président du ministère du Cap, M. Sprigg, ne cache pas que son intention bien arrêtée est, non seulement de faire mettre en jugement tous les chefs révoltés, mais aussi de confisquer leurs terres. Il a fait, dit-il, avec le gouvernement de la reine, un arrangement en vertu duquel, s'il réussit à mener à bien son entreprise, sans demander qu'on lui envoie du secours d'Angleterre, il pourra faire des Bassoutos tout ce qu'il voudra. Il ne manque pas dans la Colonie du Cap de journalistes qui le poussent à outrance dans cette voie. Ils déclarent hautement qu'à l'avenir et pendant deux générations au moins, il ne faudra plus permettre à des missionnaires et à des marchands de s'établir dans le Lessouto, mais y envoyer seulement des magistrats, attendu que l'obéissance est la seule chose que l'on doit apprendre à un peuple qui n'est encore qu'à demi civilisé.

Nous sommes heureux de pouvoir ajouter que lord Kimberley, le ministre des Colonies, dans une entrevue qu'il a accordée, la semaine dernière, à une députation de la *Société pour la protection des aborigènes*, a positivement déclaré qu'il n'a nullement consenti au pacte dont M. Sprigg se serait vanté. Il a ajouté que, lorsque le règlement final viendra, l'Angleterre veillera à ce que les Bassoutos ne soient pas trop durement traités. A ses yeux, en se révoltant ils se sont rendus coupables, et leur révolte doit être réprimée, mais il reconnaît qu'ils n'avaient pas mérité d'être désarmés et que cette mesure était prématurée et hasardeuse.

Dieu veuille que le gouvernement anglais reprenne dans

la direction des affaires du Cap une initiative dont il n'aurait jamais dû se dessaisir. Il en est grand temps, s'il ne veut pas voir tout le sud de l'Afrique en proie à une guerre de races.



#### SITUATION DE NOS MISSIONNAIRES DU LESSOUTO ET DE LEURS TROUPEAUX

Aux premiers jours d'octobre, tout devenait de plus en plus sombre autour de nos missionnaires. Ce qui les alarmait et les affligeait tout particulièrement, c'est qu'ils étaient menacés de ne pouvoir plus correspondre avec nous et avec leurs familles. Les courriers étaient arrêtés avant d'atteindre Maféteng et Masérou, les deux points par lesquels ils avaient accès au Lessouto. Déjà des dépêches et des lettres avaient été interceptées. On pouvait toutefois espérer que M. Dieterlen, dont la station n'est qu'à deux pas de Wepener, petite ville de l'Etat-Libre où il y a un bureau de poste, trouverait sans trop de difficulté des messagers disposés à suppléer aux voies ordinaires. Pour le moment, nous sommes en possession d'informations assez copieuses, ce que nous devons en partie à l'obligeance d'un frère de M. Kohler qui, après avoir passé un certain temps à Cana, est revenu en France et nous a apporté plusieurs lettres.

Nos frères sont toujours résolus à rester à leur poste pour empêcher, si possible, la destruction de leurs établissements et continuer leurs soins aux indigènes qui restent encore groupés autour d'eux. On connaît déjà la position de M. Dieterlen qui le premier a pu voir de ses yeux le bouleversement produit par l'entrée des forces coloniales dans le Lessouto. Nous donnerons à part des extraits de son journal que sa famille a bien voulu nous communiquer et qui, bien que déjà un peu anciens, pourront donner une idée de ce que sera la situation de ses collègues, à mesure que les hostilités s'approcheront d'eux.



La première station qui se présente après Hermon, en avançant vers le nord, est Moriija. C'est tout près de là que réside Letsié. Ce chef proteste toujours contre la guerre, mais son autorité est à peu près méconnue. Autour de lui, la résolution de résister aux troupes coloniales gagne de plus en plus les esprits. « La plupart de nos gens ont pris les armes, » écrivait le Dr Casalis le 23 septembre. « C'est un entraînement général. On transporte force provisions dans la montagne qui domine la station. Le programme de l'examen annuel du gouvernement pour l'obtention du brevet m'ayant été envoyé, j'ai mis à l'œuvre les élèves de l'Ecole normale ; trois jours après, ils avaient fini et ils prenaient congé de nous. Etrange contradiction : plusieurs de ces jeunes gens n'eussent pas voulu pour rien au monde manquer leur examen, et cependant les doigts leur démangeaient d'échanger la plume pour le mousquet. Les imprimeurs ont aussi demandé leur congé et nous avons fermé l'atelier ; donc plus de *Petite Lumière* pour le présent. »

M. Casalis ajoutait le 5 octobre : « Il y a eu plusieurs escarmouches devant Maféteng. Les Bassoutos y ont déjà perdu une vingtaine d'hommes et leurs blessés sont très nombreux. (Naturellement il ne faudra pas croire les chiffres donnés par les journaux, toujours fort exagérés.) J'ai établi une petite ambulance et j'ai deux blessés à soigner ici régulièrement. J'en ai visité et pansé plusieurs autres. J'ai fait dire à tous les chefs de m'envoyer leurs blessés, et j'espère bien que les troupes coloniales respecteront le drapeau de la convention de Genève. »

« Les blessés ne m'inquiètent pas autant que les catéchistes et les maîtres d'école. Je n'ose pas leur conseiller de se réfugier tous à Moriija, car ceux qui sont ici nous valent de la part des belligérants de terribles menaces, et je crains que ceux-ci ne se vengent sur ceux qui n'ont pas voulu se joindre à eux. Mais je me dis que Dieu règne et qu'au jour de la détresse il interviendra. Je ne crois pas que les Bassoutos nous

tracassent personnellement beaucoup, mais il se pourrait bien que les Anglais nous fissent déguerpir, sous prétexte que nous les gênons par notre présence. S'il faut les en croire, ils vont balayer la contrée, faire table rase. Ah ! Dieu juste et bon, interviens et délivre-nous de la colère de l'homme.

« Naturellement, l'œuvre générale est arrêtée partout ; il n'y a plus qu'à courber la tête et à attendre que le tourbillon ait passé. Nous nous cramponnons à la croix de notre Sauveur et nous attendons. Dieu veuille qu'après la tourmente, le soleil brille de nouveau d'un éclat d'autant plus grand que le nuage aura été plus sombre. Nos chers parents Dyke ont de vrais cœurs d'acier, pleins d'élasticité et de ressort. Ils ne se laissent pas abattre. Priez pour nous ; nous sommes dans les mains d'un Père miséricordieux. »

A Thaba-Bossiou, toujours dans la même direction, on est bien plus éloigné qu'à Morija des hostilités qui ont commencé à Maféteng, mais on est près de Masérou, l'autre point de rassemblement des forces coloniales. La station est au pied même de la vieille forteresse dont elle porte le nom et où Massoupa se prépare à soutenir l'assaut qui probablement décidera de l'issue de la guerre. C'est là certainement que se donneront les plus terribles coups. Aussi M. Jousse est-il extrêmement indigné contre les hommes qui ont pris l'initiative d'une résistance allant jusqu'à la révolte. Il n'a pas manqué de dire à Massoupa quelles seront les conséquences de la résolution qu'il a prise. Il se demande ce qui restera de nos Eglises après cet orage, mais il n'en est pas moins résolu à tenir bon, s'attendant au Seigneur. Voici ce qu'il nous a écrit à la date du 30 septembre :

« On a fait venir d'Angleterre des pièces d'artillerie et des obus qui ne tarderont pas à arriver, et nous verrons alors s'avancer les troupes du gouvernement. Pendant la durée du siège, le pavillon français flottera sur notre maison. Nos fenêtres donnant sur la montagne sont matelassées pour amortir les balles, et plutôt que de voir une fois encore notre

chère station détruite, nous sommes prêts à tout souffrir. Nous sommes approvisionnés de tout, et, avec le secours du Seigneur, nous dirons comme les Anglais : « Ma maison est ma forteresse. » Du reste, nous ne serons pas seuls. Dès que les hostilités auront commencé ici d'une manière sérieuse, nous verrons accourir chez nous bien des gens, surtout des femmes âgées et des malades. Ma femme et moi et Mademoiselle Miriam Cochet, qui n'a pas voulu nous quitter, nous ne manquerons pas de travail. Nous sentons vivement la responsabilité qui pèse sur nous dans ces temps d'agitation et d'angoisse, mais nous sentons aussi qu'on prie pour nous dans notre patrie et ailleurs.

« Dans la station même, l'œuvre se continue ; les services ont lieu le dimanche et dans la semaine comme en temps de paix ; l'école se tient encore, mais naturellement nous avons moins de monde. Les camps et la peur ont éloigné bien des gens de la maison de prière. L'Évangile est encore prêché dans les annexes de Masianokeng, de Maliélé, de Khotso et de Korokoro, mais les écoles sont dispersées.

« Vos vieux amis, cher monsieur Casalis, viennent de célébrer le trentième anniversaire de leur arrivée en Afrique. Oui, il y a eu trente ans, le 20 de ce mois, que nous débarquions avec vous à la ville du Cap. L'Afrique australe a bien changé depuis lors ; les limites de la civilisation ont été reculées, des petits villages sont devenus des villes, et, somme toute, cette période n'a pas été perdue pour la race noire. »

A Bérée, l'œuvre est à peu près impossible. Située entre Thaba-Bossiou et Masérou et très rapprochée de ces deux points stratégiques ouvertement hostiles, cette station était comme entre deux feux. La plupart des hommes valides maltraités par Massoupa, pour avoir rendu leurs armes, ont passé dans les rangs des Anglais ou se sont réfugiés parmi les Boers, n'ayant eu pour cela qu'à franchir le Calédon, à deux pas de leurs demeures. M. Maitin qui, pour raison de santé, était allé dans l'État-Libre lorsque ces événements se

sont produits, y est resté depuis lors dans le voisinage de Mabouléla, d'où il peut suivre la marche des événements et ménager provisoirement un refuge à sa famille. Pendant ce temps, son gendre, M. Duvoisin, garde la station et soigne les quelques chrétiens qui peuvent encore le visiter. Fidèle à ses habitudes studieuses, il poursuit, en même temps, la composition d'un commentaire de saint Luc en sessouto. Il a raconté un incident qui peut donner quelque idée de la difficulté de sa position. Un chef des insurgés est venu lui demander de tenir un service religieux pour ses gens et il l'a fait de grand cœur. Mais n'ayant pas pu cacher sa conviction que les malheurs qui ont fondu sur le pays étaient un châtiement de Dieu, il s'est attiré le déplaisir de ses auditeurs, qui, du reste, ne le lui ont fait sentir que par des murmures.

En avançant vers l'extrémité septentrionale du Lessouto, nous arrivons dans le district de Cana et de Léribé. Là, MM. Dormoy et Kohler étaient encore parfaitement tranquilles au commencement d'octobre. Le chef Jonathan, fils et héritier de Molapo, ayant rendu ses armes sans difficulté, restait encore en bonnes relations avec les magistrats anglais. La correspondance de nos frères ne contenait aucun indice de révolte, mais un télégramme très récent porte qu'elle a éclaté là aussi.

Si nous retournons à la frontière méridionale, et que d'Hermon et de Maféteng nous nous dirigeons vers le Sud-Est, nous rencontrons successivement Siloé, Thabana-Morèna, Béthesda et Masettissi.

De Siloé, M. Maeder écrit que le chef Abraham Moletsané, malgré ses représentations et celles de M. Germond, s'est joint à l'insurrection. Ce vieillard, âgé de quatre-vingts ans au moins, est très pieux. Il s'était établi autrefois à Mékuatleng, auprès de M. Daumas, après une carrière très aventureuse durant laquelle il s'était mesuré avec le célèbre Mossélékatsi. A l'issue de la guerre des Boers, Mékuatleng ayant été annexé à l'Etat-Libre, en vertu des arrangements

du gouvernement anglais, Moletsané s'était vu dépossédé d'un territoire spacieux et très fertile et forcé de se réfugier, avec quelques milliers de ses gens, dans les environs de Siloé, où il s'est trouvé fort à l'étroit. Naturellement, cette circonstance l'avait fort aigri contre les Boers et contre les Anglais, ce qui ne l'a pas empêché de donner pendant plus de douze ans à ses sujets l'exemple d'une vie parfaitement honnête et chrétienne. Lorsque l'ordre de désarmement est venu, le vieux chef n'a pu se soumettre à un tel affront. A tout ce qu'on lui disait pour le calmer, il a répondu : « Je sais que nous allons à la ruine, mais c'est ce que les blancs désirent depuis longtemps ; puisqu'il faut mourir, autant vaut que ce soit aujourd'hui, alors que nous avons encore des armes pour nous battre ! » Par son ordre, ses gens se sont retranchés sur une montagne, tout près de Siloé. Le général Clarke l'a attaqué et a incendié sa demeure, mais on ne dit pas que Moletsané ait été tué ou fait prisonnier.

« L'œuvre des missions proprement dite, » écrit M. Maeder, « a cessé à Siloé. Notre temple est plein de femmes et d'enfants, de vieillards et de malades, que nous tâchons de soigner et d'enseigner. Notre intention est de rester à Siloé aussi longtemps que possible. Cependant, il se pourrait que le gouvernement colonial nous ordonnât de quitter la station. Le plan du général Clarke est de dévaster complètement le Lessouto et de rendre ainsi la vie impossible aux habitants. Comme alors les missionnaires n'y pourraient pas subsister non plus, ils recevraient l'ordre, a dit un magistrat anglais, de s'en aller. Heureusement, » ajoute M. Maeder, « que le manque de paix autour de nous ne peut pas nous priver de celle avec Dieu. »

Jusqu'au 7 octobre, Thabana-Morèna est resté intact, mais les évangélistes et les maîtres d'école des annexes se sont dispersés. « J'aurais voulu, » écrit M. Germond, « qu'ils pussent rester à leur poste, ne fût-ce que pour préserver de la ruine les bâtiments qui nous ont coûté tant d'argent et de peine,

mais la position était très difficile. Si l'on accuse des missionnaires d'avoir été infidèles à la cause nationale, à plus forte raison le dirait-on des évangélistes. Je ne crois pas qu'aucun des chefs les plus montés eût fusillé de sang-froid un catéchiste qui aurait déclaré que sa vocation lui interdisait de faire le coup de feu, mais nos Bassoutos ne brillent pas par le courage moral. » M. Germond a eu l'occasion de s'entretenir avec Lérotholi, étant allé le remercier de lui avoir fait remettre des lettres qui avaient été interceptées à la frontière par ses gens. « Depuis longtemps, » dit notre frère, « nos rapports étaient très tendus, je ne m'étais pas gêné de blâmer sa conduite, et il le savait. Dans cette entrevue, il a été très affable ; il s'est abstenu de parler politique, sentant, sans doute, que nous ne nous entendrions pas. Je l'ai quitté le cœur bien triste : pauvre Lérotholi, être tué dans un combat ou être emprisonné pour la vie, voilà ce qui l'attend ! »

Nous n'avons pas de nouvelles directes de Béthesda, mais il y a tout lieu de croire que M. Cochet est à son poste avec la plupart des membres de son Eglise. En tout cas, on ne s'est pas battu dans cet endroit.

On ne peut pas en dire autant de Massitissi. Là, le sang a coulé, et si M. Ellenberger doit remercier Dieu de ce que son troupeau n'a pas été dispersé et sa station détruite, il ne peut cependant le faire sans que de vifs regrets se mêlent à sa reconnaissance. Les habitants de Massitissi qui s'étaient, dès le début, soumis au désarmement et étaient tous restés fidèles au gouvernement anglais, ont été attaqués le 21 septembre par des insurgés Bassoutos et Temboukis, parmi lesquels se trouvaient quelques chrétiens. Le magistrat du district, qui demeure aux portes même de la station, a muni tous les hommes d'excellents fusils et s'est mis à leur tête. L'attaque a été repoussée sans aucune perte du côté des gens de Massitissi. Les autres, et on doit aussi en remercier le Seigneur, n'ont laissé sur le champ de bataille que trois morts et quelques blessés.

EXTRAITS DE LETTRES DE M. DIETERLEN COMMUNIQUÉS  
PAR SA FAMILLE

« Nous continuons à mettre un peu d'ordre dans notre campement de réfugiés (1). Mais quelle patience il faut avoir avec des gens qui croient devoir tout, tout sauver, même des objets en apparence inutiles : un pot fêlé, un escabeau boiteux, une vieille peau de mouton et que sais-je encore ? Il faut précieusement transporter ces trésors jusque chez le missionnaire, lui demander où les mettre, en remplir les dépendances de sa maison, qui déjà est envahie par des familles entières. C'est une véritable invasion ; nous avons dû protester ! Passe encore de sauver des personnes, mais ces vieilleries !..... Et cependant pour ces pauvres gens elles ont une grande valeur et ne se remplaceraient pas facilement. Arrive la vieille Masékokotoane, la grand'mère de mon domestique, une ruine ! On l'a hissée sur un cheval, un homme a pris place derrière elle pour la maintenir en équilibre, et on s'est acheminé vers la station, où elle arrive au bout de deux heures, avec un sourire sur les lèvres et un bonjour affectueux, mais abasourdie. — Puis, c'est une autre vieille, appuyée sur son bâton, qui fait son apparition, levant les yeux au ciel, et me racontant qu'elle est restée toute seule dans son village, et qu'elle me demande de la garder avec les autres vieillards.

« Mais notre attention est tout à coup attirée vers l'horizon : d'un côté, des gens qui s'enfuient dans les rochers ; au loin, des silhouettes de cavaliers venant du Lessouto et examinant le pays. Enfin, sur la grande route, une colonne noire qui, à l'aide de ma lunette d'approche, devient une troupe de carabiniers escortant du bétail et des wagons vides. Ils s'acheminent vers Wepener, sans avoir l'air de se douter que nous sommes cachés dans les rochers pour les examiner tout à notre aise.

---

(1) Voir le numéro de novembre, pages 404-409.

« Bientôt, dans les collines, des Bassoutos s'ébranlent, et deux cavaliers, lançant leurs chevaux au grand galop, arrivent dans le village de Manuel (à 5 minutes d'ici). Le reste de la bande ne tarde pas à les suivre. Ce sont des jeunes gens d'ici qui reviennent. L'un après l'autre ils nous serrent la main et nous donnent des nouvelles de tous nos gens. C'est à Kolo, haute montagne isolée au milieu de la plaine, que se sont réfugiés les Hermoniens, ils ne peuvent plus revenir, parce que les autres Bassoutos s'y opposent; et les voilà forcés de prendre part à cette révolte qui peut devenir une guerre générale. Ces jeunes gens sont revenus au village pour emporter du blé; trois wagons les suivent, et on profitera de la nuit pour cette opération. Mais si les blancs apprennent la chose, malheur à la station! on la détruira sans aucun doute. Car il paraît que les carabiniers ne laissent que des ruines là où ils passent.

« 17 septembre. — Au matin, plus trace de nos jeunes gens : ils sont partis avec le blé, et je n'en suis pas fâché. Car de quoi vivrait-on à Kolo ou dans d'autres montagnes, pendant tout le temps que peut durer cette triste guerre? Dans la matinée, visite de cinq hommes de notre connaissance, membres de mon Église, qui viennent de Maféteng voir comment nous nous portons. Ils ont dit aux gens des villages voisins de se réfugier ici, parce que les carabiniers brûlent tout et maltraitent même les femmes. D'autre part, ils nous annoncent comme probable que les maisons des gens qui sont partis pour l'intérieur du Lessonto seront brûlées, pour écarter de cette partie du pays ceux que l'amour du *home* pourrait y ramener. Voilà tout mon monde en désarroi! J'ai beau parler, rassurer, rien n'y fait; les maisons se vident, et tout le bagage de ces malheureux s'accumule devant l'église. C'est là que pendant toute la journée ces pauvres gens se sont tenus accroupis, et là sans doute que nous les verrons jusqu'à ce que ces malheureux



carabiniers aient fait leur visite tant redoutée. Espérons qu'ils ne détruiront pas le village! Ce serait horrible! De la guerre même, point de nouvelles. Lérotholi est encore sur sa montagne avec une armée. Letsié dit toujours qu'il ne veut pas la guerre, et que *ses* gens ne doivent pas s'en mêler.

« Pendant que j'écris, les chiens ne font qu'aboyer : oh ! ces chiens qui vous empêchent de dormir, et vous font croire à l'arrivée de personnes suspectes. Les villages en sont pleins !

« 18 septembre. — Pour nous, la journée a été paisible à l'extérieur, bien qu'au moral j'aie beaucoup souffert. Il est fort probable que les Anglais brûleront la station, parce que nos gens sont allés se réfugier à Kolo. D'un autre côté, nous craignons que les indigènes insurgés n'en veuillent à mes maîtres d'école que j'ai réunis ici, et qui ont dû demander un sauf-conduit au gouvernement ; ce qui est, aux yeux des autres Bassoutos, un crime. Après de grands combats, j'ai fait partir ces quatre jeunes gens pour Wepener, dans l'État-Libre, où je louerai une maison pour eux et leurs familles ; leur départ va me tranquilliser un peu. La station se vide de plus en plus ; plusieurs de ceux qui pensaient y demeurer ont peur, et de leurs compatriotes et des carabiniers, et plient bagage ; ils ne restera bientôt plus que de vieilles gens. Mon bon catéchiste n'a, je crois, pas plus à craindre que moi les mauvais traitements de ses compatriotes. Nous avons appris que, hier, les carabiniers ont eu un petit échec près de Maféteng, ils ont perdu trois hommes : cela les rendra plus prudents, car ils faisaient des folies. Lérotholi est en force et a repris courage, il faut s'attendre à quelque chaude affaire.

« 19 septembre. — Notre premier dimanche, depuis le fameux 13 septembre, a été assez tranquille. J'ai tenu le service devant la maison, avec un auditoire de cent personnes, en comptant les enfants. C'est le cœur serré que je parlais à

ces pauvres gens de notre situation, essayant de leur communiquer un peu de foi et de confiance en Dieu. Mais je crois que j'aurais dû être un des auditeurs plutôt que le prédicateur, être exhorté plutôt qu'exhorter. Nos épreuves sont un creuset au fond duquel ma foi semble parfois disparaître et s'évaporer; je lutte pour me cramponner à Dieu. Cette lutte ne sera pas sans bons résultats, je le sens. Nos inquiétudes proviennent surtout de la présence ici de quelques Bassoutos qui se sont déclarés pour le gouvernement anglais; nous craignons qu'on ne leur fasse un mauvais parti, et eux-mêmes ont peur. Ce soir, nous avons cru que nous allions être cernés. Toute la journée, nous avons vu des vedettes de Bassoutos belligérants sur nos collines, et suivi leurs mouvements à l'aide de ma lorgnette. Enfin, nous apprenons que ce sont des gens qui viennent dans les villages du voisinage pour en emporter leur blé; ils sont protégés par ce que j'appellerai du nom un peu prétentieux de corps d'armée commandé par un ex-ancien de mon Église, Mokhachané, et resteront là deux jours. On dit que Ntsèpè, le chef d'Hermon, viendra aussi cette nuit; avec quel plaisir je le reverrai! Il a été entraîné dans la lutte malgré lui, le pauvre homme. Par lui, je pourrai donner de mes nouvelles aux amis de Morija, — peut-être en recevoir d'eux. — Je suis en peine de mes gens, même de ceux que je n'aimais pas beaucoup; mon cœur saigne en pensant à l'avenir. Il n'y a que huit jours que nous sommes dans cet état et déjà nous avons tant souffert! Quelle est la vie de ces malheureux qui, désormais, coucheront en plein air, sous les rochers ou dans le lit des torrents! Et plus tard, la famine!

α 20 septembre. — Deux jeunes hommes sont venus cette après-midi, envoyés par Lérotholi, pour me dire de ne pas m'effrayer, que je n'avais rien à craindre des Bassoutos, étant un homme de Moshesh, et que personne ne toucherait à mes chevaux ou à mon bétail; mais que je devais

faire partir d'Hermon tous les hommes qui y sont, sauf mon domestique; il craignait que des Bassoutos, exaspérés de ce qu'ils ne se battent pas pour eux, ne leur jouassent un mauvais tour. Ce fut un message bienvenu, auquel je répondis en remerciant le chef pour son attention. Les hommes en question sont tout de suite partis pour l'État-Libre, où ils tâcheront de se caser comme ils pourront.

« 24 septembre. — Mardi, les insurgés ont fait une attaque furieuse sur Maféteng, défendu par deux cents carabiniers et une centaine de Bassoutos qui se sont ralliés au gouvernement. Ils s'élancèrent au galop, s'emparèrent d'un petit village dépendant de Maféteng et y mirent le feu; ils pénétrèrent dans Maféteng même, disent-ils, mais pour se trouver en face de maisons et de murailles percées de meurtrières d'où partait une fusillade si vive qu'ils durent battre en retraite. Maféteng est maintenant assiégé par un corps de Bassoutos de Lérotholi, chargé d'empêcher qu'il ne se soit d'en sortir.

« Pendant ce temps, le gros de leur armée est à cheval sur la route de Wepener, par laquelle doivent arriver les troupes de la colonie. Ils sont là plusieurs milliers d'hommes, très excités, brûlant de voir les Anglais pour tomber sur eux, et leur enlever le canon qu'ils amènent avec eux.

« Lérotholi, de son village qui domine Maféteng, dirige la campagne, se réservant de fondre sur Maféteng si les carabiniers qui s'y trouvent font mine d'aller à la rencontre de l'armée de secours qu'ils attendent. Le plan des Bassoutos est bien imaginé; ils ont pour eux le nombre, les positions stratégiques, une colline assez abrupte, facile à défendre, des vallons où se cachent des centaines de chevaux, et la rage de voir les Anglais marcher contre eux pour les désarmer. J'ai été frappé en les voyant et en les entendant parler. Des hommes simples et pacifiques de ma connaissance sont aujourd'hui farouches et belliqueux. Quant aux païens

venant des montagnes, on les dit terribles. Mais il y a beaucoup de forfanterie dans tout cela. On s'excite pour ne pas trop entendre la voix de la raison, qui dit si haut que la lutte ne peut, à la longue, avoir qu'une issue : la défaite et la ruine de la nation. C'est avec une profonde tristesse que les gens d'Hermon, campés tout près d'ici, viennent me parler ; à travers la joie de nous revoir et des témoignages d'affection de ceux mêmes qui, en temps ordinaire, semblaient faire très peu de cas de moi, je vois percer la souffrance, une souffrance amère et sans consolation. Ils savent ce que c'est que la guerre chez eux. Pour nous, en Europe, c'est un orage qui passe, effrayant les civils, les femmes et les enfants, et leur enlevant parfois quelque peu de leur avoir. Ici, la guerre veut dire les villages brûlés, les maisons détruites systématiquement, les femmes et les enfants refoulés dans les montagnes, dans le creux des rochers, la famine, la ruine absolue, les maladies, et, après la guerre, tout à recommencer : gagner, au prix de grands labeurs, quelques moutons pour remplacer le joli troupeau qui a disparu, construire une misérable petite hutte à la place de la maisonnette d'autrefois ; vivre pendant des mois d'herbes sauvages en attendant la première récolte... sans parler des deuils occasionnés par les balles.

« Depuis quelques jours, nous avons constamment, dans le village, des Bassoutos venant de leurs camps pour nous voir, pour emporter le blé qu'ils avaient abandonné lors de la panique du 14, ou simplement pour tâcher de trouver quelque chose à manger. Ces visites me compromettent beaucoup aux yeux des blancs. S'ils apprennent quels rapports nous avons avec « les rebelles, » comme ils appellent les Bassoutos, gare à la station ! Et cependant comment empêcher les natifs de venir ? Je ne suis pas chef du village. Et de plus, impossible de leur refuser une permission qu'ils ne demandent pas ; je suis trop heureux qu'on m'ait laissé si tranquille jusqu'à présent.

« Je suis... j'aurais dû dire « j'étais, » car ce soir me sont revenus des bruits qui m'ont fait beaucoup de peine et me donnent à réfléchir. Une partie de l'armée des Bassoutos est commandée par un fils de Letsié, nommé Tséhiso, un homme jeune encore et de peu de valeur. Il paraît qu'il est mécontent de me voir à Hermon avec les gens qui se sont réfugiés sur la station ; il dit que j'ai des rapports avec les blancs et que je ferais mieux d'aller à Morija. En apprenant cela, je fus indigné et répondis à celui qui me communiquait la chose officieusement que ces propos me révoltaient. Qu'on me dise que je gêne les Bassoutos dans leurs opérations militaires, qu'on voudrait faire de la station un camp, et qu'on n'ose pas, à cause de moi, je trouverais ces raisons suffisantes et je plierais bagage, si toutefois Lérotholi, qui m'a dit de rester ici, me dit de partir. Mais être accusé de trahison, alors même que j'évite toute apparence de communication avec les blancs, et même avec les Boers, qui sont neutres, cela me révolte ! J'irai demain matin au camp de Tséhiso et lui parlerai franchement. Le fond de l'affaire, c'est que les Bassoutos savent qu'il y a beaucoup de provisions dans la station appartenant à des gens qui se sont réfugiés dans l'État-Libre, pour ne pas avoir à se battre. On convoite cette nourriture, que la loi de cette année autorise à confisquer ; mais on n'ose pas la prendre ; de là le mauvais prétexte qu'on invoque pour me mettre à la porte. Me voilà bien embarrassé entre Lérotholi et Tséhiso. Mais je tirerai les choses au clair demain. S'il faut partir, nous partons, mais le cœur gros : nous étions prêts à souffrir avec les Bassoutos, nous avons triomphé de toutes les émotions des premiers jours et des tentations de partir d'ici avant que tout se fût gâté.

« Autre chose : les Bassoutos ont saisi la poste hier, apportée en cart par un Boer qui pensait pouvoir arriver à Maséteng grâce à sa qualité de neutre. Toutes les lettres sont donc chez Lérotholi, probablement les miennes aussi. J'ai

fait réclamer mon courrier ; mais qui sait si on me le donnera ?

« 27 septembre. — Samedi matin, je pars pour le camp des Bassoutos et entre dans le village où se trouvent mes gens. Je les trouve autour d'un grand feu, ou plutôt d'un tas de braises, sur lequel grillent de grands quartiers de viande. Les uns dorment, les autres fourbissent leurs fusils, d'autres bavardent, et le plus grand mauvais sujet d'Hermon lit un Nouveau Testament. Après les salutations d'usage — qui depuis la guerre sont beaucoup plus affectueuses qu'autrefois, — on me donne une escorte pour me conduire auprès du fameux Tséhiso. Nous repartons au petit trot. Dans chaque recoin, derrière les collines, le long des rochers, ce ne sont que chevaux paissant, selles alignées, fusils et forêts d'assagaies et groupes de Bassoutos dans toutes les positions. Nous voici au quartier général ; on a tué des bœufs la veille pour nourrir tout ce monde, et l'odeur du sang fait renifler mon Ali, qui a des goûts quelque peu aristocratiques et des prétentions de cheval de bonne maison. On accourt pour me voir, un grand cercle se fait autour de moi pendant que je me présente. Tséhiso me reçoit poliment, m'appelle Titerlen, me parle de notre guerre avec les Prussiens, du siège de Paris, du Parlement du Cap, et que sais-je, avec une satisfaction évidente. Quant au but de ma visite, il fut atteint en ce sens que je lui déclarai que je ne quitterais Hermon que sur l'ordre de Lérotholi, et surtout que je n'avais pas de rapports avec les blancs... Il me dit de rester tranquille à Hermon, jusqu'à ce qu'il eût reçu les instructions définitives de Lérotholi. Je ne prolongeai pas ma visite plus que de raison ; je ne me plais pas au milieu des fusils et des assagaies.

« Notre famille de réfugiés diminue tous les jours. Hier, à l'Eglise, nous étions réduits à soixante, tout compris, et d'autres se préparent à nous quitter ; le vide se fait autour

de nous, les cœurs en saignent, car nous nous attachons à ces débris de notre grande famille avec d'autant plus de force qu'ils diminuent en nombre. Mon brave Onésime me reste, l'homme tranquille, prudent, qui ne perd jamais la tête et a toujours un mot d'encouragement pour conclure nos longs entretiens. Grâce à lui (après Dieu), je me maintiens assez calme, beaucoup plus calme que dans les commencements. Les quinze jours si longs qui viennent de s'écouler n'auront pas été sans laisser dans mon cœur des traces qui ne s'effaceront point.

« Je ne sais pas grand'chose du haut Lessouto. Samedi, au camp, j'ai vu Titimisé, l'ancien conducteur du wagon des Mabile, un vieil ami de la maison ; il avait quitté Morija l'avant-veille et y avait laissé tout le monde en bonne santé. Une lettre de M. Casalis s'est égarée ; je suis sur la piste, mais impossible de la saisir. C'est ennuyeux. Depuis deux semaines, nous n'avons pas reçu un mot de nos amis. Quant à la poste de l'autre jour, les Bassoutos s'amuse à la lire chez Lérotholi ; ils ne m'ont encore rien envoyé (1).

« Maféteng est serré de près, l'eau y est rare. Pas un mot de l'armée de secours venant débloquent l'endroit !

« Au point de vue de la nourriture, nous sommes dans l'embarras ; plus de lait, plus de viande ; il faudra manger toute notre volaille, et après ? Mais nous ne nous inquiétons pas du lendemain. A chaque jour suffit sa peine. »

## II. DIETERLEN.

---

(1) Il est probable que ce courrier n'avait rien apporté pour M. Dieterlen, car Lérotholi eût respecté ses lettres comme il avait respecté celles de M. Germond, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

LE DÉPART DE M. GOLAZ RETARDÉ PAR L'ÉTAT SANITAIRE  
ACTUEL DU SÉNÉGAL

Nos lecteurs ont pu inférer du récit de la consécration de M. Golaz que son départ devait avoir lieu un de ces jours, et peut-être se sont-ils étonnés de nous voir rester muets sur cet événement. La lettre suivante de M. Taylor, arrivée ici le jour même où M. Golaz devait quitter la Suisse pour faire à Paris ses derniers préparatifs et ses adieux, expliquera notre silence. Le départ de M. Golaz est renvoyé de quelques semaines ; nous avertirons nos amis de sa date exacte.

Saint-Louis (Sénégal), le 22 octobre 1880.

Bien cher directeur,

Deux mots seulement pour vous accuser réception de votre honorée lettre du 4 courant, m'annonçant la bonne nouvelle du prochain départ des amis Golaz pour le Sénégal, Tous nos convertis en ont été on ne peut plus heureux. Nous croyons cependant que nos chers amis feront bien de retarder leur départ jusqu'au courrier du 5 janvier prochain. L'hivernage a été rude cette année ; il y a eu beaucoup de cas de mortalité, et aucun changement pour le mieux ne s'est encore produit jusqu'ici. Dans cet état de choses, il est plus que probable que la bonne saison ne s'annoncera qu'au commencement de décembre, et ne fera sentir d'une manière efficace son influence salutaire que vers la fin de l'année. Avec toute mon impatience de voir nos chers amis ici, je ne veux pas qu'ils s'exposent inutilement à quelque accident. D'un autre côté, qu'ils ne s'effraient pas outre mesure ; le climat du Sénégal n'est pas aussi malsain qu'on le pense ; seulement un changement brusque d'un climat à un autre, dans des circonstances exceptionnelles, pourrait, au moins, nuire à leur santé, éventualité qui n'est pas désirable du tout et qu'on doit empêcher autant que possible. L'œuvre marche toujours bien. Je suis encore indisposé et fatigué.

TAYLOR.



QUELQUES NOTES DE M. MABILLE SUR DES RÉUNIONS  
MISSIONNAIRES AUX ÉTATS-UNIS

Ayant au Lessouto reçu d'Amérique une pressante invitation à aller, sans frais pour moi, représenter au Concile pan-presbytérien de Philadelphie la Conférence des missionnaires français, j'ai cru de mon devoir d'accéder à cette aimable et généreuse proposition. J'ai fait la traversée avec MM. Réveillaud et Dodds, qui avaient eux pour mission d'aller intéresser les chrétiens des États-Unis aux efforts si remarquables qui se font en ce moment parmi nous pour le réveil de la France. Un malentendu a été cause que nous ne sommes arrivés qu'au milieu des conférences. Les sujets les plus importants avaient déjà été traités et discutés. Mes regrets diminuèrent, lorsque j'appris que je pourrais prendre part à deux grandes soirées missionnaires dans le Conservatoire de musique, vaste théâtre tout or et velours rouge, pouvant contenir près de quatre mille personnes. Là, nous entendîmes des missionnaires parler de leurs travaux au Japon, en Chine, dans l'Inde, aux Nouvelles-Hébrides, en Égypte, à Athènes, et ailleurs. L'intérêt se porta surtout sur trois missionnaires de couleur, représentant les races ou peuples évangélisés par eux. L'un, M. Sheshadry, brahmine né de brahmines, comme il l'a souvent répété, se présenta à l'assemblée habillé à l'indoue : turban blanc, long manteau brun brodé, large plastron blanc comme la neige sur la poitrine. Un autre, M. Hood, qui nous entretint de Libéria, est un noir du plus beau jais ; il insista sur la nécessité d'envoyer des pasteurs noirs évangéliser l'Afrique. Le troisième, M. Wright, est bronzé, a un visage ovale ; c'est un membre de la tribu des Indiens Chactas, qu'il évangélise avec succès.

Peu après les réunions du Concile, je me suis rendu aux assemblées annuelles que le Comité américain des missions étrangères des Églises congrégationalistes devait tenir à Lowell, dans le Massachussetts. Lowell est une ville de trente

mille habitants, qui travaillent surtout à la fabrication de tapis. On s'assemblait dans une vaste salle avec galeries et plate-forme, formant l'unique étage de la gare du chemin de fer, et pouvant contenir de trois à quatre mille personnes. Toutes les réunions furent, sans exception, empreintes d'un enthousiasme extraordinaire. Le chant fréquent de cantiques missionnaires se faisait avec accompagnement de piano et de cornet à piston pour marquer la mesure. A chaque séance, il fallut ouvrir dans le voisinage deux ou trois chapelles pour accommoder le surplus des auditeurs. Nos frères des Etats-Unis sont d'un pratique merveilleux. A Lowell, comme à Philadelphie, il y avait dans le bâtiment même où se tenaient les réunions, ou dans le voisinage, des bureaux spéciaux pour la poste, pour les télégrammes, pour toute espèce de renseignements, pour billets de logement, pour dépôt de bagages, pour les repas, pour l'achat de livres traitant des missions, etc. Chaque matin, on commençait par une réunion d'édification mutuelle et de prières. Les séances duraient de neuf heures du matin à dix heures du soir, avec un seul intervalle de repos au milieu du jour; et malgré cela, l'intérêt et l'entrain se maintenaient jusqu'au bout.

Le rapport annuel, lu par l'infatigable secrétaire, le docteur Clarke, donnait les renseignements suivants : le personnel de la mission, pendant le dernier exercice, s'est accru de sept nouveaux missionnaires et trente aides-missionnaires, parmi lesquels dix-huit demoiselles; quinze autres missionnaires et autant d'aides-missionnaires étaient retournés dans leurs champs de travail respectifs, après un temps plus ou moins long de repos. Cent nouveaux postes venaient d'être ouverts à la prédication de l'Évangile; onze Eglises nouvelles organisées, et deux mille cinq cents personnes admises à la communion de l'Eglise, cinq cents jeunes gens admis aux écoles supérieures et mille enfants au moins aux écoles ordinaires. Le budget des dépenses s'était élevé à 2,225,375 fr., et celui des recettes à 2,153,812 fr., non compris une somme

de 913,935 fr. allouée à l'agrandissement d'œuvres déjà établies, et à la fondation de deux nouvelles missions, au Bihé, au sud-ouest du Zambèze, et dans le pays de Mozila, au sud-est du même fleuve. Cette dernière somme provient d'un legs magnifique de cinq millions de francs, fait par une dame Asa Otis. Pour l'exercice nouveau, le Comité demande aux Eglises 3,300,000 fr., et espère obtenir cette somme énorme. Il voudrait fonder des missions nouvelles, au Pérou, dans la Bolivie, dans la République de l'Equateur, au Portugal, en France, en sus de ses missions actuelles, qui ont pour champs la Natalie, la Turquie, l'Inde, la Chine, le Japon, les îles Sandwich, la Micronésie, les Peaux-Rouges, le Mexique, l'Espagne et l'Autriche. Mais il lui est impossible de suffire à tant de besoins, surtout à cause du manque d'hommes capables et dévoués. Le docteur Clarke émut l'assemblée en disant que le Comité avait absolument besoin de deux cents missionnaires, hommes et femmes. Cet appel, il l'adressait surtout, disait-il, aux étudiants des Facultés de théologie et aux demoiselles, élèves de plusieurs institutions, entre autres à celles de la célèbre école de Mount Holy Oak, fondée par Mary Lyon. Ces jeunes gens et ces demoiselles étaient présents; car, sur l'invitation instante du Comité, les directeurs et les professeurs de ces institutions en avaient amené le ban et l'arrière-ban, pour que chacun pût entendre de ses propres oreilles les exhortations pressantes qui devaient le mettre en demeure de prendre une décision formelle. On voulait surtout, out dit les principaux orateurs, des jeunes gens unissant au savoir acquis par de bonnes études beaucoup de bon sens et d'esprit pratique.

Dans une de ces réunions, je transmis à l'assemblée les salutations de notre Comité de Paris et de la Conférence du Lessouto; elles furent reçues avec force applaudissements.

Pendant que je voyais et écoutais tout cela, mes pensées se reportaient tout naturellement sur nos œuvres missionnaires françaises et sur nos assemblées annuelles, et la com-

paraison, je dois le dire, ne laissait pas que de m'attrister. Tout en reconnaissant de tout mon cœur le succès comparativement beau que le Seigneur a accordé à nos missions, tout en faisant la part du petit nombre de nos Eglises, ou plutôt de nos frères de langue française qui s'occupent de ces œuvres, je ne pouvais m'empêcher de me dire que ce qui nous manque à nous, c'est un saint enthousiasme. L'œuvre des missions nous laisse trop froids. Beaucoup ne s'en occupent que par devoir et non par amour. C'est un élément de la vie de nos Eglises qui n'a encore été compris que de quelques-uns. Les dons sont loin d'être en rapport avec ce que nous pourrions donner. A cet égard surtout, nous avons beaucoup à apprendre de nos amis d'Amérique. Sans parler du legs de Madame Otis, je lis dans une revue missionnaire, publiée à Princeton, des annonces comme celles-ci : Madame Whitehouse a donné 75,000 francs pour les missions ; Madame Graves, 75,000 fr. ; M. Sewell, 75,000 fr. ; le colonel Denike, 50,000 fr. ; un anonyme de Baltimore, 50,000 fr., pour la fondation d'une école au Japon ; un autre, 50,000 fr., pour un collège à Shanghai ; outre des sommes colossales de 200,000 fr., de 500,000 fr., d'un million, de deux millions, pour fonder ou agrandir des collèges, des universités, etc. Je sais que les déficits peuvent avoir leur bon côté, celui de pousser les serviteurs de Dieu à regarder à leur Père céleste plutôt qu'à l'homme. Mais si les chrétiens comprenaient leurs devoirs, ou plutôt leurs privilèges, ils s'efforceraient de mettre les Comités et les Sociétés à même, non seulement de clore leurs comptes sans déficit, mais encore d'étendre la sphère de leurs travaux.

Ah ! que l'Esprit du Seigneur vienne dans nos Eglises, et surtout dans le cœur de chacun de nous, nous enseigner tout ce que nous avons à apprendre, et cela pendant qu'il est encore temps de travailler, avant que la nuit vienne où cela nous sera impossible.

A. MABILLE.

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

## LES BAROTSI, D'APRÈS UN TÉMOIN OCULAIRE

### II

Avant d'en venir à la vie matérielle des Barotsis, et d'étudier, avec le Dr Holub, leurs divers moyens d'existence, nous devons encore jeter un coup d'œil sur leurs habitudes et leur genre de vie.

### Mœurs et Coutumes

Sous ce titre un peu général, notre auteur range un très grand nombre d'observations, sans s'astreindre à les classer rigoureusement, ce qui rend un résumé assez difficile. Essayons cependant de nous orienter dans la multitude des faits qui nous sont exposés avec une précision et un luxe de détails véritablement étonnants; nous renvoyons au Dr Holub et à son livre tous ceux auxquels notre résumé, nécessairement incomplet, laissera le désir de faire plus ample connaissance avec le peuple qu'il décrit.

Jetons d'abord un coup d'œil sur la vie de famille et d'intérieur de nos Barotsis. Leurs maisons affectent des formes diverses, selon la tribu à laquelle appartient le propriétaire; chacune des peuplades qui habitent le royaume a son architecture spéciale, légèrement différente de celle de ses voisines. La forme particulière aux Barotsis est ce qu'on pourrait appeler le style concentrique. La maison se compose de deux huttes rondes, placées l'une au centre de l'autre et pourvues de portes correspondantes. Tout autour de la hutte extérieure se dressent, à quelques pieds de distance, des poteaux de bois qui supportent le bord du toit de chaume conique placé sur le tout, et forment ainsi une espèce de vérandah. La prédilection des Barotsis pour cette disposition

circulaire se retrouve dans le plan d'ensemble de leurs constructions. La résidence royale, située pendant le règne de Sépopo à Seschéké, se composait de deux vastes cours concentriques. Dans la cour centrale s'élevait la hutte royale, avec la salle de réception et la hutte du petit conseil ; dans la cour extérieure, divisée en secteurs de grandeur égale, se trouvaient les maisons des reines et de leurs suivantes. Il va sans dire que les constructions de la cour ont des dimensions supérieures à celles des maisons ordinaires ; du reste, elles en reproduisent exactement les proportions et la disposition.

Dans la hutte centrale se trouve le lit, amas d'herbe, de paille, de peaux ou de manteaux, selon la richesse et le rang des occupants. Ceux-ci se lèvent en règle générale de grand matin, avant le lever du soleil. Supérieurs sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, aux peuplades du Sud, les Barotsis donnent une grande importance à la propreté du corps. Après chaque repas, ils se livrent à des ablutions, et prennent au moins un bain complet par jour. L'art de préparer les aliments est aussi bien plus développé sur le Zambèze que dans les régions plus méridionales. Grâce à la fertilité du pays, à la masse de gibier qui s'y trouve, à ses fleuves poissonneux, l'abondance règne partout, et la nourriture est aussi variée qu'agréable. La viande, cuite, grillée sur la braise ou rôtie à la broche, est un des mets favoris des Barotsis, qui cependant ne dédaignent pas les produits végétaux que leur contrée produit en quantité. Ils prennent, en temps ordinaire, deux repas par jour : l'un, une ou deux heures après le lever du soleil, l'autre au moment de son coucher. La bière, dont il existe plusieurs sortes, se boit après le repas, en quantités souvent énormes. Le tabac fumé ou aspiré en poudre est une des passions des Barotsis : on peut observer cette dernière habitude même chez les jeunes gens et chez les jeunes filles. Le régime des esclaves est infiniment plus simple. Ils ne prennent d'ordinaire qu'un seul repas par jour, et ne se nourrissent guère que de lait caillé.

Dans les festins royaux, on observe un cérémonial assez compliqué. Celles d'entre les femmes du roi qui sont invitées à partager le repas de leur seigneur et maître prennent place à sa gauche, ainsi que les étrangers présents. Les dignitaires se placent à sa droite. Lorsque les mets sont apportés, le roi se choisit les meilleurs morceaux, sert sa favorite et les autres reines : l'hôte européen n'est servi qu'en troisième ou quatrième lieu. La politesse exige qu'on ne vide pas entièrement son assiette. Les restes sont donnés aux nombreux clients qui se tiennent debout derrière les commensaux.

Nous n'avons rien dit du vêtement des Barotsis. Il ne diffère, au dire du Dr Holub, de celui des tribus habitant le Sud que dans les détails, et se compose, en général, des mêmes parties constitutives. C'est ainsi qu'on retrouve la ceinture, les tabliers de cuir et les grands manteaux de peau, connus sous le nom de kross, et qui sont en usage dans toute l'Afrique méridionale. Où les tribus riveraines du Zambèze l'emportent, c'est dans la partie ornementale du costume. Les bagues, bracelets, peignes, anneaux de toute sorte sont travaillés avec beaucoup de goût et d'habileté. Les Barotsis ne sont dépassés dans leur amour de la toilette que par les Makalakas, auxquels appartiennent aussi les Banyais. Ces malheureux qui mènent sous la domination tyrannique des Matébélés l'existence la plus lamentable, sont cependant aussi vains de leurs personnes surchargées d'ornements que peut l'être un Zoulou de son apparence fière et terrible.

Nous avons déjà mentionné une circonstance qui est à l'honneur des Barotsis : c'est la place relativement honorable qui est faite à la femme. Tandis que chez les Zoulous et les Matébélés les hommes se contentent de guerroyer et de chasser, dans la région du Zambèze ils accompagnent leurs femmes dans les champs, et les déchargent de la partie la plus pénible des travaux agricoles, comme aussi des constructions. La chasse, la pêche reviennent entièrement au sexe fort.

Les enfants sont confiés aux femmes qui sont censées les élever. Les garçons ne tardent pas à désertier l'aile maternelle pour se joindre à leurs pères qui leur apprennent le maniement des armes et des outils. Les petites filles prennent de bonne heure leur part des soins du ménage, et se rendent utiles de plusieurs manières, notamment en puisant l'eau. D'éducation morale, pas trace; loin que les parents sachent diriger et développer l'esprit de leurs enfants, il n'est pas rare de voir ceux-ci prendre sur leurs père et mère un véritable ascendant, jusqu'à les dominer entièrement.

A l'âge de la virilité, les jeunes garçons sont conduits dans des lieux retirés ou dans les bois; ils construisent une hutte, et sont initiés par toutes sortes de cérémonies et d'épreuves aux devoirs et aux privilèges de la vie qui s'ouvre devant eux. Le rite de la circoncision est inconnu. Dans certaines parties du royaume, une coutume veut que les jeunes garçons ne soient déclarés hommes que s'ils se laissent briser les dents de devant de la mâchoire supérieure sans se plaindre. Les femmes se constituent, dit-on, les gardiennes jalouses de ce rite brutal; des hommes ayant toutes leurs dents mangent comme les chevaux, assurent-elles; et il ne leur plait pas d'épouser des chevaux.

Les Barotsis marient, en général, très tôt leurs filles, et les fiancent dès l'âge le plus tendre. Quand un homme déjà marié recherche et obtient une nouvelle femme, il se croit en général tenu à la réciprocité, et il se hâte de promettre à son beau-père sa propre fille encore enfant. C'est ainsi que Sepopo était à la fois gendre et beau-père de plusieurs de ses grands chefs. Les jeunes filles ont aussi à traverser un temps d'initiation, après quoi elles sont amenées à leur époux. Le mariage est célébré par des danses qui durent de deux à trois jours.

Les cérémonies mortuaires se font avec autant de pompe et de bruit qu'elles sont inaperçues chez les Cafres et les Betchouanas. Chants, cris, musique, coups de



fusil, voilà l'accompagnement des convois mortuaires. Les Barotsis marquent l'emplacement de leurs sépultures, par des tas de pierres ou par des enclos de branchages. Ils déposent sur les tombes des têtes d'animaux tués à la chasse par les défunts. Sur les sépultures les plus anciennes on trouve, disposées suivant un certain ordre, des défenses d'éléphant. Depuis que l'ivoire a pris une grande valeur, ces sortes de trophées mortuaires sont tombées en désuétude.

Quittons maintenant la sphère individuelle et domestique et considérons ces peuplades dans leur existence sociale. Un des principaux agents de leurs actions publiques et privées est sans contredit la superstition. Le Dr Holub n'hésite pas à déclarer que c'est le paganisme avec son cortège de préjugés et d'abus qui constitue le grand obstacle à la civilisation des Barotsis et de leurs vassaux. Les rois ont malheureusement encouragé ces pratiques, qu'ils considèrent comme de puissants auxiliaires de leur pouvoir; et tel d'entre eux a cherché à les centraliser à sa cour pour augmenter son prestige et son autorité. Sépopo ne s'est maintenu si longtemps sur le trône que par la terreur mystérieuse qu'inspiraient ses sortilèges. Nous avons parlé ailleurs de ce régime de terreur dont on a peine à se faire une idée. Pour déclarer un homme suspect, on se contentait des faits les plus insignifiants : l'avait-on vu se promener dans un endroit écarté, à une heure indue, avait-il l'air préoccupé, parlait-il tout seul, il n'en fallait pas davantage pour qu'on le soupçonnât de mauvais desseins et d'enchantements, et qu'on s'en débarrassât au plus vite.

Les pratiques superstitieuses des Barotsis ressemblent, à peu de différence près, à celles des peuples du Sud. Les amulettes de toute nature et de toute grandeur y jouent un grand rôle. On a des talismans pour tous les usages et contre tous les maux, il y en a contre les maladies, contre le danger, pour courir vite, pour forcer un ennemi fugitif à revenir, pour être bon chasseur ou bon pêcheur. Inoffensives

pour la plupart, il est cependant quelques-unes de ces pratiques qui ne vont pas sans effusion de sang humain : et plus d'un enfant a péri victime des enchantements de Sépopo. Notre auteur donne une description pittoresque de la pharmacie de ce roi-sorcier. Elle se trouvait dans une hutte à part, placée derrière la maison royale. Là se voyaient, rangés dans desalebasses ou dans des vases de terre, une foule d'objets aussi étranges que variés : de la poussière d'os, des peaux de bêtes, des écailles et des yeux de crocodile, des cornes de scarabées, des perles, des peaux de serpent, des coquillages, etc. Au milieu de la hutte se dressait un tronc d'arbre sec, aux branches duquel pendaient des pièces plus grandes, des peaux splendides, des paniers de toute forme, des bouteilles de corne, des colliers de perles. Sur le sol, des paquets d'herbes séchées, des poisons et de soi-disant remèdes dans des pots d'argile.

Pour se confondre en grande partie avec la magie, la science médicale n'est pas aussi inconnue chez les Barotsis qu'on pourrait le croire. Parmi leurs sorciers ou docteurs, il en est qui possèdent de véritables médicaments, et qui savent s'en servir pour traiter les blessures, les morsures de serpents et certaines maladies communes : fièvres, toux, dysenterie, catarrhes du poumon. Le malheur est qu'ils se croient obligés de cacher l'emploi des vrais remèdes sous des formules et des cérémonies destinées à inspirer la terreur et le respect pour leurs personnes.

La justice, comme tous les pouvoirs, est concentrée entre les mains du roi, qui se sert trop souvent des moyens d'action qu'elle lui confère pour exercer des vengeances personnelles. Quand sa propre sûreté ou son intérêt personnel ne lui semblent pas impliqués dans les causes qu'on lui soumet, il les défère au Grand Conseil. On se souvient que, antérieurement à Sépopo, ce corps s'était acquis, par son équité et sa modération, une juste popularité. Le tyran n'était pas homme à tolérer une telle influence à côté de son

pouvoir à lui, aussi s'efforça-t-il de la réduire à son minimum. Il en fit autant pour les lois et coutumes traditionnelles du pays; il supprima celles qui le gênaient, en modifia d'autres, si bien qu'au lieu et place de l'ancien droit, il n'est guère resté que l'arbitraire royal. Cet état de choses a, dit-on, changé en partie à la mort de Sépopo. Une réaction salutaire a remis en vigueur la plupart des vieilles lois nationales.

Les seules peines connues et pratiquées sont les travaux forcés et la mort. Cette dernière est prononcée dans une foule de cas, et notamment pour tout crime ou délit portant atteinte à la personne, à la propriété ou aux prérogatives royales. Voici comment, en général, elle s'exécute. Le condamné, conduit par le bourreau, marche au lieu du supplice, une espèce d'ossuaire caché dans la forêt, accompagné par ses amis et ses accusateurs. Ceux-ci l'insultent, ceux-là l'encouragent ou le consolent. Arrivé au terme de sa lugubre course, il est dépouillé de ses vêtements, qu'on remplace par une tunique de branchages, et assis sur une sorte de billot. On lui tend la coupe empoisonnée, il la vide, et tous les assistants l'observent, anxieux de savoir s'il vomira le poison — ce qui prouverait son innocence — ou si les convulsions le prendront. Celles-ci ne tardent pas généralement à se produire. Aussitôt on entraîne le misérable vers un petit feu où on le renverse, la tête et les épaules dans la flamme. Quand il meurt, à la fois brûlé et étouffé, on jette son cadavre dans un immense brasier qui ne tarde pas à le réduire en cendres.

La justice publique ignore les vols que la partie lésée est censée rechercher et punir elle-même. Le roi ou son conseil ne s'occupent que des cas où la preuve est éclatante, ou si le coupable avoue lui-même sa faute.

Au nombre des coutumes qui ont encore aujourd'hui force de loi dans le pays des Barotsis, il en est une qui nous intéresse particulièrement. C'est celle qui règle l'admission des étrangers dans le territoire du royaume. La provenance

du voyageur exerce une certaine influence sur l'accueil qui lui sera fait. Sépopo n'était en bonnes relations qu'avec ses voisins du Nord, les Machikouloumbos, et avec une tribu du Sud, les Bamangouatos. Venir de Schoschong avec une recommandation de Khama était donc et est sans doute encore une bonne note. Cette entente remonte à d'importants services rendus autrefois aux Barotsis par les Bamangouatos, qui les débarrassèrent, sous la conduite de Letchoualatébé, le père de Khama, des survivants des Makololos.

En dépit de cette circonstance, le voyageur arrivant du Sud est arrêté à l'entrée du royaume par d'interminables formalités. Une consigne sévère défend l'accès du pays au voyageur indigène ou blanc qui n'est pas muni d'une autorisation royale. Il est donc forcé de s'arrêter pour obtenir la permission. Ces haltes forcées se font généralement sur la rive droite de la Chobé, à 4 milles en amont de sa jonction avec le Zambèze, en face du village indigène appelé Impaléra. Les habitants ne tardent pas à traverser le fleuve pour s'informer des motifs de la visite de l'étranger. Celui-ci, tout en cherchant à produire une bonne impression par des cadeaux distribués à propos, demande et obtient des messagers qui sont chargés d'aller porter au roi ou à son représentant la demande d'entrée des voyageurs en même temps que ses salutations et ses présents. Si sévère est la consigne, que le chef qui représente le roi à Impaléra n'ose faire sa visite à l'étranger qu'après l'arrivée, souvent très retardée, de l'autorisation. Au temps de Sépopo, où la résidence du roi était Seschéké, il fallait six jours aux messagers pour aller et revenir; maintenant qu'elle est à Naliélé, les délais sont forcément beaucoup plus longs. Sitôt qu'une réponse favorable est arrivée, on fait passer le voyageur et tout son avoir à Impaléra. Des canots le transportent à la capitale, où son arrivée est annoncée par des coups de fusil tirés soit à bord du bateau, soit sur la rive. L'accueil est tout simple; le roi se fait présenter par son interprète comme le souverain du Zambèze, invite géné-

ralement l'étranger à partager son repas du soir et met à sa disposition tout ce dont il a besoin : esclaves, huttes, provisions. Les seuls Européens qui aient visité le pays avant le Dr Holub sont, outre les Portugais qui viennent par l'ouest en longeant le Zambèze, le Dr Livingstone, quelques marchands et quatre chasseurs. Les premiers visiteurs venus du Sud furent très bien reçus. Si dans la suite l'accueil a été moins bon, la faute en est aux marchands eux-mêmes, qui ont eu, d'après notre auteur, le double tort de se prêter trop aux caprices de la cour et de se calomnier les uns les autres devant le roi. Il en résulta que plusieurs d'entre eux furent assez maltraités pendant leur séjour. Si le Dr Holub fut plus heureux, c'est sans doute à cause du but plus désintéressé de son voyage, et aussi à cause de son titre qui inspirait aux indigènes un respect superstitieux.

Cette revue rapide des mœurs des Barotsis serait incomplète si nous ne disions un mot de leurs passe-temps et de leurs amusements. La musique et la danse en font les frais, sans préjudice de la bière et du tabac. La musique est moins barbare chez eux que chez d'autres tribus. S'ils sont inférieurs par le chant aux Zoulous, ils ont une supériorité incontestable pour la partie orchestrale. Preuve en soit le grand nombre des instruments qu'ils savent fabriquer avec une remarquable habileté. Le plus ingénieux est une sorte de piano, dont M. Coillard a rapporté quelques exemplaires, et qui se compose de lames de métal donnant la gamme, et disposées sur une calebasse qui en augmente la sonorité. Le roi en possède de très beaux modèles dans son magasin. Les meilleurs joueurs d'instruments sont naturellement ceux de la cour. Il y a, paraît-il, dans leur nombre de véritables artistes qui jouent, sinon dans les règles, au moins avec sentiment, et accompagnent leur jeu d'un chant en sourdine qui n'est pas sans charme. Quant aux danses, leur nombre est légion. Il y en a pour toutes les occasions et de toutes les sortes : il y en a qui symbolisent la guerre, la

chasse au lion, la chasse à l'éléphant, la pêche, la navigation ; il y en a pour fêter les mariages ; il y en a de prophétiques, comme celles des derviches-tourneurs ; il y en a malheureusement aussi de lascives qui dépassent en immoralité grossière celles des Océaniens. Les femmes sont généralement exclues de ces amusements que leur durée et leur violence transforment souvent en fatigues. Le chant et les instruments accompagnent presque toujours les danseurs, qui revêtent un costume spécial ou des masques selon l'occasion.

### Industrie et Commerce

Nous ne dirons rien de l'industrie des Barotsis, et cela parce qu'il en faudrait trop dire pour être complet. Le Dr Holub en donne une description très fidèle et très détaillée. Il s'en dégage l'impression d'un peuple étonnamment habile, ingénieux, inventif, se livrant avec goût et avec succès à presque tous les métiers en usage en Afrique ; sur quelques points seulement, notre auteur déclare les Barotsis inférieurs aux Betchouanas : c'est surtout pour la fabrication des manteaux de peaux que ces derniers confectionnent avec une adresse de main et nuancent avec un goût qui n'a d'égal nulle part. Pour tout le reste, poterie, vannerie, fabrication d'ustensiles en bois, qu'ils excellent à tailler et à orner d'arabesques, pour la serrurerie, la construction des maisons, la fabrication des armes, des objets de toilette, des pipes et autres ustensiles du fumeur, les Barotsis laissent loin derrière eux les tribus du Sud.

Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce qu'un mouvement commercial très actif mette sans cesse en communication les tribus du royaume, soit avec les peuplades environnantes, soit surtout entre elles. Quant au commerce avec les blancs, il se fait sur deux points : à l'ouest, avec les Portugais, au sud avec les Anglais. Les marchands portugais arrivent plusieurs fois par an le long du Zambèze. Ils voyagent à pied, avec une armée

de porteurs : ils ont sur les Anglais l'avantage de pouvoir vendre à meilleur marché, grâce aux frais de transport qui sont beaucoup moindres de leur côté. Leur marchandise est, du reste, très inférieure à celle des Anglais, qui l'emportent aussi par la moralité plus grande de leur commerce. On sait en effet que les Portugais ne craignent pas de vendre, d'acheter et même d'employer à leur service des esclaves. Le commerce avec le Sud florissait sous le règne de Sépopo. A sa mort, l'hostilité de son successeur contre les blancs mit des obstacles aux relations commerciales avec les marchands anglais, qui virent en outre la route du Zambèze devenir d'année en année plus difficile. Un fait donnera une idée de cette décroissance. De 1872 à 1876, les Barotsis vendaient annuellement aux Anglais de 12 à 18,000 livres d'ivoire. En 1877, 2,000 livres seulement furent exportées vers le sud.

### **Chasse, Pêche, Agriculture, Élevé du bétail**

Le gibier est d'une abondance très grande sur les bords du Zambèze. Le plus recherché de tous est l'éléphant, à cause de l'ivoire. La chasse est absolument libre; aussi peut-on craindre de voir les représentants des différentes espèces de pachydermes devenir de plus en plus rares et disparaître complètement, comme cela s'est vu dans les parties plus méridionales du continent, à moins que les rois barotsis ne prennent des mesures pour en arrêter la destruction, comme l'ont fait par exemple Khama et Lo-Bengula. Les bêtes féroces, lions, panthères, hyènes, chacals, sont très abondantes, de même que les différentes variétés africaines des antilopes. Ces dernières se pressent parfois en innombrables troupes sur les bords du Zambèze. Les Barotsis vont rarement seuls à la chasse. Ils préfèrent s'y rendre en troupes nombreuses.

Les Barotsis sont aussi grands amateurs de pêche. Ils prennent le poisson au filet, à la nasse, au harpon, et par divers autres procédés. Les crocodiles sont pris avec une sorte d'hameçon très ingénieusement construit.

L'élève du bétail rencontre, surtout dans le Sud, un grand obstacle : c'est la mouche tsetsé qui infeste de vastes portions de territoire. Les bêtes à cornes ne peuvent vivre et se développer que sur des portions assez restreintes de territoire. Seschéké, avec les 25 à 30 villages environnants, est un de ces points privilégiés. On estime à 8 ou 900 le chiffre des bœufs et des vaches qui s'y trouvent. D'après le Dr Holub, la terrible mouche suit en général les troupeaux d'éléphants ; en brûlant les herbages, comme cela se fait dans le Sud, on réussit à s'en débarrasser. Outre la race bovine, on trouve dans le pays des représentants de presque tous les animaux domestiques : chèvres, moutons, poules, chiens, chats. Les chevaux seuls manquent : ceux qu'on a voulu introduire ont succombé à une épidémie de pneumonie.

L'agriculture enfin n'a pas atteint tout le développement dont elle est susceptible. Les conditions de climat, de fertilité, d'arrosage périodique sont excellentes : si nous ajoutons que les Barotsis sont en général actifs, intelligents, accessibles aux idées de progrès, et que quelques-uns ont déjà adopté l'usage de la charrue, on comprendra que notre auteur croie pouvoir affirmer en terminant que ce pays, plus que tout autre en Afrique, sera capable d'apprécier et de mettre à profit les bienfaits de la civilisation, le jour où sera vaincu le terrible adversaire qui s'y oppose à tout progrès matériel et moral : la superstition païenne.

Dieu veuille qu'il se lève bientôt, le jour où les soldats de l'Évangile mettront le siège devant cette forteresse encore intacte, et où les premiers Barotsis fléchiront le genou à ce nom de Jésus qu'ils connaissent déjà, le seul qui puisse leur apporter à eux aussi le salut et la vie nouvelle !

---

*Le Gérant* : EUGÈNE CASALIS.



## TABLE DES MATIERES

---

### SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

	Pages
PARIS, 31 décembre 1879 . . . . .	1
— Une sérieuse fin d'année pour les missions du sud de l'Afrique . . . . .	1
— Notre situation financière. Requête à nos amis . . . . .	81
— M. Coillard aux amis des Missions . . . . .	92
— L'œuvre missionnaire et les pasteurs . . . . .	121
— Considérations sur le projet de désarmement des Bassoutos, soumises au ministère des colonies d'Angleterre par le Comité des Missions évangéliques de Paris . . . . .	125
— A Son Excellence Sir Michaël Hicks Beach, ministre des colonies . . . . .	126
— M. Coillard aux amis des Missions. Ses premières impressions à son arrivée à Paris. Ses observations à Madère . . . . .	130
— Vente annuelle du Comité de Dames en faveur des Missions . . . . .	141
— Le sud de l'Afrique relié avec l'Europe par le télégraphe électrique . . . . .	142
— Assemblée générale de la Société des Missions évangéliques de Paris . . . . .	161
— Rapport soumis par M. Coillard à l'étude du Comité des Missions . . . . .	168
— Le 18 mai 1880 . . . . .	201
— Le Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris aux amis et soutiens de l'Œuvre . . . . .	241
— M. Coillard à Paris et en Suisse . . . . .	263
— Arrivée de M. et Madame Mabille et nouvelles apportées par eux . . . . .	281
— Lettre de M. F. Coillard . . . . .	329
— Quelques mots de M. Mabille sur la situation critique du pays des Bassoutos . . . . .	367
— Arrivée de M. Vernier à Paris . . . . .	382
— Une lettre envoyée de Paris aux Eglises du Lessouto . . . . .	409
— Consécration du missionnaire Golaz . . . . .	412
— Une explication des Rédacteurs . . . . .	434
— Demande de prières publiques . . . . .	441
— Un mot à nos lecteurs . . . . .	442
— Le départ de M. Golaz retardé . . . . .	464

	Pages
AFRIQUE MÉRIDIONALE ET CENTRALE. Traduction de la lettre du Synode des Églises du Lessouto, adressée au Comité des Missions évangéliques de Paris. . . . .	8
— Le Pitso ou grande assemblée nationale des Bassoutos, tenue le 16 octobre. . . . .	41
— Une tournée de visites au Lessouto. Récit de M. Dieterlen. . . . .	48
— Le Synode de Thaba-Bossiou. . . . .	44
— M. F. Coillard. . . . .	48
— Massitissi. Lettre du missionnaire Ellenberger . . . . .	51
— Proclamation relative au désarmement des Bassoutos. . . . .	82
— Un contraste consolant. . . . .	83
— Un journal auxiliaire . . . . .	84
— Bonnes nouvelles de Séléka . . . . .	90
— Visite au Coin français (Fransche Hoek) dans la colonie du Cap . . . . .	97
— Lettre d'Esaiä Lééti, de Morija . . . . .	138
— Nouvelles de la <i>Petite Lumière</i> . . . . .	140
— Une pétition du chef Letsié, fils et successeur de Moshesh, au sujet du désarmement . . . . .	176
— Fragments d'un article de M. Mabille, publié dans l' <i>Express chrétien</i> , de Lovedale. . . . .	181
— Mort d'Akime Ramonate, annoncée par son fils à M. et Madame Coillard . . . . .	184
— Approche du dénouement de la question politique . . . . .	205
— Une décision des missionnaires au sujet de M. et Madame Mabille . . . . .	206
— Une lettre de M. Kohler, de Cana . . . . .	209
— Pabalong et Matatiélé et les dernières nouvelles sur l'état de l'œuvre, par M. Christmann . . . . .	213
— Le désarmement des Bassoutos . . . . .	244
— Rapport annuel de la Conférence des Missionnaires . . . . .	247
— Statistique 1879 . . . . .	262
— Fête jubilaire du pastorat de M. Isaac Bisseux . . . . .	284
— Nouvelles du Zambèze . . . . .	289
— Mort de l'évangéliste Asaèle Bouti dans le Transvaal . . . . .	291
— Une fête d'école à Mabouleta et une visite pastorale à l'annexe de Ventersburg . . . . .	293
— Installation et débuts du missionnaire Dormoy à Lérivé. . . . .	295
— Le chef Molapo . . . . .	321
— Lettre de M. Jousse à M. Coillard sur la mort et les obsèques du chef Molapo. . . . .	325
— Rapport de M. Dieterlen sur les suites du désarmement. . . . .	361
— Nouvelles ultérieures . . . . .	365
— Mort de Madame Germond . . . . .	371
— Un entretien de M. Duvoisin avec le chef Massoupa. . . . .	372
— Lettre de M. F. Ellenberger . . . . .	373
— M. et Madame Marzoff à Matatiélé. . . . .	376
— La guerre au pays des Bassoutos. . . . .	401
— Entrée des troupes coloniales à Maféteng. . . . .	404
— La guerre . . . . .	443
— Situation de nos missionnaires . . . . .	448
— Extraits de lettres de M. Dieterlen . . . . .	455

	Pages
TAÏTI. Lettre de M. Viénot . . . . .	22
— Le diacre Riroé. Lettre de M. P. Brun . . . . .	25
— De bonnes nouvelles . . . . .	186
— Une grande épreuve survenue à M. et Madame Vernier . . . . .	299
— Raïatéa et Tahaa . . . . .	340
— Un tour aux îles sous le Vent . . . . .	342
— Réunion des Îles de la Société à la France . . . . .	379
— Aux amis des Missions évangéliques. Lettre de M. Vernier . . . . .	428
— Lettre de l'Eglise de Papéete aux Eglises du Seigneur en France . . . . .	432
— Lettre de Maruaé, membre de la classe biblique. Taouoa, près Papéété, 10 juillet 1880 . . . . .	433
SÉNÉGAL. Rapport annuel de M. Taylor . . . . .	103
— Lettre de M. Taylor . . . . .	216
— Nouvelles de M. Taylor . . . . .	385
— Nouvelles de M. Taylor . . . . .	435
— Les Ecoles musulmanes à Saint-Louis . . . . .	437

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

Le docteur Mullens . . . . .	30
Les stations de la Société de Berlin pendant la guerre des Zoulous . . . . .	55
<i>Afrique.</i> La situation dans l'Ouganda . . . . .	59
— Le prêtre-roi Kindou, premier colonisateur d'Ouganda. Tradition recueillie par Stanley . . . . .	66
Les missions protestantes en Chine . . . . .	72
Mission chez les Koreus . . . . .	108
Libéralité . . . . .	112
<i>Empire ottoman.</i> Coup d'œil général sur l'œuvre missionnaire . . . . .	113
Les Missions moraves . . . . .	120
Projet d'une mission américaine dans l'Afrique centrale . . . . .	143
<i>Indoustan.</i> Une fête catholique dans les Indes . . . . .	146
La Mission catholique dans l'Afrique centrale . . . . .	189
<i>Palestine.</i> Jérusalem . . . . .	198
<i>Nouvelle-Guinée.</i> Résumé d'une allocution du Rév. W. G. Lawes, à l'assemblée annuelle de la Société des Missions de Londres . . . . .	218
— Les habitants . . . . .	219
— L'œuvre missionnaire . . . . .	222
— Epreuves et difficultés . . . . .	228
— Le secret du succès . . . . .	229
<i>Guyane.</i> Les Indiens Accoways . . . . .	230
<i>Inde centrale.</i> Les tribus des montagnes . . . . .	234
— Les Paharis . . . . .	235
— Les Koulis, les Thakours, les Bhils . . . . .	236
— Les Mahars et les Mangs, les Gonds . . . . .	237
— Les Koïs . . . . .	238
— Assemblées annuelles des sociétés anglaises . . . . .	268

	Pages
<i>Indoustan</i> . Tournée d'un évangéliste indigène, par Bal Mukand . . . . .	272
Missions du sud de l'Afrique . . . . .	300
<i>Asie Mineure</i> . Bethléem . . . . .	307
<i>Perse</i> . . . . .	311
<i>Mongolie</i> . Un coup d'œil affligeant sur la misère des peuples païens. . . . .	311
<i>Indoustan</i> . Une lettre de Mangalore . . . . .	314
<i>Japon</i> . Un incendie à Hakodati . . . . .	317
— Nouveaux convertis. . . . .	318
Travaux missionnaires parmi les Zoulous. . . . .	350
<i>Turquie</i> . Comment on y entend la liberté de conscience. . . . .	353
<i>Indoustan</i> . Conversion de deux meurtriers païens au siècle dernier . . . . .	356
<i>Les Barotsis</i> , d'après un témoin oculaire, . . . . .	386
— Les Barotsis . . . . .	387
— Religion. . . . .	389
— Constitution politique . . . . .	390
— Vie morale. . . . .	394
Mauvaises nouvelles de l'Ouganda . . . . .	397
Mission parmi les Peaux-Rouges . . . . .	440
<i>Etats-Unis</i> . Quelques notes sur des réunions missionnaires. . . . .	465
<i>Les Barotsis</i> , d'après un témoin oculaire, II. . . . .	469
— Mœurs et coutumes . . . . .	469
— Industrie et commerce. . . . .	478
— Chasse, pêche, agriculture, élève du bétail . . . . .	479

## NOUVELLES ET VARIÉTÉS

La presse en Chine . . . . .	37
Traduction de la Bible . . . . .	79
L'Islamisme . . . . .	79
<i>Etats-Unis</i> . Territoire indien. . . . .	80
<i>Chine</i> . . . . .	158
Un sinistre colin-maillard au harem . . . . .	159
Ce qui est sûr est sûr . . . . .	159
Une dette sacrée . . . . .	200
<i>Brass</i> . . . . .	200
Dernières nouvelles du désarmement des Bassoutos . . . . .	280
<i>Afrique orientale</i> . . . . .	319
Dernières nouvelles du pays des Bassoutos . . . . .	320
Erratum. . . . .	320
Dernières nouvelles politiques du pays des Bassoutos . . . . .	359



**For use in Library only**

**For use in Library only**

I-7 v.55  
Journal Des Missions Evangeliques

Princeton Theological Seminary-Speer Library



1 1012 00315 0143